

LES TRÉSORS DE LA SF

JULIA  
VERLANGER

LES PARIAS  
DE L'IMPOSSIBLE



INTÉGRALE - VOLUME 5



Julia Verlanger

*Les Parias de l'impossible*

L'Intégrale – volume 5

Bragelonne



## REMERCIEMENTS

La Fondation de France, Roland Wagner, Serge Brussolo, Jean-Paul Roux-Pairault.

## PUBLICATION ORIGINALE

*Les Ratés*, sous la signature de Gilles Thomas, éd. Fleuve Noir (collection Anticipation n° 818), 1977.

*La Légende des Niveaux Fermés*, sous la signature de Gilles Thomas, éd. Fleuve Noir (coll. Anticipation n°841), 1978.

*Magie sombre*, sous la signature de Gilles Thomas, éd. Fleuve Noir (coll. Super Luxe n°35), 1977.

*Le Brouillard*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Fiction* n°44, juil. 1957 sous le titre *Le Brouillard qui tue*.

*Une caisse de pruneaux*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Fiction* n°96, nov. 1961.

*Le Laxxi*, sous la signature de Gilles Thomas, in *Les Oiseaux de cuir*, éd. Fleuve Noir (coll. Anticipation n°1999), 1996.

*Match contre Vénus*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Galaxie* 1<sup>re</sup> série n°60, nov. 1958.

*Point final*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Fiction* n°71, oct. 1959 sous le titre *La Fille interdite*.

(La présente version est celle des *Oiseaux de cuir*, éd. Fleuve Noir, 1996.)

*Le Mal du Dieu*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Fiction* spécial n°2, juin 1960.

*Mon copain Jick*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Galaxie* 1<sup>re</sup> série n°39, fév. 1957.

*Soyez bons avec les animaux*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Fiction* spécial n°1 (anthologie), mai 1959.

*La Nuit de Martha*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Galaxie* 1<sup>re</sup> série n°51, fév. 1958.

*Les Oiseaux de cuir*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Satellite* n°3, mars 1958.

*Les R.A.*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Fiction* n°91, juin 1961.

*Répression*, sous la signature de Gilles Thomas, in *Fiction* n°306, fév. 1980.

*Les Rois détrônés*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Lunatique* n°68, déc. 1973.

*La Fenêtre*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Fiction* n°61, déc. 1958.

*Le Cube*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Fiction* n°73, oct. 1959.

*Les Crabes*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Ailleurs* 1<sup>re</sup> série n°27, mars 1960.

*Le Bûcher de la sorcière*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Galaxie* 1<sup>re</sup> série n°48, nov. 1957. (Une version révisée est parue sous le titre *Henrietta* in *Les Oiseaux de cuir*, éd. Fleuve Noir, coll. Anticipation n°1999, 1996.)

*Si belles et si froides*, sous la signature de Gilles Thomas, in *Les Oiseaux de cuir*, éd. Fleuve Noir (coll. Anticipation n°1999), 1996

*Rue du Loup-Pendu*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Lunatique* n°1, sept. 1963.

*La voix au téléphone, qui me parlait du futur*, présente édition, 2010.

*Hommage à Julia Verlanger* (poème), in *Stefan Wul-œuvres complètes 1*, éd. Lefrancq (coll. Volumes), 1996.

ISBN: 978-2-35294-437-9

Bragelonne  
35, rue de la Bienfaisance - 75008 Paris

E-mail : [info@bragelonne.fr](mailto:info@bragelonne.fr)  
Site Internet : [www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)

# LES RATÉS

Lorsque je découvris l'annonce dans un journal du matin, j'étais tout à fait mûr pour la considérer comme une planche de salut, et pour tenter de m'y cramponner sans hésitation.

Trois mois plus tôt, la faillite de l'agence de publicité qui m'employait comme dessinateur m'avait projeté sur le pavé du chômage. Dès le départ, j'avais été sans illusions sur mes chances de retrouver un emploi. Dans une France étranglée par une géante crise économique, la publicité se mourait. L'impossibilité de vendre du superflu à des gens réduits au nécessaire la tuait, peu à peu, de même que la disparition progressive des magazines hebdomadaires ou mensuels qui avaient été son support. Elle survivait à la télévision, mais il s'agissait là d'une chasse gardée où je n'avais aucune chance de m'introduire.

Et, mis à part mon petit talent pour le dessin, je n'avais rien à offrir. Des études succinctes ne me permettaient pas d'aligner le moindre diplôme, en une époque où bon nombre de chômeurs pouvaient en présenter une liste impressionnante.

Je voyais, avec une terreur croissante, approcher la date limite à partir de laquelle mon allocation chômage, déjà insuffisante, serait totalement supprimée. L'État ne cessait, à coups de décrets successifs, d'en réduire le montant et la durée. Actuellement, nous en étions à un gros maximum de quatre mois de prise en charge.

Ensuite viendrait la carte me classant comme S.R. (sans ressources). Elle m'autoriserait à faire chaque jour la queue devant un centre de distribution d'allogovit. Et me permettrait, quand mon loyer impayé ferait de moi un sans-abri de plus, de patienter aussi le soir en face d'un dortoir d'hébergement. Sans nulle certitude d'avoir la chance d'y pénétrer, la demande, en ce domaine, excédant en général de beaucoup l'offre.

Telles étaient, en ce matin de novembre, mes riantes perspectives d'avenir, tandis que j'épluchais, en buvant une tasse de café, la maigre rubrique des offres d'emploi.

L'annonce y brillait comme une source dans le désert. Un encart, imprimé en gros caractères, cadré d'un solide trait noir :

« RECHERCHONS HOMMES ET FEMMES POUR PARTICIPER À UNE EXPÉRIENCE SCIENTIFIQUE. EXCELLENTE RÉMUNÉRATION. LIMITE D'ÂGE : VINGT-CINQ ANS. LES PERSONNES PUSILLANIMES NE SONT PAS SOLlicitÉES. »

Suivait un numéro de visiophone à appeler pour la présélection.

Ma première réaction fut de me féliciter de ma chance. Il s'en fallait de quelques mois pour que j'atteigne la limite d'âge imposée. Et je ne m'interrogeai pas plus de deux secondes sur le « personnes pusillanimes », qui supposait un danger quelconque à affronter. Devenir un cobaye ne me semblait pas pire que ce qui m'attendait si je ne parvenais pas à me recaser quelque part.

J'avais jusque-là réussi, par un miracle d'économie calculé au centime près, à conserver mon abonnement visiophonique, en vue de faciliter mes recherches d'emploi. Je me précipitai sur mon appareil, plein d'ardeur, d'espérance, et... totalement désabusé. Je n'en étais plus à prier les dieux de la Chance à chaque appel.

J'obtins assez rapidement ma communication, et une standardiste affairée me fit patienter sur fond de musique. Mon écran refléta l'image d'attente de rigueur, en l'occurrence, un paysage de forêt en automne, rousseurs et feuilles mortes sur ciel bleu.

Je n'eus pas à me morfondre plus d'une dizaine de minutes. J'en déduisis que j'avais affaire à un employeur important, et qu'un grand nombre de personnes avaient été affectées au tri des candidats, sinon je me serais heurté à un bel embouteillage. Je n'étais sûrement pas le seul chômeur de moins de vingt-cinq ans, se jugeant, à tort ou à raison, dépourvu de pusillanimité.

L'étape suivante me remit aux bons soins d'une femme élégante, jolie, et redoutablement efficiente. Son visage

lisse, maquillé avec un art discret, était sans âge, et me parut totalement déshumanisé. Elle possédait au plus haut point l'efficacité, le détachement, et la froideur polie du parfait robot. Je n'obtins pas d'elle l'ombre d'un renseignement. Ceux-ci ne me seraient fournis que « si ma candidature pouvait être retenue ». Je n'appris rien que je ne sache déjà : participation à une expérience scientifique, en principe sans danger. J'appréciai le « en principe » à sa juste valeur, mais, de toute façon, je n'avais vraiment pas le choix...

Si elle jugea inutile de répondre à des questions, ma belle et froide interlocutrice ne se fit pas faute d'en poser. Elle mit en marche un appareil d'enregistrement, et cerna, éplucha, décortiqua ma personnalité, en s'introduisant sans inhibitions jusqu'au plus secret de ma vie privée.

Je n'en étais pas à mon premier interrogatoire, mais j'en avais tout de même rarement subi d'aussi complet. Et il ne s'agissait là que d'une présélection ! Je pouvais me préparer pour la suite, si suite il devait y avoir...

Je ne m'offusquai pas de cette inquisition. En notre époque de crise, les employeurs éventuels pouvaient se permettre des exigences que les syndicats auraient, quelque vingt ans plus tôt, jugées tout à fait inadmissibles. Depuis que je quêtais sur le marché du travail, j'en avais vu bien d'autres.

L'entretien se termina sur le rituel et vague « nous vous écrirons », et je cessai d'y penser immédiatement. Tout à fait inutile de rêver à une réponse qui ne viendrait sans doute jamais. Trois mois de démarches infructueuses m'avaient appris à borner sagement mes espérances.

Je terminai ma tasse de café refroidie. Un café ersatz, acide et amer. Les restrictions d'importation avaient placé le café en grains sur la liste des denrées à acquérir au marché noir. Je n'en avais plus les moyens.

Je repris mon journal, et pointai trois adresses qui valaient peut-être la peine d'une lettre de candidature. Je n'en étais plus à tenter de décrocher un poste dans ma spécialité. N'importe quel travail permettant de me faire à peu près vivre serait acceptable. Je savais taper à la machine, et j'étais capable de rédiger correctement. Entre autres choses, je tentais de décrocher un emploi de bureau quelconque.

Je pondis trois lettres bien léchées, et les accompagnai d'une photocopie de mon curriculum vitæ.

Je descendis les poster, avec le sentiment de jeter des bouteilles à la mer. J'essayai d'oublier que, de plus, le mauvais fonctionnement du service postal les ferait peut-être disparaître dans une oubliette.

La rue était froide, grise, et l'âcreté mordante du brouillard me fit le nez goutteux et les yeux larmoyants. Certains passants portaient des masques. On parlait, du reste, d'un projet de loi visant à l'imposer aux habitants des grandes villes par temps de brume.

Je remontai chez moi. Le courrier du matin ne m'ayant rien apporté, je n'avais rien à faire aujourd'hui.

De l'époque faste où j'achetais sans trop compter, il me restait du papier à dessin. J'en sortis quelques feuilles, et m'installai.

Deux heures plus tard, le froid que je n'avais pas senti jusqu'alors me tira de ma création, une femme incluse dans un saule. Je découvris que mon quartier bénéficiait de l'une de ces coupures de courant tournantes que nous valait le dernier en date des plans Économie d'énergie. Elles avaient remplacé, depuis peu, le système des arrêts généralisés à heure fixe d'autrefois. Imprévisibles, elles contraignaient mieux les usagers. En les empêchant, par exemple, de faire cuire leurs repas d'avance, ou de stocker de la chaleur dans ces appareils à accumulation nés au début de la crise de l'énergie.

J'enfilai une robe de chambre sur mes vêtements, et me remis au travail.

Comme chaque fois que je dessine, j'étais tenaillé par une féroce envie de fumer. Le tabac avait été éliminé, en tant que superflu, de mon budget de chômeur. Il ne me manquait pas trop, sauf quand j'essayais de créer.

Ma femme-saule venait bien, et j'oubliai tout jusqu'à ce que ma fenêtre s'assombrisse. Le brouillard sur la ville avançait l'approche de la nuit. Le courant n'était pas revenu, et j'allumai en pestant une lampe de camping. Les cartouches de gaz étaient coûteuses, et pas toujours faciles à trouver, sauf au noir.

Le froid commençait à m'engourdir, et devenait désagréable. Ma chambre de bonne, pompeusement rebaptisée studio, se situait sous les toits. Elle se refroidissait, de ce fait, plus rapidement. D'autant plus rapidement que, même lorsqu'ils marchaient, les radiateurs à peine tièdes ne dispensaient guère de chaleur. Le propriétaire de l'immeuble n'aurait jamais à craindre la grosse amende promise à ceux qui enfreignaient la loi des 18°.

J'avais pris l'habitude, sans trop de peine, de sauter le repas de midi. Avec ce résultat que je commençais généralement à mourir de faim vers 17 heures. Je m'offris un sandwich au pâté – l'essentiel de mon alimentation de fauché –, et l'accompagnai d'une tomate coupée en rondelles. En rêvant d'un bifteck juteux, et en doutant fort que mon actuel régime reçoive jamais l'approbation d'un diététicien. Il est vrai que l'algovit n'aurait guère mieux valu. Cette pâtee verdâtre, à base d'algues enrichies de vitamines, est censée constituer un aliment complet. Malheureusement, ceux qui sont contraints de s'en repaître ne tardent pas à présenter des signes évidents de

mamumnon.

Le courant ne revint pas de la soirée, et je me couchai tôt.  
Fais de beaux rêves, Julien Méry.



La convocation arriva alors que je ne l'attendais plus du tout. Durant plusieurs jours, j'avais sillonné la ville en tous sens, et passé des heures en attente morose, avant d'être soumis à des tests ennuyeux. Je m'étais rendu trois fois dans des banlieues industrielles aussi laides que lointaines. Tout cela sans le moindre résultat.

J'avais négocié, à perte bien entendu, la vente de certaines choses dont je pouvais me passer, pour me permettre de régler ma prochaine quittance de loyer. J'avais terriblement peur de la rue, et des dortoirs d'hébergement. J'approchais peu à peu de ce désespoir qui poussait certains chômeurs à rançonner la société qui les rejetait. Le nombre des racleurs augmentait chaque jour, et le gouvernement, débordé par cette vague croissante de criminalité, envisageait très sérieusement de rétablir les châtimements corporels pour certains délits. Solution déjà appliquée dans quelques pays européens.

Je comprenais mieux, aussi, et sans avoir besoin des explications d'un psychologue, le phénomène dit des « amoks ». Qu'un être peu équilibré au départ bascule soudain dans une frénésie de meurtre, et choisisse d'exploser en une apothéose d'assassinats, me devenait à présent compréhensible de l'intérieur.

J'étais partagé entre le découragement et la colère.

La lettre que je reçus ne me rendit pas l'espoir. Je n'étais encore que présélectionné, et non accepté. Son en-tête : Société anonyme de recherches et d'études, ne m'apprit rien. Je n'avais jamais entendu parler de cette firme. Le texte me convoquait, en termes polis, pour le 2 décembre à 14 h 30. L'adresse : les Champs-Élysées, et la somme élevée représentant le capital de base me confirmèrent dans l'idée que mes employeurs éventuels ne manquaient pas de moyens financiers.

L'impression s'affermait lorsque j'entrai, au jour et à l'heure dits, dans les bureaux de la SARE. Un univers climatisé, métal, cuir, et éclairage indirect. Bonnes lithographies de style classique sur les murs clairs, moquette, atmosphère feutrée, réceptionnistes souriantes et jolies, catégorie hors classe dans l'art de manœuvrer le client. Douceur aussi aimable que ferme, l'armature de fer dans une peau de velours. Beaux yeux de verre qui n'expriment rien. On pouvait se demander si elles avaient une vie personnelle, ou si, passé les heures de présence, on les désactivait pour les ranger dans un placard.

Je ne patientai pas plus d'une dizaine de minutes avant d'être introduit dans le domaine du chef du personnel : Charles Brouis. Depuis que je cherchais du travail, j'avais passé suffisamment d'heures d'attente morose pour apprécier cette quasi-exactitude.

Brouis trônait derrière un somptueux bureau d'acier bruni. Il ne me fut pas sympathique, sans que je puisse clairement m'en expliquer la raison. Un homme d'une cinquantaine d'années, grand et mince, vêtu avec une coûteuse et discrète élégance. Ses yeux noirs sans reflets, enfoncés dans des orbites creuses, me donnèrent l'impression de regarder, derrière ma silhouette devenue transparente, une autre présence visible pour lui seul. Sa peau avait une pâleur anormale et malsaine. Une bouche serrée, aux lèvres dures, s'entrouvrait à peine pour laisser passer des phrases concises. Il les calibrant, visiblement attentif à ne pas laisser échapper un seul mot superflu. Sa voix était froide, bien moulée, et son ton remarquablement uni.

L'une de ses premières questions concerna les motifs qui m'avaient poussé à poser ma candidature. Je répondis par la vérité nue et crue. J'étais chômeur, avec peu de chances de retrouver un emploi dans ma spécialité. Et je n'avais pas le moindre désir d'en arriver à l'algovit, et aux dortoirs d'hébergement. Il ne fit aucun commentaire, et j'aurais été bien incapable de dire s'il trouvait ma réponse satisfaisante ou non. Les questions suivantes cernèrent et décortiquèrent de nouveau mon personnage, plus subtilement toutefois que lors de mon premier contact avec la SARE.

L'entretien terminé, je me retrouvai, comme il fallait s'y attendre, seul dans une pièce sans fenêtres, en tête à tête avec un impressionnant paquet de feuilles à remplir. Rien que de très habituel. Test de QI, test de profil psychologique, et autres analyses coutumières. On pouvait se demander, toutefois, pour quelles raisons il était nécessaire de scruter ainsi jusqu'au fond de l'âme un candidat à une « expérience scientifique ». Fait-on passer des

tests aux cobayes ?

J'expédiai mes questionnaires avec l'aisance que donne la pratique. À quelques variantes près, ils se ressemblent tous. J'en étais à : « Vous croisez sur votre chemin un animal blessé. Comment réagissez-vous ? » quand la lumière s'éteignit. J'eus à peine le temps de proférer un juron agacé avant qu'elle se rallume, après deux ou trois vacillements. Quelque part dans l'immeuble, un groupe électrogène avait pris la relève du courant défaillant. Très surprenant, si l'on tenait compte des données : prix prohibitif de l'essence, son strict rationnement, et surtout les difficultés d'attribution de l'autorisation indispensable pour user d'un groupe électrogène. D'évidence, en plus de solides moyens financiers, mes employeurs disposaient d'appuis sûrs à un échelon gouvernemental élevé.

Je commençais à m'interroger sérieusement sur les tenants et aboutissants de la SARE. Plutôt que de répondre à des questions, j'aurais bien aimé en poser quelques-unes. Dans quelle histoire, au juste, étais-je en train d'essayer de m'engager ?

Énigme pour le moment sans réponse. Je ne m'y attardai pas, et repris ma tâche fastidieuse. Il serait toujours temps de penser à mes propres exigences si je réussissais à me qualifier. J'en étais encore à ignorer le montant de mon éventuel salaire. Aux dires de Charles Brouis, il serait très confortable, mais n'avait pas encore été définitivement fixé.

Mes devoirs d'écolier terminés, j'en avertis une jolie secrétaire robot, qui me ramena à Charles Brouis. Je croyais en avoir terminé avec les formalités, mais il me signala que, si ma candidature était retenue, j'aurais ensuite à passer un examen médical. Ce qui me parut plus logique que le reste. La première condition exigée d'un cobaye ne doit-elle pas être la bonne santé ? Surtout si l'on envisage de lui inoculer quelque bonne maladie...

L'extérieur m'accueillit par la pluie froide mêlée de neige fondue qui tombait depuis le matin. La grisaille du ciel foncé répondait à mon humeur du moment. Je me demandais si être sélectionné par la SARE représenterait une chance ou un désastre. J'étais en train de devenir très « pusillanime ». Quel était le but final de cette histoire ? Des visions pires que l'algovit et le dortoir défilèrent, en une succession d'images fort déplaisantes. Je les refoulai fermement. Dresser des obstacles d'avance est stérile.

La coupure de courant qui affectait le quartier avait mis les feux tricolores hors service, provoquant sur l'avenue un remarquable embouteillage. Les conducteurs exaspérés se défoulaient en coups de klaxon rageurs. Une fois de plus, je me demandais s'il existait encore un seul Français dupe du miracle d'hypocrisie présidant à nos destinées. Depuis plus de cinq ans, la circulation sur roues était en principe interdite, sauf aux titulaires d'une carte de priorité. Il faut insister sur le « en principe ». Difficile de croire, en effet, qu'un tel imbroglio de véhicules puisse être le fait des seuls réels prioritaires. Combien, parmi ces conducteurs hargneux, avaient absolument besoin d'utiliser leurs voitures ? Mais notre pays a toujours été le Royaume des Lois innombrables, et des dérogations plus innombrables encore.

Ma ligne de métro ne fonctionnant pas plus que le reste, je rentrai chez moi à pied, en pestant contre la pluie glacée qui s'obstinait à s'infiltrer dans mon cou. Le trajet, Champs-Élysées-rue de Richelieu, n'était pas terriblement long, mais j'arrivai au but trempé, les cheveux dégoulinants.

Marie-Hélène Brassac, dite Léna, m'attendait, assise sur le paillason. Elle s'adossait à la porte, la tête légèrement inclinée, avec la grâce abandonnée d'un jeune chat. Elle s'entortillait dans quelque chose de vaste, d'épais, un rutilant mélange de couleurs criardes, qui évoquait plus la couverture de cheval qu'un manteau.

Elle me sourit avec une douceur languide.

— Salut, Grand Chef !

— Salut, Astéroïde !

Formules de contact rituelles, et vieille plaisanterie qui date de nos premières rencontres.

Mon grand-père maternel, originaire d'Amazonie, m'a légué, avec ses gènes, ce que Léna appelle une « remarquable tête de Sioux ». En faisant preuve d'un superbe dédain pour la différence pouvant exister entre l'Amérique du Nord, et celle du Sud, elle prétend que je ferais merveille dans un western, d'où le Grand Chef, qui s'accompagne à l'occasion du qualificatif : Plume de Canard.

Elle-même est comédienne, très petit astre dans la constellation du spectacle, d'où l'Astéroïde. À remarquer qu'elle a de l'ambition, et ne désespère pas de devenir un jour Nova.

Elle tendit la main pour que je l'aide à se lever, et, secouant la tente-manteau, fit apparaître ce que ses plis avaient jusqu'alors dissimulé : un grand panier débordant de victuailles et de bouteilles.

Elle le brandit, et annonça, triomphante :

— Au programme de ce soir, mesdames et messieurs, un festin !

— En l'honneur de quel saint ?

— En l'honneur de saint ORTF. Je viens de toucher mon chèque.

Léna attendait ce cheque, cacnet a un petit roie joue dans un telenim, depuis plus de nuit mois. Tous ceux qui ont jamais eu affaire à un organisme d'Etat savent que ce dernier, s'il est toujours terriblement pressé d'encaisser ce qui lui est dû, a des mœurs d'escargot lorsqu'il s'agit de payer ce qu'il doit.

J'ouvris la porte, en félicitant Marie-Hélène d'avoir enfin empoché le fruit de son travail, et pris le panier. Il était lourd, et très rempli. Ma folle cigale avait, comme de coutume, pioché sans compter dans l'argent frais. Je me gardai bien de lui prêcher l'économie. Je n'aurais obtenu d'autre résultat que lui gâcher son plaisir. Elle est née panier percé, et ne changera jamais. Remontrances et objurgations glissent sur elle sans pénétrer. De l'eau sur les feuilles vernissées d'une plante tropicale.

Nous débutâmes les réjouissances par du jus d'orange additionné d'une bonne ration de rhum, et nous bavardâmes.

Je me sentais bien, et j'étais heureux de ne pas avoir devant moi la perspective d'une soirée vide et d'un repas de sandwiches. Heureux aussi de la présence de Marie-Hélène.

Elle n'est pas ma petite amie. C'est une amie tout court chère à mon cœur, et très proche. S'il nous arrive fréquemment de coucher ensemble, je ne pense pas que cela aille plus loin que l'épiderme. Mais l'affection qui nous unit est très solide.

Tandis que grillait la côte de bœuf, que dorait les pommes de terre, et que chambrailait le vin, j'écoutai le récit mimé et très drôle des démêlés de Léna avec un annonceur durant le tournage d'une séquence publicitaire.

Je lui parlai ensuite de la SARE, et de mon espoir de devenir un cobaye bien payé.

Elle s'inquiéta, et le bleu de ses yeux remonta vers ses tempes.

— Tu es sûr que ce n'est pas dangereux, Julien ? Je peux te passer un peu d'argent si...

Je secouai la tête en riant :

— Tu n'aurais pas les moyens de m'entretenir, ma cocotte jolie, je suis trop cher pour toi.

Elle fronça les sourcils.

— Ne plaisante pas, voyons ! Tu ne sais même pas ce qu'ils vont te faire !

— Ils me le diront si je suis sélectionné. Si ça ne me plaît pas, je pourrai toujours refuser.

— Qui sait ?

— Allons, Léna ! Moi aussi, j'ai de l'imagination, mais elle ne va pas au-delà de l'envisageable. Nous ne sommes plus à l'époque des nazis. Personne ne pourrait, de nos jours, pratiquer sur un être humain des expériences réellement dangereuses. Même pas en prétextant avoir obtenu son accord.

Elle soupira.

— Tu as certainement raison, mais je ne sais pas pourquoi, je trouve ça inquiétant. Tu me tiendras au courant ?

— Bien sûr.

Elle se leva, pour aller retourner la côte de bœuf qui embaumait. L'odeur me fit saliver. J'avais très faim.

Léna s'activait, préparant une salade, disposant les hors-d'œuvre dans des assiettes. Je jouais les pachas, vautré sur le divan, et la regardais faire. C'est un petit format de blonde, plus séduisante que réellement jolie. Ses yeux sont étroits, son visage aigu, sa bouche un peu large. Son corps a une grâce à peine anguleuse, et ses seins sont menus. Elle dégage une grande puissance attractive, due plus à la personnalité qu'à la beauté. Elle est bonne comédienne, intelligente et sensible, et mérite certes mieux que ces petits rôles qui lui permettent de subsister tant bien que mal. Je lui souhaite de réussir, et il m'arrive de penser qu'elle y parviendra.

Elle m'apostropha :

— Secoue-toi ! Grand Chef Plume de Canard ! C'est presque cuit. La fidèle squaw aimerait que tu daignes débarrasser la table de ce foutu bordel.

Je me secouai. Le foutu bordel : dessins, crayons, fusains, gommes et pastels, fut évacué, et nous mangeâmes. Il y avait longtemps que je n'avais plus fait un aussi somptueux repas. Mon estomac, déshabitué des bombances, refusa fromage et dessert.

Soirée parfaite. Nous nous saoulâmes un peu, rîmes beaucoup, et partageâmes le plaisir en vieux complices qui se connaissent bien.

Nous nous endormîmes serrés l'un contre l'autre.

\* \* \*

Il s'écoula une semaine, chaque jour tristement semblable au précédent.

Je ne reçus pas l'ombre d'une réponse à mes lettres de candidature. Les employeurs pratiquent au plus haut point les saines vertus de l'économie. Le gaspillage des timbres n'entre pas dans leurs mœurs. J'étais bien forcé, moi, de ne pas être avare en ce domaine. Je continuais à éplucher quotidiennement les petites annonces, et j'envoyais de

pas que vivre en ce monde. Je continuais à éprouver quotidiennement les peurs annoncées, et j'envoyais de nouvelles bouteilles à la mer, totalement désabusé. Le spectre menaçant, algovit-dortoir, me hantait sans répit.

Je mis au rebut une chemise au col percé. Ma garde-robe assez complète, tiendrait encore un moment, mais je commençais à avoir des problèmes de linge, et surtout de chaussures. Mes déplacements continuels, en majeure partie basés sur la marche à pied, les râpaient peu à peu. En remplacer une seule paire déséquilibrerait fâcheusement mon budget.

Une sourde colère me travaillait, née d'un sentiment de totale impuissance. Que faire ?

Quatre jours mornes de plus, et je reçus une lettre de la SARE. Je l'attendais moins encore que la première. J'avais cessé d'espérer.

Je lus, sans trop y croire, que j'avais passé avec succès l'étape sélection. Restait la phase ultime : l'examen médical. À cet effet, on me priait de bien vouloir me présenter, à jeun, le 18 décembre à 9 heures, dans une clinique située près de la porte de Vincennes.

Je ne sus trop si je devais me réjouir. Il restait beaucoup d'impondérables. Je ne redoutais pas l'examen médical, j'avais toutes les raisons de me supposer en excellente santé, mais qu'allait-on me demander ? La situation de cobaye se révélerait-elle acceptable ?

Je visiophonai à Léna, que j'eus la chance de trouver chez elle. Elle ne brancha son transmetteur d'image qu'après avoir reconnu ma voix. Je la découvris en peignoir, un œil maquillé l'autre non, les cheveux en touffes de foin brassé par le vent. Nous bavardâmes un moment. Elle me remonta le moral, me communiquant un peu de cette chaleur de vie qui est la sienne. Elle me suggéra d'attendre tranquillement le résultat final avant de me faire de la bile, me souhaita bonne chance, et disparut. Elle avait rendez-vous pour une audition, et était très pressée.

Son conseil était bon, et je le suivis.

Je refoulai la SARE dans un arrière-plan de l'esprit, et j'attendis.

5 janvier. Début d'un an tout neuf que je voulais espérer prometteur. J'avais passé avec succès l'examen médical, et j'attendais, dans l'antichambre de la SARE, que Charles Brouis me reçoive. Nous en étions aux choses sérieuses. Discussion, et signature éventuelle du contrat qui allait m'être proposé.

Ma satisfaction s'embrumait d'un tantinet d'inquiétude. La menace algovit-dortoir reculait, mais pour être supplantée par quoi ?

Charles Brouis avait remplacé son élégant costume gris-bleu par un ensemble vert très mode, qui ne lui allait pas. Ce style dernier cri ne s'assortissait pas à sa tête guindée, et la teinte crue du vêtement accentuait fâcheusement la pâleur malsaine de sa peau. Ses yeux noirs, ternes et creux, le faisaient ressembler à un singe souffreteux, costumé pour la piste du cirque.

Il me proposa un siège, extirpa un dossier d'un tiroir, et fit démarrer l'entretien en me parlant argent. Ma rémunération avait été fixée à 36 000 francs mensuels nets.

J'eus quelque peine à dissimuler ma surprise. Même en tenant compte de la dernière dévaluation, la somme était très importante, et représentait beaucoup plus que j'avais espéré.

Il mentionna ensuite, comme un détail sans importance, que le lieu où se dérouleraient les expériences était situé en province.

— Où exactement ? demandai-je.

Il chassa de son col une poussière imaginaire. Sa longue main maigre semblait balayer une objection.

— Monsieur Méry, le projet HS 1 auquel vous allez participer est secret. C'est un projet privé, mais qui a obtenu l'approbation du gouvernement. Il est essentiel que les fuites soient évitées. En conséquence, il existe un certain nombre de choses que je ne suis pas autorisé à vous révéler. Le lieu où se situe votre future résidence en fait partie.

Je tiquai. Projet secret, approbation du gouvernement, je n'aimais pas tellement cela. Et je commençais à comprendre la raison du salaire anormalement élevé. Un os se cachait sous la viande. Un gros.

— Je suppose, dis-je en gardant mon amabilité, que vous ne me direz rien non plus sur la nature des expériences ?

— Je ne la connais pas moi-même.

Je fus certain qu'il ne mentait pas. Je soupirai, en me rappelant la réalité : j'étais un chômeur coincé dans un pays en crise économique, et non quelqu'un à même de discuter sur un pied d'égalité. Cela, l'instigateur du projet HS 1 le savait fort bien, et Charles Brouis aussi.

Je demandai :

— Quels sont les inconvénients dont vous pouvez m'avertir à l'avance ?

— Il y en a très peu, monsieur Méry. Ceci, peut-être : durant votre séjour dans l'établissement affecté au projet, vous ne pourrez en aucun cas communiquer avec l'extérieur. Pas de courrier, pas d'appels visiophoniques, pas de sorties. Mais...

— J'aimerais croire que vous plaisantez ! Vous n'envisagez tout de même pas de m'emprisonner ?

Il fronça légèrement les sourcils.

— Monsieur Méry, vous êtes en train de déformer les faits. Je puis vous assurer qu'il ne s'agira aucunement d'une prison. Vous jouirez de tout le confort possible, les distractions ont été prévues, et vous serez totalement libre d'aller et venir à l'intérieur des...

— Des murs, complétai-je. Comme un animal est libre d'aller et venir dans son enclos. Je regrette, monsieur Brouis, mais tout cela ne me plaît guère, et...

Il me coupa sèchement :

— Rien ne vous oblige à signer le contrat.

Nous nous affrontâmes deux secondes. Les yeux sombres du singe malade contenaient un rien d'agacement. Il tapota son bureau de l'ongle, puis choisit de devenir conciliant.

— Monsieur Méry, il s'agit tout simplement d'éviter que notre projet devienne public avant l'heure. Une indiscretion pourrait avoir des conséquences fâcheuses. C'est le pourquoi des minimales restrictions qui seront apportées à votre libre arbitre. Fort peu de chose, je vous l'affirme. En compensation, vous toucherez une rétribution élevée, et vous serez de plus nourri, logé et vêtu. Je pense que le marché est équitable.

— Tout de même, dis-je, j'ai des amis, et...

— Des amis, mais pas de famille, ou même de liaison suivie, sinon vous n'auriez pas été sélectionné. Vos amis vous attendront et vous les retrouverez ensuite, exactement comme si vous aviez fait un petit séjour à l'étranger.

Je ne lui rétorquai pas qu'un séjour à l'étranger m'aurait tout de même permis lettres et appels visiophoniques, et que je n'y aurais pas été bouclé derrière des murailles. L'affaire me déplaisait de plus en plus, et si j'avais eu la moindre possibilité de choix, j'aurais déjà quitté les bureaux de la SARE. Malheureusement...

— Quelle sera la durée du projet ? demandai-je.

— Nous l'ignorons encore. Votre contrat a été fixé à un an. Si le projet devait se poursuivre, nous le renouvellerions. S'il devait s'interrompre en cours d'année, nous vous verserons une indemnité basée sur un demi-salaire pour les mois restant à courir.

— Et si je décide de rompre moi-même le contrat en cours ?

— Bien évidemment, vous aurez à nous verser un dédit, sur les mêmes bases.

Bien évidemment ! J'essayai de décider si je devais signer ou non, et je n'y parvins pas. L'histoire entière me déplaisait, mais, d'un autre côté, le salaire d'une année ferait plus que me dépanner. Alors ? J'avais tout de l'âne de Buridan. J'hésitais entre le foin et l'eau.

Brouis se taisait, sans s'impatienter. Ses yeux sombres regardaient, au travers de mon corps, je ne sais quelle vision lointaine.

— J'aimerais étudier ce contrat à tête reposée, dis-je, et réserver ma décision jusqu'à demain. Est-ce possible ?

— Certainement. Je peux même vous donner trois jours, si vous désirez le soumettre à un avocat, mais pas plus.

Je quittai les bureaux de la SARE, toujours aussi perplexe, le double du contrat dans ma poche. Agir, ou ne pas agir ? Signer, ou ne pas signer ? *That is the question.*

Le contrat, attentivement épiluché dans la soirée – méfiez-vous des petits caractères !, ne m'apprit pas grand-chose de neuf. Je m'engageais pour un an avec la SARE, et voilà tout. Des clauses habilement tournées en jargon juridique me livreraient, si je signais, à leurs bons soins pendant douze mois. J'étais garanti contre une rupture de contrat, mais eux aussi. Autrement dit, pas question de changer d'avis en cours de route. Je n'avais nulle intention de consulter un avocat trop cher pour ma bourse, mais qu'aurait-il découvert de plus ? Pas grand-chose, sans doute. Le texte me semblait très suffisamment clair.

D'ordinaire, je suis partisan des décisions rapides, mais là, l'heure du sommeil arriva sans que j'aie réussi à opter. Je me couchai, et m'endormis. La nuit porte conseil.

J'eus l'impression de m'éveiller. J'imagine que je dus rêver, en réalité, rêver que je retrouvais la conscience, et non me dégager vraiment du sommeil.

Dans cette bizarre réalité irréelle, alors que j'alignais des arguments pour ou contre la SARE, des mots étrangers se mêlèrent à ceux que brassaient mes pensées :

— *Accepte. Accepte. Signe. Nous aurons besoin de toi. Signe, et tout ira bien.*

En même temps, je devinais une présence, chaude et accueillante, qui me réclamait comme une partie d'un tout. Un ami très cher, tout proche, m'appelait, et me conseillait de signer ce contrat.

Les mots-pensées revinrent :

— *Oui. C'est ça. Signe. Tout ira bien, pour toi et pour nous.*

Puis la netteté du rêve s'effiloqua en lambeaux chimériques, et je m'engloutis dans le sommeil profond.

Lorsque je me levai, le lendemain matin, je découvris que ce rêve, sans doute inspiré par mon subconscient, avait clarifié mes idées. Je pris la décision de signer. J'avais bien peu à perdre, et sans doute quelque chose à gagner. À quoi bon tant hésiter ? Quel cauchemar serait pire que l'algovit-dortoir ?

Léna me visiophona peu après, et apprit ma décision. Elle ne m'en félicita pas.

— Je crois que tu as tort, Julien. Ce projet laisse beaucoup trop de choses dans l'ombre. À mon avis, tu ne devrais pas accepter. Tu finiras bien par dénicher un travail quelconque, ou même par vendre quelques-uns de tes dessins. En attendant, je pourrais...

— Non, Léna. Tu n'es pas assez riche pour que je vive à tes crochets, et tu le sais très bien. J'ai opté pour la bonne solution, la seule, en réalité, et je m'y tiendrai.

— Mais, Julien, je...

— Non, Léna !

Ses yeux remontèrent vers ses tempes, comme toujours lorsqu'elle est contrariée.

— Tête de mule ! Sale Indien ! Tu n'es plus mon Grand Chef !... Julien, tu réalises quel souci je vais me faire pour toi ? Un an sans savoir ce que tu deviens !

— Ne t'inquiète pas. Je m'arrangerai bien pour te donner de mes nouvelles. Ils ne vont pas m'enchaîner. Je me débrouillerai.

Je le pensais réellement. Leur souci du secret ne me concernait pas. Raconter mes petites affaires à Léna ne ferait pas la une des journaux. Moi non plus, je n'avais guère envie de passer douze mois sans rien savoir d'elle. Je tenais à son amitié. Assez pour que je me sois demandé, une fois ou deux, si je n'étais pas un peu amoureux, sans le savoir ou sans vouloir clairement me l'avouer.

Si la SARE entendait me traiter en prisonnier, j'agiserais comme tel. Je m'arrangerais pour envoyer, et bien entendu recevoir, quelques messages clandestins. Il est toujours possible de trouver un gardien à vendre, et j'allais devenir assez riche pour me permettre d'en acheter un.

\* \* \*

J'écourtai le délai qui m'avait été accordé, et revis Brouis dès le lendemain.

Je signai les feuillets du contrat, et il me promit de me retourner au plus tôt mon propre exemplaire, dûment paraphé par le Directeur de la firme.

Il me pria de ne pas quitter Paris, et de vérifier chaque jour mon courrier. La date du départ me serait annoncée par lettre. Il croyait toutefois pouvoir me dire que rien ne se présenterait sans doute avant le début de février.

Je m'en moquais. Mon salaire commençait à courir à dater de la signature du contrat. S'il leur convenait de me payer pour rester chez moi, je n'allais certes pas m'en plaindre.

Je me retrouvai sur l'avenue des Champs-Élysées, assez euphorique. Le froid vif me fit remonter le col de mon manteau. Je n'avais pas très envie de rentrer chez moi, et je cherchai refuge dans un bistrot de la rue de La Boétie.

Je m'offris un apéritif, puis, la bonne humeur aidant, un paquet de Gitanes. J'ai souvent entendu dire que la première cigarette, quand on n'a pas fumé depuis longtemps, est détestable. Tout à fait inexact. Si le tabac noir me râpa un peu la gorge, je pris grand plaisir à têter la fumée. Sans doute mes poumons de Parisien, encrassés par les gaz toxiques, n'avaient-ils pas retrouvé leur virginité.

J'avais parfaitement refoulé toutes mes craintes. Je me contentais de rêver au pécule qui s'amasserait durant un an. Et d'ici là, bien de l'eau passerait sous les ponts de la Terre. La crise économique se résoudrait peut-être, ou la planète malade finirait par exploser, réglant tous les problèmes d'un coup. Une échéance pénible s'éloignait de moi, et j'avais tendance à m'installer dans le présent. Vivre et couvert assurés, plus un superbe salaire qui s'additionnerait de mois en mois. En une époque où plus rien n'était stable, c'était bon à prendre.

Je m'offris un second apéritif, puis constatai que mon estomac, stimulé, réclamait impérieusement sa pitance. J'en avais plus qu'assez de me nourrir de sandwiches, et décidai de m'accorder un repas convenable.

Je connaissais, du côté de la Bourse, une brasserie où le plat du jour restait correct sans avoir atteint un prix prohibitif. Je n'ai pas le côté cigale de Marie-Hélène, et je n'avais nulle intention de me ruiner pour un repas.

Je voulus prendre le métro, et découvris la station bloquée par des policiers de la Brigade d'urgence. Un amok en crise venait d'y jouer sa scène finale, en poignardant une dizaine de personnes avant d'être maîtrisé. Le flic désabusé qui me renseigna, engoncé dans son costume protecteur, en avait vu d'autres. Il s'humanisa un instant pour me raconter que, le matin même, il avait dû évacuer les ouvriers d'un atelier victimes de leur patron. L'homme s'était déchaîné avec une lampe à souder.

— Le pire, dit le flic, c'était l'odeur. Vous pouvez pas imaginer ça ! Ça m'reste collé dans l'nez. J'peux pas m'en débarrasser... Pourvu qu ma femme ait pas l'idée d'faire une grillade c'soir !

Je pris ma rame une station plus loin – la marche à pied est devenue un grand sport national – et j'atteignis ma brasserie vers 19 h 30.

Les programmes télé du soir ayant été décalés depuis longtemps dans le cadre du plan Économie d'énergie, j'eus le plaisir, ou le déplaisir, de déguster les informations en même temps que mon repas. J'avais vendu mon propre poste deux mois plus tôt, mais il est bien difficile, de nos jours, d'échapper à la Déesse. Il n'existe plus de bistrot ou restaurants dépourvus d'un écran plat collé au mur.

Les laides images défilèrent, aussi peu faites que possible, à mon avis, pour être regardées en mangeant. Pour les avaler sans dégoût en même temps que son bifteck, la race humaine devait avoir acquis un estomac solide.

Notre planète malade étalait sans pudeur ses ulcères et ses chancres, en se délectant de leur purulence. Abominables séquences sur la guerre sud-africaine. Répugnants détails illustrant la dernière émeute raciale à New York. Attentats palestiniens, représailles sionistes. Affrontements en Irlande. Soulèvements ici, répressions là, viages

TOIK. Auentais paresumiens, represaines sionistes. Amortissements en manne. Soulevements ici, repressions là, visages convulsés, cris d'agonie, grondements des chars, staccato des mitrailleuses, explosions de bombes, cadavres déchiquetés, ruines fumantes, pleurs d'enfants. *Une histoire pleine de bruit et de fureur racontée par un idiot*. Je me demandais ce qu'un observateur extraterrestre aurait pu penser de la race humaine, en essayant de la comprendre au travers de ses actualités télévisées.

Les convulsions guerrières expédiées, la caméra nous fit entrer dans un centre de regroupement pour enfants anormaux. Désignation officielle de ce que la voix populaire appelle : des ratés.

La solution choisie vers les années 1980 pour résoudre la crise mondiale de l'énergie, l'implantation massive de centrales nucléaires, s'est révélée à l'usage plus désastreuse qu'utile. Plus de dix ans s'écoulèrent tout de même avant que soit prise, à l'échelon planétaire, la décision de les mettre hors service pour se tourner vers quelque chose de moins dangereux. D'où l'actuel marasme économique. Nous en sommes encore à dépendre d'un pétrole rare et hors de prix.

Mais, durant cette décennie, les centrales en service causèrent énormément de dégâts. Bon nombre explosèrent, soit accidentellement, soit à la suite d'un sabotage. Et l'abondance du plutonium, pas du tout inaccessible comme on voulait le croire, fit naître une floraison de bombes atomiques de poche. Qui furent utilisées, et sans inhibitions, par quantité de terroristes. Le résultat : des cratères mortels ceints de barbelés, une forte élévation du taux de radioactivité mondial, et la naissance d'un foisonnement de ratés.

La caméra nous en présentait, horreur après horreur : un bébé phocomèle, une fillette chauve, un garçon manchot, le suivant cul-de-jatte. Le troisième avait des yeux d'insecte, énormes et bombés.

Un médecin blasé expliqua que l'enfant était nyctalope, et possédait une capacité de vision à distance bien supérieure à celle d'un œil normal.

Les gros yeux saillants du garçon, d'un bleu de gentiane, regardaient dans le vague, avec une sorte de détachement distant. Que ressentait-il, à être ainsi présenté comme un phénomène de foire aux chers téléspectateurs ? Pas de la colère, en tout cas, il me parut remarquablement calme. Ce qui se passait autour de lui ne semblait pas le concerner. J'avais déjà eu cette impression avec la fillette chauve. Ses prunelles brun-roux avaient été paisibles, ni agacées, ni intéressées.

J'imaginai leur vie, dans ce centre où la société les parquait pour ne pas en être encombrée. Ils étaient tous des rejetés, remis aux bons soins de l'État par des parents peu soucieux de supporter un pareil fardeau. Des enfants difformes, qui payaient dans leur chair la stupidité humaine... Qu'en pensait l'extraterrestre ?

La séquence suivante nous découvrit un lit à barreaux. Une masse de chair amorphe y gisait. Ni bras, ni jambes, ni sexe. La tête volumineuse, dépourvue d'yeux et d'oreilles, est directement rattachée au tronc. Un grand front lisse rejoint une fente nasale. L'orifice buccal coupe d'une balafre édentée l'ébauche de visage. Cela vit, pourtant. La chair étrange est parcourue de tressaillements paresseux, qui évoquent un animal marin cauchemardesque.

J'avais à peu près terminé mon repas, mais mon estomac affirmait hautement manquer de la solidité requise. Les autres dîneurs mastiquaient, hypnotisés par l'écran, sans voir leur assiette. Ils y piochaient distraitement, avec la grandiose indifférence des vaches qui ruminent en regardant passer le train.

Je réglai mon addition, et rentrai chez moi.

Nuit froide, et âcre brouillard. Je marchais à grands pas, en surveillant les porches des immeubles. Dans ces trous d'ombre, les racleurs s'embusquent volontiers. Mais il était encore assez tôt pour que j'arrive sain et sauf à domicile.



11 février. Champs-Élysées, 19 heures.

Je grimpai, derrière une paire de longues jambes bottées, dans l'anonyme camionnette-caravane qui nous attendait. Six candidats cobayes, plus le chauffeur, déjà installé au volant. Je n'avais qu'entrevenu son profil sous une casquette d'uniforme.

Deux banquettes, alignées face à face, nous offrirent des sièges. Nous nous assîmes, trois d'un côté, trois de l'autre. Charles Brouis, qui nous avait accompagnés, exprima un « au revoir mesdames, messieurs » froid, et ferma la porte. Deux ampoules s'allumèrent au plafond, pour dispenser une clarté plutôt chiche.

Le chauffeur fit ronfler le moteur, et la caravane démarra. Nous en étions réduits aux sons. Notre habitacle clos n'offrait pas d'ouvertures, hormis des bouches d'aération. Les fenêtres habituelles dans ce genre de véhicule manquaient.

J'examinai, pas très discrètement je le crains, mes compagnons d'aventure. À ma droite, les longues jambes bottées. Une fille ravissante. Yeux et chevelure de miel chaud, et peau crémeuse. À ma gauche, un jeune homme d'allure dégingandée, aux longs membres de faucheur. Yeux marron d'écureuil, et mèches noires flottantes. En face, une brune menue au regard effarouché ; une rouquine constellée de taches de rousseur ; et un blond terriblement barbu-chevelu.

Il se pencha pour tripoter la poignée de la porte, et exprima entre ses dents, pour lui-même plus que pour notre édification :

— Ils l'ont bouclée, les vaches !

La rousse rit. Ses yeux très bleus disparurent dans un plissement de gaieté.

— Il fallait s'y attendre. J'ai l'impression de vivre un roman d'espionnage ! C'est passionnant ! Si on faisait connaissance ? (Et, se tournant vers les yeux effarouchés :) Comment t'appelles-tu ? Moi, c'est Cécile Florent.

— Solange Mauzac. Et je ne trouve pas ça passionnant du tout. J'ai peur.

— Mais tu ne peux pas avoir peur, voyons ! L'annonce disait de ne pas se présenter si on était peureux.

Solange redressa son cou mince avec dignité.

— Je ne suis pas peureuse. Seulement inquiète. Je déteste ne pas savoir ce qui va m'arriver.

— Pourquoi as-tu accepté, alors, si ça te... si tu es inquiète ?

La rousse Cécile était sincèrement étonnée.

— Qu'est-ce que je pouvais faire ? (Solange criait presque.) Ma tante venait de mourir, je n'avais plus personne. Elle a légué tous ses biens à la SPA : je devais libérer l'appartement. Je n'arrivais pas à trouver du travail, et je ne savais pas où aller. Qu'est-ce que je pouvais faire ?

— Julien Méry, dis-je. Chômeur coincé comme tout le monde, j'imagine...

— Pas moi ! explosa Cécile. J'ai répondu pour m'amuser. J'étais secrétaire. Toujours la même routine, les lettres à taper, la sonnerie du visiophone, oui monsieur, non monsieur, et les chefs de service qui vous pincement les fesses dans les couloirs. J'en avais assez ! J'ai vu l'annonce par hasard, et j'ai répondu par hasard, comme ça.

Heureuse et fofolle Cécile, qui s'était engagée dans cette galère « par hasard », en rêvant sans doute de l'Aventure avec un grand A.

L'écureuil résuma l'impression générale en s'exclamant :

— Ben ma cocotte ! T'avais du boulot et tout, et t'es v'nue t'fourrer dans c'te merde ! T'es sûre qu'ça carbure rond, côté cigare ? (Cécile rougit, et ouvrit la bouche, mais il ne lui laissa pas le temps d'exprimer son indignation :) J'm'appelle Lucien Buissière. Moi, j'bossais dans un p'tit atelier de réparation. Mon patron s'est flingué, l'avait plus l'rond. J'ai même pas touché mon dernier salaire. Z'avez d'jà bouffé d'l'algovit tous les jours, vous aut' ? J'ai plus d'famille, j'étais comme Solange, j'savais pas où aller. Mais j'vous garantis qu'si j'avais trouvé aut'chose, j'aurais pas choisi d'd'v'nir un foutu rat dans un foutu labo !

— Jean-Claude Arradon, dit barbu-chevelu. Je n'aurais pas choisi ça non plus, mais j'étais bien coincé. Je

travaillais dans un cabinet d'architecture. La France ne construit plus. Mon patron a fermé boutique, et s'est expatrié. J'ai goûté l'algovit, Lucien, et je suis comme toi, je n'aime pas ça.

— Joëlle Lacanau, dit yeux-de-miel. Vendeuse au rayon parfumerie des Magasins Sénonches. Vous devez savoir ce qui leur est arrivé ?

Nous le savions. La faillite des Magasins Sénonches avait fait la une des journaux, et des gros plans aux actualités télévisées. Et projeté d'un coup sur le pavé du chômage quelque cinq mille employés. Ce qui avait permis à des délégués syndicaux de pleurer leur bruyante douleur politisée sur le petit écran. Sans empêcher, hélas, les Joëlle Lacanau d'être coincées entre l'algovit et un « foutu labo ».

La caravane roulait, avec des à-coups dus aux embarras de circulation. Nous bavardions, échangeant des confidences, nous livrant les uns aux autres plus librement qu'on le fait d'ordinaire avec des inconnus. Nous étions embarqués dans la même aventure, et nous nous sentions proches, frères et sœurs de hasard. Une chaude sympathie nous unissait, qui se déchirerait peut-être en aigres disputes dès les premières difficultés, mais qui, pour le moment, nous soudait en bloc.

De nos confidences, ressortait ceci : nous étions tous sans famille, et sans fiancés-fiancées, amants ou amantes, tout au moins officiellement déclarés.

Avais-je fait une omission volontaire en ne mentionnant pas Léna à la rubrique liaison ? Je ne le croyais pas. Nous couchions volontiers ensemble, mais je la classais comme une amie, et non comme amie tout court. Une amie qui avait eu les yeux un peu humides en m'embrassant pour les adieux, et à qui j'avais promis d'envoyer des nouvelles, interdiction ou pas.

— Somme toute, dit Jean-Claude, ses yeux gris-vert pensifs, s'ils nous faisaient disparaître, personne ne s'inquiéterait de notre sort...

— Ils ne pourraient pas faire ça !

La bouillante et optimiste Cécile en était persuadée.

Pas Lucien, qui exprima, morose :

— Tu crois ça ! Qu'est-ce qu't'as dit à tes potes ? Qu'tu tirais pour un an, hein ? Et qu'tu pourrais pas écrire ? Tu crois qu'en douze mois, les mecs, y vont pas penser à aut'chose qu'à ta pomme ? Tu crois qu'si tu r'viens pas, y vont s'biler d'savoir c'que t'es d'venue ?

Cécile resta coite, et pâlit. Ses taches de rousseur se plaquèrent comme un masque sur son visage.

Solange frissonna. Elle gémit, plaintive :

— Je n'ai personne...

Chant de la solitude, qui devait la hanter depuis longtemps. Elle avait été une enfant sans mère, élevée par une tante qui *faisait son devoir*. Ce qui expliquait son appréhension craintive de la vie. Si nos employeurs ne voulaient réellement que des personnes non « pusillanimes », pourquoi l'avaient-ils acceptée ? Sans doute s'agissait-il uniquement d'écarter dès le départ ceux qui, trop effrayés, refuseraient de signer le contrat, et d'épargner ainsi à la SARE des frais de tests inutiles. Mais si une Solange-souris était absolument contrainte de la parapher, pourquoi ne pas l'admettre ?

La caravane roulait, sans à-coups maintenant, plutôt vite. Le chauffage commençait à tiédir l'habitacle, et nous nous dépouillâmes de nos manteaux pour les entasser dans un petit placard. À l'avant du véhicule, derrière la cabine du conducteur, se logeaient un W.-C. et une cuisine exiguë. D'après Brouis, son réfrigérateur devait contenir victuailles et boissons. Trop occupés par les bavardages, nous ne nous en étions pas encore souciés. Lucien s'en souvint le premier.

— C'mec qu'a des quinquets qui r'gardent jamais en face, il a dit qu'on aurait d'quoi bouffer et boire. C'est pas tant qu'j'aie faim, mais j'sifflerais bien une bière, si y en a. On r'garde ?

Cécile se leva d'une détente.

— Je m'en occupe. (Elle disparut dans la minicuisine, et annonça à la cantonade :) Bière, jus de fruits, eau gazeuse. Au menu, des sandwiches œufs durs et tomates, du poulet froid, et des tartelettes. (Un temps de silence, puis une exclamation joyeuse :) Oh ! Chic ! Un grand thermos de café. Annoncez la commande !

Nous avons tous dîné avant le rendez-vous, en prévision du voyage, et nous n'étions pas affamés, mais tout le monde accepta de bon cœur quelque chose à boire.

J'optai pour le café, qui m'arriva dans une timbale en plastique. Il était bien chaud, parfumé et délicieux. Rien à voir avec l'ignoble ersatz dont j'avais dû me contenter ces derniers mois. Apparemment, la SARE entendait bien soigner ses cobayes. Toujours ça de pris.

Paroles, paroles, paroles. Nous avons décortiqué notre situation, extrapolé sur ses développements, souscrit à un

pacte d'assistance mutuelle, et juré de lutter jusqu'à la mort contre les louches manœuvres de la SARE. *Un pour tous, tous pour un.*

Nous nous amusions comme des collégiens à la veille de la rentrée. Une atmosphère de gaieté et d'insouciance régnait dans l'habitable. Solange elle-même y participait, et oubliait ses inquiétudes. Nous avions tous le même âge, à deux ou trois ans près, et, de confidences en confidences, nous commençons à bien nous connaître.

Minuit. Nous n'avions pas sommeil. Une subite fringale nous jeta sur les provisions. La nourriture fournie par la SARE était d'excellente qualité.

— Je me demande, dit Cécile, la bouche pleine, qui finance cette opération ?

— Pas des fauchés, répondit Lucien. Y a des masses de fric qu'que part.

Nous en convînmes. Le projet HS 1, quel qu'il fût, devait reposer sur des bases solides. Qu'en sortirait-il ? Et qu'advierait-il de nous ?

Nous avons dormi, tassés les uns contre les autres.

Je m'éveillai, engourdi, mal à l'aise, la tête cotonneuse. Mon bras droit, coincé par le poids de Joëlle, était presque insensible. Je me dégageai pour le secouer.

La caravane s'était arrêtée, et le moteur aussi. Jusque-là, même pendant quelques brèves haltes, il n'avait pas cessé de ronfler. Étions-nous à destination ? L'ouverture de la porte vint confirmer cette supposition. Une voix peu aimable aboya :

— Descendez !

Mes compagnons s'agitèrent.

Je me levai, pour tirer nos manteaux du placard. Par la porte béante de la caravane, un froid humide pénétrait. Accompagné d'une puissante odeur d'humus, de feuilles mortes, et d'herbe mouillée.

— Allons ! Pressons ! ordonna la voix désagréable.

Un homme vêtu d'un uniforme brun s'encadrait dans la porte. Visage dur, sous une casquette à visière, revolver à la ceinture, et bottes.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

Il ne jugea pas utile de me renseigner, mais grogna :

— Pressez-vous un peu ! Je n'ai pas toute la nuit.

— Dis donc, mon pote, dit Lucien d'une voix traînante, ça t'f'rait mal aux seins d'êt'poli ?

Un chœur unanime approuva sa remarque. L'homme choisit d'ignorer la réprobation générale, et se tut.

Nous sortîmes. La nuit était très noire, et très humide. L'homme en uniforme nous poussa vers la porte éclairée d'un vaste bâtiment dont les ailes demeuraient dans l'ombre. Il resta derrière nous, vigilant. Craignait-il que nous disparaissions en faisant ces quelques mètres ?

Il nous remit aux bons soins d'une femme qui nous attendait manifestement. Nous pénétrâmes dans un large couloir. Une porte s'ouvrait sur un bureau. Notre hôtesse portait elle aussi l'uniforme. Pantalon et chemise de toile brune, de coupe militaire. Quoique plus aimable que notre premier interlocuteur, elle semblait pressée de se débarrasser de nous. Elle proposa de nous conduire tout de suite à nos chambres, en suggérant que nous devions être fatigués par le voyage.

Nous suivîmes notre guide jusqu'à un ascenseur, dont la cabine très large me sembla conçue pour pouvoir contenir une civière. Tout, du reste, évoquait ici un hôpital ou une clinique. Moderne, fonctionnelle, bien chauffée – nous étions loin des 18° autorisés par la loi –, et impeccablement aseptique.

Nos quelques demandes de renseignements ne reçurent que des réponses évasives. Mme Favière, la Directrice, nous recevrait le lendemain à 10 heures dans son bureau, et nous fournirait toutes les informations utiles.

Un coup d'œil à ma montre m'apprit que 5 heures approchaient. Notre voyage avait duré une dizaine d'heures environ. En tenant compte du temps mis à dégager la caravane de la circulation parisienne, de quelques arrêts, et d'une moyenne sans doute pas tellement élevée, nous devions avoir abouti à cinq ou six cents kilomètres de notre point de départ. Où, au juste ?

J'héritai de la chambre n°12. Le hasard me logea entre Cécile et Jean-Claude. Mon nouveau domaine faisait environ trois mètres sur quatre. Murs laqués de beige, éclairage encastré. Quelques placards, un lit à table de chevet incorporée, un bureau et un fauteuil. Dans un recoin, un cabinet de toilette, lavabo-W.-C.-douche. Le tout confortable. Chauffage assuré par un système de climatisation. Un rideau masquait une grande fenêtre. Je le tirai. La nuit collait à des vitres noires, non prévues pour être ouvertes. Je me rassurai en n'y découvrant pas de barreaux. L'accueil peu aimable, les uniformes m'avaient donné l'impression de débarquer dans une prison. Je manœuvrai la poignée de ma porte, qui s'ouvrit docilement. Le long couloir beige éclairé était vide. Je refermai. Malgré tout, je

poignée de ma poche, qui s'ouvrit docilement. Le long couloir beige éclairé était vide. Je respirai. Malgré tout, je n'étais pas emprisonné.

J'avais fait erreur, bien sûr, j'étais prisonnier. Pas dans une cellule, et je disposais d'une aire de déplacement, mais il s'agissait tout de même d'une prison, très bien gardée. Le grand parc boisé où se situait ma nouvelle demeure était ceint de grilles électrifiées. Et il grouillait de gardes. Armés, en uniformes, souvent accompagnés d'un doberman en laisse. Les bêtes noires et feu étaient magnifiques, et très impressionnantes. L'œil vif, le pelage luisant de bonne santé, et les crocs solides. Un parfait dressage les avait transformés en chiens robots, incapables d'un seul mouvement animal naturel. Ils ressemblaient à leurs maîtres. Des hommes jeunes, musclés, avec d'identiques têtes dures et froides d'androïdes. Inutile de songer à une éventuelle fraternisation. Hommes et chiens repoussaient le contact.

Notre bâtiment, un rectangle de béton, avait un frère jumeau situé plus au nord. Une deuxième grille, qui coupait apparemment le parc en deux, nous en séparait, pas plus aisément franchissable que la première.

Dans le bâtiment où j'étais logé, seule l'aile droite était accessible. Les accès de l'aile gauche, surveillés par des gardes très service-service, restaient hors de portée.

J'avais visité mon nouveau domaine, sans découvrir la moindre faille dans le système de surveillance. À moins qu'il me pousse des ailes, je resterais, bon gré mal gré, là où la SARE entendait me voir demeurer.

Fait plus ennuyeux, gardes et employés logeaient sur place, et n'étaient pas plus libres que moi de quitter les lieux. Je n'imaginai pas comment faire parvenir à Léna la lettre promise. Et si elle ne recevait rien, elle me croirait mourant ou mort, et deviendrait capable de n'importe quel coup de tête. Je la voyais très bien débarquant dans les bureaux parisiens de la SARE, et y déclenchant une mini-émeute. « Qu'avez-vous fait à Julien ? Monstres ! assassins ! cannibales ! » Des réjouissances en perspective. Charles Brouis ne s'y attendait certainement pas...

Je n'avais pas découvert, non plus, le moindre appareil visiophonique accessible. Le système de communication du bâtiment fonctionnait en circuit fermé.

Mais je n'étais là que depuis quatre jours, et il n'y avait pas encore urgence. Je me proposais d'essayer de découvrir comment s'effectuaient les livraisons de vivres. Nous étions nombreux à fréquenter le réfectoire, et il fallait bien que le renouvellement des provisions ait lieu de temps à autre. J'espérais trouver, de ce côté-là, une possibilité.

En quatre jours, je n'avais pas appris grand-chose. Rien en tout cas sur les fameuses expériences, qui n'avaient pas encore commencé. Les employés bavardaient plus volontiers que les gardes, mais ils avaient manifestement reçu la consigne de se taire sur l'essentiel, et une question même anodine débouchait le plus souvent sur un silence gêné.

Jeanne Favière, qui dirigeait l'établissement sur le plan administratif, était en principe à notre disposition pour nous fournir tous les renseignements nécessaires. L'ennui était le sens donné à « nécessaires », justement. Elle était proluxe en ce qui concernait les détails d'organisation, et résolument muette sur tout le reste. Experte dans l'art d'éluder les questions, ou de répondre à côté. La quarantaine, de beaux yeux noirs, des cheveux sombres coiffés en chignon. À l'aise dans son uniforme. Sait donner des ordres, et y prend quelque plaisir. Allure générale et mentalité un tantinet maîtresse d'école.

L'uniforme, nous le portions aussi. Il allait des sous-vêtements aux gants et bonnets de laine, en passant par les chaussures. Un liseré rouge bordant notre col nous différenciait des employés : liseré jaune. Pas de liseré pour les gardes, très suffisamment reconnaissables. Casquettes et armes. Ils ne se mêlaient du reste pas à nous, et nous ne les rencontrions jamais hors service.

Les cobayes restaient groupés, comme des lapins projetés dans un clapier neuf. Nous étions inquiets, nerveux, et nous nous raccrochions les uns aux autres. Nous ne savions que faire de nos journées, et nous en passions la majeure partie dans la salle dite « de détente », qui nous proposait des distractions diverses. Les heures n'en étaient guère moins longues, et nous souhaitions plus ou moins le début des expériences. Elles auraient au moins le mérite d'apporter du nouveau dans nos jours monotones.

Je me promenais fréquemment dans le parc, seul. Les autres sortaient peu. Le mois de février, ensoleillé et assez tiède, me faisait supposer que je me trouvais quelque part dans le sud de la France. Je suis loin d'être expert en botanique, et la végétation ne me renseignait guère. D'autant moins que les arbres nus se ressemblaient tous à mes

yeux. Des cosses pourrissantes dans les feuilles mortes m'avaient tout de même permis d'en classer certains parmi les châtaigniers. Tout ce qui me vint à l'esprit fut l'expression : « marrons de l'Ardèche ». Étions-nous en Ardèche ? Difficile de se baser sur d'aussi faibles présomptions pour en décider...

Mes promenades m'apprirent que s'approcher des grilles était interdit. Quelques tentatives me valurent de la part des gardes qui patrouillaient de très secs : « Circulez ! » Jeanne Favière me pria du reste ensuite, avec une politesse froide, de bien vouloir borner mes promenades au centre du parc. Une phrase entortillée suivit, concernant les chiens « qui n'étaient pas toujours tenus en laisse ».

La menace n'était qu'à peine déguisée.

J'omis les commentaires, malgré la bouffée coléreuse qui me chauffait l'estomac. Je m'étais embarqué volontairement dans cette galère. À quoi bon me plaindre, à présent, de la lourdeur des rames ? Toutefois, un galérien n'est pas tenu à la loyauté envers ses maîtres, et je me promis de ne pas rater l'occasion, si elle se présentait, de mettre des bâtons dans les roues de la SARE.

18 février. Une semaine de séjour. Promenades, bavardages, jeux de cartes, échecs, parties de ping-pong, séances de sport au gymnase, ingestion massive de téléfilms, lecture, musique et dessins...

Je n'avais toujours pas réussi à envoyer une lettre à Léna. Impossible de découvrir le système de livraison des denrées alimentaires. Je ne pouvais guère tout surveiller en permanence, mais, à ce qu'il semblait, nul véhicule n'entraît ou ne sortait jamais de l'enceinte. Une question posée, en apparence distraitement, à un serveur sur la provenance de ce que nous consommions, m'avait valu cette réponse :

— Ben, y a les stocks d'épicerie, et la chambre froide.

Puis l'homme s'était refermé comme une huître, l'œil inquiet, manifestement ennuyé de m'avoir fourni, sans réfléchir, cette information mineure.

L'atmosphère de suspicion, les gardes armés, la consigne du silence appliquée aux moindres détails, qui évoquaient fâcheusement un régime totalitaire, nous rendaient l'existence pénible. Nous supportions mal notre incarcération, et réagissions suivant nos tempéraments respectifs. La bouillante Cécile par une rage explosive, Lucien par une colère caustique. Solange se repliait sur elle-même, très effrayée. Joëlle était irritable, se plaignait de mal dormir, et souffrait de migraines. Jean-Claude, peu communicatif, semblait ruminer de sombres pensées.

Je contenais, tant bien que mal, ma propre exaspération. Il le fallait. Je n'avais pas les moyens de régler le dédit exigible en cas de rupture de contrat. De plus, si ma situation présente me déplaisait, je ne pouvais quand même pas la qualifier d'intolérable. J'étais bien nourri, bien chauffé – un groupe électrogène assurait la relève durant les coupures de courant –, et confortablement logé. Algovit et dortoir auraient été pires. Il faut savoir choisir entre deux maux.

Un excellent matériel ayant été prévu à mon intention (j'avais indiqué le dessin à la rubrique distractions préférées), je crayonnais ou peignais quotidiennement. J'accumulais des compositions variées, plus ou moins réussies. Le travail créateur, un des plus prenants qui existent, faisait merveilleusement passer les heures.

Je m'absorbai trois jours sur un dessin représentant un homme enchaîné à un arbre mort. Au travers des branches décharnées, des lignes rugueuses du bois sec, d'une face tourmentée, d'un corps écartelé par les chaînes, je tentai de rendre l'absolu de l'angoisse.

Ma tâche achevée, je découvris que le visage de mon sujet, yeux sombres, pommettes saillantes, nez plat et raides cheveux noirs, ressemblait au mien. Je n'avais fait que traduire, inconsciemment, ma propre inquiétude.

\* \* \*

Je revenais de mon habituelle promenade matinale lorsque je vis, d'assez loin, une voiture franchir la grille d'enceinte. Tout à fait persuadé de n'avoir aucun droit de l'observer, et certain, si j'étais aperçu, d'entendre le rituel : « circulez ! » aboyé hargneusement, je me dissimulai derrière un large tronc.

La voiture suivit la voie goudronnée qui traversait le parc, et ne s'arrêta pas au premier bâtiment. Son objectif était le deuxième. Elle passa tout près de mon refuge, à petite allure. Elle était boueuse, balafmée de traînées brunâtres et d'éclaboussures, qui avouaient un long voyage par mauvais temps. Un chauffeur en uniforme de la SARE la conduisait, attentif au seul ruban de route.

À l'arrière, un homme corpulent somnolait, la tête renversée sur le dossier. Je vis distinctement son visage lunaire, aux lourdes paupières bleuâtres. Une calvitie presque totale dégageait une volumineuse calotte crânienne. Deux mèches d'un blanc sale bouffaient sous les oreilles.

En le regardant, j'eus l'impression de l'avoir déjà vu quelque part. Impression fugitive, qui s'évanouit aussitôt. Fouiller ma mémoire ne m'apprit rien de plus. Je ne le connaissais pas, et je ne pouvais lui donner un nom. J'étais

incapable de dire si ce sentiment de *aeja-vu* était réel, ou simplement imaginaire, ce qui arrive parfois.

La voiture passa. Bien que très encrassée, sa plaque arrière me permit tout de même de deviner un chiffre d'immatriculation parisien. Le véhicule se dirigea vers la grille du deuxième bâtiment. Un coude de la route le dissimula bientôt à mes yeux.

Le lendemain, Solange et Jean-Claude, convoqués par Jeanne Favière, se rendirent dans son bureau.

Ils n'en revinrent pas.

Quelques heures plus tard, les autres membres du groupe des cobayes décidaient d'aller, en délégation, demander des éclaircissements.

Notre très chère Directrice nous accueillit avec ennui. Voir son domaine ainsi envahi par des mécontents ne lui plaisait pas, et moins encore la bruyante indignation exprimée par Lucien et Cécile. Elle s'employa à mater ce début de mutinerie. Ses phrases sèches et autoritaires nous firent comprendre qu'elle nous considérait comme des enfants importuns et indisciplinés. Pour un peu, nous aurions hérité de deux cents lignes chacun.

Lucien et Cécile lui prouvèrent, incontinent, qu'ils pouvaient ajouter l'insolence à l'indiscipline. Des noms d'oiseaux voltigèrent. Favière en verdit, et avala convulsivement sa salive. Un volcan s'allumait dans ses yeux.

Je décidai d'intervenir avant que la situation s'envenime trop. J'écrasai les orteils de Cécile, et enfonçai un coude plus ou moins discret dans les côtes de Lucien.

— Madame Favière, dis-je, avec une suavité froide, nous ne vous demandons pas d'ouvrir pour nous les dossiers top secret de la SARE. Nous cherchons simplement à savoir ce que sont devenus nos camarades. Ils ont disparu sans préavis, et il n'est pas anormal que nous nous inquiétions de leur sort.

Le trop-plein de lave noire qui débordait de ses prunelles redescendit un peu. Elle replaça une épingle dans son chignon.

— Il n'est pas question de secret, monsieur Méry, et je vous aurais renseignés de suite si il n'y avait pas eu une agitation aussi déplacée. Le Professeur qui dirige le projet HS 1 vient d'arriver, et les expériences vont commencer. Mlle Mauzac et M. Arradon en seront les premiers sujets. Ils ont tout simplement été transférés au bâtiment B.

— Ben merde ! s'exclama Lucien. Avec vos foutus casse-pieds d'gardes, on pourra même pus leur dire bonjour !

Mme la Directrice choisit d'ignorer un interlocuteur aussi grossier, et lui répondit indirectement, en s'adressant à moi.

— Malheureusement, les contacts ne sont pas autorisés entre les deux bâtiments. Mais vous retrouverez vos amis dès que vous serez transférés à votre tour.

— Quand cela ? demandai-je.

— Je ne suis que la Directrice administrative. Le projet concerne le Professeur, et il ne me fait pas de confidences.

Elle semblait le regretter avec une certaine aigreur. Inadmissible, évidemment, que certains détails échappent à sa compétence.

Ce « Professeur » répété pour la seconde fois déclencha à retardement un tilt dans ma mémoire. J'avais déjà vu, en effet, l'homme de la veille, avant de regarder sa tête chauve appuyée au dossier. Lors d'une séquence des actualités télévisées traitant de la recherche médicale. Professeur André-Jean Pertignat. Un spécialiste du cerveau de réputation mondiale.

Une peur irraisonnée fit couler de l'eau froide dans mon dos. Jusqu'alors, j'avais imaginé les expériences, un peu à la légère je le crains, comme une série de piqûres dans les fesses et des comprimés multicolores à avaler. Je voyais à présent ma cervelle mise à nu, et Pertignat y farfouillant avec un scalpel. Et j'en devenais diablement « pusillanime ».

Nous quittâmes le bureau de Jeanne Favière, conscients de n'avoir remporté qu'une bien mince victoire.

Je proposai à mes compagnons une promenade dans le parc. Je n'eus pas besoin d'appuyer ma demande d'une œillade. Tout le monde comprit, et accepta. Un gros effort pour Joëlle, qui détestait le froid, et ne quittait pas volontiers la tiédeur du bâtiment.

Nous avons décidé, au début de notre séjour, de ne discuter les problèmes importants qu'à l'extérieur. Non seulement en vue d'éviter d'éventuelles oreilles indiscretes, mais parce que nous étions persuadés que des micros nous épiaient en permanence. À tort, peut-être, mais l'atmosphère de suspicion ne nous inclinait pas à la confiance.

Tandis que nous déambulions dans les feuilles mortes, je leur fis part de ma découverte.

Joëlle blêmit, les yeux de Cécile rapetissèrent, et Lucien se mordilla la lèvre.

— Faut que j'me débrouille, dit-il à mi-voix, pour savoir comment va Solange...

Il avait un faible pour elle, et je supposais, sans avoir tenu la chandelle, que des rapports intimes les avaient rapprochés davantage qu'un compagnonnage de cantine

rapprochés d'avantage qu'un compagnonnage de captifs.

— Je dois réfléchir, dit Cécile. Cette histoire ne m'amuse plus du tout. Je me demande si je ne vais pas rompre le contrat.

— Tu pourrais payer le dédit ? demanda Joëlle.

— Évidemment pas. Mais qu'est-ce qu'ils y pourront ? Impossible de presser un citron sec. Si je n'ai pas d'argent, je n'ai pas d'argent, et voilà tout.

— Ils feront saisir le peu que tu possèdes, et ils obtiendront aussi, très facilement, une saisie sur ton futur salaire, en admettant que tu réussisses à retrouver du travail, ce qui n'est pas certain. Réfléchis avant d'agir, Cécile, pour une fois !

Elle s'empourpra.

— Tu es bien bon ! Et si ce sale bonhomme me découpe la cervelle ? Je préfère être fauchée.

— Ne dramatisons pas, dis-je. Pertignat n'est pas le savant fou d'un téléfilm d'horreur. C'est un spécialiste mondialement connu. Il n'est certainement pas question de découpage de cervelle.

En toute honnêteté, je m'efforçais de m'en persuader moi-même.

— La première des choses, dit Lucien, c'est d'essayer d'savoir c'que d'viennent Solange et Jean-Claude. Après, on y verra plus clair.

Nous en convînmes. La discussion qui suivit déboucha sur cette décision : tenter de nous approcher de la grille de séparation, et d'avoir un contact, aussi bref fût-il, avec Solange ou Jean-Claude.

La soirée fut morne, et ne se prolongea pas.

Le dîner avalé, nous fîmes une partie de cartes sans entrain. Lucien l'interrompit en déclarant :

— J'suis pas foutu d'distinguer un cœur d'un carreau. Y en a marre ! J'vais me pieuter.

Tout le monde suivit.

J'étais au lit depuis un quart d'heure, à chercher vainement le sommeil, quand on frappa à ma porte.

— C'est moi, Julien, Joëlle.

— Entre.

Elle était en robe de chambre, pieds nus, les cheveux ébouriffés.

— Ça t'ennuierait beaucoup si je dormais ici ? Julien... J'ai... Je suis morte de peur...

Ses yeux de miel étaient ceux d'un enfant effrayé.

Je me poussai pour lui faire une place.

— Installe-toi.

Nous bavardâmes un moment. Je m'entendis préférer une belle série de platitudes, qui se voulaient rassurantes. Je n'y croyais pas moi-même.

Joëlle m'interrompit pour demander, avec l'absence de complexes d'une fille de son époque, si je n'avais pas envie de faire l'amour.

J'en avais envie.

Le rapprochement intime eut l'avantage de nous détendre l'un et l'autre. Nous nous endormîmes.



28 février. Des bourgeons vernissés gonflaient aux pointes des branches. La température diurne s'adoucissait. Des rejets d'un vert neuf soulevaient les feuilles mortes. J'avais cueilli, sous l'abri d'un buisson, deux violettes exquisément odorantes.

Malgré nos tentatives, nous n'avions pas réussi à avoir le moindre contact avec les deux absents. Ils restaient invisibles. Lucien passait un maximum de temps à flâner dans le parc, témoignant d'une patience dont je ne l'aurais pas cru capable. Nous avons dépassé le stade de l'inquiétude. La sourde colère qui nous travaillait annonçait la révolte possible. Cécile fulminait, et annonçait bien une fois par heure son intention de s'en aller.

J'avais disputé avec Joëlle une partie de ping-pong, pendant que Cécile s'absorbait dans l'étude du journal de la veille. Presque midi, et l'heure du réfectoire.

Lucien revint du parc où il avait passé la matinée.

Il se traînait, s'accrochant aux meubles pour progresser. Son état nous tira des exclamations stupéfaites et horribles.

Son visage était un masque bleu et pourpre, sanguinolent, abominablement tuméfié. Les yeux pochés, le nez enflé et saignant, les lèvres difformes.

Il tenta de parler, et produisit une série de sons sifflants, incompréhensibles. Ses vêtements étaient maculés de boue, et des feuilles mortes s'y accrochaient.

Nous nous précipitâmes vers lui.

Une phrase pâteuse d'où émergea à peu près le mot « douche » me fit penser qu'en effet, une averse d'eau bien chaude pourrait être bénéfique. Nous transportâmes Lucien, accroché d'un bras à mon cou et de l'autre à celui de Cécile, jusqu'à sa chambre.

Nous le déshabillâmes. Il s'abandonnait, les membres mous, sans autre réaction que des grognements de douleur. Son corps était marbré de meurtrissures violacées. Quelqu'un lui avait infligé une très sévère correction.

— Il faut un médecin, dit Cécile. Je vais voir cette vache de Favière, et je lui conseille d'être bien gentille ! Elle va m'entendre !

Elle était cramoisie, la bouche serrée, et le brasier bleu de ses prunelles annonçait qu'en effet, Jeanne Favière aurait intérêt à se montrer conciliante.

Lucien leva une main molle pour l'agiter négativement.

— 'on, pas d'oubib ! Ju'ien, aid'oi... 'ouche.

Ses lèvres gonflées de négresse à plateau transformaient ses mots en une bouillie quasi incompréhensible.

Je l'aidai. L'eau ruisselante me trempa presque autant que lui. Il s'assit dans le bac, et resta sous le jet, à frissonner et gargouiller. Des traînées rosâtres coulaient de son nez.

Nous le regardions, désolés et impuissants.

— Mais qui l'a arrangé comme ça ? gémit Joëlle. C'est une honte !

— Un salaud lui a tapé dessus, dit Cécile, les sourcils froncés. Je ne m'étonne plus de rien dans cette sale boîte, mais tout de même !

Tout de même, en effet ! Je ne pouvais imaginer d'autre responsable de ce massacre qu'un garde, mais les méthodes de la SARE dépassaient maintenant de beaucoup les bornes. Je me promis d'avoir, avec la chère Favière, un entretien sérieux. Nous avons été engagés pour participer à une expérience scientifique. Nulle part dans le contrat ne figurait l'obligation de servir de punching-ball à une brute quelconque.

Lucien s'agita. Je l'aidai à se relever, et à sortir du bac. Cécile lui enfila un peignoir. Nous n'osions pas le frictionner. Joëlle lui tamponna doucement le visage avec une serviette, et sécha ses cheveux.

Entre les paupières bouffies, le mince fil du regard devenait plus lucide.

— 'a 'ieux. 'ous 'a'onter.

— Lucien, dis-je, nous n'allons pas comprendre deux mots de ton récit. Excuse-moi, mais tu ne t'exprimes pas très clairement. Il vaut mieux que tu te reposes d'abord. Tu es sûr que tu ne veux pas voir un médecin ?

— 'on. ai 'ien d'assé. Veux pas d'leur 'alo'erie d'oubib !

La saloperie de toubib se présenta quand même, quelque deux secondes plus tard, en compagnie de Jeanne Favière. Mme la Directrice, avertie de l'affaire par un « rapport » de la partie adverse, prenait les choses en main.

Tandis que le médecin, un homme en blouse blanche que nous n'avions jamais vu et qui devait arriver tout droit du bâtiment B, examinait son patient, Jeanne Favière subit une agression triple, plutôt violente. Cécile représentait la tête d'attaque, Joëlle et moi les flancs. Il y eut des clameurs, et le praticien nous pria sèchement d'aller nous disputer plus loin.

Nous sortîmes pour continuer dans le couloir une discussion véhémement. Nous obtînmes quelques détails sur ce que Favière appelait, la bouche pincée, un « regrettable incident ».

Lucien en était, bien entendu, le seul responsable. Il avait tenté de s'approcher de la grille du bâtiment B, ignorant délibérément les appels du garde qui le priait de rebrousser chemin. Ce dernier n'était aucunement fautif. Il n'avait fait que son devoir en essayant d'intercepter le délinquant. Et n'avait pas non plus outrepassé les ordres en se défendant après avoir été frappé. La discipline devait être maintenue.

J'avoue que j'en restai suffoqué. Cécile exprima avant moi son indignation :

— En se défendant ! Est-ce que vous avez bien regardé Lucien ? Il a été passé à tabac, systématiquement, par une de vos brutes ! Et vous donnez raison à ce sadique ? La discipline ! Qu'est-ce que c'est que ce régime nazi que vous prétendez nous imposer ? Mais c'est terminé ! Je m'en vais ! La SARE pourra toujours me faire un procès pour rupture de contrat. J'en serais ravie. Je suis sûre que vos méthodes intéresseraient énormément la presse ! Et vous seriez contraints d'étaler au grand jour tous vos sales petits secrets ! Arrangez-vous pour que d'ici à deux heures au plus, un véhicule soit mis à ma disposition pour me conduire à la plus proche gare !

Cette diatribe se brisa sur une indifférence calme, et même un peu amusée.

— Vous ne pourrez pas partir dans deux heures. Je n'ai pas qualité pour vous y autoriser. Il faut d'abord que j'en réfère à la direction de Paris, et que j'attende leur décision. Je crains bien qu'il vous faille attendre aussi.

Un petit sourire supérieur étirait les lèvres de Mme la Directrice.

Cécile passa du rouge au cramoisi, et hurla :

— Je n'en ai rien à foutre, de votre direction de Paris ! Je fiche le camp ! Et tout de suite ! Ne comptez pas sur moi pour laisser votre sale découpeur de cervelle tripoter...

— Qu'est-ce que vous dites ? De qui tenez-vous ce renseignement ?

— Ça vous la coupe, hein, vieux chameau ! que je sache que votre Pertignat est un farfouilleur de cerveau.

Mme la Directrice faisait une tête plus embêtée que furieuse. Elle questionna, du ton de la maîtresse décidée à contraindre aux aveux l'élève qui s'est défoulé en couvrant le tableau de graffitis :

— Qui vous a renseignée ? Dites-le-moi immédiatement !

— Mon petit doigt, répondit Cécile, avec une grimace moqueuse.

Mme la Directrice était en train de perdre son calme pédagogique. Elle ouvrit la bouche, et je prévis des hurlements. Le médecin qui sortait de la chambre de Lucien interrompit la dispute. Il annonça :

— Rien de grave. Je n'ai pas trouvé de fractures, ni d'organes lésés. Les contusions devraient s'arranger assez rapidement. Je lui ai laissé des comprimés sédatifs. Veillez à ce qu'il garde le lit, madame Favière, et faites-moi appeler en cas de complications.

Il était jeune, plutôt guindé. Ses gros yeux de myope s'encadraient dans des verres de lunettes hublots.

Il se tourna vers nous. Jusque-là, nous n'avions pas existé pour lui.

— J'ai fait une piqûre au malade. Il devrait dormir jusqu'à demain. Ne le dérangez pas.

Il fit un pas pour s'éloigner.

Jeanne Favière saisit l'occasion donnée d'échapper à la discussion.

— Attendez, docteur, je vous accompagne.

— Minute ! dit Cécile. Vous oubliez que je m'en vais. Et pas dans huit jours. Aujourd'hui, maintenant, tout de suite !

— Je ferai part de votre décision à la direction, mademoiselle Florent. Et je vous tiendrai au courant.

Favière avait repris toute sa dignité, et son calme professionnel.

Elle rattrapa le médecin qui s'éloignait, et ils disparurent au tournant du couloir.

Je retins par le bras Cécile qui prenait son élan pour courir à leurs trousses, visiblement enragée.

— Ne sois pas idiote ! Une crise de nerfs ne t'avancerait à rien. Un peu de patience.

J'ouvris doucement la porte de Lucien. Il dormait, étalé sur le dos, la respiration sifflante. Sa tête sur l'oreiller

n avait pas meilleur aspect. Pas de fractures ises. Que ne chance ! Du vrai travail de professionnel, précis et technique. J'aurais bien voulu voir l'allure générale du garde qui avait eu à se « défendre » avec une telle efficacité.

— Il dort, dis-je, en refermant la porte. Si nous allions faire une petite promenade ?

Acquiescement unanime.

Le parc était mouillé et froid. Les branches nues s'égouttaient. Le vent humide brassait dans le ciel des couvertures grises de nuages, lourdes de pluie.

Cécile avait eu le temps de se calmer, et de réfléchir.

— Tu crois qu'ils vont me laisser partir, Julien ?

— Je l'espère. Je ne suis plus sûr de rien. Même en tenant compte de l'atmosphère dans laquelle nous vivons, je n'aurais pas cru possible ce qui vient de se passer. Qu'un garde se permette de démolir complètement Lucien, et que Favière trouve ça tout naturel... Je t'avoue que je suis satisfait que tu aies posé la question du départ. Je pense que nous devrions tous partir. Nous faire un procès ne leur serait pas favorable, j'en suis certain. Nous aurions des bases de défense très solides. Et c'est ce qui m'inquiète...

— Tu veux dire... (Joëlle était blanche.) Tu crois qu'ils vont nous retenir de force ?

— Je ne sais pas... Ils nous ont déjà imposé énormément de choses...

Cécile, qui oubliait cette fois d'exploser de rage, demanda :

— Qu'est-ce que tu penses de cette histoire de contacter la direction ? Ce coupe-cervelle qui dirige le projet est sur place, non ? De qui Favière veut-elle prendre des ordres ? Ça ne tient pas debout !

— Je suppose que si. Pertignat dirige le projet, mais uniquement sur le plan scientifique. Ce n'est certainement pas lui qui le finance. Il doit exister, dans les coulisses, une ou plusieurs personnes disposant d'énormes moyens. Et d'appuis très sûrs à un échelon gouvernemental élevé. Utiliser un groupe électrogène n'est pas facilement autorisé.

Or il y en a un ici, et il y en avait un dans l'immeuble qui abrite les bureaux parisiens de la SARE. De plus, ils disposent d'essence, et d'une autorisation de circulation. À notre époque, ce n'est pas donné à n'importe qui.

Il y eut un temps de silence. Nous ruminions des pensées déplaisantes, et il ne servait à rien de les exprimer.

Joëlle frissonna.

— J'ai froid, rentrons.

Je lui passai un bras autour de la taille.

— Allons déjeuner. Nous ne pouvons qu'attendre.

Cécile expédia une branche morte d'un coup de pied rageur.

— D'accord. Attendons. Mais s'ils croient qu'ils vont m'empêcher de partir, ils verront !

\* \* \*

Dans la soirée, Jeanne Favière prit la peine de se déplacer en personne pour avertir Cécile de ceci : le Directeur était momentanément absent. Impossible de le joindre avant trois ou quatre jours.

Cécile enregistra l'information avec un apparent détachement que j'admirai. Seules ses taches de rousseur plus foncées et ses narines pincées avouaient une formidable colère.

Le lendemain matin, Lucien, qui avait à peine meilleure mine, nous raconta son aventure. Il n'était pas en bonne forme, mais pouvait s'exprimer plus intelligiblement que la veille.

— J'surveillais c'foutu bâtiment B. J'suis sûr d'avoir vu Solange à une fenêtre. Chauve comme un'boule d'billard. Le crâne rasé. Elle m'a fait des signes, pis quelqu'un l'a tirée en arrière. J'suis d'venu dingue de rogne. J'ai foncé sur c'te grille. L'garde beuglait : « Stop ! stop ! » J'dois dire que j'l'écoutais pas. Y m'arrive d'ssus, et y m'empoigne. J'y ai foutu un marron en pleine poire. J'avais mis l'paquet, mais j'f'sais pas le poids. Y m'a filé une dég'lée terrib'. J'ai bien essayé d'lui rendre deux ou trois gnons, mais c'est pas allé loin. Le vrai pro, et y m'surclassait, la charogne ! Y m'a ratatiné. Et quand j'ai été au tapis, c'te vache a continué à cogner avec ses bottes. Vicieux, avec ça ! Y tapait pour faire mal, et ça lui plaisait. J'm'suis éteint comme une chandelle. Et j'suis resté dans les vapes un bon bout d'temps.

Son récit confirmait ce que nous avions supposé.

Nous lui rapportâmes la suite des événements. Il ne fut pas surpris d'apprendre que Favière donnait raison au garde.

— J'm'y attendais, dit-il, désabusé. C'est pour ça qu'j'voulais pas d'leur toubib. Froid comme un concomb', c'mec. Y m'a tripoté comme si j'étais un bout d'barbaque.

Après avoir entendu le récit des démêlés de Cécile avec Favière, ses lèvres en rebord de pot de chambre essayèrent de sourire

— M'faites pas rigoler ! S'y laissent Cécile s'tirer, j'lui paie des fraises !  
J'étais de son avis. Mais Cécile et Joëlle n'y croyaient pas encore.

\* \* \*

Les « trois ou quatre » jours d'attente réclamés par Favière écoulés, Cécile s'entendit demander un nouveau délai. Sa Majesté le Directeur n'était toujours pas rentré, mais on l'attendait incessamment.

Durant une semaine, notre rousse, qui avait tout de la chaudière sous pression, rendit à Favière une visite quotidienne, avec le même résultat négatif.

Favière atermoyait, j'en étais persuadé. Cécile l'admettait, mais son tempérament fougueux ne lui permettait pas de renoncer. Elle nous mimait, à son retour, la séance écoulée : une Cécile crachant des salves qui atteignaient sans l'entamer un monolithe de mauvaise foi.

\* \* \*

13 mars. L'approche du printemps devenait perceptible. Mollesse des journées, et vent tiède. Des fleurettes et de l'herbe neuve émergeaient du tapis des feuilles mortes. Les bourgeons s'allumaient de flammes vert-jaune.

Cécile partit vers dix heures pour sa discussion quotidienne avec Favière.

Elle n'en revint pas.

Pour la seconde fois, Mme la Directrice vit son bureau envahi par des mécontents, assez proches de la rage absolue.

Même pas goguenarde, elle nous annonça paisiblement que Mlle Florent avait été transférée au bâtiment B. Et à sa demande, s'il vous plaît !

Lucien balaya l'invraisemblable argument d'un haussement d'épaules lassé.

— Elle voulait s'tirer.

Joëlle et moi exprimâmes la même incrédulité. Unanimité qui ne dérangerait nullement la chère Directrice. Elle eut l'aplomb de répondre :

— Mlle Florent a changé d'avis. Elle m'a avoué avoir voulu partir parce qu'elle s'ennuyait, et a demandé s'il ne serait pas possible qu'elle participe sans plus attendre aux expériences. J'en ai référé au Professeur, qui a donné son accord.

— Tu nous prends pour des cons ? demanda Lucien, la voix vibrante de rage.

J'appuyai du pied sur ses orteils, et saisis la main de Joëlle, qui ouvrait une bouche indignée.

— Madame Favière, dis-je de mon ton le plus suave, cette discussion ne mène à rien. Nous allons nous retirer.

J'entraînai les deux autres vers la porte. Traiter cette garce de menteuse ne menait à rien, en effet.

Quelques instants plus tard, nous déambulions entre les arbres, et Lucien explosa :

— Pourquoi qu'tu m'as empêché d'dire son fait à c'te punaise ?

— Parce que nous en sommes à la guerre, et qu'il est préférable en ce cas de ruser. Cécile a été transférée parce que son insistance la rendait gênante. Il est hélas évident, maintenant, qu'ils ne nous laisseront pas partir. J'en arrive même à me demander s'ils ont l'intention de nous relâcher une fois le projet mené à bien... Aussi allons-nous devenir des prisonniers modèles, et préparer l'évasion.

— J'veux pas laisser Solange dans c'piège de merde !

— Réfléchis, Lucien. Tu lui viendras plus aisément en aide de l'extérieur. Nous pourrions porter plainte. Ils retiennent Cécile contre sa volonté, ce qui constitue un délit.

— Ouais, dit Lucien, mais s'y z'ont l'gouvernement dans leur manche...

— Le gouvernement peut-être, intervint Joëlle, mais il existe une presse d'opposition. Elle serait ravie de publier notre histoire, et de la monter en épingle. Julien a raison. Il faut essayer de fuir.

— Ben mes cocos, dit Lucien, plus ou moins convaincu, ça va pas êt'du tout cuit !

\* \* \*

Je dormis très mal, cette nuit-là, et je fus réveillé plusieurs fois par des cauchemars. Une foule de problèmes insolubles me taraudaient.

Je n'avais pas que mon propre sort ou celui de mes camarades à prendre en considération. Je me faisais du souci pour Léna. Mon silence involontaire avait dû l'inquiéter fortement. Elle ne pouvait pas supposer, pas plus que je ne le

supposais à l'époque où je lui avais promis une lettre, qu'il me serait impossible de tenir cette promesse. Ma situation actuelle était trop invraisemblable pour être imaginée. Si, comme je le craignais, elle rendait visite aux bureaux parisiens de la SARE pour y réclamer impérieusement de mes nouvelles, qu'en adviendrait-il ?

J'en arrivais à tout appréhender, y compris d'être tombé aux mains d'une bande de tueurs. Hésiteraient-ils, si elle se montrait trop gênante, à la faire disparaître ?

Je *devais* m'enfuir. Très vite.

Peu avant l'aube, un rêve identique à celui que j'avais fait à Paris revint me visiter.

De nouveau, il me sembla m'éveiller, et des mots qui n'étaient pas les miens pénétrèrent dans mes pensées.

— *Tu ne dois pas t'en aller. Tu n'as rien à craindre, et tes amis non plus. Reste. Nous avons besoin de toi.*

La présence chaude et amicale m'enveloppait, rassurante, protectrice. J'étais part d'un tout. Un instant, je me laissais couler dans cette sensation tiède, puis je me débattis, et criai, sans ouvrir la bouche :

— Et Léna ? Léna ?

— *Elle n'a rien à craindre non plus. Ne t'inquiète pas. Détends-toi. Dors. Et n'oublie pas. Tu dois rester ici.*

La présence s'éloigna. Je la sentis se détacher de moi, comme se serait décollé, très doucement, un réseau de fils de la vierge.

J'étais apaisé. Je plongeai dans le noir du sommeil profond.

Au matin, je ne sus que penser. Je suis résolument sceptique en ce qui concerne les phénomènes paranormaux. Il m'était impossible de croire à quelque chose du genre message onirique. Pourtant, en me rappelant ce rêve idiot, je n'avais plus autant envie de fuir. Et je me sentais libéré d'une part de mes inquiétudes.

À bien y réfléchir, le parti pris du « secret » développé par la SARE ne s'expliquait plus si leur intention n'était pas de nous libérer bien vivants. Ils n'avaient pas permis à Cécile de partir, mais ce pouvait être afin d'éviter des frais supplémentaires, le remplacement au pied levé d'un cobaye en cours de projet leur causerait sans doute une perte de temps et d'argent.

Inutile de faire une montagne avec une taupinière. Somme toute, connaissant la versatilité de Cécile, était-il réellement impensable qu'elle ait changé d'avis ?

Une moqueuse petite voix intérieure me traita d'imbécile heureux ! Je secouai cette trompeuse impression de sécurité, probablement née de mon rêve.

Il fallait *fuir* !

Fuir. Plus facile à dire qu'à faire. Tous nos plans achoppaient sur un point ou un autre. Nous ne pouvions guère espérer réussir une évasion discrète à la Houdini. La seule solution était de tenter de forcer le passage. Mais elle réclamait, en première étape, que nous nous emparions de quelques armes. Pas simple. Il ne suffirait pas de les demander poliment aux gardes pour qu'ils nous les remettent... Et il fallait aussi compter avec les chiens. Le problème était de taille !

Lucien avait subtilisé deux couteaux au réfectoire. Il trompait son impatience en essayant de transformer ces malheureux couverts en poignards. Il les frottait, heure après heure, sur une pierre. Je doutais fort qu'il parvienne à un résultat appréciable, mais l'opération avait le mérite de l'occuper.

Personnellement, je m'employais à surveiller les gardes, en accumulant le maximum de données. Je comptabilisais. Gardes avec chiens, gardes sans chiens, périmètre de surveillance, heures de relève... Tout était discrètement noté sur un bloc, tandis que je déambulais en feignant de faire des croquis.

Joëlle fouinait, essayant de trouver, dans le système de contrôle, une faille possible.

Cécile, Jean-Claude et Solange, avalés par le bâtiment B, semblaient n'en jamais sortir. Nous avions perdu tout espoir de les voir dans le parc, qui devait leur être interdit. Nous étions très inquiets pour eux.

Je rendis visite à notre chère Directrice, et, en prenant grand soin de la lisser dans le sens du poil, je lui demandai si nous ne pourrions pas communiquer avec nos amis par le circuit intérieur. J'avais su présenter ma requête en petit garçon poli qui espère une faveur, et elle condescendit à ne pas refuser sèchement d'emblée. La décision ne dépendait pas d'elle, mais elle acceptait de demander au Professeur son autorisation.

La réponse qui me parvint le lendemain fut, comme je m'y attendais plus ou moins, négative. En raison des expériences en cours, les patients ne devaient en aucun cas être dérangés. Pour le moment, mais il n'était pas exclu que nous leur parlions d'ici quelque temps. Ils étaient tous, évidemment, en excellente santé, et nous n'avions pas à nous inquiéter de leur sort. Mettez ça dans votre poche, avec votre mouchoir par-dessus. Tel fut le commentaire de Lucien, qui ajouta :

— Un d'ces jours, j'vais tout casser dans c'te baraque, juste histoire d'm'défouler.

Il se tracassait pour Solange, et je comprenais très bien son problème. J'avais le mien, qui concernait un petit bout de blonde prénommée Marie-Hélène.

\* \* \*

Fin mars. Le printemps éclatait dans le parc, couvrant les arbres d'une floraison de feuilles toutes fraîches. Leur douce teinte vert-jaune symbolisait la saison neuve. L'air tiède incitait à des flâneries paresseuses. Les oiseaux exubérants se disputaient des brindilles, et les papillons ivres de soleil passaient d'une fleur à l'autre, en vol lent.

Nos plans d'évasion en restaient au point mort. Une lassitude née du changement de saison nous engourdisait. Deux hommes et une femme, prisonniers d'occasion, novices, alors que fuir notre forteresse aurait demandé l'astuce de spécialistes chevronnés.

En cas d'affrontement direct, Lucien en avait fait l'expérience, nous serions surclassés. Restait la ruse, mais l'idée géniale ne nous venait pas.

Lucien était morose, grognon. Il proposait à l'occasion des plans tout à fait irréalisables, pour reconnaître, cinq minutes après les avoir défendus avec acharnement que : « ça t'nait pas d'bout ». Joëlle promenait une tête languissante de fleur fanée.

J'avais peine à lutter contre ma propre mélancolie. J'étais un incapable, et je me morfondais dans l'inaction. Réfléchir avant d'agir. Bonne maxime, peut-être, mais ceux qui réfléchissent trop n'agissent jamais. J'avais conscience de mes limites, et je n'étais pas fier de moi.

Arriva quelque chose de pourtant prévisible, et que, je ne sais pour quelle idiote raison, je n'attendais pas.

La chère Mme Favière me pria de bien vouloir me rendre dans son bureau. Plusieurs raisons pouvaient expliquer cette convocation, mais, averti par l'expérience, je pensai tout de suite à la possibilité de mon transfert.

J'en discutai avec Joëlle et Lucien, et nous décidâmes de nous présenter en groupe chez notre bien-aimée Directrice.

Jeanne Favière ne parut pas surprise de nous voir arriver ensemble. Elle confirma ma supposition. J'allais être transféré au bâtiment B immédiatement.

— Je refuse absolument, déclarai-je. Et je dénonce le contrat. Vous voudrez bien avertir la direction de ma décision. Je m'en vais.

Favière avala mes phrases avec l'indifférence placide d'un poisson gobant des œufs de fourmi, et absorba de même les déclarations identiques que firent ensuite Joëlle et Lucien.

— La direction sera mise au courant, mais, pour le moment, le Professeur réclame M. Méry. Il a la haute main sur le projet, et je dois me conformer à ses ordres.

Nous n'eûmes pas le temps de continuer à discuter. La mauvaise femelle avait dû presser du pied sur un quelconque bouton d'appel. Et notre réaction avait été prévue.

Deux gardes apparurent, les armes à la main. Quelques secondes, et nous étions expulsés *manu militari*.

Joëlle et Lucien furent poussés dans le couloir par l'un des deux hommes. Son frère jumeau m'entraîna dans la direction opposée.

J'entendis Lucien rugir :

— Nom de Dieu d'foutue garce de merde !

Je le remerciai intérieurement pour avoir exprimé, à bonne portée des oreilles de l'intéressée, ce que je ressentais.

J'avais souvent supposé qu'un passage souterrain existait entre les deux bâtiments. J'en avais à présent la preuve. Je l'empruntai. Il prenait naissance dans la partie interdite de notre domaine. Un long couloir de béton, froid et humide, éclairé de place en place par des lampes encastrées. Mon gardien me suivait, à deux pas de distance, le revolver braqué. Je me demandais si un homme entraîné aurait pu réussir à le désarmer. J'en doutais. Mon convoyeur ne prenait pas le moindre risque. Il me faisait bien de l'honneur. Ma taille est moyenne, et mes muscles, s'ils existent, ne dessinent pas des nœuds de corde sous ma peau. À ajouter au passif : je ne suis nullement un bagarreur expérimenté. Je n'avais jamais eu envie d'imiter mes contemporains en m'inscrivant à un club de self-défense, coutume née de l'accroissement de la criminalité. Il y avait déjà quelque temps que je le regrettais.

Un ascenseur me propulsa au quatrième étage du bâtiment B, et je fus poussé dans une chambre identique d'aspect à celle que j'avais quittée. Avec ces différences : elle portait le numéro 7, et, lorsque je tentai d'ouvrir ma porte, je découvris que sa serrure n'avait pas été conçue pour être actionnée de l'intérieur.

Ma fenêtre, bien close elle aussi, donnait sur l'arrière du bâtiment. Je ne pouvais voir mon ancien domicile, situé de l'autre côté. Inutile donc d'appliquer sur la vitre un message en caractères géants à l'attention de Joëlle et Lucien, comme nous l'avions prévu. La possibilité de le déchiffrer à aussi grande distance ne nous aurait offert qu'une faible chance, mais qui existait quand même. À présent, il n'en restait aucune.

Pourrais-je rencontrer Jean-Claude, Solange et Cécile ? Mon incarcération en cellule m'en faisait douter. Je frappai sur les murs, à tout hasard, et ne reçus pas la moindre réponse. Mes geôliers faisaient bien leur métier, et ils m'avaient condamné à l'isolement.

Je fouillai les armoires, et y découvris des vêtements d'uniforme à ma taille. Un tiroir de bureau me livra du matériel de dessin. On me soignait.

Je profitai de l'aubaine, et m'installai pour esquisser les grandes lignes d'un jardin irréel. J'y introduisis un adolescent appuyé au garrot d'une licorne. Ma tâche m'absorba suffisamment pour que j'oublie l'écoulement du temps.

Ma montre indiquait 14 heures quand une subite fringale me tira de ma fièvre créatrice. Personne, apparemment, ne s'était soucié de prévoir un repas pour moi. Le sens minutieux de l'organisation dont la SARE faisait preuve en toutes choses ne pouvait me laisser croire à un oubli. Je ne supposais pas non plus une brimade délibérée. Celles qui nous avaient été infligées répondaient invariablement à des lois de sécurité selon l'optique de nos employeurs. M'affamer ne rentrait pas dans ce cadre. Je ne vis qu'une seule réponse logique : les expériences étaient toutes proches, et elles réclamaient sans doute un cobaye à jeun.

Une inquiétude sournoise me força à abandonner mon dessin. J'avais sottement cru que je disposerais de quelques jours pour m'habituer à l'idée de Pertignat tripotant ma cervelle. Il n'était plus question de jours mais d'heures, et j'avais grand-peine à l'admettre.

Une panique irraisonnée me précipita sur la porte, puis sur la fenêtre. Durant quelques instants, je me comportai

en rat accue. J'étais possédé d'un besoin animal de tuer.

La futilité de mes tentatives me ramena à un calme plus ou moins résigné. J'avais eu tort de choisir la SARE plutôt que l'algovit. J'avais eu tort de ne pas tenter, alors que j'habitais encore le bâtiment A, n'importe quelle manœuvre d'évasion, même désespérée. Trop tard pour les regrets...

Je revins à mon dessin, sans grande envie, mais, l'habitude aidant, je m'y replongeai.

L'ouverture de ma porte me fit sursauter. Une bonne insonorisation ne m'avait pas permis d'entendre un bruit de pas.

Le jeune médecin aux lunettes hublots entra.

— Ravi de vous voir, docteur, dis-je, je m'ennuyais presque.

Il ignora mon ironie acide. Il était raide, et dégageait autant de chaleur qu'un iceberg.

— Monsieur Méry, dit-il, je dois vous emmener au laboratoire. Vous pouvez choisir de ne pas être coopératif, auquel cas j'appellerai les gardes. Je pense qu'il serait plus simple que nous nous comportions en personnes civilisées.

— Civilisées ? J'aimerais connaître votre définition exacte de ce mot. Appelez-vous civilisée la méthode qui consiste à me retenir ici contre mon gré ?

Il ne tiqua même pas.

— Je ne suis pas le responsable de votre emprisonnement. Je me contente de faire le travail pour lequel je suis payé.

— Je suppose que Mengele devait dire la même chose.

Cette fois, il accusa le choc. Ses gros yeux bleus devinrent fixes et une rougeur légère colora son teint rose de blond bien nourri.

— Ne dramatisons pas, voulez-vous ? Je ne suis pas un nazi, et vous n'êtes pas un déporté que l'on va torturer.

— Oh ! dis-je, je n'en doute pas. Vous êtes certainement beaucoup trop *civilisé* pour me disséquer vif. Il n'empêche que je ne suis plus un cobaye volontaire, et que je vais participer contre mon gré aux expériences.

— Vous avez signé le contrat.

— Je l'ai dénoncé depuis.

— Il se peut, monsieur Méry, mais ceci est hors de ma compétence.

Son ton définitif fermait la parenthèse. Mes objections n'avaient aucune valeur à ses yeux. *Il faisait le travail pour lequel il était payé.*

— Vous dormez bien, docteur ?

Il lui fallut une demi-seconde pour comprendre le sens exact de ma question. Il choisit l'ironie à son tour, et non la colère.

— Je dors parfaitement bien, merci.

Il ne mentait pas. Sa conscience ne l'avait jamais tourmenté, et ne le tourmenterait jamais. Et il était médecin ! Il avait choisi de soigner les plaies de l'humanité !

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les êtres capables comme lui de justifier leurs actes vis-à-vis d'eux-mêmes en toutes circonstances sont le plus grand nombre, et non la minorité.

Il demanda, avec une froideur distante :

— Voulez-vous m'accompagner de bon gré, ou dois-je appeler les gardes ?

Choisir de résister se serait assimilé pour moi à de l'infantilisme. Chacun agit selon sa propre nature. J'appartiens à la race des rêveurs, et non à celle des passionnés de l'action, je ne le sais que trop.

— Je vous accompagne.

— Je vous remercie de vous montrer raisonnable.

Il m'accordait un satisfecit. Je ne retins qu'à peine un sourire amusé. Je venais d'imaginer sa première rencontre avec Cécile, et la réaction de notre rousse explosive.

Promenade dans les couloirs, puis ascenseur. Deux gardes nous suivaient, robots parfaitement programmés. Des faces dures et inexpressives, des yeux qui ne voyaient en moi qu'une machine de plus à surveiller. Ils semblaient avoir subi un traitement déshumanisant. Je ne ferais pas rougir ceux-là en les traitant de nazis. Plus encore que le jeune médecin, ils étaient à l'aise dans leur peau. Des chiens de Pavlov, qui avaient appris à répondre à certains stimuli, et à rien d'autre. Je leur trouvais, tout de même, une excuse que le praticien n'avait pas. Leur intelligence très limitée les apparentait plus à l'animal qu'à l'homme. On ne demande pas à la bête de s'interroger sur ses actes.

Le labo où j'entrai était vaste, débordant d'instruments variés. Au premier coup d'œil, leur destination ne me parut pas toujours évidente. Je m'interrogeai sur une machine verruqueuse de cadrans et boutons. De longs fils souples la reliaient à un casque d'acier. L'instrument de mon supplice ? Peut-être, car, après un rapide examen, la



première opération a laquelle me soumit mon expérimentateur fut une séance de coiffure. J'eus le crâne rasé, soigneusement, et de très près.

Tandis que le médecin s'affairait à sacrifier ma chevelure, je regardais le parc et le bâtiment A, qui s'inscrivaient dans les grandes baies du labo. Derrière l'une de ces vitres, Lucien avait aperçu une Solange au crâne dénudé, ce qui lui avait valu d'être roué de coups. La séquence ne se renouvellerait pas aujourd'hui. Ni lui ni Joëlle n'étaient dans le parc. Seuls les gardes effectuaient sous les arbres leur réglementaire promenade.

Je me sentais solitaire, effrayé, et plutôt misérable.

Le médecin m'installa sur une manière de chaise longue à roulettes. Il me fit une piqûre intraveineuse, et annonça :

— Ceci est destiné à vous endormir. Ne bougez plus, ne lutez pas contre la somnolence, et n'essayez surtout pas de vous lever. Vous pourriez tomber et vous blesser.

Il s'éloigna, pour franchir une petite porte d'angle. Il repoussa le battant derrière lui, mais pas avec une force suffisante pour actionner le pêne. La porte se rouvrit, et resta entrebâillée.

Cette fente m'hypnotisa. Pouvais-je tenter de fuir par ce chemin ? Probablement pas. Il ne m'aurait pas laissé seul s'il m'avait cru capable de me déplacer avant d'être assommé par le somnifère. Et il avait raison. Je tentai de me lever, et réussis à peine à m'asseoir, avant de retomber sur ma couche. Mes membres inconsistants ne m'obéissaient plus. J'avais l'impression de gonfler peu à peu, comme un ballon. La pesanteur perdait son pouvoir. J'étais léger, léger, d'ici quelques secondes, je m'envolerais.

Mais mon cerveau qui luttait contre l'engourdissement, avec une ténacité inhabituelle, resta conscient un peu plus longtemps que prévu. Ce qui me permit, grâce à la porte entrouverte, de surprendre un fragment de conversation.

— ... enfants arriveront demain.

— Salles a réussi à obtenir qu'ils nous soient confiés ?

— Salles obtient tout ce qu'il veut, mon petit Pugey. Et j'espère que nous pourrons cette fois lui annoncer un résultat positif. Il n'a aucune compréhension des tâtonnements que réclame toute expérience. Il s'irrite, et exige du concret avec la suffisance d'un homme habitué à ce que l'argent résolve tous les problèmes. Nous avons eu une discussion assez âpre lorsque j'ai dû lui annoncer le troisième décès.

— Un accident...

— Évidemment, un accident. Il fallait bien s'attendre à des déchets. Je l'avais du reste prévenu de cette éventualité. Il disait alors que c'était sans importance, mais il prétend maintenant que je lui coûte trop cher. Il a menacé de couper le crédit...

Petit rire gloussé.

— Il ne le fera pas, Professeur, il est trop engagé.

Nouveau petit rire déplaisant.

— Beaucoup trop. Il ne peut plus reculer, et il le sait. D'ailleurs, la réussite de ce projet compte autant pour lui que pour moi-même.

J'enregistrais les mots, sans les comprendre réellement. Ma cervelle se vidait, aspirée par une spirale ascendante. Le ballon continuait à enfler, et décollait.

— ... pérons que celui-là va résister, sinon nous serons bientôt à court de sujets.

— Salles nous en procurerait d'aut...

Le ballon s'envola, et tout devint noir.

\* \* \*

Je me réveillai dans ma chambre. J'étais couché. Quelqu'un avait pris soin de me déshabiller, de m'enfiler un pyjama, et de me border jusqu'aux yeux.

Je me sentais nauséux, et ma tête était douloureuse. Je m'assis, ce qui aggrava ma migraine. Je trouvai sur ma table de chevet des cachets dans une soucoupe, et une note tapée à la machine. Elle me conseillait d'avalier deux comprimés dès mon réveil, et un ensuite toutes les deux heures, jusqu'à disparition de mes malaises.

Je me traînai jusqu'au cabinet de toilette, pour avaler docilement mes cachets avec un peu d'eau.

Ma tête dans la glace me surprit. Ce crâne dénudé ne m'avantageait pas. Du Chef indien, j'étais passé au Grand Prêtre inca. Il ne me manquait qu'une robe artistement drapée, et des ornements d'or martelé pour figurer dans un téléfilm.

Je tâtai mon crâne. Ma peau n'était ni douloureuse, ni marquée. Que m'avaient-ils fait, au juste ?

La conversation surprise me revint brusquement en mémoire. J'en retrouvais chaque terme comme gravé dans ma cervelle par hypnose

ma cervelle par hypnose.

J'étais vivant, bien vivant, et j'en restais incrédule. Logiquement, j'aurais aussi bien pu rejoindre les « déchets ». Jean-Claude, le gentil barbu-chevelu, Solange, la brune effrayée, Cécile, l'ardente rouquine... Morts ! Tous les trois. Victimes de ce gros chauve, et du jeune myope qui « n'était pas un nazi ».

Une brûlante colère se mêlait à mon chagrin. D'évidence, ces phrases avaient été échangées par Pertignat, et le blond à lunettes : Pugey. J'étais capable, à présent, de les analyser, ce que ma cervelle engluée par la drogue ne m'avait pas permis de faire au moment où je les avais entendues. Les « déchets », le « troisième décès ». Impossible de se méprendre sur le sens des mots. Les trois premiers cobayes n'avaient pas survécu...

Mais la relève serait assurée, coûte que coûte. Il en arrivait déjà d'autres. Les « enfants ».

J'eus un moment de totale révolte. Il est toujours difficile d'admettre la monstruosité intérieure de certains êtres. Comment pouvait-on penser à utiliser des enfants pour une expérience plus que dangereuse ? Et en pleine connaissance de cause ?

Je pris la décision de me transformer, en dépit de ma nature qui y répugnait, en homme d'action. Lutter contre le mal est une absolue nécessité. À me cantonner dans la passivité, je deviendrais aussi fautif que les vrais coupables. Je savais, à présent, contre quoi j'allais devoir lutter. Contre l'écrasante toute-puissance de l'argent.

Salles. Romain Salles. Même les habitants perdus dans le désert d'un pays ultra-sous-développé ne doivent pas ignorer ce nom. Romain Salles, cinquante-huit ans. Une des plus colossales fortunes actuellement existantes. À des intérêts dans tous les domaines. Doit toucher des royalties sur presque toutes les transactions en cours dans le monde. Peut s'acheter un gouvernement aussi aisément qu'il s'offre un avion privé tout neuf. Sa réputation est mauvaise. Il écrase et piétine tout ce qui se dresse sur son chemin.

Il me terrifiait et j'allais devoir, d'une manière ou d'une autre, tenter de contrecarrer ses projets. Le moucheron qui déclare la guerre au tyrannosaure. J'en avais pleine conscience, mais il ne m'était plus permis de temporiser. À moins de renoncer à toute intégrité personnelle.

Une semaine écoulée. Ma montre à dateur grignotait les jours. Toutes les quarante-huit heures, je jeûnais au milieu de la journée, et j'allais au labo l'après-midi.

Et chaque plongée dans le noir amenée par la piqûre somnifère me semblait devoir être la dernière.

Tous les deux jours, je me rendais au labo comme on va à la mort, en contenant ma panique, en forçant mes jambes molles, et ce n'était pas une expérience agréable... Mais je survivais.

Le cher docteur Pugey me couvait littéralement. Il me palpait, me testait, m'auscultait... Et m'avait prié de noter pour lui en faire part toutes mes réactions, même les plus minimes. Je feignais la docilité, et j'étais fermement décidé à collaborer le moins possible.

Le bon Professeur Pertignat restait invisible, et ne devait se manifester que durant mon sommeil. Le cobaye ne l'intéresserait qu'en apportant un résultat, mais lequel ? En toute honnêteté, je n'avais jusqu'alors rien ressenti qui s'écartât de la normale.

J'avais bâti un plan, que je me préparais à mettre en action le jour même.

J'attendais l'habituelle visite de contrôle. Je me proposais d'assommer Pugey, de le ligoter, et de le prendre comme otage. Je comptais sur l'élément surprise pour réussir la première phase de l'opération. La suite était plus douteuse – détenir Pugey ne m'ouvrirait pas obligatoirement la porte de sortie – mais il fallait que je tente quelque chose. N'importe quoi.

J'attendais la visite de Pugey pour environ 10 heures. Il n'était que 9 heures. J'essayais de tuer le temps en lisant, assis sur mon lit, adossé à l'oreiller. Mes yeux vagabondaient plus souvent qu'ils suivaient les lignes imprimées. J'étais très nerveux.

Un cri bref m'échappa quand un enfant unijambiste se matérialisa tout soudain au pied de mon lit.

Un enfant nu, au crâne rasé. La peau brune, le nez imperceptiblement busqué, les yeux très noirs. Un garçon de sept ou huit ans qui, un doigt sur la bouche, me faisait le signe du silence.

J'étais suffoqué. Il ne pouvait pas être là, et il y était ! Je l'avais distinctement vu apparaître, comme dans un tour de magie particulièrement réussi.

L'instant d'avant, la base de mon lit était vide, l'instant d'après, un petit garçon assis, sa jambe unique repliée, se trouvait là.

Je le regardais, ahuri, incrédule, puis une explication logique me vint. Les expériences commençaient à produire un effet, et j'avais des hallucinations.

L'enfant se rapprocha de moi. Il glissa en avant, en s'aidant de ses mains, d'une détente souple. Je sentis le contact d'une peau chaude, réelle, vivante...

Il murmura :

— Le tatou dit qu'on peut parler, mais pas trop fort. Il surveille. Il nous prévient si quelque chose ne va pas.

— Le tatou ? Qu'est-ce que c'est que le tatou ?

— Notre chef, bien sûr. Il est très fort, tu sais, il peut *mentacapter* tout le monde, même les fermés. Il peut aussi leur *mentaparer*, mais c'est très fatigant pour lui, alors il m'a envoyé.

Je ne comprenais rien du tout. J'avais été introduit, comme Alice, dans un monde d'irréalité, et les paroles de l'enfant n'avaient pas plus de sens que celles de la Reine Rouge, ou du Chapelier Fou. Je rêvais éveillé.

— Le tatou dit que je m'y prends mal. Tu ne rêves pas. Tout est réel. Je vais t'expliquer. Mentacapter, c'est entendre avec l'esprit, sans se servir des oreilles. Mentaparer, c'est la même chose, enfin, je veux dire, pour la bouche, bien sûr. C'est parler avec sa pensée. Tu comprends ? En ce moment, le tatou entend ce que tu penses, et il me le répète. Moi, je ne sais pas le faire avec les *fermés*.

L'événement ne devenait pas plus crédible, mais je comprenais que le garçon m'expliquait à sa manière un phénomène de télépathie. Et les fermés devaient être les non télépathes, comme moi.

— C'est ça. Mais tu vas bientôt devenir ouvert. C'est pour ça qu'il faut t'empêcher de faire des bêtises. Le tatou

dit que tu ne dois pas attaquer le docteur Pugey. Tu ne dois rien faire du tout. Seulement attendre. Ensuite, tout ira bien. Le tatou t'a déjà prévenu, mais tu ne l'écoutes pas ! Il t'a mentaparlé. C'est très fatigant pour lui, après, il doit dormir, et tu ne l'écoutes pas !

Il en était très indigné. Manifestement, pour lui, le tatou se situait au même échelon qu'un Dieu tout-puissant. Des enfants télépathes – si je n'étais pas halluciné – qui s'amusaient à je ne sais quel jeu, sans réaliser la gravité de la situation...

— Le tatou dit que tu ne comprends pas. Attends ! C'est lui qui va te parler.

La voix ne changea pas. C'était toujours celle, claire et douce, du garçon basané qui s'appuyait contre moi. Mais elle devint plus mûre, plus adulte dans sa façon de s'exprimer.

— Je t'ai déjà contacté télépathiquement à deux reprises. Une fois pour te conseiller de signer le contrat, une autre pour te dissuader de t'enfuir. Je vois l'avenir. Pas totalement, car il est mouvant, fait d'une multitude de traces qui s'entremêlent. Mais il existe une importante probabilité pour que tout se développe de façon satisfaisante si tu veux bien ne pas intervenir. Il est nécessaire que tu passes encore quelques heures sous le casque. Il est nécessaire que nous y passions tous, moi compris.

— Mais ces expériences ont déjà tué mes trois camarades, tu...

— N'élève pas la voix ! Ta chambre est insonorisée, mais un garde se promène pas très loin. Si tu cries, il pourrait t'entendre... Écoute-moi. Le danger de mort attaché à l'expérience ne te menace absolument pas... Je dois m'arrêter de parler. Pugey est en route. Il sera bientôt là. Je t'en prie, ne l'attaque pas ! Remets ta décision en attendant d'être mieux informé. Je te renverrai Ahmed dès que possible. Sa faculté de téléportation est née de l'expérience. Tu vois que c'est un résultat positif. Patiente, et crois-moi. Tu ne risques rien. Il n'existe aucune trace d'avenir incluant ta mort. Reste passif !

J'étais seul dans la pièce. L'enfant brun avait disparu.

Mes pensées faisaient des nœuds extrêmement embrouillés. Je ne savais que croire, et encore bien moins que décider. L'événement que je venais de vivre était trop invraisemblable. Impossible de le passer au crible de la logique.

Pugey entra, prouvant ainsi la véracité d'une part au moins des dires du tatou. Qui avait prévu cette arrivée à la minute près.

Le bon docteur m'ausculta et me palpa sur toutes les coutures. Je n'étais pas très présent, et il dut à l'occasion répéter des questions que je n'entendais pas.

Je triais et ajustais les faits : j'avais réellement perçu deux fois des mots étrangers mêlés à mes pensées ; j'avais vu et touché un petit garçon magiquement apparu dans ma chambre. De plus, le tatou semblait parfaitement au courant de tout ce qui se rapportait à l'expérience. D'où tenait-il ses informations ?

Beaucoup de détails me manquaient encore.

Finalement, je décidai de ne pas agresser Pugey le jour même. Je pouvais attendre sa prochaine visite. Un jour ou deux d'attente ne modifieraient pas grand-chose. Il me fallait réfléchir, et préparer, à l'intention d'Ahmed, un interrogatoire précis. S'il revenait...

En attendant, c'était moi qui subissais un enquêteur. Très acharné. Pugey n'était pas content. Il attendait de moi des résultats que je ne lui donnais pas. Et il n'était pas loin de m'en tenir pour responsable. Il se montrait encore plus sec que de coutume.

J'avais survécu, donc le gadget du cher Professeur devait fonctionner... Et ne fonctionnait apparemment pas. Pugey en concevait de l'humeur.

Je n'en étais guère chagriné. Même si j'avais eu quelque chose à lui relater, je l'aurais gardé pour moi. Je n'avais nulle intention de lui faire plaisir.

Je me demandais, tout de même, si l'apparition d'Ahmed n'entraînait pas dans le cadre de ces « manifestations inhabituelles au niveau cérébral » qu'il aurait aimé me voir ressentir.

Il me quitta, la mine renfrognée.

Les deux gardes rituels m'apportèrent mon repas vers midi. Je n'aurais jamais songé à agresser ceux-là. Ils ne prenaient pas le plus petit risque. Avant d'entrer, ils m'ordonnaient de reculer jusqu'au fond de la chambre. L'un pénétrait, pour poser le plateau sur mon bureau. L'autre restait à la porte, arme au poing. Du travail très bien réglé.

Je mangeai. Comme d'ordinaire, la nourriture était froide. Depuis mon transfert, je n'avalais plus que des plats glacés. Ils portaient sans doute chauds des cuisines, mais leur promenade dans les couloirs les réfrigérait rapidement. Enfin, si je n'avais eu à me plaindre que de si peu de chose, j'aurais pu trouver l'existence belle.

La question alimentaire expédiée, je me remis au dessin.

Je fignolai mon adolescent, qui ressemblait à un Lucien plus jeune, et plus gracile. La licorne baissait la tête, prête à charger, et le jardin-jungle en toile de fond était menace, et étrangeté.

La voix claire dans mon dos fit, de surprise, dévier ma main.

— Oh ! C'est drôlement joli ! Qu'est-ce que tu dessines bien !

Ahmed s'appuyait au dossier de ma chaise.

— Viens sur le lit, tu veux ? C'est fatigant pour moi de rester debout. J'ai une jambe artificielle, tu sais, mais je ne peux rien emporter quand je *passe-muraille*.

Passe-murailer. Joli verbe, et bien adapté. D'où l'enfant tenait-il cette expression ?

— C'est le tatou qui l'a trouvée. Il l'a prise dans la tête de quelqu'un qui lisait. (Trois petits sauts légers d'oisillon amenèrent Ahmed à ma couchette. Il s'y installa, et je le rejoignis.) Le tatou dit que tu as préparé plein de questions. Vas-y ! C'est lui qui te répondra.

J'avais, en effet, une importante liste de questions à poser, mais, en cet instant, elles avaient toutes déserté ma tête. Tout ce que je trouvais fut de demander au tatou s'il était un enfant.

— J'ai vécu quatorze années, mais tu ne peux pas me juger selon ces normes. Mon cerveau est beaucoup plus développé que celui de l'être humain moyen. Mon apparence, en revanche, laisse à désirer. Je suis un raté.

Un raté... Ces enfants difformes que j'avais vus sur un écran télé. Comment Pertignat ?...

— Depuis le début, Pertignat désirait tester son appareil sur de jeunes cerveaux. En voyant l'émission, l'idée lui est venue de demander qu'un certain nombre de ratés soient confiés à ses soins, sous prétexte de recherches. Salles a appuyé cette demande, et exercé les pressions voulues. Ils ont obtenu ce qu'ils désiraient.

— Tu sais quel est le but de cette expérience ?

— Oui. Pertignat a conçu un appareil destiné à activer les zones cérébrales qui ne sont pas, habituellement, utilisées. Son ambition est de créer un surhomme.

Projet HS 1. Homo superior...

— Oui. C'est exactement ça. Et il va y parvenir. Les traces d'avenir incluant une réussite sont multiples. Malheureusement, cette réussite déboucherait sur un désastre pour l'humanité. Salles est un mégalomane, qui rêve de tenir le monde dans sa main. La dictature qu'il imposerait serait pire que toutes celles ayant existé.

— Pourrions-nous barrer sa route ?

— Peut-être, mais je n'ai pas de certitude. Les traces d'avenir sont très embrouillées. Mais il est impératif que nous participions tous à l'expérience, et surtout moi. Je possède déjà un cerveau qui utilise une part de ces zones inactives que Pertignat veut éveiller. Un ou plusieurs passages sous le casque devraient me permettre de développer la totalité de mes facultés. L'amusant est que Pertignat m'a choisi parce qu'il me croit débile mental. Il espère faire naître en moi un embryon d'intelligence.

Mon interlocuteur, le tatou s'exprimant par la bouche d'Ahmed, s'amusait, mais son ironie n'avait rien d'acide.

— Tu n'as pas d'autre nom que le tatou ?

— Le tatou convient très bien. Les enfants m'ont baptisé ainsi, et tu comprendras lorsque tu me verras. Mon aspect n'est pas... plaisant.

Le tatou... Une intelligence exceptionnelle, enfermée dans un corps difforme... À quoi ressemblait-il ?

— Il est préférable que tu l'ignores pour le moment. Plus tard, quand tu me connaîtras mieux, ce sera plus facile.

— Tu crois que tu m'inspirerais de la répulsion ?

J'étais indigné.

— Je ne le crois pas, je le sais.

Il fit dévier la conversation en me parlant de Marie-Hélène.

— Ne t'inquiète pas pour ton amie. Ses traces d'avenir sont bonnes, et elle figure dans le tien. Vous serez réunis.

— Ne pourrais-tu pas la contacter pendant son sommeil ? Comme tu l'as fait pour moi. Je voudrais pouvoir la rassurer.

— C'est impossible pour le moment. Elle est trop loin. Mon pouvoir télépathique ne s'étend pas au-delà d'une centaine de kilomètres.

— Et Ahmed ?...

— Ahmed n'est pas capable de se téléporter à si grande distance. Pas encore capable, mais cela viendra sans doute. De même que tu vas bientôt découvrir tes nouvelles facultés. Ta mémoire s'est déjà améliorée. Sinon tu ne te serais pas souvenu de cette conversation que tu as surprise.

De nouvelles facultés... Julien Méry, surhomme... Je n'étais guère fait à cette idée.

— Tu t'y feras très bien. Les autres aussi.

Les autres ! Lucien et Joëlle ! J'avais presque oublié. Et il disait que ma mémoire...

— C'est parce que tu es troublé. Tu ne sais pas encore maîtriser ta pensée. Tous deux vont bien. Je leur ai envoyé Ahmed, et ils ont accepté de patienter. Ce n'est pas facile pour Lucien. J'ai dû lui annoncer la mort de

Solange...

— Mais tu devais savoir qu'elle allait mourir ! De même que Jean-Claude et Cécile. Tu aurais pu...

— Je les ai prévenus. La probabilité de leur mort apparaissait nettement dans les traces d'avenir. Je les ai contactés, tout comme toi, mais pour leur conseiller de ne pas signer le contrat. Leur réaction a été identique. Ils ont cru à un rêve, et n'ont pas tenu compte de mon avertissement. Cécile par insouciance, Solange et Jean-Claude parce qu'ils étaient pris au piège d'une situation sans issue. Leur mort m'a désolé, mais j'étais impuissant. La machine de Pertignat tue ceux dont elle ne peut réveiller les facultés. Cécile, Jean-Claude et Solange avaient des cerveaux totalement inaptes en ce domaine...

Pauvres compagnons de hasard, que le hasard avait éliminés... Si j'y pouvais un jour quelque chose, la SARE et son Grand Maître Salles auraient des comptes à rendre...

— Nous parviendrons peut-être à les empêcher de nuire. Je l'espère... La première condition est que nous maintenions Pertignat dans l'ignorance du bon fonctionnement de sa machine. Salles s'impatiente déjà. S'il pense que l'expérience a échoué, il cessera de s'y intéresser, et de la financer. Sinon... Il y a plusieurs traces d'avenir où Salles utilise le casque pour développer ses propres facultés. Les probabilités qui en découlent sont effrayantes...

J'imaginai assez bien ce qu'un Salles pourrait faire de dons supranormaux. Et si, de plus, il avait la possibilité de fabriquer une armée de surhommes dévoués à ses intérêts ! Effrayant me semblait être le mot juste.

— Ahmed doit te quitter. L'infirmière qui est chargée de nous va faire sa ronde. Nous aurons d'autres occasions de converser, et plus directement. Tu deviendras télépathe d'ici peu. Ai-je encore besoin, maintenant, de te prier de rester passif ?

— Non. Je te crois, et je te fais confiance.

— Merci, Julien. À bientôt.

Les yeux très noirs d'Ahmed, qui, pendant qu'il servait de relais au tatou, étaient restés figés et vagues, s'éveillèrent.

Il me sourit, découvrant des petites dents régulières, agita la main, et disparut.

Les premiers jours d'avril. Un mauvais temps persistant fouettait mes vitres de giboulées tardives. Puis un rai de soleil filtrant entre deux nuages faisait scintiller les perles d'eau.

Tous les deux jours, je me rendais au labo, sans appréhension à présent. J'avais choisi de croire le tatou, mais les résultats annoncés tardaient à se faire sentir, et je pouvais répondre très franchement par la négative aux questions de Pugey.

J'avais appris d'Ahmed, qui me rendait de fréquentes visites, que Lucien et Joëlle étaient entrés dans le cycle des expériences. Tout comme moi, ils faisaient confiance au tatou, et attendaient, avec plus ou moins de patience, l'accession promise à un échelon supérieur.

Les quatre enfants, deux filles, Sylvie et Colette, et deux garçons, Ahmed et David, qui participaient également à l'expérience, progressaient, eux, à pas de géant sur la voie évolutive. Le tatou en donnait l'explication suivante : leurs jeunes cerveaux avaient moins besoin d'être stimulés que les nôtres. De plus, ils possédaient déjà tous au départ une faculté paranormale, la télépathie.

Les ratés étaient des mutants. Handicapés sur le plan physique, avantaés sur le plan mental. Compensation peut-être voulue par la nature.

Seul le tatou n'avait pas encore expérimenté la machine de Pertignat, dont il espérait pourtant beaucoup. Il patientait, comme nous patientions tous, mais sans doute plus sereinement. Étrange adolescent, doté d'un cerveau de génie. Jusqu'où irait-il si ses facultés s'accroissaient encore ?

Ahmed et moi étions devenus grands amis. C'était un enfant imaginaire, aussi porté aux rêveries que moi-même, et qui possédait une intelligence vive. De plus, il se passionnait pour le dessin. Ce goût mutuel nous avait rapprochés.

Je le traitais en adulte, et lui apprenais avec plaisir la technique qui lui manquait encore. À mon avis, son talent dépasserait probablement bientôt le mien. Nous avons entrepris de réaliser une bande dessinée. Ahmed inventait l'histoire, et s'essayait à la traduire en lignes sur papier. Je brodais sur le thème, proposant développements ou rebondissements, figolant et approfondissant le travail de mon élève. Les aventures de Garan, guerrier d'une terre mythique, et de son compagnon le léopard mutant Ouzir, formaient déjà une impressionnante pile de feuillets.

Ahmed apparaissait dans ma chambre-cellule avec une soudaineté qui me faisait invariablement sursauter. Cloîtré aussi, il s'ennuyait. Sa faculté de téléportation le poussait à l'évasion. Comme je m'ennuyais tout autant que lui, j'étais toujours ravi de le voir se matérialiser dans ma prison.

Nous avons beaucoup bavardé, et j'avais tout appris de son existence dans un organisme d'État qui regroupait des ratés. Fils d'un père arabe et d'une mère française, il avait été abandonné peu après sa naissance.

Dans ses premiers souvenirs conscients, la présence du tatou se gravait, qui l'avait pris en charge, et lui avait donné l'affection qu'un enfant réclame pour croître. Le tatou l'avait aidé lors du développement de son don télépathique, et avait veillé à ce qu'il le cache aux adultes. Guidés par le tatou, d'autres enfants télépathes s'étaient rejoints dans un groupe cimenté par des liens mentaux.

Lorsqu'un médecin délégué par la SARE avait testé les enfants, le tatou leur avait dicté les bonnes réponses pour qu'ils soient sélectionnés.

« Tu comprends, m'avait expliqué Ahmed, le tatou a distingué une trace d'avenir intéressante, à condition que nous ayons tous nos facultés développées par la machine. »

Trace d'avenir qui m'incluait, de même que Joëlle et Lucien. Des enfants, un dessinateur, un mécanicien, et une vendeuse en parfumerie. Étrange assemblage...

Il m'arrivait de douter. J'avais admis, sans les passer au crible du raisonnement, toutes les affirmations du tatou. Pourquoi ? Puissance de persuasion et force de personnalité qui me dépassaient, sans aucun doute...

Avais-je fait le bon choix en décidant de me fier à lui ?

Lorsque je me posais la question, une voix intérieure répondait oui, sans nulle raison de valable logique. Même mon subconscient devait être soumis à l'influence de ce mutant qui « avait vécu quatorze années ».

J'eus bientôt une preuve de la justesse des prévisions du tatou. Je devins télépathe.

Je découvris mon don tout neuf en compagnie d'Ahmed. Nous étions en train de discuter la suite des aventures de Garan. Le processus se déclencha de façon insensible. Nous échangeons des idées, sur un rythme de paroles rapides, et, sans que j'en aie réelle conscience, l'échange se poursuivit soudain sur le plan mental.

Je dus émettre une demi-douzaine de phrases, et recevoir les réponses correspondantes, avant qu'Ahmed réalise le premier que nous avons conversé sans utiliser nos cordes vocales.

— *Julien ! Tu es ouvert !*

La phrase mentale s'accompagnait d'une émission de joie, intensément chaude, que je percevais dans sa totalité d'expression. Puis mon esprit interpénétra celui d'Ahmed, et je découvris son moi psychique, intégralement, tandis qu'il me découvrait lui-même. Nos personnalités se nouèrent, chacune devenant partie de l'autre, et je sus que nous ne serions plus jamais séparés, quoi qu'il puisse advenir. Ahmed, huit ans, mon petit frère...

— *Bonjour, Julien ! Bienvenue !*

Une nouvelle émission de joie, une nouvelle personnalité. Douce, tendre, aimante, capable de donner et de donner encore, sans jamais perdre une parcelle de sa générosité. Sylvie, dix ans. Je ne connaissais pas ses traits, mais son esprit avait sa marque propre, et je l'identifierais toujours.

— *Salut, Julien ! Bienvenue !*

Une personnalité gaie, vibrante, encore enfantine par sa naïveté. Colette, sept ans.

— *Bienvenue, Julien !*

David, treize ans. Calme, réfléchi, ayant déjà laissé ou presque son enfance derrière lui. Un esprit précis, analytique, aussi différent que possible du mien, et cependant, il s'y intégrait.

Puis vint le tatou.

— *Bienvenue parmi nous, mon frère Julien.*

La puissance de l'esprit qui contactait le mien fit vaciller un instant ma personnalité propre, comme un courant d'air bouscule la flamme d'une chandelle. Force, intégrité, maturité, compréhension. Un esprit pleinement adulte, étincelant de mille facettes, aussi tranchant et pur qu'un diamant, et cependant capable de donner plus encore que celui de Sylvie.

Je me sentis humble, mais non méprisé, accepté avec une chaleur d'affection dénuée de toute condescendance. L'intelligence du tatou dépassait pourtant la mienne de très très loin. L'homo superior que Pertignat cherchait à faire naître de l'homo sapiens était déjà là.

Je demandai :

— *Tu n'as pas d'autre nom que le tatou ?*

Ce sobriquet animal ne convenait plus du tout.

— *Tu peux m'appeler Michel, si tu préfères.* (Michel. Le nom d'un archange. Oui, c'était plus approprié.) *Je ne suis pas un archange, Julien.*

Avec les mots, je percevais la raison qui imposait cette restriction. Un cerveau génial, et un corps difforme...

— *Tu es prêt pour la rencontre, à présent. Ouvre largement ton esprit, je vais te montrer mon image, telle que les autres la voient.*

Je m'ouvris, surpris de savoir le faire sans apprentissage. Et je reconnus...

Le lit à barreaux était presque le même. Et j'avais déjà vu, sur un écran de télé, ce corps oblong sans membres et sans sexe. J'avais déjà vu cette tête volumineuse privée d'oreilles, ce vaste front dépourvu d'yeux, cette fente nasale, cette bouche édentée...

Dieu ! Quelle injustice ! Le surhomme, prisonnier de cette chair informe...

— *Non, Julien, tu te trompes, je ne suis pas prisonnier. J'ai des milliers d'yeux à ma disposition, des milliers d'oreilles, de nez, de membres. Je suis celui qui se promène dans un jardin, et qui respire le parfum des fleurs, je suis celle qui tire de son piano l'essence même de la musique, je suis le peintre, et le sculpteur, le laboureur, et le boulanger, je suis le chien qui somnole près du feu, le chat qui suit la piste dans les bois, le grillon qui flûte sa chanson nocturne, l'arbre qui boit la pluie. Toute vie m'est perméable. Mon corps ne me pèse pas, j'ai d'autres joies.*

Je souffrais pour lui, et il me reconfortait, serein, absolument détaché de toute passion ou peine. Il ne refusait pas ma pitié, il m'expliquait qu'elle était inutile. S'il s'était exprimé en paroles, j'aurais pu croire qu'il dissimulait, au moins partiellement, ses blessures, mais la télépathie ne permet pas ce genre de mensonge.



moins particulièrement, ses blessures, mais la télépathe ne permet pas ce genre de mensonge.

Michel me transmettait la vérité, sa vérité, et je le croyais.

L'esprit des enfants suivait nos échanges mentaux. Ils avaient désapprouvé ma réaction de pitié, ils approuvaient à présent ma compréhension nouvelle.

— *Veux-tu voir les autres ?* demanda Michel. *Tu reconnaîtras aussi Sylvie et David, ils ont participé à cette émission télévisée. Garde ton esprit bien ouvert.*

Comme la première fois, une image flotta et se stabilisa, aussi proche, nette et distincte que si je l'avais directement regardée.

Je me souvenais de Sylvie, en effet, la fillette chauve au regard roux ; et de David, le garçon aux yeux très bleus, bombés comme ceux d'un insecte. Je me rappelais leur détachement distant, tandis qu'un commentateur les détaillait comme les animaux d'un zoo.

David répondit à ma question avant que je l'aie réellement formulée.

— *Non. Cette émission ne nous dérangeait pas. Nous avons l'habitude de la sottise bornée des fermés. Et celle des adultes est la pire.*

Il ne se plaignait, ni ne méprisait. Il énonçait un fait logiquement analysé, avec une totale équité.

— *Voici Colette*, émit Michel.

Un petit bout de fille au crâne tondu, avec un visage au tracé fin, et des yeux gris-vert. Elle était ravissante, et... privée de ses bras.

— *Je n'en ai pas besoin*, émit-elle, insouciant. *Regarde !*

Une chaise proche de l'enfant se souleva du sol, effectua trois petits tours de valse ironiques, et se reposa doucement sur ses pieds.

— *La machine de Pertignat a éveillé chez Colette une faculté de télékinésie*, émit Michel. *Elle apprend à la maîtriser et en tire un vif plaisir.*

Je percevais plus que les mots. Michel pensait que la fraîcheur d'enfance conservée par Colette dans un esprit plus avancé sur d'autres plans était nécessaire. Il espérait que les meurtrissures infligées par l'expérience ne la détruiraient pas trop tôt.

En regardant le groupe comme une cellule familiale, Colette était le bébé, tandis que Michel prenait la place du père. Et moi ? Un oncle arrivant d'un lointain pays, que la famille accueillait avec affection, et qui avait sa place au coin du feu ?

— *L'oncle d'Amérique*, émit David.

Son esprit riait. Tout le groupe se joignit à cette gaieté, chacun exprimant sa joie propre, et participant à celle des autres.

J'avais trouvé ma place dans un ensemble, et je le réalisais soudain pleinement. Plus jamais je ne serais seul, enfermé dans ma propre peau, n'ayant que le langage, ce balbutiement, pour communiquer. Une absolue compréhension nous unissait.

Me vint l'idée que Salles, s'il devenait télépathe... nous pourrions...

— *Non*, émit Michel. *Nous ne pourrions pas. La télépathie ne modifie pas la nature profonde d'un être. Et un esprit qui refuse de communiquer peut se fermer totalement. Nos arguments mentaux ne toucheraient pas davantage Salles que des paroles. Il s'obstinerait à ne pas les assimiler, exactement comme s'il se bouchait les oreilles pour ne pas entendre. Je le sais. Je l'ai capté plusieurs fois. C'est un esprit mauvais. Brillant, mais mauvais. Monstrueusement égocentrique, dépourvu de pitié, persuadé que sa vérité propre est la seule valable. Il considère les autres comme autant de fourmis, et s'il lui plaît de donner un coup de pied dans la fourmilière, quel insecte oserait le lui reprocher ? Nous ne pourrions pas l'atteindre. Il s'est emmuré dans une forteresse d'intolérance. Tout ce qui n'est pas lui n'existe pas. Les esprits comme le sien ne sont pas rares, mais peu ont la possibilité de développer aussi totalement leur égocentrisme. L'argent a pourri Salles. Il est irrécupérable.*

— *Pertignat ? Pugey ?*

— *Rien à espérer non plus. Ce sont des pantins dont Salles tire les ficelles. Leur crainte de lui déplaire serait la plus forte. De plus, ils attendent de lui une considérable récompense en cas de réussite. Que pourrions-nous offrir pour les attirer dans notre camp ? Tous deux trouveraient d'excellentes justifications pour continuer à servir dévotement leur maître. Non. Notre seule chance est qu'ils finissent par admettre que la machine ne fonctionne pas. Pertignat commence à s'inquiéter. Il a essayé tous les cobayes mis à sa disposition, sauf moi, et ce n'est plus qu'une question de jours. Je passerai sous le casque avant une semaine. Ensuite, il tentera d'obtenir de nouveaux sujets. À partir de là, les traces d'avenir sont trop emmêlées, je ne vois rien de clair.*

Je percevais ses difficultés. Son don de voyance présentait l'avenir comme une succession d'images, brouillées, superposées, terriblement diversifiées. Parfois, une impression plus nette se détachait, fugace, avant de disparaître dans le chaos.

J'aurais été bien incapable de prévoir quelque chose en partant de ce grouillement confus de probabilités.

— *J'ai l'habitude*, émit Michel. *J'arrive à suivre et à isoler les traces les plus claires, mais mes capacités prémonitoires sont loin d'atteindre l'absolu. Il existe une marge d'erreur, que j'évalue à 20 %.*

Dès qu'il est question de chiffres, ma cervelle paniquée se réfugie dans l'idiotisme. 20 % d'erreur possible. Est-ce que...

— *C'est beaucoup*, reconnut Michel. *Mais je suis bien forcé de me fier aux 80 % de prévisions exactes. Nous devons tous nous y fier.*

Je l'admis avec lui.

La marge d'erreur joua contre nous, trois jours plus tard, et l'imprévu advint.

Michel fut emmené au labo. Le groupe resta en contact avec lui jusqu'à l'instant de la piqûre, où il plongea dans le sommeil artificiel.

Nous attendîmes son réveil, confiants... Et il continua à dormir, bien après l'heure espérée de sa reprise de conscience.

Nous étions non seulement privés de notre guide, mais aussi isolés par rapport à l'ennemi. Seul Michel pouvait capter les fermés. Pour nous, les cerveaux non télépathes étaient bloqués par une barrière.

Et nous ne savions quand il s'éveillerait, ni même s'il lui serait possible d'émerger de ce coma anormal. La probabilité de sa mort avait-elle pu s'inscrire dans cette marge de 20 % ? Je me refusais à le croire, les enfants aussi, mais nous étions angoissés. Membre nouveau du groupe, je n'en comprenais pas moins qu'une séparation définitive nous blesserait très profondément. Perdre Michel m'atteindrait plus durement que si j'avais dû être physiquement amputé. Pour les enfants, unis à lui depuis bien plus longtemps, le traumatisme serait pire...

Cette perspective amena Colette à une violente crise de panique. Son esprit s'enroula au mien, affolé, frénétique, me communiquant totalement sa terreur. Je dus me battre contre elle, et contre moi-même, en mobilisant toutes mes ressources.

Avec l'aide de Sylvie et celle de David, je parvins peu à peu à rassurer l'enfant terrorisée. Colette s'apaisa, nous libérant.

Ahmed avait eu les nerfs plus qu'ébranlés par cette agression d'effroi. Il eut besoin du réconfort d'une présence physique tout autant que morale. Il se matérialisa d'abord dans la chambre de Michel, fut blessé davantage en le voyant toujours inerte, puis se réfugia auprès de moi.

Je le découvris à l'instant où ses bras encerclèrent ma taille.

— Il ne va pas mourir, Julien ?

Il s'était exprimé en paroles, et je répondis « non » de même, mais le contact de nos esprits ne pouvait lui laisser ignorer mon incertitude, et mon angoisse. Je tentai de bloquer mes pensées, et dus y réussir, parce qu'il gémit :

— Non ! Ne te ferme pas, je t'en prie !

Il se cramponnait, enfonçant ses doigts dans ma chair, et je ne savais comment lui donner l'appui, la force morale dont il avait besoin. Je n'étais que Julien, le rêveur, pas le pilier de solidité inébranlable qu'il réclamait. J'avais conscience de ma faiblesse, et de mon inefficacité. Qui aurait pu remplacer Michel ?

Je m'efforçai, tant bien que mal, d'apaiser les craintes d'Ahmed, tout en refoulant les miennes. Notre contact télépathique compliquait le problème.

La porte s'ouvrit tout soudain, révélant la silhouette du blond Pugey.

Jusque-là, à chacune des visites d'Ahmed chez moi, Michel avait veillé à ce que nous ne risquions pas d'être surpris. Je n'aurais pas dû, et je l'admettais, garder Ahmed près de moi plus d'une seconde, alors que personne ne pouvait assurer le guet.

Répondant à mon injonction mentale pressante : « *Va-t'en !* » et à ses propres réflexes, Ahmed disparut instantanément.

Trop tard. Les yeux myopes de Pugey étaient exorbités derrière ses verres hublots.

— Que faisait cet enfant ici ? Et où est-il passé ?

— Quel enfant ? demandai-je, très étonné.

— Le gosse arabe. Il était là, je l'ai vu !

— Je ne connais aucun gosse, arabe ou non. Et je ne sais pas ce que vous avez vu, mon cher docteur. S'il s'agit d'une variante dans les expériences, je crains bien de vous décevoir. Je n'imagine même pas ce que vous attendez de moi.

J'espérais l'abuser. Sans guère être certain d'y parvenir, mais il ne restait pas d'autre solution. Les esprits du

groupe s'attachaient au mien, angoissés. Questions et réponses s'échangeaient très rapidement. Colette paniquait, pas tellement loin d'une nouvelle crise de terreur.

— *Occupez-vous de Colette, ordonnai-je. Il faut absolument qu'elle se calme !*

Je ne pourrais pas faire face à Pugey, et encore bien moins le convaincre, si la terreur de Colette revenait m'agresser. J'avais déjà assez de mal à contenir ma propre inquiétude.

— ... tain d'avoir vu Ahmed !

Une partie de la phrase de Pugey m'avait échappé. Facile de la reconstituer, heureusement.

— Je ne sais pas ce que vous imaginez avoir vu. Je suis seul dans cette pièce, ce qui est aisément vérifiable. Et je ne peux ouvrir ma porte. Alors ?

Pugey me regardait, très pensif. Un doigt carré tapota la monture des lunettes.

— Je suis myope, monsieur Méry, mais pas aveugle. Et je porte d'excellents verres correcteurs. Ahmed était ici quand je suis entré. Puis il a disparu.

— Est-ce dans ses habitudes ? demandai-je avec une naïveté ironique.

Je n'ébranlais pas sa conviction. Il réfléchissait. Et utilisait parfaitement ses capacités cérébrales.

— Non, monsieur Méry. Ce n'était pas dans ses habitudes. Mais il a été, comme vous, soumis à l'expérience. En partant de ces données, un fait apparemment anormal pourrait devenir logique après examen. Vous me cachez quelque chose, et j'ai l'intention de découvrir quoi ! En employant à cette recherche toutes méthodes disponibles... Réfléchissez un peu. Je reviendrai vous voir !

Il ne fallait pas calculer beaucoup pour comprendre que, d'ici quelques instants, Ahmed recevrait sa visite. Comme les cobayes adultes, les enfants étaient enfermés dans leurs chambres respectives. Elles se situaient à l'étage au-dessus du mien. Pugey n'avait qu'un trajet de quelques secondes à effectuer. Tout allait trop vite, et la bonne décision à choisir ne m'apparaissait pas très clairement.

— *Que dois-je faire, Julien ?*

Ahmed se manifestait. Il était effrayé, mais pas terrifié.

— *Il faut garder la même ligne de conduite. Essaie de le persuader qu'il s'est trompé. Tu fais l'imbécile, et l'étonné. Tu n'as jamais bougé de ta chambre. Tu ne comprends rien à ce qu'il te veut.*

— *N'aie pas peur, émit David, nous t'aiderons.*

Il approuvait sans réticence la solution choisie, tout en reconnaissant comme moi que convaincre Pugey ne serait pas aisé.

Sylvie ne se manifesta qu'à peine. Son esprit restait noué à celui de Colette, qu'elle calmait par sa force propre.

Pugey entra chez Ahmed, et je le vis par les yeux du garçon.

Une rafale de questions sèches cingla.

Ahmed joua très bien son rôle. Celui d'un enfant interrogé par un adulte qui divague, mais auquel il faut bien répondre quand même. Il mima l'étonnement, l'indignation stupéfaite, puis une résignation lassée qui était un chef-d'œuvre. Un fou l'accusait soudain d'avoir traversé les murs. C'était si ahurissant qu'Ahmed n'aurait pas été plus surpris de découvrir des cornes au front de Pugey, et de l'entendre meugler. Mais ce docteur-bovin était un adulte, et il fallait bien accepter ses fantaisies, si déroutantes fussent-elles. Il restait poli, par contrainte, mais cet interrogatoire absurde l'ennuyait.

La première gifle, extrêmement brutale, projeta Ahmed contre la cloison. Elle me frappa physiquement, ainsi que tous les membres du groupe. Je sais que Colette hurla, autant avec ses cordes vocales qu'avec son esprit.

Le deuxième coup, plus violent encore, ébranla Ahmed jusqu'aux racines. Il se mordit la lèvre, mais les larmes s'échappèrent tout de même. Il restait sur place, malgré sa terreur, avec un courage que bien des adultes n'auraient sans doute pas eu. Toutes ses pensées hurlaient un besoin frénétique de fuir, et il lui était possible de le faire instantanément.

Par les yeux de l'enfant, je vis se relever encore une fois la grosse main carrée. Je criai mentalement :

— *Passe-muraille, Ahmed !*

Le garçon se matérialisa près de moi. Il tremblait, perché sur sa jambe unique. Il s'effondra en sanglotant, et je le rattrapai dans mes bras.

Je ne suis pas un violent, d'ordinaire, mais, en cet instant, j'aurais volontiers cogné sur Pugey jusqu'à le réduire en pulpe.

— *Tu ne peux pas rester ici, Ahmed, il va revenir. Va chez David. Mais pense à passe-muraille dès que tu entendras la porte s'ouvrir. Ne les laisse pas t'attraper !*

Il frotta ses yeux de ses poings, renifla, et sourit. Un sourire plutôt trembloté, mais un sourire quand même.

— *Ils ne m'attraperont pas.*

Dans son esprit, je voyais un ballet comique dansé par les gardes et Pugey. Ils cherchaient à saisir un enfant qui se dématérialisait entre leurs mains.

Il disparut. Je souriais aussi. Non, personne n'attraperait Ahmed.

Mon sourire s'évanouit très vite. Je n'avais vraiment aucune raison de m'amuser. Moi, j'étais à leur merci. Combien de temps me restait-il avant que Pugey arrivât, décidé à employer « toutes les méthodes disponibles » ?

— *Que vas-tu lui dire ?* demanda David. *La vérité ?*

Il avait parfaitement cerné le problème.

— *Non. À aucun prix. Michel dit qu'il serait catastrophique que Salles utilise personnellement la machine. Il a certainement raison. Pugey a surpris un des talents d'Ahmed. Il est assez intelligent pour extrapoler, mais tant qu'il ne détient que cette bribe d'information, il ne peut rien en tirer. Salles n'essaiera jamais la machine avec si peu de garanties. Surtout pas après le décès de certains cobayes. Je pense qu'il faut gagner du temps. Dès que Michel s'éveillera, il saura quelles sont les bonnes décisions à prendre.*

Je me refusais à envisager la disparition du seul être dont nous pouvions espérer un secours. David s'y refusait aussi.

— *Je suis persuadé que Michel va nous rejoindre. La probabilité de sa propre mort ne pourrait pas lui avoir échappé. C'est impossible.*

Lui le croyait vraiment. J'essayais seulement de m'en convaincre.

Et j'avais peur de ce qui m'attendait. Très peur.

Ces vagues de crainte que je diffusais malgré moi atteignaient le groupe. Elles touchèrent aussi un nouveau, Lucien, qui découvrit en cet instant ses facultés télépathiques.

Il émit vigoureusement :

— *Qu'est-ce qui m'arrive ? Bon Dieu ! J'crève de trouille !*

J'essayai de rire en transmettant :

— *C'est moi le trouillard, Lucien, pas toi. Tu captes mes pensées.*

Il nous rejoignit, et nous l'intégrâmes. Une personnalité forte, plus matérielle qu'aucune des nôtres. Il possédait les mêmes capacités analytiques que David, mais s'en servirait rarement, plus porté aux décisions instinctives.

Nous le renseignâmes sur la crise que nous traversions. Il examina les faits, et émit :

— *J crois qu't'as raison, Julien, faut gagner du temps. Mais ça risque d'êt'pas marrant pour toi.*

Une transmission mentale communique beaucoup plus que les mots. Sensations, sentiments, développements et implications s'y ajoutent. Colette capta très bien l'exacte signification du « pas marrant » de Lucien. Son esprit hurla une protestation horrifiée. Ahmed était presque aussi affolé qu'elle.

— *Il faut éviter la panique,* émit calmement David. *Ahmed, va rejoindre Colette ! Utilisez la parole pour communiquer, et fermez complètement vos esprits. Ne mentacaptez plus avant demain matin, et vous le ferez très prudemment. Si quelque chose ne va pas, vous vous refermerez immédiatement. Ahmed, tu comprends pourquoi c'est préférable ?*

Ahmed émit un « oui » bien ferme.

— *Colette, tu comprends aussi ? Tu ne t'ouvriras pas ?*

Colette n'aimait guère cette nécessité, mais elle l'admettait.

Les deux plus jeunes se retranchèrent du groupe. Leur départ me laissa une sensation de vide.

— *Nous sommes là !*

Sylvie, Lucien et David. Trois émissions mentales qui exprimaient, chacune à sa manière, la même rassurante chaleur.

Pugey matérialisa mes craintes en se faisant précéder par deux gardes. Qui utilisèrent, pour pénétrer dans ma cellule, leur habituelle technique prudente. Leur présence mauvaise emplit la petite pièce, et j'eus quelque peine à faire ce qu'ils ordonnaient : reculer. Mes jambes étaient inconsistantes.

Rendons cette justice au bon docteur. Je me trompais. Il avait choisi de demeurer « civilisé ».

Pour le moment, il ne s'agissait que de me faire une piqûre. Les deux robots m'immobilisèrent très efficacement, tandis que Pugey remontait ma manche et plaçait son garrot. Pas bien difficile, en dépit de son mutisme, de deviner le pourquoi de cette aiguille qu'il piquait dans ma veine. Il m'injectait un quelconque sérum de vérité.

J'étais tout à la fois soulagé et inquiet. J'échappais au passage à tabac, mais comment garder pour moi ce que je ne voulais pas dire ?

— *Je pense,* émit David, *que si tu te laisses guider par nous, nous pourrons maintenir ton esprit à peu près lucide. La drogue brouillera tes pensées, mais pas les nôtres.*

Il me rendait confiance... et il avait raison. Le cher Pugey allait s'attaquer à des télépathes. Plusieurs cerveaux groupés, et il ne pouvait en atteindre qu'un seul.

Une sensation de chaleur, partant de mon bras, remontait. Pugey m'observait, ses gros yeux bleus figés derrière ses verres. Il semblait surveiller un thermomètre gradué, et la ligne de mercure qui l'escaladait lentement.

J'étais assis. Un garde maintenait mes poignets derrière le dossier de la chaise.

Le mercure montait, avec des petites saccades. La clarté du soleil entrant par les vitres devint plus douce, comme tamisée. La tension de mes muscles se relâchait. J'étais mou, flasque, affaissé.

Le visage de Pugey flotta, ballon gonflé qui se balançait à hauteur de mes yeux. Je lui souris, avec tendresse. Ce bon docteur. Je l'aimais bien.

— *Attention ! Julien, c'est un ennemi !*

L'avertissement déchira une marée de béatitude. Je sursautai. Le garde qui tenait mes poignets resserra son étreinte.

Un chuchotement agacé :

— Ne le brutalisez pas, idiot ! Couchez-le sur son lit !

Deux bras passés sous mes aisselles me transportèrent. Je m'enfonçai dans un matelas doux comme un nuage. J'étais euphorique, totalement détendu.

Le ballon-Pugey flotta. Il se dédoublait, se multipliait. Une succession de gros yeux bleus dansait, derrière des verres scintillants.

Une voix tiède, douce comme une coulée de miel :

— Que faisait Ahmed chez vous ?

Ahmed ? Mon petit frère... J'ouvris la bouche.

— *Non, Julien !*

Je dégringolai de très haut. Le matelas de nuage se durcit brutalement. Un ordre mental cinglant me força à utiliser des mots qui n'étaient pas les miens :

— Qui est Ahmed ?

La question se répéta en battements d'écho dans ma tête.

Qui est Ahmed ? Qui est Ahmed ? Qui est Ahmed ?

Des pensées emmêlées me traversent. Je ne sais plus si elles sont miennes, ou autres.

— *Il s'échappe !*

— *Non ! Nous pouvons le maintenir.*

— *Accrochez-vous, bon Dieu !*

Un ordre mental brûlant flamboie dans des volutes brumeuses :

— *Tais-toi ! Julien, tais-toi !*

Une averse de phrases interrogatives m'assiège. Douces, insidieuses. Elles s'infiltrèrent dans le brouillard qui m'engluait. Mais les injonctions mentales sont plus puissantes. Elles se détachent avec une netteté qui me contraint à leur obéir. Les questions retombent, cailloux dans une mare qui les engloutit. Je vois les cercles concentriques qu'elles dessinent en sombrant.

Le brouillard se déchirait sur des éclaircies de raison. Après avoir atteint son plus haut point, le mercure redescendait.

Ce ballon flottant qui était la tête de Pugey se stabilisa, et redevint visage. Les yeux bleus qui m'observaient perdirent de leur détachement clinique. La colère y naquit. Le bon docteur était furieux.

Il fit encore une tentative, en se contraignant pour garder la douceur psychologique voulue :

— Je suis votre ami, Méry. Vous avez besoin de vous confier. Parlez-moi d'Ahmed.

Le contraste entre la suavité de sa voix et l'irritation qu'exprimaient ses yeux me réjouit assez pour me faire rire. Expulsé en bulles de gaieté fusante, le brouillard s'échappa, me libérant. Je redevenais capable de raisonner. Je perçus la satisfaction et le soulagement de mes trois compagnons.

Le visage de Pugey se figea dans une dureté minérale.

— Logiquement, monsieur Méry, vous auriez dû bavarder avec beaucoup d'empressement. Vous ne l'avez pas fait. La conclusion que j'en tire est celle-ci : votre cerveau a réagi aux expériences, et vous possédez des capacités supranormales. Il aurait mieux valu pour vous que je n'en devienne pas aussi certain. J'ai tenté de vous épargner des désagréments, hélas sans résultat. Vous trouverez l'étape suivante plus pénible, je le crains. Ne comprenez-vous pas que...

Je comprenais trop bien. Je m'offris quand même le luxe de couper sa phrase, et d'accompagner la mienne de

mon plus aimable sourire.

— Puis-je vous conseiller, mon cher docteur, d'aller vous faire aimer par un cactus ?

— *Bath !* approuva Lucien. *C'est plus chouette que va t'faire foutre, faut admettre.*

— Je ne vois vraiment pas quelles raisons vous pourriez avoir de rire ! (Pugy crachait ses mots avec beaucoup moins d'élégance que de coutume. Il se reprit avant d'ajouter :) Je vais vous laisser un peu de temps pour la réflexion. Je reviendrai vous voir. Accompagné par un spécialiste de l'élocution. Je suis persuadé que votre aphasie sera de courte durée !

Il sortit, les gardes sur ses talons.

Il avait eu le dernier mot.

— Vous avez peur, monsieur Méry.

Pugey s'exprimait sans ironie, avec détachement.

Je ne répondis pas. Inutile de confirmer son diagnostic. Inévitablement, ma voix sortirait déformée par la panique.

J'étais ficelé à un siège qui s'apparentait au fauteuil de dentiste, et le « spécialiste », qui portait l'uniforme de la SARE, était présent. Un petit homme brun, d'apparence très anodine, tant qu'on n'avait pas regardé dans ses yeux plats de serpent... Il s'affairait, disposant sur une table roulante les instruments de son sacerdoce. Des outils de travail, aussi anodins à première vue que lui-même. Un petit étau, une lampe à souder, des tenailles, des pinces, une baguette d'acier, une perceuse miniature, un couteau de boucher... L'imagination dotait cet étalage d'un pouvoir terrifiant...

J'avais déjà eu à affronter ma peur. Pour me rendre au labo alors que je n'étais pas certain d'en ressortir vivant. Cette fois, c'était pire. Une terreur absolue, qui se traduisait en symptômes physiques : sueur, frémissements, et froid viscéral.

Pugey avait tout le loisir d'observer cliniquement ces manifestations. J'avais la chair de poule, et je devais souder mes dents pour les empêcher de cliqueter.

— Vous me surprenez, monsieur Méry. Le profil psychologique qui figure dans votre dossier ne laissait pas prévoir une telle capacité d'entêtement.

J'en étais plus surpris que lui. Mais je ne pouvais pas céder. Pas par simple crainte, avant même d'avoir été éprouvé. Pas sans sacrifier totalement mon intégrité personnelle. Ensuite, il faudrait vivre avec ce souvenir...

— Allons ! Méry. Montrez-vous raisonnable. Votre conduite est puérite. Vous êtes l'homme le moins fait pour ce genre d'expérience, et vous n'y résisterez pas. Pourquoi ne pas l'admettre ? De toute façon, vous parlerez. C'est uniquement une question de délai. À quoi aura servi alors votre refus initial ?

— Vous prêchez un converti, dis-je avec conviction. Je me sens très très loin de tout héroïsme, croyez-moi ! Mais c'est vous qui niez la réalité. Elle est pourtant toute simple. Je n'ai rien à vous dire. Absolument rien ! Je n'imagine même pas ce que je pourrais inventer pour vous satisfaire.

— Ahmed, dit-il, avec une douceur professorale.

Il rappelait un oublié à un élève distrait. Je criai :

— Je ne connais pas d'Ahmed ! Il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'Ahmed ! Vous êtes fou ! Vous divaguez !

— Très convaincant, Méry. Je pourrais presque avoir des doutes. Malheureusement pour vous, les faits sont là. Je n'ai pas seulement vu Ahmed dans votre chambre. Je lui ai également rendu visite dans la sienne. Et il a disparu une seconde fois. Je le tenais, et il s'est pratiquement dématérialisé d'entre mes mains.

— Vous êtes fou, dis-je, accablé.

— Rassurez-vous, ma santé mentale est excellente. Nous allons voir ce que deviendra la vôtre d'ici un moment...

D'ordinaire, il n'y a pas assez de passion en moi pour que je sache haïr. Mais je haïssais Pugey, avec une violence mordante. Cette intensité combattait en partie ma terreur. Il était dans le vrai, je ne pourrais probablement pas résister à « ce genre d'expérience ». L'idée même de la souffrance m'affolait totalement. J'étais terrorisé. Mais je ne lui dirais rien ! Pas avant d'avoir perdu mes facultés de raison, et d'être passé de l'être humain à l'animal...

Sylvie, Lucien et David tentaient de réveiller Michel, désespérément. Tous trois émettaient des appels très puissants, dont je percevais l'acuité. Et je m'y joignais parfois, presque sans le vouloir.

Je n'imaginai pas ce qu'il pourrait faire pour m'aider, mais sa présence mentale m'aurait libéré d'une part de ma terreur. Nos appels se heurtaient à la barrière d'un sommeil comateux.

Ahmed et Colette restaient fermés, ce qui m'épargnait de l'angoisse. Je n'aurais pas pu endurer leur panique en sus de la mienne.

— Très bien, Méry, dit Pugey Puisque vous vous obstinez, tant pis pour vous !



— Vous ne voulez pas un peu d'eau pour vous laver les mains ? demandai-je, avec une lassitude plus écœurée qu'ironique.

Il me donnait envie de vomir.

Il aboya à l'intention de son exécuteur :

— Occupez-vous de lui !

L'homme aux yeux plats choisit la miniperceuse, et s'approcha. Son regard d'ophidien était opaque, dénué de toute expression. Il agissait, sans aucunement participer. J'aurais aussi bien pu être un mannequin de bois...

Le contact des doigts froids et moites qui saisissaient mon pouce me révolta. Je me débattis vainement. J'étais si bien ligoté, les avant-bras fixés aux accoudoirs, que je ne pus bouger d'un millimètre. Je luttais pour ne pas hurler.

Et Michel fut là, intensément présent, analysant la situation en une demi-seconde, et la prenant en charge.

— *Détends-toi. Il ne te touchera pas.*

Le petit homme maintenait fermement mon pouce, et engageait la mèche de sa miniperceuse sous l'ongle. Malgré l'affirmation de Michel, je me tétanisai.

Les yeux plats du serpent vacillèrent. Ses paupières battirent, deux ou trois fois. Les doigts qui agrippaient mon pouce desserrèrent leur étreinte.

L'homme chancela, plia les genoux, et s'affala avec une mollesse de poupée de chiffons.

Pugey hoqueta. Ses yeux élargis d'étonnement devinrent fixes. Il s'affaissa, les membres flasques. Sa tête heurta le sol, et ses lunettes, décrochées par la secousse, pendirent de guingois.

— *Je les ai endormis, émit Michel. Je suppose qu'on pourrait baptiser ça hypnotisme mental. Ils ne s'éveilleront pas avant plusieurs heures. La machine de Pertignat a bien fonctionné. J'ai acquis quelques facultés supplémentaires. C'est la raison de ce coma qui m'a séparé temporairement de vous. Une réaction inconsciente de l'organisme. J'avais besoin d'un long repos. Mais je suis à présent en bonne forme, et nous allons avoir des moyens de défense. Le temps de la passivité est terminé. Laisse-moi quelques instants pour examiner le problème, et le résoudre. Ensuite, j'enverrai Ahmed te libérer.*

— *Ahmed est fermé, nous lui en avons donné l'ordre.*

— *Je sais. Je peux forcer ses barrières. Il m'entendra.*

— *On va leur faire voir, à ces foutus salauds !*

Lucien exultait.

Sylvie diffusait une joie passionnée. Elle émit :

— *J'ai eu tellement peur, Julien.*

— *Je savais que Michel s'éveillerait à temps.*

David n'en avait jamais douté.

Le soulagement me laissait faible, vidé d'énergie. Mon fauteuil de dentiste était devenu le siège le plus confortable jamais essayé. J'oubliais les liens trop serrés qui mordaient dans ma chair. J'étais engourdi, presque proche du sommeil. Mes yeux se fermèrent malgré moi.

Ahmed me ranima en me touchant. Le couteau de boucher trancha très aisément mes cordes. Je frottai machinalement ma peau meurtrie.

Ahmed me souriait.

— *Ça va, Julien ?*

— *Bien sûr que ça va, émit Colette à ma place. J'étais sûre que le tatou saurait quoi faire.*

— *Je crois, émit Ahmed, qu'il faudrait dire Michel. Le tatou, c'était bien quand nous étions petits.*

Son mépris pour des années de tendre enfance à son avis déjà très lointaines me fit rire.

— *Réunion mentale de tous, émit Michel. Nous devons établir notre programme. J'ai isolé des traces d'avenir intéressantes, mais nous aurons beaucoup à faire. Notre première tâche sera d'éliminer Pertignat. Je le déplore. Le meurtre est une solution primitive, qui me déplaît. Mais il n'en existe aucune autre. La conjugaison Pertignat-Salles est trop dangereuse. Dangereuse à un échelon planétaire. Pertignat seul connaît réellement sa machine. Lui disparu, Salles sera désarmé.*

— *Et Pugey ? demandai-je.*

— *Pugey ne sait à peu près rien. Pertignat ne s'est confié à personne. Il faut qu'il disparaisse, et c'est toi qui vas t'en charger, Julien.*

— *Moi !*

L'idée seule était révoltante.

— *Je sais que tu n'es pas un tueur, Julien, mais je sais aussi que tu pourras le faire. Tu es en bonne position*

*pour agir. La chambre de Pertignat est voisine de l'endroit où tu te trouves.*

J'avais été amené, pour l'interrogatoire, dans une petite pièce attenante au labo.

— *Ce petit homme est armé, émit Michel. Prends son pistolet.*

— *Michel ! Je ne peux pas !*

J'émettais mon absolue certitude d'être incapable de faire ce qu'il demandait, même en en admettant la nécessité.

— *Tu as confiance en moi ?*

— Tu sais bien que oui.

— Alors laisse-toi guider.

— *Ben merde ! émit Lucien. Après c'qu'y voulaient t'faire ! Ça d'vrait pas êt'tellement difficile !*

— *Je tuerais plus volontiers Pugey, admis-je.*

— *Pugey a moins de responsabilité, émit Michel. Et surtout, qu'il continue à vivre ne modifiera pas le destin de millions d'êtres. S'il était possible d'épargner Pertignat, je n'aurais pas pris cette décision.*

Je le savais, et je me résignai en soupirant.

Toucher le petit homme endormi me répugna. Sa peau était anormalement froide, et sa chemise humide d'une sueur âcre. Je le fis pivoter, pour dégager sa hanche droite, et tirai le pistolet de sa gaine. Une arme aussi froide et aussi laide que celui qui la portait.

— *La chambre de Pertignat est la cinquième à droite après le laboratoire, émit Michel. Ahmed va passe-murailles, et il t'ouvrira de l'intérieur.*

— *Les gardes ?* demandai-je.

— *Il n'y en a pas d'assez proches pour te gêner. Je rendrai le sommeil de Pertignat assez profond pour qu'il ne s'éveille pas. Tire au travers d'un oreiller pour étouffer la détonation. Personne ne devrait percevoir le bruit.*

Ahmed se dématérialisa, et je quittai la pièce.

Pertignat s'était endormi en étudiant un dossier. Des feuillets épars jonchaient sa couverture. Sa grosse tête se renversait en arrière, et la lampe de chevet mettait une tache de lumière sur son crâne chauve. Sa veste de pyjama s'ouvrait sur un torse flasque, velu de poils blancs. Il semblait déjà mort, et je ne l'entendais même pas respirer.

Après m'avoir ouvert la porte, Ahmed était resté dans l'embrasure. Sa jambe unique l'apparentait à un oisillon perché pour la nuit. Un oisillon très intéressé, qui ouvrait ses yeux noirs tout grands. Il regardait l'homme endormi, et l'arme dans ma main.

— *Va-t'en, Ahmed, émis-je. La mort, ce n'est pas joli.*

Michel s'y prit plus adroitement que moi.

— *Ahmed a aussi une tâche à accomplir. Il va passe-murailles pour nous libérer. Va d'abord chez Joëlle, Ahmed. Elle ne sait pas encore mentacapter, et il faut qu'elle soit mise au courant. Nous allons fuir, cette nuit.*

Ahmed disparut.

Je regardais ma victime. Le sommeil relâchait les muscles de son visage. Ce n'était plus Pertignat, le monstre qui classait comme « déchets » les êtres humains qu'il avait tués, mais un vieil homme las, et sans défense...

J'armai le pistolet. Le déclic résonna dans mes oreilles comme une explosion.

Je m'approchai du lit, et tirai l'oreiller. La tête de Pertignat ballotta. J'enfonçai le canon dans l'épaisseur du duvet. Mes gestes étaient lents, et je trichais avec moi-même, retardant le moment d'agir.

— *Il le faut, émit Michel.*

— *Fais-le, bon Dieu !*

Je sentais l'impatience de Lucien, qui admettait mal mes atermoiements. Sylvie comprenait mieux, et elle s'efforçait de m'aider. David admettait ma répugnance, mais la jugeait injustifiée dans le cas précis. Colette pensait que je n'avais nulle raison d'hésiter. Si le tatou disait qu'il fallait le faire, alors c'était bien. Ahmed était tout à la fois fasciné, et effrayé. Mais lui aussi avait une absolue confiance en Michel.

Je me décidai, et l'acte fut, je pense, collectif. Le groupe au complet guida ma main, et appuya en même temps que moi sur la détente.

Pertignat avait un petit trou sombre entre les deux yeux. Ses paupières étaient restées closes, et il semblait continuer à dormir. Le grand sommeil...

Je me sentais vide. Moins écœuré que j'aurais pu le craindre. J'avais fait un premier pas sur la route de l'action. Une route très étrangère...

La taie charbonnait, et je l'éteignis en la frottant entre mes mains. La détonation m'avait paru faire un bruit monstrueux, mais l'excellente insonorisation et l'oreiller avaient dû la réduire sensiblement. Michel me le confirma.

Personne n'avait été alerté.

Je suivis les directives de Michel, qui prévoyait tout, et je vidai le portefeuille de Pertignat. Il était bien garni, et j'empochai une épaisse liasse de billets. D'assassin, je devenais voleur. Sans aucune répugnance, cette fois. Les morts n'ont plus besoin d'argent.

Je rejoignis le groupe. Pour la première fois, nous étions tous physiquement réunis. Mais, sauf pour Joëlle, il ne s'agissait pas de retrouvailles. Nous n'avions jamais été séparés.

Je conduisais, plutôt machinalement. Le trafic nocturne réduit ne me demandait pas une grande vigilance. Un souffle de vent frais passait par ma vitre entrouverte.

Lucien, qui me tenait compagnie dans l'habitacle, s'était assoupi depuis près d'une heure. Il se tassait dans l'angle, la tête inclinée. Sa casquette avait glissé, découvrant partiellement son crâne rasé. Lui et moi portions l'uniforme de la SARE. En cas de contrôle routier, nous aurions l'air d'être en mission pour notre employeur. Et nous pourrions produire, tirés de la boîte à gants, les papiers du véhicule et une autorisation de circuler permanente.

Nous avons pris la camionnette dans le garage du bâtiment B. Elle était maniable, rapide, et juste assez grande pour servir nos desseins : assurer le transport du groupe, plus celui de la machine de Pertignat, que nous emportions. Il fallait la soustraire à Salles, et, de plus, Michel prévoyait qu'elle nous serait encore utile.

Nous avons réussi notre évasion sans nulle difficulté, tous les gardes en service ayant été endormis par Michel. David, qui possédait une faculté lui permettant de capter les pensées animales – d'après lui, tous les animaux étaient naturellement télépathes –, s'était occupé des chiens. Et nous avons vu les dobermans oublier leur conditionnement pour gémir de tendresse en lui léchant les mains.

J'étais seul. Le groupe dormait. Michel aussi, mais plus profondément. Il s'était totalement déconnecté, en vue de reconstituer ses réserves d'énergie. Endormir les gardes les avait presque complètement épuisées. Même en joignant nos appels, nous ne parviendrions pas à le réveiller, ce dont nous étions prévenus.

J'étais livré à moi-même, mais je disposais d'un plan précis. Regagner Paris par l'autoroute, le plus rapidement possible. Les traces d'avenir indiquaient que Salles n'aurait pas connaissance des événements de la nuit avant le lendemain matin. Il ferait alors jouer ses relations pour déclencher une chasse policière. D'ici là, il faudrait que nous ayons trouvé un abri.

Je poussais le moteur à son maximum, sans me soucier des limitations de vitesse. Comme je l'avais un instant supposé à cause des châtaigniers, notre prison avait bien été située en Ardèche, dans une région plutôt déserte, et j'avais perdu beaucoup de temps à zigzaguer dans de mauvais chemins campagnards pour rejoindre l'autoroute.

Le ruban asphalté se déroulait, délimité par mes phares. Je ne levais le pied de l'accélérateur que de temps à autre, et juste assez pour ne pas surmener le moteur. J'avalais les kilomètres, satisfait de voir la distance s'amenuiser régulièrement. Chaque tour de roue me rapprochait de Léna. Nous nous proposons de nous réfugier provisoirement chez elle.

Trop épuisé mentalement, Michel n'avait pu tenter un contact à longue distance sur son cerveau fermé, et je ne savais rien de mon Astéroïde. Les traces d'avenir à son sujet étaient bonnes, mais j'aurais préféré des détails plus concrets.

La monotonie de la route m'hypnotisait. Occasionnellement, je déboîtai pour sauter l'un des rares camions. La crise de l'énergie avait éliminé pour une bonne part le transport par route des marchandises. Autorisation de circuler et allocation d'essence n'étaient pas aisées à obtenir.

Des petits muscles crispés dans mes épaules et ma nuque annonçaient la fatigue. Mes paupières étaient lourdes, et mes yeux picotants. D'ici peu, il faudrait que je réveille Lucien pour qu'il prenne le relais.

Ils se matérialisèrent dans mon rétroviseur. Deux motards, emboîtés dans leurs bulles transparentes.

Ma vitesse excessive, enregistrée par quelque radar, avait dû se répercuter sur le tableau de surveillance d'un gendarme. Maussade d'être affecté à la garde de nuit, il se distrait en envoyant ses petits frères à mes trousse.

Ceci avait été prévu, et il n'était nullement question de faire la course. Non seulement ils disposaient de machines atteignant aisément les 300 km/h, mais ils possédaient également des émetteurs. Ils me rattraperaient, ou feraient établir des barrages.

Je ralentis, très sagement, et réveillai Lucien :

— Les flics !

Message verbal, qui ne déranga pas le groupe. Pour le moment, ce n'était pas nécessaire.

Lucien se redressa, remit sa casquette en bonne position et prit l'aspect indifférent et figé du parfait robot. J'en fis autant, dans la mesure de mes moyens. Je n'étais pas trop inquiet. D'après les prévisions de Michel, notre voyage devait être sans ennuis. Un contrôle ne signifierait rien de plus qu'une contravention. La SARE en ferait ce qu'elle voudrait. Ils apprendraient que nous avions été interceptés à proximité de Lyon, et rien de plus.

Le premier motard me dépassa, et se rabattit avec un signe du bras. J'allai me garer, très docilement, sur la bande d'arrêt d'urgence.

Il stoppa, fit basculer sa bulle de plexi, et s'approcha avec ce dandinement paresseux qui semble être le symbole du flic-motard, et qui est probablement dû à l'inconfort des longues chevauchées. Son frère jumeau s'était collé derrière mon véhicule.

L'entrevue fut brève, et très courtoise. J'admis avoir sans doute dépassé la limitation de vitesse, mais arguai des ordres de mon employeur : ma cargaison devait être livrée très rapidement. Le motard s'humanisa assez pour rire en disant que mon patron serait sûrement moins pressé après avoir payé l'amende. Il me conseilla d'éviter la récidive, plusieurs infractions pouvant amener le retrait de l'autorisation de circuler.

Il remonta sur sa machine, et s'éloigna. Son double le suivait, comme tiré par un fil invisible.

Je profitai de la halte pour prier Lucien de me relayer. Nous changeâmes de place. J'étais assez las pour m'endormir très rapidement.

\* \* \*

J'avais repris le volant depuis environ une heure. Lucien somnolait, en changeant fréquemment de position. Je comprenais son problème. Courbatures. J'en avais aussi.

L'aube se levait, grisâtre, légèrement brumeuse. Nous approchions du but.

Suivant le plan prévu, j'arrêtai la camionnette sur une aire de repos, à proximité de Fontainebleau. Je réveillai Ahmed, et mon appel mental tira tout le groupe du sommeil, sauf Michel.

— *Penses-tu pouvoir y aller, Ahmed ?*

Je pus percevoir les antennes mentales qu'il déploya pour mesurer la distance. Il répondit :

— *Oui. Je sens Paris. Montre-moi !*

Je lui ouvris mon esprit, et me concentrai sur l'appartement de Léna.

Il se matérialisa dans la chambre, et ses doigts trouvèrent, comme s'ils étaient les miens, l'interrupteur de la lampe de chevet. La pièce familière que je voyais par ses yeux sortit de l'ombre. Murs tendus de toile bise, meubles de plastique brun luisant.

Marie-Hélène dormait, le nez dans l'oreiller. Une touffe de cheveux blonds embroussaillés surgissait des draps et couvertures.

Ahmed saisit entre deux doigts une mèche blonde, et la tira légèrement.

Le corps roulé en boule se déplia en grognant, puis Léna, réveillée, s'assit brusquement. Son visage, démaquillé, un peu gonflé de sommeil, m'émut. J'étais présent, et éloigné. J'avais envie de la serrer dans mes bras. Une tendresse inutile refermait mes mains sur le vide. Elle regardait l'enfant nu, perché sur sa jambe unique, qui s'appuyait à son lit. Ses yeux très bleus s'étonnaient. Elle les frota, machinalement.

— Comment es-tu entré ici ?

— C'est Julien qui m'envoie, dit Ahmed.

— Julien ? Il va bien ? Mais... J'ai fermé ma porte à clé, j'en suis sûre. Comment ?... C'est invraisemblable ! Comment es-tu entré ?

— J'ai passe-muraillé, dit Ahmed, placide.

— Passe-muraillé ? Je ne comprends rien ! Je dois rêver...

Elle s'effrayait. Elle remonta la couverture, et la serra autour de ses épaules, dans un geste inconscient. Elle cherchait à se protéger d'une situation angoissante par excès d'absurdité. Elle ressemblait à une fillette apeurée.

J'intervins pour les explications. Par la bouche d'Ahmed, je lui racontai mon histoire. Une histoire bien peu crédible, mais elle l'accepta dès que je l'eus rassurée par quelques phrases clés basées sur notre vieille complicité.

— Je savais que tu n'aurais pas dû signer ce contrat, dit-elle. Je me suis fait tant de souci... J'ai attendu une lettre, jour après jour, et elle ne venait jamais...

Je questionnai :

— Est-ce que la SARE a pu, de quelque façon, être avertie de ton existence ?

Elle plissa les paupières, et ses yeux remontèrent vers ses tempes.

— J'ai eu très souvent envie d'y aller pour gueuler ! Je ne l'ai pas fait parce que je craignais de te causer des

ennuis. Mais j'ai demandé à un ami journaliste de faire une enquête discrète. Je voulais essayer d'apprendre où tu te trouvais. Il n'en est rien sorti. Jean-Jacques avait à peine commencé à fouiner que son patron l'a fait appeler pour lui passer un savon. Et pour lui ordonner de laisser tomber s'il ne voulait pas perdre son job.

— C'est très ennuyeux, dis-je. Par ce journaliste, la SARE remontera jusqu'à toi.

Elle se leva, d'une détente, rejetant draps et couvertures. Sa chemise de nuit flotta, pour retomber jusqu'à ses pieds.

— Je visiophone à Jean-Jacques. Je vais lui demander de ne pas parler de moi si on le questionne. Il ne dira rien, c'est un ami sûr.

C'était inutile, et je le lui expliquai. Même avec une totale bonne volonté, l'ami journaliste ne pourrait pas taire l'existence de Léna si la SARE employait sa technique d'interrogatoire personnelle. Nous devons passer à une autre phase du plan.

Je la détaillai à Léna, en lui indiquant quel serait son rôle. L'ami journaliste devrait aussi s'y intégrer.

Ahmed rejoignit la camionnette, et se rhabilla en se plaignant du froid. Malgré l'avance du printemps, la température, surtout à l'aube, n'était pas assez clémente pour qu'il prenne plaisir à être nu. Il grelottait.

Je repris la direction de Paris. Nous devons rejoindre la ville, et y disparaître, avant que le déclenchement de la chasse rende notre véhicule inutilisable.

Quartier de la Défense. La jungle, et le refuge de tous ceux qui ont rejeté la société, ou ont été rejetés par elle. À notre époque, ils sont très nombreux. Les bons citoyens ne fréquentent pas ce périmètre. Les flics non plus. Qu'y apparaisse l'ombre d'un uniforme, et les racleurs oublieront leurs querelles intestines pour faire bloc contre l'ennemi commun. À l'abri dans leurs tours imprenables, ils lapideront l'assaillant comme de leurs créneaux les assiégés d'un château fort. Le gouvernement, débordé, a renoncé depuis longtemps à tenter de nettoyer ce secteur. Paris tolère, faute de pouvoir l'éliminer, cette moderne cour des miracles née de la crise de l'énergie.

Les premières restrictions d'électricité, et leurs coupures de courant, l'impossibilité d'user d'un groupe électrogène, le strict rationnement de l'essence, ont condamné à mort les tours.

Les bureaux furent les premiers à se vider de leurs occupants. Être contraint, à l'occasion, de monter à pied une vingtaine d'étages ne tentait absolument personne, ni cadres, ni employés. Personne n'appréciait non plus d'étouffer derrière des vitres scellées quand le système de climatisation interrompait son fonctionnement. Les sociétés déménagèrent.

Les immeubles à usage d'habitation se vidèrent aussi. Ceux qui louaient leurs appartements s'empressèrent de déguerpir. Les malchanceux qui l'avaient acheté s'accrochèrent plus longtemps, bon gré mal gré, puis renoncèrent quand même. Les immeubles non entretenus se dégradèrent, et appartements et bureaux vides attiraient quant à eux une foule de squatters. Des gens qui, poussés par la nécessité, cherchaient un refuge, n'importe lequel.

Chômeurs et racleurs prirent peu à peu possession des lieux, et y recréèrent un mode d'existence basé sur la loi du plus fort, qui ne devait rien aux règles de bonne vie et mœurs.

Quelques tentatives effectuées par la Brigade d'urgence pour nettoyer le quartier de sa faune se soldèrent par des échecs cuisants. Le gouvernement avait bien d'autres chats à fouetter, et n'arrivait du reste à régler aucun de ses problèmes. Il préféra fermer les yeux. La Défense devint le Royaume de Thune, et les déshérités de tout poil y prospérèrent, réglant eux-mêmes leurs comptes, et établissant leurs propres lois.

C'était dans ce Royaume que nous allions chercher refuge. Le seul lieu où nous serions à l'abri des poursuites. La toute-puissance de l'argent incarnée par Salles s'arrêterait à ses limites.

Je garai la camionnette sur un parking désaffecté. Un amoncellement d'ordures le transformait en dépotoir. Chats faméliques et roquets efflanqués y fouillaient, confondus dans la même misère. La haine ancestrale ne se réveillait que si l'un d'eux découvrait quelque chose de mangeable.

Nous abandonnâmes la camionnette, et je laissai les clés sur le tableau de bord. Avant une heure, le véhicule serait volé, et revendu à quelque spécialiste du maquillage, ce qui effacerait toutes nos traces. Jamais la SARE ne retrouverait son bien.

Lucien portait Michel, toujours endormi, dans une couverture accrochée à ses épaules. J'avais installé Ahmed sur la machine de Pertignat. Elle était munie de roulettes, et je la poussais.

Sauf les deux plus jeunes, nous étions tous armés de pistolets pris aux gardes. J'espérais que nous n'aurions pas à nous en servir.

Nous nous dirigeâmes vers le plus proche objectif. Une tour noire qui dépassait ses sœurs de plusieurs étages. Ses fenêtres, crevées comme des yeux, avaient été colmatées par des moyens de fortune, morceaux de carton, sacs plastique, chiffons crasseux, panneaux de contreplaqué...

Nous franchîmes des portes autrefois vitrées, hérissées d'éclats aigus. Le hall, jadis luxueux, puait. Les relents d'urine étaient la note dominante. Dans un bac de terre durcie, une branche de lierre malingre essayait de survivre.

— *Il meurt de soif*, émit Colette, indignée. *Je lui donnerai de l'eau.*

Comme David avec les animaux, elle captait les plantes, et les comprenait.

Au fond du hall, contre un mur zébré de graffitis plus ou moins obscènes, trois hommes assis sur les dalles jouaient aux cartes. Deux garçons d'une vingtaine d'années à allure souple et nerveuse de loups maigres, et un homme âgé, symbole du parfait clochard : mèches grasseuses sous un bonnet de laine pisseux, loques rigides et

luisantes de vieille crasse. Ses yeux délavés, son visage bouffi et son ventre gonflé d'hydropique trahissaient l'alcoolisme. Ses sclérotiques jaunâtres étaient striées de veinules sanglantes.

Ils se levèrent tous trois quand nous entrâmes. La cloche en ahanant, les deux garçons d'une même détente aisée des cuisses. Visages fermés, et regards inexpressifs.

Notre groupe se resserra instinctivement. Joëlle appuya sa hanche contre la mienne. Ses yeux de miel étaient inquiets.

L'un des deux garçons s'avança vers nous. Cheveux et barbe roux, yeux étroits, d'un gris mouillé. Il avait un visage aigu, et une bouche aux lèvres très rouges, balafre saignante dans ses poils frisés. Une main aux doigts longs se glissa comme un animal furtif dans la poche d'un jean éraillé.

— Qu'vous voulez ?

La question était sèche, et distante.

— Un trou, répondit Lucien. On a les flics au cul.

Il avait avancé d'un pas, se détachant du groupe. Le poids de Michel, accroché à son dos, tirait ses épaules en arrière. Son visage était aussi fermé que celui du jeune rouquin, et il parlait le même langage. Il était à l'aise, et il existait une parenté entre lui et le jeune loup. Celle des rues populeuses où ils avaient grandi.

Je savais qu'il utiliserait sans hésiter son arme, s'il le jugeait nécessaire, simplement parce que, pour survivre dans la jungle, il est indispensable d'y affirmer sa force.

Le rouquin abaissa légèrement ses paupières, réduisant son regard à un mince fil couleur d'ardoise.

— Un trou ? Ça peut s'faire. Y a un truc vide au huitième. Mais faudra payer l'loyer !

Le clochard avait croisé sur son ventre débordant des mains noueuses d'arthritique. La discussion ne l'intéressait pas. Ses yeux noyés d'eau regardaient dans le vague. Le deuxième garçon s'adossait au mur, avec une nonchalance feinte. Teint basané, yeux très noirs, et courbure orgueilleuse du nez. Un chaume de barbe bleuissait son menton et ses joues. Ses cheveux se nouaient en boucles couleur de charbon.

— D'ac pour un loyer, dit Lucien, mais léger léger. On va pas s'laisser tondre. On peut aussi payer en pruneaux !

Il fit apparaître, d'un geste coulé, le revolver qu'il braqua une seconde avant de l'escamoter. La vue de l'arme fit briller les prunelles des jeunes loups, et éveilla de l'intérêt jusque dans le regard vague du clochard.

— Pour l'loyer, faudra voir Jet. C'est lui qui décide. C'soir. L'est pas là.

Les yeux gris m'examinèrent brièvement, puis revinrent à Lucien.

— C'est quoi, c't'uniforme ?

— C'lui d'la boîte où on bossait.

— Faudra pas garder ça. Ici, les uniformes, on n'aime pas. À la nuit, quelqu'un pourrait s'gourer, et vous prendre pour des bourres. Ça s'rait malsain. Pour vos pommes...

Il nous donnait un conseil, amical et désintéressé. Nous avions été acceptés.

Sa main étroite et longue fit un geste vers une porte à demi défoncée qui s'arrachait de son chambranle.

— C'est par là. Pouvez monter. Prenez l'truc à droite, au huitième. Jet vous verra c'soir.

L'escalier, un boyau noir sans fenêtres, se tapissait d'ordures. La puanteur du hall était ici monstrueusement décuplée. La lampe de poche que Lucien alluma fit fuir une demi-douzaine de rats, et affola un grouillement de cafards.

Joëlle choisit cet instant pour découvrir ses facultés télépathiques. Le groupe fut submergé par une intense émission de dégoût et d'effroi.

Nous accueillîmes la nouvelle recrue, et nous nous employâmes à la rassurer. Nous avions trouvé un refuge, et tout allait bien.

Elle voulait bien nous croire, mais l'émission de crainte se poursuivait. Les rats l'épouvantaient.

— *Ils ont plus peur que toi, émit David. Et je peux les contrôler. Tu n'as rien à craindre.*

Il diffusait une rassurante chaleur, et Joëlle se calma.

Colette se chargea de la machine. La lourde boîte noire s'envola, rasant les marches, pour se poser doucement sur le premier palier.

La force mentale que la fillette développait à sa guise était stupéfiante. Michel la croyait à peu près sans limites. Si elle en éprouvait le désir, Colette pourrait probablement faire décoller une montagne de ses assises. Mais elle n'y voyait qu'un jeu, et, en manipulant la machine, elle s'amusait.

Nous prîmes possession, au huitième étage, de quatre pièces vides. Poussiéreuses, mais non malpropres. Depuis le départ des locataires officiels, elles n'avaient plus été occupées. Elles ne sentaient que le renfermé. Nous brisâmes quelques vitres, pour assurer une circulation d'air. Salle de bains et W.-C. semblaient en état de fonctionnement, mais,



bien entendu, les robots ne donnaient pas une goutte d'eau.

— Doit y avoir d'la flotte que'que part, dit Lucien. Comment f'raient les aut' ? On d'mandera.

Le groupe installé, lui et moi redescendîmes pour rejoindre le carrefour en bordure du quartier où j'avais donné rendez-vous à Léna.

Malgré la fraîcheur d'un mois de mai aigre, nous avions abandonné nos vestes d'uniforme. Le conseil donné par le rouquin était valable. Bien que de coupe plus ou moins militaire, nos chemises pouvaient passer. Et nous avions remplacé nos casquettes par des bonnets de laine. Ils avaient le mérite de dissimuler nos crânes tondu.

Mon Astéroïde patientait à l'angle d'une rue. Elle était emballée dans un imperméable trop vaste. Sa tête en émergeait comme d'une toile de tente. Je l'embrassai, envahi par un flot doux et traître de tendresse. Elle m'avait manqué, et je retrouvais une part importante de moi-même. La complicité qui nous liait avait tissé des attaches aussi solides, bien que différentes, que celles qui me soudaient au groupe. Je ne pouvais capter ses pensées, et je les connaissais cependant.

L'ami journaliste nous attendait aussi. Pour échapper à la SARE, il allait devoir partager notre retraite. Averti du danger qu'il courait, il acceptait de se joindre à nous. Je l'imaginai aisément poussé dans l'aventure plus par sa curiosité de reporter bien né que par crainte. Dans toute l'affaire, il ne devait voir que le « papier » juteux. Papier n'ayant aucune chance d'être publié, ce qu'il savait certainement, mais il ne renoncerait jamais à poursuivre la vérité. Il était né, et mourrait curieux. Comme le chat. Des yeux ironiques, un sourire d'éternel adolescent, et le nez insolemment retroussé. L'aisance du caméléon pour se fondre dans l'environnement. Il dissimulait, sous une nonchalance moqueuse, une intelligence extrêmement aiguë.

Lucien et moi l'acceptâmes immédiatement. Il possédait au plus haut point l'art de communiquer, d'emblée, sur la longueur d'onde de l'interlocuteur.

Lui et Léna étaient lourdement chargés. Ils apportaient, sur notre demande, de quoi rendre dans l'immédiat notre campement à peu près vivable.

Nous allions vers notre base, la tour noire, quand Michel s'éveilla. Son esprit toucha brièvement les nôtres, s'évada pour une autre quête, et revint.

— *J'ai sondé le journaliste. Il est à classer dans les ouverts. Il entrera dans le groupe.*

Il coupa le contact.

Nous suivions une rue creusée de nids de poule. Les paquets que nous transportions nous encombraient. Le mien, vivres et boissons, était assez pesant pour me faire transpirer. L'absence de veste ne me gênait plus du tout. Le revolver, que j'avais introduit en la déchirant dans une poche trop étroite, me râpait la cuisse. Les tours nous cernaient, rétrécissant la rue, et réduisant sa perspective.

Léna choisissait son chemin, en chatte dégoûtée qui veille à contourner les ordures. Son nez offensé par la puanteur diffuse se fronçait. Jean-Jacques sifflait un air ancien, du Brassens : « Je suis la mauvaise herbe, braves gens, braves gens... » Il maintenait à deux mains un énorme ballot juché sur ses épaules. Il examinait le décor, et je pouvais presque deviner les phrases descriptives qu'il était en train d'agencer. Moi, je voyais le dessin que je ferais bientôt : les tours stylisées dans la démesure, et l'homme-insecte qui osait se frotter à leur base...

L'avertissement de Michel me fit sursauter, de même que Lucien.

— *Attention ! Un groupe vous suit. Ils veulent vous dépouiller.*

J'eus beau regarder et regarder encore, je ne vis rien, même pas une ombre. L'ennemi, à l'aise sur le terrain, l'utilisait pour rester invisible.

Lucien réagit plus intelligemment que moi. Il posa son fardeau et fit surgir le pistolet glissé dans sa ceinture sous un pan de chemise.

— Tu frais bien d'sortir le tien aussi !

Je suivis son conseil, et déchirai un peu plus cette poche vraiment pas prévue pour servir de gaine. J'y mis du temps. En ce qui concernait les armes à feu, je n'étais absolument pas doué.

Lucien s'en amusa :

— Question défourailage éclair, tu r'passeras !

Jean-Jacques et Léna questionnaient en même temps. Je les renseignai.

Michel émit :

— *Ils se concertent. Les armes les ont effrayés. Ils vont renoncer.*

Ils renoncèrent, en effet, quelques instants plus tard, et Michel nous le signala. À aucun moment, nous ne les avons vus. Des rats. Furtifs, et pas très courageux...

Jean-Jacques prit l'incident avec une absolue philosophie mais Léna était effrayée. Elle l'avoua :

— Je crois que j'ai la frousse, Grand Chef.

Je me rapprochai d'elle, et nous marchames du meme pas.

\* \* \*

La nuit vint, et avec elle Jet, lui-même créature de l'ombre. Ses lieutenants, les jeunes loups, l'accompagnaient. Le rouquin, pur produit de la banlieue parisienne, se prénomait Arnaud : le brun, né en Israël, s'appelait Uri.

Jet était un noir d'origine américaine. Très grand et très musclé, il ressemblait à un fauve, perpétuellement sur le qui-vive. Ses yeux d'un brun très clair bougeaient, passant de l'un à l'autre membre du groupe, et les enregistrant sur son ordinateur personnel. Il avait un visage aux traits nets, nez et lèvres affinés par un mélange de sang. Ses cheveux crépus, taillés très court, le casquaient d'un pelage dru. Longues jambes minces et nerveuses, longs bras, ossature solide. Il évoqua pour moi un guerrier massai, le moran ; prêt à recevoir sur sa lance la charge du lion.

Il accepta les ratés, et leur aspect, Michel, le génie sous une enveloppe déroutante, sans la moindre réticence. Il pensait vite, et juste.

Michel savait que la collaboration de Jet nous serait nécessaire, et, en parlant par l'intermédiaire de David, il proposa une association. Qui fut acceptée.

Dans les traces d'avenir, Jet, Arnaud et Uri figuraient comme membres du groupe.

Nous étions installés dans une vie aussi cloîtrée que la précédente. Nous avions des voisins, et nous les entendions parfois, sans jamais les voir. Jet, qui faisait régner dans l'immeuble une manière d'ordre accommodé aux particularités du quartier, avait établi un barrage nous concernant. Personne ne devait chercher à prendre contact avec nous. La consigne avait été jusqu'alors respectée, ce qui valait mieux pour nous.

Nous étions recherchés, et nous avions eu les honneurs de la presse et des écrans télé.

L'histoire, fort bien montée, ne devait rien à la réalité des faits. Nous avions été présentés comme des malades, porteurs des germes d'une fièvre cérébrale mal connue, mais très contagieuse. Pertignat, le spécialiste, avait été victime de cette étrange affection alors qu'il s'efforçait d'y trouver un remède. Jean-Jacques et Marie-Hélène, susceptibles d'avoir été contaminés, étaient également recherchés.

J'admire l'astuce de l'ennemi. Le meurtre de Pertignat, qui aurait pu poser un point d'interrogation gênant, proprement escamoté ; plus cette superbe idée de nous transformer en foyers microbiens. La peur est un puissant levier. Surtout celle qui s'appuie sur des risques d'épidémie. Même sans posséder une âme de délateur, n'importe quel citoyen nous découvrant aurait tendance à nous signaler au plus tôt. Le Royaume de Thune, où nous aurions pu prospérer à l'aise en étant recherchés pour toute autre raison, ne nous protégeait plus guère. Ses habitants répugneraient certes à renseigner l'ennemi commun : le flic, mais la crainte de contracter une maladie mortelle pourrait être plus forte que la loi de solidarité.

Ceux qui nous avaient vus, Jet, Uri et Arnaud, ne nous trahiraient pas. Le clochard aurait été plus dangereux ; mais Michel, en sondant la vieille cervelle spongieuse de l'alcoolique, s'était assuré qu'il nous avait déjà pratiquement oubliés. Comme rien ne l'intéressait hormis sa bouteille, il y avait peu de chances que cette mémoire noyée se réveillât.

Nous campions, notre horizon borné aux murs de notre habitacle. Uri et Arnaud assuraient notre ravitaillement. L'eau venait à nous dans des seaux, en provenance d'une conduite clandestinement rouverte dans les sous-sols par les squatters.

Le problème posé par l'absence d'électricité fut réglé par un lot de batteries, et la machine de Pertignat put être remise en service. Jet, qui avait des contacts partout, nous procura seringues et ampoules de somnifère. Les crânes rasés devinrent la règle.

Léna contemplait, écoeuvée, sa tête dépouillée dans une glace de poche. Elle n'était pas certaine qu'acquérir des pouvoirs mentaux valût ce sacrifice. Elle supportait de son mieux sa claustration, mais je la devinais tendue, et inquiète de l'avenir. Je ne pouvais la rassurer qu'avec des mots, ce qui était bien peu. Elle avait toujours mené une vie extrêmement active, et son existence larvée actuelle lui pesait.

Nous étions réunis, et heureux de l'être, mais il manquait le total contact de nos esprits. Je l'espérais proche.

L'argent du portefeuille de Pertignat s'épuisa. Nous réglâmes le problème par un raid dans les bureaux parisiens de la SARE. Jet et Ahmed s'en chargèrent. Michel avait puisé dans les cerveaux tous les renseignements nécessaires, combinaison du coffre, emplacement des signaux d'alarme...

Ahmed se matérialisa en bonne place, débrancha les contacts, et ouvrit le coffre. Un ballot de liasses, précipité par une fenêtre donnant dans une ruelle paisible, chut dans les bras de Jet. Jamais cambriolage ne fut plus aisément réalisé. Et la SARE fut contrainte de nous régler, avec de très gros intérêts, notre dû.

\* \* \*

Nous devînmes riches, d'un coup, et dégagés de toutes contingences matérielles. Ni gros titres dans la presse, ni même entrefilets, ne mentionnèrent ce prélèvement.

Michel explorait les traces d'avenir, et sondait périodiquement le cerveau de Salles. Notre ennemi demeurait

impuissant. Pour nous atteindre, il aurait beaucoup sacrifié, mais les rapports de police négatifs qui lui parvenaient le jetaient dans des crises de rage démente. Nous contrarions ses projets ! Il ne pouvait rien exister de plus inadmissible ! Même s'il devait passer la terre entière au peigne fin, il finirait par nous attraper.

Je tuais les heures en dessins, jeux de cartes, parties d'échecs avec David qui me battait immanquablement. Je n'étais pas trop malheureux de ma vie monotone. Depuis mes premiers contacts avec la SARE, j'avais l'impression d'être intégré dans un monde immobile, tout entier fait d'heures mortes et d'attente. Mon tempérament enclin aux rêveries s'en accommodait assez bien. Je ne souffrais guère de mon emprisonnement. Les fenêtres de nos pièces m'étaient suffisantes ouvertures sur l'extérieur.

J'y suivais la course des nuages, les jeux du vent, le rythme de la pluie. Je détaillais les rares passants, toujours pressés, furtifs, qui suivaient plus volontiers la base des immeubles plutôt que de couper par le travers.

Un ancien espace vert, arbres pelés et pelouses galeuses, servait occasionnellement de terrain de jeux à des groupes d'enfants malingres. Vite effrayés par un bruit inhabituel, ils subsistaient, moineaux gardant malgré tout la joie de vivre de l'enfance. Ils peuplaient mes dessins, ce qui provoquait chez mes modèles traditionnels, Ahmed et Colette, des pincements de jalousie.

Jet, le plus âgé d'entre nous avec ses trente-sept ans, nous rejoignit paradoxalement le premier. Je fus surpris de découvrir un esprit toute générosité, semblable à celui de Sylvie. Dès l'enfance, une existence dure avait forgé la carapace qui le protégeait. Mais une bonté fondamentale, celle qui vient du cœur et non d'une morale acquise, l'habitait. Sa générosité était force, et non faiblesse, et il la contrôlait totalement.

Léna accéda à la télépathie. Son esprit et le mien se rejoignirent, si profondément que rien ne pourrait plus nous séparer.

Notre premier acte d'amour, après cette fusion, fut une extraordinaire expérience. Nos sensations s'interpénétrèrent, et nous n'en pûmes démêler ce qui appartenait à l'un ou à l'autre. Nous sûmes que jusque-là, nous avions fait l'amour chacun prisonnier de sa propre peau, et que, pour la première fois, nous étions réellement unis.

Arnaud, puis Uri, puis Jean-Jacques, rejoignirent le groupe et y trouvèrent leur place. Nous formions un être multiple, chaque personnalité demeurant distincte, et se fondant cependant dans l'âme collective. Nous étions le groupe, frères et sœurs unis par des liens mentaux indissolubles, et aussi les individualités, chacune totalement libre. Mais le vocabulaire traditionnel manque de mots pour décrire cette expérience absolument neuve...

\* \* \*

Après un printemps frileux et grognon, l'été s'installa en beauté. Il explosa dans une vague de chaleur mordante. Les tours de la Défense burent et réverbérèrent l'ardeur solaire. La chaleur rendit notre existence inconfortable. Les denrées alimentaires protestèrent contre l'absence de réfrigérateur en s'altérant très vite. Le manque d'eau courante fut pire. En faisant une toilette sommaire qui économisait le liquide, nous rêvions tous à l'abondance d'une douche fraîche.

Nos fenêtres scellées, même entaillées çà et là, n'assuraient qu'une circulation d'air parcimonieuse. Comme par temps de brouillard, la pollution atmosphérique devenait plus sensible. Les nuits suffocantes étaient pénibles, et nous dormions mal.

Ahmed et Colette eurent les yeux cernés, et des joues trop pâles.

— *Nous ne pourrons pas vivre indéfiniment dans ces conditions, émit Michel. Les traces d'avenir indiquent une solution, mais il est indispensable que je repasse sous le casque. Je n'ai pas encore développé toutes mes possibilités. Il s'ensuivra une longue période de sommeil, très gênante puisque aucun contrôle ne pourra plus être effectué. Évidemment, nous serons à la merci de ces impondérables qui ne s'inscrivent pas dans mes prévisions. Il faudra nous fier en partie à la chance. J'ai pesé toutes les données. Le risque à prendre est minime, et je crois que nous devons le courir. La décision, toutefois, ne m'appartient pas totalement, et je tiens à obtenir votre accord.*

L'accord demandé afflua de tous côtés, sans une ombre de réticence. Comment aurions-nous pu le lui refuser ? Il était notre guide, librement accepté. Son intelligence, si au-delà des normes qu'elle échappait à toute classification, le plaçait dans la position du sage. La voie choisie par lui ne pouvait être que la meilleure, nous en étions certains. Entre nous régnait la compréhension absolue. Nos contacts mentaux ne permettaient ni dissimulation, ni doute, ni mensonge. Nous suivions Michel, parce qu'il était le plus apte, et ceci ne pouvait être contesté. Jamais le groupe ne succomberait aux mesquineries fréquentes chez l'être humain. Comprendre totalement son prochain, c'est l'accepter, tel qu'il est.

Le clochard habitait, au rez-de-chaussée, une pièce étroite qui avait autrefois servi à entreposer du matériel de nettoyage. La plupart du temps, il demeurait dans cette bauge, tapissée de vieux journaux, encombrée de bouteilles vides, qu'il partageait fraternellement avec les rats et les cafards. En échange d'un vague gardiennage borné à la surveillance intermittente des portes de l'immeuble, Jet le ravitaillait en vivres et alcool, plus par charité que pour toute autre raison.

Nous n'avions pu envisager de l'intégrer au groupe, non pour cause de mépris ou de dégoût, mais parce que Michel le savait irrécupérable. Il était en trop mauvaise santé pour expérimenter la machine de Pertignat. Son organisme rongé par l'alcool n'y aurait pas résisté. Une cirrhose au dernier stade le poussait doucement vers la mort. En essayant de le sauver, nous l'aurions tué.

Il ne quittait pas volontiers son repaire. L'alcool lui suffisait en tout. Il y puisait assez de calories pour oublier le plus souvent de se nourrir, et les vivres fournis par Jet engraisaient les rats.

Il disparut, soudainement, et nous nous inquiétâmes. Dans la vieille mémoire défaillante, nos visages avaient pu s'inscrire. Qu'elle se réveillât, et l'ivrogne nous trahirait dans un bavardage de bistrot, aussi irresponsable qu'un petit enfant.

Arnaud et Uri tentèrent de retrouver sa trace. Un périple hors quartier les promena, de cafés en cafés, sans aucun résultat.

Michel dormait.

Lorsqu'il s'éveilla, l'enchaînement des faits que nous ignorions nous avait conduits au bord du désastre.

La Brigade d'urgence se préparait à investir le quartier de la Défense. Et, cette fois, des méthodes qui n'avaient pas jusqu'alors été mises en œuvre seraient employées pour nettoyer la zone gangrenée.

Le prétexte : on supposait que les malades recherchés s'y cachaient, et les risques qu'ils faisaient courir à la ville entière en refusant de se laisser soigner justifiaient tout.

Jet admit, d'emblée, qu'il était trop tard pour réagir. Malgré la propagande, une partie des squatters se battraient tout de même, mais de manière anarchique, alors que résister à cet ultime assaut aurait demandé une excellente coordination. De plus, la peur d'une contagion microbienne en pousserait beaucoup à la reddition. D'autant plus vite que des phrases habiles, répercutées de tour en tour par des haut-parleurs, promettaient une totale impunité à tous ceux qui accepteraient de se rendre sans combat.

Michel, lui, savait que la lutte serait brève, et se solderait cette fois par un échec. Notre moderne Royaume de Thune allait en ce jour être vaincu. Et les gaz paralysants viendraient à bout des irréductibles.

— *Faut filer*, émit Lucien.

La même notion : nécessité d'une fuite urgente, émanait de tous les membres du groupe.

— *Trop tard*, répondit Michel. *Le quartier est déjà cerné. Ils attaqueront à l'aube, dans moins d'une heure.*

Plusieurs émissions mentales rappelèrent à Michel qu'il pouvait hypnotiser mentalement les assaillants.

— *Ils sont beaucoup trop nombreux. Je pourrais en endormir une partie, mais pas tous, avant d'épuiser mon énergie. De plus, ils opéreront en constante liaison radio. Une brèche ouverte dans leurs rangs les ferait converger vers le point devenu silencieux. Non. Une seule possibilité nous reste, mais elle est faible. Tout va dépendre de Jean-Jacques.*

— *De moi ?* émit le journaliste.

Sa pensée se teintait d'incrédulité.

— *Oui. Tu possèdes une faculté qui devrait éclore très bientôt. Nous allons tenter d'accélérer cette éclosion.*

— *Quelle faculté ?*

— *Une faculté proche de celle de Colette, et de celle d'Ahmed. Tu peux déplacer mentalement la matière, et tu peux passe-murailles. Mais Ahmed doit limiter à lui-même son transfert, il ne pourrait emmener avec lui fût-ce une plume d'oie. Et Colette ne saurait faire franchir aux objets qu'elle déplace le moindre obstacle matériel. Toi, si*

*plume à l'obscure. Et Colette ne saurait jurer franchir aux objets qu'elle dépiaçait le moindre obstacle matériel. 101, st. Tu peux nous projeter ailleurs, sans souci des barrières, par une simple démarche de l'esprit.*

Je sentis croître et durcir l'incrédulité qui imprégnait les pensées de Jean-Jacques. Elle se doublait d'ironie moqueuse.

— *Non, émit Michel. Cette faculté existe, mais, pour qu'elle puisse s'éveiller, il faut que tu y croies. Ton scepticisme sera le plus grand obstacle. Tu dois te fier à moi. T'ai-je jamais menti ?*

Jean-Jacques protesta. Il croyait Michel, mais il ne parvenait pas à croire en lui-même. Sa nature fondamentalement réaliste lui aurait fait rejeter, avant qu'il s'intégrât au groupe, tout phénomène paranormal. Il avait admis depuis leur réalité, mais des traces de son scepticisme initial demeuraient.

Je les sentis si profondément ancrées que je doutai. Si notre salut dépendait de sa foi, nous étions condamnés.

Michel me cingla mentalement :

— *Non ! Tu ne dois pas douter ! Nul d'entre nous ne doit douter ! Nous devons aider Jean-Jacques à découvrir, et à utiliser son pouvoir. Nous allons nous concentrer, et le soutenir. Unissez-vous !*

Nous nous unîmes. Les rets du doute s'arrachèrent, et disparurent. Nos pensées se joignirent, et se mêlèrent. Michel déployait toute sa puissance de persuasion, et il nous entraîna. Peu à peu, Jean-Jacques qui combattait son incrédulité nous suivit.

— *Essaie la machine de Pertignat, émit Michel. Amène-la ici. Tu peux le faire !*

La machine se trouvait dans la dernière pièce de notre refuge. Murs et portes closes nous en séparaient.

Jean-Jacques fit une tentative, avec une totale bonne volonté, mais, à la dernière seconde, le doute revint et il échoua. Il me sembla pourtant qu'il avait été proche de la réussite.

— *Tu l'as presque fait, émit Michel, approbateur. Je sais que tu vas y arriver. La trace d'avenir qui nous est favorable s'affermit. Essaie encore !*

De nouveau, nous unîmes nos esprits. Nous accomplissions un acte collectif. Je ne savais plus ce qui était Michel, ce qui était Jean-Jacques, Ahmed ou Sylvie, David ou Uri, Léna ou Colette, ou Joëlle, ou Arnaud, ou Jet, ou... moi. Je ne savais qui, exactement, tentait de soulever la boîte noire pour l'amener à nos pieds, comme un chien docile.

La tentative fut interrompue trop tôt, par une cascade de bruits. Rugissements de véhicules, et clameurs brutales de haut-parleurs. Une voix de géant, monstrueusement amplifiée et répercutée, envahit mes oreilles. Elle passait de la menace aux cajoleries, en un mélange savamment dosé. Il était impossible de l'ignorer, et elle me ramena à mon individualité.

Les réponses ne tardèrent pas. Une salve d'explosions tintantes se déchaîna. Les projectiles, principalement des bouteilles, plurent. Des cris injurieux, repris en chœur, firent écho à la voix géante, et ponctuèrent son discours.

Je sentis, extrêmement net, le désir de se battre aussi qui émanait de Jet, Uri et Arnaud. Lucien et... Léna furent saisis par le même besoin animal de lutter pour défendre la tanière. Je fus surpris de le ressentir également, quoique à un degré moindre. J'avais envie de rejoindre la fenêtre.

— *Non ! (Michel émettait de toute sa puissance.) Ne vous dispersez pas ! Restez unis ! Notre tâche, pour le moment, consiste à aider Jean-Jacques. Il nous faut combattre à notre manière, le reste serait inutile.*

Sa force mentale était assez grande pour nous réunir de nouveau. Nous oubliâmes la diversion, et nous cessâmes d'entendre la voix amplifiée, les cris, et les bruits d'éclatement.

Nos esprits faisaient la chaîne, et soutenaient Jean-Jacques.

Je pus percevoir le déclic mental qui se produisit, et sentir la naissance d'un pouvoir neuf, latent, mais jamais utilisé, qui se déployait et devenait actif.

Et la boîte noire fut là.

Elle vacilla, avant de se stabiliser. Le casque tinta légèrement dans son alvéole. Les fils qui l'unissaient à la machine frémirent, puis s'immobilisèrent.

Jean-Jacques était stupéfié par ce qu'il venait d'accomplir.

Dehors, les bruits s'intensifiaient, mais nous ne nous y intéressions plus.

Michel nous transmit l'image d'une demeure enfouie dans les arbres d'un parc fermé de hautes grilles. La maison aux lignes élégantes était typique de l'Île-de-France. Pierres patinées, et toit d'ardoises.

— *Elle est à vendre, émit Michel. Je l'ai sélectionnée depuis quelque temps comme ligne éventuelle de repli. Nous allons nous y réfugier, et nous l'achèterons. La SARE nous a heureusement mis à l'aise, même si sa contribution n'était pas volontaire.*

— *Où est située cette maison ?* demanda Jean-Jacques.

— *Si je te le dis, émit Michel, sa pensée teintée d'un humour léger, tu seras handicapé par l'idée de la distance.*

*L'endroit où elle se trouve importe peu, sauf sur ce point : elle est suffisamment isolée pour servir nos desseins. Ahmed, tu vas passe-murailler pour débrancher les signaux d'alarme. Ensuite, Jean-Jacques pourra se familiariser avec son nouveau talent en expédiant nos possessions, puis nous.*

— *C'est trop !* émit Jean-Jacques, plaintif. *Je ne pourrai jamais !*

— *Mais si, et aussi aisément que la première fois. Maintenant que tu as découvert ton don, il ira en s'affermissant... À toi, Ahmed !*

L'enfant se concentra sur l'image transmise par Michel : un sous-sol poussiéreux, et un panneau hérissé de manettes sur une muraille. Il disparut. Sa jambe artificielle et ses vêtements restèrent sur place.

— *Envoie-les-lui, Jean-Jacques.*

La demande était paisible, naturelle, et elle s'accompagnait d'une absolue certitude quant à la réussite. Jean-Jacques y puisa assez de foi en lui-même pour n'avoir qu'à peine besoin de notre aide. Les vêtements et la jambe de plastique rejoignirent Ahmed.

Les échos de la bataille se rapprochaient. Le jour levant blanchissait nos vitres. Un ciel limpide annonçait une belle matinée. Il faisait déjà chaud.

Jean-Jacques expédiait, par paquets successifs, toutes nos possessions. Son aisance s'affermissait à chaque transfert.

Ses doutes revinrent lorsqu'il en arriva aux êtres humains.

Je me proposai pour le premier transfert, en émettant une certitude paisible qui permit à Jean-Jacques d'agir sans douter.

Je ne ressentis absolument rien. Nulle impression de mouvement, de voyage, nulle perte de conscience, même fragmentaire.

J'étais avec le groupe, dans la tour noire, et je n'eus même pas le temps de compter une seconde avant de rejoindre Ahmed. À aucun moment, mon contact avec les autres ne fut rompu.

Mes yeux papillotèrent pour s'adapter à la pénombre. Un soupirail en verre dépoli, encore assombri par de la poussière, des toiles d'araignées, et des barreaux extérieurs, ne donnait qu'une clarté très chiche.

Ahmed fouillait dans les objets qui s'étaient amoncelés près de lui.

— *Je n'y vois rien,* émit-il, agacé. *Je ne trouve pas la lampe. David devrait venir.*

David apparut, en réponse à l'invocation. Ses yeux de nyctalope trouvèrent aisément la lampe réclamée. Il l'alluma, tandis que Léna se matérialisait près de moi. La lumière dégagea une vaste cave au sol de terre battue. Un établi s'accrochait au mur par des chaînes rouillées. Dans un angle, un balai de brindilles et une fourche édentée s'accolaient, liés par des guirlandes de toiles d'araignées. Léna, qui a en horreur toute bestiole à huit pattes, les regardait avec dégoût.

Je me moquai un peu d'elle, assez pour la faire rire.

Les membres du groupe nous rejoignaient, un par un. Michel arriva le dernier, roulé dans une couverture, et Jean-Jacques le déposa à terre avec une douceur prudente.

Et découvrit, avec une stupeur horrifiée, qu'il restait seul dans la pièce, alors que les échos de la lutte squatters-forces de police résonnaient, très proches de la tour noire.

Michel émit, avec une gaieté indulgente :

— *Tu oublies que tu peux passe-murailler aussi aisément qu'Ahmed.*

Mais Jean-Jacques avait peine à s'en persuader, et, de nouveau, nous nous unîmes pour l'aider. Son transfert suivit, très rapidement. Il souriait.

— *Quel papier je pourrais faire ! Mais pas un journal n'accepterait de le publier... Et quel lecteur croirait une aussi invraisemblable histoire ?*

Il bâilla, en se frottant les yeux de deux doigts. Nous ressentîmes tous sa lassitude.

— *Tuas besoin de dormir,* émit Michel. *Tu as presque épuisé ton énergie mentale. Il te faut du repos. Installons-nous.*

Nous prîmes possession de notre nouveau domaine. Domaine très vaste, qui comptait plus de quinze pièces. Hautes de plafond, vides de mobilier, mais nullement délabrées. L'usure du temps n'y était guère perceptible. Un entretien régulier avait gardé les lieux en bon état. Les parquets de bois marquetés luisaient encore, et ne grinçaient pas. Un visiophone, abandonné à même le plancher, n'attendait que le rebranchement de la ligne. Les installations électriques fonctionnaient.

Nous rouvrîmes un certain nombre de robinets d'arrêt, et l'eau circula dans les canalisations.

Jet, très correctement vêtu pour la circonstance, gagna le bourg voisin, et rendit visite au notaire qui était chargé

de l'entretenir de la propriété et de sa mise en vente. Ce tabernon, peut-être, comme un homme compassé aux yeux brillants de rat fureteur, flaira le client sérieux, et se mit en quatre pour lui plaire. Il promit d'accélérer au maximum les formalités, et accepta, contre le versement d'arrhes substantielles, que l'acquéreur prenne de suite possession des lieux.

Pour apaiser la curiosité qui taraudait le petit homme, encore qu'il s'efforçât de la dissimuler, Jet lui fournit quelques prétendues explications : retour impromptu de l'étranger avec famille, nécessité de se loger rapidement, et connaissance préalable des lieux due à une amitié avec l'ancien propriétaire. Tout ceci rendait sa hâte plausible.

Jet rentra avec un gros trousseau de clés.

— *Nous voici presque réinstallés dans la légalité*, émit Michel. *Mais, dans ce domaine, il reste encore à faire. Je vais me couper de vous un moment. Sauf en cas d'urgence, ne tentez pas de me contacter. J'ai un plan à établir.*

Son esprit se ferma.

Il ne nous rejoignit qu'au soir, peu avant l'heure du repas. Notre dîner, tiré de boîtes de conserve, chauffait sur les habituels réchauds.

— *Il va falloir éliminer Salles*, émit-il. *C'est l'unique solution.*

— *Le tuer ?*

J'avais eu une réaction brutale. Le souvenir du meurtre de Pertignat demeurait en moi, et il m'arrivait d'en éprouver un grand inconfort moral.

— *Non. Il n'est pas nécessaire de le tuer. J'ai développé de nouvelles facultés, qui permettront une méthode moins simpliste. Ma décision est prise, et je l'ai mûrement pesée. Je vais détruire partiellement son cerveau. Il ne restera en lui qu'une intelligence végétative. Il n'en souffrira pas, puisqu'il n'aura pas conscience d'avoir perdu quelque chose. Les débiles mentaux ne sont pas malheureux. Il vivra d'une vie animale, et elle aura pour lui ses joies.*

— *Il me semble que c'est pire que le tuer*, émit Sylvie.

— *Non. Tout ce qui vit veut continuer à vivre, c'est un besoin aveugle, et absolu. Je sais que ma décision est la bonne. Il ne pourra plus nuire, mais il vivra.*

Sa pensée ne vacillait, ni ne doutait. Il nous communiqua sa certitude, totalement raisonnée, et nous l'acceptâmes.

— *J'aurai besoin de votre aide. Avant de détruire le cerveau de Salles, je dois le contraindre à des actes qui assureront notre protection. La dépense d'énergie sera énorme, et il sera nécessaire que je vous en emprunte à tous.*

La chaîne mentale se noua, anneau par anneau. Nous suivîmes Michel, tandis qu'il s'introduisait dans l'esprit de Salles, et en prenait possession, non en envahisseur qui agresse et saccage, mais lentement, paisiblement, comme la marée montante gagne peu à peu sur la grève, et la submerge.

J'entrai avec lui, en combattant ma répugnance. Pour m'immerger dans les eaux puantes d'un égout, je n'aurais pas dû me contraindre davantage. Je contactais quelque chose de noir, de mauvais, de malpropre... J'avais l'impression d'en être physiquement sali.

Salles possédait, très certainement, des facultés télépathiques latentes. Une part de son esprit perçut notre intrusion, et y réagit par une vague de rage aussi mordante qu'un acide. J'eus peine à ne pas reculer.

Michel s'empara de la conscience de l'ennemi, assez rapidement pour que le groupe ne soit pas atteint par de trop profondes blessures. Mais nous admettions tous, à présent, la nécessité d'empêcher un esprit aussi malfaisant de continuer à nuire.

Pour amener le corps qu'il contrôlait à agir assez naturellement pour ne pas éveiller des soupçons, Michel puisa très largement dans la force mentale de tous.

Salles, téléguidé, contacta par visiophone quelques personnalités du monde politique à sa dévotion. Leurs interventions mettraient fin aux poursuites nous concernant.

Puis Michel, usant de son énergie psychique et de la nôtre comme d'un scalpel, détruisit certaines zones du cerveau de Salles. En le suivant, j'eus l'impression d'une lame microscopique qui taillait, avec une absolue précision, dans des nœuds cérébraux.

L'être que nous abandonnâmes, endormi dans un fauteuil, ronflait légèrement, bouche entrouverte.

En prenant le terme dans un sens humain, il n'avait plus d'intelligence.



Le soleil de l'été entraît par toutes nos baies. Beau temps, chaleur tempérée par la forêt proche. Notre domaine se situait en lisière des bois de Fontainebleau. Le mauvais chemin rural qui passait devant nos grilles restait le plus souvent désert, ce qui nous convenait très bien.

Notre parc prospérait. Colette lui dévouait tous ses soins. Le tuyau d'arrosage, manié mentalement, la suivait, docile, et crachait son eau comme une bête. Il se comportait en serpent ailé, qui plane et se contorsionne. Les végétaux, reconnaissants, poussaient avec ardeur. Les arbres étaient magnifiques, lustrés, intensément verts. Les plantes vivaces revivaient en débauche de couleurs.

La faune trouvait les lieux à son goût. Très souvent, on pouvait voir David accompagné d'un renard, d'un écureuil, ou enveloppé de nuages d'oiseaux.

Ahmed et Joëlle, adorateurs du soleil, y cuisaient des heures et refusaient le port de tout vêtement.

Léna oubliait ses ambitions. Le monde du spectacle et la lutte acharnée qu'il faut mener pour ne pas s'enliser dans son marécage ne la tentaient plus. Elle s'était découvert une faculté analogue à celle de Colette concernant les plantes, et étudiait la botanique avec passion.

Uri, Arnaud et Lucien, doués du même goût pour la mécanique, s'entendaient pour prétendument améliorer nos installations, ce qui nous valait occasionnellement des surprises plus ennuyeuses qu'agréables.

Sylvie se dévouait pour tous, comme elle le ferait toujours, et y trouvait sa satisfaction.

Jean-Jacques écrivait un livre, le crépitement de sa machine à écrire résonnant parfois jusqu'à l'aube.

Jet étudiait, sans plan établi, accumulant des connaissances variées avec l'avidité d'un sol aride qui boit la pluie.

Michel s'occupait à une expérience dont nous ne fûmes avertis que par les premiers résultats visibles.

Sylvie avait pris en charge la gestion domestique. Il lui arrivait de réclamer notre aide, mais, invariablement, elle alimentait elle-même Michel.

Elle s'y employait, quand son émission mentale stupéfaite toucha tout le groupe.

— *Mais... Michel ! Tes dents poussent !*

Nous vîmes par ses yeux les gencives où perlaient des pointes ivoirines.

— *Je suis fatigué de me nourrir de bouillies. J'aimerais goûter à de la nourriture solide.*

Nos questions s'entrecroisèrent. Celle de Jet se détacha :

— *Tu peux modifier ton apparence ?*

— *Je le supposais. J'en ai maintenant la certitude. Je vais émerger de ma chrysalide. Si tu étais plus observatrice, Sylvie, tu aurais remarqué autre chose. Regarde mon front.*

Nous regardâmes tous avec elle. Sur la chair lisse, des plissements légers apparaissaient. L'ébauche de paupières...

— *Quand j'en aurai fini avec mon visage, émit Michel, je m'occuperai du reste.*

— *C'est facile ?* demanda Ahmed, passionné.

— *Très facile. La seule compensation sera d'avaler une quantité anormale de nourriture.*

— *Est-ce que... ?*

La question d'Ahmed n'était pas clairement formulée, mais il émettait, mêlés, crainte et espoir. Colette transmettait un message identique.

— *Oui, répondit Michel, paisible. Tous les êtres humains possèdent, à l'état latent, cette faculté d'autorégénération. Je sais que je pourrai vous apprendre comment utiliser la vôtre. Vous modifierez tous votre apparence comme vous le désirez.*

Je compris en cet instant que, sauf Michel, les ratés avaient été blessés durant l'enfance par les normaux. Tous avaient souffert, plus ou moins profondément, d'être rejetés pour cause de différence...

— *Tu sais, émit David, ce n'est pas facile d'être un enfant handicapé. Certains de nos Professeurs avaient assez*

*de cœur pour ne pas se soucier de notre aspect, mais pas tous...*

Michel avalait son repas, cuiller par cuiller. Nous bavardions, sans échanger une parole. Mis à part quelques phrases occasionnelles échappées à des cordes vocales si la discussion s'excitait, nos conversations étaient remarquablement silencieuses.

Le sujet du débat était, bien sûr, les modifications qui interviendraient dans l'apparence des ratés.

Michel avait choisi le sexe mâle, et il nous montra l'image future d'un jeune homme blond au visage calme.

Sylvie pensait que ses cheveux, indiscutablement, devraient avoir une teinte rousse. Ahmed se demandait s'il prendrait autant de plaisir à courir dans les bois qu'à y passe-murailler.

Colette était impatiente de toucher physiquement les plantes.

David n'avait pas envie de sacrifier à des yeux normaux sa capacité de vision plus étendue. Michel le rassura. Le problème n'était pas insoluble.

Sylvie acheva de nourrir Michel, et réclama des volontaires pour mettre la table. Léna et Uri se dévouèrent.

Nous avons meublé notre domaine, et nous prîmes place autour de la grande table qui nous réunissait pour les repas.

Jet alluma la télé pour les informations du soir. Le monde extérieur, que nous avons tendance à oublier, nous envahit très brutalement. La guerre larvée qui couvait au Moyen-Orient menaçait d'entrer dans une phase ultra-active. Une fois de plus, le volcan rougeoyant se proposait d'entrer en éruption...

Nos craintes se mêlèrent.

— *Quelque jour, émit Jet, ils feront sauter la planète. Ce sera aussi bien. L'homme salit tout ce qu'il touche.*

— *Ils pourraient la détruire, émit Michel, si nous les laissons faire. Mais les traces d'avenir nous sont favorables. Notre groupe est le noyau initial de ce qui, un jour, sera la norme sur Terre. Nous allons recruter d'autres membres, petit à petit. La machine de Pertignat développera leurs facultés. Et les enfants à naître hériteront les caractères acquis.*

*Nous finirons par gagner, je le sais. Sans doute à la troisième génération. Un monde harmonieux viendra, où il fera bon vivre.*

— *Et les inaptes ?* demanda Sylvie.

— *Dans un monde régi par la sagesse, pourquoi n'auraient-ils pas leur place ? Simplement, nous veillerons à ne pas leur faire ressentir un sentiment d'infériorité. Ils seront du reste la minorité, et, peu à peu, ils disparaîtront. Un croisement ouvert-fermé produira invariablement un ouvert.*

— *Mais cette guerre ? ...*, émit Léna.

Ses yeux remontaient terriblement vers ses tempes.

— *Elle n'aura pas lieu, émit Michel. C'est une menace de plus, mais qui ne se matérialisera pas. Nous aurons le temps de devenir assez nombreux pour prendre en mains les rênes du pouvoir là où ce sera nécessaire.*

Si Michel le disait, c'était vrai, et nous eûmes tous des visions d'espoir.

— *Un monde tout neuf, émit Léna, très rêveuse. (Puis, comme plongeant dans une eau froide, par brusque décision :) Je vous ai fermé une part de mon esprit, surtout à toi, Julien. Depuis que nous sommes réunis, je ne prends plus la pilule. Je voulais un enfant. Et je l'ai. Je suis enceinte.*

Pour Michel, la nouvelle n'en était pas une, j'en fus certain. Pour le groupe si, et les souhaits joyeux se mêlèrent.

Colette domina :

— *Oh ! un bébé ! Je lui apprendrai les plantes.*

Des émissions mentales qui se bousculaient, se chevauchant, exprimaient toutes le même désir : apprendre quelque chose à cet enfant encore embryonnaire. Les fées se pencheraient sur son berceau, les mains pleines de présents.

Avec des mots, je n'aurais sans doute su que dire. Mais Léna percevait très bien mes sentiments. La tendresse qui m'unissait à elle englobait l'enfant à venir, ou les enfants...

Elle dit, en utilisant ses cordes vocales :

— *J'espère que ce sera un garçon.*

— *Jamais de la vie !* protestai-je mentalement. *Moi, je veux une fille !*

— *Ce sera une fille, émit Michel. La première de la génération suivante. Nous communiquerons avec elle avant la naissance, et, même par rapport à nous, elle sera quelque chose d'assez extraordinaire.*

L'idée d'un enfant supragénial n'avait pas sur Léna un bien grand impact. Toute animalité femelle, elle berçait déjà un petit paquet de chair idolâtré.

— *Je crois, émit-elle, le bleu de ses yeux dessinant des accents aigus, que je l'appellerai Ève.*

# LA LÉGENDE DES NIVEAUX FERMÉS

# 1

Le Rejeté était agenouillé entre deux plants de kartène. Il avait réussi à écraser un bulbe, et il s'efforçait d'en faire pénétrer un fragment dans l'étroite fente buccale de son masque. Il le poussait de ses doigts, avec une frénésie de hâte.

Son corps nu, déjà très amaigri, marqué d'ecchymoses et de plaies, frémissait nerveusement.

Je savais que je devais hurler pour signaler sa présence. Je savais que je devais me ruer sur lui, et le frapper. J'avais en main ma binette, j'aurais aisément pu le contraindre à fuir à moi tout seul.

Je savais aussi ce que je risquais en oubliant d'agir.

Et je restais là, à le regarder voler cette nourriture à laquelle il n'avait plus droit. Je restais là, ma langue collée au palais, ma bouche refusant de s'ouvrir, enfreignant la Loi, la pitié dominant mon sentiment de culpabilité.

Le fragment de kartène avait franchi la fente. Le Rejeté essayait de le ronger, dans la mesure où le masque étroitement ajusté lui permettait de bouger les mâchoires. La ronde tête d'acier, noire, emboîtée jusqu'au cou, s'agitait de façon grotesque.

Les mouvements durent adapter les yeux de l'homme à ses fentes oculaires. Il me vit. Il se recroquevilla instinctivement, enserrant son corps de ses bras, attendant les coups.

Et j'étais toujours incapable d'agir.

Je connaissais la faim. Marça, l'ingénieur Agro chargée de mon Secteur, ne m'aimait pas. Ces derniers mois, j'avais été souvent puni. Des privations de nourriture n'excédant pas trois jours, mais suffisantes pour que je sache ce que devait ressentir cet homme.

Il avait commis une faute grave, il avait été jugé et condamné au Rejet. À présent, la Matriarchie le recrachait comme un corps étranger. Il n'avait plus sa place nulle part. Ni le droit à la moindre parcelle de nourriture. La fente buccale de son masque existait pour lui permettre de boire, afin qu'il ne meure pas trop vite. Le masque soudé à sa tête le désignait à tous comme un coupable. Quiconque le découvrait devait frapper la bête, en hurlant : « Rejeté ! Rejeté ! » pour que d'autres viennent prendre part à la curée. Le condamné vivrait ses derniers jours dans une fuite perpétuelle, refusé partout, ne pouvant espérer nul repos, jusqu'à ce que l'épuisement l'empêche de courir une fois encore.

Je n'avais jamais comme en ce moment compris la cruauté de cette condamnation. Pour un Rejeté, la mort ne venait pas facilement.

L'homme renversait la tête en arrière, pour mieux adapter sa vision aux fentes oculaires. Il me regardait. L'éclat des lampes solaires se reflétait dans l'acier noir du masque. J'avais peine à imaginer un visage sous cette tête déshumanisée. Le corps nu était celui d'un homme jeune, qui avait dû être très solide avant que la faim fasse saillir ses os. Le triangle des poils pubiens avait une teinte cuivrée.

La voix qui sortit du masque, un peu étouffée, exprimait l'absolu de l'angoisse.

— Appelle-les ! Je ne veux plus courir.

Je savais qu'il courrait quand même. Que la douleur l'y contraindrait. Il lui restait des forces. Il n'était pas encore au bout.

Ma main se serra sur ma binette. Qu'il s'en aille ! Sa présence était blessante. Il mettait de la confusion dans mes pensées. Où étaient le juste et l'injuste ? Depuis que Marça avait pris en charge la direction des jardins dans le Secteur 42-23 Sud, je me posais énormément de questions sur le juste et l'injuste. Une de plus à présent était une de trop. Je ne voulais pas réfléchir ainsi...

Sans que j'en aie vraiment conscience, ma main se desserra. Au lieu de frapper, je demandai :

— Qu'as-tu fait ?

Avant la réponse, sortit du masque ce qui pouvait être un rire, ou un sanglot.

— L'Ingénieur Méca de mon Secteur m'a choisi pour l'accouplement. Et je lui ai déplu.

La similitude de situation me fit rugir :

— Tu mens ! Tu n'as pas pu être condamné au Rejet pour ça !

Marça avait commencé à me punir souvent à la suite d'une nuit d'accouplement ratée.

Les épaules du Rejeté se soulevèrent, et la tête d'acier noir bougea.

— Oh ! Bien sûr, je n'ai pas été condamné pour ça. Je m'occupais du réseau de ventilation dans le Secteur 54-36 Est. Un aérateur est tombé en panne dans la nursery des filles. Un bébé est mort. On m'a accusé de négligence criminelle.

— Mais tu as mérité ta condamnation, alors !

— Je l'aurais méritée si je n'avais pas vérifié cet aérateur le matin même... et si je n'avais pas vu Jaklie s'en occuper après moi.

— Jaklie ?

— Mon Ingénieur Méca.

— Tu mens ! criai-je, tu mens !

Les vents d'aération bruissant dans les kartènes scandaient l'accusation. Il mentait ! Grande Mère ! Il mentait !

Mais, au fond de moi-même, je devais bien admettre qu'il ne mentait pas. Ces femmes !... Ces maudites femmes !... Qui nous dirigeaient, qui avaient tous les droits, et qui trichaient... Le juste et l'injuste ! Mais il n'y avait pas, il n'y avait jamais eu de justice ! Jamais ! Pas pour ceux qui naissaient dans une peau de mâle.

L'avais-je assez regretté, durant l'enfance... J'aurais voulu apprendre, et je n'avais pas droit aux études.

L'Ingénieur Agro Marça ordonnait dans les jardins du Secteur 42-23 Sud. Et elle n'aimait pas les plantes. Elle ne les comprenait pas. Toute cette science qu'elle avait pu acquérir ne lui servait à rien. Elle commettait sans cesse des erreurs, et en rejetait la faute sur nous, les jardiniers, qui n'avions d'autre possibilité que nous taire, et obéir. Mais voyons ! le vieux Victo en savait plus sur la culture que Marça n'en apprendrait jamais. Sans le moindre adjuvant chimique, il aurait fait pousser des plants magnifiques, alors que les meilleurs engrais ne suffisaient pas pour que Marça obtienne mieux que des avortons.

Le Rejeté poussait dans sa fente buccale un autre fragment de bulbe. Quelque sens inconnu né de son existence traquée lui faisait comprendre qu'il n'avait rien à craindre de moi.

Ma décision naquit sans que j'aie eu à la calculer. Elle était l'aboutissement d'une longue suite de questions sans réponses, d'une accumulation de rancœur. Une fleur de révolte commençait à pousser...

Avait-on jamais vu une femme porter le Masque du Rejet ?

— Je suis venu au travail tôt, dis-je, parce que j'avais pris ce matin du retard dans ma tâche, mais les autres vont bientôt arriver. Il faut que tu te caches avant. Voyons ? Où...

— Ne te fatigue pas. Je connais tout des couloirs de ventilation. C'est là que j'ai vécu depuis ma condamnation. Il y a des postes d'eau. Je n'en sors que pour essayer de trouver à manger. Le risque est grand. J'ai été surpris et battu plusieurs fois.

— Tu ne seras plus surpris. Je m'arrangerai pour te nourrir. Je te trouverai aussi une scie à métaux, pour que tu puisses retirer ce masque.

— Grande Mère ! Pourquoi ferais-tu cela pour moi ?

— Parce que je les hais ! Elles ! Les femmes !

— Oui, dit-il. Oui. Moi aussi. Je les ai toujours haïes. Toujours !

En cet instant, un courant de fraternité se nouait entre lui et moi. Pourquoi les femmes avaient-elles tous les avantages, et nous aucun ? Notre appartenance au sexe mâle suffisait à nous unir. Je l'aiderai. Si j'y pouvais quelque chose, il vivrait. Et tant pis pour le risque. Tant pis pour moi si j'étais assez sot, ou malchanceux, pour me faire prendre à aider un Rejeté. Pour la première fois, une occasion m'était donnée d'agir, au lieu de remâcher mes rancunes. Pourquoi cet homme-là aurait-il dû mourir parce qu'une de ces maudites femelles ne l'avait pas trouvé assez bon amant ?

— Comment t'appelles-tu ? demanda la voix assourdie par le masque.

— Gerd.

— Moi, c'est Mauri. Et merci, Gerd. Merci.

Je serrai une longue main maigre, momifiée par la disparition de la chair.

— Où puis-je te retrouver ?

— Le couloir de ventilation. À gauche de l'entrée de ce jardin. Frappe quatre petits coups sur le panneau mobile. Tu viendras ?

Sans le formuler en mots, la voix suppliante disait : « Ne m'abandonne pas ! Pas après m'avoir rendu l'espoir ! »

— Je viendrai.

Cette promesse-là ne pouvait pas être mise en doute. Il le comprit, et l'accepta comme elle était donnée, avec foi.

Je rouillai ma poche, et ôtrins mon mouchoir à maun.

— Ramasse ce bulbe. N'en laisse pas une miette, il ne faut pas laisser de trace. En attendant que je puisse t'apporter mieux, tu pourras toujours en manger un peu.

Je récupérai la tige ligneuse et la brisai pour l'enfourir dans mon sac à déchets. Si Marça remarquait l'absence de cette plante dans la rangée, je prendrais la faute à mon compte, et avouerais l'avoir abîmée d'un coup de binette maladroit. Ce qui ne me vaudrait jamais qu'un ou deux repas à sauter. Donc de la nourriture supplémentaire à voler. En acceptant d'aider un Rejeté, j'entrais dans l'illégalité. En ce domaine, je n'avais plus à me soucier de gradations.

— Pars, Mauri, dis-je. Veille à rester dissimulé dans les plantes jusqu'au bout.

Il s'éloigna, courbé, sa tête d'acier noir frottant sur les feuilles. Sa position faisait ressortir la maigreur de ses fesses. Il disparut dans l'épaisseur des kartènes.

Je commençai à biner ma rangée, soigneusement.

Je me demandais, une fois de plus, d'où venaient les mauvaises herbes. Régulièrement, elles sont impitoyablement arrachées. Personne ne les plante, et elles sont là quand même, et reviennent toujours, quoi que l'on fasse.

Victo disait qu'elles étaient apportées par les vents d'aération, et qu'elles venaient de l'Arli.

L'Arli. Un mot sans signification. Une légende, contée par les vieux aux apprentis, avec bien d'autres. Comme les mauvaises herbes, les légendes se perpétuent, malgré les efforts des femmes pour les déraciner.

L'Arli ! Un lieu de délices, où hommes et femmes sont égaux, et s'aiment d'amour. Même adolescent, je n'y croyais guère.

J'arrivai aux limites sud du jardin. Je croisai Adol, qui me sourit ironiquement.

— Tu n'as guère rattrapé ton retard, Gerd.

Il s'en réjouissait.

Entre ce rousseau malingre et moi, il n'y avait guère d'amitié. Une âme chafouine. Pour obtenir l'approbation de Marça, Adol aurait rampé sur le ventre. On pouvait toujours compter sur lui pour des dénonciations doucereuses. Les jardiniers le détestaient, et le craignaient.

Je ne lui répondis pas. S'il avait su ce qui m'avait empêché de rattraper mon retard, quel plaisir il aurait pris à renseigner Marça ! Rapport fait à regret, bien sûr, uniquement dicté par une pure loyauté envers la Matriarchie... La cervelle d'Adol était aussi malsaine qu'un bulbe attaqué par la chamine !

En ne m'accordant pas la plus petite pause, en oubliant d'aller boire quand j'eus soif, je parvins à rattraper mon retard. J'atteignis mon quota, et Marça ne put rien dire lors de l'inspection.

Elle était petite, très brune, grasse et pas jolie. Ce qu'elle possédait de mieux était une épaisse chevelure, qu'elle soignait comme une plante de qualité. Mais son corps aux jambes courtes, à la taille épaisse, aux seins trop lourds, faisait que les hommes choisis pour l'accouplement ne s'en réjouissaient guère. De plus, et j'en avais fait l'expérience, elle était très exigeante. Le plaisir ne lui venait pas aisément. Elle réclamait des performances comme son dû, et s'irritait vite en croyant deviner un manque d'enthousiasme. De l'avoir déçue une fois me valait une vie moins facile. J'espérais vivement qu'elle m'oublierait à l'avenir.

Je ne crois pas pouvoir me dire beau. J'ai les yeux gris, les cheveux châains, et des traits trop abrupts pour présenter cette douceur de visage qui est appréciée dans la Matriarchie.

Il y a pourtant quelque chose, dans mon allure générale, qui fait que les femmes me choisissent volontiers pour l'accouplement. Je suis loin d'en être vaniteux. Très souvent, il s'agit plus d'une corvée que d'un plaisir. Il en irait sans doute différemment si j'étais libre de répondre oui ou non suivant les cas. Je ne le suis pas. Et l'amour obligatoire manque de charme.

La journée de travail se terminait. Bientôt, dans le jardin, les lampes solaires s'éteindraient pour le repos des plantes. Elles vivent, comme nous, et comme nous, elles ont besoin de repos. En leur donnant un surcroît de lumière, on peut accélérer leur croissance, mais, en ce cas, elles s'épuisent, comme un homme s'épuiserait à travailler sans répit. Je suppose que la science agronomique doit expliquer logiquement ce phénomène. Mais ce n'est pas là le genre de question qu'un jardinier peut poser à son Ingénieur.

Je vidai soigneusement mon sac à déchets dans le puits de récupération. Rien ne doit se perdre, et tout gaspillage est un crime contre la Matriarchie.

Puis j'allai ranger ma binette à sa place, dans le hall aux outils.

Le couloir menant au réfectoire était très encombré. La foule avançait lentement, comme coule une pâte épaisse.

Théode me rejoignit. Nous sommes de la même nursery, et amis d'enfance. Il est aussi blond qu'une graine d'avo, et ses yeux bruns semblent toujours un peu étonnés.

Il me sourit.

— Bonne journée, Gerd ?

Comme journal, sera :

— Comme d'habitude.

— Eh bien, pas pour moi. Les pousses de bétra ont presque toutes crevé. (Il baissa la voix pour ajouter :) Trop de lumière. Victo a trinqué, bien sûr. Il ne peut jamais s'empêcher d'avertir Marça qu'elle va faire une erreur. Je lui ai dit au moins mille et une fois de se taire, mais c'est plus fort que lui. Et comme elle déteste avoir tort... Victo ne mangera pas ce soir, ni demain. Tout est sa faute. Il a mal compris les ordres.

Il n'y avait rien là que de très habituel, mais j'en ressentis une bouffée de colère. Mon optique sur le juste et l'injuste s'était totalement modifiée.

Je n'en parlai pas à Théode. Nous étions très amis, mais celui qui se met hors la loi doit garder ses pensées pour lui.

Je dînai en compagnie de Théode. Pour rattraper un prétendu dépassement, le quota alimentaire avait été abaissé. Je quittai le réfectoire sans avoir eu l'estomac vraiment rempli.

Théode me proposa une partie de cartes, mais je prétextai la fatigue, et une envie de me coucher tôt.

Dans le couloir, nous croisâmes les chariots débordant de nourriture choisie qui allaient vers le réfectoire des femmes.

— C'est nous qui travaillons, me souffla Théode, et c'est elles qui mangent !

Plaisanterie rituelle, très courante entre hommes.

J'y répondis, très convaincu :

— Que l'ingénieur Fou les emporte !

\* \* \*

Durant la nuit, lorsque tout, dans la Matriarchie, fut sommeil et silence, je me relevai pour devenir voleur.

Je dévissai une grille d'aération, m'introduisis dans les cuisines, et remplis des boîtes de soupe, et de jus de fruits. Je pensai aux chalumeaux, qui permettraient à Mauri d'aspirer par sa fente buccale.

Pour que mon larcin passe inaperçu, je puisai dans les restes. Et je dévorai de bon cœur deux tranches de viande froide. J'étais entré dans l'illégalité. Autant profiter de tous ses avantages...

Tout de même, je ne me sentais pas aussi bien dans ma peau que je l'aurais voulu. La peur m'accompagnait, froide et silencieuse. Si je me faisais prendre...

Je volai une lampe dans la réserve. Puis des vêtements qui attendaient le repassage à la blanchisserie. Le temps passait. Je renonçai pour ce soir à la scie à métaux, l'atelier de réparation étant trop éloigné. Je m'en occuperais la nuit prochaine.

Mauri ouvrit le panneau dès que j'y eus frappé.

— Grande Mère ! souffla la voix étouffée par le masque. Grande Mère !

Je compris que Mauri avait attendu dans l'angoisse, tantôt croyant que je viendrais, tantôt ny croyant plus. Par réaction, il tremblait.

Et je sus qu'en commettant mes premiers crimes contre la Matriarchie, j'avais choisi le juste.

Depuis une semaine, je volais chaque nuit pour alimenter Mauri.

Il ne portait plus son horrible tête d'acier noir, et j'avais découvert un garçon de mon âge, cheveux cuivrés, yeux bleus, visage plaisant, et large sourire chaleureux.

Nous n'avions guère le temps de parler. Malgré son évident désir d'avoir ma compagnie, je ne pouvais lui accorder beaucoup plus d'une demi-heure. Déjà mes nuits écourtées me rendaient la tâche du jour fatigante. Je me rattrapais en dévorant chaque soir quelques restes de choix, viande, poisson, fruits des serres chaudes. Je n'avais jamais été aussi bien nourri.

Jusque-là, personne ne m'avait surpris. Mais la répétition des larcins en accroissait le risque, et je vivais en compagnie d'une peur qui passait de l'inquiétude à l'angoisse.

Deux ou trois fois, Théode m'avait demandé si quelque chose n'allait pas. Mes réponses mensongères ne l'avaient pas convaincu. J'espérais qu'il était le seul à qui j'inspirais des soupçons. Qu'Adol, par exemple, devinât la plus infime trace, et il se lancerait à mes trousses, flairant, quêtant, épiant, jamais découragé, cherchant jusqu'au bout une preuve de ma culpabilité. Et je serais perdu. Mauri aussi, quand la Psycho-Police aurait extirpé de moi tous mes secrets. Grande Mère ! Epargnez-moi !

\* \* \*

Victo me choisit pour l'aider au greffage, comme il le faisait toujours. Il y faut une main douce, et l'amour des arbres, et il sait que je les ai. Marça donna son accord, et je changeai de tâche, provisoirement.

J'avais de l'amitié pour le Chef Jardinier. Au temps de mon apprentissage, il m'avait enseigné les plantes avec patience, cachant mes erreurs à l'ingénieur, me racontant mille et une légendes pour me distraire, et m'expliquant toujours avec bonté quelle sottise j'avais commise, plutôt que de me faire punir. Son cœur était généreux. Je crois qu'il arrivait même à excuser les femmes, et à ne pas les haïr.

Victo approchait de ses soixante ans. Le travail use les hommes de bonne heure, mais lui jouissait encore d'une excellente santé. Il abattait sa besogne avec plus de vitalité que bien des jeunes.

Les lampes solaires l'avaient tanné, craquelant de rides le cuir brun de son visage. Ses cheveux poivre et sel, encore drus, moussaient sur ses oreilles. Sa vue restait assez bonne, sauf pour lire les petits caractères des sachets de graines. Mais il pouvait déterminer l'espèce d'un seul regard, sans jamais se tromper.

Quel Ingénieur Agro il aurait fait s'il n'était né mâle ! C'était pitié de voir Marça accumuler les erreurs, alors que Victo ne pouvait qu'écouter les ordres. Il en souffrait. Il lui arrivait de me dire :

— L'incompétence à un poste élevé, vois-tu, Gerd, c'est le pire des crimes de gaspillage.

Mais il ne s'étendait pas davantage sur le sujet.

En laissant l'écorce se rabattre trop tôt, je blessai un greffon. Une très sottie maladresse, qui me valut un claquement de langue désapprouvateur de Victo. Un moment plus tard, il me demanda à mi-voix :

— Quel souci te ronge, Gerd ? Tu n'es pas tout entier à la tâche. Ton esprit vagabonde, et il me semble que quelque chose t'inquiète. Tu as des ennuis ? Marça ?

Je répondis par une demi-vérité :

— J'ai peur qu'elle me choisisse de nouveau pour l'accouplement.

— Ah ! C'est ça. Grande Mère merci, je n'ai plus ce genre de problèmes. Et c'en est un gros. Comment ne comprennent-elles pas qu'un homme n'est pas maître des réactions de son corps ? Mais elles ne le comprennent pas, le fait est là. Et plus elles sont vieilles et laides, plus elles veulent se frotter à des peaux jeunes. Je vais te donner un truc, Gerd, si tu ne le connais déjà. Ferme les yeux, en la touchant, et sers-toi de ton imagination. Pense à une femme que tu aimerais approcher. Cela marche assez bien, mais il faut se concentrer sur le rêve.

Le truc en question était bien plus ancien que Victo. Je l'avais essayé, sans résultat. Le rêve s'échappait très vite



dans une réalité de vieille chair flasque. Les secours de l'imagination ne pouvaient effacer les faits : Marça avait cinquante ans. Exactement le double de mon âge. De plus, je doutais qu'elle eût jamais été belle, ou seulement tentante.

Mais ce qui me tracassait actuellement n'était pas cela. Que m'importait, à présent, que Marça me choisisse ou non ? Et que ma verge reste d'une fâcheuse mollesse quand elle l'aurait voulue vigoureuse ? Encourir son ressentiment était bien peu de chose, à côté de ce que je risquais en aidant un Rejeté. Je n'avais utilisé ce prétexte que pour détourner les soupçons de Victo. Je le savais bon psychologue, et tout comme Théode, il me connaissait bien.

Je savais aussi que jamais, même s'il apprenait mes crimes, il ne me dénoncerait. Jamais... de son plein gré. Mais qui résiste au Sondage ?

\* \* \*

Je frappai au panneau du couloir d'aération.

Je trouvai Mauri très sombre, en pleine crise de dépression.

— Gerd, il faut que nous parlions. Et que nous cherchions une solution.

— Une solution à quoi ?

— Mais à tout, Grande Mère ! À tout ! Tu m'as sauvé. Jamais je ne pourrai te rendre ce que tu fais pour moi, mais quel est notre avenir ? Le tien et le mien ? Je vis. Caché dans ces couloirs comme un rat furtif. Je n'ai plus d'existence réelle. Logiquement, je suis mort. Les femmes n'ont pas retrouvé mon cadavre, mais elles ont cru que je m'étais suicidé en me jetant dans un puits de récupération. Quand ils commencent à s'épuiser, les condamnés le font souvent. C'est une mort très rapide. Je pense que je ferais mieux de la choisir. Pour moi comme pour toi. Chaque nuit, tu voles, et chaque nuit les risques que tu sois surpris s'accroissent... Combien de temps cela pourra-t-il durer ? J'ai vingt-six ans. Je ne vais pas mourir demain. Combien de temps devras-tu me nourrir ? Combien de temps tiendrai-je sans devenir fou de claustrophobie ? Combien de temps pourrai-je échapper aux équipes d'entretien, et ne pas être découvert ?... J'ai été condamné au Rejet. Il n'y a pas, il n'y aura jamais plus de place pour moi dans la Matriarchie. Le suicide est ma seule possibilité... Je... je voudrais que tu m'aides... Je manque de courage... Ces derniers jours, j'ai décidé au moins quatre fois d'aller au puits. Et tu vois, je suis toujours là.

— T'aider ? À quoi voudrais-tu que je t'aide, Mauri ? À mourir ? J'ai pris des risques pour que tu vives. Comment pourrais-je te pousser dans le puits ? Comment ? Tu n'as pas mérité cette condamnation. Grande Mère ! C'est trop injuste !

— Toute notre vie n'est qu'injustice, Gerd, dit-il avec amertume. Alors qu'importe si la mort l'est aussi ?

— Non ! Je ne veux pas te tuer ! Ecoute, laissons faire le temps, et le hasard. Si nous sommes pris, le problème se réglera de lui-même. Sinon, qui sait, nous trouverons peut-être une solution ?

— Quelle solution ? Il n'y en a pas.

— Peut-être que si... Peut-être... Tu as bien entendu raconter la Révolte, les Niveaux Fermés, et l'histoire des hommes qui s'y réfugièrent ?

— Mais c'est une légende, Gerd ! C'est aussi réel que l'Arli, où hommes et femmes sont égaux ! Je ne suis plus un enfant !

— Une réalité cachée peut exister derrière une légende... Promets-moi d'attendre ! Promets-le-moi ! Et si nous ne trouvons rien, moi, je promets de t'aider à mourir. D'accord ?

— Très bien. J'attendrai encore un peu. Mais tu me jures que tu me pousseras dans le puits ?

— Si nous ne trouvons rien, oui.

Je reculais l'échéance, et je le savais. Il se croyait lâche, je l'étais plus que lui. Je lui parlais légendes, attente, alors qu'il avait raison. Il n'existait plus d'avenir pour lui. Et en essayant de le garder en vie, j'avais toutes les chances de mettre fin au mien. Mais j'étais incapable de le tuer. Je ne pouvais pas le pousser vers la dissociation, qui avalerait son corps en une seconde. J'aurais plus volontiers sauté dans le puits moi-même. Qu'importaient les risques ? Et la fin qui nous attendait, lui comme moi ? Quelque temps, nous aurions au moins défié l'injustice. Ça en valait la peine. Un sursis... Pourquoi l'écourter ?

— Je dois m'en aller, Mauri. Tu me jures que tu n'iras pas au puits ?

Les aérateurs ronflaient doucement. Mauri était assis, adossé à la muraille. La lumière de la lampe tirait des reflets de cuivre de ses cheveux et de sa barbe. Deux plis amers déformaient sa bouche.

— Je voudrais bien avoir le courage d'y aller. Tu devras m'aider, Gerd. J'ai ta promesse, et je te la rappellerai !

— Tu n'iras pas au puits ?

J'avais martelé la phrase. Je voulais qu'il le dise. Je craignais que, dans l'angoisse de la solitude, il finisse par le

taire quana meme.

— Je n'irai pas. Aucun risque. J'ai bien trop peur. Je suis lâche, je te dis !

Il avait presque crié, et je lui fis le signe du silence. La prudence restait nécessaire, même à cette heure tardive.

— Je ne crois pas que tu sois lâche, Mauri. Qui aimerait la mort ? Seuls les vieux, qui ont rempli leur vie, parviennent à l'accepter, et encore, pas tous. Elle me fait peur aussi, tu sais...

— Raison de plus pour que je ne t'entraîne pas avec moi.

— Oh ! Ne recommence pas ! Je t'ai fait une promesse, et tu m'en as fait une aussi. Nous attendrons, c'est tout.

Il ne répondit pas, et haussa les épaules avec une sorte de lassitude fataliste. Je ne l'avais pas convaincu. Il n'espérait plus rien.

Ma couchette me sembla dure, et je ne parvins pas à trouver le sommeil. Des pensées noires tournoyaient dans ma tête. Durant un moment, avec un total égoïsme, je regrettai d'avoir un jour pris du retard dans ma tâche, et d'être revenu au travail en avance. Si j'étais retourné au jardin avec les autres... Si je n'avais pas découvert Mauri seul... Si... Si...

J'eus peine à obéir aux sonneries stridentes du réveil. Le manque de sommeil m'épuisait de plus en plus. La douche que je pris glacée me ranima un peu.

J'allai travailler au verger. Il embaumait, dans la gloire de la floraison. Les abeilles butinaient avec une bourdonnante frénésie.

Je passai près des ruches, avec Victo, tandis qu'Adol faisait un large détour. Qui sait pourquoi les abeilles détestent certains hommes ? Sans motif compréhensible, Adol avait un jour été attaqué par un flot blond d'insectes furieux. Je revoyais sa course gesticulante et j'entendais encore ses glapissements. De très nombreuses piqûres lui avaient valu un séjour à l'infirmerie. Depuis, il se méfiait, et passait très à l'écart des ruches.

— Ce rat empoisonné, dit Victo, méprisant. Les abeilles ne sont pas comme les femmes. La flatterie et la servilité les laissent insensibles.

Je bâillai, en entamant l'éternel arrachage des mauvaises herbes.

— Qu'est-ce que tu as, Gerd ? demanda Victo. Tu dors mal ? Depuis quelque temps, tu parais toujours ensommeillé.

— J'ai des insomnies.

— Va voir l'ingénieur Médi.

— Oh ! ce n'est pas la peine, ça passera.

— C'est toujours la peine. Il est anormal qu'un garçon de ton âge ne dorme pas. Tu es sûr que tu n'as pas d'ennuis ? Tu peux tout me dire, tu le sais. Je ne répète jamais rien. Parfois, confier ses problèmes soulage...

Brusquement, j'eus envie de me décharger de mes angoisses. Victo aurait été de bon conseil. J'allais parler quand je découvris Adol à bonne portée d'oreille, dissimulé comme par hasard derrière un tronc. Je n'aperçus de lui qu'un morceau de sa manche, qui scella ma bouche.

— Non, je n'ai pas d'ennuis, Victo. Je suis un peu fatigué ces temps-ci, voilà tout.

Les yeux noirs, encore vifs et brillants dans les plis des rides, me scrutèrent, puis les paupières fripées battirent.

— Je suis ton ami, Gerd. Ne l'oublie pas.

— Je le sais. Si j'avais besoin d'aide, je t'en demanderais.

Je ne mentais pas tout à fait, mais l'instant où j'aurais pu faire des confidences à Victo était passé. Et je remerciais Adol. Sa manie d'espionnage m'avait évité de parler inconsidérément. Je ne craignais pas une trahison de Victo, mais le mettre au courant de mes problèmes aurait pu l'entraîner dans ma chute. Que la Psycho en vienne à m'interroger, et je ne pourrais rien taire. Absolument rien.

Le même soir, j'eus à affronter Théode, qui, lui aussi, s'inquiétait. Il me trouvait mauvaise mine, et s'étonnait que je ne sois plus, le soir, disponible pour nos habituels bavardages. Il ne fut pas mieux convaincu que Victo par mes prétextes : fatigue et mauvais sommeil. Et lui aussi me rappela l'amitié.

Je me tus quand même. Le fardeau était mien. Je ne pouvais m'en décharger, et faire partager les risques à mes amis.

Après avoir laissé à Mauri des provisions pour deux jours, j'assistai au récital donné par Josep. Je ne pouvais m'en dispenser sans éveiller quantité de soupçons. Qui, fatigué ou pas, n'aurait pas été entendre Josep ? Toute la Matriarchie reconnaissait son talent. Il avait des privilèges qu'aucun homme n'aurait pu obtenir. Avant de punir Josep, même la Matriarche y aurait regardé à deux fois. Sa popularité était sans égale.

Il chantait pour nous, les hommes. Il chantait le travail, la fatigue, la tristesse monotone des jours, avec une voix douce qui se cassait un peu dans les notes hautes. Sa guitare exprimait plus de violence cachée que les mots. Ses chansons étaient toujours assez astucieuses pour se traduire sur plusieurs plans. Les femmes ne pouvaient officiellement s'en plaindre, mais nous savions, et cela nous suffisait.

Outre un don total de poésie, Josep avait aussi le génie de la musique. Ses airs étaient tout à la fois faciles et complexes. L'oreille croyait les retenir sans peine, mais leur subtilité apparaissait dès que l'on tentait de les chanter. À moins d'avoir un gosier très agile, ceux qui fredonnaient du Josep n'en exprimaient que des fragments.

Josep avait la trentaine. Un petit homme, très brun de peau et de poil. Il avait un visage aigu, plutôt séduisant. Ses yeux sombres semblaient toujours exprimer une ironie douce-amère. Il se déplaçait, sur scène, avec une souplesse nerveuse.

Lorsque éclatait la marée des acclamations, il paraissait s'éloigner. Le contact noué durant le chant se rompait. Il était impossible de dire si nos cris, nos applaudissements, lui faisaient plaisir, ou l'ennuyaient.

Ce soir-là, j'écoutai, durant une heure, cette voix qui exprimait pour moi, pour tous, ce que je ressentais sans pouvoir le dire.

Victo et Théode étaient assis sur des sièges voisins du mien. Nous avions fait la queue longtemps pour obtenir des places, ce qui réclamait une bonne dose de patience.

Il était possible, bien sûr, de suivre la retransmission du récital sur un écran public, mais, personnellement, je trouvais que le contact n'était pas aussi bon. À en juger par l'affluence, je n'étais pas le seul de cet avis.

Comme il le faisait toujours, Josep conclut son spectacle par le Chant de la Révolte, traité, évidemment, comme une légende. D'après les femmes, d'après même bon nombre d'hommes, c'en était une. Pour moi aussi, plus ou moins, mais, chaque fois que j'écoutais cette chanson, l'histoire de ceux qui s'étaient battus pour l'égalité des droits, et qui, vaincus, avaient cherché refuge dans les Niveaux Fermés, devenait réalité.

Tandis que je piétinais dans le lent écoulement de la foule, je rêvais.

— Elles disent que c'est une légende, dit Victo, mais ce n'en est pas une. C'est réellement arrivé. Dans le passé, les hommes se sont vraiment battus pour l'égalité. J'y crois. Mais ils n'ont pas gagné. Les femmes avaient les armes, et eux n'avaient que leurs mains, et leurs outils...

— Ce qui a été fait pourrait se refaire, chuchota Théode, si bas que je fus seul à l'entendre.

— Mais, demandai-je, où allèrent-ils ensuite ? Ces Niveaux Fermés ? Où seraient-ils ?

— La Grande Mère le sait, répondit Victo. Mais j'ai entendu dire que pour trouver les Niveaux Fermés, il faut monter.

— Monter ? dit Théode. Comment serait-ce possible ? Les femmes contrôlent nos déplacements. Dans toute sa vie, un homme ne connaît guère plus que deux ou trois Niveaux. Seules les femmes peuvent connaître toute la Matriarchie.

— Et Josep, dit Victo. Josep voyage. Il chante partout, à tous les Niveaux. Lui sait peut-être où sont les Niveaux Fermés. S'ils existent vraiment...

Josep. Josep le voyageur, qui savait peut-être quelque chose sur un lieu mythique, où des hommes traqués avaient cherché refuge... Légende... Réalité... Un refuge. Un refuge pour Mauri. Et pour moi...

Grande Mère ! Si seulement j'avais pu parler à Josep ! Mais comment ? Josep n'était pas plus facile à rencontrer que la Matriarche. Sa trop grande popularité l'obligeait à se protéger. On pouvait écrire à Josep, mais le voir ?

Lors de ses récitals, des agentes de la Psycho-Police veillaient sur Josep et écartaient de lui les admirateurs trop

enthousiastes.

Après avoir beaucoup réfléchi, je décidai d'envoyer une lettre à Josep. Sans doute ne la lirait-il jamais... Parcourue d'un œil distrait par un secrétaire, elle aboutirait sûrement au puits de récupération, mais qu'avais-je à perdre ?

\* \* \*

Une fois de plus, je me relevai pour aller commettre mes larcins nocturnes.

Tant que je restais dans les couloirs, je ne risquais rien. J'étais dans mon Secteur, j'avais le droit d'y être. Même vêtu comme un jardinier, Mauri n'aurait pas pu rencontrer quelqu'un dans les couloirs sans éveiller des soupçons. Il était étranger au Secteur. Quiconque l'y découvrant se serait demandé ce qu'il avait à y faire. Moi, j'étais à ma place.

Extrêmement réduite, la circulation nocturne n'en existait pas moins. Pour une raison ou une autre, des hommes se relevaient parfois, et se déplaçaient.

En prenant soin de dissimuler dans mes vêtements ce que j'apportais à Mauri, je n'avais pas grand risque à croiser un camarade. Il se contentait d'un vague bonsoir, et ne s'interrogeait pas sur ma présence.

Le danger commençait aux cuisines. Je n'avais strictement rien à faire là. D'autant moins que les portes étaient fermées pour la nuit. Pour m'introduire dans la place, je dévissais une grille d'aération.

Quiconque me surprendrait en tirerait la conclusion immédiate : voleur ! Voler était un crime contre la Matriarchie...

Sans parler du reste. Par le même moyen, grille d'aération, je volais des piles dans la réserve pour la lampe de Mauri. Je rapportais à la blanchisserie ses vêtements salis pour en prendre des propres. Un contrôle des stocks inopiné ferait découvrir ces irrégularités. Auquel cas, il y aurait sans doute une enquête.

Mauri n'avait pas tort, lui et moi étions installés dans un provisoire qui finirait inéluctablement par déboucher sur la catastrophe.

Ce soir-là, la peur qui m'accompagnait toujours dans mes expéditions se faisait plus intense. Et se doublait d'une sensation de malaise. Il me semblait être surveillé par des yeux innombrables.

Deux fois, en allant aux cuisines, je crus entendre un bruit furtif. Je me retournai brusquement, pour ne découvrir que le couloir vide. Mais, de nuit, il n'était plus éclairé que par les veilleuses, ce qui laissait bien des zones d'ombres.

Mon acuité auditive, démultipliée par la peur, explorait le silence. Avais-je vraiment entendu un bruit, ou mon imagination, surexcitée par la crainte, l'avait-elle inventé ? Étais-je suivi ? Guetté ? Par qui ? La Psycho-Police ne se serait pas souciée de filer un coupable présumé. Elle se serait contentée de l'arrêter et de l'interroger. Pour découvrir très vite la vérité absolue. L'esprit humain ne résiste pas au Sondage.

Je suais en dévissant la grille d'aération. Je suais en ouvrant le placard réfrigérant. Une bouffée d'air gelé me glaça, et le ronron du moteur qui s'enclenchait me fit sursauter.

Je pris de la viande, des légumes, des fruits. D'ordinaire, je mangeais par la même occasion, mais rien ne me tenta. Du moins, je feignis de le croire. En réalité, une peur croissante asséchait ma bouche, et j'aurais été incapable d'avaler.

Je répartis la nourriture en petits paquets, et les logeai dans ma chemise. Ils épaissirent un peu ma taille, mais pas au point d'attirer l'attention. Je m'éclairais d'une lampe-crayon, assourdissant encore sa lumière de mes doigts.

La cuisine était une caverne d'ombres, et mille monstres s'y tapissaient.

Je sortis et revissai la grille. J'aurais dû me détendre. La partie vraiment dangereuse de l'opération était terminée. Mais la peur demeurait, avec cette sensation d'être guetté.

De nouveau, je vérifiai le couloir. Rien. Mais toutes ces taches d'ombre pouvaient dissimuler n'importe quoi.

Je me remis en route.

J'étais presque à destination quand, pour la troisième fois, il me sembla percevoir un bruit. Très léger, mais bien réel.

Je continuai à avancer, tout mon être concentré dans mes oreilles.

Personne n'ayant rien à faire de nuit dans les jardins, le couloir qui y menait n'avait pas de veilleuses. J'en poussai la porte, me glissai dans l'épaisse noirceur comme on se cache, et refermai le battant derrière moi.

J'attendis. Très très longtemps. Mon cœur battait sur un rythme accéléré. Le noir collait à ma peau, à mes yeux, comme les rets d'un piège.

La porte s'entrebâilla, imperceptiblement, faisant naître une strie de clarté.

Une silhouette sombre se glissa dans la fente, sans un bruit, avec une prudente lenteur.

Mon estomac se tordit. Une panique à son paroxysme me vida de toutes pensées cohérentes. Je me ruai sur

l'arrivant et empoignai son cou avant d'avoir calculé mes actes.

Il y eut une lutte frénétique. L'assailli se débattait furieusement, tentant de me frapper du genou à l'entrejambe, cherchant mes yeux de ses ongles.

Je serrai, de toutes mes forces. Je ne pensais à rien d'autre qu'empêcher cette gorge de laisser échapper des cris. Mes doigts s'enfonçaient dans de la chair suante. Des pieds cognaient mes tibias, des poings martelaient mon torse, sans autre effet que resserrer mon étreinte. Je ne savais pas ce que je tenais. La seule chose importante était d'interdire les cris.

Aveuglément, instinctivement, je serrai et serrai, comme un animal tue pour survivre. Il n'y avait plus d'humanité en moi. Je ne savais plus si le temps s'écoulait. Tout s'était figé dans une séquence d'éternité.

Le cou sous mes doigts devenait flasque. Les soubresauts fous du corps se muaient en tressaillements, de plus en plus faibles, mais je n'en eus pas tout de suite conscience. Je serrais toujours.

Mes facultés de raison me revinrent, et l'animal fou de terreur que j'étais recommença à penser. Le corps ne bougeait plus. Son poids tirait sur mes bras. Je le lâchai. Et me rappelai que j'avais en poche une lampe-crayon.

Le mince rayon lumineux balaya un visage pourpre, aux yeux exorbités. La langue violacée jaillissait des dents.

Il me fallut quelques secondes pour reconnaître, sous ce masque de pendu, Adol !

Adol qui m'avait suivi, épié, Adol qui n'avait pas pu s'empêcher d'obéir à sa nature. Qui avait tenté de me prendre au piège, et s'était fait lui-même piéger.

D'une façon ou de l'autre, j'avais attiré l'attention de ce rat infailible dès qu'il s'agissait de nuire. Le soupçon né, il ne pouvait que s'acharner à tout découvrir. Il m'avait filé, ce soir, se réjouissant à l'avance du rapport qu'il ferait à Marça, se délectant à l'idée de me faire punir, mais n'imaginant tout de même pas la réalité : crime contre la Matriarchie, et non petit délit. Et n'imaginant pas non plus que ma terreur pourrait me rendre très dangereux.

Pour la dernière fois, Adol avait suivi ses instincts d'espionné.

Il était mort.

Je regardais ce visage rendu hideux par la strangulation. Je le haïssais. Mon crime ne m'inspirait pas de remords. Je n'avais pas fait plus qu'éliminer une vermine.

Malheureusement, même mort, Adol restait nuisible. La trace de mes doigts s'inscrivait sur son cou. Impossible de transformer ce meurtre en accident. Je n'avais d'autre solution que jeter le corps dans le puits de récupération.

Et la disparition d'Adol amènerait une enquête. Pas très poussée, il s'agissait d'un homme, pas d'une femme, donc d'un être sans importance. Mais, de routine ou non, l'enquête aurait lieu. Que j'inspire aux enquêteurs le plus petit soupçon, que leurs yeux exercés devinent la moindre trace de peur, et je serais sondé.

La catastrophe qui menaçait depuis que j'avais découvert Mauri dans les kartènes était presque là.

J'essayai de réfléchir avec un semblant de logique. Ma terreur nauséuse ne me rendait pas la tâche facile.

Je finis quand même par envisager une possibilité de repousser l'échéance. Pour y parvenir, il me faudrait l'aide de Théode et de Victo. Ce qui les entraînerait avec moi dans le crime. En avais-je le droit ?

Je commençai par aller jeter le cadavre dans le puits le plus proche. Il s'engloutit dans le gouffre d'ombre. La dissociée ronronna en digérant sa proie.

Puis j'allai mettre Mauri au courant des nouveaux développements de la situation. Il écouta mon récit sans faire de commentaires, et sans manifester de surprise. Et dit ensuite :

— Il fallait s'y attendre. À présent, c'est le puits pour nous deux. Ça sera sans doute plus facile de sauter ensemble, mais j'aurais voulu que toi, au moins, tu puisses vivre.

— Je crois que ce n'est pas encore le puits. J'ai un plan.

Je le lui détaillai.

— Ça pourrait marcher, admit-il. Mais crois-tu que cela en vaille la peine ? Je veux bien ne pas douter de tes amis, mais les risques se multiplient et la fin viendra tout de même. Il n'y a pas d'issue, Gerd, tu le sais aussi bien que moi.

— Si, dis-je, il y en a une. Les Niveaux Fermés.

— Gerd, tu...

— Non. Ne me parle pas de mythe. C'est une réalité. Et nous le prouverons. Le problème d'Adol réglé, nous passerons au suivant.

J'avais parlé avec un maximum de conviction, autant pour balayer mes propres doutes que ceux de Mauri. Dans le bleu morne de ses yeux, une petite lueur d'espoir s'alluma.

\* \* \*

L'eau qui coulait dans le lavabo rythma mon récit pendant que j'avais, à voix chuchotante, tous mes crimes à

L'eau qui coulait dans le lavabo rythma mon récit, pendant que j'avouais, à voix chuchotée, tous mes crimes à Théode et à Victo.

Je me hâtai, et résumai. La nuit avançait, et il restait beaucoup à faire avant le matin.

Les yeux bruns de Théode débordaient d'incrédulité. Victo plissait les paupières. Tous deux se taisaient.

Je les avais réveillés pour leur demander de m'accompagner aux douches. À cette heure tardive, nous pourrions y parler sans trop de risques. Et j'avais ouvert un robinet pour que le bruit de l'eau étouffe ma voix murmurante. Nos trois têtes étaient proches.

Mon récit terminé, Victo exprima :

— Je savais que tu avais des ennuis, Gerd, mais je dois dire que je ne les imaginai pas aussi graves. Je ne te blâme pas. La condamnation au Rejet m'a toujours semblé être une monstruosité. Je n'ai jamais frappé un Rejeté. Lorsque retentissait l'appel à la curée, je préférais fuir. Le courage, et l'occasion de faire ce que tu as fait m'ont manqué, c'est tout. Quant à Adol, je l'aurais volontiers tué moi-même. Je suis un vieil homme. Ma vie approche de son terme. Quelle doive être écourtée ne me gênerait pas tellement. Je t'aiderai. Mais Théode est jeune...

— Théode est adulte, dit mon ami blond. J'ai peur, je l'avoue. Très peur. Mais je t'aiderai aussi. Notre vie n'est pas si merveilleuse qu'il faille s'y accrocher à tout prix. Travail, punitions, injustices. Tu as réussi à me faire croire aux Niveaux Fermés. Nous les chercherons.

Mille impondérables auraient pu faire échouer mon plan, mais il réussit.

Victo, qui les gardait en tant que Chef Jardinier, fournit des fiches de travail remplies par la petite écriture pointue d'Adol. Les doigts agiles de Théode, qui savaient tout imiter, fabriquèrent un faux message, où Adol annonçait son intention de se suicider.

Les hommes sont capricieux, versatiles, enclins aux dépressions sans motif, tout le monde sait cela. Ces stupides animaux se suicident volontiers. Une façon comme une autre d'échapper au travail. La paresse n'est pas leur moindre défaut.

L'enquête, un peu plus que routinière, fut menée par Marça. La Psycho n'intervint même pas. Ses activités d'espion n'avaient pas rendu Adol populaire. Il n'avait pas un seul ami, tous les jardiniers le détestaient vigoureusement. Il n'était donc pas surprenant qu'il n'ait confié à personne les raisons de sa dépression.

Marça n'avait ni finesse, ni intuition. Elle ne soupçonna rien. La fiche qui attestait de l'existence d'Adol, jardinier du Secteur 42-23 Sud, fut détruite, comme l'avait été son corps.

Et il ne resta plus trace du rousseau chafouin, qui avait employé toute sa courte vie à nuire. Seule la récupération le rendit enfin utile.

— Comment pourrions-nous monter, Mauri ? Sous-entendu, sans utiliser les ascenseurs, contrôlés par les femmes.

Une fois de plus, nous parlions des Niveaux Fermés. L'ancienne tâche de Mauri, l'entretien du réseau de ventilation, pouvait lui avoir fait connaître un chemin ignoré des autres.

— Il y a le grand puits central, répondit-il. Tous les couloirs d'aération y mènent.

— Il serait possible de monter par là ?

— Possible ? Ça dépend du sens que tu donnes à ce mot. Il existe des échelles, scellées à la muraille. Mais sais-tu comment nous les appelons ? Les échelles de la mort. Elles sont étroites, très anciennes, en mauvais état. Personne n'irait les utiliser sans y être contraint. Les risques de chute seraient énormes.

— Mais pas plus grands que ceux que nous courons actuellement. Tu parlais de contrainte. Nous sommes contraints. Il faut bien tenter l'évasion. Qu'y perdrons-nous de plus que ce que nous avons déjà à perdre ?

— C'est juste, mais sauter dans le puits de récupération serait plus aisé. Tu ne connais pas ces échelles. Moi, si. Et jusqu'où faudra-t-il monter ? Pendant combien de jours ? De mois ? Vers quel but illusoire ? Que mangerons-nous ? Il nous faudrait des tablettes d'aliments concentrés, au moins. Vois-tu comment nous pourrions nous les procurer ? Si nous étions sûrs, encore, de trouver vraiment un refuge... Nous allons courir à une mort certaine, et sans le moindre espoir. À choisir entre deux suicides, je préfère le puits de récupération. Ce sera plus rapide.

— Eh bien, pas moi ! dis-je. Moi, je crois aux Niveaux Fermés. Et je préfère mourir en montant qu'en descendant !

J'essayais surtout de m'en persuader. Et Mauri avait raison, au moins sur ce point : entreprendre cette expédition demanderait quand même un minimum de préparation.

— Gerd, dit Mauri, je regrette d'avoir accepté, égoïstement, ce que tu as fait pour moi. J'aurais dû me tuer. Je devrais le faire, très vite. Toi, Victo et Théode seriez sauvés.

— Ce n'est pas du tout certain. Passés ou non, nos crimes n'en seraient pas effacés. Le hasard d'un Sondage les ferait découvrir. Jusqu'à notre mort, cette crainte-là demeurera. Il est trop tard, Mauri. Nous ne pouvons plus revenir en arrière. Et je te rappelle que tu m'as fait une promesse.

— Très bien. Je monterai avec toi. Peut-être as-tu raison. Mieux vaut mourir en tentant quelque chose. Mais il faudra préparer l'expédition. Nous aurons besoin de cordes, et d'un pistolet lance-pitons. Nous rencontrerons sans doute des échelles en trop mauvais état pour être utilisables. Il nous faudra aussi des vivres, des gourdes pour l'eau, des lampes, des...

— Arrête ! Et sériens les problèmes. Le plus important est la nourriture. Je vais y réfléchir. Réfléchis de ton côté. Théode et Victo s'y mettront aussi. Nous finirons bien par trouver une solution.

— Je voudrais bien avoir ton optimisme, dit Mauri avec une grimace ironique.

Moi, j'aurais bien voulu être aussi confiant que je m'efforçais de le paraître.

Je laissai Mauri pour aller dormir quelques heures. La nuit prochaine, Théode me remplacerait. Et Victo aurait son tour la suivante.

Tous deux avaient insisté pour que nous partagions les risques. J'avais discuté un moment, puis le courage m'avait manqué pour refuser cette aide. La tension nerveuse et le manque de sommeil m'épuisaient.

\* \* \*

Nous avons tourné et retourné cent fois ce problème des vivres. Les tablettes d'aliments concentrés existaient, mais pas la possibilité de nous en procurer.

Durant cette période, où je travaillais machinalement, l'esprit tout entier occupé à tenter de résoudre un problème insoluble, une diversion très inattendue se produisit.

Josep répondit à ma lettre.

J'avais peiné pour la rédiger. Un garçon apprend à lire, écrire, et calculer, mais son instruction ne va pas plus loin. Elle est bien suffisante pour les tâches qu'il aura à accomplir. Les hommes manquent de cervelle, c'est un dogme établi dans la Matriarchie. Seules les femmes sont aptes à gravir les échelons du savoir.

J'étais capable de tracer des lettres, mais exprimer par écrit ses idées est moins simple que parler. Il faut agencer les phrases, ne pas oublier l'orthographe. Je n'y étais pas très habile. J'avais fait de mon mieux pour tenter de faire comprendre que mon désir de parler à Josep allait plus loin qu'une simple envie de rencontrer un artiste très célèbre.

Je n'espérais à peu près rien de cette lettre et, trop occupé de mes angoisses, je l'avais oubliée. La réponse que je reçus me stupéfia.

Parmi ses innombrables admirateurs, Josep m'avait choisi pour passer avec lui une journée. Il le faisait de temps à autre, avec l'accord de la Matriarchie. Cette sorte de loterie mettait les hommes en fièvre.

En envoyant ma lettre, je n'en avais pas espéré ce résultat. Sans mon vif désir d'interroger Josep sur les Niveaux Fermés, je ne lui aurais certes pas écrit. À quoi bon grossir, d'une missive de plus, le flot de son courrier ? J'admirais son talent, mais sa célébrité ne m'importait pas.

Théode fut transporté par la nouvelle. Lui croyait avec une grande foi aux Niveaux Fermés, plus que nous tous.

— Il saura où ils sont. Et il te le dira !

Victo était plus réservé.

— Méfie-toi quand même, Gerd, de ce que tu lui diras. Tu connais les chansons, tu ne connais pas l'homme. Il chante pour nous plaire, n'oublie jamais cela. Mais il possède de grands privilèges, et il ne voudrait sûrement pas les perdre. Parle des Niveaux Fermés comme d'un rêve, guère important, et reste sur la réserve. Il ne faut pas trop demander aux êtres, Gerd. Rien n'est si simple. Il existe des hommes mauvais, et des femmes bonnes...

Peut-être avait-il raison, mais je ne l'admettais pas facilement. Je lui promis d'être prudent. Et c'était bien mon intention. Mes problèmes personnels ne regardaient pas Josep. La seule chose importante était d'apprendre si lui, le voyageur, tenait les Niveaux Fermés pour légende ou réalité.

En dépit des difficultés, nous serions partis plus facilement si nous avions pu fermement croire à l'existence d'un refuge. En renonçant à ce que nous ne pouvions nous procurer...

Nous avons, tout à la fois, envie de partir, et peur de le faire. L'habitude émousse tout. Jusque-là, nos crimes n'avaient pas été découverts. Nous vivions dans la crainte, mais peut-être devenait-elle moins aiguë...

Il m'arrivait de penser, dans un sursaut de terreur, qu'à nous enliser ainsi dans une routine de vols et de mensonges, nous oublierions la prudence, à quelque moment. Et ce moment-là suffirait...

— Écoutez, dis-je. Il faut que nous nous décidions. Quand j'aurai vu Josep, nous partirons. Avec ou sans tablettes, avec ou sans pistolet lance-pitons. Sinon, nous deviendrons incapables de le faire.

— Je suis d'accord, dit Théode.

— Moi aussi, dit Victo. Mais il y a mon âge. J'ai une bonne santé, mais je serai quand même handicapé... J'aurais préféré partir avec l'espoir... Il ne me reste qu'un temps de vie court...

— Mais tu pourrais rester, Victo, tu...

— Non. Je pars avec vous. Et j'essaierai de ne pas être un fardeau.

Mauri, consulté dans la nuit, admit aussi qu'il fallait décider le départ. Il n'exprima pas ses doutes, mais je savais, avec une quasi-certitude, qu'il n'espérait absolument rien.



Il avait fallu bien des formalités, bien des autorisations et visas, pour que je parvienne ici, dans ce luxueux appartement.

Pour la première fois de ma vie, j'avais voyagé. Les ascenseurs rapides, qui m'emmenaient bien loin de mon Niveau, m'avaient stupéfié. Mes camarades du Secteur 42-23 Sud m'avaient confié, à l'intention de Josep, tant de messages que ma mémoire ne les retrouverait sûrement pas tous.

Descendu de la scène, Josep me surprit. Je le trouvai tout à la fois plus proche, et plus lointain. Plus proche par une grande gentillesse, et une simplicité qui n'avait rien de fabriqué, et plus lointain parce que le chaud courant qui se nouait quand il chantait n'était pas là. Il ne livrait rien. Sa réelle personnalité restait cachée derrière une barrière souple, mais sans faille.

J'avais passé avec lui toute la matinée, en le regardant vivre, comme il devait le faire chaque jour. Petit déjeuner, toilette, lecture d'un courrier préalablement trié par un secrétaire, puis gymnase et piscine. La qualité des installations, d'ordinaire réservées aux femmes, m'avait surpris. Comme m'avait surpris le somptueux appartement de Josep. Celui de Marça semblait minable en comparaison. En pénétrant dans cette merveille de confort, j'avais presque cru entrer chez la Matriarche.

Victo avait raison. Josep était privilégié. Bien des Ingénieurs lui auraient envié sa position.

Nous avons parlé, assez souvent interrompus par le secrétaire qui annonçait un appel téléphonique. Ou plutôt, j'avais parlé. Du jardinage, de mes camarades, de mon existence quotidienne. Pour répondre aux questions de Josep, sans avoir l'occasion d'en poser moi-même. Les yeux sombres du chanteur restaient un peu lointains.

Nous déjeunâmes, en tête à tête. Josep mangea peu, mais m'encouragea à puiser largement dans les multiples plats. Le repas, installé sur une table chauffante, avait été apporté par un serveur.

Par quel miracle la Matriarchie accordait-elle autant à un homme ? Le talent de Josep, il est vrai, dépassait largement celui de tout artiste de l'époque. Et bien qu'il chantât pour les hommes, les femmes l'appréciaient aussi. Ce qui lui valait une position à part, où le racisme du sexe ne jouait plus. La Matriarchie, dit-on, traite chacun suivant ses mérites. Josep en avait beaucoup.

J'aurais peut-être été jaloux si une femme avait joui d'un tel luxe. Mais qu'un homme puisse en bénéficier me rendait plutôt fier.

Au dessert, je profitai d'un temps de silence pour aborder le chapitre chansons, et je fis, à mon tour, parler Josep. Il répondit volontiers, m'expliquant les raisons qui motivaient tel ou tel vers, me parlant musique, comme si j'avais été non pas ignare, mais compétent en la matière. Cette discussion nous rapprocha. La barrière souple reculait. Josep était, et je le compris, ses chansons avant toute chose. Poésie et musique étaient la base de sa vie, et y tiendraient toujours la plus importante place. Le succès n'était qu'accessoire. Il l'appréciait, mais aurait pu s'en passer. Tant qu'il pourrait jouer et chanter, il serait satisfait.

J'en arrivai, de chansons en chansons, au Chant de la Révolte, et je demandai à Josep si, à son avis, les Niveaux Fermés existaient réellement.

— Il faut le croire, répondit-il. Les hommes ont besoin d'espoir.

— Mais toi ? Tu y crois ?

— Si je le chante, je le crois.

Ce n'était pas une réponse. Pas celle que je cherchais, en tout cas.

— Josep, dis-je, je t'en prie. Ce que je te demande est important pour moi. Tu as voyagé, tu as visité plus de Niveaux que tout homme. Aurais-tu vu quelque chose qui pourrait être un commencement de preuve ?

Il se taisait. Ses yeux sombres avaient une expression indéchiffrable.

Après un temps de silence, il demanda :

— Pourquoi est-ce important pour toi ? Tu ne veux pas me le dire ? Ta lettre était étrange, et c'est pour cette raison que je t'ai choisi. Je reçois beaucoup de courrier. D'ordinaire, les hommes désirent me rencontrer pour se

frotter à ma célébrité, comme si elle pouvait être un remède magique à leurs misères. Mais pas toi. Tu voulais autre chose. Un besoin profond passait entre les mots. Ce qui t'intéressait, ce n'était pas Josep. Qu'espères-tu des Niveaux Fermés, Gerd ?

Il n'était pas seulement poète et musicien, mais aussi intuitif. Il commençait à me deviner trop bien. Je me préparai à biaiser, en choisissant d'avance mes phrases. Le secrétaire qui entra pour annoncer un appel téléphonique me sauva. Il prononça un nom de femme : Catéri. Josep ne changea pas d'expression, mais, au quart de seconde, il me sembla avoir été frappé d'un choc physique.

Il se leva, s'excusa, et disparut en disant au secrétaire qu'il prendrait la communication dans sa chambre.

Je terminai, sans faim aucune – j'étais gavé –, une énorme tranche d'un fruit de serre inconnu. En échafaudant une défense, au cas où Josep reviendrait sur le sujet des Niveaux Fermés. De toute façon, s'il n'y revenait pas, il faudrait que je le fasse. Je voulais une réponse précise. Il n'avait dit ni oui, ni non. Peut-être savait-il...

Mais le sujet ne fut pas repris. Lorsque Josep revint, nous déménageâmes pour passer dans sa salle de travail.

Il joua, et chanta. Plus pour lui que pour moi, mais j'eus ainsi la primeur de quelques compositions nouvelles. Il me fit l'honneur de me demander mon avis. Il n'était pas le genre d'hommes qui a besoin de mensonges, et je dis honnêtement ce que j'aimais, ce que j'aimais moins, et pour quelles raisons.

L'après-midi était bien avancé, et j'étais saoul de musique, quand Josep posa sa guitare.

— Nous allons bavarder en prenant un verre, dit-il. Je voudrais que tu me parles de toi, sans réticences. Ce que tu diras ne sortira pas d'ici. Personne ne nous écoute, et je ne répète jamais ce que j'entends. Je veux savoir ce que tu aimes, ce que tu détestes, ce que tu penses, qu'elle est la vie d'un jardinier, du matin jusqu'au soir. Tu veux bien me le dire ?

— Mais pourquoi ?

— Comment crois-tu que je fais mes chansons ? Que je chante le travail ? Ce n'est pas moi qui l'accomplis. J'ai besoin de documentation. Où la prendrais-je, sinon dans la réalité ? Parle-moi de toi.

Je parlai. Je vidai un verre, deux, puis tout s'embruma. Je n'étais pas ivre, je n'aurais pas commis cette imprudence. J'avais très largement délayé d'eau un mince fond d'alcool. Mais il se produisit un incompréhensible phénomène, qui voila la réalité.

Je devins loquace, prolix, intarissable. Je parlai, je parlai. Un flot de questions me poussaient à me répandre plus encore. Une diarrhée verbale m'échappait, sans que ma conscience brumeuse y prenne part. Je me sentais bien, à l'aise, enfoui dans l'épaisseur moelleuse d'un siège totalement confortable.

Puis les paroles même perdirent leur sens. Je glissai dans le sommeil.

Quand je me réveillai, Josep me frottait le visage d'un linge humide. Je le repoussai d'une main sans force, en grognant. J'étais engourdi, ahuri, la bouche sèche.

Josep me tendit un verre plein d'un liquide laiteux et pétillant.

— Bois. Tu te sentiras mieux.

J'avalai docilement, trop abasourdi pour penser. Le liquide, légèrement amer, laissa sur ma langue un film granuleux. Dès que je l'eus ingéré, je me sentis mieux. Ma tête s'éclaircit.

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Je posais la question autant à moi qu'à Josep.

— Je t'ai joué un tour, Gerd, et je voudrais que tu me le pardonnes. Vois-tu, la plupart des hommes vivent plus ou moins dans la peur. Elle leur ferme la bouche. Ils craignent de se confier, et moi, j'ai besoin de connaître leurs espoirs et leurs rêves pour faire mes chansons. Lorsque je reçois un admirateur qui me semble intéressant, j'agis avec égoïsme. Je lui fais prendre, à son insu, une drogue pour lui délier la langue. C'est ce qui t'est arrivé.

La terreur et la rage me retournèrent brutalement l'estomac. Grande Mère ! Est-ce que je lui avais tout dit ? Comme au moment où j'avais pris Adol à la gorge, une réaction animale me poussait au meurtre. Mes muscles se crispaient.

— Non ! dit vivement Josep, ne m'attaque pas ! Attends que je t'aie tout expliqué. À tes yeux, j'ai agi d'une façon inexcusable. En réalité, ce n'est pas tout à fait vrai. Tout ce que je peux découvrir en droguant un de mes visiteurs ne sort jamais. Je te le jure, et tu peux me croire. Les petits secrets que j'apprends ne sont jamais livrés.

— Des petits secrets ! T'ai-je vraiment tout raconté ?

— Oui.

Mon envie de tuer atteignait à la frénésie. Il savait ! Tout ! Même s'il ne mentait pas en disant qu'il se tairait, quelle garantie avais-je ?

Rien ne pouvait justifier ce qu'il m'avait fait. Rien. Il méritait d'être entraîné dans le désastre. Avec moi. Avec

nous.

Il était intuitif. Il devina ma réaction.

— Attends ! Me tuer n'arrangerait rien. Tu dois m'écouter. Un peu de patience. J'ai bien des choses à te dire. Et je vais me livrer, moi aussi, entre tes mains. (Sa voix était calme, persuasive. Je me détendis un petit peu.) Écoute-moi, dit-il. Je veux partir avec vous.

— Tu es fou !

— Non. Comme toi et tes amis, je me trouve dans une situation désespérée. Et les Niveaux Fermés existent. Cela, c'est une certitude. Il y a quelques années, j'ai donné un récital au Niveau 17. J'ai l'esprit curieux. Je l'ai visité, comme je le fais quand j'en ai l'occasion. J'aime me promener seul, de nuit. Marcher est pour moi une détente, et m'aide à clarifier mes idées. Je me suis perdu dans des couloirs désaffectés. C'était un monde irréel, sombre, qui naissait par fragments de la lumière de ma lampe, et retournait au néant après mon passage. Un monde qui semblait remonter à l'aube de la Matriarchie. Sur ces murailles lépreuses, j'ai pu lire deux ou trois inscriptions, encore assez claires malgré l'usure du temps. Une, en particulier : Niveau 517. Pas 17, 517. Tu comprends ? Ça veut dire qu'il en existe d'autres, plus haut. Que les Niveaux Fermés sont bien réels. Je veux partir avec vous !

J'étais soulevé par une exaltation qui balayait la peur et la colère. Les Niveaux Fermés existaient ! Grande Mère ! Ils existaient ! Et des hommes traqués avaient pu s'y réfugier...

— Je veux partir avec vous ! répéta Josep.

Sa voix s'était durcie. Elle restait calme, mais la note métallique qui s'y inscrivait annonçait une ferme décision.

Je ne comprenais pas. Pourquoi voulait-il fuir ? Lui ? Qui avait tout, le talent, la célébrité, et une position que même les femmes pouvaient lui envier. Pourquoi ?

— Mais tu es Josep !

— Je suis Josep. J'ai une existence très confortable, et quantité de privilèges. Ça ne fait pas de moi une femme. Nous vivons dans la Matriarchie, pas dans le monde idéal de l'Arli. Même en étant Josep, je dois me rappeler que mes privilèges ne sont que tolérés. Et ils ne le seront sûrement plus longtemps. Je me suis heurté à la Matriarchie. Elle et moi sommes en rivalité pour la même femme.

La Matriarchie ! Elle avait la réputation de haïr les hommes, jusqu'à ne pas les admettre pour l'accouplement. Son goût la portait vers son propre sexe. Si Josep...

— Catéri, dit-il, est l'amie en titre de la Matriarchie. Je l'ai rencontrée à une réception. Je ne sais ce qui nous a rapprochés. Mais elle et moi nous complétons. Pas seulement au lit. Catéri n'est pas comme les autres. Oh ! Je sais, c'est difficilement admissible, mais, réellement, Catéri est différente. Autant qu'amants, nous sommes amis. Nous nous comprenons totalement.

— Est-ce que ça pourrait être l'amour ? demandai-je.

— C'est possible. Si ce mot dépourvu de sens en a un, c'est peut-être ça. Nous avons recréé quelque chose qui n'existe plus, mais qui a existé, puisque les légendes en parlent.

— Et tu veux la quitter ?

— Grande Mère ! Non ! Tu n'as pas compris ? Je veux partir avec elle.

— Une femme ! Tu es fou ! Si tu lui en parles, elle...

— Non, Gerd. Catéri ne nous trahira pas. Elle viendra avec nous.

Sa conviction était absolue, mais elle n'entraînait pas la mienne. Une femme...

— Catéri est aussi dans une situation sans issue. Ses propres goûts ne vont pas exclusivement aux femmes. La Matriarchie aurait toléré que Catéri s'accouple à un mâle de temps à autre, mais pas plus. Nous avons été très prudents, mais elle a des antennes, elle devine autre chose, entre Catéri et moi, que de simples rapports physiques. Cela, elle ne le tolérera pas. À plus ou moins longue échéance, nous sommes perdus. Il faut que nous partions. J'ai eu beaucoup de chance en recevant ta lettre, et en te sélectionnant.

— Mais, tu étais certain de l'existence des Niveaux Fermés, tu n'avais pas besoin de nous pour partir.

— Oh si ! Tu ne réalises pas quelle chance vous avez que l'un des vôtres soit spécialiste du réseau de ventilation. Presque personne ne sait où se trouve le puits central. Dans la Matriarchie, c'est un secret. Et c'est sûrement la seule voie d'évasion. (Il se tut un moment. Ses yeux sombres exprimaient angoisse, et espoir.) Écoute, Gerd, dit-il. Catéri et moi pouvons vous aider, tout comme vous nous aiderez. Nous nous procurerons sans trop de difficulté les vivres et le matériel indispensables à l'expédition. Le moment venu, nous vous rejoindrons à votre Niveau, et nous apporterons tout le nécessaire avec nous.

— Plus toute la Psycho à vos trousseaux ! La Matriarchie sera folle de rage.

— Mais non. Nous lui laisserons un message annonçant notre intention de nous suicider. Elle le croira. Nous serons morts, pas recherchés.

Malgré cette aide, qu'il pouvait en effet nous apporter, l'idée d'une femme avertie de nos projets m'inquiétait

malgré cette aide, qu'il pouvait en effet nous apporter, l'avis d'une femme avertie de nos projets m'inquiétait énormément. Il ne m'avait convaincu que d'une chose : lui croyait en Catéri, et il ne partirait pas sans elle.

Mes bavardages de drogué m'avaient mis à la merci de Josep. Et de Catéri... Il était trop tard. Je ne pouvais plus rien faire d'autre qu'accepter la proposition du chanteur.

Nous parlâmes. Très longtemps. Pour mettre un plan au point.

\* \* \*

Mes compagnons accueillirent bien et mal les nouvelles que je leur apportais. Très bien celles qui concernaient les Niveaux Fermés, très mal celles relevant de Catéri.

— Une femme ! s'exclama Théode avec rage. En supposant qu'elle ne nous dénonce pas avant le départ, nous aurons à traîner un poids mort. Grande Mère ! Tu les connais ! Elles ont l'habitude d'une vie chouchoutée. Jamais elle ne supportera l'inconfort, la fatigue, le rationnement de l'eau et de la nourriture. Elle se plaindra sans cesse, exigera que nous la servions à pieds baisés...

— Ne crie pas ! l'interrompt Victo, tu fais trop de bruit. Il est inutile de t'en prendre à Gerd. Ce maudit chanteur l'a fait parler par ruse. Nous sommes bien obligés d'accepter Josep, et cette Catéri par la même occasion. De toute façon, Josep ne sera sans doute pas plus apte que cette femme à supporter l'inconfort. Lui aussi a mené une vie choyée. Et il y a moi. Je suis vieux. Il se pourrait que je vous gêne également. Ne commençons pas à imaginer les difficultés à l'avance. Nous avons décidé de partir. Nous partirons. À la grâce de la Grande Mère...

Théode voulut bien ne plus protester. Mais son visage restait très renfrogné. Victo se grattait distraitement l'oreille. Malgré ses paroles conciliantes, il était loin d'être enchanté.

Nous parlions dans les douches, sur fond de bruit d'eau, comme chaque fois que nous avions à discuter un plan.

— Retournez-vous coucher, dis-je. Moi, je vais aller avertir Mauri.

Nous nous séparâmes.

Mauri ne fut pas plus content que les deux autres.

— Une femme ! Grande Mère ! Ce n'est pas vrai ! Est-ce que tu es fou, Gerd ?

J'étais surtout exaspéré. Je n'avais pas délibérément choisi d'adjoindre Josep et Catéri à notre groupe.

— Mauri, je suis lassé des reproches. J'ai fait ce que je pouvais faire, ni plus, ni moins. Josep dit que Catéri est différente. Qu'elle ne méprise pas les hommes, et...

— Différente ! Ça n'existe pas ! Elles pensent toutes de même. Et comment pourrait-il en être autrement ? Dès l'enfance, on leur répète qu'elles valent plus que nous.

— Tu généralises, dis-je. Rappelle-toi la légende des Niveaux Fermés. Certaines femmes admirent le point de vue des hommes. Elles se battirent avec eux, et elles les accompagnèrent dans la fuite.

— Légende ! Je suis fatigué de ce mot ! Je...

— Les Niveaux Fermés existent ! Josep en a eu la preuve.

Cette affirmation réussit à faire taire Mauri. Je pus lui détailler le plan prévu.

## 6

Des semaines d'attente angoissée... des contretemps... des communications téléphoniques codées avec Josep. Tantôt je croyais le départ pour le lendemain, tantôt j'étais certain qu'il ne viendrait jamais. La tension nerveuse nous fatiguait tous, et nous ne cessions de nous chamailler.

Mauri ne supportait plus sa claustration, ni ce qui-vive perpétuel qu'il devait s'imposer. Sa parfaite connaissance des couloirs d'aération lui avait jusqu'alors évité d'être surpris par une équipe d'entretien, mais il suffirait d'une seule fois.

Et il suffirait d'une seule fois pour trop de choses.

Nous vivions en équilibre sur une corde mince. L'espoir nous aidait à le supporter, mais parfois, il nous fuyait. Nous étions épuisés, physiquement, et nerveusement.

Marça, de mauvaise humeur, me priva de repas pour deux jours. Ce qui déclencha en moi une gigantesque envie de rire. J'eus grand-peine à la contenir. Mes nerfs surmenés m'obéissaient mal.

Encore heureux que Marça ne fût pas très fine. Ma réaction mal contrôlée n'aurait pas donné le change à quelqu'un de plus malin.

\* \* \*

Vint enfin le dernier appel téléphonique, la dernière attente, le dernier jour, le dernier soir...

Victo et Théode étaient déjà avec Mauri, dans le couloir d'aération. Moi, j'allais rejoindre, à proximité de l'ascenseur privé réservé aux administratifs de la Matriarchie, Josep et Catéri qui devaient m'y attendre.

J'étais très nerveux. Tout s'était-il bien passé ? Avaient-ils pu se procurer la totalité du matériel et des vivres ? Et utiliser cet ascenseur privé sans être pris au piège d'un contrôle imprévu ?

Trouverais-je Josep et Catéri au rendez-vous, ou la Psycho ?

Dans la mauvaise lumière des veilleuses, je vis deux silhouettes, et un chariot chargé de sacs. Mon cœur tressautant s'apaisa. Je ne m'étonnai pas des cheveux blonds de l'homme, et de son épaisse moustache. Josep m'avait averti de son intention de se déguiser. Il portait la salopette de toile bleue des ouvriers mécaniciens. La femme avait la tenue, blouson, pantalon et casquette, d'un Ingénieur Méca.

Elle me surprit. J'avais imaginé Catéri comme une très belle femme, et elle me semblait quelconque. Petite, très mince. La casquette dissimulait ses cheveux, et ses yeux se cachaient derrière les verres fumés de larges lunettes. La bouche, fortement maquillée, me parut trop large.

Comme prévu au préalable, je fis demi-tour. Ils me suivirent, sans se rapprocher de moi. Un Ingénieur Méca et un ouvrier pouvaient avoir des raisons de circuler la nuit, mais qu'auraient-ils fait en compagnie d'un jardinier ?

Je les guidai dans les méandres du Secteur 42-23 Sud. Comme il se devait, Josep poussait le chariot, et marchait derrière Catéri.

Nous ne croisâmes personne.

J'ouvris le panneau mobile d'un couloir d'aération, en pressant, comme me l'avait enseigné Mauri, sur les points d'ancrage dissimulés.

Catéri entra à ma suite, puis Josep, et le chariot qui passait tout juste. Je refermai le panneau.

Nous avons à présent un assez long chemin à couvrir pour rejoindre les autres. J'avais bien appris mon itinéraire, et ce passage caché serait plus sûr que les couloirs ouverts à tous.

Josep me présenta Catéri, et, ô surprise ! elle me tendit la main. (Une femme ne serre jamais la main d'un homme.)

Je l'acceptai comme elle était donnée : un gage de bonne volonté.

— Tout y est, dit Josep, en indiquant les sacs sur le chariot. Il y a même du supplément : quelques objets, qui seront sans doute utiles.

— Pas trop de difficultés ? demandai-je.

— Non. Et pas de trace.

À l'échelon élevé de la Matriarchie, tout est trafic d'influence, et jeux d'échanges. « Procure-moi ceci, je te procurerai cela. » Chacun ayant ainsi barre sur l'autre, les transactions effectuées restent secrètes. La Psycho-Police se garde bien d'intervenir. Ni Sondage ni Rejet ne menacent les femmes.

Catéri, propre amie de la Matriarche, était en bonne place pour obtenir facilement ce qu'elle désirait. Josep aussi, par sa position privilégiée.

Catéri avait retiré sa casquette, libérant une chevelure d'un blond chaud, nouée sur la nuque comme celle d'un homme. Les lunettes avaient disparu, et l'épaisse couche de rouge des lèvres. Je découvris une beauté réelle, faite de charme, et d'harmonie des traits. Les yeux étaient gris, comme les miens, mais plus clairs de teinte. La bouche, délibérément élargie par un maquillage excessif, avait retrouvé de justes proportions. Le visage était calme, lisse. Quelle personnalité se cachait sous ce masque inexpressif ? Le temps le dirait.

Malgré la poignée de main donnée à tous, mes compagnons accueillirent Catéri avec réserve. Elle n'était pas acceptée de très bon cœur. Elle dut certainement le sentir, mais son visage paisible n'exprima ni trouble, ni colère. Elle se taisait, obstinément. De ma vie, je n'avais rencontré femme plus silencieuse, et plus calme. Au moins sur ce plan-là, Josep avait raison. Catéri était différente.

Nous nous préparâmes pour la première étape du voyage : rejoindre le puits central. Catéri se déshabilla sans manifester de gêne, en même temps que nous.

Sa nudité rendit sa beauté plus précise. Elle était très mince, certes, mais avait des seins pleins, des fesses pommées, des cuisses rondes. Le conditionnement enraciné nous aida à ne pas trop la voir. Même pendant l'accouplement, un homme ne doit pas détailler une femme.

Je m'inquiétai un peu. Qu'elle fût aussi tentante ajouterait un problème à ceux qui existaient déjà. Cinq hommes, et une seule femme. Qui ne choisirait, d'évidence, que le seul Josep...

Dans un monde où ils sont choisis, et ne choisissent jamais, les hommes ont l'habitude de se soulager entre eux, quand la pulsion sexuelle devient trop exigeante. Mais aucun de nous n'avait de tendances réellement homosexuelles. Et Catéri serait là, à chaque instant, comme une inaccessible tentation...

Nous nous équipâmes. Sous-vêtements chauds, tenues de sport, chaussures de marche à tiges montantes. Puis les lampes frontales. Et les sacs, couvertures, et rouleaux de corde.

Josep ajouta à sa charge l'étui rigide qui enfermait sa guitare. Il ne serait pas plus parti sans elle que sans Catéri.

La femme du groupe se chargea aussi d'un sac, qui ne me parut ni moins lourd, ni moins volumineux que les nôtres. Une nouvelle preuve de bonne volonté, comme la poignée de main. Cela durerait-il ? N'en viendrait-elle pas à réclamer aigrement ses privilèges ? Je n'en étais pas certain.

Nous laissâmes le chariot dans le couloir. L'équipe d'entretien qui le découvrirait là ne s'en étonnerait pas. Un ouvrier paresseux omet parfois de ramener à son lieu de rangement un instrument de travail.

Nous nous mîmes en route. En marchant d'un bon pas. Nous étions loin du puits central, et nous espérions l'atteindre avant le matin.

Nous n'avions pas traîné, mais nous ne l'atteignîmes pas. Mauri jugea trop dangereux de continuer, et ordonna la halte.

Nous nous installâmes à une intersection de voies. Si une équipe d'entretien survenait, nous aurions des possibilités de fuite.

Théode prit le premier tour de garde. Les autres se couchèrent. Pour limiter les risques, il nous faudrait inverser nos habitudes veille-sommeil. Y compris dans le puits central. Tous les couloirs du réseau d'aération y aboutissaient. Des lumières s'y promenant auraient pu attirer l'attention des ouvriers.

Je m'éveillai. Après m'être retourné plusieurs fois, j'admis que je ne pourrais me rendormir. Je n'avais pas encore l'habitude d'inverser les heures.

Mes compagnons dormaient, sauf deux qui, assis côte à côte, bavardaient en chuchotant. La veilleuse placée entre eux donnait une si faible lumière que je ne reconnus Mauri et Théode qu'après m'être rapproché.

— C'est Mauri qui est de garde, dit Théode, mais je n'ai pas sommeil.

— L'habitude te viendra, dit Mauri. Quand tu auras escaladé les échelles pendant des heures, je te promets que tu auras envie de dormir.

— Ça va être si dur ? demandai-je.

— Pire que ça !

nous nous tumes un moment. La peur... l'espoir... qui nous suivraient, tout au long de l'escalade. Et parviendrions-nous à un but ?

— Que la Grande Mère nous aide ! dit Théode.

Un vent d'aération soufflait sur nos visages. Une mèche blonde flottait sur la joue de Théode. Il dénoua le lien de ses cheveux pour les rattacher.

— D'où viennent les vents d'aération, Mauri ? demanda-t-il.

— Il y a des souffleries dans chaque couloir.

— Je sais, mais je veux dire : d'où viennent-ils à l'origine ?

— J'ai entendu dire qu'au Niveau 1, de grandes machines les fabriquent. Mais je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui les ait vues.

— Nous les verrons peut-être, dis-je.

— Sans doute. Où seraient-elles, sinon dans le puits central ?

Josep s'agitait. Il se leva pour nous rejoindre.

— Es-tu jamais monté au Niveau 1, Josep ? demanda Théode.

— Jamais. Le plus haut que je connaisse est le 17.

— Celui où tu as vu ce vieux numéro, 517 ?

— Oui.

— Mais pourquoi ont-elles fermé ces Niveaux ? demanda Mauri. Pour quelles raisons ?

— La Grande Mère le sait !

C'était bien, en effet, la seule réponse possible...

— À quoi ressemblait ce Niveau 17 ? demandai-je.

— Aux autres, plus ou moins. Avec cette différence : une partie était désaffectée. Les couloirs n'étaient pas entretenus et ne débouchaient que sur des portes closes. Et cette différence aussi : j'ai chanté pour une majorité de femmes. Il n'y avait pas plus d'un dixième de mâles. Tous parqués au fond de la salle. Un banc vide les séparait des femmes.

— Se pourrait-il que les Niveaux supérieurs ne soient occupés que par des femmes ? demandai-je.

— Très possible. Si les Révoltés ont vraiment trouvé refuge dans les Niveaux Fermés, elles ne tiennent sans doute pas à ce que les hommes puissent apprendre la vérité.

— Alors tout sera gardé, dit Théode avec inquiétude. Nous ne pourrons jamais passer.

— Nous passerons, dit fermement Josep. Nous trouverons un moyen.

Était-il convaincu, ou cherchait-il à se convaincre lui-même ?

— Je m'étonne, dit Mauri, que la Matriarche n'ait jamais interdit le Chant de la Révolte.

— La Matriarche est intelligente, répondit Josep. Elle sait très bien qu'on ne peut pas tuer l'espoir. Le Chant de la Révolte est très ancien. On l'a toujours chanté, et on le chantera toujours. Vouloir l'interdire n'aurait pour effet que lui donner plus d'importance. C'est une légende. Les hommes la chantent, mais n'y croient guère. Sans cette inscription sur le mur, je n'y aurais pas cru non plus...

— Mais à présent ? Tu y crois ?

— J'essaie, dit Josep avec un sourire.

— Pourquoi as-tu choisi de nous accompagner ? demanda Mauri. Tu n'avais pas besoin de nous. Toi et Catéri auriez pu partir de bien plus haut, non ?

— De plus haut oui, de bien plus haut non. Nous avons réussi à nous procurer la clé d'un ascenseur privé, mais il n'allait pas jusqu'au Niveau 1, loin de là. Et qu'aurions-nous fait sans guide ? L'accès au puits central est bien caché.

Victo se leva, et vint aussi nous rejoindre.

— À mon âge, dit-il, les besoins de sommeil diminuent. Je suis surpris d'avoir dormi si longtemps.

Catéri restait couchée. Elle semblait reposer. Dormait-elle vraiment, ou feignait-elle le sommeil pour nous laisser ensemble ?

En ce moment, le racisme du sexe jouait contre elle. Nous étions plus nombreux. Et les lois de la Matriarchie n'existaient plus pour nous.

\* \* \*

Le puits central m'effraya.

Sans raison logique, je l'avais imaginé comme analogue à un puits de récupération, en plus grand.

Ce n'était pas grand, c'était gigantesque. Nos lampes fragmentaient un monstrueux trou d'obscurité. Une vision

Ce n'était pas grand, c'était gigantesque. Nos lampes ruisselaient un monstrueux feu d'obscurité. Une vision d'infini, sans haut ni bas, sans face ni côtés.

Plus que tout ouvrier, un jardinier a l'habitude des vastes espaces, puisqu'il travaille dans les jardins. Mais les jardins baignent dans la clarté des lampes solaires. Ici, tout était angoissante noirceur, et seules nos lampes nous protégeaient d'une immensité d'ombre.

Et les échelles, sur ce mur au revêtement d'acier abrasé par le temps, semblaient si fragiles, si légères, si usées...

Une chauvette passa, planant sur ses ailes de cuir noir. Une seconde, la laide tête fut nettement visible, oreilles rondes, museau camard, yeux orangés, puis la lumière l'effraya. Elle disparut dans l'ombre, avec un cri aigre qui s'étira.

— Sont-elles dangereuses ? demanda Josep.

— Non, répondit Mauri. Elles craignent la lumière.

Nous étions en train de nous encorder. L'idée du grand départ m'excitait, et m'inquiétait. Ces échelles... à escalader durant des jours, des mois sans doute... Un voyage insensé. Et un but qui n'existait peut-être pas...

Il me sembla soudain que nous étions tous fous. Que nous nous préparions pour un long supplice, qui finirait dans la mort.



Combien de barreaux ? Combien d'échelles ? Je ne les comptais pas. De seconde en seconde, mon sac pesait davantage. Mes mains brûlaient d'une cuisson infernale, les muscles de mes cuisses me torturaient. Je lâchais un barreau pour le suivant, mon horizon borné à la muraille d'acier sans fin. Le temps y avait dessiné des filigranes, révélant le béton sous le revêtement.

Nous formions deux cordées. Mauri menait la première, suivi par Victo, puis Théode. J'étais en tête de la seconde, Catéri venait ensuite, et Josep. Mauri assumait une tâche supplémentaire : il testait chaque barreau, chaque échelle, avant que nous nous y engagions.

Les pieds de Théode quittaient un barreau, mes mains s'y accrochaient pour suivre. J'espérais un second souffle, pour surmonter ma fatigue. Où était cette plate-forme ? Au bout de l'éternité ?

Le second souffle ne venait pas. Je grimpais, la volonté seule me poussant plus haut. Mauri s'arrêta pour tester une nouvelle échelle. Je soupirai, heureux de cette petite pause, et sachant déjà qu'elle serait trop brève.

Comme nous l'avait recommandé Mauri, j'évitais de regarder vers le bas, mais j'avais pleine conscience de cette profondeur de noir qui me semblait désireuse de m'avalier. Aux haltes précédentes, j'avais échangé quelques phrases avec Théode, mais cette fois, je me sentais trop las pour parler. Lui se taisait aussi. Et toute l'équipe. Nous étions épuisés.

La cordée de Mauri repartit. Je me contraignis à suivre. Il le fallait bien. Le travail au jardin fatigue, mais j'avais tout de même rarement ressenti une pareille lassitude.

Nous devons grimper sans trop traîner. Nous avons des vivres, des piles pour nos lampes, mais combien de temps nos provisions dureraient-elles ? Le but pouvait être très lointain. S'il existait...

Lorsque nous l'atteignîmes enfin, la plate-forme me sembla être un paradis plus merveilleux que l'Arli.

J'avais gravi les dernières échelles dans un cauchemar, mes pensées se diluant d'épuisement, poussé par cette seule nécessité : la cordée de Mauri montait, donc, je devais suivre.

Désencordés et libérés de nos sacs, nous nous écroulâmes tous.

— Comment fais-tu, Mauri, pour continuer à monter ?

La question de Théode résumait une impression générale.

— En pensant à ceux qui sont derrière, répondit Mauri, qui essayait de plaisanter.

Il avait un visage gris de fatigue. Victo respirait avec peine, et portait dix années de plus. Comment supportait-il ce calvaire ? Catéri était pâle, les lèvres sans couleur. Elle se taisait, comme toujours. Je connaissais à peine le son de sa voix.

Nous étions assoiffés, affamés. Les tablettes concentrées que j'avalais ne me donnèrent pas l'impression de remplir mon estomac. Mais elles le firent quand même, et je me sentis mieux. L'eau tiède de ma gourde était un merveilleux nectar.

La plate-forme, qui encerclait le puits, était très large. Pour le repos, Mauri nous installa à bonne distance des couloirs de ventilation. Il conseilla à Josep, qui prenait le premier tour de garde, de placer la veilleuse entre ses pieds, afin de mieux la masquer, et d'éviter d'allumer une lampe plus forte.

— La lumière pourrait nous faire repérer, dit-il.

Nous nous couchâmes, enroulés dans nos couvertures.

Je plongeai immédiatement dans le sommeil.

Une nuit, ou plutôt un jour paisible. Personne ne nous déranga. Nous nous partageâmes la garde, et Catéri prit aussi son tour. La bonne volonté continuait. Elle partageait tout avec nous, et ne se plaignait jamais. J'en étais surpris.

Le soir, le matin pour nous, me trouva reposé, mais très courbatu. Victo se déplaçait péniblement, les articulations craquantes. Bonne santé ou non, comment supporterait-il, jour après jour, une pareille fatigue ?

Mauri répondit à cette question que je n'avais pas formulée.

— L'habitude nous aidera. Au fur et à mesure, ce sera moins pénible.

— Espérons, dit Josep, qui s'étirait en grimaçant.

Je ne savais pas encore que lui et Catéri, qui n'avaient pas nos mains calleuses, souffraient de leurs paumes pleines d'ampoules. Qui deviendraient bientôt saignantes. Ni l'un ni l'autre n'en soufflèrent mot avant que le mal soit trop évident pour être ignoré. Et grimpèrent ensuite les mains bandées sans se plaindre davantage.

\* \* \*

— Nos réserves d'eau baissent, dit Mauri. Il va falloir les renouveler.

À quelle plate-forme en étions-nous ? Lui le savait, mais pas moi, qui ne les comptais pas. Nous avions emporté des gourdes pleines. Les dernières se vidaient.

— Nous allons faire une halte prolongée ici, dit Mauri. Nous irons chercher de l'eau la nuit prochaine. De jour, ce serait trop risqué. Qui viendra avec moi ?

— J'irai.

— J'irai.

Théode et moi nous étions proposés en même temps.

— Ne vous battez pas, dit Mauri en riant. Un seul suffit. Tirez au sort.

— J'irai cette fois, et Théode la prochaine. Il y aura d'autres occasions.

Mauri, lui, serait bien obligé d'y aller chaque fois, pour servir de guide. De même qu'il guidait la première cordée. Il acceptait son rôle, celui d'un chef par nécessité, avec une belle égalité d'humeur, et sans la moindre vanité.

La morosité qu'il avait manifestée durant sa claustration s'était évanouie dès le début du voyage. Il ne doutait pas, ne montrait pas sa fatigue, et n'hésitait jamais avant de prendre une décision. Lui qui s'était baptisé « lâche » à propos d'un suicide, faisait preuve à chaque instant d'un courage totalement solide.

Nous le suivions, en essayant aussi de cacher nos doutes, et notre lassitude. Le groupe tenait bien. Même Catéri s'y intégrait. Pas une seule fois, elle ne s'était montrée « femme », ou n'avait réclamé ses privilèges.

Moins réservée, moins silencieuse, nous l'aurions je pense acceptée comme un camarade. Son sexe comptait moins. Même sur le plan désir. Nous étions trop fatigués, au moment de l'étape, pour penser à autre chose qu'au sommeil.

Victo suivait aussi, malgré l'épuisement, sans jamais récriminer. Aux haltes, quand nous bavardions, il trouvait toujours des phrases encourageantes pour relancer l'espoir.

\* \* \*

Nous avons dormi longtemps.

À présent, nous parlions, en attendant que la nuit soit assez avancée pour permettre l'expédition de ravitaillement en eau.

Catéri et Josep se levèrent et s'éloignèrent sur la plate-forme, enlacés.

— Je ne les envie même pas, dit Théode. Il me semble que je suis devenu asexué. Et toi ?

De temps à autre, lui et moi avions partagé le plaisir. Mais, en effet, je n'étais pas tenté non plus en ce moment.

— On peut laisser ça de côté jusqu'au but, dit Mauri. Nous nous fatiguons assez comme ça.

— Et nous rationnons la nourriture, ajouta Victo. Un homme qui se fatigue beaucoup et qui est mal nourri oublie la sexualité. Pourquoi crois-tu que la Matriarchie surveille notre quota alimentaire ? Nous produisons assez pour tous, mais seules les femmes mangent à leur faim.

— Comment sera l'égalité ? demanda Théode.

— Comme en ce moment avec Catéri, répondit Victo. Un monde où les femmes n'obtiendront ni plus ni moins que nous.

— Et si elles avaient recréé la Matriarchie dans les Niveaux Fermés ?

— Les Révoltés ne les ont sûrement pas laissé faire ça. (Mauri riait.) Ils se sont battus pour l'égalité. Et celles qui ont fui avec eux étaient d'accord. Accepterais-tu en ce moment que Catéri réclame ses privilèges ?

— Sûrement pas !

— Tu vois bien. Et elle ne les réclame pas. Elle a accepté l'égalité. Je dois dire que j'en suis surpris. J'étais sûr qu'elle serait insupportable.

— On ne peut pas juger tant qu'on ne connaît pas, dit Victo. Ni généraliser. Les exceptions existent toujours.

— Que penses-tu d'elle ? demanda Théode.

— Je pense ce que je vois. Elle n'exige rien.

— Et ça ne te surprend pas ?

Le visage de Victo se plissa de rire.

— Autant que toi, avoua-t-il.

Nous rîmes tous.

\* \* \*

J'entrai avec Mauri dans un couloir d'aération. Nous emportions deux outres de plastique. Roulées, elles ne tenaient pas de place ; elles en tiendraient beaucoup au retour.

Elles rempliraient nos gourdes, et nous permettraient aussi un peu de toilette. Nous étions extrêmement sales, tout le groupe empestait.

— J'espère, dit Mauri, qu'ils auront de l'eau en abondance dans les Niveaux Fermés.

De l'eau... et de la nourriture... et l'égalité... et...

Tant de choses à espérer de ce paradis qui n'existait peut-être pas...

Pour le moment, nous nous infiltrions comme des rats dans les couloirs d'aération de la Matriarchie. En priant la Grande Mère de ne pas être surpris. Sinon les rats, tous les rats, seraient éliminés.

L'étroitesse du couloir me gênait. De mon travail dans les jardins, j'avais gardé un goût pour les vastes espaces ; je n'appréciais guère ce lieu resserré.

Mauri, lui, y était très à l'aise. Et n'hésitait jamais sur le chemin à choisir.

— Comment trouves-tu aussi facilement ta route ? Est-ce que la disposition des couloirs est partout la même ?

— Evidemment. Tout le réseau d'aération est identique, heureusement. Je le savais avant que nous partions. J'ai visité trois ou quatre Niveaux pour l'entretien.

Nous arrivâmes à un poste d'eau. Je commençai à remplir une outre.

— Il y a beaucoup de points d'eau ? demandai-je.

— Pas mal. Les hommes qui travaillent ont soif. Les femmes rationnent beaucoup de choses, mais pas l'eau. Et elle ne manque pas. J'ai entendu dire que ceux qui creusaient les Niveaux supplémentaires étaient souvent gênés par des inondations imprévues. Dans la Matriarchie, il y a des veines d'eau partout.

— Mais d'où vient cette eau, que personne ne fabrique ?

— Comment le saurais-je ? La Grande Mère y veille, sans doute.

Je n'en étais pas si sûr. La Grande Mère fait pousser les plantes, dit-on, mais moi, je savais quelle somme de travail elles exigent pour croître. Puis je me rappelai les mauvaises herbes. Celles-là poussaient très bien sans aide, et prospéraient.

Nous repartîmes en sens inverse, lourdement chargés. Les outres clapotaient sur nos dos. Gonflées, glissantes, mouillées, elles cherchaient à s'échapper, comme douées d'une vie propre. Il fallait les maintenir ferme, et j'en oubliais un peu mon inquiétude. Elle revint parce qu'il me sembla entendre un bruit.

— Crois-tu que nous risquions beaucoup d'être surpris, Mauri ?

— Le risque existe, bien sûr, mais honnêtement, je ne le crois pas grand. Personne n'a rien à faire dans les couloirs la nuit. Et les Ingénieurs sont comme tout le monde. Il faut qu'elles dorment. Sauf si une soufflerie tombait en panne. N'y pensons pas. Ce serait trop de malchance.

— J'ai cru entendre un bruit.

— Non. Tu l'as imaginé. Une équipe en ferait beaucoup, et de plus, la lumière aurait été branchée dans les couloirs. Nous serions prévenus tout de suite. Et nous aurions le temps de fuir.

Je m'efforçai de m'en persuader.

Mes craintes avaient été, en effet, imaginaires. Nous retrouvâmes sans problème le puits central et nos compagnons.

Nous remplîmes nos gourdes, bûmes largement, et utilisâmes le reste de l'eau pour la toilette.

Je renfilai des vêtements imprégnés de vieille sueur, sans aucun plaisir. Mais en changer ne serait pas possible avant... avant quoi, au juste ?

Le temps fut ensuite consacré à la détente, et aux bavardages. Le départ ne viendrait que la nuit suivante. Passer d'une plate-forme à une autre aurait demandé plus d'heures qu'il n'en restait avant le matin.

Mauri avait eu raison. L'habitude venait. Je ne ressentais plus, au réveil, ces courbatures qui déchiraient mes muscles noués jusqu'à ce que réchauffement d'une nouvelle escalade les assouplisse.

Victo semblait toujours plus vieux que son âge, mais il grimpa plus aisément. Et lui qui s'était toujours plaint d'un sommeil avare, dormait à présent aussi profondément que nous.

Catéri et Josep avaient des mains calleuses, qui ne s'écrochaient plus sur les barreaux.

Nous montions, échelle après échelle, répétant des gestes routiniers. Jusque-là, nous n'avions eu à affronter que deux ou trois passages un peu difficiles à cause de barreaux manquants.

Puis vint une halte de Mauri, et lorsqu'il testa l'échelle suivante, elle s'arracha à son scellement.

Un cri d'alarme m'aplatit sur mon perchoir. L'échelle plongea, sifflante, en nous rasant.

— Personne n'a été touché ? demanda Mauri, avec un calme que j'admire.

Les « non » affluèrent.

— Très bien. Théode, viens me rejoindre. Je vais planter des pitons. Il faudra que tu m'assures.

Théode monta.

Même en renversant la tête en arrière, je ne pouvais voir clairement ce que faisait Mauri. Mais il m'avait montré ce pistolet à long tube, qui enfonçait des tiges d'acier à travers revêtement métallique et béton, assez solidement pour qu'elles supportent notre poids.

Le seul ennui était que nous ne pourrions pas récupérer ces pitons. Nous en avons en réserve, mais, comme pour le reste, la provision pourrait s'épuiser avant que nous ayons atteint le but.

Je m'installai pour l'attente, aussi commodément que possible, et refoulai les pensées déplaisantes. À chaque instant du voyage, nous courions des risques. Alors, un de plus ou de moins...

La première décharge du pistolet lance-pitons résonna. Le sifflement brutal se répercuta dans la paroi.

Il en vint d'autres, séparés par des pauses. La tache de lumière projetée par la lampe de Mauri montait.

Puis il annonça, un peu haletant, qu'il avait atteint l'échelle suivante, et il demanda à Théode de le rejoindre.

Encore un temps d'attente. Nous nous taisions.

— À ton tour, Victo, dit Mauri. Va doucement. Assure bien tes prises. Et ne t'inquiète pas. Je tiendrai ta corde. Tu ne risqueras rien.

— Oh ! dit Victo, aussi gaiement que possible, je suis un vieux froussard, mais pas à ce point-là. J'y vais.

Il commença à se hisser, de piton en piton. Elles choisirent cet instant pour attaquer, ces filles de l'ingénieur Fou, comme poussées par une malveillance consciente.

Elles naquirent de l'ombre, dans un tourbillon d'ailes livides, de cris aigres, de griffes et de dents.

Des aiguilles de feu s'enfoncèrent dans ma cuisse et mon épaule, à travers l'épaisseur de mes vêtements. Je me débattis, maladroit, affolé par les morsures, et la peur de tomber.

Tout était confusion, cris, panique, et glapissante nuée d'assaillants.

Le hurlement de Mauri domina le vacarme :

— Vos lampes ! Braquez vos lampes !

Cramponné d'un bras à un barreau, j'arrachai ma lampe de mon front. Le jet de lumière révéla un grouillement de bêtes volantes, qui présentaient une analogie avec les chauvettes. Mais il était difficile d'en concevoir de semblables. Énormes, d'un blanc d'os, atteignant bien un mètre d'envergure, sinon plus. Les yeux pourpres luisant comme braises, le mufler tronqué ouvert sur des crocs menaçants.

La trouée de lumière les effraya. Les ailes parcheminées sifflèrent, et les cris taraudants s'exaspérèrent.

Elles s'écartèrent, un instant, et revinrent à l'attaque sous un autre angle.

Durant l'éternité, j'agitai ma lampe avec frénésie, en cercles, en croix, en zigzag, pour tenter de repousser ces gueules féroces, scintillantes de dents.

Toutes les lampes du groupe dansaient follement, balayant le puits d'éclairs lumineux, arrachant à l'ombre des

fragments de cauchemar : une aile tendineuse et blafarde, l'éclat pourpre d'un œil rond, un muflé hideusement camard, une oreille de parchemin effrangé, un scintillement de crocs.

Quelque part au-dessus de moi, une voix déformée criait et criait, dominant par son intensité la furie glapissante des monstres blancs.

Aussi soudainement qu'elle était née, l'attaque cessa. Les ailes parcheminées sifflèrent, et disparurent dans l'ombre noire du puits.

Et je commençai à sentir trop nettement la douleur aiguë causée par les morsures.

Des phrases précipitées s'échangèrent.

Le bilan était désastreux.

Nous avons tous été mordus, mais personne autant que Victo. En équilibre sur un piton, il n'avait pas pu manier efficacement sa lampe. Les attaquantes s'étaient acharnées sur lui.

— Il criait, dit Mauri, et ma lampe ne suffisait pas pour nous deux. Il a glissé, ou s'est évanoui. J'ai dû soutenir son poids. Ces bêtes maudites semblaient le deviner. Elles s'acharnaient. J'ai bien cru que j'allais plonger.

— J'ai essayé de l'éclairer aussi, dit Théode, mais je n'ai pas pu faire grand-chose...

— Aide-moi à le remonter, dit Mauri. Il est inerte.

Catéri exprima, avec un calme remarquable :

— Nous devons atteindre d'urgence la plate-forme. Nos blessures doivent être désinfectées le plus vite possible. J'ai vu ces bêtes dans une émission télévisée. Ce sont des chauves-blanches, une branche albinos et géante de la famille des chauvettes. Et comme les chauvettes, elles transportent des germes de maladies. Hâtons-nous !

Nous avons emporté une réserve de médicaments, mais ne pouvions envisager les soins pendant que nous étions en équilibre sur les barreaux.

Victo, que Théode et Mauri avaient halé, reprit conscience. D'une voix très faible, il se plaignit de souffrir beaucoup.

— Il faut nous hâter, répéta Catéri.

Paroles sages, mais pas aisées à suivre.

Franchir le passage difficile des pitons nous prit du temps, et il restait encore bien des échelles avant la plate-forme.

Nous les escaladâmes dans un cauchemar de souffrance et de fatigue, en nous relayant pour aider Victo qui pouvait à peine se mouvoir.

D'instant en instant, mes blessures se faisaient plus cuisantes, et j'étais davantage inquiet pour Victo. Nous le tirions, le poussions, en lui faisant endurer un évident martyr.

\* \* \*

Nous atteignîmes enfin la plate-forme.

Victo eut la priorité des soins. Son état nous affola. Sauf sur les épaules, protégées par son sac, il était criblé de morsures, plus ou moins profondes. Ses vêtements n'avaient opposé qu'une très faible barrière à des mâchoires solides.

Il n'était qu'à demi conscient. Il se laissait manipuler sans autre réaction que des gémissements faibles. Son visage était grisâtre, ses lèvres blêmes. Il respirait avec peine, par saccades haletantes.

Théode désinfecta les plaies, avant de les saupoudrer de cicatrisant, et de les panser.

— Fais-lui avaler une gélule de calmant, conseilla Josep. Et il faudra les lui réserver. Nous n'en avons pas beaucoup.

Nous installâmes Victo le plus commodément possible. Apaisé par le calmant, il dormait. Mais respirait toujours avec peine, trop bruyamment.

Nous pouvions penser à nous, et nous nous soignâmes tous, en veillant à économiser nos réserves.

Mauri frottait mon épaule, avec, à mon avis, beaucoup trop de vigueur. Pour me distraire de ses bons soins, je demandai :

— Connais-tu ces chauves-blanches ?

— J'en avais entendu parler, mais je n'y croyais guère.

Dans la Matriarchie, où seules les femmes peuvent suivre à leur gré les informations télévisées, les hommes pratiquent le téléphone arabe. Mais c'est une source de renseignements plutôt fantaisiste, qui mêle le vrai et le faux, et enjolive volontiers la réalité. Les chauves-blanches auraient pu naître d'un cauchemar de mythomane... Mais elles étaient réelles. Et leur attaque nous avait mis dans une situation difficile.

Les soins terminés, Mauri nous réunit pour une discussion.

Il exposa :

— Nous ne pouvons pas rester ici. À cause des chauves-blanches. Elles ne doivent pas être loin. Elles reviendront.

— Victo ne pourra pas monter, objecta Théode.

— Je sais. Nous le porterons à tour de rôle. Sur nos dos, en l'attachant avec des bandes découpées dans une couverture. Toi, Gerd, et moi. Josep et Catéri n'y arriveraient pas. Eux se chargeront des deux sacs en surnombre, celui de Victo et celui du porteur.

Catéri redevint « femme », brusquement, comme si elle n'avait jamais cessé de l'être. Elle dit calmement :

— C'est une solution d'homme. Totalement irréaliste. Elle nous perdra tous, pour en prolonger un seul, qui est déjà presque au terme de sa vie.

Je la haïs, instantanément. Les bonnes vieilles lois de la Matriarchie. Efficacité avant tout ! Suppression des inutiles ! Cette garce de femelle trouvait tout naturel de suggérer l'élimination de Victo !

— Je te tuerais plutôt moi-même, dis-je, en essayant d'être aussi calme qu'elle.

— Moi, dit-elle froidement, je peux monter. Pas Victo.

— Si jamais il t'entend, explosa rageusement Théode, je te jure que je te tordrai le cou !

La forme allongée proche restait sans réaction. Victo dormait toujours.

Josep regardait Catéri avec une angoisse incrédule. Il était blessé, profondément, et ne comprenait pas.

— Catéri, dit-il doucement, tu ne peux pas...

— Je peux utiliser mes facultés de raisonnement, ce dont vous me paraissez tous incapables ! Ce que propose Mauri est irréalisable. J'évalue le poids de Victo à environ soixante-quinze kilos. Croyez-vous vraiment pouvoir hisser une telle charge sans vous épuiser ou tomber ? Vous n'y arriverez jamais ! Victo est gravement blessé, et il est âgé. Même soigné à l'infirmerie, il ne survivrait peut-être pas. Vous allez le torturer pour rien. Il ne le supportera pas. Nous ne pouvons pas rester ici. Même sans les chauves-blanches, nous ne le pourrions pas. Chaque jour qui passe diminue nos réserves.

La froide logique de ces arguments ne me les faisait pas accepter plus volontiers. Réalisme et sentiments sont inconciliables.

— Je vous rappelle aussi, ajouta Catéri, que notre provision de médicaments a déjà été fortement entamée. Bientôt, nous ne pourrions même plus soigner Victo.

Théode contenait mal sa colère. Il cracha :

— Et que proposerais-tu ? Que nous l'abandonnions ici ? À la merci des chauves-blanches qui l'achèveraient ?

— Ce serait inutilement cruel. J'avais prévu une éventualité de ce genre. Il y a des somnifères avec les médicaments. Nous les lui ferons avaler comme un remède quelconque, sans lui dire la vérité. Il mourra paisiblement, pendant son sommeil.

— Avale-les toi-même ! dis-je. Et va chez l'ingénieur Fou ! Il t'accueillera très bien, il aime les monstres. Son domaine n'est sûrement peuplé que de femmes !

La haine avait grandi. J'aurais très volontiers tué Catéri. Théode aussi, je pense. Lui et moi étions très proches de Victo. Depuis l'adolescence, nous l'avions eu comme Chef Jardinier. Et nous nous souvenions de cette bonté généreuse, qui était la base même de sa nature.

— Grande Mère merci ! s'exclama Théode, il dort toujours. Mais parlons plus bas. Si jamais nos voix l'éveillaient !

— Théode a raison, approuva Mauri. Parlons plus doucement. Et discuter est stérile. Il faut décider. Catéri a son opinion. Mais j'ai l'impression qu'elle est seule de son avis. Je me trompe ? Josep ?

— Nous emmenons Victo, bien sûr.

— C'est aussi mon point de vue. Et celui de Gerd et de Théode. Donc, nous ferons ce que j'ai proposé. D'accord ?

Nous l'étions, mais pas Catéri.

— Très bien, dit-elle. Je ne peux pas vous empêcher d'être fous. Agissez à votre guise. Mais Josep et moi ne prendrons pas les sacs. Notre charge est déjà assez lourde. Débrouillez-vous seuls !

— Catéri ! gémit Josep. Nous devons tous nous entraider, tu...

Mauri l'interrompit. Il s'exprima paisiblement, sans aucune colère :

— Tu prendras le sac ! Ou tu ne mangeras pas ! Tu n'es plus dans la Matriarchie, ma belle. Si tu refuses de nous aider, nous ne te nourrirons pas. C'est clair ? Et j'espère que Josep ne sera pas assez stupide pour vouloir partager sa ration avec toi. S'il l'était, nous veillerions à l'en empêcher.

Le visage du chanteur exprimait une telle angoisse que je le plaçais. Nous étions moins surpris que lui par la

Le visage du chanteur exprimait une telle angoisse que je le plaignis. Nous étions moins surpris que lui par la réaction de Catéri.

Nous avions prévu des problèmes. Pas Josep. Lui l'avait réellement crue différente...

Catéri nous prouva que le réalisme qu'elle prêchait s'appliquait aussi à elle-même. Sans perdre une parcelle de son calme, le visage lisse, les yeux inexpressifs, elle cessa de s'opposer à notre projet. Elle recommença à se taire, comme de coutume.

Nous mangeâmes, puis Mauri dit :

— Nous allons tenter de dormir quelques heures, avec des lampes allumées pour nous protéger des chauves-blanches. Il faut prendre ce risque, nous avons besoin d'un peu de repos.

— Il nous faudra de la lumière pour monter aussi, dit Josep. De jour, une équipe pourra la remarquer.

— Moins facilement dans le puits qu'ici. Et plus vite nous serons loin de ce secteur, mieux cela vaudra. Je ne crois pas que Victo supporterait d'autres morsures...

— Et pour la garde ? demanda Théode.

— Une demi-heure chacun.

— Pas Catéri, dis-je.

— Non, admit Mauri. Pas Catéri.

Durant notre sommeil, rien n'empêcherait cette mauvaise femelle de tuer Victo.

— Tant mieux, dit-elle avec un sourire ironique. Je dormirai plus longtemps.

Ceux qui veulent faire entrer leurs sentiments dans une décision l'emportent rarement sur les réalistes, qui s'en tiennent à la logique. Catéri avait vu juste, nous étions en train de nous épuiser à accomplir une tâche impossible. Et nous imposions à Victo une longue torture. Les harnais qui le reliaient au porteur pressaient ses blessures, lui infligeant une souffrance constante. Il s'en plaignait le moins possible, mais ne pouvait s'empêcher de gémir.

Nous avons modifié l'ordre des cordées. Josep guidait la première, et testait échelles et barreaux. En se fiant plus à l'analyse qu'à la force physique, mais nous n'avions pas le choix. Mauri ne pouvait pas nous aider à porter Victo, et garder sa place de guide.

Catéri suivait Josep, chargée comme lui de deux sacs. Un fardeau moins lourd que le nôtre, mais quand même suffisant pour fatiguer, et son volume le rendait encombrant.

Nous trois restions en queue. Celui qui portait Victo prenait, invariablement, la dernière place.

Et ne s'encordait pas aux autres. En cas de chute, il n'y aurait que deux morts.

Changer de place, et surtout faire passer Victo d'un dos à un autre, représentaient d'effroyables acrobaties, plus pénibles et plus dangereuses à mesure que la fatigue émoussait nos réflexes.

À son réveil, au moment du départ, Victo avait protesté contre notre décision et repris à son compte les arguments de Catéri. Il y avait eu une longue discussion. Catéri ne s'en était pas mêlée. Et elle continuait à se taire, alors que les faits commençaient à lui donner raison.

Victo avait fini par se laisser persuader, ou du moins par ne plus protester, mais je le devinais mal convaincu. Il avait répété trop souvent qu'il ne voulait pas être un fardeau pour accepter de bon cœur sa situation présente. Victo était le moins égoïste des hommes.

En dessous de moi, la respiration de Mauri devenait de plus en plus haletante. Très bientôt, j'aurais à le remplacer. J'essayais de ne pas sentir d'avance le poids que j'allais devoir porter. Pendant une heure. Une demi-heure aurait été tout juste tolérable, mais nous ne pouvions multiplier trop ces transbordements risqués.

Devant moi, les pieds de Théode escaladaient les barreaux. Lui pouvait jouir d'un temps de répit.

Trois hommes, pour une tâche qui en aurait épuisé bien davantage. Qu'en serait-il demain ? Et après-demain ?

De plus, le martyr qu'endurait Victo n'allait pas l'aider à guérir. Il aurait fallu pouvoir le maintenir sous calmants. Nous n'en avons pas assez...

Je n'avais à me plaindre que de quelques morsures, mais elles restaient très douloureuses. Victo, lui, en était criblé...

Et les chauves-blanches ? Elles pouvaient attaquer de nouveau...

Mieux valait éviter de penser. J'y réussis en récapitulant tous les vers d'un poème de Josep. Nous aurions aimé qu'il chante pour nous aux étapes. Malheureusement, ce genre de bruit n'était pas compatible avec l'obligation qui voulait que nous passions inaperçus. Nos lumières qui se promenaient dans le puits durant la journée nous faisaient déjà courir bien assez de risques supplémentaires. Qu'un ouvrier les repère... qu'il les signale à son Ingénieur...

J'avais beau tenter de vider mon esprit, j'en revenais inévitablement à des pensées inquiètes.

Elles disparurent quand même. Dans les dangereuses péripéties d'un nouveau transbordement.

La sueur trempait les cheveux de Mauri, les assombrissant. Il respirait par saccades haletantes. Victo s'affaiblissait. Son visage était gris. Il fermait les yeux, et n'avait même plus la force de gémir.

Je recommençai à monter, avec l'impression de porter sur mon dos le poids de la Matriarchie. Grande Mère ! Une heure ! Aidez-moi !

Avant d'être relayé, je devins un animal, incapable de prier autant que de raisonner. Un animal qui grimpa, obstinément parce qu'il ne pouvait imaginer autre chose à faire.

Dans mon dos, Victo brûlait de fièvre. Je ne le réalisai même pas.



Je m'efforçai de mâcher une tablette d'aliment concentré, sans le moindre appétit. La substance granuleuse râpait ma gorge au passage. J'étais trop anéanti pour avoir faim. Je n'étais pas certain de la réalité de cette plate-forme où j'avais enfin pu m'asseoir. Nous mangions sans parler, trop épuisés pour désirer un échange de phrases.

Tout le groupe présentait d'identiques visages creusés de fatigue, Josep et Catéri compris.

Victo dormait, assommé par une forte fièvre, et une demi-dose de calmant. En refaisant ses pansements, nous avions trouvé ses blessures très enflammées.

Les chauves-blanches attaquèrent soudain, dans le même tourbillon de démence que la première fois. Ailes sifflantes, glapissements, brûlantes morsures. Des dents aiguës s'enfoncèrent dans ma nuque. Je me ruai sur ma lampe, écrasant de l'autre main une aile parcheminée qui craqua comme du bois sec.

Victo criait, et je me précipitai vers lui. Théode me rejoignit instantanément.

Les lampes du groupe zigzagèrent, arrachant à l'ombre des fragments de vision : griffes ivoirines, ailes livides, escarboucles pourprées, gueules béantes.

Théode et moi nous efforcions de protéger Victo en même temps que nous.

Les ailes sifflent, les gueules camardes criaillent aigrement. Les morsures nous arrachent des abois brefs, qui se mêlent au concert. Les trouées de lumière voltigent, s'entrecroisent, renvoyées en éclats cramoisis par ces yeux pourpres où elles s'accrochent.

Je gesticulais, les tempes mouillées, les paumes gluantes, mes vêtements collés à ma peau par la sueur.

Puis elles renoncèrent, et s'évanouirent ensemble dans l'ombre, au même instant.

Une vague de fatigue nous submergea. Nos vêtements étaient déchirés et tachés de sang. Catéri avait un lobe d'oreille lacéré. Mauri une morsure cisailée à l'angle du menton. Ma nuque, profondément entaillée, saignait abondamment.

Grande Mère merci ! Victo n'avait récolté que deux morsures supplémentaires.

Nous le soignâmes, avant de nous occuper de nous.

— Il faut pourtant que nous dormions, dit Mauri d'une voix lasse. Espérons qu'elles nous laisseront en paix, au moins quelques heures. À la grâce de la Grande Mère...

— Je prendrai le premier tour de garde, dit Josep. Je suis fatigué, mais quand même moins que vous.

Catéri ne proposa pas son aide, et nous ne la demandâmes pas. Nous n'avions plus confiance en elle.

Victo s'était rendormi. Sa fièvre avait dû monter encore. Son visage était très rouge, et il transpirait beaucoup.

Nous disposâmes les lampes, afin d'être le mieux possible protégés par leur clarté. Josep s'assit, appuyé à son sac.

Je plongeai dans le sommeil. Un sommeil épais, comateux. Si je rêvai, je ne m'en souvins pas.

Théode me réveilla en me secouant.

— C'est ton tour, Gerd.

Je me levai péniblement, l'esprit englué. Mes blessures se réveillèrent aussi, et me rendirent ma lucidité.

— Comment va Victo ?

— Il dort. J'ai touché sa joue, sans le déranger. Elle était moins chaude. La fièvre doit baisser.

Je soupirai, et m'installai pour la garde. Garde morose, silencieuse, qui me laissa seul avec mes pensées. J'eus tout le loisir de les remâcher, encore et encore.

Victo ne bougeait pas. Merci à la Grande Mère pour ce sommeil paisible.

Nous ne découvrîmes la réalité qu'au moment du départ.

Victo ne dormait pas. Il était mort.

Sans bruit, sans bouger, sans que rien alertât l'homme de garde, il était passé du sommeil au repos définitif.

— Son cœur a lâché, dit Josep.

— Mais il ne s'en est jamais plaint, gémit Théode, incrédule.

— Il pouvait avoir une faiblesse cardiaque et l'ignorer, répondit le chanteur. Son âge, ce voyage trop dur, les morsures...

Mon chagrin s'aggravait d'un intense sentiment de culpabilité.

— C'est ma faute, dis-je. Je l'ai entraîné, égoïstement, dans mes ennuis.

— Non ! dit Théode. Tu ne dois pas penser ça ! Victo voulait partir avec nous. Il espérait finir ses dernières années dans un monde plus juste que la Matriarchie. Il est venu de son plein gré. En acceptant le risque de mourir en route. Comme nous tous.

— Je ferai une chanson pour lui, dit doucement Josep.

Une chanson pour Victo. Qui ne serait plus là pour l'entendre...

Je ressentais un profond chagrin. Les liens qui m'attachaient à mon vieil ami venaient d'être brutalement arrachés. J'en saignais intérieurement, comme d'une blessure physique. Et malgré les paroles de Théode, ma responsabilité dans cette mort me pesait.

— Qu'allons-nous faire du corps ? demanda Catéri, avec sa froideur coutumière. Le puits de récupération ?

Je sursautai, révolté.

— Non ! dis-je avec violence. Il ne va pas, une dernière fois, servir la Matriarchie ! Mauri ? Sommes-nous obligés de faire ça ?

— Ce serait bien trop dangereux. Il faudrait que nous sortions des couloirs d'aération, à un Niveau inconnu. Nous le laisserons ici. Il y a très peu de chances pour qu'une équipe le découvre. Elles se promènent très rarement autour du puits central. Nous le déshabillerons, et...

Il ne dit pas ce que je voyais, trop nettement. Les chauves-blanches, qui reviendraient dépouiller le corps de sa chair, et n'en laisseraient que les os... Pour nous, c'était évidemment la meilleure solution. La découverte éventuelle d'un squelette dans le puits central étonnerait, mais ne lancerait pas la Psycho-Police à nos trousses. L'image était pourtant blessante. Je l'acceptais difficilement.

— Victo serait d'accord, me dit Théode. Les chauves-blanches ne sont pas la Matriarchie. Elles ne font pas le mal consciemment.

Je regardai le visage ridé du vieil homme. Il semblait dormir, apaisé. Oui. Il aurait été d'accord.

Combien d'étapes, depuis que nous avons laissé derrière nous le corps de Victo ? Je ne le savais pas, et ne posais pas la question à Mauri. Je préférais espérer que chaque plateforme pourrait être ce Niveau 1 mythique. Qui ne venait jamais, et reculait peut-être à mesure que nous montions...

Les chauves-blanches transformaient notre voyage en calvaire. Elles étaient partout, et ne nous laissaient guère de répit. Tantôt l'attaque venait durant notre sommeil, tantôt, ce qui était pire, pendant la montée. À chaque agression, malgré nos lampes, nous récoltions quelques morsures. Les anciennes se cicatrisaient, les nouvelles assuraient une relève de douleur. Et nos réserves de médicaments diminuaient à mesure.

Parfois, les maudites bêtes disparaissaient plusieurs jours de suite. En nous laissant espérer que nous avions enfin dépassé leur domaine. Puis revenaient, avec la même imprévisible soudaineté.

Lorsque l'agression avait lieu alors que nous escaladions les échelles, elle s'aggravait des risques d'une chute.

Nos rapports avec Catéri restaient froids. Durant un temps, elle s'était intégrée au groupe, mais ce n'était plus le cas. Son attitude envers Victo avait rétabli la barrière. Nous lui en voulions d'avoir souhaité la mort du vieil homme, et l'oublions difficilement. Quelle ait eu raison sur le plan de la logique n'y changeait rien. Dans le cas précis, cette logique s'appliquait à un homme, et nous étions persuadés que Catéri n'aurait pas eu la même optique s'il avait été question d'une femme. Depuis trop longtemps, la Matriarchie nous classait à peine un échelon plus haut que les animaux, dont la vie ou la mort importe peu.

Josep, tiraillé entre elle et nous, était malheureux. Il n'abordait pas le sujet, mais nous devinions sa peine. Dans ses yeux sombres, la fatigue se mêlait d'angoisse.

Nous étions las, affamés par le rationnement, et abominablement crasseux. Seul nous restait l'espoir, et nous nous y accrochions.

Quelque part, plus haut, le salut existait.

\* \* \*

La plate-forme était sûrement proche. Je me cramponnais à cette idée, au moins autant qu'aux barreaux que j'escaladais. Ma fatigue, cette compagne constante, devenait de minute en minute plus cruellement évidente. La distance entre deux plates-formes était grande. Et une fois le départ donné, il ne fallait plus espérer le repos avant l'arrivée.

Devant mes yeux, le revêtement métallique du puits, rongé et terni par le temps. Vision éternelle. Il me semblait parfois que je n'y échapperais plus. Sauf dans la mort...

À certaines heures de lassitude, l'espoir se faisait pour moi plus lointain, plus rêvé, presque inexistant. Le but final se diluait dans l'épuisement. Ne restaient accessibles que des perspectives proches : la plate-forme, l'eau, la nourriture, et surtout le sommeil. Si les chauves-blanches acceptaient de nous laisser dormir...

Mauri avait repris sa place en tête de la première cordée.

Quand il s'arrêta, je crus qu'il testait une échelle, et profitai de la pause. Jusqu'à ce que Catéri, qui me précédait, se penche vers moi pour chuchoter, très doucement :

— Mauri a vu des lumières sur la plate-forme. Il dit d'éteindre nos lampes, et de ne faire aucun bruit. Fais passer le message.

Je me penchai vers Josep, et lui communiquai l'avertissement, à charge pour lui de le transmettre à Théode.

J'attendis. Ma lassitude s'effaçait dans l'inquiétude. Des lumières sur la plate-forme... Une équipe venue là par hasard ? Des travaux ? Ou une surveillance du puits parce que nous approchions du premier Niveau ? Je regrettai de n'avoir pas demandé à Mauri où, exactement, nous en étions.

J'analysai. Il était trop tôt pour une journée de travail normal. Une tâche urgente ? Si la Matriarchie le jugeait nécessaire, des équipes pouvaient se succéder par roulement au travail, de jour comme de nuit.

Mais quels travaux urgents ? Sur la plate-forme ? Douteux. Dans un couloir ? Possible. En ce cas, ces lumières étaient celles d'ouvriers curieux, venus regarder le puits. Ils partiraient, mais pour rester proches. Toute une journée sur nos perchoirs, accrochés aux barreaux ? Impensable. Le besoin de sommeil nous tuerait...

Catéri se pencha. Pour chuchoter, d'une voix à peine perceptible :

— Mauri dit qu'il va aller voir. Nous attendons. Sans bruit. Fais passer.

Le message descendit.

Une nouvelle attente, plus longue et plus angoissée que la première. J'échafaudais des suppositions.

Encore un chuchotement :

— Mauri dit que deux agentes de la Psycho montent la garde. Elles bavardent, et ne semblent pas très vigilantes.

Mauri croit qu'on peut les attaquer par surprise. Elles ne sont pas trop loin du puits. Il te demande de monter. Très doucement et sans allumer ta lampe. Fais passer le message, et donne ton sac à Josep. J'ai pris celui de Mauri.

Je prévins Josep, lui donnai mon sac, et me désencordai avec précaution. Depuis que nous avons éteint nos lampes, la noirceur du puits nous enveloppait. Mes yeux qui s'habituait à l'obscurité distinguaient à présent une faible luminosité vers le haut.

Je montai, en tâtant les barreaux. Catéri se tassa à l'extrême bord de l'échelle pour me laisser passer.

Mauri avait redescendu quelques barreaux. Il chuchota :

— Elles sont armées. Il faudra être très prudents. Va regarder, et reviens. Nous discuterons un plan.

Je montai, me hissant de barreau en barreau avec un maximum de prudence. Ma tête arriva à bonne hauteur. Je la poussai de quelques centimètres supplémentaires, lentement, jusqu'à ce que mes yeux dépassent le bord.

Dans le cercle de lumière d'une forte lampe, deux femmes étaient assises, de biais par rapport au puits. Deux femmes jeunes, qui portaient l'uniforme beige de la Psycho. Les deux grandes lettres noires : P P, s'enlaçaient sur leur poche gauche. Elles étaient armées, en effet, d'un pistolet énergétique chacune, qui s'enfonçait, crosse en l'air, dans la gaine de leur ceinture.

Dans la Matriarchie, les armes sont rares. D'ordinaire, les agentes de la Psycho se contentent d'utiliser des matraques neurales.

Malgré sa situation privilégiée, Catéri n'avait pas pu obtenir, pour l'expédition, plus que quelques couteaux.

Il n'y avait qu'une explication à la présence de ces armes inhabituelles : nous étions proches du Premier Niveau, et la Matriarchie veillait à ce que personne ne puisse le franchir.

Les deux femmes, une brune et une rousse, bavardaient à mi-voix. De cette conversation ne me parvenaient que quelques fragments de phrases, dépourvus de sens. Elles avaient retiré leur casquette d'uniforme. La lumière de la lampe découpait des visages lisses, au teint clair. Jolis tous les deux. Et, ainsi au repos, ils n'avaient pas cette expression glacée qui déshumanise habituellement les agentes de la Psycho.

Elles me paraissaient détendues, sans aucune méfiance. Elles assuraient une garde plus que routinière, tuant les heures en bavardage.

Depuis bien longtemps, des années sans doute, personne n'avait tenté de rechercher les Niveaux Fermés. Les agentes étaient là parce qu'une vieille règle le voulait, mais elles ne s'attendaient à rien.

Je partageais l'avis de Mauri. Une attaque surprise avait de bonnes chances de réussir.

Je mémorisai la position des deux femmes, fermai un instant les yeux pour la retrouver derrière mes paupières closes, et redescendis rejoindre Mauri.

Perchés côte à côte sur le même barreau, nous échangeâmes des phrases chuchotées.

— Sommes-nous arrivés au Premier Niveau Mauri ?

— Non. Si je n'ai pas fait d'erreur, celui-là doit être le quinzième. C'est une catastrophe pour nous. Il est plus que probable qu'ensuite toutes les plates-formes sont gardées ! Nous pourrions éliminer, je crois, ces deux agentes-là, mais leur disparition va déclencher une chasse policière ardente. Et quinze Niveaux ne se franchiront pas en une seule nuit...

Je réfléchissais. Mauri avait raison. Notre situation allait devenir critique.

— Il va falloir les assommer et non les tuer, dis-je. Elles doivent détenir des renseignements utiles. Nous les interrogerons. Avant de décider de la meilleure solution.

S'il en existait une...

— D'accord, essayons. Nous allons synchroniser l'attaque. Il y a deux choses à éviter : qu'elles sortent leurs armes, ou qu'elles hurlent. Nous montons ensemble. Nous vérifions si elles n'ont pas bougé.

La brune est à droite. Je la prends. Tu t'occupes de la rousse. Elles ne sont pas sur leurs gardes. Nous devrions réussir.

Je l'espérais. Je l'espérais de tout mon cœur.

— Nous montames. Les deux femmes bavardaient toujours, et ne regardaient pas dans notre direction.

La chance nous servit. Nous réussîmes à sortir du puits avant d'être repérés.

Un visage se tourna vers nous, et je plongeai, dans une furieuse détente, en même temps que Mauri.

La rousse bascula sous mon poids. Sa tête, projetée en arrière, heurta le sol ; le choc l'étourdit. J'affermis ma victoire en la frappant au menton. Elle s'effondra.

Mauri, couché sur la brune, lui serrait le gosier.

Il est difficile de doser la violence. J'avais frappé dur. Un moment, je craignis d'avoir tué mon agente. Ma main glissée dans son blouson trouva des battements de cœur. Elle vivait.

Mauri se redressait.

— Je l'ai tuée, dit-il, ennuyé. Elle était forte pour une femme. Elle a failli m'échapper. J'ai tordu sa tête en arrière, trop brutalement. J'ai dû lui briser les vertèbres...

— La mienne vit.

— Bravo ! Attachons-la, et bâillonons-la. Et débarrasse-la de cette arme.

Nous ligotâmes la rousse, et je lui tassai un mouchoir dans la bouche.

Mauri alla avertir le groupe, qui vint nous rejoindre.

Nous discutâmes de la situation. Elle nous semblait plutôt désespérée. Deux agentes de la Psycho, l'une morte, l'autre prisonnière, dont la disparition allait déclencher une enquête sérieuse. Et sur les plates-formes suivantes, d'autres gardiennes nous attendraient, très vigilantes celles-là... Alertée, la Matriarchie s'efforcerait de nous prendre au piège, en y mettant un maximum d'acharnement.

Il restait beaucoup de Niveaux à franchir. Beaucoup trop. Nous ne savions que décider...

— Nous perdons du temps en paroles, dit Catéri, calme et froide comme d'ordinaire. Il faut interroger cette femme. Laissez-moi faire. Donne-moi ce pistolet, Mauri.

Lui et moi avons passé dans nos ceintures les armes récupérées.

Réveillée, l'agente ouvrit des yeux verts que la stupeur et l'effroi élargissaient.

Catéri posa sur une cuisse gainée de drap beige le canon du pistolet énergétique.

— Je ne te tuerais pas. Mais tu ne pourras jamais plus marcher !

Des paupières aux cils dorés battirent.

— Je vais retirer ton bâillon. Ne hurle pas ! Tu le regretteras. Et réponds gentiment aux questions si tu ne veux pas d'ennuis ! Tu as bien compris ?

La tête rousse acquiesça, avec une évidente bonne volonté. Le calme détaché de Catéri rendait ses menaces plus impressionnantes.

La prisonnière s'assit. Sa bouche libérée, elle s'exclama, totalement incrédule :

— Mais tu es morte ! Le chanteur aussi ! Vous avez été tués dans un accident d'ascenseur. La Matriarche elle-même a accompagné vos corps au puits de récupération !

Depuis le début du voyage, nous ne savions plus rien de la Matriarchie. Les informations avaient diffusé de fausses nouvelles concernant Josep et Catéri, personnages trop en vue pour que leur disparition puisse être escamotée. La Matriarche avait cru la lettre annonçant un double suicide. Elle avait choisi d'éviter un scandale en étouffant la vérité. Que son amie lui ait préféré un *homme* au point de l'accompagner dans la mort aurait été totalement inadmissible. Elle avait inventé une prétendue mort accidentelle.

Catéri était assez astucieuse pour voir le parti à tirer de ces nouvelles données.

— Crois-tu, demanda-t-elle avec une ironie froide, que la Matriarche apprécierait que tu connaisses la vérité ? Josep et moi avons fui, en lui laissant croire que nous nous étions suicidés. Que penses-tu qu'elle décidera pour toi si elle apprend la réalité ?

— Grande Mère !

La rousse gémissait. Pas difficile d'imaginer la Matriarche encline à faire disparaître les témoins d'une affaire où elle tenait un rôle ridiculisant...

— Le hasard, dit Catéri, t'a placée dans une situation aussi dangereuse que la nôtre. Tu as tout intérêt à collaborer avec nous. Et à nous aider à échapper à tes consœurs. Je suppose que tu le comprends ? À moins que tu sois tout à fait stupide ?

— Grande Mère ! répéta la rousse, affolée.

— Inutile de geindre, dit Catéri, méprisante. Tu as encore le choix. Aide-nous à atteindre les Niveaux Fermés, et la Matriarche n'apprendra jamais rien. Décide-toi. Et décide-toi vite ! Le matin approche...

— Nous avons encore trois heures de garde... Mais que pourrais-je faire ! Les Niveaux supérieurs sont tous gardés. Au premier, le puits central est bouché par un grillage, et je ne sais quoi au-dessus. Vous ne passerez pas.

— Cherche une solution, dit Catéri, toujours paisible. Sinon, tu seras perdue avec nous. Pour garder le secret, la

— Cherche une solution, dit Catéri, toujours paisible. Sinon, tu seras perdue avec nous. I t'ou garder le secret, la Matriarche te fera tuer...

— Je ne vois pas ! (La rousse était proche des larmes.) Je te jure que je ne vois pas !

— Les ascenseurs ? intervint Josep. Tu n'as pas la clé d'un ascenseur privé ?

— Si, bien sûr, mais...

— Alors tu vas nous convoier. Comme si nous étions des prisonniers. Avec Catéri. Elle mettra l'uniforme de ta compagne...

— Qu'est-ce que vous avez fait à Jani ?

La voix de la rousse s'étranglait. Jusque-là, elle avait probablement cru sa camarade évanouie...

— Nous l'avons tuée, répondit Catéri. C'est ce qui t'arrivera si tu n'obéis pas. L'idée de Josep est excellente. Qui se permettrait de questionner la Psycho ? Ceux que nous croiserons n'oseront même pas nous regarder...

— Sauf si nous rencontrons une Psycho-Chef ! s'exclama la rousse. Vous ne vous rendez pas compte...

— Nous nous rendons compte, dit Théode, agacé, que nous n'avons pas le choix. Et toi non plus. Tu feras ce que nous te dirons de faire, et si nous sommes arrêtés, tu mourras ! Souviens-toi de ça !

— Mais cet ascenseur ne va pas plus haut que le Niveau 1. Et le puits central est fermé, je vous l'ai dit. Que pourrez-vous faire ?

— La gaine de l'ascenseur doit continuer, dis-je. Nous passerons par là.

— Vous êtes fous ! Vous êtes tous fous !

— Non, répondit Mauri. Des morts en sursis qui tentent de survivre quand même, voilà tout. Je suppose que toi aussi, tu préfères continuer à vivre ? Non ?

Les yeux verts affolés changèrent d'expression. Une décision venait d'être prise. La rousse retrouvait son sang-froid.

— Je vais essayer, dit-elle.

Je fus instantanément envahi de méfiance. La décision était prise, oui, mais laquelle ? Celle de nous aider, ou de nous livrer ?

Une agente de la Psycho... Que connaissait-elle de la Matriarche ? Son visage, vu sur un écran de télévision... Un moment, la rousse avait eu peur, mais elle pouvait imaginer la Matriarche juste et sage... et croyant de bonne foi à la mort accidentelle de Josep et de Catéri. Était-il impossible que son entourage lui ait caché la vérité pour ne pas la peiner davantage ?

Il me semblait entendre, très clairement, s'agencer les pensées de la rousse.

— Il va falloir la surveiller sérieusement, dis-je. Et ne lui accorder aucune confiance. Je parierais qu'elle va essayer de nous jouer un mauvais tour.

— Oh ! Mais non ! dit Catéri. Elle sera désarmée, mais pas moi. À la moindre manœuvre douteuse, je tire !

La tranquille assurance de Catéri exprimait une absolue conviction.

— Comment peux-tu faire ça ! explosa la rousse. Pour ce minable chanteur ! T'allier avec des hommes pour trahir la Matriarchie ! C'est répugnant !

Catéri souriait, distante et détachée.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle.

— Laurée.

— Eh bien, Laurée, tu vas aussi t'allier avec des hommes pour trahir la Matriarchie. À moins que tu choisisses le suicide ?

Le pistolet énergétique se braquait, menaçant.

— La Grande Mère me pardonne ! dit Laurée. Je devrais faire mon devoir... Je devrais...

Agente de la Psycho ou non, Laurée était comme nous tous. Elle n'avait pas envie de mourir...

— Assez de temps perdu en paroles ! dit Mauri. Agissons ! Et vite. Avant que le matin réveille toute la Matriarchie !

En nous hâtant, nous déshabillâmes la morte. Catéri enfila l'uniforme, qui lui allait à peu près. Elle releva ses cheveux sous la casquette, et boucla à sa taille le ceinturon. Son visage lisse, volontairement dépourvu d'expression, faisait d'elle un très crédible spécimen d'agente de la Psycho.

Laurée se recoiffa de sa propre casquette, et, sur nos conseils, retira la gaine vide de sa ceinture.

— Les hommes ne devraient pas être attachés ? demanda Catéri.

— Tu es armée. Ce n'est pas indispensable. Mais si nous rencontrons une Psycho-Chef, elle posera des questions.

— Pas si je la tue, dit Catéri.

Laurée ne répondit pas. Ses joues étaient trop pâles.

— Josep, dit Catéri, tu es trop reconnaissable. Salis-toi le visage avec de la poussière, et dénoue tes cheveux. Si nous croisons quelqu'un, tu détourneras la tête. Gerd, garde ce pistolet à portée de la main. Mets-le dans ton blouson. Et n'oublie pas de t'en servir s'il le faut !

Catéri ordonnait, froide, sèche, en Ingénieur qui s'adresse à un mâle. Mais le moment aurait été mal choisi pour contester. J'obéis sans discuter. Comme Josep, qui barbouilla consciencieusement son visage, et dénoua le lien de ses cheveux. Il ressemblait toujours à Josep, mais avec moins d'évidence.

Catéri se retourna vers Laurée.

— Tu marcheras à côté de moi. Ne t'écarte pas d'un pas ! Rappelle-toi que je n'ai rien à perdre. Et si tu n'étais pas en train de faire des rêves stupides à propos de la Matriarche, tu saurais que toi non plus. Les hommes marcheront devant. Prenez un air coupable, et apeuré. Mettez Josep au milieu, et masquez-le un peu. Hâtons-nous !

Nous nous mîmes en route. En marchant vite. Il nous faudrait gagner le matin de vitesse, et la relève de la garde...

Quelles chances avons-nous de réussir ? Mieux valait ne pas les calculer. Le pistolet glissé dans mon blouson était une présence rassurante. En dernier ressort, il servirait pour moi. Je ne finirais pas, après la torture du Sondage, avec le Masque du Rejet emboîté sur ma tête. Pas si j'avais le temps de retourner l'arme contre moi...

Nous marchions dans un couloir, qui me semblait sans fin. Les veilleuses de nuit l'éclairaient encore, mais, à chaque instant, je craignais que s'allument les lampes de jour. Qui répandraient bien trop de clarté. La pénombre actuelle nous convenait mieux.

Nous croisâmes un homme en sous-vêtements, qui ne nous regarda que le temps de découvrir, derrière nous, les uniformes de la Psycho. Son regard s'affola instantanément. Il détourna la tête.

Je n'avais pas à jouer une comédie de peur, j'en ressentais une très réelle. Mon cœur battait trop vite, et je transpirais. Les risques que nous courions étaient considérables. Pour que notre plan capote, il faudrait moins d'un grain de sable... Et malgré mes affirmations, je n'étais nullement certain de trouver une voie d'évasion au Niveau 1, dans l'ascenseur. Je ne pouvais que l'espérer. S'il n'en existait pas, que ferions-nous ?

Un deuxième homme nous croise, et se détourne très vite, manifestement effrayé. La Psycho inquiète par sa seule présence. Il nous plaint peut-être, mais se hâte surtout de regagner son dortoir, trop heureux de ne pas être concerné. Mais il nous a vus. Que la Psycho enquête, et il le racontera, avec une totale bonne volonté. Comme celui qui nous a vus avant lui.

Passé le Niveau 1, aurons-nous la Psycho aux trousses ? Comment la Matriarchie considère-t-elle les Niveaux Fermés ? Les a-t-elle rayés de sa mémoire ? Tolère-t-elle que des hommes libres y vivent ? Ou sait-elle qu'il s'agit vraiment d'une légende, que ces Niveaux sont déserts ?

Trop de questions sans réponses, qui se bouscuaient dans ma tête. Je marchais, les nerfs crispés.

\* \* \*

Un miracle nous avait permis d'atteindre l'ascenseur, et de l'emprunter sans être surpris. Mais, au Niveau 1, il déboucha sur une impasse.

Nous étions entassés dans la petite cabine.

Mauri, qui avait grimpé par la trappe du toit, nous annonça la désastreuse nouvelle : au-dessus, la gaine était fermée par une solide plaque à revêtement d'acier.

Nous bloquâmes l'ascenseur sur place, mais c'était là une solution provisoire. Très bientôt, la Matriarchie s'éveillerait...

Nous ne savions que décider. Nous cacher dans les couloirs d'aération ne nous donnerait qu'un court répit. Dès la relève des agentes sur la quinzième plate-forme, la Psycho se mettrait en chasse.

Laurée nous regardait avec une bonne dose de satisfaction. Elle misait sur une Matriarche juste et bonne, et pensait pouvoir s'en tirer. Elle se trompait, mais quelle importance ?

— Nous sommes presque au but, dit Josep. Il *doit* y avoir un moyen !

Un souvenir vague flotta, et, brusquement, une idée me vint. Je venais de me rappeler le récit de Josep concernant sa visite du Niveau 17.

Je demandai à Laurée :

— Est-ce qu'il existe, à ce Niveau, des couloirs désaffectés ?

La rousse hésita, peu disposée à nous aider. Catéri la frappa sèchement de son arme. Le canon laissa une marque rouge sur la joue claire.

— Réponds ! Et pas de mensonges !

Laurée baissa la tête.

— Oui, dit-elle, vaincue. Mais c'est loin d'ici. Tout au bout du Secteur 56-32 Nord. Et toutes les portes sont fermées...

— On peut faire sauter une serrure avec un pistolet énergétique, dit Théode. Mauri ? Crois-tu que nous pourrions rejoindre ce Secteur par les couloirs d'aération ?

— On peut essayer. Si elle me donne une idée de la direction générale.

— Tu *dois* nous aider, Laurée, dit Catéri, avec une soudaine gentillesse. Écoute-moi, de femme à femme. J'étais l'amie de la Matriarche. Je la connais bien. Elle ne te laissera pas vivre...

Les cils dorés frémirent.

— Je ne veux pas aller dans les Niveaux Fermés. Je...

— Tu n'as plus le choix. Je ne voulais pas y aller non plus. J'y ai été forcée, et voilà tout. Il vaut mieux vivre que mourir, tu ne crois pas ?

— Mais ces hommes... Je...

— On s'y habitue. Ce n'est pas si terrible.

Leur conversation nous excluait. Une complicité se nouait entre elles, qui jouait contre nous. Nous n'intervînmes pas. Catéri avait choisi la bonne méthode. Convaincre Laurée vaudrait mieux que la contraindre.

— En route ! dit Mauri. Nous n'avons pas cessé de perdre du temps, et nous en avons peu.



Nous errions dans un monde noir, mort, dégradé par le temps. Nos lampes éclairaient des murailles lépreuses, des sols éraillés. Depuis combien d'années la Matriarchie avait-elle abandonné ce Secteur ?

Je forçai des portes, et encore des portes, en détruisant leur serrure d'une décharge.

Nous cherchions une possible voie d'évasion, une gaine d'ascenseur, par exemple, qui n'aurait pas été fermée comme la précédente. Nous ne trouvions rien... Ouvertes, les portes béaient invariablement sur de vastes étendues d'ombre. Des salles vides, tapissées de poussière, anciens dortoirs, réfectoires, douches, ateliers... Les hommes ne travaillaient plus ici. Depuis bien longtemps.

Encore une porte, assez étroite, et celle-là s'ouvrit sur des marches qui se perdaient dans l'ombre dense.

— Un escalier ! s'exclama Catéri. C'est incroyable ! La Matriarchie les a supprimés depuis des siècles !

— Qu'est-ce qu'un escalier ? demandai-je.

Je n'en avais jamais entendu parler. Ni même imaginé que les quelques marches qui parfois séparaient un couloir d'un autre pouvaient ainsi se multiplier, pour monter et monter.

— On s'en servait autrefois, répondit Catéri. Quand les ascenseurs tombaient en panne, on pouvait rejoindre un autre Niveau par ce chemin-là.

— Mais les ascenseurs ne tombent jamais en panne tous à la fois, objecta Mauri.

— Je n'en sais pas plus, dit Catéri. J'ai vu des escaliers dans un très vieux film, c'est tout.

— Si ces escaliers servaient pour communiquer de Niveau à Niveau, dit Josep, on doit pouvoir monter par là. Nous avons beaucoup de chance !

— Un instant ! dit Mauri. Il se peut que nous ayons trouvé un chemin pour continuer, mais, en ce cas, il y a des précautions à prendre. Une surtout : l'eau. Rien ne dit que nous rencontrerons tout de suite les Révoltés, bien au contraire. S'ils vivent vraiment dans les Niveaux Fermés, ce n'est sûrement pas à proximité immédiate de la Matriarchie. Nous avons encore des provisions, et de la nourriture, mais l'eau... Elle ne coulera pas pour nous dans les couloirs d'aération là où les Niveaux sont déserts.

Jusqu'alors, je n'avais pas pensé à ce problème. Il devenait d'un coup très évident. L'eau. Où la trouver dans des Niveaux inhabités ?

— Il faudra la rationner, dit Théode.

— Très sévèrement, approuva Mauri. Et en plus des gourdes, nous remplirons nos outres. J'ai vu un poste d'eau pas loin, avant les couloirs désaffectés. Gerd, tu viens avec moi ?

— Oui.

Théode avait accompagné Mauri lors de la tournée précédente. Cette fois, c'était mon tour.

La promenade dans les couloirs, et même le retour, avec l'outre sur mon dos et des gourdes pendues à mon cou, me parut presque agréable. J'avais l'impression que nous touchions au but. Cet escalier, surtout, me ravissait. S'il continuait plus haut dans les Niveaux Fermés, il nous éviterait le puits. Fini les échelles, l'épuisement, les morsures des chauves-blanches. Fini la crainte perpétuelle d'être rattrapés par la Matriarchie... Nous avons atteint le Premier Niveau, et trouvé une voie qui montait plus haut.

Mon exaltation me faisait oublier la fatigue de la nuit, et mon besoin de sommeil.

Mauri devait suivre un cheminement de pensée analogue.

— Nous nous passerons de dormir aujourd'hui, dit-il. La Psycho est sûrement à nos trousses. Elle trouvera nos traces, les portes forcées, et cet escalier...

Nous rejoignîmes le groupe qui nous attendait, et nous le trouvâmes en grande discussion.

— Nous essayons de décider que faire de cette agente, dit Théode. Et pour le moment, je suis seul à être d'avis qu'il est préférable de la tuer. Catéri n'est absolument pas d'accord.

— Tu l'étais pourtant tout à l'heure, dis-je, quand tu la menaçais. Ou du moins, j'ai eu cette impression.

Jusqu'alors, je n'avais pas envisagé le sort de Laurée, mais je partageais l'avis de Théode. Mieux valait, en effet, l'éliminer.

— Tout à l'heure, répondit Catéri, nous étions en danger. Je l'aurais tuée si nécessaire, mais l'abattre maintenant serait commettre un meurtre inutile. Je m'y oppose !

Les prunelles vertes de la rousse exprimaient l'incrédulité. Elle ne parvenait pas à croire ce qu'elle entendait. C'était trop monstrueux.

— Vous êtes moins pointilleuses lorsqu'il est question de nos vies, dit Mauri avec une sèche aigreur. La Matriarchie élimine sans remords les hommes inutiles. Alors ? Celle-là sera un fardeau. Elle mangera nos provisions, boira notre eau, et pour nous récompenser, elle tentera de nous gêner au maximum.

— Ne pourrions-nous pas, intervint Josep, la laisser ici ?

— Est-ce que tu rêves ? aboya Catéri. Si la Matriarche apprend que nous sommes vivants, que crois-tu qu'elle fera ?

— C'est évident, dis-je. Elle lancera toute une division de la Psycho à l'assaut des Niveaux Fermés. La seule solution est de tuer cette fille. Vite. En discutant ainsi son sort devant elle, nous sommes inutilement cruels.

Je sortis le pistolet énergétique passé dans ma ceinture.

Catéri m'imita immédiatement.

— J'ai aussi une arme, Gerd ! Si tu tires sur elle, je tirerai sur toi !

— Oh ! Ces maudites femelles ! gronda Théode.

Laurée se taisait. Dans ses yeux, la terreur avait remplacé l'incrédulité. Elle se mordait la lèvre. Elle avait peur, et faisait preuve de courage en ne suppliant pas pour sa vie. Je réalisai soudain qu'il ne me serait pas si facile de la tuer. Elle était trop sans défense.

Mauri se déplaça, avec une extrême rapidité. Il empoigna le bras de Catéri, et le tordit, dirigeant vers le haut le canon du pistolet.

— Tire ! Gerd !

Je n'eus pas à décider si j'allais le faire ou pas. En deux pas, Josep se plaça devant Laurée, et la couvrit.

— Non ! dit-il. Catéri n'a pas toujours raison, mais cette fois, si.

Tuer cette fille comme ça, à froid... Ce serait laid... Emmenons-la avec nous.

L'angoisse qu'il exprimait me fit ranger le pistolet dans ma ceinture.

— On l'emmène, dis-je.

— Oh ! Bon, admit Théode, mi-résigné, mi-irrité. C'est d'accord.

Mauri avait arraché le pistolet à Catéri. Il le glissa dans son blouson.

— Si vous êtes tous contre, dit-il, je m'incline. Mais vous verrez qu'on le regrettera !

\* \* \*

Il me fallut bientôt réaliser que cet escalier, s'il était moins dur à gravir que les échelles, réclamait quand même une bonne dose de dépense musculaire. La fatigue accumulée s'aggravait du manque de sommeil, et l'outre chargée sur mes épaules n'arrangeait rien.

À chaque palier, nous faisons une très courte pause. Reprendre mon fardeau pour repartir demandait un effort de volonté.

Nous ne pourrions pas nous arrêter pour dormir avant d'avoir mis de la distance entre nous et les poursuivants probables. Nous avançons aussi vite que possible.

Mauri était en tête, avec Laurée. Théode et moi suivions, Catéri et Josep fermaient la marche. J'avais une outre, Théode l'autre. Laurée portait mon sac, sans beaucoup de bonne volonté, mais aussi sans trop de protestations. Comme Catéri, elle était réaliste, et savait accepter l'inévitable. Mais je l'imaginais aisément toute disposée à nuire si l'occasion s'en présentait.

Mauri portait le sac de Théode en plus du sien, et surveillait Laurée. Il gardait un de nos pistolets énergétiques. J'avais l'autre.

L'escalier, assez large, tournait et tournait. Nos lampes le découpaient en fragments.

L'habituel revêtement métallique n'habillait pas ici les murs. Du béton nu, taché, craquelé, zébré de longues fissures. Les arêtes des marches s'abrasaient, et cascadaient en menus éboulements pierreux.

Nous débouchâmes soudain sur une coulée de blocs, de cailloux et de graviers. L'explication nous vint vite. Plus

naut, toute une portion à escaner manquait.

— C'est pour ça, dit Mauri, que la Matriarchie n'a pas jugé utile de faire garder cet escalier. La voie est coupée.

— Nous devons passer quand même, dis-je. Mauri... En plantant des pitons ?

— Si la muraille résiste... On peut essayer.

— Il le faut, dit Théode. Si nous y arrivons, la Psycho ne tentera probablement pas de nous suivre par un chemin aussi dangereux. Le risque en vaut la peine. De toute façon, avons-nous le choix ?

— Non, admit Josep, mais...

— Mais nous avons une chance sur deux de nous suicider ici, compléta Catéri.

— Vous êtes fous ! explosa Laurée. Complètement fous ! Pas moi ! Je ne passerai pas par là !

— Tu passeras ! dit fermement Mauri. À moins que tu préfères une décharge énergétique ?

Il ne menaçait pas, il énonçait un fait.

Laurée se tut, les lèvres serrées. Un rapide coup d'œil à Catéri lui avait fait admettre que, pour le moment, la solidarité féminine ne jouerait pas.

— Il y a quand même un problème, dis-je. Nous sommes fatigués. Nos réflexes seront moins bons. Une heure ou deux de sommeil nous permettraient de tenter l'aventure dans de meilleures conditions.

Nous discutâmes la question, pour convenir que le repos préalable ne pouvait être envisagé. La Psycho devait déjà être sur nos traces. Mais la grande règle de la Matriarchie : efficacité avant tout, arrêterait sans doute les poursuites à cet éboulement. Une agente était morte, l'autre disparue. Malgré un désir de vengeance certain, la Psycho ne risquerait pas d'autres précieuses vies féminines pour nous attraper à tout prix. Le réalisme jouerait en notre faveur.

Mauri et moi nous encordâmes.

Il planta un premier piton, et en testa la solidité avant de s'y percher. Je l'assurai, maintenant ferme la corde, prêt à la secousse s'il tombait.

Il assumait une tâche très difficile, en équilibre sur un étroit support, s'accrochant du bout des doigts dans les craquelures du béton. D'une seule main. L'autre plantait les pitons.

Il s'éloigna, insecte collé au mur. La clarté de sa lampe frontale progressait par à-coups. Le sifflement du pistolet lance-pitons ponctuait les étapes.

— Avance jusqu'ici, Gerd. Il y a une fissure qui te donnera une bonne prise.

Je compris mieux, en passant d'un piton à un autre, cherchant des craquelures où enfoncer mes doigts, ce que Mauri avait dû, exactement, réaliser.

Je trouvai la fissure annoncée, et m'y agrippai.

— Tu y es ? interrogea Mauri. Je continue ?

— Vas-y !

Le pistolet lance-pitons siffla. La muraille à laquelle je collais répondit par une vague de vibrations. Ma fatigue avait disparu, balayée par la peur. Je me braquais sur cette idée unique : m'accrocher assez solidement pour être capable de retenir Mauri s'il tombait.

J'attendis, la bouche sèche, des ruisseaux de sueur coulant dans mon cou.

Mauri atteignit l'autre côté de la faille, et l'annonça joyeusement. Je le rejoignis, sans trop de difficulté. La certitude de la victoire proche était une aide très efficace.

Nous fîmes passer sacs et outres, un par un, par un pont de corde reliant les deux groupes. Puis la guitare de Josep, avec un luxe de précautions, pendant qu'il nous abreuvait de recommandations inquiètes.

Les êtres humains suivirent.

La détente nous ramena tous à notre fatigue.

— Montons encore un peu, dit Mauri, pour nous mettre hors de vue. Ensuite je crois que nous pourrions dormir.

Dormir ! J'en rêvais.

Quelques paliers plus loin, nous nous arrêtons. Le tirage au sort du premier tour de garde désigna Josep. Il s'assit, résigné, près de la veilleuse. Les autres se couchèrent, sans grand souci d'une recherche de confort.

\* \* \*

J'avais dormi, et rêvé. Rêvé d'une voix chuchotante, que je découvrais réelle.

Durant mon sommeil, Catéri avait remplacé Josep. Elle s'efforçait de nous réveiller tous, en évitant de faire du

— J'ai entendu des pas. Lointains, mais nets. Je crois que la Psycho est en train de monter.

Nous écoutions, tendus. Un bruit léger arriva, assourdi par la distance. Très certainement des pas...

— Viens avec moi, Gerd, dit Mauri. Nous allons descendre pour guetter. Si elles décident de franchir la faille, nous essaierons de les abattre toutes.

— Ne vaut-il pas mieux fuir ? demanda Catéri.

— Pas si elles doivent courir derrière nous. Elles seront trop proches, et nous n'avons guère eu de repos...

Par je ne sais quel miracle, alors que je la regardais à peine, je repérai Laurée qui ouvrait largement la bouche.

Ma main écrasa férocement ses lèvres, étouffant le hurlement qui allait jaillir. Laurée se débattit. Ses yeux verts exprimaient plus de haine que de crainte.

Je la frappai du poing sur la tempe, avec une rage incontrôlée, peu soucieux de savoir si j'allais ou non lui briser le crâne. Elle s'effondra. Je la passai à Théode.

— Ligote-la ! Et bâillonne-la ! Sinon cette garce s'arrangera pour avertir les autres.

Mauri et moi descendîmes doucement, la lumière masquée d'une lampe-crayon éclairant à peine les marches.

Elles étaient bien là. Une dizaine d'agentes Psycho, toutes armées. Arrêtées de l'autre côté de la faille, elles discutaient entre elles. Le jet de lumière d'une lampe explorait la muraille. Il s'attarda sur les pitons.

— Ils sont passés par là !

— Des hommes ! exprima une voix méprisante. Ils cherchent les Révoltés !

Il y eut des rires ironiques.

— Devons-nous continuer, Chef ?

Nous guettions, à l'amorce d'un tournant, invisibles dans la zone d'ombre.

— Non ! répondit une voix nette. Ce passage comporte trop de risques, et c'est inutile. Qu'ils cherchent ! Ils auront des surprises ! Et ils ne survivront pas !

Le ton exprimait une tranquille certitude.

— Mais Laurée ?

— Laurée est sûrement morte. Comme Jani.

— Et s'ils l'avaient emmenée avec eux ?

— J'espère que non. Son sort serait terrible. Mais nous ne pouvons plus rien pour elle. Je dois penser aux autres. Risquer des vies supplémentaires serait faire preuve d'inefficacité. La décision me coûte, mais c'est la seule compatible avec mon devoir ! (Un temps de silence, puis la voix nette ordonna :) Demi-tour ! Nous rentrons.

Mauri et moi écoutâmes le bruit des pas qui s'éloignait.

— Grande Mère ! souffla Mauri. Elles abandonnent ! Nous sommes saufs !

— En es-tu si sûr ? Que voulait dire ce : « Qu'ils cherchent, ils auront des surprises » ?

— Je ne sais pas Gerd, et je ne veux pas le savoir ! Inutile de parler de ça aux autres. Nous *devons* garder l'espoir ! Sinon...

Il avait raison, et je me tairais, mais les paroles entendues sonnaient ironiquement dans mes oreilles. Il y avait eu une telle certitude dans cette phrase : « Ils ne survivront pas. » Que savait cette femme, que nous ignorions ? Vers quel destin allions-nous ?

Niveau moins 1. Désert, vide, mort, et partiellement détruit. On s'était battu, ici. *Ceux qui ont lutté, pour l'égalité, se sont battus sans armes...* Mais les femmes en avaient eu. Des armes énergétiques à grande puissance, qui avaient ouvert les murailles, fondu le revêtement, creusé des cratères, volatilisé les portes, laissant un témoignage de guerre...

De cette guerre était née la légende que nous pourchassions...

J'étais de garde, seul avec la veilleuse. Mieux valait économiser nos lampes. La réserve de piles baissait. Comme les vivres...

Nous nous étions offert une longue période de détente. Pour la première fois depuis le début du voyage, Josep avait sorti sa guitare de l'étui, et chanté. En y prenant visiblement autant de plaisir que nous à l'écouter.

À présent, nous allions nous offrir un long sommeil. Nous avions tous besoin de repos. Nous avions discuté le problème de la garde. Les autres pensaient qu'elle n'était plus nécessaire, puisque nous avions échappé définitivement à la Matriarchie. Mauri et moi avons insisté pour qu'elle soit quand même maintenue. Sans avouer nos raisons : les phrases entendues, qui pouvaient faire supposer un danger quelconque. Nous avons emporté la lutte, avec cette contrepartie : le premier tour de garde pour moi, le second pour Mauri.

« Puisque vous y tenez tant, avait dit en riant Théode, vous vous chargerez des premiers tours. »

Nous nous étions installés pour dormir dans un couloir, à proximité de la porte de l'escalier.

J'étais assez reposé pour ne pas devoir lutter contre le sommeil. Tout était calme. Les dormeurs respiraient sur un rythme paisible. Josep, qui devait faire un cauchemar, gémit en se retournant. La veilleuse n'éclairait guère que mes pieds. Je devinais plus que je ne voyais mes compagnons.

Mon esprit s'évadait en rêveries. Je négligeais ma garde, oubliant la vigilance. Mes pensées me ramenaient en arrière. Je revoyais Marça, sa domination, son entêtement borné, et cette nuit d'accouplement ratée, qui m'avait valu tant d'ennuis...

Je revoyais les jardins, dans l'éclat des lampes solaires. Et Victo... Mon vieil ami me manqua, très cruellement. Le visage ridé naquit de l'ombre. Ces mains noueuses sur l'écorce d'un arbre, qui palpaient, devinaient...

J'avais fermé les yeux. Un bruit léger me les fit rouvrir. J'écoutai, soudainement attentif. Et perçus un autre son faible.

Ma lampe frontale, vivement allumée, me permit d'entrevoir, un quart de seconde, une silhouette courbée qui franchissait la porte de l'escalier. Une silhouette aux cheveux roux.

Laurée ! La maudite femelle essayait de fuir. Décidée à tenter, seule et sans aide, le dangereux passage des pitons.

Je bondis sur mes pieds, brûlant de rage. Qu'elle réussisse, et nous étions perdus. La Matriarche apprendrait où se trouvaient Catéri et Josep. Et cette fois, la Psycho s'acharnerait à notre poursuite ! La rage grandit, et devint féroce.

Je dus, quand même, prendre le temps d'alerter Mauri. Je le secouai pour le réveiller.

— Laurée essaie de fuir. J'y vais !

— Rattrape-la ! Et tire-lui dessus si elle court trop bien !

— C'est bien mon intention !

Je fonçai. J'étais à peu près enragé.

Pendant que je parlais à Mauri, Laurée avait pris de l'avance. En allumant ma lampe frontale, j'avais dû l'alerter. Je dégringolai les marches, trop furieux pour prendre garde à ce fait : certaines étaient très branlantes.

Le jet de lumière de ma lampe rejoignit la silhouette aux cheveux roux. Elle dégringolait, elle aussi, sans précaution, trop affolée par la poursuite pour raisonner. Sinon elle aurait admis que courir était inutile. Dès l'instant où je l'avais surprise, il ne lui restait qu'à renoncer. J'avais une arme, et de plus, le passage des pitons la séparait du salut.

La colère et l'ardeur de la chasse m'excitaient assez pour que je ne réfléchisse guère non plus. Je n'avais qu'une

envie : l'empoigner. Je sautais les marches par trois ou quatre, sans nul souci de mal me recevoir. La trouée lumineuse de ma lampe poursuivait celle de Laurée.

Je rattrapai la rousse sur un palier. Elle haletait, suante, les joues cramoisies. Elle essaya quand même de planter ses ongles dans mes yeux.

Je saisis ses poignets, et nous lutâmes un moment. Elle se débattait furieusement, se tordant, multipliant les coups de pied et de genou. Je la contraignis à l'immobilité en remontant ses bras dans son dos.

Nous haletions, collés l'un à l'autre. Les yeux verts rétrécis de fureur plongeaient dans les miens. Nos lampes frontales se touchaient.

Brusquement, elle cracha, avec précision. Le jet de salive glissa sur mon nez.

Ma rage flamba plus haut, comme monte un feu attisé. Je lâchai un poignet pour essuyer le crachat de ma manche, avant de saisir Laurée par le col de son blouson.

Je la giflai, à droite, à gauche, avec une violence qui fit danser sa tête, et voler ses cheveux. J'étais dément de fureur. Après coup, je fus surpris de ne pas l'avoir tuée.

Abrutie, les joues empourprées, Laurée ne luttait plus. Ses mains pendaient, ouvertes. Elle avait perdu toute combativité. Cette faiblesse fit naître en moi, soudainement, une intense poussée de désir. Je découvrais qu'elle était belle, tentante, et que, pour la première fois de ma vie, je tenais une femme à ma merci. Le désir s'accrut d'une sensation de triomphe aigu.

Cette femelle-là allait payer ! Payer pour Marça, pour bien d'autres, qui m'avaient utilisé pour leur plaisir...

Je souris, en employant la phrase souvent entendue, mais jamais exprimée :

— Je t'ai choisie pour l'accouplement !

— Non !

Une explosion de refus, qui rejetait la suggestion comme totalement invraisemblable.

— Si !

Une affirmation aussi absolue que l'avait été la négation.

Je cherchai sa bouche, et rencontrai des dents qui me mordirent féroce­ment la lèvre inférieure.

Je la frappai. Méthodiquement, *raisonnablement*, assez pour faire mal, pas assez pour blesser, jusqu'à ce qu'elle gémiss­e, crie, et admette sa défaite.

Elle était molle entre mes mains. Elle pleurait. Je n'en ressentis pas la moindre pitié. J'avais employé la force, et je l'avais vaincue. J'exultais. Cet instant me vengeait d'humiliations accumulées, de révoltes silencieuses, et de la Matriarchie tout entière...

— Déshabille-toi ! ordonnai-je.

— Non.

Cette fois, la négation était sans force, à peine murmurée.

— Déshabille-toi ! Ou je te battrai !

Elle obéit, paupières baissées, effrayée et honteuse.

Je ne perdis rien des gestes embarrassés, de la gêne grandissante. Je détaillai le corps qui apparaissait, morceau par morceau, comme une femme détaille l'homme qu'elle a choisi. Torse, seins, ventre, cuisses. Elle était belle...

— Ça va, admis-je sèchement. Viens ici !

Elle hésitait.

— Essaie de bien comprendre, dis-je. Les rôles sont inversés. C'est toi qui dois me plaire. Si tu ne veux pas être coopérative, je te battrai ! Jusqu'à ce que tu le sois ! Je n'ai pas l'intention de m'accoupler à un mannequin. Efforce-toi de me satisfaire ! Sinon...

Je me déshabillai rapidement. Elle patientait, la tête basse. J'enroulai l'arme énergétique dans mes vêtements, et plaçai le paquet à distance prudente. Laurée me semblait domptée, mais... Puis je disposai commodément nos deux lampes. Je ne voulais rien perdre.

— Viens ici ! Et n'oublie pas d'être docile !

Elle le fut. Totale­ment.

Je pris à cet accouplement un plaisir jamais égalé, d'une insoutenable intensité.

Pour découvrir ensuite, ma tête sur ses seins, que je ne l'avais pas vaincue. C'était elle qui gagnait, inexplicablement, parce qu'elle avait donné, alors que je me contentais de prendre... Cette impression réveilla ma colère éteinte.

— Tu peux te rhabiller, dis-je, très sec.

Comme une femme le fait quand elle en a terminé avec l'homme choisi.

Nous nous rhabillâmes.

Les joues de Laurée étaient marquées par les coups. Un filet de sang sec tachait le coin de ses lèvres. Les yeux verts avaient une expression figée. Ils flambèrent soudain, allumés de haine.

— Je te tuerais ! Gerd. Je te tuerais si j'en ai la moindre occasion ! Penses-y quand tu voudras dormir !

La voix basse détachait les mots, leur donnant un intense impact de vérité.

— Ne me rate pas ! dis-je, avec un sourire d'ironie menaçante.

Je la fis passer devant moi, et nous remontâmes les marches. La lumière de ma lampe s'accrochait dans des mèches rousses emmêlées. Le dos et la nuque rigides qui me précédaient exprimaient une hostilité définitive.

Alerté par Mauri, le groupe nous attendait, assis autour de la lampe.

— Ah ! s'exclama Mauri. Tu l'as rattrapée ! Mais pas bien vite. Nous nous demandions si nous devions aller à la rescousse. Elle t'a fait courir ?

— Non. Mais j'ai pris mon temps. Je l'ai utilisée... pour l'accouplement.

— Une bonne idée ! dit Théode. Elle aura moins envie de recommencer ses tours. Et nous devrions y penser aussi. Après tout, nous la nourrissons. Comme ça, elle servirait au moins à quelque chose.

— Une idée excellente, approuva Mauri.

Dans les yeux verts de Laurée, la haine se mêla d'inquiétude. La proposition de Théode ne séduisait vraiment pas la rousse. Mais elle se tut. Elle avait au moins appris une chose : la Matriarchie ne la protégeait plus, et nous avions la force pour nous.

Catéri se tut aussi. Mais elle se leva pour aller enlacer Laurée d'un bras protecteur.

— Je crois, dit Josep de sa voix douce, que vous avez tort. Ceci n'est pas l'égalité. Vous êtes en train d'inverser les lois de la Matriarchie, pour les employer à votre profit. Alors que devient la justice ?

— Mais elle a tenté de nous nuire !

J'étais indigné.

— Tu ne peux pas, répondit Josep sans élever le ton, reprocher à un prisonnier de chercher à fuir. Laurée n'est pas venue avec nous de son plein gré.

— Tout ce que je sais, intervint Théode, c'est qu'elle nous cause des ennuis ! Et qu'elle mange nos provisions !

— Je voudrais seulement, répliqua paisiblement Josep, vous faire comprendre qu'il vaudrait mieux ne pas baser notre vie d'hommes libres sur l'injustice.

— C'est facile pour toi ! dis-je avec hargne. Tu as toujours eu des privilèges ! Tu ne comprends pas !

— Oh si ! Je comprends fort bien. Mais je crois quand même qu'il vaudrait mieux convaincre Laurée d'accepter l'accouplement plutôt que de le lui imposer.

Il y eut un temps de silence.

Laurée s'appuyait à l'épaule de Catéri. Sur ses joues enflées, la marque de mes doigts s'imprimait en traces sombres.

Justice... En prenant ma revanche, avais-je agi injustement ? Sans doute. Mais je n'arrivais pas à en éprouver du remords. Je me sentais, au contraire, très content de moi.

Catéri se taisait. Elle était trop intelligente pour se mêler à une discussion où chacune de ses phrases aurait été pesée comme venant d'une femme... donc de l'ennemi. Ses yeux gris étaient distants et froids. Elle ne nous aimait pas. Aimait-elle Josep, ou l'avait-elle suivi parce que sa toquade pour un homme lui avait valu la haine de la Matriarchie ? Je n'étais pas assez renseigné pour en juger. Lui et elle s'éloignaient souvent, enlacés, pour l'accouplement. Mais qui choisissait ? Josep, ou Catéri ?

Mauri rompit la trêve de silence :

— Dormons. La suite à demain. Je prends mon tour de garde. Laurée va venir se coucher près de moi. À partir de maintenant, ceux qui seront de garde la surveilleront. Jusqu'à ce que nous atteignons le but.

— Vous ne l'atteindrez jamais ! cracha Laurée, les yeux étincelants. Les Niveaux Fermés sont vides ! Vides !

Mentait-elle par haine, ou disait-elle la vérité ?

Un Niveau désert de plus. Où étions-nous ? Déjà très loin de la Matriarchie. Nos vivres baissaient, et notre réserve de piles.

Un monde de silence, vieux, froid et hostile, dégradé par le temps, mais non par la guerre. Les traces du conflit n'avaient marqué que quatre Niveaux, laissés derrière nous depuis longtemps.

Nous cherchions les vivants. La Révolte avait été réalité, mais où se trouvaient ceux qui avaient survécu ? Plus haut, peut-être, mais trop loin pour nous.

Malgré un rationnement féroce, l'eau nous manquerait bientôt.

On ne s'habitue pas à la soif. Elle est torturante, en permanence. La maigre ration accordée chaque soir nous maintenait en vie, mais elle disparaissait dans nos organismes desséchés comme des gouttes dans du sable.

Nous avons fouillé les Niveaux, avec un acharnement désespéré, pour ne découvrir chaque fois qu'un univers vide, glacé et noir. Pas d'hommes, et pas d'eau. Rien de vivant. Même pas un rat ou un insecte.

Étape du soir. Nous nous étions assis pour le repas. Mâcher les tablettes d'aliments concentrés sans liquide pour les aider à passer n'était ni facile, ni agréable.

Mauri présenta le bilan de la situation :

— Nous avons de l'eau, dit-il, pour visiter deux, peut-être trois Niveaux de plus. C'est tout.

Nous le savions, mais d'entendre les mots rendait la réalité plus âpre.

— Les Révoltés peuvent être installés beaucoup plus haut, constata Josep.

— Oui, répondit Mauri, mais en ce cas, nous ne les rejoindrons jamais.

Laurée intervint, avec une voix mauvaise :

— Vous étiez partis pour nulle part ! Les Niveaux Fermés sont vides. Vous avez poursuivi une chimère !

— Comment sais-tu qu'ils sont vides ? demandai-je.

Les yeux verts se glacèrent. Laurée nous haïssait tous, mais moi plus que quiconque.

— Je le sais, c'est tout.

— Tu ferais mieux de trouver une meilleure réponse. Je suis fatigué, mais tu pourrais m'agacer suffisamment pour que je l'oublie... et que je te batte !

— Fais-le ! Tu ne modifieras pas la réalité. Les Niveaux Fermés sont vides !

Elle me défiait, les yeux rétrécis.

Josep s'interposa. Ses yeux sombres exprimaient une profonde lassitude.

— À quoi bon ces disputes ? Laurée, tu nous détestes, mais tu es avec nous. Ton sort est lié au nôtre. Même si nous décidions de redescendre, nous n'aurions pas assez d'eau pour le faire. Sois raisonnable. Si tu sais quelque chose, dis-le.

— Dis-le, Laurée, appuya Catéri.

Laurée supportait mieux Catéri que nous. Une complicité de femme à femme les unissait plus ou moins. Après un temps de réflexion, elle se décida à parler.

— Je ne sais pas grand-chose. J'ai seulement entendu ma Psycho-Chef dire que la Légende mentait. Que les Niveaux Fermés étaient déserts, sauf certains, où il y a des monstres...

— Des monstres ?

Catéri était incrédule.

— Oui. Mais je n'en sais pas plus. On ne questionne pas une Psycho-Chef. J'étais intriguée, mais je n'ai rien demandé.

— Des monstres ? dit pensivement Mauri. Voulait-elle parler d'hommes ? D'hommes monstrueux ? Ou d'animaux ?

— Je te dis que je ne sais pas.



Théode haussa les épaules.

— Qu'est-ce qui pourrait vivre dans un pareil désert ? Pas d'eau, pas de nourriture... Monstrueux ou non, des animaux semblent bien improbables. Quant aux hommes...

— Ils sont quelque part, dis-je, en niant mes propres doutes. Et nous les trouverons !

— Dormons, dit Mauri. Parler gaspille de la salive. Nous verrons bien demain. Qui prend le premier tour de garde ?

— Moi, dit Théode. J'ai bien trop soif pour avoir sommeil.

— Tais-toi ! dis-je aigrement. Nous avons tous trop soif. C'est inutile de nous le rappeler !

Une nuit paisible, trop paisible. Mais, peu avant le matin – ou ce qui aurait été le matin dans la Matriarchie –, Mauri nous réveilla en criant :

— Un rat ! Je viens de voir un rat ! Près de mon sac.

— Et c'est pour un rat que tu nous réveilles en sursaut ! protesta Théode, irrité.

— Imbécile ! S'il y a un rat, il y a de la vie quelque part, pas loin. De la vie ! Et de l'eau !

J'eus des visions instantanées de fontaines crachantes, de ruissellements, de canaux d'irrigation courant dans les jardins. Ma langue sèche lécha mes lèvres craquelées. J'entendais presque le bruit du liquide.

Catéri résuma un désir général en s'exclamant :

— Partons ! Vite !

Elle en oubliait son calme habituel. Ses yeux gris brillaient d'excitation.

Les préparatifs ne durèrent pas longtemps. Nous roulâmes hâtivement nos couvertures. Mauri fixa à son sac notre dernière outre. Elle ne le chargeait guère. Une outre flasque, clapotante... Comment pouvait-il endurer ce bruit dans son dos ? Un bruit doux de liquide, tentation permanente... Parfois, je m'éloignais de lui pour ne plus l'entendre.

Les marches, éternelles, usées, abrasées, leurs arêtes s'éboulant sous nos pieds. Nous les gravissions trop vite. Mauri nous rappela à la prudence. Se hâter nous faisait transpirer, épuisant davantage nos réserves internes.

Il nous fit calmement remarquer que cette eau que nous espérions pourrait ne pas se trouver au prochain Niveau, mais plus loin.

Nous ralentîmes, pour adopter une allure plus raisonnable. J'essayais de ne pas penser. Et de chasser une floraison de mirages liquides. Je voyais de l'eau partout. Ma lampe en faisait naître dans les taches de la muraille, ruisseler sur les marches, en nappes scintillantes...

\* \* \*

— C'est mort ! dit Théode. Vide et mort ! Comme tout le reste.

Son visage creusé exprimait l'extrême de la lassitude. Ses yeux étaient sans reflets, comme couverts d'un voile de ternissure. Sa peau claire avait une teinte grisâtre, malsaine. Sa barbe et ses cheveux étaient collés, poisseux, assombris par la crasse.

Nous étions tous loqueteux, répugnants de saleté, malodorants. Le manque d'hygiène nous irritait la peau. Périodiquement, nous nous grattions avec une fureur hargneuse.

Nous avons atteint le Niveau supérieur. Aussi noir, désert et froid que les précédents, mais plus hostile, parce que nous en avons trop espéré...

— Nous venons d'arriver, dit Mauri. Nous n'avons pas encore cherché. L'eau est peut-être ici quand même.

— Où ? demanda Catéri. En tout cas pas dans les canalisations. Ce Niveau est vide, depuis bien des années...

Laurée rit, avec une ironie cruelle et triomphante.

— Courez ! Courez après votre chimère ! Cherchez ! Vous allez tous mourir !

— Toi aussi, dis-je.

— Je mourrai contente ! La dernière, j'espère. Pour mieux vous regarder devenir fous de soif !

Les yeux verts brillaient d'une joie maligne. À ce qu'il me semblait, Laurée n'était plus elle-même très saine d'esprit. Et moi, j'étais trop las pour la colère. Nous étions tous trop las. Personne ne jugea utile de répondre.

— Où pourrait-il y avoir de l'eau ? Où ?

Josep posait la question à mi-voix, les yeux rêveurs.

— Les jardins ! s'exclama Théode. Dans les jardins ! Parfois, les canaux d'irrigation sont alimentés par un ruisseau capté. Ils ne dépendent pas toujours des canalisations.

Grande Mère ! Il avait raison. C'était une possibilité.

— Il y a des jardins à tous les Niveaux ? demanda Mauri, mi-espérant, mi-incrédule.

— Non. Et ils ne sont pas toujours situés dans le même Secteur. Il va falloir chercher.

— Cherchons !

L'espoir faisait renaître l'ardeur chez tous. Même chez Laurée, qui me parut, en cet instant, beaucoup plus désireuse de boire que de se réjouir de notre soif.

Nous cherchâmes. Très longtemps. Les Niveaux sont vastes. Un couloir, un autre, un autre encore... Labyrinthe de voies identiquement noires et désertes. Enchaînement de portes s'ouvrant sur des salles vides, tapissées d'un velours de poussière où nos pas s'imprimaient.

Nous marchions. L'espoir accroché refusait de mourir. La prochaine porte sera la bonne... La prochaine... La prochaine...

Les heures passaient...

\* \* \*

— Ça suffit ! dit Mauri. Nous épuisons nos réserves. Il faut s'arrêter.

— Pas tout de suite, supplia Théode. Cherchons encore un peu. Juste deux couloirs ?... Un ?...

Le visage fermé de Mauri disait non. Malgré ma fatigue, j'en étais aussi déçu que Théode. Et que tous les autres. Mais nous avions admis Mauri comme chef. Nous lui obéissions. Invariablement, du reste, il basait ses décisions sur le bon sens. Sa logique pouvait être, parfois, aussi tranchante que celle de Catéri. Nous l'acceptions plus aisément quand même, parce qu'elle se tempérait d'amitié.

Nous nous installâmes pour l'étape. Gestes routiniers, qui nous débarrassaient de nos sacs, déroulaient nos couvertures...

Puis la distribution de l'eau, faite par Mauri. Distribution minutieuse, strictement mesurée, surveillée par des yeux jaloux, qui exigeaient une absolue égalité, fût-ce dans les gouttes...

Nous buvions avant de manger. Dans le cas contraire, nos bouches trop sèches ne nous auraient pas permis la mastication. Mais quand j'eus avalé mon fond de gobelet, ma langue ne me parut pas plus souple. Un morceau de cuir racorni, qui adhérait à mon palais.

Mauri distribuait les tablettes quand Théode hurla :

— Regardez !

Son doigt tendu désignait l'angle mur-sol.

Un réseau de fils légers s'accrochait là, pas plus grand qu'une paume. Un petit grain noir le ponctuait, une patte articulée tendue sur la toile.

Une araignée ! Une très petite araignée, qui se déplia et courut quand Théode souffla doucement sur les fils.

— Grande Mère ! cria Mauri. Elle vit ! Elle vit ! Il y a de l'humidité ici. Et de l'eau !

La fatigue s'était envolée. Nous étions tous vibrants d'une excitation incontrôlable. Même Mauri oublia d'être raisonnable.

— Nous allons nous accorder une ration d'eau supplémentaire. Et nous chercherons. Jusqu'à ce que nous trouvions. Vous êtes d'accord ?

Tout le monde l'était.

Couloirs et portes, couloirs et portes... Qui semblaient se multiplier à l'infini, et se moquer de nos recherches fiévreuses.

Puis vint cette nouvelle voie, très large, très longue, qui s'enfonçait dans un absolu de noirceur, et cette ligne lointaine, étroite, trait brillant qui tranchait dans l'ombre.

Un rai de lumière.

Nous courûmes. Avec une frénésie aveugle, sans souci des autres.

J'arrivai le premier sur ces doubles portes entrebâillées qui laissaient filtrer une ligne de clarté.

Elles s'ouvrirent largement sous la poussée féroce de mes mains, et je criai. De triomphe et d'incrédulité.

Un jardin !

Un jardin extrêmement vaste, envahi d'une jungle de végétation où se mêlaient les verts, les beiges, les ocres... Un jardin luxuriant, fourmillant d'insectes. Un jardin vivant, baigné dans l'intense clarté de deux lampes solaires.

Il me sembla impossible. Les trois quarts des plantes m'étaient inconnues, ainsi que la majorité des insectes qui s'affairaient, stridulants, bourdonnants.

Je frottai mes yeux, les fermai, les rouvris. Le jardin était toujours là, lumineux, vibrant... Les lampes solaires en accentuaient l'irréalité.

— C'est comme ça que j'imagine l'Arli, dit Isen

— C'est comme ça que j'imagine ! Ah, dit Josep.

Hésitants sur le seuil, nous regardions tous, hallucinés, l'incroyable jardin.

— Au nom de la Grande Mère ! s'exclama Mauri. Comment ces lampes solaires peuvent-elles encore marcher ?

— Elles sont autonomes, répondit Théode. Elles ne dépendent pas d'un réseau électrique. Et elles sont presque éternelles. Ce qui est surprenant, ce n'est pas qu'elles fonctionnent, c'est que la Matriarchie les ait abandonnées là. Elles ont une immense valeur. Comment a-t-on pu les laisser ?

— Mais comment marchent-elles ? demanda Josep.

— J'étais jardinier, pas Ingénieur. Interroge Catéri.

— J'ai fait des études d'ingénieur Orga, dit-elle. Je ne sais rien des lampes solaires.

Dans la Matriarchie, les femmes étudient, mais chacune dans un domaine déterminé. Efficacité avant tout. Il est inutile d'apprendre ce qui ne servira pas pour le travail choisi.

Laurée nous ramena à notre préoccupation :

— Et l'eau ?

— Elle est quelque part dans cette jungle, répondis-je. Sinon, rien ne pousserait.

— Qu'est-ce que nous attendons pour la chercher, alors ?

— Je croyais, dis-je avec une bonne dose de jubilation, que tu aurais été contente de mourir, à condition que nous ayons la bonté de le faire avant toi ?

Ses yeux me foudroyèrent avec l'intensité d'une décharge énergétique. Mais l'adversaire, touché, ne répliqua pas.

— Taisez-vous ! dit Théode. Et écoutons. Nous entendrons peut-être couler l'eau. Ça nous évitera de fouiller au hasard.

Nous écoutâmes. Stridulations et zonzonnements d'insectes, bruissements des plantes...

Théode avait l'oreille fine. Son doigt tendu indiqua une direction à gauche.

— Je crois que c'est par là.

Les plantes opposèrent une vive résistance à notre intrusion. Elles s'enlaçaient, serrées, jaillissant vers la lumière. Certaines dépassaient nos têtes. Je reconnus une kartène, de taille anormale, qui avait une inhabituelle teinte de cuivre foncé. Mais, anormale ou non, elle devait quand même avoir un bulbe. Le jardin nous fournirait aussi de la nourriture.

Notre avancée dérangerait les insectes, qui tourbillonnèrent. Ils étaient tous de très grande taille, et je n'en reconnus aucun. Une bestiole sautante jaillit devant moi. Elle prolongea sa détente en ouvrant des ailes diaprées de rouge et de violet. Avec beaucoup d'imagination, elle évoquait une sauterelle... Mais celles que je connaissais n'étaient pas plus grandes que l'ongle, n'avaient pas d'ailes, et s'habillaient de brun et beige.

Théode, qui fonçait, forçant les plantes avec une énergie brutale indigne d'un jardinier, cria :

— Voilà le canal !

Quelques secondes, et nous fîmes tous à plat ventre, la tête plongée dans le ruissellement frais.

J'étais gorgé d'eau à un point tel que mon estomac distendu clapotait.

Le groupe avait fait toilette. Nous étions nus, encore humides. À grand renfort de frottements et de savon, nous avions désincrusted notre crasse. Nos vêtements, lavés, séchaient au rayonnement des lampes solaires, étalés sur des kartènes.

Mauri taillait aux ciseaux ma barbe et mes cheveux. Je lui avais rendu le même service plus tôt. J'étais le dernier. Théode et Josep avaient bénéficié du premier service.

Les deux filles, la blonde et la rousse, bavardaient à mi-voix, assises côte à côte. Catéri n'avait jamais marqué de gêne à se déshabiller devant nous, et Laurée s'y habitait.

— Voilà ! dit fièrement Mauri. Tu as un beau collier, bien régulier.

Il me tendit la glace, et je pus admirer mon visage enfin propre. Je ne me reconnus pas. Mes joues s'étaient creusées, accentuant la saillie des pommettes. Mon teint déshabitué du hâle des lampes solaires me sembla blême, et mes cheveux et ma barbe plus foncés que de coutume.

— Ça va ! dit Mauri, en reprenant la glace. Tu t'es assez admiré. Laisse leur tour aux autres.

Il riait. Le bleu vif de ses yeux avait pris un éclat intense. En séchant, ses cheveux cuivrés se tortillaient en bouclettes. Le bain avait modifié notre aspect. Nous découvrons des compagnons neufs.

Catéri et Laurée étaient belles. Je m'amusai un moment à détailler leurs différences. Seins plus ronds ici, plus pointus là, cuisses longues à gauche, plus pleines à droite...

Je rencontrai soudain des prunelles vertes étincelantes d'exécration. Des choses oubliées me revinrent en mémoire... Une réaction incontrôlée fit gonfler ma verge.

Je changeai de position, pour dresser une cuisse en rempart. Je ne tenais pas à ce que Laurée explose de rage, ou ironise. Nous étions heureux, détendus. Inutile de rompre cette harmonie.

— Crois-tu que ce pourrait être les Révoltés qui ont installé ces lampes solaires ? demanda Mauri.

Il me rendait le service de faire diverger mes pensées.

— Le jardin n'est pas cultivé, répondis-je. Il pousse à sa guise. Non. La Matriarchie a oublié ces lampes ici, aussi étonnant que cela puisse être.

— Mais, intervint Josep, si personne ne se chargeait d'allumer et d'éteindre régulièrement ces lampes, est-ce que les plantes ne seraient pas calcinées ?

— Les lampes solaires sont préréglées. Elles s'allument et s'éteignent seules.

— Alors celles-ci vont s'éteindre ? demanda Catéri. Quand ?

— Comment le saurais-je ? Ça dépend de leur cycle. Il est variable. Nous n'aurons aucune certitude avant de les avoir observées.

— Alors, dit-elle, toujours logique, nous devrions nous préparer pour la nuit. Si nous mangions ?

Nous dînâmes. En délaissant les éternelles tablettes pour nous gorger de kartènes crues. Je les trouvai exceptionnellement savoureuses.

— Demain, dit Catéri avec bonne humeur, nous les ferons cuire, pour changer. Est-ce qu'il pourrait y avoir des animaux ici ?

— C'est possible. Des mulots, peut-être. Tu voudrais manger du mulot ?

— Mulot ou pas, ça aurait quand même un goût de viande. Je donnerais je ne sais quoi pour de la viande.

— Nous verrons demain, dit Josep. Si nous pouvons en attraper. Une décharge énergétique les volatiliserait.

— J'étais assez adroit pour lancer des pierres, dit Théode. On peut tuer un mulot d'une pierre bien placée. Je suis comme Catéri, j'ai envie de viande. Mulot ou non, une fois bien rôti...

Je ris.

— Et quel rôti ! Un mulot pour six ! Tu ne crois pas que les portions seront un peu maigres ?

— Idiot ! Tu sais très bien que je pensais à plusieurs mulots.

— On ne pourrait pas, demanda Josep avec espoir, trouver ici des animaux plus gros ?

Ce qui fit rire Mauri de bon cœur.

— Qu'est-ce que tu aimerais ? Un troupeau abandonné par la Matriarchie ? Demande à Gerd si on rencontre souvent du bétail dans les jardins.

— Bah ! dit Théode, tout est inhabituel ici. Il y a peut-être du bétail nain, qui sait ? ou des mulots géants.

— Des monstres ? proposai-je.

— C'est ça ! approuva Mauri. De jolis monstres, juteux et bien en chair. Je sens déjà le parfum du rôti.

Les lampes solaires s'éteignirent soudainement, nous laissant dans une noirceur absolue.

Mauri se dévoua pour chercher une lampe à tâtons, en jurant parce que les plantes accrochaient et égratignaient son corps nu.

Le cercle de lumière qui naquit rendit plus épaisses les ténèbres alentour. Le jardin en devint plus vaste, plus mystérieux, plus bruissant d'étranges résonances.

Catéri se leva, et alla tâter nos vêtements.

— C'est à peu près sec. Nous ferions mieux de nous rhabiller, et de dormir.

Nous suivîmes son conseil.

— On monte la garde, Mauri ? interrogea Théode.

— Bien sûr.

— Mais, Grande Mère ! pourquoi ? Nous sommes seuls, ici. La Matriarchie est bien loin...

— Tu oublies les monstres.

Mauri ne plaisantait qu'à demi.

— Oh bon ! Mais c'est assommant ! Qui prend le premier tour ?

— Moi, dit Josep. Je n'ai pas sommeil. Est-ce que je pourrais avoir une lampe au lieu de la veilleuse ? Au moins un moment ? J'aimerais écrire une chanson.

— Je pense que oui, admit Mauri. Mais ne la laisse pas brûler trop longtemps.

Je m'allongeai. Mes vêtements étaient encore un peu humides, mais le plaisir de les sentir propres, et non plus empestant la vieille sueur, effaçait cet inconvénient. Sous mon dos, les plantes entassées me semblaient aussi moelleuses qu'un bon matelas. Leur odeur vivante, tenace, me faisait plaisir, comme le doux bruissement de l'eau dans le canal proche. Un bruit merveilleux, qui me berça avec tendresse, jusqu'à ce que je m'endorme.

Théode me réveilla pour mon tour de garde.

— Méfie-toi, dit-il. Et laisse la lampe allumée. Mauri est d'accord. On a tous entendu de drôles de bruits pendant nos gardes. Des espèces d'aboiements secs, très bizarres. Il y a des animaux inidentifiables ici. Peut-être les monstres... Garde ton pistolet à portée de la main, et surveille bien !

Je surveillai. J'entendis des bruits, oui, mais légers. Froissements de plantes, musiques d'insectes, menus craquements...

Puis je perçus, assourdie par la distance, une série d'aboiements rauques, qui ne s'identifiait à rien de connu. Des monstres ? Je n'en vis pas.

Il n'y eut rien d'autre à voir qu'un insecte de très grande taille, qui vint cogner ma lampe avec entêtement, jusqu'à s'y assommer. Ses élytres étaient bleu-noir, et ses antennes très longues, curieusement duveteuses.

Plus tard, un mulot qui se faufilait dans la broussaille traversa, affolé, le cercle de lumière de ma lampe. Un très ordinaire mulot, de taille tout à fait normale. Je souris en pensant qu'il en faudrait vraiment beaucoup pour nous rassasier en viande.

Je réveillai Catéri, qui allait prendre le dernier tour de garde. Laurée dormait, ses cils dessinant une courbe d'ombre sur ses joues. Elle ne participait pas aux gardes, et ce sommeil détendu m'agaça. Impossible, pourtant, de lui confier une part de la tâche. Moins que personne, je n'avais envie de lui mettre une arme énergétique entre les mains. Je l'imaginai très bien l'utilisant avec une joie féroce pour volatiliser ma tête. Elle me haïssait.

Mes propres sentiments étaient moins clairs. Je la détestais souvent, mais souvent aussi, j'avais envie de m'accoupler à elle.

Après discussion, Mauri, Théode et moi avons reconnu le bien-fondé des arguments de Josep. Et décidé de ne pas imposer notre contact à Laurée. L'idée ne nous serait pas venue – à moi moins qu'à quiconque – d'espérer son accord, et nous la laissâmes en paix.

Elle nous en récompensait par une hargne si tenace que je regrettais parfois notre décision. Il me venait des envies féroces de la battre encore, et de la contraindre. Si j'avais été seul en cause, je l'aurais probablement fait.

Je m'éveillai dans la lumière. Les lampes solaires chauffaient ma joue, et je restai un moment les yeux clos, savourant la sensation. Tant de jours d'obscurité, à peine entamée par nos lampes... Travailler dans les jardins m'avait communiqué un besoin de chaleur et de lumière.

Mes compagnons se levaient. Catéri s'étira, bras tendus, puis vint rendre le pistolet à Mauri. Il en gardait un, comme je gardais l'autre. L'habitude était prise, et nous ne pensions pas à la discuter.

Notre premier soin fut d'aller au canal, pour boire et faire toilette.

— Il faudra ménager le savon, dit Catéri. Nous en avons beaucoup usé hier.

Le savon ne me tracassait pas du tout.

L'abondance de l'eau suffisait à me rendre très heureux.

Pendant que nous déjeunions de kartènes crues, Catéri entama une discussion.

— Il faut, dit-elle, décider de ce que nous allons faire. Moi, je propose que nous nous installions ici.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda Mauri.

— Rester ici. Définitivement. Il y a des plantes et de l'eau. On peut vivre dans ce jardin.

— Sans rien d'autre ? Un groupe de six ? C'est de la folie !

Je partageais pleinement l'avis de Mauri. Théode aussi.

— J'aurais pu parier sur vos réactions d'illogisme, dit Catéri. Nous avons trouvé un havre. Et je doute fortement de la présence de ces Révoltés légendaires. Je refuse de continuer à monter pour rien. Josep et moi resterons ici !

— Ça t'arrive, demandai-je avec ironie, de prendre son avis ? Ou bien décides-tu toujours à sa place ?

J'eus honte de moi dès que je vis l'angoisse déborder des yeux de Josep.

— Pardonne-moi, Josep. Je ne voulais pas te blesser, mais...

Mais Catéri était irritante, et je n'avais pas réfléchi avant de parler.

— Je crois, dit Josep, que nous ne pouvons rien décider immédiatement. Nous ne savons pas ce qui vit dans ce jardin. Il pourrait s'y trouver des animaux dangereux. Cette nuit...

Catéri l'interrompit sèchement :

— Nous avons des armes énergétiques.

— Leur charge ne durera pas toujours. Pourquoi ne pas remettre la décision jusqu'à ce que nous soyons mieux informés ? Restons ici quelque temps, pour nous reposer, nous verrons ensuite quelle sera la meilleure solution.

La proposition de Josep me convenait. Interrompre un moment le voyage pouvait s'envisager. Mais l'arrêter définitivement ne me semblait pas possible. Si plaisant que soit ce jardin, trop de choses nous manqueraient...

— J'approuve la proposition de Josep, dit Théode. Nous pouvons rester ici quelque temps. Mais pas toujours. Pour une fois, Catéri, tu n'as pas réfléchi très lucidement. Nous avons trouvé des kartènes qui poussent seules, mais peu. Pour vivre ici, il faudrait pouvoir cultiver. Nous n'avons ni outils, ni graines, sans parler des engrais...

— Tout ceci pousse bien sans engrais ?

— Oui, mais en équilibre. Les plantes mortes nourrissent celles qui poussent. En nous installant ici, nous modifierions cet équilibre. Et le jardin commencerait à mourir.

— D'où tires-tu cette belle science ? demanda Catéri, très ironique. Je te croyais jardinier, pas Ingénieur Agro ?

— Il la tient de Victo, dis-je sèchement. Et Victo en savait plus sur les plantes que bien des Ingénieurs. Théode a parfaitement raison ! Même si nous réussissions à trouver des outils oubliés, même si...

— Je n'espérais pas obtenir votre accord. Vous ferez ce que vous voudrez. Mais moi, je reste ici. Josep aussi. Et Laurée, si elle le veut.

— Oui, dit la rousse. Je resterai. Je suis sûre que tu as raison.

— Je vous en prie, dit Josep. Cessons de nous disputer. Attendons. La décision à prendre s'imposera sans doute d'elle-même.

Nous avons installé, à proximité du canal, un camp. Dans un lieu où la végétation moins dense nous avait permis de débroussailler sans trop de peine un cercle de bonnes dimensions. Nous avons fabriqué des litières de plantes sèches, et transporté des morceaux de béton pour préparer un foyer.

Des kartènes enveloppées de feuilles y cuisaient dans la cendre. Une demi-douzaine de mulots rôtissaient, en répandant une odeur exquise. Je mourais d'envie de les dévorer à moi tout seul.

Mauri surveillait patiemment la cuisson

mauri poursuivait patiemment le cours.

Josep jouait. Il tirait de sa guitare des déferlements de musique, les reprenait, les modifiait, et les reprenait encore.

Laurée et Catéri s'étaient éloignées, enlacées, assez tendres l'une envers l'autre pour ne laisser aucun doute sur leurs intentions. Josep les avait regardées partir, pensif mais détaché. Il n'en avait pas ressenti de jalousie. Moi, si. Une jalousie rageuse, que je ne m'expliquais pas. Laurée était tentante, mais qu'importait qu'elle prenne son plaisir ailleurs ? Si Mauri, Théode ou Josep avaient emmené Laurée pour l'accouplement, je n'y aurais pas vu d'inconvénient. Alors ?

Je mis un terme à mes réflexions en supposant que, n'aimant guère Catéri, je lui en voulais d'obtenir ce que moi je ne pouvais avoir.

Mauri retourna la baguette où les mulots étaient enfilés.

— C'est presque cuit, dit-il. Je voudrais bien que ces filles reviennent. Elles ne devraient pas s'absenter aussi longtemps... Elles n'ont pas d'armes, si...

Un bruit de course l'interrompit. Laurée surgissait des plantes, sanglotante, les yeux affolés.

— Catéri... Catéri...

Elle haletait en pleurant, incapable de parler.

Josep lâcha sans ménagement sa guitare, et se dressa d'une détente. Il empoigna la rousse aux épaules.

— Catéri ? Quoi Catéri ? Où est-elle ?

— Près... du canal... Elle... elle...

Josep la secoua brutalement. Son visage se déformait d'angoisse. Il hurla :

— Mais parle ! Qu'est-il arrivé à Catéri ?

— Grande Mère ! Elle... elle est morte...

— Où est-elle ? Où ?

Josep rugissait. Je ne l'aurais pas imaginé capable d'une telle passion, si violente qu'il en avait un visage dément.

Mauri intervint, avec une calme fermeté, pour obtenir de Laurée qu'elle nous guide.

Nous la suivîmes, forçant les plantes qui s'accrochaient de leurs branches griffues, jusqu'au canal.

Catéri était couchée sur le bord. Un bras avait glissé dans l'eau. Son visage illuminé par les lampes solaires était atroce. Un rictus d'animal qui va mordre remontait ses lèvres sur ses dents. Les yeux exorbités, fibrillés de pourpre, se figeaient dans la mort.

Josep tomba à genoux, enlaçant le corps rigide, enfouissant son visage entre les seins aux pointes durcies.

Il pleurait violemment, secoué par un chagrin intolérable.

Théode avança, hésita, la main tendue vers l'épaule de Josep, et renonça. Comment consoler une semblable peine ?

Josep releva un visage déformé par le chagrin. Il demanda, d'une voix qui criait :

— Comment est-ce arrivé ? Comment ?

— Regardez, dit Laurée.

Son doigt nous indiquait une tache orangée entre deux plantes. Une toile d'araignée. Très étrange, d'une teinte insolite, un orange intense. La clarté des lampes solaires le rendait presque incandescent. La toile dessinait une manière d'octogone, large de près d'un mètre.

— L'araignée était au centre, dit Laurée. Un insecte monstrueux. Son corps était plus gros qu'une noix. Il brillait. Orange, avec des arabesques violettes. Les couleurs étaient si violentes qu'elles semblaient renvoyer la lumière. Cela avait une beauté inquiétante. Je n'avais jamais rien vu de semblable. Je n'aime pas beaucoup les araignées, j'ai tiré Catéri par le bras, mais elle se passionnait... Elle a coupé une tige pour toucher la toile. L'araignée s'est mise à danser avec fureur. Elle m'effrayait... Mais pas Catéri. Elle a chatouillé l'araignée avec la tige...

Laurée s'interrompit, pour frotter ses yeux de ses poings.

— Continue ! gronda Josep.

— Ça n'a pas duré une seconde. L'araignée a fait un bond, pour sauter sur la main de Catéri. Catéri a hurlé. Il m'a semblé qu'elle recevait une décharge électrique. Son corps s'est arqué, fantastiquement. Ses yeux sortaient de leurs orbites... Puis elle est tombée... Je ne savais que faire. Elle grondait, ses dents grinçaient. Elle était atrocement rigide, le corps arqué de la tête aux talons... Je n'osais pas peser sur ses épaules, j'avais peur de briser ses os... Puis elle est retombée, et elle n'a plus bougé. J'ai écouté son cœur... Il ne battait plus...

Le visage de Josep était gelé par une sorte de pétrification. Je n'osais pas regarder ses yeux. Deux puits d'angoisse et de douleur...

Mauri lui entoura les épaules d'un bras.

— Viens, Josep. Retournons au camp. Théode et Gerd ramèneront Catéri.

Josep ne bougeait pas. Je n'étais pas sûr qu'il ait entendu.

— Viens, répéta Mauri. Le soir approche. Les lampes solaires s'éteindront bientôt. Théode et moi soulevâmes Catéri. Sa chair présentait une dureté minérale. Le poison qui l'avait tuée la tétanisait. Entraîné doucement par Mauri, Josep se décida à mouvoir des jambes d'automate.

\* \* \*

La nuit était venue, et nous parlions toujours. Avant de s'éteindre, le feu avait complètement calciné notre repas, sans que personne s'en soucie.

Nous étions assis près d'une grosse lampe. Le corps de Catéri, proche mais hors du cercle de lumière, n'était pas visible. Nous n'en avons pas moins une conscience aiguë de sa présence...

Je n'avais jamais eu beaucoup d'amitié pour elle. En cet instant, je regrettais de lui avoir souvent manifesté de l'hostilité... Elle avait été un membre de notre groupe, et avait tout subi avec nous, sans récriminations. Le réalisme que nous lui avons reproché faisait partie de sa nature, et voilà tout.

Elle était née femme, privilégiée dans le monde de la Matriarchie, et elle nous avait suivis... Pour atteindre la mort, et non le but...

Laurée, assise à quelque distance, baissait la tête, regardant sans les voir ses mains posées sur ses genoux. La dernière femme de notre groupe... Elle nous haïssait, et nous l'aimions encore moins que Catéri... À quoi pensait-elle ?

Je me sentais porté à l'indulgence. Peut-être faudrait-il être plus gentils avec elle. Elle allait se sentir très seule...

Josep avait à porter la plus lourde charge de peine. Il se reprochait la mort de Catéri comme s'il en avait été directement responsable. Et lui l'avait aimée... Avec une intensité que nous ne soupçonnions pas... Combien de fois avait-il été écartelé entre nous et elle ?... Combien de fois nos disputes lavaient-elles déchiré ?... Il regardait dans le vague, son profil aigu découpé par la lampe.

— Elle aurait voulu rester ici, dit-il.

— Nous la laisserons là, dit Mauri.

Nous venions de décider de repartir. La seule solution possible.

— Je ne veux pas que les bêtes la mangent ! explosa Josep, les mâchoires crispées.

— Il n'y a pas de puits de récupération, dis-je doucement.

— Non, dit-il en soupirant, non...

— Et si nous la mettions dans la terre du jardin ? proposa Théode.

— Dans la terre ? Comme une graine ?

L'idée me semblait très bizarre.

— Oui. Comme une graine. Les bêtes ne la mangeraient pas.

Je pensai aux insectes, et aux vers de terre, mais je me tus. La proposition plaisait à Josep. Il demandait que nous tentions de creuser un trou tout de suite.

Brusquement, la chose fut là, horrifiante, dans la lumière de la lampe qui se refléta dans d'énormes yeux bombés. Une fille de l'ingénieur Fou.

Elle aboya. Une explosion de son sec. Les mandibules s'ouvrirent, et se refermèrent en claquant bruyamment. Le corps oblong s'appuyait sur des pattes barbelées. Gainée de chitine d'un vert sombre, elle semblait assise sur des cuisses épaisses. Les pattes supérieures, qui évoquaient des cisailles garnies de pointes, s'ouvraient et se fermaient, en produisant un crissement aigre.

Un insecte géant, de près de deux mètres de haut.

La chose aboya de nouveau. Les cuisses glissèrent. Elle avança. Laurée, la plus proche de l'horreur, avait la bouche béante, et n'arrivait pas à hurler.

Je réussis à secouer la transe qui me paralysait, et sortis le pistolet. Je tirai. En même temps que Mauri. Une décharge volatilisait la tête hideuse. L'autre coupa le corps en deux. Les pattes continuaient à s'agiter, crissant avec une stridente frénésie.

Laurée retrouva assez de force pour hurler. Et bondir vers nous. Elle avait oublié qu'elle nous détestait ; elle cherchait notre chaleur. Suffisamment oublié pour que je puisse passer un bras autour de sa taille, et qu'elle s'appuie contre moi, secouée de tremblements.

— Grande Mère ! s'exclama Mauri. Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Un monstre, dit Théode. Et je préférerais ne pas en voir d'autres. C'est ça qui aboyait la nuit. Il doit y en avoir beaucoup. Partons d'ici !

— C'est un miracle que nous ayons pu dormir en paix hier, dis-je. Mieux vaut ne pas recommencer. Et passer la



nuit dans les couloirs. Nous reviendrons demain pour faire des provisions, et mettre Catéri dans la terre.

— Je vous en prie, implora Josep. Est-ce qu'on ne pourrait pas le faire tout de suite ? Je vous en prie...

— Nous allons le faire, décida Mauri.

Théode et moi acquiesçâmes. Impossible de refuser cela à Josep, même si s'attarder plus longtemps dans le jardin manquait totalement de réalisme... Et Catéri n'était plus là pour nous reprocher notre absence de logique...

À mesure que nous montions, les Niveaux contenaient de plus en plus de choses oubliées, outils, mobilier, même des machines... Ce qui était plus que surprenant. La Matriarchie considère le gaspillage comme un crime. Qu'elle ait évacué ces Niveaux en omettant d'emporter tout ne s'expliquait pas. Le fait que quantité de lampes solaires soient elles aussi restées sur place s'expliquait encore moins.

Nous avons rencontré plusieurs jardins éclairés, certains calcinés et morts faute d'eau, d'autres très vivants, quand leurs canaux d'irrigation étaient alimentés par un ruisseau. L'eau y coulait, bruisante, entretenant une végétation exubérante.

Invariablement, ces jungles grouillaient d'une vie prédatrice très dangereuse.

Grâce à ces jardins, nos problèmes d'eau et de nourriture s'étaient résolus. Celui de la lumière, en revanche, devenait très inquiétant. Notre réserve de piles s'épuisait.

À chaque nouvelle escalade, nous espérions rencontrer enfin les hommes qui auraient dû vivre ici, mais les Niveaux restaient désespérément vides d'êtres humains. Où étaient-ils ? L'espoir s'amenuisait, et une voix obstinée répétait moqueusement : nulle part !

Peu à peu, nous approchions du Niveau ultime. Quelque jour, il nous faudrait probablement accepter notre condamnation.

Pour limiter les risques, nous nous bornions à visiter rapidement les jardins durant leur période de clarté, juste le temps d'y renouveler nos provisions, mais une vie monstrueuse existait jusque dans les couloirs.

Durant une étape nocturne, nous avons été attaqués par une nuée d'énormes blattes. Géantes, d'un blanc légèrement rosé, avec des ailes cuivrées transparentes. Blattes carnivores, qui craignaient la lumière, mais que la faim poussait quand même à l'agression. Pour venir à bout de l'assaillant, nous avons dû employer une arme énergétique. Et, avant d'y réussir, nous avons tous été mordus, plus ou moins profondément, par des mandibules extrêmement tranchantes.

L'escalade suivante nous avait fait rencontrer sur un palier quelque chose qui ressemblait à un cochon. Un cochon haut sur pattes, habillé de soies blanches, agile et agressif, qui possédait de superbes défenses.

Comme les blattes, il n'aimait pas la lumière, mais avait tout de même chargé, en grognant féroce. Mauri l'avait éliminé d'une décharge.

Le cochon mangeait-il les blattes, ou les blattes mangeaient-elles le cochon ?

Nous avons aussi rencontré une profusion de rats albinos, mais ceux-là fuyaient dès qu'ils étaient touchés par la lumière.

Josep nous suivait, mais une part de lui-même était restée avec Catéri. Morte, elle s'accrochait à lui, sans lui permettre d'oublier.

Josep s'enfermait dans son chagrin. Il se taisait, obstinément, mangeait à peine, et dormait peu. Et, malgré nos supplications, il ne touchait plus sa guitare.

Il gravissait les marches, indifférent, ruminant des pensées amères. Sa sensibilité lui rendait la peine plus dure. Je l'imaginai torturé, se reprochant comme un crime personnel la mort de Catéri.

Nous ne savions comment lui venir en aide. Nos tentatives se heurtaient à une muraille. Josep repoussait le contact. Il m'arrivait de me demander si, de quelque façon, il n'en était pas venu à nous détester. Seule Laurée réussissait parfois à obtenir de lui quelques phrases.

Elle n'était, du reste, pas plus bavarde que Josep. Et ne parlait qu'à lui, occasionnellement. Elle semblait l'accepter, plus ou moins, alors qu'elle nous manifestait toujours la même exécration. Exécration contenue, qui restait dans les limites d'une froideur distante.

Notre groupe s'était scindé, Josep et Laurée d'un côté, Théode, Mauri et moi de l'autre. Ce qui ne rendait pas le voyage plus aisé. Nous avons déjà bien assez de raisons pour être déprimés. Selon toutes probabilités, la Légende

mentait, au moins sur ce point : jamais les Révoltés ne s'étaient installés dans les Niveaux Fermés. La Matriarchie les avait sans doute tués jusqu'au dernier.

Et nous étions seuls à errer dans un monde sans humains, en poursuivant un rêve qui n'existait pas...

\* \* \*

L'escalier que nous gravissions ce jour-là était en très mauvais état. Marches branlantes, fendues, encombrées d'éboulis. Elles nous obligeaient à une progression prudemment zigzagante.

Je m'interrogeais sur le prochain Niveau. Le bon ? J'y croyais, et je n'y croyais pas, alignant des arguments pour ou contre. *S'ils étaient là, cet escalier serait entretenu. Pas certain. S'ils occupent les Niveaux supérieurs, ils n'ont pas à se soucier des autres. Ils n'ont pas l'intention de redescendre vers la Matriarchie. Oui, mais que leur population croisse, et ils auront besoin de Niveaux supplémentaires. Non, ils peuvent creuser en montant...*

Je ne parvenais pas à décider dans un sens ou dans l'autre.

Mauri et Théode montaient en tête, suivis par Josep et Laurée. Je fermais la marche, en essayant de me rappeler que j'avais la tâche de me retourner régulièrement, pour vérifier si un quelconque agresseur ne grimpait pas sur nos talons.

Notre passage dut, je pense, ébranler des structures proches du point de rupture.

Soudainement, toute une portion de l'escalier s'écroula.

Mauri, Théode et Josep s'engloutirent dans l'éboulement.

Par je ne sais quel miracle de réflexe, je réussis à rattraper par son blouson Laurée, qui vacillait sur une arête. Je la tirai en arrière, et elle tomba sur moi.

Je la repoussai sans ménagement, pour dégringoler les marches. Mes trois compagnons avaient atterri sur le palier inférieur, en même temps que l'avalanche de rocs.

Le faisceau de ma lampe éclaira Josep. Etalé sur le ventre, sa tête disparaissant sous un énorme morceau de béton. Je doutai qu'il eût survécu. Pendant que je regardais, horrifié, un ruisselet de sang sourdait, et s'étalait.

Les autres ? Ma lampe balaya l'éboulis. Mauri était assis, serrant son bras. Ses yeux clignotaient, ahuris. Il était poudré de poussière et de fragments pierreux.

Théode saignait d'une entaille au front. Ses yeux étaient clos, son visage livide, et, durant une seconde, je le crus mort. Puis ses paupières battirent. Ses prunelles marron avaient une expression vague.

— Théode ? Mauri ? Ça va ?

— Je suis entier, dit Mauri, mais j'ai un bras amoché.

Théode essaya de s'asseoir, et retomba en gémissant.

— Ma jambe, dit-il. Je crois qu'elle est cassée.

— Josep ! hurla Laurée. Il faut dégager Josep. Grande Mère ! Ça saigne en dessous !

— On va essayer, dit Mauri en se relevant.

Il n'avait qu'un bras utilisable. Mais, avec les miens et ceux de Laurée en renfort, nous réussîmes à déplacer le bloc qui écrasait Josep.

Le chanteur était mort. Sa tête éclatée était bouillie d'os, de sang et de cervelle.

— Il ne chantera plus jamais, dit Mauri, encore incrédule.

— Il est mort ? interrogea Théode.

— Oui.

Il y eut un long silence. J'avais la tête pleine de souvenirs. Et de chagrin. La voix douce, qui se cassait un peu dans les notes hautes... Je ne l'entendrais plus...

Laurée cria. Ses yeux débordaient de larmes.

— Pourquoi lui ? Grande Mère ! pourquoi lui ? Le seul qui était gentil... Pourquoi lui ? Et pas vous ? \*

Pourquoi, en effet ? Il n'y avait rien à répondre.

— Il a rejoint Catéri, dit Théode. Sans elle, il était atrocement malheureux. Parfois, quand il prenait son tour de garde, je craignais qu'il utilise le pistolet contre lui-même... Je crois qu'il n'avait plus envie de vivre...

— Il aurait fini par oublier, dis-je avec une conviction coléreuse.

— Il ne te ressemblait pas, répondit Laurée, méprisante. Lui avait de la sensibilité.

Elle regrettait Josep, mais plus encore, que moi, je vive.

Je refoulai la colère pour m'occuper des deux blessés.

Mauvais bilan. Théode avait une jambe cassée, Mauri le bras déchiré du coude au poignet.

Je désinfectai sa blessure, en rapprochai les bords, et la pansai.

Puis il fallut s'occuper de Théode. Malgré le calmant qu'il avait avalé, il s'évanouit quand je réduisis la fracture, avec l'aide de Mauri qui le ceinturait d'un bras. J'utilisai deux pitons pour improviser des attelles, ce qui n'était pas l'idéal, mais vaudrait mieux provisoirement que rien du tout.

Les soins terminés, Mauri proposa :

— Redescendons au Niveau précédent. Nous transporterons Théode sur une couverture. Je prendrai un côté avec l'aide de Laurée, et tu prendras l'autre. C'est la seule possibilité pour l'immédiat.

La seule en effet. Nous ne pouvions franchir la faille avec deux blessés pour rejoindre le Niveau supérieur. Et, de toute façon, le voyage s'interrompait pour le moment.

Avant le départ, j'installai le corps de Josep dans un coin du palier, et je plaçai sa guitare entre ses mains. Nous étions tous certains qu'il aurait voulu l'avoir avec lui. Je le recouvris d'une couverture.

J'avais de la peine. Un ami de plus, laissé en route...

La descente supplicia Mauri, qui souffrait de son bras, et plus encore Théode. Une couverture n'est pas une civière très pratique.

Le Niveau atteint, nous nous reposâmes, et restâmes un moment sans parler. Pour une fois, Laurée avait apporté son aide sans montrer son habituelle mauvaise volonté. Elle était pâle, et gardait les paupières baissées.

— Il faut décider de ce que nous allons faire, dit Mauri. Voici ce que je propose, une solution raisonnable : le groupe va se scinder. Théode et moi resterons ici, Gerd et Laurée continueront.

Il balaya les protestations qui naissaient d'un geste de la main. Ses yeux brillaient dans un visage fatigué.

— Non. Ecoutez-moi. Nous n'avons que très peu de piles. Rester ici tous les quatre les épuisera. Et nous serons perdus. Il y a de la lumière dans les jardins, mais ils sont inhabitables à cause des monstres. Et nous n'avons pas trouvé un seul verger. Donc pas de bois. Les plantes sèches peuvent produire une flambée pour cuire notre repas, mais guère plus... Mon bras droit fonctionne, mes jambes aussi. Nous avons assez de médicaments pour que je ne risque pas l'infection. Je peux me charger de Théode. Gerd et Laurée chercheront les Révoltés. Le jardin de ce Niveau nous donnera de l'eau, et des kartènes. Nous pourrons vivre en attendant les secours.

Laurée explosa :

— En attendant ? Et s'il n'y a personne ? Nulle part ?

— Alors nous sommes tous morts. Tous les jardins grouillent de monstres. Nous ne survivrions qu'un temps. Que faire sans lumière ? Une plante sèche qui brûle ne dure pas. On ne peut pas en faire une torche, sans parler d'entretenir un feu constant... Nous aurions bien vite épuisé tout le combustible du jardin. Et ensuite ?

— Très bien, dit Laurée, mais je reste ici. Il peut partir seul.

— Non. Gerd aura besoin d'aide.

— Je ne l'aiderai pas !

Mauri soupira, avec lassitude.

— Si, Laurée, tu l'aideras. Parce que tu veux vivre, comme nous tous. Notre seul espoir, c'est de trouver des hommes. Il faut essayer.

— Nous sommes presque au Niveau ultime, dit Théode. Votre voyage ne sera pas très long.

— Ils peuvent avoir creusé vers le haut, intervint Mauri.

Évidemment. Ce n'était pas la coutume, mais nous n'étions plus dans la Matriarchie. Et les Révoltés, eux, ne pouvaient pas descendre. S'ils existaient vraiment... Je gardai cette pensée-là pour moi. Plus que jamais, il fallait espérer.

— Gerd, demanda Mauri, veux-tu chercher l'infirmerie ? Il peut y avoir des choses oubliées. Il faudrait des attelles plus convenables que ces pitons, et des béquilles seraient utiles aussi.

Je me levai.

— J'y vais.

Nous avons laissé Mauri et Théode installés aussi confortablement que possible, dans une pièce proche du jardin. Sa porte fermait bien. Avec des provisions d'eau et de nourriture. Mauri aurait du temps devant lui avant de devoir se rendre au jardin pour les renouveler.

Quitter mes deux amis ne me plaisait pas. Me plaisait encore moins la compagnie de Laurée. Je la prévoyais très désagréable. J'aurais de beaucoup préféré souffrir, moi, d'une blessure m'immobilisant sur place. Mauri ou Théode aurait peut-être réussi à s'entendre avec ce poison femelle. J'étais tout à fait certain qu'elle me causerait des difficultés. Sa capacité de rancune atteignait au remarquable...

Sur le palier aux éboulis, nous ne retrouvâmes pas le corps de Josep. Il ne restait que la couverture, lacérée, humide d'une sorte de bave, et la guitare, plus ou moins émietlée. Le cadavre du chanteur avait disparu. Ce qui me blessa, avant de m'effrayer.

Laurée était blême. Et assez angoissée pour admettre de me parler.

— C'est quelque chose de gros qui a fait ça, dit-elle.

Évidence. Quelque chose de très gros, qui rôdait dans la nuit de l'escalier...

En franchissant la faille, nous allions le laisser derrière nous. Mais Mauri et Théode ? Grande Mère ! protégez-les. J'essayai de me rassurer en me répétant qu'ils disposaient, comme nous, d'une arme énergétique.

Le passage du morceau d'escalier détruit me posa des problèmes. Le mur n'était pas en bon état. Pour planter les pitons et les tester, je courus un maximum de risques. Personne ne m'assurait. Laurée n'avait pas une force physique suffisante pour le faire.

Moi, je pouvais l'aider, et nous étions encordés pendant qu'elle progressait de piton en piton, légère, sagement prudente, mais sans hésiter. Elle avait de nombreux défauts, mais elle était courageuse. Lorsqu'il le fallait, elle ne rechignait pas.

Nous montâmes. Marche après marche, palier après palier. Nous laissâmes derrière nous la zone dangereuse, et l'escalier redevint solide.

J'étais en tête. Laurée me suivait, silencieuse. Les heures passèrent. Pas une seule fois, je n'entendis une phrase, ou même un mot. J'aurais aussi bien pu être seul. J'en ressentais plus d'amertume que d'irritation. Mes compagnons me manquaient. Les vivants comme les morts. J'en venais à regretter Catéri. J'aurais préféré l'avoir avec moi plutôt que cette incarnation de la rancune. D'ordinaire, bavarder aidait à supporter la monotonie de l'escalade, et allégeait la fatigue...

\* \* \*

Nous avons atteint le Niveau supérieur, pour le trouver aussi sinistrement noir et désert que tous les autres. Je ne croyais plus du tout aux Révoltés. Ils n'étaient pas, ils n'avaient jamais été là.

Très bientôt, sans doute, nous en arriverions au palier ultime. Et le voyage serait fini. Il faudrait redescendre, pour annoncer à Mauri et Théode que l'espoir était mort... S'ils avaient survécu... Si nous survivions nous-mêmes... Avec la fin de l'espérance, il nous faudrait accepter la nôtre. À échéance plus ou moins proche. Le suicide collectif serait peut-être préférable à une lente agonie...

Nous nous installâmes pour l'étape. Je sortis de mon sac une kartène, et commençai à découper le bulbe en tranches.

— Tâche de faire des parts égales, dit aigrement Laurée.

Sa première phrase depuis des heures, et il fallait qu'elle soit désagréable.

J'explosai :

— Si tu as l'intention d'être hargneuse en permanence, je préfère continuer seul. Débrouille-toi pour redescendre ! Mauri et Théode arriveront peut-être à te supporter, mais moi, j'en ai assez !

— Je ne voulais pas venir !

— Et j'ai eu grand tort de t'emmener ! Mais ça suffit ! Redescends ! Je t'ai assez vue !

— Tu sais très bien que je ne pourrai pas redescendre seule. Vas-tu me raccompagner ?

— Non ! Débrouille-toi ! Tu es assez coriace pour réussir !

— Alors la question est réglée. Je reste. Mais je ne vois vraiment pas pourquoi je devrais être aimable avec toi.

Laurée n'avait pas perdu une parcelle de son calme. Et elle raisonnait très logiquement. Nous étions liés l'un à l'autre, sans possibilités de nous libérer. Nous n'avions qu'une arme. Laurée ne pouvait pas redescendre sans, je ne pouvais pas continuer sans. Et la ramener serait perdre du temps.

En m'efforçant de refouler mon irritation, j'essayai d'être conciliant.

— Laurée, nous sommes ensemble. C'est un fait. Et nous avons besoin l'un de l'autre. Alors utilise ton réalisme dans ce sens : décidons la trêve, au moins pour un temps. Essaie d'être un peu gentille, et je tâcherai d'en faire autant.

— Gentille ! Tu n'as pas très bonne mémoire. Moi si ! Je serais plus facilement gentille avec une de ces araignées orange.

— Que dois-je faire pour te convaincre de coopérer ? Des excuses ? Très bien, je les fais. Je regrette de t'avoir frappée. Voilà. Tu es contente ?

La phrase m'avait coûté. Mais peut-être lui devais-je des excuses, en effet... Mon bel effort n'en fut pas moins perdu.

— Crois-tu que des mots de regret suffisent ? Quand ils manquent totalement de sincérité ?

J'admis ma défaite, et changeai de sujet.

— Choisis ta part. Comme ça, tu ne pourras pas te plaindre de la trouver trop petite.

Nous mangeâmes. Séparés par une muraille de silence.

Le repas achevé, Laurée me sourit. Un sourire d'ironie mauvaise, qui retroussait laidement ses lèvres.

— Je suppose, dit-elle, que tu vas compter sur moi pour veiller durant ton sommeil ?

— Evidemment. Nous dormirons à tour de rôle.

— Vraiment ? Et tu vas me confier le pistolet ? Tu as décidément une très mauvaise mémoire. Tu ne te souviens plus de ce que je t'avais dit ?

— Si. Que tu me tuerais pendant mon sommeil... Mais tu ne l'as pas fait.

— Peut-être n'en ai-je pas eu l'occasion... Mais maintenant ? Crois-tu pouvoir t'endormir tranquillement ?

Les yeux verts luisaient de moquerie.

J'étais trop irrité, et trop découragé pour calculer mes actes. Je sortis l'arme de mon blouson, et la lui offris.

— Tiens ! Fais-en ce que tu veux. Tue-moi si tu en as envie !

Les doigts de Laurée se fermèrent sur la crosse. Le canon se releva, lentement, et se braqua.

Je n'avais pas réellement peur. En cet instant, vivre ou mourir ne m'importait pas. Je n'avais plus d'espoir. Une décharge énergétique tue vite. Que le voyage se termine ! Définitivement !

Durant quelques instants, la gueule noire du canon menaça. Les yeux verts scrutaient, fouillaient...

— Décide-toi ! dis-je. Je n'ai jamais aimé attendre.

Le visage en face du mien était lisse, inexpressif, puis les lèvres se retroussèrent imperceptiblement aux commissures.

— Tu n'as pas vraiment peur ? Hein ?

— Non.

Le canon s'abaissa. Laurée glissa l'arme dans sa ceinture.

— Dors ! dit-elle. Je prends le premier tour.

\* \* \*

Ma compagne n'était pas devenue « gentille » mais elle avait choisi la coopération. Plus de hargne, plus de mauvaise volonté, et mieux, plus de silence.

Nous bavardions, de temps à autre. Je trouvais le voyage considérablement plus facile. L'entraide jouait dans les deux sens. Je ne savais pas si l'agissait d'une trêve, ou si la rancune avait été définitivement balayée, mais je ne m'en souciais pas. Je me contentais de prendre comme elle venait la bonne humeur qui faisait de Laurée une compagne acceptable. De mon côté, je faisais des efforts pour éviter toute occasion de dispute. L'équilibre pouvait être fragile. Mieux valait ne pas le rompre.

Je m'efforçais aussi d'oublier que Laurée était tentante. Nous vivions dans une intimité étroite. À l'occasion, ma chasteté devenait pénible à supporter.

Les jours qui passaient et adurent, peu à peu, une camaraderie réelle entre Lauree et moi. J'en vins à admettre qu'elle avait cessé de me haïr. En lui donnant le pistolet, en la laissant décider si elle voulait vraiment me tuer ou pas, je l'avais, de quelque façon, libérée de sa rancune. Et je savais que dans sa décision, ni le réalisme ni la peur de rester seule n'étaient intervenus.

Nous montions, nous visitions des Niveaux invariablement déserts, sauf de monstres, nous renouvelions nos réserves dans un jardin, nous dormions à tour de rôle durant l'étape. Les dangers qui nous menaçaient rendaient plus solide notre association. Deux êtres humains, qui s'accrochaient l'un à l'autre, pour survivre dans un univers hostile...

\* \* \*

Encore une étape. Où allions-nous ? Vers quel infini de montée ? Est-ce que les Niveaux continuaient éternellement, plus haut, toujours plus haut ?

La religion qu'enseigne la Matriarchie dit que la Grande Mère a créé les premiers Niveaux, puis la femme, pour les habiter, puis l'homme, pour servir la femme. Mais elle ne parle pas d'un infini de Niveaux. De toute façon, depuis l'adolescence, ma foi n'existait plus guère. Il pouvait m'arriver de prier la Grande Mère, mais plus par habitude que par ferveur.

Une légende disait qu'à monter trop haut, on aboutissait au domaine de l'ingénieur Fou. Par moments, celle-là me semblait crédible. Tous ces monstres qui proliféraient ici pouvaient avoir cette origine...

Nous mangions, silencieux l'un et l'autre. Puis Laurée interrogea :

— Gerd ? Tu ne crois plus qu'il existe un but à atteindre, n'est-ce pas ?

J'hésitai un instant, avant de me décider pour une réponse franche.

— Non.

— Alors pourquoi montes-tu quand même ?

— Parce que j'ai accepté la tâche. Mauri et Théode attendent.

— J'aurais pu te tuer, l'autre jour, tu sais. Si seulement tu avais eu peur de mourir... Mais tu t'en moquais. Tu avais choisi de me laisser décider à ta place. Pour toi, c'était une forme de suicide, non ?

— Oui.

— Je crois aussi que nous sommes perdus, dit-elle. Je crois que nous finirons par redescendre, pour dire aux autres qu'il n'y a plus rien à espérer... Et nous serons tous contraints au suicide. La nuit, pendant que tu dors, je suis parfois tentée de me tuer... Je suis fatiguée, Gerd.

— Moi aussi. Mais nous avons encore une tâche à finir. Achéons-la, nous verrons ensuite... Et la mort peut nous rejoindre sans aide...

Laurée avait fini de manger. Elle entourait ses genoux de ses bras. Des mèches rousses s'échappaient du lien sur sa nuque. Elle était calme, ni effrayée, ni triste... Elle semblait plutôt s'interroger sur ses propres motivations, autant que sur les miennes...

— Ces derniers jours, dit-elle, j'ai tenté de te comprendre. Tu n'es pas réellement mauvais, comme je l'avais cru. J'ai essayé d'analyser les raisons qui t'avaient poussé à me brutaliser... Ce n'est pas facile d'être un homme dans la Matriarchie, n'est-ce pas ?

— Non.

— Tu étais en colère, et j'ai payé pour d'autres... c'est ça ?

— Oui.

Les questions de Laurée me gênaient. J'y répondais par honnêteté, mais j'aurais été incapable d'aller plus loin que les monosyllabes.

— Je ne t'en veux plus, dit-elle doucement. Et pour le peu de temps qui nous reste, j'aimerais que nous soyons amis.

Je la regardai. J'étais stupéfait, et encore incrédule. Mais les yeux verts exprimaient une absolue sincérité.

— Ecoute... Je veux bien accepter l'accouplement... Si...

— Si ?

— Si tu me laisses choisir le moment... Et si... tu veux bien donner aussi... ne pas prendre seul...

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je m'empressai de répondre :

— Tu choisiras. Et je m'efforcerai de te satisfaire... Je ne vais certes pas dire non. Tu m'as tenté, très souvent...

— Je sais. J'étais sûre que tu me forcerais de nouveau. Mais tu ne l'as pas fait... Et j'ai réfléchi... Nous sommes des condamnés à mort en sursis. Profitons de ce qui nous est laissé... Si tu veux bien... Je choisis maintenant. Viens.

Je la pris dans mes bras avec une bonne dose de timidité

Je la pris dans mes bras, avec une bonne dose de amour.

Sa bouche répondit à la mienne, et je me laissai emporter par les sensations.

Ce fut une très étrange union, tout à fait inhabituelle. Un partage égal entre donner et prendre, qui nous satisfit pleinement l'un et l'autre.

Quand nous eûmes exploré ensemble les crêtes du plaisir, Laurée chuchota dans mon oreille :

— Si c'est ça l'égalité, je pense que je m'y habituerai très bien.

J'avais exactement la même impression.

\* \* \*

Durant les jours suivants, je découvris que si c'était ça l'égalité, je faisais mieux que m'y habituer. En fait, je ne voyais pas comment j'aurais pu y renoncer.

Nous étions deux, mais totalement unis. Un homme et une femme, qui avaient réussi à se rejoindre malgré l'abîme des coutumes de la Matriarchie, et qui s'acceptaient...

Les doutes disparaissaient, et la désespérance. Quelque part, le but existait. Et nous finirions par l'atteindre. Elle et moi. Ensemble. Nous étions camarades, mais aussi quelque chose de plus.

Josep et Catéri avaient-ils connu cela ? Sans doute, et je m'expliquais mieux les raisons qui les avaient amenés à partir. Dans la Matriarchie, ce genre d'égalité n'avait pas sa place. Ils avaient été contraints de chercher un autre monde... Et je comprenais mieux aussi pourquoi Josep n'avait pu surmonter son chagrin. En perdant Catéri, il avait perdu une moitié de lui-même...

\* \* \*

Les monstres disparaissaient. Totalement. Nous ne nous en serions certes pas plaints, si cet avantage n'avait eu sa contrepartie : les jardins vivants disparaissaient aussi. Nous en étions revenus à une alimentation basée sur les tablettes, et au rationnement de l'eau. Et les Niveaux visités étaient de nouveau dépouillés de tout.

— Crois-tu, me demanda Laurée, que ce pourrait être les Révoltés qui ont tout emporté plus haut ? Je n'imagine pas la Matriarchie vidant soigneusement ceux-ci, et ne s'occupant pas des autres.

Logique sans défaut, et nous nous réchauffâmes à cet espoir. Durant quelque temps, notre camaraderie nouvelle avait balayé tous les doutes, mais ils avaient tendance à revenir, surtout aux heures de fatigue...

Notre réserve d'eau baissait de façon inquiétante. Laurée aborda le problème durant une étape.

— Que décidons-nous, Gerd ? Redescendre pour l'eau, ou continuer en misant sur la proximité du but ?

La décision n'était pas facile à prendre. Quelques semaines plus tôt, j'aurais pu accepter la mort. Plus maintenant. Je voulais vivre. Malgré le pénible voyage, et ses dangers, j'étais bizarrement heureux. Redescendre serait admettre la défaite...

Je proposai un moyen terme.

— En rationnant un peu plus l'eau, nous pourrions essayer encore quelques Niveaux. Moi, j'aimerais le faire. Nous pouvons trouver un jardin vivant, ou ceux que nous cherchons, enfin. Quel est ton avis ? C'est plus facile de te laisser décider pour moi. Nous essaierons.

Elle se rapprocha, pour passer ses bras à mon cou. Elle sourit.

— Est-ce que tu veux ?... Maintenant ?...

Je voulais.



Nous regardions ce palier, incrédules, révoltés, et incapables de parler. La fin était là, et nous n'arrivions pas à l'accepter. L'escalier aboutissait à ce palier ultime, et ne continuait pas plus haut. Le dernier Niveau.

La porte qui y conduisait était close. Nous n'avions pas envie de l'ouvrir. Ceux que nous cherchions ne pouvaient pas être là. Absolue et cruelle certitude. Ils n'auraient pas occupé un seul Niveau. Pas après toutes ces années... Les êtres humains se reproduisent...

Tant de peine et de souffrance... tant d'espoir... qui aboutissaient au néant.

Les morts revenaient. Victo, son visage ridé, ses yeux brillants, qui exprimaient un reproche. Catéri, qui souriait avec ironie. Josep, ses prunelles sombres débordant d'angoisse... Tous morts pour rien, en poursuivant une chimère...

Et nous étions morts aussi. Comme Mauri et Théode, qui garderaient l'espoir un peu plus longtemps. Jusqu'à notre retour.

J'avais l'impression de saigner de déchirures internes, par où s'enfuyait l'espoir, avec ma vie...

Laurée se taisait. Son visage aminci était livide, sa bouche décolorée. Des cernes sombres soulignaient le vert de ses yeux.

Je fis un effort pour repousser la lassitude et le dégoût qui m'engluaient. J'avais envie de m'asseoir là, et de ne plus jamais bouger.

— Viens, dis-je. Il faut visiter ce Niveau quand même. Nous trouverons peut-être de l'eau.

— Non. Il n'y aura pas d'eau. Il n'y aura rien. Plus jamais. Nous avons perdu, Gerd...

Elle énonçait un fait, résignée, et totalement lasse. Elle ne voulait plus agir.

— Viens, insistai-je. Mauri et Théode nous attendent. Il faudra au moins retourner vers eux.

— À quoi bon ? Ils sont peut-être morts. Sinon, ils monteront quand ils seront guéris. Pourquoi redescendre ? Je suis si fatiguée... Je voudrais dormir...

La sorte de sommeil qu'elle réclamait d'une voix morne réveilla en moi une flamme de révolte.

— Non ! Nous ne nous suiciderons pas ici ! Nous chercherons de l'eau, et nous redescendrons. Ensuite, nous tenterons de survivre dans un jardin.

— Avec les monstres ?

— Si la mort doit venir, elle viendra sans que nous l'aidions.

Un fantôme de sourire flotta sur les lèvres décolorées.

— Têtu comme un homme, hein ? Très bien. Cherchons de l'eau.

Laurée accepta de mettre sa main dans la mienne, et de me suivre. Nous ouvrîmes la porte. Le vide noir et hostile d'un couloir nous accueillit.

Nous errâmes dans les dédales du Niveau. Pas très longtemps. La fatigue accumulée nous contraignit à l'étape du soir. Maigre ration d'eau, et ingestion des tablettes trop sèches.

Durant la garde de Laurée, je dormis très mal. Je craignais que le découragement la pousse au suicide, et cette inquiétude taraudante me réveillait sans cesse...

Le matin nous trouva tous deux mal reposés, et d'humeur plus que morose. Je dus combattre mon propre abattement pour entraîner Laurée, qui n'avait pas la moindre envie de chercher ce jardin hypothétique. Elle était certaine qu'il n'existait pas.

Je n'y croyais guère non plus, tout en feignant le contraire. De toute façon, présent ou non, ce jardin ne ferait pas la différence entre vivre et mourir. Seulement celle de redescendre avec la soif, ou avec des réserves d'eau.

Mais je peignis, pour convaincre Laurée, des délices de soif étanchée, de bain, de vêtements propres...

Et nous nous remîmes en route.

J'avais eu raison contre moi-même. Le jardin était là. Un rai de clarté lointain l'annonçait. Il ne fit pas battre mon cœur plus vite. Ses lampes solaires fonctionnaient, mais ce n'était pas une certitude d'eau. Le jardin pouvait être mort, sa terre calcinée devenue pulvérulente, ses canaux d'irrigation fendillés de sécheresse...

La porte nous surprit. Une porte métallique en très mauvais état, rouillée, rongée, et bloquée sur cet entrebâillement qui laissait filtrer la lumière.

Je dus me battre férocement contre elle pour réussir à dégager une fente qui autoriserait le passage. L'ouverture déboucha sur un escalier. Un escalier surprenant, ses marches comblées par la terre et les plantes, ses murs envahis de mousse. Un escalier pour atteindre un jardin ? C'était parfaitement insensé.

Lorsque nous l'atteignîmes, le jardin lui-même me sembla fou. Il vivait, mais il me laissa la bouche béante de stupeur.

Un jardin de cette dimension pouvait-il être réel ? Un jardin vert, où ne poussaient que des mauvaises herbes ? Avec un sol ondulant de bosses et de creux ? Et des bouquets d'arbres piqués çà et là, qui semblaient avoir été plantés au hasard ? Un jardin si vaste que ses limites n'apparaissaient pas ?

Le plus stupéfiant était l'intensité de son unique lampe solaire. Une lampe géante, si ardente que la regarder me remplissait les yeux de larmes. La clarté qu'elle dispensait était inimaginable ! Une frénésie de lumière dorée, chaude, éclatante...

Et ce plafond ? Dans les jardins, il est toujours plus ou moins voilé par une brume diffuse, née de l'évaporation de l'eau. Mais ici, la brume le dissimulait totalement. Et elle était bleue ! Un bleu doux, qui rendait plus vif le vert du sol et la clarté dorée de la lampe. Au loin, les herbes se fondaient dans la brume bleue...

— Grande Mère ! s'exclama Laurée. C'est l'Arli ! On dit que l'Arli n'a pas de limites, et que son plafond est bleu...

La Légende le voulait, en effet. Un plafond bleu... Mais le mot plafond ne convenait pas. Cette surface bleue ne me semblait pas faite de matière.

— En tout cas, dis-je, il y a de l'eau ici. Sans eau, rien ne pousse. Nous allons chercher un canal...

Une idée qui me venait me fit soudain vibrer d'excitation.

— Tu sais, Laurée, je me demande si nous n'avons pas trouvé un havre, au final. Je crois que nous pourrions nous installer ici. Cette végétation rase ne permettrait pas aux monstres de se dissimuler. Et il y a des arbres. Donc, du bois pour nous éclairer la nuit quand nous n'aurons plus de piles.

— Grande Mère ! répéta Laurée. J'avais perdu tout espoir. Je suis en train de renaître. C'est tellement beau ! Mais très étrange. Tu as entendu parler de jardins semblables, Gerd ?

— Jamais. Et il me semble gigantesque, Laurée ! Je crois vraiment que nous pourrions vivre ici !

— S'il n'y a pas trop de monstres... Un jour, la charge de nos armes s'épuisera...

— Nous imaginerons autre chose. Ligoter un couteau au bout d'une tige d'acier, par exemple. Nous avons traversé des Niveaux qui contenaient beaucoup de choses oubliées. Nous récupérerons ce qui sera utile... Il y a du bois, ici. C'est le principal.

— Les arbres poussent vite ?

— Non, admis-je, mais ce jardin paraît immense, et les arbres sont nombreux. Regarde là, à droite, à cet endroit où l'herbe rejoint le bleu. Tu vois cette ligne foncée ? C'est sûrement des arbres. Un verger, je pense. Nous aurons des fruits. Et quantité de bois. Nous ne l'épuiserons pas en un jour...

Laurée se serra contre moi. Elle riait. Ses lèvres picorèrent ma joue.

— Je ne demande qu'à me laisser convaincre. Nous essaierons de vivre ici !

— Avec Mauri et Théode, nous serons quatre.

En cet instant, j'étais certain que mes amis vivaient. La Grande Mère nous avait aidés. Tous.

Les yeux de Laurée étincelaient. Elle me tira impatientement par la main.

— Viens, Gerd. Je suis morte de soif, et j'ai très envie d'un bain. Cherchons l'eau.

\* \* \*

— Tu peux boire tout de suite. Il n'est plus nécessaire d'économiser nos réserves. Il y a de l'eau ici. J'en suis absolument certain.

Il y en avait, et nous la trouvâmes après une longue marche. Le canal se cachait derrière ces bosses étranges du terrain.

Un canal aussi surprenant que tout le reste. Au lieu d'être rectiligne, son cours dessinait des méandres. Ses bords

taimaient directement dans la terre, et des plantes s'y accrochaient. Dans un lit tapissé de pierre et de mousse, des poissons miniatures évoluaient ! La pisciculture se fait en viviers. De ma vie, je n'avais vu un poisson, si petit soit-il, dans un canal d'irrigation...

Nous prîmes un bain bien mérité, et nous décrassâmes nos vêtements. En étalant ces loques déchiquetées pour qu'elles sèchent, je pensais que, très bientôt, il nous faudrait vivre nus.

— Ce doit vraiment être l'Arli, Gerd, me dit Laurée. Nous avons marché longtemps, et à mesure, cette ligne où le vert et le bleu se rejoignent a reculé. Le jardin me semble sans limites.

— Ce n'est pas tout. La lampe solaire bouge.

— Hein ! Tu en es sûr ?

— Elle bouge. Elle s'est déplacée de ce bouquet d'arbres à...

Un bruit qui martelait le sol m'interrompit. Je ramassai vivement le pistolet.

Quelque chose arrivait sur nous, à une allure très rapide. Un gros animal, lancé en pleine course. Un monstre...

Un monstre extrêmement bizarre, surmonté d'une protubérance qui surgissait de son dos.

Je visai, et attendis. Inutile de tirer avant qu'il soit assez proche. J'aurais gaspillé une décharge pour rien.

Mais lorsqu'il fut assez proche, je criai de surprise.

La protubérance était une femme !

Une femme d'une quarantaine d'années, à califourchon sur le monstre. Elle le guidait avec des lanières de cuir. Une femme vêtue de bleu, qui portait une arme à la ceinture. Son visage était très hâlé. Ses cheveux noirs, remontés en chignon, se striaient de blanc. Les yeux bruns, marqués de ridules, avaient une expression sévère.

Elle arrêta le monstre en tirant sur les lanières, et questionna :

— Pourquoi n'êtes-vous pas au...

Elle s'interrompit. Ses prunelles brunes s'emplissaient d'étonnement.

— Vous n'êtes pas de... D'où sortez-vous ?

— D'en bas, répondis-je. Sommes-nous vraiment arrivés au but ? Les Révoltés sont là ? Dans ce jardin ?

Je n'osais pas y croire, mais une exaltation frénétique m'envahissait. J'aurais pu m'envoler.

— Oh ! Mère Nature ! s'exclama la femme. Vous ne pouvez pas... Vous ne venez pas... de la Matriarchie ? Après tant d'années ? C'est impossible !

— Si, dis-je. Nous venons de la Matriarchie.

La femme descendit de son étrange animal avec une souplesse preste.

— Asseyons-nous là, dit-elle. J'ai un monde de questions à poser. Et j'imagine que vous deux aussi.

Les yeux de Laurée brillaient d'une joie exaltée. Son visage en était comme illuminé de l'intérieur.

— Les Révoltés ! dit-elle. La Légende était vraie... Est-ce que ceci est l'Arli ?

— Eh bien, dit la femme brune, oui et non. Ceci n'est pas un Niveau, ni un jardin. Arli est la contraction de deux mots, que le temps a déformés : *air libre*. Vous êtes arrivés à la surface de la Terre...

\* \* \*

Nous avions parlé et parlé, avec la femme brune, qui s'appelait Raphaë. J'avais la tête gonflée d'informations, toutes plus incroyables les unes que les autres.

L'animal (un cheval) broutait paisiblement l'herbe. Dans la brume bleue (le ciel), la lampe (le soleil) descendait vers la ligne (l'horizon).

Nous questionnions encore, pour tenter de mieux comprendre ce monde dans lequel nous étions arrivés.

— Autrefois, dit Raphaë, tous les hommes vivaient ici, à la surface. Mais ils commirent des sottises, et empoisonnèrent leur monde. Nous avons trouvé leurs traces, ici, et une part de leurs archives. À force de poison, la surface était devenue meurtrière. Pour sauver la race, ils se sont réfugiés sous terre. Ils ont creusé, prévu des puits d'aération, et installé des filtres pour empêcher le poison d'entrer. Mais, après quelques années, il est entré quand même, accidentellement. C'est pourquoi les Niveaux supérieurs durent être abandonnés. Ils s'enfoncèrent plus profondément dans la terre. Puis vint la Matriarchie, qui s'empara du pouvoir. Pour mieux tenir ceux qu'elle asservissait, elle effaça toutes les traces du passé. Il n'en subsista que des Légendes.

— Comment sais-tu tout ceci, alors ? demanda Laurée.

— Nous avons trouvé des archives, je te l'ai dit. Ici, mais aussi dans les Niveaux Fermés.

— Mais ce poison ? questionnai-je. Il ne menace plus ?

— Les hommes le fabriquaient eux-mêmes. Il en a tué beaucoup. Tu n'imagines pas la densité de la population humaine qui vivait ici autrefois. Même pour moi, c'est difficile à admettre. Les survivants se cachèrent sous la terre. Une fois la surface désertée par les hommes, peu à peu, au long des siècles, le poison disparut. Mais il a laissé des

UNE fois la surface descrite par les hommes, peu à peu, au long des siècles, le poison disparut. Mais il a laissé des traces. Des végétaux, des insectes, et des animaux transformés, qui n'existaient pas autrefois.

— Les monstres, dit Laurée.

— Oui. On en trouve dans les Niveaux Fermés, mais encore plus ici. Je suis chargée de la surveillance. Je fais des rondes pour protéger le périmètre qui entoure notre village.

— Village ?

— Quelque chose comme un Niveau, si tu préfères. Un endroit où l'on vit.

— Tu paraissais mécontente, dis-je, quand tu nous as trouvés près du can... ruisseau.

— Au début, j'ai cru que vous étiez des nôtres. Et vous n'aviez rien à faire là. Nous ne sommes pas très nombreux, tu sais. Tout le monde doit travailler, sauf ceux qui ont une raison valable pour ne pas le faire.

— Comme dans la Matriarchie ?

Ma mine déçue fit rire Raphaë.

— Mais non, pas comme dans la Matriarchie. Ici, hommes et femmes travaillent ensemble. Et jamais au-delà de leurs forces. Nous sommes heureux, à notre façon. Nous essayons d'éviter les erreurs du passé, et de ne pas nous laisser envahir par la technique. Nous l'utilisons, comme un outil commode, mais avec modération.

— Pourrions-nous voir ce... village ? demanda Laurée.

— Bien sûr. Et je peux déjà vous dire qu'il y aura ce soir une fête en votre honneur. Les occasions de se distraire sont toujours saisies. Nous travaillons, mais nous savons aussi nous détendre. Il n'y a pas d'esclavage chez nous. Je vais appeler, pour qu'un véhicule à moteur vienne vous chercher.

— Pourquoi n'en as-tu pas un pour ta surveillance ? demandai-je.

— Parce qu'un cheval convient aussi bien. Et lui ne rejette pas de poison. Je te l'ai dit. Nous limitons l'usage de la technique. Et crois-moi, quand tu auras vu les ruines du passé, tu comprendras que c'est préférable.

Raphaë parla avec le village en utilisant un petit appareil de communication. Elle fournit de rapides explications.

— Voilà ! dit-elle en souriant. Vous n'aurez pas longtemps à attendre. Mais bien avant que vous y arriviez, tout le village aura appris la nouvelle.

— Est-ce qu'ici les hommes peuvent apprendre ? demandai-je.

— Et pourquoi, Mère Nature ! n'apprendraient-ils pas ?

— Est-ce que je pourrais étudier l'agronomie ? Dans la Matriarchie, j'étais jardinier. Et j'aime les plantes.

— Non seulement tu pourras étudier, dit Raphaë, mais on t'y encouragera vivement.

— Et moi ? demanda Laurée. J'étais Psycho-Policière.

— Si tu ne préfères pas choisir autre chose, tu pourras t'occuper de la surveillance, comme moi. Je suis une sorte de policière aussi. Mais je ne fais la guerre qu'aux monstres. Et encore, à ceux qui sont vraiment dangereux. Chez nous, la vie est toujours respectée.

— Mauri choisira sûrement la mécanique, dis-je, et Théode l'agronomie, comme moi.

— Mauri ? Théode ?

Je réalisai brusquement qu'avec un total égoïsme, j'avais jusque-là oublié mes amis, et omis de parler deux.

— Nous sommes quatre, dit Laurée. Deux ont été blessés accidentellement. Ils n'ont pas pu continuer. Ils attendent les secours.

— Nous enverrons une équipe les chercher, dit Raphaë. Vous deux, vous en avez assez fait ! Mère Nature ! Quand je pense à tous ces Niveaux ! C'est incroyable !

— Est-ce que personne ne monte jamais ? demandai-je.

— Jamais. Et nous ne descendons pas. Nous avons oublié la Matriarchie. Si bien oublié que nous n'y pensons même plus.

— C'est injuste ! Il y a tant d'hommes malheureux... Vous pourriez les aider...

— Au prix d'une guerre ? Non. La liberté se gagne. Vous avez gagné la vôtre. D'autres peuvent en faire autant.

— Ils ne savent pas, dis-je.

— Tu ne savais pas non plus, n'est-ce pas ? Mais tu as essayé quand même. Comme nos ancêtres ont essayé d'abattre la Matriarchie, et ont escaladé ensuite les Niveaux. Ils ignoraient, eux aussi, l'existence de la surface. Ils l'ont gagnée par leur acharnement. La liberté ne vient jamais toute seule. Elle se mérite.

— Mon bras est guéri. La jambe de Théode se remet très bien.

À travers l'appareil de communication, la voix de Mauri me parvenait, claire et distincte. Elle me restituait le visage de mon ami, ses cheveux cuivrés, ses yeux bleus, et ce grand sourire chaud que j'imaginai encore plus large que de coutume.

— Vous n'avez pas eu trop d'ennuis ? Les monstres ?

— À peine, dit Mauri, laconique.

— Vous avez été surpris, quand cette équipe est arrivée ?

— Jamais de la vie. Nous l'attendions. Très fermement.

Mauri plaisantait franchement, sans chercher à donner le change. On s'accroche à l'espoir, mais il fuit souvent, quoi que l'on fasse pour tenter de le retenir. Mauri et Théode avaient sûrement douté maintes et maintes fois, et plus encore en se rappelant cette éventualité : Laurée et moi pouvions mourir en route.

— L'attente ne vous a pas semblé trop longue ?

— Mais non. Nous étions très bien installés. Dans des conditions de vie sûrement plus confortables que les vôtres... Laurée ne t'a pas fait trop de misère ?

— Nous nous sommes réconciliés.

La nouvelle ne surprit pas Mauri.

— Théode et moi l'espérions. Vous étiez seuls, bien forcés de vous raccrocher l'un à l'autre... Et Laurée n'est pas mauvaise. J'en ai toujours été certain.

— Vous nous rejoindrez bientôt ?

— Sûrement. Cette équipe fait étape ici ce soir, mais nous partons demain. Je crois qu'ils ont horreur d'être sous la terre... Je t'avoue que j'ai peine à comprendre cette histoire de surface. Comment est-ce, là-haut ?

— Tu verras bien toi-même.

— Gerd ! Tu ne vas pas me faire ça ! Comment est-ce ? Réponds !

La voix de Mauri était mi-indignée, mi-suppliante.

— Comme l'Arli, dis-je. Un monde où les hommes et les femmes sont égaux, et s'aiment d'amour.

# MAGIE SOMBRE

# AVERTISSEMENT

*Le hasard m'ayant donné Jef Buron pour voisin direct, nous avons, après les habituelles politesses de palier, fait plus ample connaissance à la piscine de l'immeuble, que nous fréquentions aux mêmes heures.*

*Une sympathie qui se transformait en amitié nous a amenés à nous rencontrer de temps à autre, pour des bavardages qui se prolongeaient parfois fort avant dans la nuit.*

*Un soir où nous nous attardions à parler en buvant du cognac, Jef m'a raconté une histoire surprenante. Si surprenante qu'après l'avoir enregistrée au magnétophone, je l'ai transcrite sur papier. Mot pour mot, sans en retrancher ou en ajouter un seul.*

*Je me suis borné à supprimer la majeure partie des contractions du langage parlé, généralement gênantes à la lecture, telles que : v'là, pa'c'que, y a. Des événements relatés, je ne peux, bien évidemment, garantir que ceux qui étaient aisément vérifiables.*

*Les autres paraîtront à beaucoup définitivement invraisemblables.*

*J'en dirai ceci : personnellement, je crois Jef Buron, et je suis convaincu de son absolue sincérité.*

L'auteur.

# 1

Supposez que la magie, ça soit une grande force, un courant, caché mais bien réel, quelque chose comme une rivière souterraine. Pour l'obliger à vous servir, il suffirait de la capter. Supposez...

Merde ! Une histoire, c'est comme une pelote de ficelle. Pour la dérouler, faut prendre le bon bout, sinon, ça risque de faire un joli pacson de nœuds.

La mienne, d'histoire, elle commence un lundi après-midi. Je me balade dans le Quartier latin, en suivant un itinéraire compliqué, mais que je connais par cœur, qui va de librairie en librairie. Ce que je traque, c'est le bouquin d'occase.

Faut dire que la lecture, c'est mon vice, comme il y en a qui tapent sur le litron, ou qui s'envoient en l'air avec de l'herbe. Le pied maximum, pour moi, c'est une bonne histoire juteuse. Je suis pas trop difficile, et pourvu que ça m'intéresse, j'avale à peu près n'importe quoi. Polars, SF, romans, récits de voyages, trucs historiques... Le seul impératif, c'est que ça coûte pas trop cher, parce que le fric et moi, on n'est pas mariés ensemble.

Vous me direz, il y a la bibliothèque municipale. Ouais, seulement ses horaires correspondent pas avec les miens, et en plus, ils vous refilent guère plus de deux bouquins à la fois. Moi, les deux cent cinquante pages moyen, ça me fait tout juste dans les deux heures. Alors je traque l'occase. Ça se trouve encore, mais faut connaître les coins.

Pa renaude tant que ça peut, quand il me voit radiner avec un nouveau pacif de livres. Il dit qu'on sait déjà plus où les mettre, et qu'il en a ras le bol d'installer des étagères.

Remarquez, il y a du vrai là-dedans. Les bouquins, ça mange de la place. Mais j'aime bien garder ceux que j'ai trouvés chouettes. Quand j'ai plus rien à me mettre sous la dent, je relis.

Pa peut pas piger ça. Pour lui, la lecture, ça se borne aux gros titres du canard. Pour le reste, entre l'usine et la télé, il a son compte.

Ma pelote de ficelle, j'ai comme l'impression qu'elle s'embrouille un chouïa. Reprenons-la par son bout. Donc, je me trimballe de boîte d'occases en boîte d'occases. J'ai les mains noires de poussière, et, par-ci, par-là, j'engrange un truc de plus dans mon sac. Mon prix maximum, dernier carat, c'est dans les 4 francs. Quand ça dépasse, j'achète pas, et si vous réfléchissez une seconde, vous verrez que ça peut pas être autrement.

Mon singe, le père Houdan, il me refile 1700 francs par mois, pas un rond de mieux. Pour la bouffe et le logement, Man m'en pique la moitié. Avec le reste, sauf pour les très gros coups genre costard ou pardosse, où elle met du sien, faut que je m'habille. Calculez un peu ce qui va rester pour les distractions quand vous aurez retranché la paire de tatanes, le falzar ou la liquette occasionnels. Et encore, j'ai le vase de bosser tout près de chez moi. S'il fallait en plus que je raque le train et le métro...

Vous me direz, il y en a qui soulèvent ce qu'ils peuvent pas payer. Suffit d'un peu d'audace, et que le mec qui surveille soit occupé ailleurs. Seulement, voilà, pour ce genre de truc, je manque de toc. C'est pas question de moralité, remarquez, ni même de trac, je pourrais passer dessus. Non, ce serait plutôt genre réflexe à cabot de Pavlov. Les géniteurs, ils nous ont dressés honnêtes, pas faire tort d'un sou à personne, et tout le toutim.

La fois où mon frère Denis a chauffé un petit camion au libre-service UGEC de l'avenue, Pa lui a filé une fessée à plus pouvoir s'asseoir, en rentrant du boulot, et Man lui avait déjà mis tout un lot de baffes. Le Denis, à force de brailler, il en avait une extinction de voix. Et le camion, il a filé dans le vide-ordures aussi sec.

Bon. Donc, j'arrive sur ce coin de rue qui marque en général la fin de ma tournée. Il y a là tout un lot de boîtes, et c'est l'endroit le plus juteux du secteur, avec plein de trucs pas chers.

Comme d'habitude, le proprio sort quand il me voit fouinasser dans ses boîtes, et on bavarde un chouïa.

On est quasi-copains. C'est un petit mec marrant, avec une bonne bouille ronde. Sa librairie est pas bien grande, et il vend presque autant d'occase que de neuf. Il me fait des prix, et, des fois, quand il a eu des services de presse à bon compte, il met de côté une nouveauté ou deux.

C'est le cas aujourd'hui, et quand je vais à la caisse payer le polar et les deux SF que j'ai pris, il me sort un bouquin tout neuf de dessous le comptoir, avec un sourire épanoui.



C'est un gros pavé, qui fait plus de six cents pages. Ça s'appelle : *Les Secrets Puissants et Terribles de la Magie*.

Je feuillette un peu, et je vois que c'est tout rempli de recettes pour avoir ci, et avoir ça. Je commence à rêvasser.

La magie, ça m'a toujours fait mousser le cigare. Faut comprendre, aussi. Quand on est fauché du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, l'idée d'une bonne petite combine qui ferait dégringoler les maravédis dans votre poche, ça semble tout ce qu'il y a de chouette. Résultat, je suis tellement dans la lune que j'entends à peine bonne bouille me raconter que ce bouquin, c'est vieux comme Hérode, que ça a été traduit du latin, réédité plusieurs fois, et qu'on a sorti ça encore un coup, comme curiosité, mais que, dans le temps, il y avait des gus qui se servaient de ces recettes, et qui y croyaient dur comme fer.

Il bavasse et bavasse, et j'écoute plus rien du tout. Je suis en train de faire des rêves gros comme des montagnes.

Je me réveille d'un coup quand il me dit que, vraiment, avec la meilleure volonté du monde, celui-là, il peut pas me le faire à moins de 9 francs, vu que c'est un bouquin salement cher, qu'il aurait plein d'autres clients qui demanderaient pas mieux que de le prendre, mais qu'il sait que je suis un fana de ce genre de trucs, et qu'il veut me faire une fleur, etc.

En temps ordinaire, je laisserais choir. Neuf francs, ça passe de beaucoup mes limites, mais, tout d'un coup, ce sacré bouquin, j'en ai une envie si féroce que je le paierais peut-être bien le double s'il me le demandait. C'est pas le genre de confiance que je vais lui faire, on a beau être potes, un commerçant ça reste un commerçant, alors, je fais semblant d'hésiter un brin, puis je dis que OK, ça ira, je le prends, et que je peux bien faire une entorse à mes principes, vu qu'avec ce machin, je vais sûrement dénicher la combine pour devenir millionnaire.

Il se marre, et il me dit de pas l'oublier quand je serai si farci de pognon qu'il me ressortira par les oreilles, et je dis que d'accord, je penserai à lui.

Là-dessus, il soupire, et il embraie sur la dureté des temps, et sur le fisc, qui lui mange tellement la laine sur le dos que pour un rien, il fermerait boutique.

J'opine du menton, mais cette antienne-là, je la connais par cœur, vu que le père Houdan l'entonne facile vingt fois par jour, alors, dès que je peux en placer une, je dis qu'il faut que je me tire pour avoir mon train, et salut, à la revoyure.

Je descends vers les quais, plan-plan, sans me presser. J'ai dans l'idée d'aller à pinces jusqu'à Saint-Lazare, ça fera toujours un ticket de métro d'économisé. Marcher, je déteste pas. J'ai mis des espadrilles, pour avoir les panards à l'aise. J'ai un jean bien usé, qui serre pas trop, et ma chemise en voile, celle que j'ai payée plus de 100 francs dans un moment de folie. Entre nous, j'ai pas été m'en vanter auprès de Man. Je lui ai dit que je l'avais eue en solde.

Il fait chaud chaud, sûrement pas loin des trente degrés. Je passe mon sac d'un côté sur l'autre, parce que la courroie me scie l'épaule. Les livres, ça pèse.

Paris a son air d'été. Plein de touristes, et les terrasses de bistrots qui débordent. On voit des mecs torse nu, ou en maillot de corps. Des fois, ils feraient mieux de pas, vu que la graisse s'étale. C'est comme les nanas. À l'occasion, dans leur petit bout de bain de soleil, les jambes découvertes par une mini, on en mangerait, mais, trop souvent, c'est la vision de cauchemar. C'est rarement les plus chouettes qui montrent un maximum de peau.

Quand c'est joli joli, je regarde. Ça va pas plus loin, même quand je remarque qu'on ne déteste pas être regardée, parce qu'il fait vraiment trop chaud pour se fatiguer à emballer.

Ça dure et dure, la vague de chaleur. Les journaux en sont pleins. Ça se bagarre à coups de gros titres : « L'été le plus chaud depuis cent ans », « Dramatique sécheresse », « Catastrophe nationale ». Avec des photos de champs tout pelés, ou de vaches en train de boulotter des bananes, faute de fourrage.

Comme toujours, les bouseux râlent tant et plus. Ceux-là, c'est l'engeance jamais contente. Pa raconte que quand il était moutard, dans son bled auvergnat natal, une année, ils ont fait une procession pour demander de la pluie, et que, quinze jours plus tard, ils en refaisaient une autre pour réclamer du soleil.

Remarquez que le travail de la terre, c'est pas marrant marrant. Elle est basse, la vache. Pa en sait quelque chose, lui qui a lâché la ferme pour l'usine quand il était jeunot. Mais chaque boulot a bien ses emmerdes. Et les pauvres pommes de l'histoire, comme dit Man, ça va encore être nous. Qui c'est qui va raquer la patate son poids d'or, cet hiver ?

La Grand a déjà écrit qu'il fallait pas compter qu'elle nous dépanne. Des patates, qu'elle dit, il n'y en aura même pas pour elle. On bouffera du riz, probable, ou des pâtes. Moi, je m'en fous, j'aime bien, mais Pa, s'il a pas ses frites !

Celui-là, il est difficile comme pas un sur la nourriture. En plus, comme il a mal aux dents, il lui faudrait de la barbaque qui fonde dans la bouche. Ça fait que quand il râle sur le rosbif UGEC, qu'est coriace comme du vieux chien, faut bien l'admettre, Man lui envoie pas dire que, pour son malheur, elle a épousé un homme qui a des goûts de ministre avec une paie d'ouvrier.

Je croise une mignonne vachement au poil, et je zieute un bon coup. Elle a une de ces robes indiennes, à tissage

si lâche qu'on voit distinctement la pointe de ses seins. Je fais un beau sourire, et elle m'en rend un petit bout, mi-invite, mi-hésitation.

Une seconde ou deux, j'ai presque envie de pivoter pour la suivre, mais l'idée de tout le bla-bla qu'il va falloir sortir, ça me décourage d'avance. Moi, je suis pas du genre bavard, et les nénettes, j'en ai pas encore rencontré à qui il fallait pas des tonnes de bavassage. Pa dit que de son temps, quand il n'y avait pas la pilule, c'était encore bien pire.

Sans cette histoire de discours, avec les nanas, je m'en tirerais plutôt bien. Question allure générale, j'ai eu le pot de prendre du côté de Pa. Sur sa photo de mariage, malgré le costard démodé, les cheveux trop courts, et la cravate idiote, on voit bien qu'il a été drôlement beau gosse.

Man est mignonne aussi, là-dessus, mais elle a déjà le nez pointu et la bouche mince. Avec le temps, ça s'est pas arrangé. Elle le voudrait qu'elle aurait du mal à s'envoyer en l'air en dehors du lit conjugal, tandis que Pa, même avec ses cinquante-six, il y a encore pas mal de voisines qu'il pourrait se taper.

N'empêche qu'il se tient drôlement à carreau. Je comprends ça, remarquez. Man, elle est pas toujours facile à vivre. Je vois d'ici le cirque si elle découvrait que son bonhomme lui plante des cornes.

Il fait vraiment une chaleur à crever. J'ai l'impression de manquer d'air. L'asphalte recuit renvoie la chaleur. Les bagnoles coincées dans les embouteillages empestent littéralement. Odeurs de tôle chauffée, d'huile puante, vapeurs d'essence. Les conducteurs, rouges et suants, bâillent comme des poissons. De temps en temps, un énervé klaxonne, et comme la chaleur agace tout un chacun, ça déclenche le concert. Les flics ont l'œil bovin, et la démarche dandinante. L'heure n'est pas à la contredanse. Trop fatigant. Le vacarme, ils ne l'entendent même pas.

Dans le fond, Paris, j'en suis pas fou. Il fait quand même meilleur à Chaville. Les bois ne sont pas loin, on sent qu'ils existent, et il y a toujours un peu de vent.

Faut dire que je suis né en banlieue, dans une HLM du Plessis-Robinson. On a déménagé, il y a deux ans, mais pour venir à Chaville. Mon frère Arnaud et ma sœur Roseline mariés, Man trouvait notre cinq pièces trop grand, et surtout trop cher de loyer. Elle a tanné Pa jusqu'à ce qu'il réussisse à obtenir un échange du bureau de logement de l'usine. Ça fait qu'on a transporté nos pénates de la rue d'Attignat, Plessis-Robinson, au bas de la rue Boujailles, Chaville.

Encore une HLM, pas plus reluisante que la première. Les mecs qui conçoivent ce genre de baraque, on devrait les contraindre, fusil dans le dos, à les habiter.

Pur béton, bien résonnant. Faites tomber une épingle au neuvième, le gars du rez-de-chaussée l'entend tinter haut et clair. Des cloisons de papier, des portes de carton. Pas la queue d'un placard, et tant de vitres qu'on ne voit pas comment prévoir le mobilier autrement que suspendu au plafond. Pas de volets, bien sûr. Vous rôtirez avec le soleil, et gèlerez avec la bise. La cuisine trop petite, la salle d'eau dito. Essayez voir d'y faire sécher du linge, je vous promets du plaisir. Et vous ne le ferez pas non plus sécher sur le balcon, ça, c'est défendu, interdit, exclu. Que le gardien y aperçoive l'ombre d'une chaussette, et il met son beau képi pour venir vous rappeler à l'ordre. Récidivez avec une culotte de gosse, et l'Office vous expédie aussi sec une belle lettre recommandée. Ah mais ! On n'est pas chez les sauvages, ici, qu'est-ce que vous croyez !

Cette histoire de linge, elle nous rend tous chèvres. Man la première, c'est elle qui s'en voit le plus, mais les autres aussi. Et si vous avez déjà essayé de faire votre toilette sous un plafond de fendarts dégoulinants, vous pigerez tout de suite ce que je veux dire.

Bon, voilà encore ma pelote qui s'embrouille. Je suis guère doué, faut croire. C'est la première fois, aussi, que je me lance à raconter une histoire dans un micro. Prenez patience, et soyez indulgents, l'un dans l'autre et morceau par morceau, on finira peut-être par arriver au bout.

En attendant, je suis à Saint-Lazare. Il doit se faire dans les 17 heures. Le ciel est de ce gris-bleu troublé qui semble annoncer l'orage, mais comme ça fait une paye qu'on le voit comme ça tous les jours, la flotte, c'est pas encore pour tout de suite.

Il fait salement soif, et je m'offre un demi au comptoir du plus proche bistrot. Du luxe, mais la bière fraîche, ça glisse comme du velours. Dans l'euphorie du moment, je m'accorde un paquet de Gauloises. D'après les canards, le tabac va pas tarder à augmenter. J'aime autant vous dire que c'est ça, bien plus que les discours de notre bienveillant ministre de la Santé, qui me ferait renoncer. De toute façon, avec ce que je peux me payer comme pipes, j'en suis sûrement pas au cancer du poumon.

Je trouve mon train en gare. C'est pas encore l'heure de pointe, et je peux m'offrir un coin fenêtre. Je tire les *Secrets* de mon sac, et je me cale confortable.

Sur une couverture plastifiée tout ce qu'il y a de moderne, on a imprimé le titre genre vieux français, avec ces s qui ressemblent à des f.

La préface m'explique, en long et en large, à quel point je suis verni. Je tiens entre mes mains le Pouvoir et la

Puissance. Dans le temps, la possession de ce livre m'aurait valu le bucher, mais rois et princes auraient asseché leurs trésors pour l'obtenir. Quand même, il faut que je fasse gaffe, parce que c'est méchamment dangereux, et patati, et patata. D'un côté, je vois bien le bla-bla, et j'ai tendance à rigoler, mais de l'autre... Je sais pas comment vous dire, il y a quand même une part de moi qui peut pas s'empêcher de croire, plus ou moins. Et si c'était vrai ?

Je feuillette. Pour obtenir l'amour des femmes ; pour nouer l'aiguillette ; pour la dénouer ; pour réparer un pucelage ; pour guérir telle ou telle maladie ; pour chasser les loups ; pour s'enrichir par le commerce...

Le train a démarré, ses roues grincent tant que ça peut, mais je le remarque à peine. Je suis en train de réaliser que je me suis fait avoir de 9 francs, et voilà tout. Même en le prenant à la rigolade, jamais je ne pourrai, bonne volonté ou pas, réaliser la moindre de ces recettes. Pourquoi ? Défaut de matériel de base, tout simplement.

Prenons un exemple : pour s'enrichir par des jeux de hasard. Ça me plairait bien. Supposez que j'arrive à gagner à la loterie, ou au tiercé.

C'est pas que je sois un adepte, le tiercé, c'est plutôt Pa, qui se met avec ses potes pour jouer le dimanche, et la loterie, c'est le dada de Man. Tout ce qu'elle en a jamais eu, c'est le billet remboursé. Mais enfin, avec l'idée de gagner à coup sûr, j'aurais bien fait un effort, seulement, je peux aller me rhabiller.

Pour préparer le charme, il me faudrait :

1) La peau d'une anguille.

Vous me direz, c'est pas introuvable. Ouais, où ? Des anguilles, je voudrais pas vous faire de peine, mais le poissonnier du marché, il en vend pas. On peut en trouver à l'UGEC, des fois. Aux périodes de fêtes, ils sortent du saumon et de l'anguille fumés. Mais c'est des petits bouts de rien, et la peau, vous arriveriez jamais à la décoller. En plus, cette foutue anguille, faudrait qu'elle ait été écorchée vive ! Rien que ça ! Vous voyez le travail.

2) Le fiel d'un cheval.

Je vous entends d'ici : « Arrange-toi avec la boucherie chevaline, mon pote. » Tiens donc ! Le canasson, faut qu'il ait été tué par des chiens. Ça vous la coupe, hein ?

3) Une drachme de sang de vautour.

Une drachme, déjà, j'ai vraiment pas idée de combien ça pèse. Possible qu'on trouve ça dans le *Petit Larousse*, je veux bien, mais le sang de vautour ! Je me vois me pointant au Jardin d'acclimatation, agrippant un gardien, et lui disant : « Dis donc, mec, histoire de me rendre service, tu pourrais pas me refiler une drachme de sang de vautour ? » Avant de me retrouver chez les dingues, je me ferais pas vieux. Rien que d'imaginer la tête du bonhomme, je me bidonne tout seul, et une mémère assise en face de moi me reluque avec l'œil soupçonneux.

4) La cervelle d'une huppe.

Je vais vous dire quelque chose, à part la certitude qu'une huppe c'est un oiseau, je sais même pas à quoi ça ressemble.

5) Un morceau de corde de pendu.

Là, c'est le bouquet ! À moins de brancher le bonhomme moi-même, je vois vraiment pas où je pourrais en dénicher. S'il faut que je me lance dans le zigouillage pour faire fortune, ce serait aussi simple de démarrer dans le hold-up, non ?

Je passe sur le reste, enterrer tout le bazar dans du fumier chaud, pour que ça mitonne.

En résumé, tout le foutu bouquin est comme ça.

Tantôt faut des poils de bite de loup-cervier, tantôt un basilic, de l'espèce blanche qui a trois poils sur la tête (authentique, je vous jure !), tantôt une patte de pélican, ou du jus d'os humain, ou une langue de serpent... J'en passe, et des meilleures.

Enfin, mes rêves se sont fait la paire, et j'en suis de mes neuf balles, c'est bien tout ce qu'on peut dire.

Ce sacré bouquin, il a dormi sur une étagère toute la semaine. Je le reprends le dimanche après-midi, histoire de tuer le temps. Pa regarde les sports à la télé, Man a filé au cinoche avec Denis et Patricia, en laissant la vaisselle en plan.

Comme d'habitude, j'ai mangé tout seul à la cuisine. Man m'avait laissé la bouffe au chaud dans le four.

Le dimanche, c'est bien rare que je sois libre avant une heure et demie, deux heures moins le quart. C'est pratiquement le jour où on bosse le plus. Avec la concurrence de l'UGEC, le père Houdan est bien forcé de se rattraper de cette façon. Ouverture jusqu'à 20 heures, ouverture le dimanche matin, et amabilité maximum.

Faut le voir écouter avec sollicitude le récit des misères de la mère Craponne, qui a toujours un truc de déglingué dans le système digestif. Quand c'est pas son foie, c'est ses tripes, et quand c'est pas ses tripes, c'est son estomac.

« Je peux plus rien digérer, m'sieur Houdan, rien de rien. Une biscotte et une tranche de jambon, ça passe même pas ! »

« Ah ! ma pauvre madame ! Quand on a plus la santé... Moi, côté digestion, j'aurais pas à me plaindre, mais c'est mon dos ! »

Ouais. Sous prétexte qu'il a une vertèbre qui se coince facile, c'est bibi qui se coltine toutes les caisses. Pas que les caisses, du reste. Le père Houdan, il a dû avoir un ancêtre négrier. D'après lui, j'en fais jamais assez. La seule chose à laquelle je touche pas, dans l'épicerie, c'est le tiroir à pognon. Ça, c'est la tendre épouse qui s'en charge.

La vieille bique, c'est la championne des erreurs d'addition à son profit. Et quand un client plus malin que les autres lui met le nez dans son caca, allez pas croire que ça la démonte.

« Faites voir ? Six et sept treize et quatre dix-sept et six vingt-trois... Vous avez raison, je me suis trompée de 3 francs. Qu'est-ce que vous voulez, depuis ce matin, on n'arrête pas, j'en ai la tête qui s'embrouille. Excusez... »

Ça passe comme une lettre à la poste.

Remarquez, quand je peux, de temps en temps, je rétablis la balance. Avec la vieille Lucie, par exemple. Cette pauvre petite mère, tout ce qu'elle a pour vivre, c'est la retraite des vieux. Avec ça, on se goberge pas. En plus, rongée de rhumatismes à tout juste pouvoir marcher. Ça fait que l'UGEC, c'est trop loin pour elle. Remonter toute cette côte, et avec les paquets ! Elle achète ses légumes par livre, les œufs par boîte de six, et on la voit pas trop souvent.

J'aime autant vous dire que quand mes singes sont occupés, je lui fais drôlement bon poids. Et si je peux, je lui fourre en douce dans son sac une belle botte d'asperges, ou un carton de fraises, des trucs qu'elle achète jamais. Et j'aime autant vous dire que j'ai pas l'impression de voler. Pas du tout.

Remarquez, elle, elle est pas d'accord, et quand je la rencontre dans la rue, elle me prend à part pour dire que je devrais pas, que c'est pas bien, qu'elle ose pas moufter pour pas me faire tort, mais qu'il faut plus que je recommence, et tout le toutim. Encore une qui a été dressée honnête. Je laisse glisser, et je continue à lui refile des trucs quand l'occase se présente. Merde ! Faut bien qu'il y ait une justice...

C'est Man qui m'a trouvé cette place de garçon épicier, quand on a déménagé.

J'avais fait un an de lycée technique, mais j'y mordais pas trop. Des maths et encore des maths, même de l'algèbre, et moi, les maths, c'est vraiment pas mon fort. J'avais un prof, dans le temps, qui disait que le mieux, ça serait que je fasse une licence de lettres, que je pourrais avoir une bourse, et tout ça, mais quand je suis passé à l'orientation, ils ont décrété que ce serait l'électronique, et pas autre chose, vu que question lettres, j'avais pas d'orthographe. Je vous demande un peu !

Remarquez qu'un pote à Pa, qui a un beauf à l'Éducation nationale, il dit que l'orientation, c'est une drôle de foutaise, vu que le gouvernement décide qu'il y a des trous à boucher, ici ou là, et qu'on pousse les types vers ces trous, sans se soucier une miette de leurs désirs ou aptitudes.

Bon, alors, je me faisais chier comme pas un, à ces cours, et les profs disaient que j'étais un sale feignant, qui essayait même pas de faire un effort pour suivre.

J'en ai parlé à Man, j'ai dit que je voulais bosser, et elle a été tout de suite d'accord. Depuis que Roseline et Arnaud s'étaient mariés, elle avait plus que la paie de Pa. Un peu de fric en rab, ça lui souriait tout plein.

Man, quand elle s'y met, elle est drôlement démerde. Elle en a parlé à droite et à gauche, ça s'est trouvé que le père Houdan cherchait un commis, et c'est comme ça que je suis entré à l'épicerie. Je me plains pas trop. Le boulot, c'est toujours le boulot. Par quel bout que vous le preniez, vous y êtes jamais au paradis, n'importe comment. L'usine, moi, ça ne me disait rien du tout. Pa dit qu'on s'y fait, plus ou moins, mais je l'ai trop entendu raconter ses emmerdes pour avoir envie d'y tâter.

Bon. Donc, je reprends ce bouquin, et cette fois, je le lis en commençant par la page un. Plus j'avance dans le truc, plus je me dis que c'est dingue, en plein.

Je finis par lâcher le bouquin pour gamberger. Je suis sur mon lit, adossé à l'oreiller, et j'ai pris soin d'enlever mes tatanes, vu que si Man rentre et me trouve avec mes godasses sur le couvre-pieds, elle va en chier une pendule.

Dans le séjour, le divan grince pendant que Pa se cherche une meilleure position, puis la voix du commentateur qui s'excite couvre tout. Un voisin quelconque bricole, et, de temps en temps, sa perceuse fait vibrer les murs. Une moto passe dans la rue en rugissant...

Qu'est-ce que ça me plairait, d'en avoir une, mais ça, faut pas y compter. J'ai essayé d'économiser pour m'offrir une mobylette, mais rien à faire, je finis toujours par taper dans ma réserve quand j'ai plus le rond. Et Man veut pas m'aider, têtue comme une mule, elle dit que j'ai rien à faire d'un truc comme ça, pour aller me casser la figure, je travaille à côté et, de toute façon, on a le train pas loin.

C'est comme pour la voiture. Pa en crevait d'envie, et, par l'usine, il peut en avoir une avec vingt pour cent, mais va te faire lanlaire, Man a jamais été d'accord. Elle lui a ressorti le truc des goûts de ministre et de la paie d'ouvrier. Qu'il faudrait se saigner aux quatre veines pour payer les traites, que l'essence, ça coûtait un monde, sans parler des réparations, et elle lui a demandé si lui, qui était déjà si difficile pour la bouffe, il accepterait de faire comme les Guidel, se serrer la ceinture question croûte toute l'année pour la bagnole.

Tout ça pour dire que quand Man veut pas un truc, elle veut pas, et comme c'est elle qui gère les finances, on fait comme elle décide, pas autrement. Pa, c'est pas avec son argent de poche qu'il va se la payer, la charrette.

Je replonge dans mes *Secrets*.

Prenez le sabot droit de la patte de devant d'un âne, réduisez en poudre fine, ajoutez une tête de grenouille, un quart d'once de graisse de loup...

Merde, merde et merde !

Tout de même... Pendant bien longtemps, des gens ont cru à ces recettes, et les ont utilisées... Et peut-être que ça marchait...

Si vous réfléchissez un peu, vous êtes bien forcés de vous dire que ça devait marcher, plus ou moins. Prenez la sorcellerie, par exemple. J'ai lu quelque part qu'elle avait tué des millions de mecs. Tous brûlés, et tous ayant avoué, hommes et femmes, avoir pratiqué la sorcellerie.

Vous me direz, supposons que je coince les pieds du voisin dans des godasses en fer, et que je serre jusqu'à ce qu'il ait tous les os en bouillie, il va jurer ses grands dieux qu'il est le pape, Mao Tsé-toung, ou le président des Etats-Unis, à mon choix. D'accord, quand ça fait vraiment mal, pour que ça s'arrête, on avouerait bien n'importe quoi...

Tout de même... Des millions, ça fait du monde...

Les Templiers, quand Philippe le Bel les a fait passer à la moulinette, ils ont reconnu qu'ils avaient traficouillé avec le Baphomet, et je ne sais quoi de ce genre. Tous. Sauf un. C'est ça qui me chinoise. Ce un là, qui en a bavé autant que les autres, sans jamais vouloir admettre ce qui n'était pas vrai. Des types avec assez de couilles pour pas s'allonger à la torture, ça court pas les rues, je veux bien, mais tout de même, il doit bien s'en trouver au moins un, de temps en temps.

Alors les sorciers ? Pas un pour dire, entre deux gueulantes : « Vous déconnez, les mecs, la sorcellerie, ça n'existe pas. »

Ils y croyaient, prévenus et juges. Ils y croyaient tous.

Ils y croyaient. Puis les temps modernes sont venus, avec la machine, et on a cessé de croire.

Je commence à gamberger là-dessus, tourne et retourne le truc, à en avoir le cigare en ébullition.

Man est rentrée. Elle passe sa tête par la porte, et quand elle me voit avec un bouquin, elle referme. Elle sait bien que quand je lis, faut rien me demander, j'entends pas.

La petite sœur jacasse, en racontant le film à Pa, qui fait « Ouais, ouais » en s'en foutant pas mal. Man fourgonne dans la cuisine, les casseroles tintent.

Denis n'est pas revenu, ce qui m'arrange bougrement. Comme on partage la chambre, des fois, il m'emmerde tant que ça peut. Douze ans, et lui, son dada, c'est la zizique. Quand il est là, il fourre des disques dans le truc à piles

qu'il a rassuré à man pour son anniversaire, aussi vite que la machine peut les avaler.

Remarquez, c'est pas que je sois anti-musique, j'aime, plutôt, mais pas celle que choisit le petit frère. Sheila, Mireille et autres Sylvie, moi, je suis pas fan.

Je gamberge toujours. Ils y croyaient, et nous, on n'y croit plus. Ils avaient des recettes pour faire fonctionner cette magie, comme nous on branche une machine sur le courant électrique. Les recettes sont toujours là, seulement, on n'a plus le matériel indispensable. Plus de sang de loup, plus de corde de pendu, plus de basilic blanc à trois poils sur le crâne... Et même plus de fumier pour mettre la potion à mitonner. De nos jours, le bouseux, ça donne plutôt dans l'engrais chimique. Le tas de fumier dans la cour, ça remonte au temps où Pa était moutard.

Bon. Un courant. Comme une rivière souterraine mais pour la capter, le matériau qui conviendrait n'existe plus. Et la rivière coule, inutilisable...

C'est là que l'idée me vient. La grosse idée, l'illumination, le flash !

Mais bon Dieu ! pour capter une rivière, il y a plusieurs méthodes ! On peut s'y prendre à l'ancienne, avec du bois, du fer, de la pierre, et du travail manuel qui durera des semaines, mais on peut aussi se servir des machines, qui activeront le boulot, et employer du matériau moderne, comme le béton et tout ça...

Supposons que...

Pa me fait sursauter, en ouvrant la porte.

— Bon Dieu ! Jef, laisse donc tes sacrés bouquins, que tes toujours à t'abrutir. Ramène-toi, on va faire un tour au bois avec la gosse, le temps que ta mère prépare la tambouille.

Je dis pas non, et je me lève. Dans le fond, ça me dégourdira les guibolles, et j'ai tellement cogité que j'en ai mal au crâne.

On laisse Man à sa cuisine, et on remonte la rue Boujailles, sans se presser. Il fait toujours aussi chaud. La chemise de Pa est toute collée de transpiration. Mon tee-shirt aussi. Patricia a une chouette petite robe à fleurs. Bien fraîche ce matin, mais le cinéma lui en a fait voir de dures, et il y a une grande traînée de chocolat sur la jupe. Si c'est pas déjà fait, je peux prévoir que Man va râler un bon coup. Son rêve, quand elle nous a donné des trucs propres, c'est de nous coller tous sous un globe de pendule, histoire qu'on prenne plus la poussière.

La gosse frétille, malgré la chaleur. Neuf ans, et de l'énergie à revendre. Elle a trouvé une plume de pigeon, et elle joue à souffler dessus pour séparer les barbes. Les cheveux blonds fins qu'elle tient de Man sont tout emmêlés et poisseux de sueur.

Pa traîne un brin la patte. La côte est salement raide. Il me semble que depuis quelque temps, il se voûte un peu. En tout cas, à un poil près, je suis aussi grand que lui, et Man dit qu'à mon âge, dix-huit ans, on n'a pas fini de grandir.

On croise les Novalaise, qui reviennent du bois avec les gosses, et on s'arrête pour bavarder. Pa se redresse, il fait ses yeux bien bleus, et il blague tant et plus. Faut dire que la mère Novalaise, malgré ses quarante sonnés, elle est encore drôlement bien. Elle a ce genre de nichons qui donnent envie de toucher.

Patricia se chamaille avec l'André, et elle braille parce que le gamin lui tire les cheveux. On sépare les mômes, Pa tire Patricia par le poignet en donnant un coup de gueule, Novalaise taloche son garçon, et on se quitte.

Le bois est sec comme un vieil os. Les feuilles mortes craquent sous les pieds, et s'écrasent en poudre. Les trois quarts des rejets ont crevé, et le lierre lui-même a l'air flasque. Les arbres sont immobiles, feuilles figées. La mousse est toute noire. Ça sent le chaud, le bois qui sue.

On va jusqu'à l'étang, qui a drôlement baissé dans ses berges. Deux ou trois pêcheurs patientent sur leurs pliants, mais moi, si j'étais poisson, je me serais fourré dans le fond vaseux, et c'est pas un bout de ver minable qui m'en ferait sortir. Deux canards paresseux roupillent près des joncs. Patricia voudrait leur flanquer des pierres pour qu'ils remuent, mais Pa dit non, alors elle boude.

On s'assoit un moment sur un tronc. Rien que la proximité de cette eau, ça donne l'impression de la fraîcheur. Pa raconte je ne sais quoi à propos de l'usine, et j'écoute pas trop. Mais lui, pourvu qu'on fasse « Ouais, ouais » dans les temps de silence, il en demande pas plus.

Patricia s'est déniché un scarabée quelconque, et elle joue à emmerder la bestiole.

Pa bâille un bon coup, regarde sa montre, et dit :

— Faut rentrer, sinon ta mère va encore râler qu'on peut jamais être à l'heure.

Ça, c'est grandement vrai. S'il y a un truc que Man apprécie pas, c'est bien la bectance qui poireaute sur le fourneau. Alors on repart vers la maison.

Encore un dimanche qui se tire, mais demain, c'est lundi, et moi, je suis le contraire des autres. Ils râlent tous que c'est le pire des jours, mais moi, mon sale jour, c'est le mardi, vu que le lundi, l'épicerie Houdan ferme.

Remarquez, ce congé décalé, ça m'a empêché de me faire des potes à Chaville, parce que eux, c'est le samedi soir qu'ils font la pouba, et le dimanche qu'ils partent en virée. Le samedi moi, je bosse, et le dimanche matin kifkif

son qui ne font la nouba, et le dimanche qui ne partent en ville. Le samedi, moi, je bosse, et le dimanche matin kh-kh. Autrement dit, ça s'accorde pas du tout. Ça me tracasse pas trop, je vous dirai. De tempérament, je serais plutôt solitaire. Et avec mes bouquins, je manque jamais de distraction.

### 3

C'est le lundi après-midi que je recommence à gamberger sur les *Secrets*. J'ai la maison pour moi tout seul. Denis et Patricia sont en congé, mais Man les a embarqués chez ma sœur Roseline. Denis a assez râlé, qui avait prévu une balade avec ses potes, mais Man a tenu bon :

« J'veux pas qu'tu d'viennes un sauvage, t'as pas vu ta sœur d'puis des mois, la dernière fois qu'elle est v'nue, t'étais même pas là ! »

Faut dire que le Denis, en règle générale, il passe à la maison pour bouffer et dormir, un point c'est tout.

Les vacances scolaires ont rempli la cour intérieure de mômes, qui braillent à s'arracher les poumons. Doit y en avoir deux ou trois à jouer au foot dans l'entrée, j'entends le ballon rebondir sur les boîtes aux lettres. Vrai aussi qu'on est mieux à l'ombre, surtout pour gesticuler. J'entends la mère Guidel, qui habite au premier, gueuler dans l'escalier :

— Sales gosses ! Voulez-vous sortir de là ! Attendez un peu que j'aille chercher le gardien !

La menace fait son effet, et le ballon cesse de résonner. Pour les moutards, le gardien, c'est l'ogre. Faut dire qu'il a une grande gueule, et qu'il se gêne pas pour leur tirer les oreilles.

J'ai fermé les rideaux sur la fenêtre ouverte, mais ma chambre donne à l'ouest, et le soleil entre quand même. En passant au travers du fouillis genre jungle que Man a choisi comme le fin du fin en matière de décoration, il baigne la pièce d'une bizarre clarté verte, un peu trouble, qui fait plutôt irréal.

Je cogite, le bouquin sur l'estomac.

Admettons que la rivière soit bien là. Puisqu'on ne peut plus la capter à l'ancienne, si on essayait à la moderne ? Suffirait peut-être de remplacer ces ingrédients introuvables par d'autres, des trucs bien d'aujourd'hui et puis de croire, de croire un bon coup, de croire bien ferme.

Après tout, qu'est-ce que je risquerais à essayer ? Si ça marche pas, ça marche pas, mais si, par hasard, mon idée était bonne ? Si la rivière est bien là, et que je puisse la faire sortir ?

Voyons un peu... ma recette pour avoir de la veine.

— La peau d'anguille.

Supposons que je remplace ça par un bout de croco... Du croco, les mecs de ce temps-là, ils devaient pas trop avoir l'occasion d'en rencontrer. Man a une pochette en croco qui lui vient d'une tante, et elle y tient comme à la prune de ses yeux, mais comme elle s'en sert jamais, à mon idée, ça lui manquera pas tellement. Je pique cette pochette, et j'en coupe un morceau... Vous me direz, le croco, il a pas été écorché vif. Mais Man, quand elle découvrira que son machin manque, croyez-moi, ça lui fera comme si on lui arrachait l'âme, ou je la connais pas. Alors, s'il faut de la douleur pour réussir le truc, la douleur y sera, faites-moi confiance.

— Le fiel d'un cheval.

Là, je cogite un grand moment. Qu'est-ce qui serait vachement amer, courant de nos jours, et qui n'aurait pas été connu autrefois ? Je retourne ça tant et plus, et je trouve une idée. Quand j'étais au Plessis, un de mes potes avait une moto, et, des fois, je lui donnais un coup de main pour réparer. Bon, un jour, j'ai les pognes noires de cambouis, je m'entaille le doigt, et, machinalement, je suce la coupure. Eh bien, le cambouis, c'est drôlement amer. Pas qu'un peu. Bon, mais le canasson, il a été tué par des chiens. Donc, là aussi, il faut de la douleur. Supposons que je pique la moto du fils Mouriès, pour prendre ce cambouis ? Il a même pas fini de payer les traites. Si je la planque dans un coin où il pourra pas la retrouver tout de suite, il en fera une maladie, sûr de sûr, et la douleur y sera.

— Le sang de vautour.

Là, c'est presque facile. Mettons que je prenne un peu de soda aux fruits. Impossible de trouver quelque chose de plus antinaturel, de plus chimique, et s'en procurer autrefois, sûr que ça aurait été bien plus impensable que du sang de vautour aujourd'hui. En plus, on peut très bien considérer que les mecs qui fabriquent ce genre de merde pour la vendre, c'est les vautours de maintenant.

— La cervelle d'une huppe.



A mon avis, si j'achète un poulet à l'UGEC, et que je prenne sa cervelle, ça devrait gazer. Je vous entends d'ici. Les poulets, c'est pas neuf, il y en avait dans le temps comme aujourd'hui. Oui, oui, je veux bien, mais pas des poulets tout entiers élevés aux hormones, bien gonflés de produits chimiques. Une fois, Man, elle a voulu cuire un de ces poulets UGEC à l'autocuiseur. Vous auriez dû voir le résultat ! C'était plus du poulet, c'était de la purée, os et tout.

— La corde de pendu.

Là je verrais bien du fil électrique, et même, mieux, ce fil, j'irai le prendre au réseau du bâtiment B, vu que la gosse des Condrieu, elle s'est électrocutée l'hiver dernier, en jouant avec la machine à laver. Ça fait que ce fil-là, il a tué, tout comme une corde de pendu.

Maintenant, question fumier chaud, moi, je me dis que si je planque mon bidule derrière la cuisinière, en faisant gaffe que ça puisse pas cramer, ça devrait aller aussi bien. Dans le fond, mon idée, c'est rien de plus que remplacer un truc par un autre, et voilà tout.

Il est déjà 15 heures, et si je veux rassembler un peu de matériel avant que la famille se pointe, j'ai intérêt à me remuer. Cette semaine, Pa est de l'équipe de jour, il rentrera de bonne heure. Man et les gosses se radineront tôt aussi, because la bouffe à préparer, alors, vaudrait mieux que je m'active.

Je commence par foncer sur l'armoire où Man range ses affaires, et en fouinissant deux minutes, je déniche la pochette. Elle est rangée dans une boîte, bien entourée de papier de soie. Je laisse la boîte à sa place, mais le papier de soie, il passe dans le vide-ordures, parce que, sinon, Man mettrait bien dix ans à découvrir l'absence de sa pochette, et pourtant, faut la douleur. Comme ça, j'ai une chance, elle ouvrira bien la boîte à un moment ou un autre, histoire de vérifier.

Je pique une lame de rasoir à Pa, et je découpe la pochette, de quoi faire à peu près le tour de mon poignet, puisque l'idée originelle c'est de fabriquer un bracelet. Je planque le morceau entre les pages d'un gros bouquin, et je le coince bien serré. Je suis tranquille, personne ira le chercher là. Les bouquins, je suis bien le seul à y toucher. Man enlève la poussière, à l'occasion, mais elle se sert de l'aspirateur, et elle déplace rien.

Les restes de la pochette, je les fourre dans un vieux sac UGEC, et ça passe dans le vide-ordures.

Après ça, je file dare-dare acheter mon poulet, et une bouteille de soda à la fraise.

Ce poulet, il m'en fait voir de belles ! Vous avez déjà essayé de trancher la tête par le milieu pour prendre la cervelle ? Bon, passons. La boucherie terminée, je me débarrasse du superflu dans le vide-ordures, bien caché dans un sac aussi. Pas la peine que le gardien fasse des gorges chaudes de ce qu'il découvre en vidant ses poubelles. Un poulet entier, une pochette de croco massacrée, on en entendrait bien passer jusqu'à Noël.

Je nettoie tout ce que j'ai salopé, bien bien, sinon, là, c'est Man qui en parlerait jusqu'à Noël, et je planque ma cervelle, emballée dans du papier alu, dans une tatane d'hiver. Espérons qu'elle y restera, et que ça va pas trop chlinguer. Pour le cas où, je colle avec deux ou trois de ces boules de paradichlorobenzène que Man fourre partout, si bien que les vêtements de toute la famille empestent l'antimite.

La bouteille de soda, elle va dans une chaussette, c'est anodin du soda, vous me direz, mais si je la laisse traîner, elle disparaîtra dans l'estomac de Patricia ou de Denis avant que j'aie seulement fait ouf.

Je termine juste à temps, et quand Man se ramène, je suis innocemment étendu sur mon plume, les pieds déchaussés, comme un bon garçon, et je bouquine.

Le repas du soir avalé, je dis que je sors, et je me tire. Man demande rien, mais je vois qu'elle me regarde d'un œil plein d'espoir. Man, elle a l'âme vachement sentimentale. Elle adorerait que je roucoule avec une quelconque nénette. Que je roucoule, remarquez bien, parce que, pour le conjugo, ça serait une autre paire de manches. Mon frère Arnaud avait beau avoir vingt-deux ans sonnés quand il a annoncé qu'il pensait se marier, Man a fait un sacré cirque. Ses gars, elle aimerait bien les tenir en laisse jusqu'à la fin des temps. Mais une amourette gentille, sans importance, ça lui ferait des masses plaisir. Elle prendrait son pied à me charrier un peu, à s'attendrir en se rappelant sa jeunesse, et sûr que j'aurais droit à la mille et unième version de sa rencontre avec Pa, au bal de la mairie du 15<sup>e</sup>, quand elle l'a trouvé rudement beau garçon, mais trop blagueur.

C'est vrai que Pa, il me ressemble pas là-dessus. Question nanas, il a jamais eu la langue dans sa poche. Moi, ça serait pas tellement que les idées me manquent, mais ça me fatigue d'avance de les sortir.

Bon, je me tire, et je vais tout plan-plan jusqu'au bistrot du coin, où je tue le temps en faisant une belote avec le vieux Neuville, et une paire de gars de la poste.

Je décarre à la fermeture, 22 heures, et je tue encore un moment en bavardant avec Jean et Maurice, les types de la poste, sur le trottoir.

On se dit bye-bye, et on se sépare.

Dix heures et demie. Je peux espérer que ça roupille ferme par chez nous. Dans les HLM, une fois le film terminé, tout le monde se pieute, et encore, il y en a qui vont même pas jusque-là, vu que le matin, faut se tirer des toiles de bonne heure, pour aller au charbon.

Je remonte jusqu'au bâtiment B. Fenêtres noires, et pas un bruit dans toute la bâtisse. Le grand silence.

Je descends à la cave, et j'ai pas de mal à passer la porte marquée EDF, vu qu'elle ferme plus depuis longtemps. J'ai pas de peine non plus à boucler le compteur général. Comme les locataires viennent tous de se pieuter, on peut raisonnablement espérer qu'ils s'apercevront pas qu'il n'y a plus de courant. J'ai pensé à prendre une lampe de poche, et je m'appuie huit étages à pinces.

Sur le palier des Condrieu, je prends pas la suée pour arracher la plinthe, qui tient pas trop, et je coupe un bon morceau de fil. Je redescends, je rebranche le courant, et le tour est joué. Remarquez, Condrieu et voisins du huitième, ça se pourrait qu'ils aient plus de lumière mais ils se démerderont. Faut ce qui faut.

Après ça, je vais piquer, peinard comme Baptiste, la moto du fils Mouriers. Comme j'ai la clé du garage à vélos où il la range (la petite sœur a une bécane), ça pose pas de problème.

Je pousse la moto jusqu'au bois, et, avant de l'abandonner dans un fourré, je gratte un peu de cambouis sur le moteur.

Voilà, j'ai tout ce qu'il me faut, et je rentre *at home*, content de moi comme tout. En plus, la veine m'a favorisé. En poussant la moto vers le bois, j'ai pas croisé un chat, alors que la nuit tiède incite tout de même pas mal de chats à se balader, surtout les chats amoureux.

\* \* \*

Tous les jours que Dieu fait, j'ai relâche entre 13 heures, au moment où le père Houdan ferme la boutique, et 16 heures, instant où il la rouvre, mais, pour pouvoir fabriquer mon charme, j'attends jusqu'au jeudi.

Après le déjeuner, Man emmène Patricia qui fait un nez long d'une aune chez le dentiste. Pa est au boulot, Denis en vadrouille, et j'ai la baraque pour moi.

Je mets le cambouis dans le bout de croco. J'arrose de soda, j'ajoute la cervelle de poulet (elle cocotte pas mal), puis je ligote le paquet avec le fil électrique. Pendant toute l'opération, je me concentre pour croire, croire, tant que je peux, et je prie la rivière Magie de resurgir pour moi.

Le boulot fini, j'enveloppe le tout dans du papier alu. Je tire la cuisinière, j'accroche mon pacsif dans un coin idoine et je remets en place. À mon avis, ça ne cramera pas, mais le risque, c'est la chaleur. Cette cervelle, déjà grandement puante, elle va sûrement pas s'améliorer. Si ça fouette trop, Man tirera la cuisinière pour nettoyer, sûr de sûr... Enfin, faut bien que je m'en remette au hasard.

La moto du fils Mouriès, ça fait un drôle de chabanais.

Pour pas borner la liste des voleurs possibles aux possesseurs de clé, j'ai délibérément omis de refermer la porte du garage à vélos. Résultat, tout le monde accuse tout le monde.

Machin braille que :

— Ma tête à couper, c'est le gamin des Chose qu'a oublié de boucler la serrure !

Et Chose clame :

— Ma main au feu, c'est la petite des Machin qu'a pas refermé !

Vous voyez le genre.

Le fil électrique arraché au huitième du bâtiment B agrmente la corrida.

— Je vous l'dis, même Novalaise, on vit dans un drôle de monde ! Plus de moralité ni rien, et le gouvernement se croise les bras ! Vous verrez qu'un d'ces jours, on s'ra tous égorgés dans nos lits !

— M'en parlez pas ! même Guidel. Moi, c'est bien simple, j'ouvre plus ma porte sans mettre la chaîne.

— Si vous voulez mon avis, même Mouriès, c'est encore ces gangs de jeunes. Mais pour vot'garçon, c'est ben contrariant.

— Ah, là là ! si vous saviez ! Le pauvre, il en dort plus !

C'est vrai que le Mouriès, il fait peine à voir. J'ai pas le cœur en silex, et ça me flanque des remords. Je me dis qu'il la retrouvera bien, sa machine, avec le beau temps, dans les bois, les promeneurs manquent pas, mais deux jours se passent sans nouvelles. Je vais jeter un coup d'œil, comme ça, mine de rien, et voilà que cette sacrée moto s'est fait la paire ! Plus rien sous les buissons où je l'avais fourrée. Celui qui l'a déniché, il s'est frotté les mains en disant : « Chic ! La bonne aubaine ! » et il est parti avec.

Merde ! Je voulais bien que le fils Mouriès se fasse de la bile, il me fallait de la douleur, rappelez-vous, mais j'avais pas pensé qu'il la paumerait tout à fait, sa bécane. Le pauvre mec, je sais qu'il a lanterné pour l'assurance, et il lui reste plein de traites à payer. Dans ces cas-là, piquée ou pas, faut continuer à raquer bessif. Les compagnies de crédit, elles donnent pas dans le sentiment. Pour le coup, ça m'emmerde salement, mais qu'y faire ?

Mon charme mitonne derrière la cuisinière, faut dix jours pour qu'il mûrisse, et je patiente. Je continue à faire des petites prières à la rivière Magie, et je m'efforce de croire, envers et contre tout, même quand j'ai tendance à me dire que tout ça, c'est de la foutaise.

\* \* \*

C'est la veille du 14 juillet que Man me tombe dessus, quand je rentre vers une heure et demie.

Elle a sa tête des mauvais jours. Ses cheveux, qui ont tendance à graisser, pendant en mèches, elle fait son œil rond de poule furax, et ses lèvres sont tellement serrées qu'on les voit plus.

— Jean-François..., qu'elle commence. (Quand elle m'appelle Jean-François, c'est que ça va drôlement mal.)

C'est pas toi qu'a pris ma pochette en croco ?

Je fais l'étonné, bouche ouverte, regard candide.

— Ben voyons, Man, pourquoi je l'aurais prise ?

Denis est invisible, et on ne l'entend pas. Patricia débarrasse la table, genre bonne petite ménagère, ce qui lui va comme un tablier à une vache. Ça a dû drôlement barder pendant le déjeuner !

Man a les mirettes rétrécies de deux tiers. Elle me scrute. J'ai l'œil pur du petit enfant et l'expression toujours surprise. Man explose :

— Faut bien qu'quelqu'un l'ait prise, pourtant ! Elle a pas disparu toute seule de l'armoire ! Les deux gosses m'ont juré qu'ils y avaient pas touché... Ça peut pas êt' ton père, quand même ! Tu m'jures qu'c'est pas toi ?

— Je te le jure.

Elle me croit, et du coup, elle s'affaisse. La colère ne la soutient plus. Elle tire une chaise, machinalement, et elle se laisse tomber dessus comme un sac.

— Ma belle pochette ! Tante Suzanne m'l'avait donnée pour mon mariage... Elle soignait ses affaires, cette pochette, elle était comme neuve...

Vers les années 1930, tante Suzanne, ma grand-tante, a, comme dit Man : « fait la vie ». Cherchez pas, ça signifie qu'elle se faisait entretenir par l'un ou l'autre mec, rien de plus. Elle en a gardé quelques beaux restes. Pas question allure, avec ses soixante et onze, c'est une vieille pomme ridée, plâtrée de rouge et de poudre, la vraie tête de clown. Elle teint ses rares cheveux en blond ardent. Dessous, on voit la peau bien rose du crâne. Beurk ! Non, ses beaux restes, c'est une petite rente, quelques bijoux qui ne sortent jamais de leur coffret, et des fourrures qui perdent leurs poils sous des housses.

Elle est pas richissime, mais, par rapport à nous, elle est à l'aise. Le vieux chameau est d'une avarice sordide. Fêtes ou pas, ses petits neveux reçoivent jamais d'elle le moindre cadeau, et Man n'a rien obtenu de plus que cette fameuse pochette. N'empêche que son sens aigu de la famille fait qu'elle nous force, année après année, à aller embrasser le vieux tableau à l'occasion du jour de l'an, et à lui porter une boîte de chocolats ! Je vous jure !

Man est toujours effondrée sur sa chaise, les bras ballants. Elle bat des paupières, et j'ai l'impression très nette qu'elle se retient de chialer. D'un coup, le remords me tombe dessus, bien pire que pour le fils Mouriès. Ça me serre le gosier.

Man, elle est pas toujours facile à vivre, d'accord, mais si vous regardez un peu les choses, vous verrez qu'elle a pas eu non plus la vie douce. Mariée jeune, six gosses, dont un mort-né. Toute une existence à laver, repasser, nettoyer, reprendre, faire les courses, préparer la bouffe... Et toujours les sous à compter, un par un, toujours à calculer... Vous croyez que c'est gai, vous autres ?

Cette pochette, elle s'en servait presque jamais, peut-être deux ou trois fois, à tout casser, pour un mariage, mais elle l'avait. Ça lui faisait chaud, c'était son truc de luxe, le seul. Et moi, je lui pique ! Je me sens moche, mais moche !

Man renifle. Patricia, qui a le cœur sur la main, lui saute au cou.

— T'en fais pas, Man, on t'en achètera une autre, une plus belle.

Denis, qui devait écouter derrière la porte, sort de la chambre, et va l'embrasser aussi.

— Sûr, Man, on t'en achètera une autre.

Je dis rien, mais je me promets de lui offrir, si mon satané sort réussit, le plus beau sac en croco qui existe au monde.

Rivière Magie, travaille pour moi ! Faut que ça marche ! Il faut !

Le soir, Man a une engueulade féroce avec Pa.

— C'est toi qui l'as prise, René, c'est toi !

— Non mais, t'es pas bien ! Qu'e'que j'en aurais eu à foutre ?

Ça s'envenime. À force de retourner le truc, Man s'est mis dans le cigare que Pa a piqué la pochette pour la donner à une nénette. Ça gueule des deux côtés à faire vibrer les murs.

Ça se termine comme d'habitude. Pa se tire en claquant la porte style coup de canon, et Man va faire la vaisselle, le nez plus pointu que jamais, l'œil encore arrondi de rogne.

La fête nationale se pointe avec la pluie tant attendue. Ça fait qu'on a le plaisir de voir, à la retransmission, notre bien-aimé président dégoulinant de flotte, comme tout le reste du cortège.

Man nous a sorti le gueuleton des grands jours. Une épaule de mouton au four sur lit de patates. Et pour le dessert, elle a fait un quatre-quarts aux fruits. Pa a débouché une bouteille de beaujolais UGEC, assez piquette, mais buvable.

Les géniteurs se sont réconciliés dans la nuit. Probable que Pa a dû mettre les pouces, sûr que c'est pas Man qui a fait les premiers pas. Pendant les hors-d'œuvre, elle a déclaré, style solennel, qu'elle faisait une croix. On parlait plus de la pochette, terminé. Malgré ça, on sent bien qu'elle est encore tracassée, surtout, je pense, de pas connaître le coupable. À voir les coups d'œil qu'elle lui lance, j'ai dans l'idée qu'elle recommence à soupçonner Denis. Because, bien sûr, l'histoire du camion UGEC. Qui a bu boira, et qui vole un œuf vole un bœuf, de fil en aiguille, et tout le bastingue. Pauvre Denis ! Ce camion, il le poursuivra jusqu'à la tombe.

Le soir, je vais faire un tour à Paris. Les bals dans la rue, c'est gratis.

Je me trouve une nénette toute mignonne, je la chauffe bien, seulement, au moment de récolter le fruit de mes efforts, que dalle ! La fille prend pas la pilule, sa mère veut pas, alors, elle a trop peur.

Et d'ailleurs, il est tard, elle doit rentrer. Qu'est-ce que vous dites de ça ? Résultat, j'ai des crampes dans le bas-

ventre, et en prime, je reste planté une éternité à faire du stop, vu que mon dernier train, il s'est barré depuis longtemps.

La journée du lendemain, elle est guère chouette, c'est moi qui vous le dis. Je suis loin d'avoir eu mon compte de sommeil, je dors debout. Le père Houdan est d'une humeur de dogue, madame fait sa gueule d'empeigne, et, comme on voit pas deux clients, mon singe me met à ranger la resserre. Des caisses et des caisses à transbahuter, qui pèsent toutes le monde, et moi qui suis frais comme un merlan de quinze jours.

J'en fous une par terre, comme de juste, et je casse trois bouteilles de pinard. Le singe pique une crise de toute beauté ! Il gueule, les yeux hors de la tête, la face apoplectique. S'il pouvait tomber raide !

Madame met son grain de sel. Celle-là, elle gueule pas, elle jappe. On jurerait un de ces roquets à mémère, qui sont plus hargneux qu'un régiment de dogues.

Fin finale, les trois bouteilles, on me les retiendra sur ma paie. À prix coûtant, et remarquez qu'on est encore bien bons !

Les charognards ! Au moins, ils auraient pu m'épargner l'engueulade, non ?

\* \* \*

Man est tout en fièvre. Les vacances approchent. Elle a déjà remonté les valises de la cave, et elle trie les affaires à emporter. Elle se démène comme pas une, les bras chargés de vêtements et de linge, en soufflant sur une mèche qui lui retombe dans les yeux.

Man, elle est jamais proprement coiffée. Elle se fait des mises en plis, remarquez, et, pour la fête des Mères, on s'est cotisés pour lui offrir un beau casque séchoir, mais rien à faire, la mise en plis, elle tient pas deux heures. Man a les cheveux fins, raides comme des baguettes, et qui graissent beaucoup. Patricia a les mêmes, et Roseline. Man râle comme un pou que nous, les gars, on ait pris la tignasse de Pa, qui est épaisse, et plutôt frisée. Elle dit que pour des hommes, c'est bien du gaspillage.

C'est vrai que chez les Buron, les mâles sont plus réussis que les femelles. Les gars ont les tifs bien noirs, le teint clair, les yeux d'un bleu vif, et les filles ont les cheveux blond terne, la peau boutonneuse, et la forme ronde de leurs yeux noisette les fait ressembler, par moments, à des volailles. Le nez plutôt pointu accentue cette impression.

Ça a pas empêché ma sœur Roseline de se marier, et de bien se marier, encore, avec un type qui gagne autrement mieux sa croûte que Pa. Le beauf, il est représentant en électroménager, et faites-moi confiance, le pourcentage, ça dégringole dru. Faut voir l'appartement de ma sœur ! Trois pièces dans un beau quartier du Plessis-Robinson, achetées, s'il vous plaît. À crédit, bien sûr, mais tout de même.

Acheter un appartement, ça a toujours été le rêve de Man. Elle dit que ces sacrés loyers, c'est de l'argent à fonds perdu, tandis qu'en payant les traites d'un logement, on économise forcément tous les mois. Remarquez, ça serait pas infaisable, vu que les traites, ça irait pas chercher tellement plus loin qu'un loyer, seulement, le problème, c'est la mise initiale. Pour obtenir un prêt sur la paie de Pa, faudrait en faire une grosse, et nous, l'argent d'avance, on sait pas ce que c'est.

Mon charme est archicuit, bien mitonné, mais j'ai pas encore réussi à le sortir. Man fait ses courses le matin, l'après-midi, elle décolle pas, et je peux vraiment pas tirer la cuisinière sous son nez. Pas sans déclencher la grosse avalanche de questions.

Mon bidule, je finis par le récupérer un vendredi. Man a filé à Paris avec Patricia pour faire des courses. Denis est en vadrouille, bien sûr, et Pa au boulot.

Mon charme est tout tiède, parce que Man m'a laissé mon déjeuner au chaud dans le four. Ça a juté pas mal, et le papier alu est tout collé. Je l'arrache, morceau par morceau.

Le truc est léger, dans ma main, ça me fait une drôle d'impression. Je renifle. Ça sent pas vraiment mauvais, mais pas bon non plus. L'odeur est bizarre, un peu sucrée, mais pas trop épaisse. Encore heureux. Ce machin, pour m'en servir, faudra que je le porte sur moi. Vous imaginez un peu le travail si ça puait la charogne ?

Je planque le charme dans mes bouquins, comme il se doit. Avec la fièvre de départ de Man, qui trifouille et retrifouille dans toutes les armoires, c'est pas le moment de le mettre ailleurs.

Je déjeune. Salade de tomates, filet de merlan purée, et calendos pour finir. J'arrose de flotte. Le vin dégueulasse que boit Pa pour le tout-venant, j'ai jamais pu l'avaler. Autant boire du vinaigre, et baptisé aux produits chimiques, encore.

Après, je tourne en rond jusqu'à l'heure du boulot. Impossible de lire, j'arrive pas à fixer mon attention, même pas à rester assis. Je branche la télé cinq minutes, et je l'éteins. Du bla-bla pour bonnes femmes, à vous faire déconner

augustin.

Je suis en ébullition. Mon charme, je voudrais l'essayer tout de suite, tout de suite. J'en suis malade. Je prends le jeu de cartes, avec l'idée de faire une réussite, pour voir si je vais vraiment avoir de la veine, et, tout d'un coup, il y a comme une voix intérieure qui me dit non, faut pas faire ça. Même un essai, ça doit être pour du sérieux, pas pour de la broutille, sinon, tout ratera.

Mon premier essai, je le ferai dimanche matin, au tiercé.

Il finit par arriver, ce sacré dimanche, mais j'ai l'impression de l'avoir attendu mille ans.

Je me pointe au boulot, bien à l'heure, mais, au milieu de la matinée, quand la boutique est bien pleine de clients, je me plie en deux, d'un coup, et je braille :

— Oh, que j'ai mal ! Oh, là là ! que j'ai mal !

Je me tiens le ventre à deux bras, et j'arrête de respirer, pour devenir bien cramoisi. Les clients s'inquiètent, le singe aussi. C'est pas que ça lui ramollisse la moelle, remarquez, mais le commis qui piaille dans la boutique bien pleine, ça fait mauvais effet.

Il tient pas plus de trois ou quatre minutes (je geins tant que ça peut) avant de me dire :

— Rentre chez toi, mon gars.

Et la patronne ajoute, la mine renfrognée :

— Si ça passait pas, tu ferais mieux d'appeler le docteur, des fois que ça serait l'appendicite.

Je vais pas lui dire que mon appendice, je l'ai plus. On me l'a enlevé quand j'avais dix ans.

Je pars, tout courbé, chancelant et pitoyable, mais, dès que je suis assez éloigné, je cavale comme un lapin vers le PMU.

Vous me direz, j'aurais pu confier mon jeu à Pa, qui n'aurait pas demandé mieux. À l'usine, ils se mettent toute une bande pour jouer. Mais je suis sûr, sûr de sûr, et me demandez pas pourquoi, qu'il faut que je le fasse moi-même.

Arrivé au tabac, je commence par aller aux gogues, je sors mon charme de ma poche, et je le fixe à mon bras, au-dessus du poignet, avec un élastique. La manche de ma chemise rabattue et boutonnée, on n'y voit que du bleu.

Je refais un acte de foi, ça va marcher, je le sais, je le sens !

Le troquet est bourré. Une masse de mecs s'agglutine au comptoir, et il y a déjà une belle queue de parieurs.

Je traîne quelques minutes à choisir mes canassons. Je fais ça au pif, vu que question performances et tout le business, j'y connais que dalle. L'aurait suffi que je demande pour que Pa me refille des tuyaux à n'en plus finir, mais justement, je veux pas.

Je m'arrête sur trois noms qui me plaisent. Le sept, Magie Brune (ça s'impose), le onze, Serpente, et le treize, Joli Démon. Ça me paraît aller très bien.

Je me mets à la queue, et je demande au gars devant moi s'il veut pas m'aider à faire mes trous trous, vu que je suis pas connaisseur. Le zigue, un petit mec à tifs crépus, il est tout plein serviable, et il dit :

— Donne-moi ça, je vais le faire. Qu'est-ce que tu veux jouer ?

Mais, quand j'annonce mon choix, il hurle :

— T'es pas bien ! Ces tocards-là, c'est pas du canasson, c'est d'la viande d'équarrisseur. Même si tu leur foutais une fusée sous la queue, y s'raient pas à l'arrivée. On voit que t'y connais rien, mon gars, t'as choisi ça avec une épingle, hein ? Mais ça fait rien, je vais t'aider. Tiens, t'as qu'à jouer le...

— Je veux jouer ceux-là !

On discute un moment, et il finit par piger que je suis décidé à mort. Il se marre.

— Bah ! Après tout, tu fais comme tu veux, c'est ton pognon. Si ça t'plaît de l'foutre en l'air...

Et il me fait mon tiercé, comme je l'ai demandé.

Je rentre à la maison vers les onze heures et demie, et je dis à Man, tout étonnée, que j'ai mal au ventre, et que le patron m'a autorisé à rentrer.

Man, elle est du genre inquiet. D'un truc de rien du tout, elle tire illico la catastrophe. Ça fait qu'elle me tourne autour comme une mouche enragée.

— Couche-toi tout de suite ! Je vais t'faire de l'eau d'riz. Tiens-toi l'ventre au chaud, surtout, va pas prend'froid ! C'est qu'une chose qu't'as mangé. Qu'est-ce qu'on a eu à dîner, hier ?

Le résultat, c'est qu'à midi, je mange avec les chevaux de bois. J'ai beau dire que ça va, que je me sens bien mieux, et que même, j'ai plutôt faim, je peux toujours flûter. La diète, un point c'est tout ! Tout ce que j'avale, c'est

un grand bol d'eau de riz bien gluante.

Pour faire de la magie, de nos jours, faut s'en voir !

L'après-midi, je regarde les sports à la télé avec Pa. C'est pas que je sois fan, remarquez, mais, la course du tiercé, je veux pas la rater.

Man s'étonne, elle sait bien que je suis pas un enragé du foot ou autre, alors je dis que ça me repose, que je peux pas lire, parce que ça me donne mal à la tête. Du coup, elle me croit mourant. La voilà repartie à faire de la tisane, et elle me force à m'enrouler un vieux cache-nez autour du ventre. Il fait grandement chaud, notez. Ah, là là !

Je suis impatient. Nerveux comme un chat sur la braise. J'ai gardé mon charme au bras, sous ma chemise, même que l'élastique serre trop, j'ai la main qui s'engourdit. De temps en temps, je le tâte. Et je prie. Qu'est-ce que je peux prier ! Même quand j'étais tout moutard, et que je croyais encore au bon Dieu des curés, j'ai jamais prié comme ça, avec une pareille ferveur. Jamais. Les types qui tapent sur le ballon, je les vois même pas.

Pa s'excite tout seul, et me flanque des coups de coude.

— T'as vu ça, Jef ?

Tu parles que j'ai vu ! Peau de balle, oui.

Man tricote. Les aiguilles cliquettent. De temps en temps, elle compte ses mailles à mi-voix. Patricia et Denis sont dehors, Dieu sait où, à jouer à Dieu sait quoi.

Moi, j'attends, j'attends !

Quand la course arrive, qu'est-ce que je regrette de pas avoir la télé couleur. Mes chevaux, je voudrais les voir mieux. Il y en a deux foncés, Joli Démon un peu plus que Magie Brune, et un clair, Serpente, peut-être gris. Oui, il est gris, Zitrone vient de le dire. Elle plutôt, c'est une jument.

La caméra se promène, les chevaux se rassemblent, et ça traîne, ça n'en finit plus, à croire qu'ils le font exprès. Pa fait des commentaires, Zitrone bavasse aussi, mais j'entends rien, je suis crispé à mort, j'en peux plus.

Ils sont partis !

Dites, vous avez déjà eu tous vos espoirs accrochés à ces bestiaux qui galopent, vous ? Peut-être que vous avez joué une fortune, votre cœur bat, vos jambes frémissent, vos mains tremblent, et les sabots martèlent votre crâne. Moi, j'ai pas joué lourd, 20 francs, j'aurais voulu plus, mais je pouvais pas, c'est la fin du mois. Mais sûrement qu'avec vos mille et vos cents, vous êtes pas plus excités que moi aujourd'hui, avec mes vingt balles.

Les chevaux galopent et galopent, tout serrés, tout emmêlés. La caméra suit le peloton. Les jockeys sont dressés sur les étriers, la visière des casquettes leur fait un bec, on dirait de petits faucons perchés. Zitrone s'excite, il crie des noms. J'entends Magie Brune, qui revient, deux ou trois fois, Magie Brune est en tête, et j'entends Serpente, avec d'autres noms, et j'entends Joli Démon. Je ne sais plus où j'en suis, mes oreilles se bouchent, j'en deviens dingue. Je crois que je crierais, si je pouvais, mais j'ai le gosier tellement contracté que les sons ne sortent pas.

Et c'est fini, ils ont passé le poteau.

Dans un brouillard, j'écoute Zitrone répéter qu'il pense pouvoir annoncer le sept, le onze et le treize, et que, si c'est bien ça, ça va faire un fameux tiercé, vu que la cote...

Je suis devenu sourd, ou presque, mais je vois monter les panneaux si lentement, l'un après l'autre... Le sept... La corde qu'on tire... le onze... la corde... le treize.

Croyez-le ou non, j'en chiale, ou quasiment.

Man me reluque, l'œil inquiet, elle lâche ses aiguilles.

— Qu'est-ce que t'as, Jef ? Ça va pas ? T'es tout blanc.

Et Pa m'empoigne l'épaule.

— Hé ! mon gars ?

Quand j'arrive à parler, ma voix sort toute couinante :

— Le tiercé, je l'ai. Dans l'ordre !

Ça déclenche un cirque, mais un cirque !

Ça va jusqu'à la bouteille de champagne que Pa file acheter chez cet épicier de Sèvres qui est ouvert le dimanche, et il revient avec une boîte de gâteaux en prime. Man a sorti des sous qu'elle gardait comme un chien son os pour les vacances, toute défaite. Elle savait plus où elle en était. Moi non plus, faut dire.

Les deux gosses se pointent, comme s'ils avaient reniflé la bombance, et la nouvelle leur fait pousser des cris de Sioux.

Pendant qu'on trinque, Pa me fait raconter pour la vingtième fois, je récite la fable que j'ai inventée. Un rêve que j'ai fait, qui me donnait les chevaux.



J'ai avoué ma ruse du mal de ventre, j'aurais bien que j'aime jouer, je voulais rien dire, j'étais pas sûr... Ça a passé tout seul, et Man n'a pensé qu'à une chose. J'étais pas malade, et j'avais pas mangé. Elle m'a bourré de rosbif froid, et de salade de pommes de terre.

La bouffe mâchée trop vite, le champagne, les gâteaux, l'excitation, j'ai le cœur un peu barbouillé. Pa bâtit des châteaux en Espagne, et Man rappelle que l'argent est à Jef.

T'en fais pas, Man, tu l'auras ton sac croco, et toi, Pa, si j'ai gagné assez, je te donnerai un coup de main pour la bagnole d'occase, et toi, Denis, qui me hurle comme une scie dans l'oreille :

— Dis, Jef, tu veux pas me payer une mobylette ?

— Tu l'auras aussi. Et Patricia aura sa « bague avec une vraie pierre ». C'est juré. Mais foutez-moi la paix, que je pense un peu à ce que j'aimerais pour moi.

Dites, vous voulez savoir combien j'ai gagné, au final ? Vous voulez savoir ? 350 000 francs. En francs anciens, 35 briques !

Vous en revenez pas, hein ?

Eh bien, moi non plus.

On part pour l'Auvergne, au jour prévu. De toute façon, comme dit Man, on sera aussi bien à la campagne pour réfléchir au calme. 350 000 francs, c'est une belle somme, mais c'est tout de même pas la fortune à Rothschild. Pour en tirer le meilleur parti, faut bien calculer. Ce pognon, elle arrête pas de répéter qu'il est à moi, mais elle peut pas s'empêcher de le dépenser en paroles. « Ce qui serait bien, Jef, c'est que tu fasses ci, ou que tu fasses ça. »

Je lui en veux pas, je comprends. Elle a même pas eu son sac, la pauvre. Au PMU, ils m'ont donné un chèque, ça a déjà lanterné quelques jours, et après, j'ai dû ouvrir un compte bancaire pour l'encaisser. En plus, vous saurez que dans les banques, suffit pas de donner du papier, même avec beaucoup de zéros dessus. Pour que je puisse tirer des ronds, faut que le pognon ait été encaissé. Résultat, j'attends toujours. Tout ce que j'ai en poche, pour l'heure, c'est mon salaire du mois. Entier, parce que Man a bien voulu me laisser sa moitié en attendant.

J'ai emporté mon charme, et mon livre des *Secrets*. Je vais vous dire, je sais pas quoi croire, je sais pas... Tantôt, je me dis que c'est la magie qui a tout fait, tantôt, je pense que j'ai tout bonnement eu un coup de pot phénoménal, j'ai touché le plus gros tiercé de l'année, et voilà tout.

Faudrait que je fasse un nouvel essai, mais j'ose pas. Si ça marche, me voilà aussi riche que Crésus, et même davantage. Je n'aurai qu'à jouer, et jouer encore, et empocher à tous les coups. Mais si ça marche pas...

J'ose pas. Faut que je réfléchisse, et, jusqu'à maintenant, j'ai pas eu le temps.

J'ai fini ma semaine chez le père Houdan, comme un bon garçon, malgré l'envie que j'avais de l'envoyer se faire lanlaire, mais ç'aurait été con, pour juste quelques jours. Comme dit Man, qui est une mine de proverbes, faut pas lâcher la proie pour l'ombre, ou vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Moi, ce qui me plairait, ce serait d'essayer de faire cette licence de lettres, comme disait le prof. D'un autre côté, si, réellement, j'ai réussi à capter la rivière Magie, j'aurai pas besoin de ça. Le monde est à moi. Faut voir...

J'ai eu un sacré bon moment quand j'ai raconté à mes singes le tiercé, et combien j'avais gagné. Lui est devenu vert rainette, et elle jaune coing. Ils suaient l'envie et la haine. Moi, je prenais mon pied en détaillant doucement tout ce que je pouvais envisager de faire avec mon beau pognon. Ouais, en fin de compte, dans la vie, il y a quand même des minutes à savourer.

Et voyez, quand tout va bien, tout va bien. Le fils Mouriès a récupéré sa moto. Les flics l'ont retrouvée, avec les pneus crevés, mais pas en trop mauvais état. Ça fait que j'ai même plus de remords pour me gâter mon plaisir. Vous me direz, si nécessaire, j'aurais pu lui en offrir une neuve, mais c'est plus simple comme ça, non ?

\* \* \*

Comme d'habitude, la Grand nous accueille avec des cris de joie, et en avant pour la fricassée de museaux. Elle purlèche et repurlèche Denis et Patricia à leur user les joues. Moi, elle me pose les mains sur les épaules.

— Comme te v'ia d'venu grand, mon fi ! Un grand et beau garçon ! Tout le portait d'ton papa quand il avait ton âge. (Elle embrasse Pa.) Mon fi, mon fi, mon René !

Man a son tour en dernier. Elle, c'est « ma bru ». « Ma bru » gentil, mais « ma bru » tout de même. L'étrangère, la fille de la ville, qui a retenu le René dans ce lointain Paris. Sûrement, sans elle, le fils aurait fini par revenir à la ferme, là où était sa place. Elle a jamais pu piger que Pa aime pas la terre, tout simplement.

Elle, la terre, c'est sa vie, toute sa vie. Elle est née dans ce village, elle s'y est mariée, elle y a mis un fils au monde, elle est devenue veuve, brusquement (le grand-père est mort tué par son cheval, je ne l'ai pas connu), elle y a élevé son garçon jusqu'à ce que l'ingrat la quitte, elle y sera enterrée... Toute une existence, tissée sûrement de plus de peines que de joies, dans ce coin de campagne auvergnate.

Elle est venue à Paris une fois, pour assister au mariage de son garçon avec cette autre, « l'étrangère », « ma bru ». Pour Roseline et Arnaud, elle a décliné, prétextant la fatigue du voyage, et son âge.

Ouais ! Elle est solide comme un chêne, aussi grande que Pa, et elle a ses yeux bleus. Sa chevelure blanche est

assez épaisse pour qu'elle en fasse un beau chignon solide. Soixante-treize ans, et je suis sûr qu'il ne lui manque pas plus de deux ou trois molaires. Ses dents sont longues, très jaunes. Son visage recuit, froissé comme une feuille de papier de soie, est d'un brun de brou de noix.

Elle a du bétail, des poules, un cochon, un jardin potager, un verger, et elle cultive deux ou trois champs. Pour tout ça, un unique ouvrier agricole, qui fait le plus dur du boulot. Le reste, elle s'en occupe, et faut voir comme ! Je l'ai jamais entendue se plaindre du moindre malaise. Pas de « douleurs », de digestions pénibles, rien de rien. Elle se porte comme le Pont-Neuf. Faut croire que le grand air, ça conserve.

On entre, pour le verre d'eau de noix rituel (de l'alcool dans lequel ont macéré des cerneaux).

Les valises sont restées dans la cour, et Man fait son œil pas content. Elle sait d'avance, et moi aussi, que les poules vont chier dessus.

Tout ça, l'accueil, l'eau de noix, les crottes de poules, ça revient toutes les années. C'est du connu, du sûr, c'est la famille, et voilà.

Pour requinquer Man, je raconte à la Grand mon tiercé triomphal. D'abord, elle pige rien, et Pa s'énerve à lui expliquer les courses et le PMU. Imaginez un peu que la Grand, elle a même pas la télé. Elle a bien vu ces images, une fois ou l'autre, chez des voisins, mais ça l'a pas passionnée, elle s'en fout. Alors, lui faire entrer dans le cigare le système du tiercé ! Pa s'en voit de belles ! Croyez pas qu'elle est idiote, elle est pas. Elle saisit très bien et très vite que j'ai gagné 350 000 francs. Il faut dire trente-cinq millions. Elle compte avec les francs nouveaux, mais millions, ça fait tout de suite tellement plus riche !

Elle joint les mains, en extase.

— C'est un cadeau du bon Dieu, mon fi, un cadeau du bon Dieu ! Faut mettre un cierge pour remercier, un gros. Coup d'œil aigu de ses prunelles dont le bleu vif est à peine fané, soupir, puis elle dit :

— J'en mettrai un.

La Grand, sur la question de notre piété, elle se fait plus d'illusions.

Man nous a fait baptiser, et elle nous a envoyés au catéchisme, pour la première communion, mais, quand on a laissé tomber la messe, les uns après les autres, elle nous a pas forcés à y retourner. À mon avis, pour elle, baptême et communion, c'est plus rite païen qu'autre chose.

Côté religion, Pa laisse courir. Lui a été élevé dedans jusqu'au cou, et c'est sans doute pour ça qu'il a cessé de croire de bonne heure. Mais il laisse les autres faire à leur mode. C'est pas un bouffeur de curés.

Personnellement, j'aurais tendance à voir les choses comme ça aussi. Tu crois ? Tant mieux pour toi, mon pote, mais laisse-moi libre de ne pas croire si ça me lune.

Allez pas vous imaginer qu'avec ma magie, je remets ma philosophie en cause. Pas du tout. Pour moi, c'est un courant, une force, une rivière, rien de plus. Pas l'ombre d'une pointe de corne diabolique là-dedans.

Je suis bien, détendu. L'eau de noix a bon goût. C'est chaud, fruité. J'aime cette grande pièce un peu sombre, où tout le mobilier est solide, sculpté, d'un beau brun luisant. En matière de décoration, Man et moi, on n'a pas du tout les mêmes goûts. Ce que j'apprécie, ici, c'est une harmonie faite de teintes qui ne se heurtent pas. Tout est en accord, le crépi blanc cassé des murs, le sol dallé de rouge sourd qui répond aux rideaux de ce lit-coffre à l'ancienne, le brun poli des meubles, jusqu'à ce bouquet de plumes de paon qui orne le dessus de la cheminée, tout se mêle en douceur. Des particules de poussière dansent dans les rais de soleil qui entrent par l'étroite fenêtre.

Je sais que pour Man, cette pièce est hideuse, démodée à mort, déprimante. Et c'est moi, le jeunot, qui la trouve belle, comme la Grand la trouve belle. La part de sang paysan dont j'ai hérité doit m'aider, probable. Question de retour atavique. La ferme est très ancienne. J'ai dû avoir pas mal d'ancêtres qui ont connu ce décor-là. La seule chose qu'ils refuseraient de reconnaître, ici, c'est cette ampoule électrique qui se cache sous un globe à pendeloques de perles. Il ne leur manquerait que la chandelle.

Je me demande si Pa aime cette pièce ou la déteste. Je poserai pas la question. C'est pas le genre de chose qu'on peut discuter avec lui.

Dans le fond, je me plais à la ferme. J'ai des potes qui diraient que je suis louf. Tout un mois au fin fond de la cambrousse, dans une baraque sans télé ni radio, au milieu d'un désert sur le plan distractions. Pas de bistrots, pas de ciné, pas de bals. Question nanas, rien que quelques rustaudes, dégourdies comme leurs vaches (les malignes, elles se sont tirées) et la ville la plus proche à quarante kilomètres, service de cars trois fois par semaine.

Moi, je m'en fous. Je sais que je vais lire en paix (j'ai pas oublié d'emporter des bouquins, bien sûr), me balader, pêcher des écrevisses dans le ruisseau, travailler un chouïa avec la Grand, histoire de me faire les muscles, et que je serai heureux comme un roi.

Et, par-dessus tout, je vais rêver. Rêver à ma rivière Magie, rêver à mon fric, et à ce que je vais en faire.

Quand je suis reposé, et que j'ai eu le temps de ruminer un brin, je décide que, trac ou pas, le premier truc, c'est d'essayer de nouveau mon charme de veine. Impératif.

Le lieu civilisé voisin, c'est une ville thermale, et il y a un casino. Ça fait que je dis à Man que je vais m'absenter, peut-être pour quelques jours, je ne sais pas encore, sans entrer dans les détails. Elle râle pas trop. Pas moitié autant, en tout cas, que la Grand qui fulmine. Man, elle s'est faite à cette idée que, maintenant, on est majeur à dix-huit ans. Pas la Grand, et comme, en plus ; elle a le caractère vachement autoritaire... C'est Pa qui finit par la faire taire, en aboyant un peu, et, miracle, elle la boucle.

Ensuite, c'est Denis qui pique sa crise. Il s'emmerde, il trouve pas de copains ici, dans ce sale trou, il y a que lui qu'est condamné à passer ses vacances au fin fond de la bouse, les autres, ils vont à la mer, etc. Conclusion, il veut venir avec moi. Pas de raison que j'aille m'amuser tout seul.

Ça refait de la discussion. Pas qu'un peu ! Il y a guère que Patricia qui s'en mêle pas. Elle est trop occupée à faire joujou avec le petit chat. La gosse, elle est folle des animaux, et Man en veut pas à la maison, rien à faire : « Vous croyez qu'j'ai pas déjà assez à nettoyer comme ça ? »

Moi, le Denis, j'ai pas la moindre intention de me le farcir. Man pense que je devrais. La Grand est contre, n'importe comment. Contre mon départ, et contre celui du gosse encore bien plus. Pa ne sait pas trop. Que j'emmène Denis si ça me chante, que je le laisse si ça me chante pas. Pa, il est du genre tolérant. Quand il y a des histoires patron-syndicat à l'usine, il se fait mal voir de tout le monde, parce qu'il a toujours tendance à envisager le point de vue de deux côtés. C'est vous dire si ça le rend populaire ! Pour qu'il prenne vraiment parti, faut qu'il se foute en rogne. C'est pas le cas en ce moment.

Les adversaires sérieux, c'est l'attelage Man-Denis, le bloc des têtes de mules.

Je cloue le bec à Man en lui faisant remarquer que tout ce que j'ai en poche, pour l'heure, c'est mon salaire, et que je sais pas si mon fric a été encaissé par la banque, ce qui est bigrement vrai. Alors, partir à deux, ça fera double dépense. À elle de voir si elle veut payer pour Denis.

Elle veut pas. De mon côté, la discussion est close. Je ramasse ma trousse de toilette, et je me tire pour aller prendre mon car. Quand je passe la porte, ça braille encore ferme entre Man et Denis, et je prévois que le gamin va se ramasser une claque de première avant peu. Man, elle a la main leste. Tenez, moi, avec mes beaux dix-huit ans et ma majorité, j'ai pris une calotte il y a pas deux mois, comme ça, à la chaude, parce que je lui avais cassé son cendrier en cristal.

Je prends mon car, qui me propulse jusqu'au paradis civilisé.

Je laisse ma trousse à la consigne. Je me balade en ville, je regarde les vitrines, je déjeune d'un sandwich, et, quand j'ai ramassé assez de courage, je me pointe au casino.

Mon charme est bien en place, caché sous ma manche de chemise. Une chemise-veste bleue, qui fait assez correcte. Mon pantalon est assorti, et le voyage ne l'a pas trop bosselé aux genoux. Mes sandales sont flambant neuves. J'espère que je fais fils de bonne famille en vadrouille. L'avantage, c'est que, maintenant, les jeunes s'habillent tous pareillement. Et même les vieux, des fois.

Remarquez, je ferais crado, que ça serait peut-être pas la mort du petit cheval. Un soir, dans une interview télé, j'ai vu un acteur tout ce qu'il y a de connu qui donnait dans le clochard, question mode. Le tif pas lavé depuis trois mois, la barbe de huit jours, et des frusques, jean et tee-shirt, que j'aurais sûrement pas osé mettre pour aller bosser. Man m'aurait envoyé me changer en vitesse. « Tu vas pas sortir comme ça ? T'es pas bien ! »

Vous voulez que je vous dise ? J'ai le trac, voilà ! Trac que mon truc marche plus, rien que l'idée, ça me serre le kiki, mais, pour être honnête, le trac aussi du casino. J'ai jamais mis les pieds dans un machin comme ça, moi, même pas à la boule, qui est pourtant pour les miteux, à ce qu'on dit. Tout ce que je sais là-dessus, ça tiendrait sûrement à l'aise sur une feuille de papier à cigarettes. Des souvenirs de lecture, deux ou trois bouquins, peut-être, où une scène se déroulait dans un casino, et un film vu à la télé, mais ça se passait à Las Vegas. Ça va pas bien loin.

Vous me direz, t'as qu'à demander, comme pour le tiercé. Ouais, mais le tiercé, c'était pas intimidant, tandis qu'ici, j'ai l'impression de pas être sur mon terrain. Je me bourre le mou, probable, il y a sûrement dans le coin des mecs qui viennent jouer avec peut-être moins de fric que j'en ai en poche, des types en vacances, ou des curistes, mais moi, il me semble que je vais me retrouver au milieu d'Onassis et de rois du pétrole, et ça me dérange.

C'est con, je veux bien, mais essayez de vous mettre à ma place.

Une chose de sûre, en tout cas, c'est pas à la boule que je veux jouer. Rien à faire. Ce qu'il me faut, c'est la roulette. Je peux pas vous dire pourquoi, mais je le sens comme ça. Tout comme si une voix, à l'intérieur de ma tête, me le certifiait. La roulette, pas autre chose.

Merde ! Allez ! du cran ! Je refais mon acte de foi, bien ferme, ça va marcher, et j'entre.

Plein de monde. Mecs et nanas, agglutinés, il y en a qui tendent du fric, et, dans des cages vitrées, des gonzes le prennent. Bon, ça, c'est sûrement la boule. Pas pour moi.

J'attends un peu, en repérant les lieux. Il y a une porte, là-bas, un gus planté, en habit ou je ne sais quoi, du noir et de la chemise blanche, une table, avec d'autres bonshommes.

*Allez, Jef ! Redresse le dos, et fonce ! Tu vas pas canner, quand même !*

J'y vais.

Ça se gâte tout de suite, et on m'arrête. Je crois qu'on va me faire le coup de la cravate, mais c'est pas ça.

— Votre carte, monsieur ?

Carte ? Kekseksa ?

Ça s'arrange assez vite. Pour entrer, faut être membre, et pour être membre, faut raquer. Aussi simple que ça. La dîme, quoi.

Je sors ma carte d'identité (faut prouver que je suis majeur) et je raque. Pas ruineux, remarquez, pour la journée, c'est 12 francs, mais tout de même, ça m'agace. Vous croyez qu'ils piquent pas déjà assez de fric aux perdants, sans aller en plus réclamer un droit d'entrée ? Pa, qui voit toujours les deux côtés des choses me rétorquerait : « Faut bien qu'ils comptent avec ceux qui viendront pour voir, et qui lâcheront pas un rond. » Ouais, je veux bien, mais, à regarder, c'est tout de même pas aussi passionnant qu'un film, non ? Et c'est quasi le même prix.

Je pénètre dans le saint des saints, les jambes pas trop solides quand même, et je reluque.

Il y a pas mal de monde, mais nettement moins qu'à la boule. Des souvenirs de lectures me reviennent. Les croupiers, avec leur râteau ; des types assis à une table, et ce machin genre boîte qui circule, ça doit être le sabot ; et là, le tapis vert, avec ses gros chiffres, et les jetons (on dit des plaques, je crois) qui se promènent ; la roulette qui tourbillonne, et la bille qui danse, en pluie de cliquetis. Faites vos jeux, rien ne va plus !

Mon trac s'en va. Je commence à tenir la grande forme. Rois du pétrole et Onassis vont venir me manger dans la main.

Faites gaffe, vous autres ! Lucky Jef arrive ! Le Roi du Jeu est là !

Je me pointe à la roulette, et, en voyant le râteau ratisser les jetons (les plaques, merde ! faut causer correct), je me rappelle qu'il m'en faut, et je demande à un larbin queue-de-pie où est le change. Voyez comme ça sert, de lire, on apprend plein de trucs.

Le gus me montre un trou dans le mur qui ressemble comme deux gouttes d'eau à cette caisse de l'UGEC où on va rendre les bouteilles consignées, et, en échange d'un beau billet de cinq cents tout neuf, je reçois des plaques multicolores, que j'empoche.

Je reviens à la roulette, et je regarde et écoute un moment.

Le croupier lance son bidule, et psalmodie, on dirait le grand prêtre d'une antique religion, qui observe les rites. Les types jouent. Le râteau ratisse, ou pousse les plaques. Un mec qui empoche en expédie une d'un doigt négligent vers le grand prêtre. « Pour le personnel. » Merde ! Heureusement que j'ai regardé. Le pourliche ! J'y aurais pas pensé. Tout juste, une mémère qui rappelle la tendre épouse de mon singe quand elle se met dans ses dimanches (robe à fleurs et décoration style arbre de Noël), récupère ses plaques sans rien donner, et le grand prêtre dit : « Merci, madame », ton d'ironie surgelée. Remarquez, la mémère, ça la démonte pas une miette, mais moi, tel que je me connais, j'en aurais piqué un fard du genre soleil.

Sur le jeu proprement dit, je me souviens de deux ou trois trucs, et, en particulier, qu'un numéro plein, ça fait trente-cinq fois la mise quand il sort. Tout juste ce qu'il me faut. Si j'ai bonne mémoire, doit y avoir une mise minimum, et un plafond. Je veux pas demander, alors je me dis que je vais miser 100 francs, et on verra bien.

Je choisis le sept, mais je suis trop loin. J'ai vu faire les autres et je pousse ma plaque vers le grand prêtre, en annonçant mon choix. Il râtelte, bzitt, fait glisser, bzitt, et la plaque atterrit où il convient. On dirait un tour de passe-passe.

— Rien ne va plus !

La roue tourne, la bille galope, cliclicliclicliclic. Je suis considérablement plus calme que pour le tiercé. C'est à peine si mon palpitant tape un petit peu. La certitude de gagner, je la sens dans mes os, ma viande, mes tripes. Je la sens, je vous dis, je prie même pas.

Clic clic clic clic clic clic... clic... clic... clic...

Ça oscille un quart de seconde, entre deux numéros.

Clic !

Et i'ai gagné

Ça vous étonne ? Moi pas.

J'empoche mes plaques, qui font des bosses dans mes fouilles, et j'en refile une de cinquante au grand prêtre. J'ai pas idée si c'est trop ou trop peu. Et quand il la ratisse, bzitt et « Merci, monsieur » (poli, pas comme pour la mémère), je suis pas mieux renseigné, tellement sa gueule est impassible. Probable que des expressions de visage, ça contrarierait les rites.

Après ça, je m'amuse drôlement, je vous le dis.

Je suis tout plein enhardi, et je demande, du ton d'un gars doré sur tranche, quel est le plafond. Le gus me débite une liste à toute allure, tant pour ceci, et tant pour ça. Tout ce que j'en retiens, c'est que sur un numéro plein, c'est 400 francs, alors, le coup d'après, je mise le maximum. Le seigneur, c'est ma pomme, qu'est-ce que vous croyez ?

Je gagne, bien sûr, et je remets ça. Pas toujours sur le numéro plein, je me dis que ça se remarquerait trop, ils iraient penser que j'ai déniché une combine pour tricher, ou Dieu sait quoi. Je veux pas d'emmerdes, c'est vraiment pas la peine, mon charme, c'est du solide, du sérieux, si je reveux du fric, je pourrai toujours jouer d'autres fois, non ?

Je fais joujou. Je mise ici ou là, des trucs que je me rappelle vaguement, à cheval, ou transversale, ou même des fois, juste le rouge ou le noir, pas d'importance. De toute façon, j'ai les mains du roi Midas, tout ce que je touche se transforme en or. Je peux pas perdre, c'est pas plus compliqué que ça.

Quand j'ai trop de plaques, je les change pour des billets, et quand je commence à avoir trop de billets, je demande au changeur de me garder mon fric, et il dit OK, et il me file un reçu chaque fois.

Maintenant, quand j'allonge le pourliche au grand prêtre, le « Merci, monsieur » s'accompagne d'un beau sourire. Faut dire qu'à la longue, ça doit faire masse.

Ma veine, elle finit quand même par se voir, gros comme le nez au milieu de la figure, parce que tout d'un coup, il y a des gus qui commencent à jouer comme moi, un ou deux, d'abord, puis de plus en plus, et je me dis qu'il est temps d'arrêter, sinon, toutes les mises, sans en excepter une, finiront par se retrouver au même endroit. Ça, sûrement, ça fera des embrouilles, sauter la banque ou quelque truc comme ça. Bon, des emmerdes, j'ai dit que j'en voulais pas, alors, je laisse tomber.

Les comptes faits, je sors du casino avec en poche un chèque de 680 000 francs, plus 10 600 en billets, et un mec complet-veston-cravate me raccompagne à la porte, tout sucre et miel, et il espère que « Monsieur reviendra ». Comment donc, mon pote, Monsieur se fera un plaisir, sûr de sûr.

Je suis dehors, gonflé de fric. Il est tout juste 16 heures. J'ai pas mis longtemps, en finale, pour ramasser ma pelote.

Je me demande ce que je vais faire. Je pourrais prendre une chambre dans un palace, me payer le gueuleton de luxe, des trucs comme ça. Ou même une fille. Pas la pute, remarquez, enfin, pas la pute ordinaire. Une de celles qu'on appelle call-girls, et qui sont tout velours et soie, d'après les bouquins.

La fille, j'en ai envie, je vous le cache pas, vu que côté soulagement, les trois quarts du temps, j'en suis encore au travail du poignet, c'est tout dire. Pas puceau, j'ai quand même tiré ma crampe à l'occasion, mais je sais pas, pour les nanas, ou bien j'ai pas la manière, ou bien je tombe jamais sur la bonne. J'en ai envie, mais, là-dessus, j'ai une autre idée... Je vous raconterai.

Bon, côté palace et gueuleton, c'est pas que ça me tente des masses. Même topo que pour le casino, j'ai un peu le trac. Va y avoir plein de trucs que je saurai pas faire, des histoires du genre comment se tenir à table, et quelle est la bonne fourchette, tout le toutim, et j'imagine facile les larbins insolents.

Je vous entends d'ici : « T'es plein de fric, Ducon, qu'est-ce que ça peut foutre, les fourchettes ? Quand même que tu boufferais avec tes doigts, du moment que tu paies... » Ouais, mais moi, je manque de toc, et j'aime pas qu'on se foute de moi, ça, non !

Dans le fond, ce qui me fait vraiment envie, en ce moment, c'est dépenser, voilà. Jusqu'à maintenant, je me suis pas payé le moindre truc, et comment vous voulez savoir que vous êtes riche si vous achetez rien ?

Alors je m'en vais, le nez au vent, vers ce quartier de magasins de luxe que j'ai traversé avant d'arriver au casino. Il fait beau, les filles en robes légères sont jolies, enfin, celles que je regarde sont jolies, et je me sens pousser des ailes.

Je traverse un jardin, pelouses vertes, massifs fleuris, et des tourniquets qui crachent une pluie de gouttelettes. Une mignonne assise sur l'herbe se bronze les jambes, jupe relevée et un cacochyme à canne la reluque en douce. Je reluque aussi, mais ouvertement. Belles guibolles.

J'entre dans le premier magasin de vêtements où je vois des trucs qui me plaisent, et je ressorts avec plein de paquets. Trois pantalons, deux chemises genre soie, une bleue et l'autre couleur de caramel. Une tunique indienne brodée. Un costard en tissu fin fin, le poids plume, gris-bleu, et un en toile de lin blanc cassé. Deux ou trois tee-shirts,

quelques slips et chaussettes pour faire bon poids.

Quand j'ai acheté, chez le chausseur d'à côté, deux paires de mocassins super, je m'offre illico une valise légère pour y fourrer mes achats, ce qui me facilite le transport.

Je continue. Le sac de Man, une beauté en croco gold avec un joli fermoir d'argent, il me coûte 3 200, et je m'offre en prime un petit portefeuille. Mon paquet de biftons s'amenuise. Pas de problème, quand il n'y en aura plus, je ferai un chèque. Le virement du PMU sûr de sûr, c'est fait. Je suis tout de même pas fauché, non ?

J'ai soif et la fringale. Je m'installe à une terrasse, sous un joli parasol rayé, et je me tape deux sandwiches pain de seigle jambon cru, avec de la bière allemande.

C'est l'heure du thé, et le coin est plein de moukères déjà trop grasses qui donnent dans le gâteau et les glaces. Un birbe mélancolique sirote un Perrier citron en louchant sur ma bière. Régime, probable.

Je reprends ma balade, et j'entre chez un horloger-bijoutier. Là, c'est le gros coup. J'achète deux montres suisses en or, une pour Pa, une pour bibi. Sa bagnole, il l'aura, et neuve, même, mais je peux pas la ramener sous mon bras. J'ai pas le permis, et lui non plus, d'ailleurs, on verra ça après. J'achète la bague de Patricia, or et améthyste. Le bijoutier est tout sourires et courbettes. Pour le doigt, si ça n'allait pas, il n'y aurait qu'à revenir, on arrangerait ça. En prime, je lui prends un petit collier de pierres dures mélangées, qui est joli comme tout, et vraiment pas cher. Enfin, pas cher, tout est question d'optique. Seulement trois semaines plus tôt, j'aurais poussé des cris d'orfraie à l'énoncé du prix.

Je me demande quoi prendre pour la Grand, et, en voyant un chapelet en boules d'onyx avec une grande croix d'or émaillé, je me dis que ça ira au poil, et je le prends aussi.

Ce coup, la note est coquette, ça dépasse ce qui me reste en poche. Je tire mon carnet de chèques, style grand seigneur. Je vois de suite l'inquiétude dans l'œil du bijoutier, et je l'entends quasiment penser : « *Un môme de dix-neuf, vingt ans... Chéquier volé ?* »

Je pare en sortant vite vite ma carte d'identité, et il me fait le coup de l'UGEC, la vache ! Il vérifie, discrètement, mais il vérifie, si je suis pas sur la liste des chéquiers volés. En plus, il me zieute bien, histoire d'être certain que je ressemble à ma photo !

Pendant ce temps, je remplis mon chèque. Le premier de ma vie, mais je m'efforce d'avoir l'air d'en faire tous les jours. Je paraphe, en figolant ma signature : Jean-François Buron, d'une traite, avec de grosses capitales.

Je répartis mes achats dans mes poches. Que j'ouvre ma valise et qu'il repère mes trucs neufs, et il sera persuadé que, malgré sa prudence, j'ai réussi à lui coller un chèque bidon. Pas la peine de le mettre en transe, le pauvre minable.

Il me raccompagne à la porte, prêt à se plier en huit pour me plaire. En lisant les polars américains, je me suis souvent demandé à quoi ressemblait « un sourire à l'huile de castor ». Maintenant, je sais.

Bon, la tournée du Père Noël, ça se termine, mais reste Denis. Voyons voir... Je rentre chez le bijoutier, qui se précipite, plein d'espoir.

Des fois que j'aurais encore envie d'un truc. Il ne montre pas sa déception quand je lui demande s'il peut m'indiquer, pas trop loin, un marchand de cycles assez important pour disposer d'un service livraison. Il en voit bien un, mais pas près d'ici, hélas, c'est à l'autre bout de la ville. Est-ce que j'aimerais qu'il m'appelle un taxi ? J'aimerais. Il me propose une chaise, il bigophone, et j'attends.

Pour me faire patienter, le gus me parle de la pluie et du beau temps, avec le petit côté interrogatoire discret. « Mes parents sont en cure, peut-être ? » Tout juste, mes parents sont en cure. Enfin, papa, qui souffre du foie. S'il m'entendait ! Lui, son foie, connaît pas, et, entre nous, sans être porté sur la bouteille, il préfère le coup de rouge à l'eau minérale.

Mon taxi arrive, et m'emmène à destination. En chemin, je demande au chauffeur s'il serait disposé à me transporter jusqu'à mon bled. Il veut bien si je paie le retour. Je dis que je payerai, et on est d'accord.

Il m'attend, pendant que je vais acheter pour Denis une mobylette d'un beau rouge vif, qui sera livrée demain sans faute.

En sortant, l'idée me vient que le gamin, il aura beau savoir que son truc va arriver, pendant la distribution des cadeaux, il pourra pas s'empêcher de se sentir minable. C'est jamais qu'un gosse. Je me fais arrêter devant un magasin radio, et je lui prends, en plus, un petit transistor. C'est vraiment acheter des verges pour me battre, parce que le machin, il le fera gueuler du matin au soir, mais que faire ?

Je pense à passer prendre ma trousse à la consigne. Pognon ou pas, faut pas charrier avec le sens de l'économie de Man. Si je ramène pas le bidule, elle trouvera moyen de râler.

Et je rentre à la ferme, Roi mage tout chargé de présents.

Man, jusqu'à ce qu'elle ait vu et palpé le chèque, elle me croit pas. Déjà, le sac, ça l'avait fait chialer, la larme à authentique, alors, vous pensez !

Je ressors la fable du rêve. Je vais pas leur raconter ma vie. La magie, c'est secret, tout le monde sait ça.

Je dis que j'ai vu une roulette, et un tapis, avec des numéros qui brillaient, et que, encore un coup, j'ai pas osé en parler, j'étais sûr de rien.

Man et Pa avalent très bien. Les rêves prémonitoires, ça existe, et même que « la cousine d'une copine à Man, tenez... » et « le beauf d'un pote à Pa, figurez-vous... ».

La Grand avale aussi, mais elle s'inquiète :

— Faut bien faire attention, Jean-François. Des fois, trop de chance, ça vient pas du bon Dieu, ça vient du Mauvais.

Le Mauvais. Avec un « M » majuscule. C'est comme ça que la Grand appelle le Diable.

— Faut faire un don à l'église, mon fi, un gros don. Pour conjurer...

Je l'envoie pas paître, je dis oui oui, mais vous pensez si je vais aller gaspiller mon fric comme ça. J'en ai plus besoin qu'eux. Vous croyez qu'évêques et cardinaux, sans parler du pape, ils sont dans la misère ?

— Je prierai, dit la Grand, je prierai. Avec ce beau chapelet que tu m'as donné, mon fi.

Elle se doute bien que même si j'opine, je vais pas être trop chaud pour allonger les ronds. Je vous l'ai dit, elle est pas con.

La zizique de Denis (il a mis le bidule en route dès la première seconde) nous parvient, assourdie, par la fenêtre. La Grand l'a expédié dehors quand le volume du son est devenu intolérable. Faut dire qu'on ne s'entendait plus parler.

Quand Patricia ne tripote pas son collier, c'est sa bague, qu'elle tourne et retourne. Coup de bol, elle va juste à son majeur, pas besoin de faire rétrécir.

Pa reluque sa montre, de temps en temps, mine de rien. Je sais qu'il est content. J'espère que Man lui foutra la paix, sans exiger qu'il la planque dans une armoire, d'où elle ne ressortira que pour les grandes occasions. Qu'elle fasse ça avec son sac (et c'est ce qu'elle va faire, vous pouvez me croire), d'accord, ça la regarde, mais bon Dieu ! qu'elle laisse les autres tranquilles !

Elle a déjà commencé avec Patricia. Elle voulait que la gosse range cette bague tout de suite.

— Elle va la perdre !

J'ai râlé un bon coup :

— Man, cette bague, elle est à Patricia. Pas à toi. Quelle la perde, c'est son affaire !

Elle a admis, mais j'ai bien peur que ce soit provisoire. Millionnaire en francs nouveaux, Man continuerait à compter. Faut comprendre, aussi. Toute sa vie, elle a dû le faire, obligée, bessif.

Alors, l'habitude, elle s'est enracinée. Sacrement profond !

C'est seulement le soir, au plume, que je peux cogiter un peu. La ferme est grande, et j'ai une chambre pour moi tout seul, s'il vous plaît. Par rapport à nos pièces de Chaville, elle est plutôt vaste, plus haute de plafond, surtout. Le lit est en bois. Il a tendance à branler vachement, et il ne s'agit pas de danser la gigue dessus. Si on gesticule trop, il se dégingue. Pas le genre de lit où s'envoyer en l'air avec une ravissante douée pour le coup de reins.

Le matelas, c'est autre chose. Il doit dater d'Hérode. Tassé à mort, et plus dur que béton. Un creux s'est formé au milieu. C'est là qu'il faut dormir, et pas ailleurs. N'importe comment, on retombe dedans à tous les coups.

L'ampoule qui pend au plafond sous son abat-jour couvert de chiures de mouches, c'est pas la lampe flash, moi je vous le dis ! La Grand, elle est pour l'économie (c'est bien le seul point en commun qu'elle ait avec Man), et le courant, ça se paie. Ce lumignon, s'il fait les quarante watts, c'est tout le bout du monde. Je dis toujours que je vais me payer une baladeuse, histoire de pouvoir lire sans me crever les yeux, mais j'y pense jamais avant de partir, et, une



fois sur place, ça devient compliqué à se procurer.

Pour la toilette, il y a une cuvette en faïence à fleurs, avec son pot assorti. Je m'en sers jamais. Le décrassage, ça se passe dans l'ancienne buanderie. Au moins, on peut se verser un seau d'eau dessus. Je vous dirai, c'est pas le rêve quand même. Un seau d'eau, ça rince pas comme la douche, on reste toujours un peu collant, et, par temps frisquet, c'est le aglagla garanti.

Donc, je suis allongé sur mon lit, bien moulé dans le creux, le dos calé par le traversin que j'ai plié en deux, et je réfléchis dur.

Mon charme, maintenant, je pense pouvoir dire que c'est du sûr de sûr. Je veux du fric, je joue, et ça dégringole comme grêle. D'y penser vraiment, ça me fout le vertige, tout d'un coup. Vous réalisez ? Le monde est à moi, dans ma fouille ! Une fortune comme la mienne, ça s'est jamais vu, sauf dans les contes de fées. L'âne qui chie des ducats, et à flots, encore. Vous voyez le genre ? La source inépuisable.

Je peux payer un appartement à Man, cash, en claquant des doigts, m'offrir une Rolls, si ça me lève, un yacht, tenez ; prendre un avion demain pour des endroits qui m'ont toujours fait rêver, les Caraïbes, le Mexique, Santiago du Chili... Oh, bon Dieu de bois ! C'est pas vrai ! Doit y avoir un os quelque part, sûrement, c'est trop beau.

*Merde ! Jef, déconne pas. Oublie pas que tu dois croire, envers et contre tout, croire et croire, toujours.*

Bon, pour le moment, laissons tomber la question fric, et voyons plutôt le reste.

Je vous ai dit que j'avais une idée, à propos des nanas, vous vous rappelez ? Eh bien, mon idée, c'est de reprendre les *Secrets*, et de m'en servir. Dedans, il y a une recette pour faire apparaître un succube, et le soumettre à votre volonté. Qu'est-ce que vous dites de ça ? Un succube ! On dit au masculin, mais c'est une, en réalité. Je l'imagine belle à damner un saint (et pour cause), et sûrement licenciée ès baisage. En plus, le rêve ! Quand vous en avez fini avec elle, vous la renvoyez au néant, hop là ! adieu, je t'ai assez vue !

Dans mon bouquin, il y a aussi des recettes pour rendre les nénettes amoureuses de vous, mais ça, à mon idée, ce serait se préparer de belles emmerdes. La nana amoureuse, c'est casse-pieds, je vous le dis, et je parle d'expérience.

Mon pucelage, je l'ai perdu quand j'habitais au Plessis. Avec une voisine qui avait dans les trente-cinq. Chouette, remarquez, pas décatie, portée sur la chose, et rudement douée. J'aurais pas dû avoir à me plaindre, seulement, elle était amoureuse, tout juste. Vous pouvez pas vous figurer le pot de colle ! « Tu m'aimes ? Tu m'aimes ? » soixante fois par minute. Divorcée sans enfants, libre comme l'air, et il aurait fallu que je me pointe chez elle tous les soirs que Dieu fait.

Au début, ça allait encore, j'étais presque aussi enragé qu'elle, mais à la longue... Elle me bouffait tout vif. J'avais des cernes sous les yeux, noirs comme suie, et je maigrissais à vue d'œil. Man me croyait malade, elle voulait m'expédier chez le toubib. Plus ça allait, et plus le soir, moi, j'avais davantage envie de roupiller que de baiser.

La nana me guettait dans l'escalier. Elle chialait :

« Tu m'aimes plus, je le sens bien ! »

Oh ! merde ! Qu'est-ce que j'ai été soulagé quand on est partis pour Chaville ! Elle m'a fait jurer mes grands dieux que je viendrais la voir aussi souvent que possible, mais j'aime autant vous dire que pour me ramener chez elle, l'aurait fallu me tirer avec un tracteur.

Alors, question nanas amoureuses, vous repasserez !

Voyons voir un peu... Le succube... Je prends mon bouquin, et je l'ouvre à la page idoine. Prenez :

1) Un basilic blanc de l'espèce qui a trois poils sur la tête.

Le voilà, celui-là ! Qu'est-ce que ça peut bien être, au nom du ciel ? Un truc genre salamandre ? Il y en a qui ont cette dégaine ? Va savoir. De toute façon, pas de problème, je vais remplacer par quelque chose de moderne. Par quoi ? Je cogite un moment, puis je me dis que si je prends une de ces petites bestioles en plastique qu'on vend par sac de douze pour les mômes qui veulent jouer à l'arche de Noé, ça devrait gazer. Sur le lot, je trouverai sûrement un lézard, ou un bidule comme ça. En plus, ces jouets sont pas colorés. Pas blancs, ils font plutôt beige terne, mais, somme toute, le basilic en question, il était peut-être pas blanc de lait non plus.

2) La main gauche d'un enfant mâle mort-né.

Entre nous, même à l'époque, ça devait pas être tellement facile à trouver. Pour dénicher un succédané, j'ai du mal aussi. Je me creuse le cigare un sacré bout de temps. L'idée finit par venir. Je prendrai la main gauche d'un baigneur. Pourquoi ? Une poupée, c'est mort, mais c'est fabriqué à la ressemblance de la vie. Mort-né, non ? Tiré par les cheveux ? Ça se peut. Mais moi, je pense que c'est OK. Suffit de croire, je vous l'ai dit.

3) Du sang menstruel de la femme.

Bon bon, quelque chose de corrompu, dans l'optique de l'époque. Réfléchissons une miette... J'y suis ! De l'huile de vidange. Une voiture, c'est femelle, on dit toujours une, une auto, une bagnole. Et l'huile, c'est le sang de ses entrailles, le moteur, non ? Vidangée, elle est corrompue. Le tour est joué.

4) Piler le tout dans un mortier.

Simple comme bonjour. Utilisons la fée électricité. Je vais acheter un mixer, et broyer mes trucs dedans. Vous dites ? Je vais m'en voir de belles avec la bestiole en plastique et la main du baigneur ? Pas si sûr. Il y a mixer et mixer. Les minables bon marché qui sont tout juste bons à hacher un oignon, et les gros costauds ruineux qui digèrent tout. Suffira d'y mettre le prix. En plus, ces animaux plastiques, allez pas croire que c'est solide à défier le temps. Si ça l'était, le fabricant verrait diminuer ses bénéfices, le pauvre ! Vous avez jamais vu de ces petits bidules ? Marchez dessus, et ça s'émiette gentiment. Pour la main du baigneur, je sais pas, mais si c'était résistant comme béton, ça m'étonnerait bien. Si vous avez pas encore pigé qu'on vend plus que des trucs qui s'usent en moins que rien et qu'il faut toujours remplacer, c'est que vous vivez pas dans le réel.

5) Mettre la composition en un pot d'une contenance d'une demi-pinte, et le remplir à gueule de sang de chèvre noire.

Demi-pinte ? Ça fait combien, ça ? Je regarderai dans un dico. À gueule, c'est sûrement à ras bord. Sang de chèvre noire ? Pas de problème. Je reprends mon soda. Au cassis, ce coup, ça fera plus foncé.

6) Tracer après le coucher du soleil un cercle au lieu où l'on voudra faire apparaître le succube. Placer le pot en son centre, et entourer le cercle d'ail et de marjolaine.

L'ail, j'en mettrai du vrai. Quand c'est aussi simple, pas de raison de me casser à modifier les choses. La marjolaine, connais pas. Je prendrai des fleurs en plastique, d'une variété totalement imaginaire.

7) Sommer le succube d'apparaître et de boire, au nom de *Kahab*, *Asbalot*, *Guoéron*, et il sera contraint de vous servir jusqu'à l'aube.

Contraint de vous servir. Ça me fait rêver un grand coup. Ça vous plairait pas, vous, d'avoir une jolie esclave à votre merci ? Toute la nuit ? Vous dites ? menteurs !

Pour rassembler les matériaux de l'opération succube, je suis allé à la ville, et quand je rentre, en taxi, bien sûr, je trouve la ferme déserte. Toute la smala a dû se propulser jusqu'au verger, pour la cueillette des pommes. Ce matin, quand je suis parti, le projet était dans l'air.

Les pommes ont mûri très tôt cette année, à cause de la chaleur exceptionnelle de l'été. La Grand dit qu'elles ne sont pas belles comme elles devraient, elles ont manqué d'eau, mais j'ai vu les arbres, et il me semble, à moi, que la récolte est pas si affreuse que ça.

À ce propos, pour être franc, il faut bien reconnaître que la campagne est assez sèche, malgré l'eau souterraine qui abonde en Auvergne. Et pour la pêche, j'ai fait tintin. Le ruisseau était à sec. En plus, s'il a flotté durant le début d'août, le temps m'a tout l'air de s'être remis au beau fixe...

Bon, la ferme vide, ça m'arrange très bien. Je vais pouvoir préparer ma petite cuisine en paix.

Pour être à l'aise, je me change, et j'enfile un short et un tee-shirt. Jusque-là, j'étrennais mon costard blanc cassé. Comme de juste, en le voyant, Man a râlé :

« Pourquoi t'as été acheter ça, Jef ? Du blanc ! Ça s'ra tout le temps sale ! Est-ce que ça s'lave, seul'ment ? »

Vous voyez. Même si je lui mettais un kilo de diams dans les mains, Man continuerait à compter.

Personnellement, vous parlez si je m'en balance, que ça se lave ou pas. J'ai jamais eu un machin aussi chic. Avec ma chemise caramel, et les mocassins fauves, je faisais milord. Et c'est drôlement agréable à porter. On transpire pas là-dedans comme dans du Tergal.

J'ai ramené tout le matériel nécessaire, y compris l'huile de vidange, qui est fourrée dans un flacon en plastique. Le garagiste me l'a donnée sans même s'étonner de ma demande, et je n'ai pas eu à sortir le baratin préparé (une blague que je voulais faire). Probable qu'en été, il doit avoir la grosse habitude du touriste à pognon farci d'idées bizarres. Vu mes fringues de luxe, j'étais apparenté.

Je me mets au boulot, et ça va assez vite. Comme je l'avais prévu, la bestiole (un truc dont je ne sais pas au juste s'il s'agit d'un crocodile ou d'un lézard) et la main du baigneur se ratatinent dans le mixer. Pas en poudre, j'admets, mais en assez menus fragments pour que je m'estime satisfait. L'huile de vidange a donné du liant. Je n'en ai pas mis des tonnes, à mon avis, le sang menstruel, ça ne devait pas se recueillir à flots.

Je verse dans mon pot, un truc en grès qui fait le demi-litre (la pinte, c'est le litre, à quelques poils près), et je monte le planquer dans le placard de ma chambre, avec la bouteille de soda cassis. Je remplirai au dernier moment. Je planque aussi le mixer et le flacon d'huile. Possible que ça resserve.

Le baigneur mutilé, je l'emmène dans les bois, et je l'expédie sous un embrouillamini de ronces tel qu'il faudrait être masochiste pour le dénicher là. Comme je le suis pas, je me sers d'une branche morte pour le pousser hors de vue.

Je rentre, et je m'installe avec un bouquin pour attendre la famille qui va sûrement pas tarder.

Elle a tardé quand même un brin, ça fait qu'on dîne plus tard que d'habitude, 20 heures au lieu de 19 heures. Ça me dérange pas, j'ai tout mon temps, vu qu'avec l'heure d'été, maintenant la nuit se ramène pas tôt.

On bouffe tous à cette table de bois qui est si grande qu'il resterait encore de la place pour pas mal de monde. La cuisine de la ferme, j'aime autant vous dire qu'elle a pas grand-chose de commun avec celle de notre HLM. Elle est facile quatre ou cinq fois plus grande. Cette table à pieds massifs, avec son épais plateau strié d'entailles, elle a été polie par plusieurs générations de coudes. Les tabourets à trois pieds qui la flanquent ne datent pas d'hier non plus, ni cette bassine de cuivre dont la Grand se sert pour les confitures. Les casseroles émaillées sont modernes, mais pas le support de bois où elles s'accrochent. Le vaisselier tout en sculptures ferait très bien dans la vitrine d'un antiquaire. La cuisinière à butane est récente, mais pas l'évier en pierre dont les bords sont usés par le temps.

Il y a une cheminée, comme dans toutes les pièces. En hiver, la Grand n'use pas d'autre système de chauffage. Quand j'étais môme, on a passé plusieurs Noëls à la ferme, et je pourrais vous en raconter long sur les cheminées. Le

feu de bois, c'est rudement joli à l'œil. On peut découvrir tout un monde dans les flammes si on possède un tant soit peu d'imagination. Question chauffage, quand il fait vraiment très froid, c'est pas ça. On est rôti par-devant, et on gèle côté dos. Conclusion, ayez une cheminée pour le plaisir, et installez un bon chauffage au mazout pour le confort.

Man est dans ses bonnes. Elle plaisante sur les crampes qu'elle a chopées en cueillant les pommes, et elle pense pas à engueuler Denis et Patricia, qui, l'estomac lesté de fruits à ras bord, avalent pas le ragoût avec la grosse fringale.

La Grand circule entre table et fourneau. Elle a cette manie d'être plus souvent sur ses pieds qu'assise pendant les repas. Pa a fini par perdre l'habitude de dire : « Bon Dieu ! Man, assieds-toi donc et mange, y a pas le feu ! » Il y perdait ses peines.

Je bouffe de bon appétit. J'ai pas le trac pour deux ronds. Mon succube, je l'aurai ce soir dans ma chambre, aussi sûr que le soleil se lèvera demain.

Le dessert avalé (dites, les pommes qui viennent d'être cueillies, ça a un de ces goûts ! Rien à voir avec ce coton vaguement sucré qu'on achète à l'UGEC), on bavarde un moment.

Man fait la vaisselle, Patricia essuie, et la Grand range. Denis astique sa mobylette dans la cour. Celui-là, il me rappelle le père Guidel avec sa bagnole, il passe sûrement plus de temps à bichonner sa machine qu'à rouler.

Le crépuscule s'amène, tout doux tout doux. Par égard pour Pa, qui lit le journal, la Grand a consenti à allumer la lumière. Man tricote, comme de juste. Dès qu'elle a plus les mains occupées, elle se sent fautive. Le boulot du ménage fini, je l'ai jamais vue s'asseoir sans prendre un truc à raccommoier, ou son tricot. Elle se débrouille pas mal, et ses pulls sont pas hideux, malgré la piètre qualité de la laine qu'elle achète. Toute la famille, de Pa à Patricia, se balade en tricots fabrication maison, Arnaud et Roseline, les éloignés, sont provisoirement exclus, mais je suis tranquille, dès le premier petit-fils, ça donnera dans la layette à tout va !

Dix heures approchent, et Man donne le signal du dodo en rangeant son tricot. Pa plie son journal en bâillant. Les deux gosses sont déjà pieutés, la Grand aussi, qui a coutume d'être debout aux aurores.

Bonne nuit bonne nuit, et je grimpe l'escalier pour rejoindre ma chambre, une piaule logée en coin de bâtiment, juste au-dessus de la resserre où la Grand range ses fruits. J'ai pas de voisins directs, ce qui m'arrange bien en ce moment. Si je fais du bruit cette nuit, personne entendra.

Je suis grandement excité par ce qui va suivre.

Je commence par fermer les volets. La nuit est tiède, sans un souffle de vent. Les branches épaisses du gros noyer qui touchent presque ma fenêtre assombrissent encore le ciel nocturne. Les étoiles sont brouillées, et peu visibles. Quelque part, un chien aboie. Il y a mille bruits menus, qui sont ceux de la campagne. Crissements de grillons, froissements de feuilles, ululement éloigné d'une chouette : « Tiouit, tiouit. »

Je trace un cercle à la craie sur les dalles usées, entre le lit et la table. J'égrène des gousses d'ail tout autour, et je dispose mes fleurs artificielles qui semblent nées de l'union impossible d'orchidées et de lupins. Je remplis mon pot à ras bord de soda. Pour le placer au centre de ma circonférence sans qu'il déborde, j'y vais avec la plus grande précaution.

Et voilà, tout est prêt.

Au moment d'entamer l'incantation qui fera sortir mon succube du néant, j'hésite un peu. Pas question de trouille, je vous l'ai dit, pour moi, la magie, c'est une force, et je ne crois pas au Démon. Non, ce qui me gêne, c'est le côté cinéma de l'opération. J'ai tendance à me voir, comme sur une scène, en train de sortir des mots du genre abracadabra, et une part de mon esprit rigole. Imaginez un peu le truc, je vais avoir l'air un rien cloche, non ? Et si je suis certain d'une chose, c'est que pour que ça marche, il faut que j'aie la foi. Totale, absolue, sans la plus petite part de scepticisme ironique, sinon, pour la jolie esclave, je pourrai toujours repasser.

Alors je me concentre, bien bien, pour me persuader que la Force va me servir, une fois de plus, et créer une forme, illusion peut-être, mais qui sera pour moi matière, que je pourrai toucher. Petit à petit, l'ironie s'en va, et je retrouve l'état de croyance nécessaire.

— Je te somme d'apparaître et de boire, succube ! Au nom de *Kahab, Asbalot, Guoéron* !

Les noms ont sonné clairs, et bien distincts.

Et elle est là ! Dans le cercle.

Plus belle que dans mes rêves, belle d'une beauté transcendante, surhumaine, inimaginable. Nulle perfection si totale n'a jamais existé dans l'histoire des hommes, et n'existera jamais.

Ses yeux sont verts, lumineux, légèrement obliques. Ses cheveux cascadenent en longues mèches de soie noire. Elle est nue, et son corps parfait brille, dans la mauvaise lumière de ma chambre, comme si sa peau diffusait sa propre clarté.

Je suis bouche bée, comme un moutard qui vient de recevoir un trop beau cadeau. Je la regarde, je me l'entre

dans les yeux.

Les petits pieds cambrés, la rondeur des genoux, les cuisses, le bassin, et ce triangle de sombre pelage, le ventre légèrement renflé, la taille fine, les seins aux pointes brun-rose, les bras et les épaules ; et ce ravissant visage de femme-chatte, la bouche pure, le petit nez aux narines échanquées, le front bombé.

Elle se penche pour prendre le pot, et ses cheveux glissent en rideaux sur ses joues. Elle se redresse, elle porte le pot à ses lèvres, et renverse la tête.

Elle est si totalement femme que je vais m'écrier : « Arrête ! ne bois pas cette merde, tu vas t'empoisonner ! »

Puis je me rappelle brusquement qu'il s'agit d'un rite, et qu'elle n'est pas humaine. Une illusion, créée par la rivière Magie, rien que pour moi.

Elle boit. Sa gorge se gonfle en déglutissant. Elle tient le pot à deux mains. Ses ongles rosés sont très longs. Pas de vernis, pas plus que de poudre sur ses joues naturellement veloutées. Ses paupières abaissées sont soulignées d'une floraison touffue de cils noirs, qui n'ont jamais connu le mascara.

Dieu ! qu'elle est belle !

Elle repose le pot vide à terre. Ses gestes ont la grâce naturelle d'un animal.

Et, pour la première fois, elle me regarde, et me sourit.

— Me donnes-tu permission de quitter le cercle, mon seigneur ?

Permission ? Quelle permission ? Bien sûr qu'il faut qu'elle quitte le cercle, elle va pas rester plantée là.

Je n'ai pas ouvert la bouche, mais elle doit lire dans mes pensées.

— Alors il faut le dire, mon seigneur.

— Dire quoi ?

— Prononcer les mots, mon seigneur.

Quels mots ? Mon livre parlait pas de ça. Je pige pas. J'ouvre la bouche pour questionner, mais elle répond avant :

— Il faut dire : « Je te donne permission de quitter le cercle, au nom de *Rékès, Orbos, Méhedon* », sinon je ne pourrai point te servir, mon seigneur, et j'ai grand désir de le faire.

Elle se tend vers moi, cuisses, ventre et seins, et c'est l'invite la plus directe que j'aie jamais reçue. Sa bouche, ses lèvres et ses yeux appellent. Ça fait tilt, instantanément, et je bande comme un cerf.

— Je te donne permission de quitter le cercle, au nom de *Rékès, Orbos, Méhedon*.

Me demandez pas comment je répète sans erreur ces noms entendus qu'une fois, mais c'est comme ça.

Elle enjambe l'ail et les fleurs de plastique, pied tendu, comme une nana qui passe un caniveau, et, la seconde d'après, je l'ai contre moi, collée des épaules aux genoux. Sa bouche cherche la mienne, et sa langue me fouille.

Je pense plus à grand-chose, sauf que je me dis que je vais l'allonger par terre, vu que le lit, faut pas y compter, Avec sa manie grinçatoire, plus sa tendance à se déglinguer...

— Ne sois point en souci de la couche, mon seigneur, elle ne se rompra mie.

Curieux langage, moyenâgeux en plein, et tous ces « mon seigneur » ! Mais soyons honnête, ça me déplaît pas.

— Je n'ai désir que te plaire, mon seigneur. Laisse-moi te servir.

Ses mains passent sous mon tee-shirt. Elles le remontent, et ses paumes glissent sur ma peau.

La séance déshabillage, ça me fait couler du feu partout. Elle ne se presse pas, ma beauté, elle entremêle de caresses, ses ongles frôlent, elle me rend complètement dingue.

Quand elle bascule enfin sur le lit, en m'entraînant, je suis sur le point d'éclater.

J'éclate, du reste, et pas longtemps après.

Quand je refais assez surface pour recommencer à penser, j'ai la réaction classique du gars qui vient de s'envoyer en l'air avec une nana qu'il connaît à peine. Je lui demande son nom.

— Celui qu'il te plaira de nommer, mon seigneur, car je n'en ai point.

Lui choisir un nom ? Pourquoi pas. Après tout, je l'ai créée, tirée hors de la rivière Magie avec des rites. Je passe en revue quelques noms féminins qui me plaisent, mais ça ne va pas. Pas du tout. Elle ne peut pas s'appeler Marianne ou Caroline, c'est tout bonnement impensable. Marianne et Caroline n'ont pas cette beauté invraisemblable, ces yeux de menthe, et ce paquet de cheveux bleus à force d'être noirs.

Une longue mèche soyeuse s'accroche à mon épaule. Je la prends pour l'enrouler sur mes doigts, et, brusquement, le nom voulu s'impose : Mandragore ! Elle s'appelle Mandragore, voilà.

Elle rit, en roucoulement de pigeonne.

— Mandragore soit, mon seigneur, Mandragore soit.

Elle lit mes pensées, pas de doute.

C'est quoi, au juste, cette beauté qui frotte sa joue sur mon épaule comme n'importe quelle nénéte tendre ? C'est quoi ?

quoi ?

— L'incarnation de ton désir, mon seigneur.

L'incarnation de mon désir... Oui. Je l'ai appelée, et elle est venue, telle que je la voulais, plus ou moins consciemment. C'est moi qui l'ai créée avec ces cheveux noirs et ces yeux verts, parce que, en l'imaginant, je la voyais un peu comme la Vouivre, dans le roman de Marcel Aymé. C'est moi qui la fais s'exprimer de cette façon archaïque, parce que je la supposais tout droit surgie du Moyen Âge. Elle est ma chose, mon bien, je peux lui imprimer la forme de mes rêves. De tous mes rêves...

Est-ce que ?...

— Certes, mon seigneur, je serai celle que tu voudras que je sois.

Celle que je voudrai... Toutes les femmes imaginables en une seule...

Je gamberge ferme. Est-ce que j'aimerais que ?...

Imaginez pas le coup de cymbales, il n'y en a pas. Elle bouge pas, elle disparaît pas pour réapparaître, rien de tout ça.

Simplement, elle a changé.

Je regarde maintenant des yeux d'émail noir et blanc, un visage pur, d'un doux brun de chocolat, et un crâne casqué d'une courte fourrure de cheveux crépus. Le nouveau corps est plus plein que l'ancien, les cuisses plus musclées, les seins plus volumineux. La peau brune est d'une incroyable douceur.

La plus belle Noire imaginable !

Elle rit, d'un rire chaud et profond.

— Je vais te réveiller, Jef chéri.

La voix aussi est différente, teintée d'un accent léger.

Les caresses sont bougrement précises. Assez directes pour que je cesse de penser.

Vous avez déjà passé la nuit avec un harem en une seule femme, vous ? Et fantastiquement douée, en plus. Je croyais avoir appris pas mal de trucs avec ma voisine du Plessis, mais je me gourais.

J'en découvre assez pour récrire le *Kama Sutra*. En mieux.

Quand je me réveille, après m'être endormi sur l'épaule dorée d'une rousse toute cuivre, yeux, peau et cheveux, des barres de soleil entrent par les fentes des volets. Je suis seul, Mandragore est partie.

Le lit est ravagé, mais il ne s'est pas effondré au beau milieu de nos ébats. La Force l'a soutenu, mais elle est partie aussi. Je m'étire, et le bois couine un bon coup.

Mon cercle est toujours là, avec sa garniture d'ail et de fleurs artificielles. Va falloir que je l'efface, et que je planque les accessoires en attendant la prochaine fois.

Parce qu'il y aura une prochaine fois, je vous le garantis, et même plusieurs.

Quand je descends, je trouve Man à la cuisine, en train de couper des pommes de terre. Le couteau tranche à toute allure, et les rondelles, zip zip zip, s'amoncellent dans le plat. Un morceau de saindoux fond dans la poêle.

Man lève la tête, et elle me fait son œil rond pas content.

— Y a qu'un fond d'café, Jef, mais tu t'en contenteras. J'vais pas en r'faire maintenant, qu'on s'met à table d'ici un quart d'heure ! T'es pourtant monté d'bonne heure, hier au soir. T'as encore dû lire tout'la nuit, hein ? J'sais bien qu't'es en vacances, mais tout d'même ! T'as tout'la journée, pour tes sacrés bouquins. La nuit, c'est fait pour dormir. R'garde-toi un peu ! T'as les yeux cernés qu'on t'croirait malade ! T'es vraiment pas raisonnab' ! T'es pourtant plus...

Je laisse glisser, et je ferme mes oreilles. Quand Man part à râler, il y a que ça à faire. Si je discute, elle s'excitera davantage.

Je mets le caoua à chauffer directo dans la cafetière, et je garde un œil dessus. Man continue à grommeler sur ses patates, mais j'écoute pas. Coup de bol, Denis entre, et détourne l'orage sur lui en essayant de chiper une pomme. Il se fait incendier de première :

— Veux-tu bien m'remett'c'te pomme où qu'elle était ! On mange dans cinq minutes, et tu vas encore...

Décidément, Man s'est levée du pied gauche, ce matin. C'est pas son bon jour.

J'avale mon jus, même pas trois quarts de tasse, et amer comme chicotin, mais c'est pas le moment de faire le difficile.

Denis argumente :

— Mais, Man...

Lui, faut toujours qu'il discute. Il a pas encore pigé. L'engueulade prend des proportions. Je me tire sur la pointe des pieds, et je vais faire un brin de toilette dans la buanderie.

Le déjeuner, c'est pas la grande joie, je vous le dis. Bagarre maison Man-Pa. En bricolant ce matin, il a déchiré un froc qui, d'après Man, aurait dû lui faire encore ses beaux dimanches. Pa, il est tolérant, mais pas toujours. En règle générale, quand Man pique sa crise, il fait comme moi, il attend que ça passe. Seulement, des fois, ça lui arrive de prendre la rigne aussi, et, aujourd'hui, c'est juste le cas.

Ça braille chouette chouette, et ça dégénère, comme de juste.

— T'es pas vivab' ! Y a pas un type au mond'qui support'rait une garce com'toi !

— Qu'est-c'qu'j'ai fait au bon Dieu pour épouser un salaud pareil ! Quand j'pense qu'Raymond...

Raymond, c'est le soupirant évincé qui aurait offert à Man une belle situation de femme de fonctionnaire. Chaque fois qu'elle s'engueule avec Pa, ça fait pas un pli, elle le ressort.

Jusque-là, la Grand s'est pas mêlée, mais le Raymond, elle l'a sur l'estomac.

— Vraiment, ma bru ! Mon fils aussi, aurait pu mieux choisir.

Oh, là là ! Man, elle en écume !

Et, comme un con, j'essaie d'apaiser en disant que tout ça, c'est pas si grave. Des pantalons, Pa, je peux lui en acheter une dizaine. Ça me retombe dessus, bien sûr.

— Toi, t'es bien comm'ton père ! Un gaspilleur-né ! C't argent, c'est comme s'il était d'jà parti en fumée ! Tu l'garderas pas longtemps, c'est moi qui t'le dis ! Les yeux pour pleurer, qu'y t'rest'ras...

Je fais la seule chose à faire. Je me débine dès que j'ai fini d'avaler ma portion. Marre ! Ras le bol ! La famille, j'aime bien, mais des fois, je m'en passerais.

Je vais m'installer avec une couverture dans un coin peinard pour bronzer un peu. Le soleil brûle, et les mouches sont emmerdantes comme tout. Elles piquent comme des taons. À mon idée, le temps pourrait bien se mettre à l'orage. Sur la gauche, le ciel paraît trouble.

Je rêvasse, les yeux fermés, et je commence à tirer mes plans.

Première chose, dès notre retour à Chaville, je me lance dans les gros achats. Un appartement pour Man. Elle le mérite pas, la chamelle, mais enfin... Moi, je m'offrirai un studio. Ça me plairait des masses d'avoir mon chez moi privé. Après ça, deux bagnoles, une pour Pa, assez grande pour qu'il puisse emmener tout le monde en balade, et un petit truc de sport pour bibi. Ouais, mon pote, et le permis ? Oh ! merde ! En attendant de l'avoir, je pourrai toujours prendre des taxis.

Je veux aussi une garde-robe complète, et du beau, je vous le dis. Fini pour moi le coup de l'étiquette qu'il faut vérifier avant de seulement regarder si les frusques vous plaisent.

Et puis ? Une chouette bibliothèque, bien sûr. Plein de ces bouquins à quarante ou cinquante balles, que je peux jamais acheter avant qu'ils sortent en édition de poche. Et une chaîne hi-fi, avec des tapées de disques, une télé couleur, un magnétophone, et... tout ce que je veux. Tout ce qui me fera envie.

Entre nous, par moments, j'arrive pas à y croire. J'arrive pas. Vous savez ce que c'est, quand on a trop de veine, on se méfie du retour de bâton, on peut pas s'en empêcher.

Dans une nouvelle de Damon Runyon, il y a un gars qui dit comme ça que la vie, elle est pas toute de crème glacée. Ça serait trop long de vous raconter le pourquoi de l'expression, mais je l'ai retenue, et je vous promets que j'en connais pas de plus juste. La vie, elle est jamais toute de crème glacée. Voilà.

Le bain de soleil, c'est bientôt classe. Les rayons n'arrivent plus que diffus, comme à travers de la fumée. Le ciel s'embrume et grisaille. Il fait de plus en plus chaud, et les bestioles volantes sont positivement enrégées.

Je rentre, pour prendre un bouquin. La dispute, c'est fini, mais tout le monde fait la gueule d'acier. Dans la grande pièce, on entend quasi voler les mouches.

Man tricote, le nez sur ses aiguilles, qui cliquent nerveux. Pa feuillette un lot de vieux magazines rongés et poussiéreux qui datent du temps du grand-père. La Grand est à la cuisine. Elle égène des haricots et, par la porte ouverte, passe le petit bruit de mitraille des fayots qui atterrissent dans une jatte. Denis et Patricia jouent au nain jaune, sans échanger autre chose que des chuchotements.

Cet orage, qui a menacé tout le jour, il se décide à démarrer peu avant 22 heures, juste comme je viens de me mettre au plume, avec une belle envie de roupiller. Un orage formidable. Le ciel se déchire de bleu intense, et allume des flashs chaque seconde. Les secousses du tonnerre font vibrer les vitres. La maison malmenée par des rafales de vent furieux geint de partout. Dans la cour, le gros noyer tord ses branches et se plaint.

Je regarde un moment par la fenêtre le spectacle, qui est sauvage, et très beau. Qu'est-ce qu'il va dégringoler ! Des cordes, et un peu plus. De la grêle, probable. Mais ça dure, ça s'éternise, sans une goutte d'eau. Le vent arrache au noyer ses branchettes et ses noix, et les disperse à la cadence d'une mitrailleuse. La Grand va faire le nez. Son huile de noix, elle y tient. Des fourches crépitantes fendent le ciel. Il se brise, et s'écroule en fracas de fin du monde.

Aussi sûr que deux et deux font quatre, les géniteurs sont déjà réconciliés. Man, elle a une trouille bleue de l'orage. En ce moment, elle doit s'accrocher au cou de Pa, avec une belle bloblote. Patricia, qui a la même frousse du tonnerre, ou à peu près, a sûrement fourré sa tête sous le traversin, et elle se bouche les oreilles à deux mains. Denis, je sais pas. Possible qu'il dorme. S'il roupillait avant que ça se déchaîne, il s'est pas réveillé. Celui-là, quand il ronfle, une explosion atomique le ranimerait pas. La Grand doit dire son chapelet. Pas que l'orage l'impressionne, mais, à tous les coups, elle prie pour qu'il s'éloigne. Grêle et foudre, à la campagne, c'est du malheur.

L'orage se tire, petit à petit, sans avoir lâché une larme de flotte. Rien de rien. Probable qu'il va aller crever ailleurs.

Je me recouche, et je m'endors la tête à peine sur le traversin. Ma nuit d'hier, elle m'a fatigué, je vous le dis.

Le lendemain, on apprend par le boucher qui fait sa tournée en camionnette que la foudre est tombée sur une ferme, à deux kilomètres de là. Elle a cramé jusqu'aux fondations. Le fermier, sa femme et ses gosses ont tout juste tiré leur peau de l'affaire. Tout juste. Le bétail a brûlé dans l'étable.

— C'est du malheur ! répète le bonhomme toutes les deux phrases.

La Grand lui fait écho :

— Ces pauvres Lavoute ! Du monde bien brave, pourtant !

Ça discute tant et plus.

— Et qu'est-ce qu'ils vont faire, les pauvres ?

— Ils savent pas. Vous pensez ! Ils sont chez le beau-frère. La Suzanne, elle fait que pleurer, et le Louis, on dirait qu'il a reçu un coup sur le crâne. Il reste assis, il bouge pas, il parle pas. Il est plus à soi, cet homme, ça se comprend.

— Et les pompiers n'ont rien pu faire ?



— Le Jacques dit que le temps qu'il coure téléphoner chez les marun, le feu était déjà partout. Et avec ce vent qui soufflait, vous imaginez ! Paraît que la Suzanne s'est pendue aux basques du Louis, qui voulait au moins sauver ses vaches. Il serait rentré dans le feu, mais elle l'a cramponné.

— Elle a bien fait ! Dans ces cas-là... Au moins, ils sont vivants.

— Ça ! Mais dites, aussi, n'avoir plus rien...

La Grand et le boucher s'embarquent sur les tenants et les aboutissants, mais j'écoute plus. Je vois le feu, dans la nuit, je sens la fumée, j'entends les gosses qui hurlent de terreur, et le bétail qui meugle, terrible. Je vois cet homme qui veut entrer dans l'étable en flammes, et la femme qui s'agrippe à lui, toutes griffes dehors, hurlante elle aussi. Le vent furieux attise le brasier. Par instants, le tonnerre éclate, et les flashes dominant, à force d'intensité bleue, le rouge ardent du feu. Moi, pour me faire du cinéma, j'ai pas besoin de la télé.

Pauvres gens, quand même. Une sale vacherie. Dans le fond, la Grand et le boucher ont raison. C'est bien du malheur.

L'après-midi, quand on se tape, Pa et moi, les trois kilomètres à pince rituels pour aller acheter du tabac au village, on passe devant cette ferme incendiée. Et c'est vrai qu'il ne reste rien. Des blocs de pierre noire, des tisons charbonneux, des morceaux de métal tordu... C'est impressionnant. Un gros pommier a brûlé aussi, il n'en demeure qu'un chicot carbonisé.

Au village, les gens ne parlent que de ça.

— Il aurait plu, seulement, mais pensez ! ce vent d'enfer, et pas une goutte d'eau.

— Leur petite, elle en reste malade, de cette peur qu'elle a eue.

— Le Louis, il fait peine, et pas moyen de lui tirer une parole.

— Pensez ! On voyait les flammes de chez les Roucole, et ça ronflait ! Je l'entends encore.

— La Suzanne, elle dit qu'elle a senti la fumée, et, le temps de faire sortir les gosses, ça brûlait déjà partout. Les flammes étaient à la grange, à la maison, à l'étable, même au poulailler... À n'y rien comprendre. On n'a jamais vu un feu aller aussi vite. Quand les pompiers sont arrivés, il n'y avait plus rien à sauver...

— Tout ce qui leur reste, c'est ce qu'ils avaient sur le dos ! Ils ont pas seulement emporté un mouchoir.

— On n'avait pas vu ça depuis 1932, quand le feu a pris dans la cuisine des Massiac. Une nuit de vent aussi, vous vous rappelez ?

Pa s'en mêle pour raconter un incendie qu'il a vu pendant qu'il était au maquis, et de là, ça s'embarque sur feu, flammes et brasier, sur des histoires de gens transformés en torches et de femmes sautant par les fenêtres ; chacun a la sienne à dire.

Fin finale, moi, j'en ai marre, et je tire Pa par la manche jusqu'à ce qu'il se décide à décarrer. Le problème, c'est que mon imagination fonctionne trop bien. Chaque fois, je vois tout. À la longue, ça me tourne sur l'estomac, tous ces brûlés rôtis.

On rentre, sans presser. Pa bavarderait bien encore un bout sur le feu, mais je le détourne en parlant bagnole. « Qu'est-ce qu'il aimerait acheter ? » Du coup, le voilà parti à détailler les avantages et inconvénients de telle marque par rapport à telle autre.

— Tu comprends, d'un côté, une...

\* \* \*

Le lendemain, je prends mon car pour la ville. J'ai l'intention de faire quelques achats, et cette fois, pas d'histoires, je reste deux ou trois jours, pour tâter un peu du luxe. Et pas question de canner. La vie à grandes guides, va falloir que je m'y habitue.

J'ai mis le costard gris-bleu, et pris ma valise, la chouette que j'ai achetée pour transporter mes achats après le casino. Ça fait que quand je débarque en taxi devant le palace du coin, le chasseur m'ouvre la portière, et me prend dévotement la valise en question des mains.

J'entre, je demande une chambre, et tout va comme sur des roulettes. On dirait que j'ai fait ça toute ma vie. Enfin, j'espère. J'oublie pas le pourboire, chasseur, portier, groom, et comme ils disent tous merci bien poli, je suppose que j'ai donné assez.

Je commence par prendre un bain. Vous me croirez si je vous dis que c'est mon premier ? Dans notre HLM, Plessis comme Chaville, on n'a jamais eu que des douches. Vous voulez mes impressions ? J'aime. J'aime beaucoup.

Je déjeune. Pas l'expérience gastronomique grandiose, vu l'heure, il n'y a plus que grill, mais c'est OK quand même.

L'après-midi, je me balade. J'achète plein de frusques, et je fais tout livrer à l'hôtel. Je voudrais que vous voyiez

L'après midi, je me baigne. J'achète plein de trusques, et je fais tout livrer à l'hôtel. Je voudrais que vous voyiez l'imper en cuir que je m'offre en prévision du mauvais temps possible ! Pas croyable !

J'ai mon charme au poignet, fixé avec de l'Albuplast. Je me tâte pour savoir si je vais retourner au casino, mais je sais pas pourquoi, il me semble que l'idée n'est pas bonne. Je passe devant une guérite, et c'est comme si on me sifflait. Je m'arrête, et j'achète un billet de loterie. Entier, bien sûr.

Je me paie des bricoles. Un briquet en laque noire, une gourmette en or qui me fait de l'œil dans une vitrine, une petite chaîne de cou pour aller avec, un pull en cachemire, si doux qu'on se froterait les joues dessus comme sur une peau de femme, pour le plaisir. À propos de femme, faut que je pense à me procurer du matériel. Ma Mandragore, j'ai bien l'intention de l'essayer dans ce lit moelleux comme un nuage que j'ai tâté dans ma chambre tout à l'heure.

Entre parenthèses, baigneurs et lézards, j'aurais intérêt à les acquérir par grosse. J'ai la vague impression qu'après mon succube, la nana ordinaire, ça risque de me sembler fade.

Pour transporter le bazar, je me paie un de ces sacs de cuir souple à bretelle, qui ont des allures de musette version luxe.

Je vais vous dire quelque chose. Acheter des trucs sans compter, comme ça, en claquant des doigts, c'est drôlement agréable. Possible qu'on s'en lasse, je sais pas, mais quand on a été fauché toute sa vie, c'est le pied, je vous le garantis !

Le soir, pour éviter les pièges genre couvert idoine, je me fais monter le dîner dans ma chambre. Vous saviez pas qu'on pouvait faire ça ? Moi non plus. Je viens de l'apprendre, en lisant le truc qui est placardé sur la porte. À propos, ma piaule, elle coûte 300 francs par jour. Si Man le savait, elle tomberait dans les pommes !

Le gueuleton, il est à la hauteur, et j'arrose de champagne. Je savais pas quels vins choisir. J'ai lu quelque part que le champagne, ça va avec tout. Faudrait que j'apprenne, quand même. Des types aussi riches que ma pomme, ça court pas les rues, même chez les émirs. Bah ! J'ai le temps, ça viendra.

Ma piaule, elle est d'un calme ! J'entends rien, ni les voisins, ni la rue. C'est insonorisé, et climatisé. Même que j'ai monté un peu, je trouvais qu'il faisait frais. Et je vais vous dire, il y a une télé. Remarquez, je m'en fous, je suis pas fana à ce point, mais c'est pour vous faire piger.

Le repas avalé, je sonne pour qu'on débarrasse, je refille le pourliche (dites donc, dans ces trucs pour mecs bourrés, on a toujours la main à la poche, non ?), et je commence à préparer ma petite cuisine personnelle.

\* \* \*

Mandragore est toujours aussi belle.

Elle a ses yeux de menthe, ses longs cheveux noirs, et son langage moyenâgeux. Je voudrais dire qu'elle a l'air heureuse de me revoir, mais je mentirais. Elle est comme la première fois, tentante, suprêmement belle, et souriante.

Au moment où je pense ça, elle dit :

— Mon cœur languissait sans toi, mon seigneur.

Seulement, je sais bien qu'ue cette phrase, c'est moi qui la lui fais prononcer. Elle se modèle sur mes désirs, rappelez-vous.

Je la libère :

— Je te donne permission de quitter le cercle, au nom de *Rékès, Orbos, Méhedon* !

Cette nuit-là, je la passe avec des femmes venues du monde de l'imagination pure. J'ai lu pas mal de science-fiction, alors j'essaie des rêves impossibles. Une femme-félin, pelage de velours rayé, et yeux fendus verticalement. Une femme-plante, avec une chevelure qui cascade en flot végétal fleuri, et des mains en feuilles caressantes. Une Martienne, un peu verte, avec des antennes. Une femme-oiseau, tout en plumes azurées...

Invariablement d'une parfaite beauté, invariablement prévues pour s'adapter au sexe d'un mâle humain, et offrant invariablement des gammes de sensations maximum.

Entre nous, je me demande sérieux si je pourrais, maintenant, faire l'amour avec une nénette bien réelle, très jolie ou pas. Le succube, croyez-moi, c'est quelque chose !

Quand je m'éveille, elle est partie, comme la première fois. Pas de problème, pour la faire revenir, je connais la recette. Remarquez, maintenant, je vais attendre un peu avant de la rappeler. Trop, c'est trop, et ma voisine du Plessis m'a bien appris qu'il est préférable d'éviter la satiété.

En plus, ma Mandragore, elle me met sur les genoux. Tout à fait. C'est pour le coup que Man me trouverait les yeux cernés !

Je passe deux iours très chouettes. Cinéma. niscine. promenades. achats nar-ci. nar-là.

J'essaie deux ou trois des restaurants gastronomiques du coin. On s'y fait très bien. Faut se lancer, c'est tout. Question fourchettes, c'est simple comme bonjour. Suffit de reluquer. Il y a bien toujours un mec ou l'autre qui boulotte le même truc que vous, avec le couvert *ad hoc*. Côté pinards, pas compliqué non plus. On demande conseil au sommelier.

Remarquez, possible que je me fasse entuber, parce que, dans les additions, mes bouteilles de picrate, elles ont toujours l'air d'avoir contenu de l'or liquide. Bast ! Qu'est-ce que j'en ai à foutre ?

Un soir, je m'offre une boîte de nuit. Là, je trouve pas transcendant. Le champagne est aussi cher que mauvais, et, pour les attractions, on voit autrement mieux à la télé, sans aller chercher plus loin. Possible qu'on s'amuse comme des fous quand on va dans ces trucs-là en bande, déjà bien bourrés au départ, mais tout seul, c'est pas grandiose. Et le genre de nénétes qui se proposent dans le coin pour vous tenir compagnie, après Mandragore, j'en voudrais pas pour cirer mes pompes.

Je rentre un jeudi, tout plein rassasié des joies de l'existence dorée sur tranche. En taxi, comme de juste, et je ramène des cadeaux, faut ce qui faut.

À propos, j'oubliais de vous dire. Question tirage, je vais pas vous faire le coup du suspense, pas la peine. J'ai gagné, vous vous en doutiez. Combien ? Un million. En francs nouveaux, bien sûr.

Ce coup, je raconte rien à personne. Ça ferait trop de schproum. Déjà, pour mon tiercé, j'avais demandé l'anonymat, mais dans Chaville, ça s'était su. (J'en avais bien parlé moi-même, comme une bonne pomme.) Vous n'imaginez pas le nombre de mecs à peine connus, genre bonjour-bonsoir, qui sont venus me taper. Sans parler des potes à Pa, et des bonnes copines à Man. Je tiens pas du tout à faire la une des canards, et encore bien moins à voir ma bobine à la télé. L'heureux gagnant, et tout le toutim. En plus, ça risquerait de faire bizarre, même vis-à-vis de la famille. Gagner comme ça coup sur coup, et des sommes faramineuses...

Mon billet, je l'ai, bien rangé dans mon portefeuille. Je me suis renseigné, il est valable six mois. J'irai l'échanger à Paris, au siège de la Loterie, contre un beau chèque, mais je vois pas la nécessité d'en faire part au monde entier. Et pour la famille, de toute façon, je suis déjà bien assez riche comme ça.

\* \* \*

Le lendemain matin, Man me réquisitionne pour lui descendre les valises, qui ont été rangées au grenier.

Le départ approche, et Man, elle aime que tout soit prêt à l'avance. C'est pas elle qui cavalcera jamais pour bourrer les valoches à la dernière minute.

Elle recommence à se trimballer les bras chargés de linge, et elle engueule tout le monde. « Patricia ! Qu'est-ce qu't'as fait de ton pantalon bleu ? » et « Denis ! Où qu't'as encore fourré ton blouson vert ? »

La Grand s'active aussi, à entasser les trucs qu'elle veut qu'on emporte : pots de confiture, bocaux de fruits, eau de noix, plus les légumes et les pommes, sans parler des deux poulets rituels, qui seront cuits la veille du départ. Tout ça, ça fera des paquets encombrants, emballés de bric et de broc.

Je connais la musique. Au retour, on a toujours l'air de poser pour illustrer la couverture d'un bouquin sur l'émigration. La famille pauvre, en vêtements miteux (Man nous fait toujours porter de vieux trucs, « dans le train, on salit ») avec ses ballots et ses valises fatiguées, qu'on a renforcées d'une ficelle parce qu'elles ferment mal. On représente tout juste les Joad des *Raisins de la colère*. Voyez le genre ?

L'après-midi, Man expédie Pa chez ce pote à la Grand qui, tous les ans, nous véhicule jusqu'à la gare de la ville dans sa camionnette. Faut qu'il s'entende avec lui sur l'heure du départ.

Pa essaie de m'embaucher pour avoir de la compagnie, mais, comme je décline, il embarque Patricia.

Quand ils reviennent, la gosse se précipite, tout excitée, pour nous raconter qu'il y a eu un nouvel accident au village. Un gamin de cinq ans a été piqué à mort par des guêpes. Le toubib faisait sa tournée. Le temps qu'on le trouve et qu'il se ramène, c'était trop tard.

La Grand s'écrie. Man plaint la mère, et dit que :

— Perdre un gosse, y a rien de pire !

Pa déclare que :

— Les accidents, ça arrive en série, c'est bien connu.

Et la Grand répond que :

— Ça arrive en série parce que le Mauvais s'en mêle.

Je sais que Pa pense : « *Foutue superstition !* » mais il rétorque rien.

Denis demande des détails :

— Comment que est arrivé ?

On ne sait pas trop. Le père était aux champs, la mère faisait sa lessive. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil sur le gosse, qui jouait dans la cour. Tout d'un coup, elle le voit plus. Elle s'inquiète, elle appelle, elle cherche... Rien de rien. Elle commence à s'affoler, elle cherche plus loin, puis elle voit un pied qui dépasse de sous un buisson. Le petit était déjà tout enflé, et incapable de parler. On suppose qu'il a dû déranger un nid de guêpes. On en a trouvé d'écrasées sur lui. Il a crié, sûrement, mais personne n'a rien entendu.

C'est pénible d'imaginer ce petit gosse en train de se débattre, submergé par les furies jaunes et noires, pleurant, hurlant... J'essaie de penser à autre chose, mais l'image s'accroche.

Man répète que :

— Vraiment, pour la pauvre mère, ça doit être horrible.

Et la Grand opine :

— Un affreux malheur ! Affreux !

Pa regarde Patricia, la petite dernière, le poussin, et il fait son œil père sévère, ce qui lui arrive pas souvent.

— Va jamais t'amuser à tripoter dans n'importe quel trou ! Des fois, les guêpes s'y mettent !

Et la gamine hausse les épaules, vexée.

— J'suis plus un bébé, quand même !

Jamais deux sans trois. Le troisième, on l'apprend le matin même du départ, quand le copain s'amène avec sa camionnette pour nous embarquer.

La veille, un type s'est tué en tombant d'une échelle. Un barreau qui a cédé.

La Grand se signe, vite vite, les yeux tout inquiets.

— C'est le Mauvais qui rôde ! C'est le Mauvais !

Nous voilà rentrés à Chaville, dans notre HLM.

Pa est retourné au boulot. Je trouve ça archicon, et j'en ai discuté avec Man jusqu'à plus soif, mais je perdais ma salive. Ce que je proposais, moi, c'était de lui acheter un appartement, cash, et Pa demandait à l'usine sa retraite proportionnelle. Il est plus tout jeune, ça devrait pouvoir se faire sans trop de perte. Alors, pas de loyer, juste les charges, elle arriverait bien à s'en tirer, et si ça n'allait pas, moi, j'allongerais la sauce.

Va te faire lanlaire ! Elle voulait rien entendre.

— Tu crois qu't'es Crésus ? L'appartement payé, il t'est resté quoi ?

On a fait les comptes, crayon en main. Mettons tant pour l'appartement, reste tant. Le pognon, ça se place, et ça fait des petits.

— Ah oui ? Eh bien, on verra ça, quand tu m'auras montré les p'tits qu'ça fait, just'ment. Moi, j'm'embarque pas à la légère !

Ça, je risque pas de l'ignorer. Bon, la seule solution, ça sera de lui dire, d'ici quelques jours, que j'ai gagné à la loterie. Comme ça, elle finira peut-être par être d'accord. Man, c'est un cas, je vous le dis !

Imaginez qu'en plus, elle voulait que je retourne chez le père Houdan ! Textuel !

— T'as une bonne place. Apprends bien l'métier, et garde ton argent pour ach'ter un commerce plus tard. L'alimentation, c'est d'or en barres !

On s'est pas engueulés, mais c'était tout juste. L'alimentation, moi, elle me sort par les trous de nez. Vous pensez comment je prenais cette idée-là ! Passons. On a fini par s'entendre, quand même, comme suit : moi, je continue à lui verser mon demi-salaire, et elle, elle me fout la paix.

— Tu vas quand même pas rester sans rien faire ?

Non. Je me renseignerai, et je verrai si je peux préparer cette licence de lettres. Bon, comme ça, à la rigueur, ça pouvait aller. À la rigueur. Licence de lettres, elle voyait pas bien, tandis que le commerce... Merde et remerde ! Je peux quand même pas lui raconter que j'ai pas besoin de bosser, que l'argent me dégringole dans les poches, quand je veux, où je veux. D'abord, elle me croirait jamais.

J'ai passé un moment délicieux avec mes ex-singes. Le pied ! J'ai pris ça à la douce, d'abord, l'air de demander une faveur, puis, petit à petit, je suis devenu de plus en plus insolent, et de plus en plus grossier. À mesure qu'ils pigeaient que je les laissais choir, comme ça, illico, et que j'allais même pas faire mon mois de préavis, l'indignation et la rogne les enflaient comme une paire de dindons. Un régal !

Le singe m'a menacé du tribunal des prud'hommes, et j'ai rigolé doucement. *Fais-le, ton procès, vieux con !* J'ai pas bossé un jour chez lui sans dépasser les heures légales de présence, et il le sait rudement bien. Il va pas se lancer dans un truc qui lui retomberait sur le nez style tonne de briques.

La guenon a glapi que je reviendrais bientôt pleurer à leur porte, et que je pourrais toujours courir pour qu'ils me reprennent. J'ai répondu que moi, j'avais pas de rancune. Quand ils seraient en taule pour avoir volé les clients et fraudé le fisc, parole, j'irais leur porter des oranges.

Tableau ! Ils en étaient aussi verts l'un que l'autre. La trouille grandiose ! Des fois que j'aille les dénoncer...

Remarquez, ils ne risquent rien, moi, je me battrais pas dégueulasse, à coups de lettres anonymes, mais comme eux, c'est tout juste leur arme favorite, encore maintenant, ils doivent attraper la jaunisse à attendre les contrôleurs, et trimer jusqu'à l'aube pour retripatouiller dans leurs factures et livres de comptes.

Cette idée-là, je vous dirai pas qu'elle me fait pleurer.

\* \* \*

Je me pointe à la banque pour déposer le chèque de la loterie, et le caissier, qui fait des yeux un peu là en voyant tous ces jolis zéros, me dit que justement, si j'avais quelques minutes, M. Trucmuche aimerait beaucoup me voir.

J'ai quelques minutes, et je bavarde avec M. Trucmuche dans son chouette bureau. Cherchez pas, mon argent l'intéresse, et voilà tout. Il me propose tout un tas de choses et machins en fait de placements, et je lui dis de me préparer, sur la base du million que je viens de déposer, un programme que j'étudierai à loisir.

C'est pas pour moi, vous vous en doutez, c'est pour fourrer le truc, noir sur blanc, sous le nez de Man. Comme ça, peut-être qu'elle deviendra raisonnable. Quand je pense à ce pauvre Pa, qui est encore à l'usine. Il y a de quoi chialer !

Je rentre un peu avant 19 heures, pour le dîner, et je trouve notre HLM en révolution. Le gosse des Novalaise s'est fait ratatiner par un camion en traversant la 10. Ratatiner, ce qui s'appelle. En bouillie, à ramasser à la petite cuiller... Rien que l'idée, ça me retourne l'estomac.

Tout l'immeuble est devant la porte, à discuter tant et plus. Patricia pleure tout ce qu'elle sait sur l'épaule de Denis. L'André, c'était son copain, ils jouaient toujours ensemble.

Man et Pa sont chez les Novalaise, pour aider. Marguerite Novalaise dort, le médecin lui a fait une piqûre, elle devenait folle furieuse.

— On était trois à la t'nir, me dit le père Guidel, et on y arrivait tout juste. Elle voulait s'fout'par la f'nêtre ! On rentrait du boulot, avec ton père et Novalaise, et, d'loin, on entend hurler, mais hurler ! On pensait même pas à un femme, on croyait un animal. Ton père me dit, tout juste : « Ecoute c'cabot ! L'a dû s'faire écraser, la pauv'bête. » C'était même Novalaise qui criait. Les femmes en v'naient pas à bout. Novalaise a pris l'truc dans la gueule, en plein ! On était même pas à la port', les gosses, ça pense pas ménager, y en a un qu'arrive au galop pour dire, tout à trac, qu'André vient d's'faire écraser ! Tu t'imagines ! Novalaise d'vient tout blanc, y fait comme un hoquet, et y tombe à moitié dans les pommes. Ton père et moi, on a juste le temps d'l'rattraper chacun par un bras. C'est des moments, ça ! Quel malheur !

Merde ! Les accidents, je trouve que ça commence à bien faire. Quatre à la file, et, ce coup, il s'agit de gens que je connais bien. André était aussi souvent fourré chez nous que chez lui. Pa bosse dans la même équipe que Novalaise. Man et Marguerite copinent, quand elles ont un moment, l'après-midi, elles prennent le café, et tricotent en bavardant. Denis est pote avec l'aîné, Jacky, qui a juste son âge, et ils font leurs quatre cents coups ensemble.

Cette histoire, elle me coupe les jambes. Je sais pas quoi faire. Aller sonner chez les Novalaise, ça me paraît pas une bonne idée, j'encombrerais plus qu'autre chose. Alors, j'attends.

Les voisins tardent pas à m'agacer sérieux, avec leur bavassage. C'est pas des monstres, bien sûr. Ils auraient à donner une pinte de sang pour qu'André soit toujours en vie, ils le feraient sans rechigner, mais, d'un autre côté, on sent que ça les excite. Leur existence, c'est monotone. Une histoire comme ça, c'est mieux que la télé. « C'est arrivé chez moi, j'étais là, j'ai tout vu ! » Et ils feront les importants, à l'usine, au marché, chez les commerçants, au bistrot du coin. Le meilleur des cœurs, celui qui regrette sincèrement André, et qui ressent le chagrin des parents, il ne pourra pas s'empêcher de raconter mille et une fois l'histoire, avec une bonne dose de fierté. Ça me dégoûte !

Vous me direz : « Ça va, mon pote ! fais pas ton petit saint ! Tu feras comme les copains, tu raconteras aussi. »

Peut-être, je ne sais pas. Mais en ce moment, ça me dégoûte, de les entendre jaboter, ça me dégoûte à dégueuler ! Alors, je fais monter Denis et Patricia, et on se rentre.

Pa s'amène un peu après 20 heures, pour prévenir. Il va nous envoyer Jacky, qui couchera chez nous. Faut l'accueillir gentil, et surtout surtout, pas lui parler de son frère. Faire mine de rien, et essayer de lui changer les idées.

C'est pas à moi que les conseils s'adressent, c'est à Denis et Patricia. Pa redoute la grosse gaffe. À mon idée, il se goure. Les deux gosses seront plus naturels que lui, qui voudra sûrement trop en faire.

Pa se tourne vers moi :

— Ta mère r'monte pas. Elle va coucher avec Marguerite, des fois que... Je reste aussi. Charles est dans les vapes, pas seulement capab'd'prendre une décision. J'dormirai dans l'fauteuil. Donne ton lit à Jacky, et prends l'nôt'. Ta mère dit qu'pour la bouffe, y a des conserves dans l'placard d'la cuisine. Tu sauras t'débrouiller ? Et faire manger les mômes ?

— Evidemment.

Pa baisse la voix :

— Et... écoute, Jef, les Novalaise sont pas au larg'. Charles s'bile pour l'enterrement... J'ai dit qu't avancerais les sous. T'es d'accord ? Y t'rembours'ra p'tit à p'tit...

— Bon Dieu ! Pa ! pas besoin de rembourser, j'ai de quoi. Si ça peut les soulager...

Pa se gratte le nez.

— Charles voudra pas. Il a sa fierté...

Juste, ça. Moins vous êtes riches, et moins vous pouvez vous permettre d'accepter les cadeaux. Parce qu'ils s'appelleraient charité.

— Bon, laisse courir pour le moment. On tâchera de le raisonner.

Ce serait con, tout de même, qu'un type se saigne à rembourser, alors que je déborde de pognon.

J'avais dans l'idée d'annoncer demain, jour où les canards publient les résultats du tirage, que j'avais gagné encore un coup, mais maintenant, je crois qu'il vaut mieux que j'attende. Après ce malheur, ça ferait moche. Un type qui est trop verni, et l'autre qui a trop de déveine. Remettons à la semaine prochaine.

Je viens de me payer un appartement. Pour moi tout seul. Deux pièces, cuisine, salle de bains. Quarante-six mètres carrés et une énorme terrasse qui donne sur le bois de Fausses-Reposes.

Je biche comme un pou. Mon palais, c'est une petite merveille. Pas neuf, notez, mais ça a été habité à peine deux ans, par un pilote d'Air France qui n'était pas chez lui les trois quarts du temps. Je vais faire repeindre, mais c'est juste pour le kif, pour le plaisir de choisir mon propre décor. Sinon, je pourrais m'installer comme ça, c'est propre à miracle. Quand je pense à l'état dans lequel on a trouvé l'appartement, en déménageant du Plessis à Chaville ! Toute la famille a dû frotter à mort, et on s'est tapé de repeindre partout. Un boulot à crever !

La vie en communauté, j'en avais ras le bol. En plus, j'étais dévoré d'une envie féroce de convoquer Mandragore, et où le faire ? Dans ma chambre ? Denis a beau avoir un sacrément bon sommeil, ça risquerait quand même de le réveiller, vous croyez pas ? Pendant que les gosses sont à l'école, Pa au boulot, et que Man fait ses courses ? Pour qu'elle me trouve, en rentrant plus tôt que prévu, au beau milieu d'une séance de baisage maison ? Je vois le cirque d'ici ! Vous aussi, je pense. Bon, déconnons pas.

En bref, il me fallait un chez moi. Je l'ai. À très bon compte. Le type était pressé de fourguer, besoin de fric, ou Dieu sait quoi, il m'a pas raconté sa vie, et j'ai rien demandé. J'ai raqué cash, un chèque de 200 000 francs. Au départ, le mec en voulait bien plus.

L'immeuble est très chouette. Pierre de taille, jardin avec de grands arbres, et, tenez-vous bien, une piscine en sous-sol, chauffée l'hiver, donc utilisable toute l'année. Comme dirait la Grand, je suis « fier comme un pou sur l'épaule d'un prêtre ». Me demandez pas le pourquoi de l'expression.

Que je vous décrive les lieux : une entrée, un grand séjour, une petite chambre. La salle de bains est minuscule, mais la baignoire y loge. Il y a un bout de cuisine. Pas le Champ-de-Mars, à coup sûr, à côté, celle de notre HLM fait grand, c'est tout dire, mais ça me suffira très bien. De toute façon, Man insistera pour que je continue à bouffer à la maison. Tant qu'elle sera à Chaville, tout au moins.

Parce que ça y est, elle se cherche un appartement. Je lui ai dit, pour la loterie, et, ce coup, elle est tombée en digue-digue pour de bon. Toute blanche, et les jambes fauchées. Après, elle me regardait avec un air bizarroïde. Plus apeurée que folle de joie, mais elle a pas fait de commentaires.

Il n'y a qu'elle et Pa à le savoir, et je leur ai fait jurer le secret, même vis-à-vis des deux gosses. Ils ont reconnu que c'était plus prudent.

En voyant les papiers à en-tête de la banque qui exposaient, chiffres à l'appui, combien je pouvais encaisser comme rente avec mon fric, Man s'est laissé convaincre. Pa va prendre sa retraite proportionnelle. Il bosse encore jusqu'à la fin du mois, et c'est classe. Il dit que pour pas s'embêter, il se cherchera des petits boulots, bricolages et autres. Vrai aussi qu'il est drôlement adroit de ses mains.

Lui et Man veulent pas entendre parler de retraite à la campagne. Pa a pris la terre en horreur quand il était encore môme, et Man, vacances à part, l'éloignement maximum de Paris, c'est la banlieue, pas un mètre plus loin.

Donc, je me sens tout frétilant, mais veine pour l'un déveine pour l'autre, ça doit être drôlement juste, parce qu'il y a encore eu un drame dans les parages. Un chauffe-eau a explosé, arrachant à moitié la gueule d'une bonne femme qui habite au bâtiment E. Elle n'est pas morte, mais ça n'en vaut guère mieux. Si elle s'en tire, elle promènera une bobine drôlement amochée ! Un œil arraché, et parlons pas du nez et de la mâchoire. Plus les brûlures...

Je la connais à peine, cette nénéte, mais je peux pas m'empêcher de me biler pour elle. Man dit toujours que j'ai le cœur trop tendre. Quand j'étais môme, je pouvais pas voir un chien ou un chat perdu sans le ramener à la maison. Avec Man qui en voulait pas, rien à faire, ça déclenchait de ces bagarres ! Et c'est pas qu'une fois, je vous le dis, que la fourrière est venue ramasser chez nous un animal quelconque. Man me faisait croire que comme ça, ils seraient adoptés par des gens gentils. Quand j'ai appris qu'on les tuait, la plupart du temps, je lui en ai drôlement voulu !

Dites, tout d'un coup, une idée me vient, et je la prends comme un gnon en pleine poire !

Tant d'accidents... Et si c'était ma faute ? Si, de quelque façon, il fallait que veine et déveine s'équilibrent ? Si,



en l'attirant toute à moi avec mon charme, j'en enlevais aux autres ? Si je leur faisais avoir du malheur, comme ça, simplement en prenant pour moi toute la chance possible ?

Oh non ! Bon Dieu, non ! Je peux pas croire ça. Non ! Il n'y a pas de raison.

J'ai capté la force de la rivière Magie, et elle travaille pour moi. Elle fait courir plus vite des chevaux, elle pousse une bille à tomber dans l'alvéole voulu, elle fait sortir les bons numéros à la loterie... C'est tout, c'est tout !

Quand même, Jef, si...

Non ! C'est du masochisme. Je déconne à pleins tuyaux. Assez ! Suffit comme ça ! Pense à autre chose, pense à ton appartement, pense à...

Tout de même, si...

Vous voulez savoir ? Cette idée, elle me ronge jusqu'à ce que j'en arrive à la conclusion : d'une façon ou de l'autre, faut que je me débrouille pour découvrir la vérité.

Et si c'est bien ça, si ma chance anormale amène aux autres une déveine anormale, eh bien, je ne me servirai plus jamais du charme ! Plus jamais !

Tant pis pour les voyages, le yacht et tout le reste. Je m'arrangerai de ce que j'ai déjà amassé, et c'est rudement beau. Je ferai comme j'ai dit à Man, je préparerai une licence, et je gagnerai ma croûte avec, peu importe en quoi faisant, ça sera toujours mieux que commis épicier.

Vous pensez que je suis rudement con ? Ça se peut. J'en connais que le malheur des autres empêcherait pas de dormir. J'en connais même des masses. Seulement, chacun a sa façon de penser. Et moi, satisfaire mes désirs en fermant les yeux sur les catastrophes que je provoquerais, ça me gênerait. Ça me gênerait bougrement. Déjà, si j'étais certain d'être responsable de tous ces accidents, je pourrais commencer à acheter des somnifères, je vous le dis !

\* \* \*

Le soir, pour me changer les idées, je convoque Mandragore dans mon nouvel appartement. Tout ce que j'ai pour la recevoir, c'est une grosse couverture achetée l'après-midi même, mais ça suffira très bien. Eclairage à la lampe camping. Le pilote avait fait boucler son compteur, et j'ai pas eu le temps de demander qu'on le rouvre.

Bon Dieu ! cette beauté incroyable ! Ça a beau être la troisième fois, ça me fait le même choc à tous les coups.

— Mon cœur languissait sans toi, mon seigneur.

Oui oui, viens par là, ma belle.

— Je te donne permission de quitter le cercle, au nom de *Rékès, Orbos, Méhedon*.

Comme je me sens pour l'heure le goût de l'exotisme, je la change avant même de me mettre sérieusement au boulot en une Tahitienne. C'est réussi, le moins qu'on puisse en dire, et la nénéte qui jouait la dulcinée de Brando dans le remake des *Révoltés du Bounty* peut aller se rhabiller.

Après, j'essaie une Japonaise. Toute yeux délicieusement bridés, extrémités menues, gestes gracieux. On la croirait surgie d'une de ces peintures sur soie, incroyablement ancienne, et incroyablement ravissante.

Je commence à être rassasié, alors je bavarde, bien sûr, comme n'importe quel gars avec sa nénéte entre deux séances de rapprochement.

Parler avec Mandragore, je vous dirai, c'est un peu comme converser avec moi-même. Elle ne prononce jamais une phrase que je n'aurais pas envie d'entendre. Elle fait cent pour cent nana à l'ancienne, une qui ne saurait même pas que le MLF existe. À l'usage, ça surprend un peu. C'est pas que j'apprécierais une virago, loin de là, même, mais une nénéte qui est toujours d'accord, quoi que vous disiez, c'est un peu lassant. On n'est jamais content, faut croire.

Vous me direz, elle est à ta dévotion, t'as qu'à lui ordonner d'entrer dans la contestation. Je l'ai fait. Résultat, c'était pas ça. Je saurais pas vous dire pourquoi, mais ça sonnait pas juste.

Bon. Aujourd'hui, je lui raconte, comme je confierais à une amie sûre, tout ce qui me pèse sur le cœur. Et elle me rassure, elle me rassure complètement.

Elle me dit que j'ai tout inventé, que c'est mon imagination qui me tracasse, que les accidents, c'est des accidents, rien de plus. Que ça arrive tout le temps. Que le fait qu'ils semblent me suivre, c'est juste une coïncidence. Que... Que...

C'est complètement con, parce que je sais parfaitement que tous ces arguments, c'est exactement ceux que je me répète depuis que j'ai commencé à me faire de la bile, mais je me sens mieux.

Du coup, la fringale me reprend, et je fais l'amour avec une longue Nordique aux cheveux d'argent, qui parle avec un léger accent que j'imagine suédois.

\* \* \*

Pendant que je m'activais sur ma couverture avec des nanas aussi expertes que variées, un meublé a cramé dans Chaville. Pas tout près de chez moi, mais pas à des kilomètres non plus.

Je prends la nouvelle en pleines gencives, en voyant le gros titre du canard que je viens d'acheter. Ça me sonne, littéralement, et je m'arrête en pleine rue pour lire l'article.

Le meublé, c'était le genre trou à rats crado, où les fauchés s'entassaient, généralement à plusieurs par chambre. Le truc vétuste, insalubre, infesté de punaises, qui ne devrait plus exister en notre beau siècle de progrès, et qui prospère cependant. Conditions de sécurité déplorable (ça, c'est après qu'on s'en aperçoit), des aliments pour le feu partout, et pas de possibilités de fuite.

Résultat, treize morts, onze blessés graves. Je vous détaillerai pas les scènes d'horreur, sur lesquelles le journaliste s'étend complaisamment (intérêt humain avant tout). Déjà, le truc, je le vois trop bien, mon cinéma personnel fonctionne à tout va, et il y a cette voix qui me répète : « C'est toi, c'est toi, c'est ta faute ! » J'en ai les jambes coupées.

J'entre au bistrot du coin pour avaler un café arrosé, histoire de me remettre, mais l'idée n'était pas bonne, et je reste pas, vu que tous les clients, sans en excepter un seul, ne parlent que de ça. La serveuse, qui est pourtant rudement gentille, insiste sur les détails croustillants. Pour un rien, j'irais au refile.

Vous dites ? Je suis trop sensible ? Je vais vous expliquer. Je lirais ça dans le canard, comme vous, je me dirais merde, les pauvres types ! et j'y penserais plus cinq minutes après, exactement comme vous le faites. Seulement, là, je peux pas m'empêcher de croire que je suis responsable. Je peux pas. Mettez-vous à ma place. Ça vous dérangerait pas un brin, si vous vous disiez que tous ces gens, ils ont cramé par votre faute ? Ça vous dérangerait pas ? Tant mieux pour vous. Mais quand même, je voudrais pas être dans votre peau.

Je descends vers notre HLM, en marchant comme un somnambule, et je carbure du cigare à le faire exploser. Faut que je déniche une combine pour découvrir la vérité. Impératif ! La meilleure solution, à mon avis, c'est de voir dans mon livre des *Secrets*. Je crois me souvenir d'un truc du genre : « Pour connaître les choses cachées. »

Je trouve Man en train de préparer la bouffe. Elle est d'humeur radieuse. Ça l'empêche pas de rogner parce que Denis n'arrive pas.

— Toujours en r'tard, ç'ui-là !

Elle est pressée comme tout. Cet après-midi, elle va visiter un appartement à vendre du côté de la Pointe. Elle veut pas de neuf, elle le trouve trop cher. Je lui donne pas tort, surtout depuis que j'ai cette idée que peut-être, mon charme pourra plus servir. L'appartement, je l'ai promis, pas question de revenir là-dessus, mais je me sens plus aussi riche qu'avant, et de loin...

Man me demande si je veux pas l'accompagner. Non, je suis occupé. À quoi ? Faut que je passe à l'EDF pour faire rétablir le courant, et au central des abonnements pour le transfert de ma ligne. (Je vous ai pas dit ? Le pilote avait le téléphone.)

Man renaude. Cet appartement, c'est moi qui vais le payer. Faut quand même que je le visite, non ? Pour quoi faire ? C'est elle qui l'habitera. Qu'elle le choisisse, on verra après.

Elle secoue la tête, et comme j'ai gâché sa bonne humeur, elle m'entreprind sur le téléphone. J'ai pas besoin de ça. Les cabines publiques sont pas faites pour les chiens. Je la coince en lui demandant si elle a déjà vu une cabine en bon état de fonctionnement quand on en a le plus urgent besoin, sans parler de la monnaie qui manque toujours à l'instant idoine. Ça lui coupe une seconde, mais pas plus. Quand même, à qui je veux tellement téléphoner ? Merde ! au pape.

Remarquez, là, c'est elle qui me coince, même si je l'avoue pas. Les rares potes que j'ai, le téléphone, ils connaissent pas. Enfin, je pourrai toujours bavarder avec l'horloge parlante, à défaut d'interlocuteurs plus valables. Ce téléphone, pour moi, c'est un symbole plus qu'autre chose. Et j'y renoncerai pas, quoi qu'elle dise.

Elle soupire, et repousse derrière son oreille la mèche qui flotte sur son nez.

Denis arrive, et se fait engueuler à son tour.

— Où qu't'as encore été traîner ? Toujours en r'tard ! Et juste qu'aujourd'hui, j'suis pressée d'liquider la vaisselle !

Il s'esquive, sous prétexte de lavage de mains. En temps ordinaire, c'est le genre de truc qu'il faut lui rappeler vingt fois.

Pour ramener Man à sa joie, je lui demande :

— Tu crois qu'il est bien, cet appartement ?

— Ben, j'l'ai pas encore vu, mais même Mortagne dit que...

Le voilà de nouveau toute content et, en transportant les plats de la cuisine au séjour, elle bovrarde d'abondance

La voilà de nouveau toute contente et, en transportant les plats de la cuisine au séjour, elle bavarde d'abondance. J'écoute d'une oreille. Mon problème personnel me tracasse tout le temps.

Quand Man et les gosses se sont tirés, je me plonge dans les *Secrets*. Je déniche rapidement ce qu'il me faut. Une recette pour obtenir qu'une tête de mort réponde à toutes vos questions. Pour dire oui, elle sautera deux fois, et une fois seulement pour le non.

J'étudie un moment la liste des matériaux nécessaires, que je remplace, à tous les coups et comme d'habitude, par un autre truc. Pour la tête de mort, par exemple, je vais utiliser une tête de poupée, et voilà tout.

Je me mets en route pour aller à l'UGEC, où je trouverai à peu près tout ce qu'il me faut, et voilà qu'en descendant l'escalier, je rate une marche, je ne sais comment.

Je fais un vol plané de première, j'atterris de traviole, et une douleur fulgurante m'expédie dans les pommes, ou quasiment.

Quand je refais assez surface pour pouvoir bouger, j'essaie de me relever, mais pas mèche. Impossible de m'appuyer sur ma jambe. Impossible ! Ça me fait tellement mal, du côté de la cheville, que pour un rien, j'en gueulerais.

Je me traîne sur les fesses, et allez pas croire que c'est simple, jusqu'à la porte la plus proche. Comme il n'est pas question d'atteindre la sonnette, j'y cogne du poing pour réclamer du secours.

Une patte cassée, c'est long à se remettre, et je suis resté un bon bout de temps sans pouvoir me déplacer, avec Man emmerdante comme tout, à toujours me regarder sous le nez.

— Ça va, Jef ? T'as b'soin d'rien ?

J'ai toujours la cheville plâtrée, mais maintenant, je peux marcher un peu, en m'appuyant sur une béquille.

Pendant mon immobilité forcée, les accidents en série ont continué dans les parages. Un type s'est tué en dégringolant d'un échafaudage, une gamine a avalé de l'eau de Javel, une femme s'est brûlée terrible en se renversant dessus de l'huile bouillante, un petit môme est tombé par la fenêtre... Ça fait que je suis toujours salement emmerdé.

Cet après-midi, Man est partie visiter un autre appartement (celui de la Pointe, ça n'a pas gazé), et je décide de profiter de l'aubaine pour aller acheter mes matériaux, et filer ensuite chez moi pour tout préparer en paix. Ça va me faire une belle balade clopinante, et Man râlera que je suis pas raisonnable de me trimballer comme ça avec ma patte folle, mais je m'en fous. Il faut que j'interroge la tête. Et que je sache.

Je me lève, je cale la béquille sous mon bras, et j'ai pas traversé le séjour qu'elle se prend dans un pli du tapis.

Je pars à la renverse, promis au casse-gueule maison !

Par je ne sais quel miracle, j'arrive à me raccrocher au buffet, et j'évite la catastrophe. Je suis secoué, mon dos qui a cogné contre l'arête du meuble me fait pas de bien, mais je suis entier, j'ai pas recassé ma guibolle.

Ça vous fait pas réfléchir, tout d'un coup ? Moi, si. J'ai brusquement l'impression très nette que quelque chose *ne veut pas* que je questionne cette tête, et s'arrange pour m'arrêter.

Quelque chose, je ne sais quoi, qui ne tient pas à ce que j'en apprenne trop.

C'est fantastique, comme hypothèse ? Mais le reste ne l'est pas moins. J'ai utilisé la magie, un truc auquel plus personne ne croit, de nos jours, sauf peut-être quelques tordus, et ça a marché. Alors ?

C'est pas plus difficile de supposer qu'en ce moment, pour une raison inconnue, la Force commence à jouer contre moi.

Je lâche mon buffet, et je vais m'installer sur une chaise, en me déplaçant avec beaucoup de précautions. Je vous le cache pas, j'ai la frousse ! Une belle trouille, même ! J'en transpire. En y réfléchissant bien, cette Force de la rivière Magie, elle est sacrément puissante, non ? Si elle se met contre moi, peut-être qu'elle est capable de me tuer ?

Entre nous, je me sens pas du tout l'âme du héros de roman, celui qui dit : « La mort n'est rien, seul l'honneur compte. » Ouais ! Ça fait bien, ça, quand vous êtes en train de lire l'histoire, mais dans la réalité... La mort qu'on regarde d'un peu près, elle a une sale gueule, je vous le promets !

Vous me direz, t'es encore à te bourrer le mou, mon pote, comme avec ces accidents dont tu te crois responsable. T'as glissé deux fois, y a pas de quoi en faire un fromage. Coïncidences et accidents, ça existe, bon Dieu !

D'accord, seulement, il y a le si... Pensez-y, à ce si... Pensez-y bien. Moi, j'y pense, en tout cas.

Et me voilà à cogiter, tant que ça peut.

La magie... Les mecs d'autrefois la coupaient en deux. La blanche d'un côté, la noire de l'autre... Mon bouquin des *Secrets* fait pas le distinguo, mais j'ai dans l'idée que ce que j'ai utilisé, ça doit être vachement noir. Rien que le succube, tiens. Difficile de trouver plus diabolique, non ? Remarquez, je suis toujours pas d'accord. Le Démon, j'y crois pas. Mais peut-être que la Force est bonne, ou bien mauvaise, suivant les occasions.

Voyons voir... Autrefois, la magie était réelle parce que les gus y croyaient. En faisant comme eux, en croyant, je l'ai ressuscitée. Prenons cette époque où la magie est là, bien présente, mêlée à la vie de tous les jours... La noire est effrayante, ils ont peur, alors, ils s'en protègent. Avec quoi ? Avec la religion, bien sûr. Si le Démon est d'un côté, Dieu est de l'autre, ça ne fait pas un pli. Et les forces du Bien sont plus puissantes que celles du Mal... Ils prient, ils mettent du buis béni dans leur maison, ils font des signes de croix...

La croix ! Voilà le truc.

Ils en fourrent partout. Chez eux, sur leur porte, ils en installent aux carrefours. Avant de couper le pain, ils en tracent une au couteau dessus.

La croix. Est-ce que ça pourrait me protéger, moi ? Dieu, j'admets pas, d'accord, mais en prenant ça comme un symbole, tout simplement ?

Je pense que le gros truc, c'est tout bonnement de croire, rien d'autre. Si je me persuade que la croix me protège, je serai protégé. À mon idée, c'est pas plus compliqué que ça.

Remarquez, je suppose que je pourrais choisir n'importe quoi, n'importe quel gri-gri, et que ça marcherait aussi, à condition d'y croire ferme. Mais j'ai pas envie de me casser le tronc. La croix, ça m'ira.

D'abord, j'aime bien Jésus. Celui-là, c'est pas comme le bon Dieu assis sur ses nuages, il a existé, c'est sûr, et on en a des témoignages, même s'ils sont probablement pas très exacts. En plus, c'était un gars bien. « Aimez-vous les uns les autres ». On n'y est pas encore arrivé, d'accord, mais il a essayé quelque chose, ce gus, il a essayé... Pensez comme ça pourrait être chouette, si on se décidait à accepter le voisin tel qu'il est, avec ses défauts et ses qualités. Et si on l'aimait un petit peu. Rien qu'un tout petit peu...

Donc, je suis assis là, à calculer sur cette croix. Dans la maison, on n'en trouve pas une seule. C'est pas comme chez la Grand, qui en fourre dans toutes les pièces. Remarquez, même si on en avait, je pourrais pas me balader avec un crucifix sous le bras, ça ferait un peu trop voyant, non ? Alors je me dis que ce qui compte, c'est le symbole, et que si je prends ce crayon-feutre que Denis a laissé traîner, et que...

Je jure que ce que je vais dire, maintenant, c'est vrai ! Aussi vrai que je suis là, en train de raconter mon histoire dans un micro.

Le crayon-feutre s'envole, et file tout droit par la fenêtre, raide comme une balle de fusil. La chaise se dérobe sous mes fesses, je dégringole, la table se soulève, et fonce sur moi. Le lustre se balance, si furieusement que d'une seconde à l'autre, il va se décrocher. Les chaises dansent la gigue, le divan commence à glisser...

Ce qui m'a sauvé, c'est que j'ai mis mes deux index l'un sur l'autre, pour dessiner une croix.

Et que j'ai cru, de toute mon âme. Cru que ça me protégerait.

Il était temps. La table me clouait au sol, tous les meubles de la pièce convergeaient vers moi, et le lustre était presque dégagé de son crochet.

Il se balance encore, sur la vitesse acquise. C'est un gros machin en bois torsadé, avec de fausses bougies-lampes. Il doit peser le monde, et s'il était tombé, je l'aurais pris juste en pleine poire.

J'ai l'estomac meurtri par l'arête de la table, qui m'a pressé à me faire craquer les côtes. Le divan et le buffet sont tout proches. Une chaise est cassée. Elle a essayé de me coincer les bras, et je me suis débattu féroce.

J'ose pas bouger. J'ose pas bouger d'un poil. J'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Je dois être vert. J'ai la tremblote, irrépressible. Je serre l'un sur l'autre mes deux index, de toutes mes forces. J'essaie de réfléchir, mais c'est tout juste si ma cervelle fonctionne.

Et voilà que d'un coup, je pense à la tête de Man quand elle verra ses meubles chamboulés, sa chaise en morceaux, sans parler de la vaisselle qui doit être en miettes dans le buffet, vu la façon dont ça cognait tout à l'heure, et je me mets à rire, mais à rire, je peux plus m'arrêter. J'en pleure, même.

Oh ! pas la peine de me faire un dessin. Je le sais que c'est nerveux.

Ça me soulage, remarquez, parce qu'après, je peux penser avec logique. Je trouve une solution, au moins pour l'immédiat. Tout en gardant mes index en bonne position, je m'arrange pour ramasser deux morceaux de la chaise, et je les mets en croix.

Et ça va. Les meubles ne bougent plus. Je peux récupérer ma béquille, et me lever.

Je prends un autre crayon-feutre dans les affaires de Denis, je remonte mon pull, et je me dessine une belle croix rouge sur le torse. Difficile d'être mieux protégé, non ? Le symbole à même ma peau.

Et ça marche, je vous dis, ça marche ! Je peux me déplacer, je ne glisse pas, le mobilier prend pas la crise, tout est ultra-calme.

Je remets en place ce que je peux remettre. Pas trop simple, avec ma patte folle, mais je m'en tire. Fin finale, il n'y a que le buffet qui reste planté à bonne distance du mur. Il est bien trop lourd, je n'arrive même pas à le faire remuer. Le divan est monté sur roulettes, j'ai pu le repousser sans peine, mais ce mastodonte !...

Bon, pour Man, faut que je trouve une parade. Je cogite un peu, puis je lui fais un mot. Des potes sont venus me voir, ils ont déconné sans que je puisse les arrêter. Pour les trucs cassés, qu'elle se bile pas, je remplacerai. Je sors faire un tour, histoire de me changer les idées. Quelle ne m'attende pas pour la bouffe, je rentrerai tard.

Je sais qu'elle pensera que je m'esquive pour lui laisser le temps de calmer sa rogne, et c'est très bien comme ça.

Je fourre mon livre des *Secrets* dans la besace de cuir que j'ai achetée en Auvergne, et je me tire.

Croix protectrice ou pas, en traversant la 10, je manque tout juste de me faire ratatiner par une moto que je n'avais pas vue. Ça, vous me direz, c'est peut-être réellement accidentel, vu que la 10, la traverser, c'est jamais de la tarte, à moins d'avoir la patience de se propulser jusqu'au feu rouge.

La nuit est venue, quand j'ai terminé tous mes préparatifs.

Ma tête de poupée est là, posée à même le plancher, entourée d'un fouillis de plantes artificielles. Elle est blonde, joufflue, et dotée d'un regard de verre bleu. Sa petite bouche est figée dans un sourire factice.

L'ampoule électrique nue qui pend au bout d'un fil éclaire la scène, et en fait ressortir le côté étrange. La pièce est vide de meubles, j'ai fermé les volets, et cette tête coupée à même le parquet luisant a une allure inquiétante.

Je suis prêt à officier, les poignets, les chevilles et le cou enduits d'une mixture épaisse, plutôt malodorante, et voilà que le téléphone se met à sonner.

De surprise, j'en fais presque un saut. La ligne a été rétablie, d'accord, mais à part la famille, personne ne possède mon numéro.

Alors ? Une erreur, probable. Pas Man, de toute façon. Même si elle tient la maxi-rogne, elle s'est pas propulsée jusqu'au tabac pour m'appeler. Le bigophone, c'est pas dans ses mœurs, ou alors, il s'agit d'une chose grave.

Ça sonne toujours, en insistant, driiing, driiing, driiing...

Je me décide à aller décrocher. Je sais pas pourquoi, je suis inquiet.

— Allô ?

— Jef ? Tes là ! Ah ! mon Dieu ! Rentre vite, mon gars, rentre vite ! Ton frère...

C'est la voix de Pa, mais pas normale. Elle est basse, étranglée. Il s'est tu et j'entends plus que des bruits bizarres comme des hoquets peu distincts. Mon frère... Quoi, mon frère ? Arnaud ? Denis ?

— Allô ! Allô ! Pa ? Tu m'entends ? Qu'est-ce qui se passe ? Bon Dieu !

— Rentre à la maison, Jean-François... Denis a eu... Il est... (Puis ça sort avec un cri :) Ton frère est mort !

Croyez pas que je me pardonnerai jamais ça. Jamais. Même si je devais vivre mille ans. Parce que cette fois, c'est ma faute, pleine et entière.

Mon petit frère ! Le gamin qui partageait ma chambre. Et je le trouvais emmerdant, avec sa zizique, je râlais parce qu'il tripotait mes affaires... Je lui avais foutu une baffé, une fois, parce qu'il m'avait déchiré un bouquin...

Oh, bon Dieu ! Je donnerais quoi, pour qu'il soit encore là ? Une main ? Un œil ? Peut-être plus. Mais rien à faire, il ne reviendra pas. Même la magie ne ressuscite pas les morts...

La magie ! Parlons-en de la magie ! Qu'est-ce que j'ai été foutre, à me mêler de ça ! Et j'étais content de moi ! Je devenais riche, je baisais à tout va, avec des filles que j'aurais seulement jamais rêvées. Oh, bon Dieu ! Le con ! mais le con !

Tout ça pour finir par tuer mon frère. Parce que je l'ai tué. Si ! Si !

Oh, d'accord, pas avec mes mains ! J'étais pas là quand il est descendu dans ces fondations fraîchement creusées, et qu'une avalanche de terre et de cailloux s'est abattue sur lui... J'étais pas là, mais la Force, elle, y était. Et me parlez pas d'accident, s'il vous plaît ! C'est pas un accident qui a projeté les meubles sur moi, c'est la Force, celle qui voulait m'arrêter.

J'ai trouvé un moyen pour me protéger, mais j'ai pas pensé aux miens. Pas une minute.

Ça aurait pu être Pa, ou Man, ou la petite... Ça a été Denis, le plus facile à atteindre, parce qu'il passait son temps à jouer les casse-cou...

Vous la voyez, la bande de gosses en balade, qui passe près d'un chantier ?

« Hé ! les gars ! On va regarder ? »

— C'est défendu.

— Et alors ? Tu cannes ? »

Ils entrent, en arrachant une planche de la palissade. Ils se promènent, ils tripotent, ils flanquent des coups de pied dans les machines.

« Mince ! Vise ce vache de trou ! »

— Oh ! dis donc, qu'est-ce qu'c'est profond ! J'parie qu'même Denis os'rait pas y descendre !

— Moi ! J'os'rais pas ? Tu paries combien ?

— Ah, là, là ! vantard ! J'parie 10 francs, tiens ! »

Il y a peut-être une voix prudente pour dire :

« Eh ! déconne pas, Denis ! c'est dang'reux ! »

Et une autre qui répond :

« Laisse donc ! Il est toujours à faire l'malin ! J'suis bien tranquille il os'ra pas ! »

Et c'est parti. Le gosse s'accroche au bord du trou, il se laisse pendre, il saute. Et la masse de terre s'éboule d'un seul coup !

Vous la voyez, la scène ? Parce que moi, je la vois. Encore maintenant, en vous racontant, je la vois. Et je suis avec mon frère, écrasé sous ce poids impossible, je me débats vainement, j'ai de la terre plein le nez et la bouche, et j'essaie de crier... de crier...

Denis, il n'est pas mort sur le coup, il a été étouffé.

Les gamins qui l'accompagnaient ont perdu un temps précieux à essayer de creuser dans l'éboulement, puis du temps encore à discuter... Faut comprendre, c'étaient des mômes, ils avaient peur de l'engueulade. Ils se sont décidés à aller prévenir, tout de même, mais les secours sont venus trop tard.

Un accident, bien sûr, un déplorable accident. Pas de gardien sur le chantier, des gosses qui déconnent, ça arrive tous les jours... Mais moi, je sais bien que la terre s'est pas écroulée comme ça, parce qu'elle était mal étayée. Moi je sais que la Force a poussé un bon coup, pour m'arrêter, comme elle avait essayé de le faire avec les meubles. Parce qu'elle ne veut pas que j'interroge la tête.

Alors, vous voyez bien que j'ai tué mon frère. Il est au cimetière, depuis deux jours.

La Grand est repartie ce matin. Elle était venue. Deux voyages, en sa vie : un pour marier son fils, l'autre pour enterrer son petit-fils.

Vous avez déjà assisté à l'enterrement de quelqu'un que vous aimiez ? C'est dégueulasse. Toutes ces cérémonies, le rituel, ce chagrin organisé, et la tête compassée du croque-mort en chef, qui parle à voix basse. Il *respecte votre douleur*. Tu parles ! Ça l'empêche pas de s'engraisser avec. Mourir, c'est pas à la portée du premier venu. Cercueil, convoi, concession au cimetière, tout ça, ça se paie.

Moi, je trouve que la mort, ça devrait pas s'entourer de tant de trucs et de machins. Quelle différence ça fait, que vous soyez à la fosse commune ou dans un caveau ? C'est terminé, de toute façon.

Man pensait pas comme moi. Pour Denis, elle voulait rien que le plus beau. Et elle l'a eu. Si ça a pu, seulement, lui atténuer un tout petit peu son mal...

Man, j'ose pas la regarder. Ce visage ! Marbré de plaques, les yeux bouffis... Elle tourne dans la maison, elle sait plus ce qu'elle fait. Et tout le temps, ces larmes qui coulent... qui coulent... Elle commence à éplucher des légumes, elle s'arrête, et la voilà la tête dans ses mains, les épaules qui tressautent...

Patricia dit :

— Pleure pas, Man, pleure pas !

Et déjà, elle commence à sangloter aussi.

Remarquez, sûrement que ça soulage. Moi, j'ai pas pu pleurer. J'aurais bien voulu. Mon sentiment de culpabilité, en plus du chagrin, il me rend dingue. Complètement. À se taper la tête sur les murs, et je parle pas par image, je l'ai fait. C'est pas une solution...

La solution, la seule envisageable, c'est d'interroger la tête. Que j'apprenne, que je sache. Pourquoi la Force s'est-elle retournée contre moi ? À mon idée, ça va sûrement plus loin que ces accidents qui m'inquiétaient.

Qu'est-ce que j'ai fait, que j'aurais pas dû faire ? Qu'est-ce qui a mal tourné ? Peut-être que la magie, c'était un truc à ne pas toucher, de toute façon. Un truc trop dangereux. L'apprenti sorcier, vous connaissez ?

Interroger la tête. Oui. Mais comment ?

Moi, je suis protégé, la croix, je l'ai sur moi. J'en ai acheté une petite chez un bijoutier, et je l'ai accrochée à ma chaîne de cou. Même pour me laver, je l'enlève pas, et je dors avec.

Mais la famille ? Comment faire pour que la Force n'en tue pas un autre ? Comment ? Je peux pas leur raconter, pourtant, impossible. Man et Pa me croiraient jamais. Ils penseraient que je tourne cinglé. Leur offrir des croix ? C'est pour le coup qu'ils me trouveraient bizarre ! En plus, Patricia porterait peut-être la sienne, par coquetterie, mais Man et Pa ! D'abord, ils s'interrogeraient des heures sur cette idée dingue d'aller offrir des croix, et ensuite, ils les mettraient jamais sur eux...

Les seules qui sont protégées, en plus de moi, c'est la Grand, et le vieux chameau de tante. La Grand, elle a toujours le chapelet dans sa poche, et, à la ferme, il n'y a guère de pièces sans crucifix. En plus, le moindre truc bizarre qui se produirait, elle se signe, illico. Et la tante, sur ses vieux jours, elle a tourné pécheresse repentie. Les croix manquent pas chez elle non plus.

Vous voyez où j'en arrive ? Moi qui ne suis pas croyant, je commence à regretter qu'on ne soit pas une de ces familles bien bondieusardes !

Je vous entends : « Allez, Jef ! Baratine pas. Le Diable et le bon Dieu, tu commences à y croire, et voilà tout. » Eh bien, en toute honnêteté, non. Mais je crois à la Force, bonne ou mauvaise, ça oui. Je crois que maintenant, la Force est entièrement mauvaise. J'ai dû faire une connerie, je ne sais pas laquelle...

Si seulement je pouvais interroger cette tête ! Si je pouvais lui demander s'il existe un moyen de sortir de mon merdier, un moyen de renvoyer la rivière Magie à son lit souterrain...

Maintenant, pour moi, d'apprendre si je suis ou non responsable des accidents, ça a moins d'importance. De toute façon, la magie, c'est terminé ! Plus de charme pour gagner au jeu, et même plus de Mandragore, et ça, c'est plus dur que de renoncer au fric, je vous le dis.

Mais je n'oserais plus. Je n'oserais plus. Après ce qui est arrivé, mon seul désir, c'est de brûler le livre des *Secrets*, et croyez que si j'en rencontre un autre dans une caisse d'occases, il y restera ! Mais, pour le moment, je ne peux pas me débarrasser du bouquin. J'en ai encore besoin.

Comment protéger la famille ? Comment ? Et sans qu'elle le sache ?

\* \* \*

Pa ne bosse plus depuis peu, mais je crois qu'il regrette presque l'usine. Au moins, ça l'obligeait à penser à autre



chose.

Man s'est remise à vivre. Ses crises de larmes sont un peu moins fréquentes. Le courant des jours, ça émousse légèrement le chagrin.

Roseline et Arnaud, qui passaient à la maison presque tous les soirs, viennent moins souvent. C'est eux qui ont déménagé toutes les affaires de Denis, pour les donner, même la mobylette.

Man, de voir les trucs du gosse, ça la tuait. Moi aussi.

Les accidents, ça continue à Chaville, sans répit. Je n'ai plus d'illusions là-dessus. Le responsable, c'est moi, je le sais bien.

Faut que j'arrête ça ! Il faut !

J'ai maigri, on compte mes côtes. Man me tarabuste pour que je mange, et je me force à avaler, pour lui faire plaisir. J'ai pas faim. Et je dors à peine. Les trois quarts de la nuit, je me tourne et me retourne, à chercher une solution que je ne trouve pas.

Je me suis habitué à mon plâtre et à ma béquille, et je me promène sans trop de difficulté, mais je ne vois pas comment interroger la tête sans provoquer un autre drame.

Je suis pas retourné à mon appartement. Ma tête de poupée, elle doit attendre, plantée au milieu de la pièce, dans son fouillis de plantes. Et ce pot d'onguent, que j'avais préparé, il attend aussi.

Je n'ai goût à rien. Mon appartement, je devrais le meubler, mais ça me fait même plus envie. Je voudrais pouvoir revenir en arrière, tout effacer. Tenez, je me retrouverais au temps où je bossais chez le père Houdan, je serais heureux comme tout !

Je dois promener une drôle de sale gueule, parce que ce matin, pendant que Man était sortie faire les courses, Pa m'a dit :

— On a tous du chagrin, Jef, et du gros, mais la vie, ça continue quand même. Toi, tes jeune, mon gars, t'as la tienne d'avant toi. Faut essayer d'plus tant y penser. Denis, maint'nant, il est en paix, mais nous, on a encore à faire. Ça pass'ra, tu sais, l'temps efface...

Il était mal à l'aise. Il faisait un effort pour tenter de me faire comprendre. Pa, c'est pas souvent qu'il cherche à communiquer. Pas par indifférence, non, mais parce qu'il n'aime pas discuter de trucs compliqués. Ça le gêne.

J'ai bien pigé qu'il se bilait pour moi. Et d'un coup, là, j'ai eu envie de tout lui dire. Si je pouvais, seulement, me confier à quelqu'un... Partager ce truc qui m'étouffe, me décharger... Si je pouvais...

Je l'ai pas fait, bien sûr. Vous croyez que ça aurait été honnête, de lui mettre mes emmerdes sur le dos ? Il m'aurait cru fou, pour commencer. Et en admettant que je sois arrivé à lui faire avaler l'histoire ? Il n'aurait pas pu la garder pour lui. Il l'aurait dit à Man. Et les voilà, tous les deux, avec un chagrin bien pire qu'avant...

J'en sais quelque chose. Un accident, j'aurais pu l'accepter. Ce qui ne passe pas, c'est ma responsabilité.

Man, elle serait comme moi, elle en deviendrait à moitié folle.

Vous voyez bien que je suis forcé de tout garder, même si ça m'étouffe à vomir. À qui j'irais raconter mes misères ? À qui ? Un copain ? J'avais quelques potes, au Plessis, mais on se voit pour ainsi dire plus, et, de toute façon, j'ai beau chercher, j'en trouve pas un d'assez proche. Mon frère ou ma sœur ? Roseline, pas question. Tête de linotte sur les bords, et plus bavarde qu'un régiment de pies. Lui confier un secret, ça serait comme de le hurler dans un porte-voix. Arnaud ? Il a sa vie, maintenant, sa femme, son boulot... Tout ce que je ferais, ça serait l'emmerder.

Oh, bon Dieu ! Ces accidents ! Ça n'arrêtera jamais ?

Il ne se passe pas trois jours sans qu'on apprenne un nouveau malheur. Dans le quartier, ça commence à jaser.

— Et dites, même Mouriès, vous trouvez pas bizarre, toutes ces catastrophes qu'arrivent par ici ?

— Oh ! si, et même, si vous voulez mon avis, même Guidel, j'vous dirai qu'y a qu'une chose d'pas normal là-d'dans !

Je vois venir, gros comme une maison, le moment où un journaliste malin repérera le truc, et ça fera un bel article : « La malédiction chavilloise », avec photos et tout.

Moi aussi, je me pose des questions, et plus que personne. Si c'était seulement une histoire de veine et déveine, ça devrait être fini, maintenant, non ? Le charme, je m'en sers plus. Je peux pas croire qu'en gagnant trois fois, j'ai épuisé une telle quantité de chance que tant de gens doivent le payer pendant des mois. Ça me paraît pas possible... Doit y avoir autre chose, mais quoi ?

Comme je m'étais mis à dégueuler mes repas assez souvent, Man m'a expédié chez le toubib. J'ai eu une belle ordonnance, j'avale plein de trucs, même des tranquillisants. Le résultat ? J'ai la tête cotonneuse, j'arrive pas à réfléchir, mais je suis pas plus heureux pour autant.

Man me reluque tout le temps. Je sais qu'elle se fait de la mousse. Elle dit :

— T'as une mine d'déterrée !

Elle dit :

— Prends un bouquin, Jef, ça t'chang'ra les idées. Reste pas à rien faire comme ça !

Elle aussi, elle m'a entrepris sur le sujet Denis. Maladroitement, avec des larmes qui lui montaient déjà aux yeux. Elle a sorti à peu près la même chose que Pa. Que la vie continue, qu'il faut essayer d'oublier...

Je peux pas lui dire que ce qui me taraude, c'est le remords, et que chaque fois que j'apprends un nouvel accident, ça me replonge dedans jusqu'au cou.

Elle s'est remise à chercher son appartement. Tous les après-midi ou presque, elle va visiter des trucs. Il y a toujours quelque chose qui ne colle pas. La salle de bains qui est mal conçue, ou la cuisine, ou les placards qui manquent, ou... Remarquez, ça l'occupe. Pendant qu'elle cherche comme ça, elle pense pas à son gosse au cimetière...

Pa est occupé aussi. Il a déjà trouvé trois ou quatre clients pour des bricolages, et, tous les deux jours, il va prendre sa leçon à l'auto-école.

Moi, je sors presque pas de la maison. Je lis, quand j'arrive à fixer mon attention sur un bouquin. C'est pas toujours.

D'ici quelques jours, on m'enlèvera mon plâtre. Pa m'a conseillé de m'inscrire aussi à l'auto-école dès que ma jambe sera libérée. J'ai pas envie. J'ai envie de rien.

Par l'intermédiaire de la banque, une grande partie de mon pognon a été placée. Des trucs sûrs, qui font des petits, bien gentiment, même qu'il va falloir que je pense aux impôts. Vous voulez savoir ? Eh bien, je m'en fous ! Je m'en fous, je vous dis ! Je me retrouverais sans un centime, ça me ferait ni chaud ni froid.

Je voudrais être mort, voilà ! J'en ai marre ! Marre !

\* \* \*

L'idée, la bonne idée, elle me vient un dimanche après-midi.

Pa, Man et Patricia sont allés voir Roseline. J'ai refusé de les accompagner, et Man a rouscaillé jusqu'à ce que Pa lui dise de me laisser tranquille, en lui flanquant un coup de coude qui se voulait discret, mais qui ne l'était pas. Je sais bien qu'ils me trouvent bizarre, tous, même la gosse, mais qu'y faire ?

Je n'ai plus mon plâtre, et, en sortant de la clinique, je me sentais drôlement allégé. Au physique, parce qu'au

moral... Ma jambe s'est bien réparée. Je la trouve un soupçon raide, mais le toubib dit que ça disparaîtra dès que j'aurai pris un peu d'exercice.

La maison est relativement calme. On entend des éclats de télés, par-ci, par-là, quand la musique du film monte. J'ai essayé de le regarder, mais, comme de juste, c'était pas buvable. Surtout surtout, pas faire de concurrence aux salles de spectacle. Alors, le dimanche, le bon peuple se tape les séries B américaines vieilles de trente ans et plus, avec ce doublage mauvais à vous écorcher les oreilles, et le texte sonnait aussi juste qu'une comédie jouée par les demeurés du patronage.

Il pleut, et le vent de l'automne pousse sur les vitres des rafales crépitantes de gouttes.

Ça fait un bon moment que je cherche, sur mes rayonnages, un livre que j'aurais envie de relire. J'arrive pas à le trouver. J'en sors un, je le feuillette, et je le rentre pour en prendre un autre.

Et je tombe comme ça sûr ce bouquin qui se passe à l'époque des croisades. Ça me fait rêvasser. Je pense à ces types, qui partaient se battre si loin, et qui commençaient à crever comme des mouches dès l'arrivée, de dysenterie ou autre, bien avant les combats. Ils partaient, ces petits chevaliers qui vivaient sur leur terre comme des paysans, avec des rêves de gloire, et l'espoir de se tailler un royaume plus que celui de libérer le tombeau du Christ. Ils *prenaient la croix*. Ils la portaient sur leurs vêtements.

Et c'est là que ça me vient, d'un coup, comme une illumination. Sur leurs vêtements ! Supposons que...

Je me mets au boulot, sans attendre. Un boulot qui me prendra longtemps. Je sais pas si je pourrai finir avant le retour de la famille, mais ça ne fait rien, je continuerai plus tard.

La solution, je l'ai.

Vous savez ce que je fais ? Je prends un crayon à bille, et je commence à tracer des petites croix sur les frusques de tout le monde. Je fais ça dans un endroit peu visible, bien soigneusement. Le crayon à bille, ça ne part pas au lavage, faut frotter à l'alcool. Et je vais en mettre partout. Sur les sous-vêtements, aussi, à l'intérieur des tatanes, sur les tabliers de Man. J'en fourrerai aussi derrière les meubles, dans toutes les pièces. Dehors, ils seront protégés par leurs vêtements, dedans, par les croix dans la maison.

Bon Dieu ! Comment j'ai pu traîner comme ça, sans y penser plus tôt ? Faut que je sois un rien con, quand même ! Un même de deux ans, et pas doué encore, ça lui serait venu du premier coup, non ?

Vous vous rappelez ? Je disais que grand-mère et grand-tante étaient protégées par leurs crucifix, et moi, quand les meubles m'ont fait la guerre, j'ai pu me relever et me déplacer en remplaçant la croix de mes index par une autre, faite de deux bouts de chaise brisée. Probablement que rien qu'une, dans la maison, ça suffirait peut-être...

Faut que j'en tienne une couche, tout de même, pour ne pas y avoir pensé plus tôt ! J'étais là, à mouronner, avec même des idées de suicide, pour tout vous dire.

Je me demande... La croix protège, bon. Au moins contre la violence de la Force. Ça, je l'ai expérimenté, j'en suis certain. Mais peut-être qu'elle est là, quand même, qui épie, qui surveille... Elle ne peut plus me nuire physiquement, mais mes pensées ? Peut-être qu'elle souffle un peu dessus. Elle m'empêche de voir l'évidence, elle me suggère qu'il n'y a pas de solution, sauf une, me tuer... Peut-être...

Si je ne me trompe pas, va falloir que je fasse drôlement gaffe. Parce que, maintenant, ça va être la guerre, en plein. Qu'est-ce qu'elle pourrait faire, contre moi ? Détacher cette croix de mon cou ? Je ne pense pas. Elle ne doit pas pouvoir y toucher, sinon, mes deux bouts de chaise, ils auraient voltigé en vitesse !

Quand même, j'ai peur. Drôlement peur.

*Tant pis pour toi, Jef. Il y a plein de gens qui souffrent encore de tes conneries. Alors, trouille ou pas...*

Tout ce que j'espère, c'est que si la Force frappe, elle ne touchera que moi.

\* \* \*

Mon travail de protection, une semaine plus tard, je l'ai terminé. Je suis sûr de n'avoir rien oublié. J'ai même pensé au linge sale, et j'ai attendu qu'ils aient tous changé les trucs qu'ils portaient. Des croix, il y en a jusque sur les jouets de Patricia. Je ne peux pas faire plus. J'espère que ça suffira.

Arnaud et Roseline ? Vous pensez pas que j'ai laissé ça en rade. Des croix, il y en a chez eux aussi. Pas absolument partout, je le reconnais, mais les appartements en ont. La voiture du beauf aussi, et ce briquet qu'il porte toujours sur lui. Ma belle-sœur en a une sur son trousseau de clés, elle risque pas de sortir sans.

Croyez pas que le boulot a été facile. Je m'en suis vu ! Des vertes et des pas mûres ! Fallait bien.

N'empêche que quand je me retrouve dans mon appartement, devant cette tête de poupée qui a un air plus inquiétant que jamais, j'ai les jambes en flanelle.

J'ai l'impression de répéter la scène de la dernière fois, l'appartement vide, les volets tirés, l'ampoule au bout de

son fil, et cette mixture poisseuse, collée à ma peau.

La seule différence, j'ai peur. Je crève de peur !

Ça fait que quand le téléphone sonne, exactement comme l'autre fois, juste à l'instant où j'ouvrais la bouche pour prononcer l'incantation, je ne peux pas m'empêcher de crier. J'arrive tout juste à amortir le beau hurlement à ébranler les murs qui sortait, et à le transformer en quelque chose de hoqueté, et de moins vibrant.

Oh ! bon Dieu ! Cette sonnerie ! Elle me gèle la moelle des os. À chaque driiing, c'est comme si la roulette du dentiste entrait dans un nerf à vif. J'en suis malade. Je voudrais me boucher les oreilles, mais je suis incapable de bouger.

Driiing, driiing, driiiiiing. Ça s'éternise, ça s'étire...

Oh, mon Dieu ! Non ! Non !

Allez, Jef, va répondre. Ça t'avance à quoi, de rester planté là ? C'est pas de cette façon que tu échapperas à ce qui t'attend. Allez ! minable, vas-y !

Et j'y vais, comme des gars ont dû aller à la guillotine. En me forçant. En me forçant à chaque pas.

— Allô ?

— Mon seigneur, je t'en conjure ! Pour ta sauvegarde, n'interroge point la tête ! Ne l'interroge point !

Ça alors ! Pour de l'inattendu ! Mandragore ! La jolie voix musicale de Mandragore, bien reconnaissable !

Comment peut-elle être au bout du fil ? Comment ? Je ne l'ai pas appelée, et, cette fois, ce n'est pas moi qui lui inspire sa phrase...

— Je suis en souci de ta vie, mon seigneur. Je t'en prie, n'interroge point la tête. Convoque ta servante, plutôt, elle t'apprendra ce que tu veux savoir.

Elle m'apprendra ? Ça ne tient pas debout ! Mandragore n'a pas de personnalité propre. C'est une projection de la Force, un jouet créé pour moi...

— Je t'en supplie, mon seigneur, appelle-moi, appelle-moi.

La jolie voix est mouillée de larmes. Les nanas qui pleurent, moi, ça me ramollit toujours. Je m'y laisse presque prendre. Presque.

Mais, bon Dieu ! Mandragore est une projection de la Force. Elle *est* la Force ! Si la Force cherche à me nuire, Mandragore aussi. Elle ment ! Elle veut que je la convoque. Pourquoi ? Pour pouvoir dire : « Oh ! regarde, chéri, ta croix m'a égratignée. Enlève-la. » Facile à obtenir, d'un mec qui pense plus qu'avec son bas-ventre...

Elle lit dans mes pensées, je l'ai toujours su.

— Nous nous unissons contre toi, Incarné ! Et nous te détruisons !

Vous avez déjà été menacé par une jolie voix de femme ? Vous pensez que c'est pas impressionnant ? Eh bien, moi, je suis vert de trouille. J'en claque des dents.

Une menace aussi féroce, aussi sauvage, jamais vous l'avez entendue ! Jamais !

Il n'y a plus personne au bout de la ligne, et je raccroche.

Dehors, le vent se lève, et secoue les volets à les arracher. Un éclair allume leurs fentes de bleu virulent. Le tonnerre éclate. Il roule, enragé. Un orage en automne. Pas fréquent, mais ça arrive. Seulement, celui-là vient un peu trop à point.

C'est censé me démoraliser davantage, je suppose, mais ça va à l'encontre du but recherché. La Force en fait trop. L'intervention de Mandragore, la menace, l'orage, tout ça me prouve que je l'inquiète, qu'elle doit être vulnérable, sur un plan quelconque, et que je suis hors de sa portée. Elle ne peut pas m'arrêter, maintenant, sinon, elle l'aurait fait.

L'orage se déchaîne avec une violence incroyable. Le tonnerre gronde sans interruption, les éclairs se succèdent, flash sur flash. Le vent hurle comme une âme damnée. Il secoue mes volets comme s'il cherchait à les arracher.

Ça ne m'empêche pas de reprendre mon livre des *Secrets* à la bonne page.

— Je t'ordonne de répondre à mes questions, au nom de *Maharis, Juriam, Capraton* !

L'orage s'arrête, d'un seul coup. Plus rien.

La tête de poupée n'a pas bougé. Il me semble que les yeux de verre me guettent.

Au moment de poser ma première question, je traîne, j'ai peur que ça ne marche pas. La croix qui empêche la Force de m'atteindre va peut-être empêcher le reste... Mais non, idiot ! Si la Force essaie tant de t'arrêter, c'est que ça doit marcher. Rappelle-toi : magie noire, magie blanche. Deux courants dans la rivière, un bon, un mauvais. C'est le mauvais, qui est contre toi. Appelle le bon, maintenant, et crois ! Crois !

— Est-ce que je suis responsable de tous les accidents ?

Deux petits sauts bien nets. C'est oui. Je le supposais, mais la certitude me secoue quand même. Inconsciemment, j'avais dû garder un brin d'espoir.

— Est-ce que c'est à cause de la magie ?

Deux sauts. C'est impressionnant de voir cette tête de poupée se soulever, et retomber. Chaque fois, la petite secousse fait battre ces paupières mobiles, qui sont bordées de cils raides comme du crin. On dirait qu'elle opine avec les yeux aussi.

Bon, cette réponse-là, je l'attendais également. Elle découle de la première.

Ce que je voudrais demander, maintenant, c'est pourquoi ? Pourquoi je suis responsable ? Pourquoi la Force qui me servait si bien s'est retournée contre moi ? Pourquoi les accidents ? Pourquoi, et comment ?

Seulement, comment et pourquoi, ça ne va pas. Les réponses, c'est oui ou non, pas autre chose. Faut que je me démerde autrement.

— Est-ce que j'ai fait une erreur ?

Oui.

— Est-ce que je peux la réparer ?

Oui.

Là, le comment, je le sors presque. Pour avoir la bonne réponse par oui ou non, ça va pas être simple... Commençons par bien cerner le problème.

— Si je répare, les accidents cesseront ?

Oui.

Oh, bon Dieu ! Le soulagement ! Jusque-là, j'étais debout, mais mes guibolles sont toutes mollasses, et je m'assieds, en face de cette tête. Après tout, rien dans les rites ne dit que je peux pas poser mes fesses. En plus, pour que j'arrive à débrouiller l'écheveau, ça va prendre du temps.

L'immeuble est incroyablement paisible. Pas un bruit. Si, un peu de vent qui frotte sur les volets, et la pluie qui crépite sur la terrasse.

Voyons un peu... Quelle question poser qui me rapprocherait du but ?

— Est-ce que je peux réparer par un rite ?

Oui.

Ça y est ! Je suis sauvé ! Vite la question suivante :

— Est-ce qu'il figure dans le livre des *Secrets* ?

Un saut. Non.

Oh, merde ! La vacherie. Où je vais dénicher la solution, maintenant ?

— Est-ce qu'il figure dans un autre livre ?

Non.

Allons bon ! Ça manquait, ça ! Comment m'en tirer ?

— Est-ce que je peux le trouver ?

Oui.

Ce coup, le comment, je le sors malgré moi. La tête répond rien, bien sûr. Reprenons.

— Est-ce que quelqu'un peut m'aider à le trouver ?

Oui.

Qui ? bon Dieu ! Qui ?

— Quelqu'un que je connais ?

Non.

Eh bien ! C'est joyeux. Qu'est-ce que je vais faire ? Détailler l'annuaire du téléphone ? Et ceux qui n'y figurent pas ?

Je me tais un grand moment, pour cogiter ferme. C'est pas possible. J'y arriverai jamais comme ça... Ce qu'il me faut, c'est des réponses, des vraies, pas des oui et non.

— Existe-t-il, dans le livre des *Secrets*, une recette qui me permettrait d'avoir des réponses plus précises ?

Oui.

Ouf ! Victoire ! On va y arriver, peut-être.

Je prends mon bouquin. Passons la préface et l'avertissement. Ensuite, ça se débite en cinq parties. Je questionne, en partant de la première, et, à coups de non, j'arrive à la quatrième.

Pas difficile, mais lassant, de reprendre page par page, en commençant à la trois cent trente et un, pour arriver enfin à la bonne, la quatre cent trois.

Elle comporte trois recettes, et entre la combine pour fabriquer un onguent qui protège du feu, et celle pour chasser les loups, la seule qui me paraisse possible, c'est : « Pour faire apparaître un farfadet. »

Je demande si c'est bien celle-là, et j'ai un oui. Eh bien, un farfadet ! Autant que je sache, c'est un lutin, non ?

Ennn, s'il peut répondre à mes questions, l'un ou l'autre, il sera le bienvenu.

Je peux rien faire ce soir, évidemment. Il me faut des matériaux que je n'ai pas. Alors, je range un peu ce qui traîne, tête et autre, et je m'en vais.

Je prends l'ascenseur, je sors, et je traverse le jardin pour aller au portail.

Brusquement, mon pied se pose sur quelque chose de mou et de vivant. Je sursaute, je perds l'équilibre, et je plonge en avant dans un buisson. Un truc m'égratigne le cou, je me rejette en arrière par réflexe, et une branchette qui s'est glissée sous ma chaîne me l'arrache, hop ! Elle va voltiger je ne sais où.

J'ai même pas un quart de seconde pour penser : *Ma croix !*

Le lampadaire proche a commencé à vivre, gigantesque serpent d'acier, avec le réflecteur qui lui fait une tête, et l'œil ardent de son ampoule.

Il siffle en s'abattant, monstrueuse mèche de fouet. Je saute de côté, dans un réflexe frénétique. Il m'a frôlé de si près que je ne suis pas sûr d'être encore entier.

Il se redresse, et revient à l'attaque !

De terreur, j'en ai les cheveux hérissés sur la nuque, et c'est pas une image. J'arrive pas à penser. Je pèle de frousse. Je suis même pas capable d'essayer de fuir.

Il s'abat, de nouveau. Ça siffle dans l'aigu.

C'est l'énergie du désespoir qui m'a fait croiser mes index, à la dernière seconde, en me forçant à croire, passionnément : *Je suis protégé !*

Et il m'évite ! Il cingle à côté, sur un arbuste qui se brise en craquements de branches. Il se redresse, en ondulant. Il est toujours animé. Il me guette. Il se balance comme un cobra qui gonfle son capuchon avant de frapper. L'analogie avec un serpent est totale, mais je crois que j'aurais moins peur si j'en voyais un vrai, même démesuré. Mes index sont soudés l'un à l'autre. Aucune force au monde ne pourrait les décoller.

— Je suis protégé ! Je suis protégé ! Il ne peut rien me faire !

Et c'est vrai. Il frappe à côté. La tige d'acier heurte l'angle d'un muret, et projette une pluie de fragments pierreux.

Ma terreur recule, je redeviens capable de raisonner. Je comprends que la Force tente de me terrifier, pour me faire commettre une sottise qui me livrera. La croix, c'est moi qui l'ai arrachée de mon cou, en me rejetant trop brutalement en arrière. Et la chose molle et vivante qui m'a fait trébucher, c'est... un crapaud ! Un inoffensif crapaud, qui s'éloigne en sautillant, traînant son gros ventre flasque.

Et voilà ! C'est ma peur, uniquement ma peur, qui a failli me laisser sans défense. Un sursaut qui m'a projeté dans le buisson, un autre qui a cassé ma chaîne... *Méfie-toi de ta peur, Jef ! N'agis pas par réflexe, avant de réfléchir. La Force ne peut pas t'atteindre, si tu n'ouvres pas la brèche toi-même.*

Le lampadaire ne bouge plus. Il est redevenu objet, figé dans le métal. Et il éclaire, bien gentiment.

Je cherche ma croix un moment, mais c'est sans espoir. Même en plein jour, je la retrouverais pas dans ce fouillis d'arbustes. Je calcule. Quelque chose peut me contraindre à décroiser mes doigts. Que je tombe, par exemple, et mes mains iront en avant pour amortir ma chute, sans que ma volonté consciente y soit pour rien.

Alors je fais la même chose que le jour de la danse des meubles. Je croise deux branchettes, et quand elles sont bien en place, posées par terre, je les fixe l'une à l'autre avec un mouchoir. C'est avec ça que je vais rentrer chez moi. Et si je rencontre un voisin qui pense que j'attrape des manies bizarres, il ira se faire cuire un œuf.

La nuit est fraîche, venteuse. Les bois que je longe sentent la feuille morte et l'humus, mélange d'odeurs qui évoque le champignon.

Sa deuxième tentative, la Force la fait juste comme j'arrive à un carrefour.

Jusque-là, je n'ai croisé personne, mais un type débouche de la gauche. Un type pressé, qui marche à grands pas. J'y fais pas trop attention, avant de réaliser qu'il n'est pas pressé, il court, et droit sur moi.

Il passe dans une flaque de lumière, et la terreur me gèle de nouveau les os.

Jusqu'au cou, c'est un homme, en pull et pantalon comme vous et moi. Mais la tête ! Oh, bon Dieu ! la tête ! Même dans le mieux réalisé des films d'horreur, vous avez pas vu ça. Le loup-garou !

La gueule, avec des dents comme des gousses d'ail, le poil noir hirsute, les oreilles pointues, les yeux comme des tisons, et ces pattes tout en griffes qui sortent des manches d'un tricot à torsades !

Il fonce, avec le pire grondement de gorge imaginable. Un son à vous coller une jaunisse ! Ses crocs découverts dégoulinent de bave !

Se bagarrer contre la frousse, la vraie, celle qui vous ferait pisser dans votre froc, c'est pas facile, vous pouvez me croire.

Mais j'arrive quand même, tant bien que mal, à tendre cette croix comme un exorciste qui officie, pour

Il interposer entre lui et moi.

Il n'insiste pas. Il a compris. Ce qu'il voulait, c'était me la faire lâcher par excès de trouille. Ça aurait pu arriver, j'avais les mains drôlement molles, mais maintenant, je suis en rogne. Il me fait plus peur.

Et il le sait. Il se laisse choir à quatre pattes. C'est pattes, qu'il faut dire. Il porte pas de chaussures. Ses pieds sont velus, et pleins de griffes. Il s'en va, au trot, comme un chien qui se promène. Un chien géant, qu'on aurait habillé de vêtements humains. Ce côté incongru le rend beaucoup plus effrayant que s'il s'agissait d'un animal réel. Une panthère serait moins horrifiante.

La Force est habile. Les armes de terreur qu'elle emploie sont rudement bien choisies. Tout au moins pour moi. Il est vrai qu'elle lit mes pensées.

Le loup-garou disparaît derrière une bagnole à l'arrêt. Je le vois plus.

Le reste du chemin, je le fais en surveillant tout, les yeux montés sur roulements à billes. Je ne me laisserai plus surprendre. Résultat, je brandis ma croix contre un malheureux matou en vadrouille, qui me regarde, intrigué, en penchant la tête, et qui me lance un miaou interrogateur.

C'est ça ! Payez-vous ma fiole ! J'aurais bien voulu vous y voir.

J'ai passé une sale nuit, mais alors, ce qui s'appelle ! À faire des cauchemars sans arrêt, et à me réveiller gluant de sueur, les draps à tordre, et le cœur dans la gorge.

La croix, je l'avais dessinée sur moi, à même la peau, avant de me mettre dans les toiles. Seulement voilà, dans mes rêves, j'étais plus protégé. Et, à tous les coups, je voyais foncer sur moi des trucs innommables, ou alors, la chambre entière devenait vivante. Les murs qui se rapprochent, le plafond qui descend, les draps qui me ligotent, le traversin qui m'étouffe... J'en passe, et des meilleures.

Ça s'est tassé à l'aube, et j'ai pu dormir sans rêves, tout au moins sans rêves dont je me souviens.

Quand je me lève, il est pas loin de 11 heures.

J'entends Man fourgonner dans la cuisine, alors je boutonne bien ma veste de pyjama, jusqu'au cou. Pas la peine qu'elle repère cette croix d'un beau rouge qui me décore l'estomac. Ça en ferait, des questions ! On n'aurait pas fini !

Elle est dans ses bonnes, et elle me fait du café frais sans penser à me sortir son habituel : « Tu t'couches trop tard, Jef. La nuit, c'est fait pour dormir ! »

Pa est pas là. Il installe un placard chez une voisine. Man m'en parle un moment.

— Et t'sais, Jef, avec ses bricolages, j'aurais pas cru, mais ton père gagne bien. Sans loyer, on d'vrait s'en sortir.

Elle embraie sur l'appartement. Elle a trouvé quelque chose de correct, mais le vendeur en veut trop. Elle va essayer de faire baisser le prix.

Je le plains, le type ! Avec Man, il a pas fini de s'en voir. Quand il s'agit de marchander, elle rendrait des points à un prêteur sur gages.

L'après-midi, j'achète une nouvelle croix avec sa chaîne, et je la passe à mon cou. On n'est jamais trop protégé, non ? Dites ? Vous me voyez pas comme le roi Louis XI, avec des médailles saintes plein son chapeau ? Moi si, et une part de moi en rigole doucement, mais je repousse l'ironie un bon coup. Faut croire, rappelez-vous.

Ensuite, je fais un saut à Paris, et j'achète ce qu'il me faut pour ma recette.

Je rentre, et je vais à mon appartement, pour tout préparer.

Convoquer le lutin, ça doit se faire après le coucher du soleil. Et c'est ça qui m'inquiète. Pas la convocation, bien sûr, mais la nuit... De jour, avec ce beau soleil qui est sorti des brumes ce matin, loup-garou, lampadaire-serpent, c'est pas pensable. Mais la nuit ?

Les rues vides et froides de la banlieue en automne. Personne ne s'y attarde. À part sur la 10, où ça circule tout le temps, on voit plus guère de voitures, passé l'heure des retours du boulot. Et mon immeuble, dans cette petite rue qui longe le bois, on peut pas imaginer coin plus désert...

Des voisins, j'en ai, j'en rencontre de temps en temps dans l'ascenseur, mais c'est même pas bonjour-bonsoir. Le signe de tête poli, tout juste, et pas un mot d'échangé pendant que la cabine grimpe ou descend. Le bon bourgeois, ça distille pas la chaleur humaine, je vous le dis ! Et sauf les fois où ils reçoivent, on ne les entend guère. L'immeuble est pas sonore comme une HLM, et comme j'ai personne au-dessus de moi...

Les voisins de palier ? Celui de droite est jamais là, je sais pas ce qu'il trafique. Et celui de gauche, le seul qui dise bonjour gentil, avec un sourire, il a dû partir en voyage, ses volets sont fermés.

Tout ça pour dire que ce soir, je vais me sentir bigrement seul. Oh ! d'accord, c'est pas un voisin qui pourrait me venir en aide contre un lampadaire-serpent ou un loup-garou, je le sais bien. Mais sentir la présence des autres, pas loin, ça réchauffe un peu...

Oh, merde ! La vérité, c'est que je caille de trouille. Voilà !

\* \* \*

Je caille toujours, au crépuscule, pendant que j'attends la nuit. Jusque-là, la Force ne s'est pas manifestée, mais je sens sa présence, comme si elle emplissait la pièce... Je la sens, je vous dis !



La croix, je l'ai toujours sur la poitrine, même que je viens de la renforcer d'un trait de crayon-feutre, et la chaîne est à mon cou. Malgré ça, malgré le « tu es protégé, elle ne peut rien te faire » que je me répète sans arrêt, j'ai peur quand même. Rien à faire, c'est plus fort que moi.

Tout est prêt. C'est un peu comme pour le succube. Il y a un cercle de craie, des plantes séchées autour (des vraies, je les ai achetées chez un herboriste), et un pot qui attend au centre.

Cette fois, c'est la première où j'ai pu tout me procurer sans rien remplacer par autre chose. C'était pas des trucs compliqués. Rien que des plantes. Même dans le pot, c'est une décoction de plantes. Violettes séchées, pétales de roses, fenouil, fruits d'églantier, menthe... plus du miel, et quelques gouttes de sang. Le mien. J'ai entaillé le bout de mon pouce, avec une lame de rasoir. Comme j'étais trop nerveux, j'ai coupé plus profond que je voulais. Ça me picote, en ce moment, sous le pansement adhésif que j'ai collé dessus.

Je jette un coup d'œil par la fente des volets. Presque noir, mais pas encore tout à fait. Ça vient, oui ? Je suis comme un chat plein de puces. J'ai des fourmillements partout.

Voilà, il fait nuit.

L'incantation, elle est ultra-simple, pas besoin de la lire dans le livre. J'ouvre la bouche, et...

Vous pensez le téléphone, hein ? Moi aussi. Je l'attendais. Mais j'avais décidé de pas répondre, alors, c'est pas ça.

Le fil électrique descend du plafond. Il s'allonge, en se tortillant comme un ver. C'est répugnant.

L'ampoule s'approche de ma joue. C'est une grosse cent watts, elle est brûlante, je sens la chaleur...

Oui, je sais. Elle aurait pas pu me toucher. Je le sais. Mais sur le moment... Qu'est-ce que vous auriez fait, à ma place ? La même chose que moi, je vous le promets !

Je flanque un grand revers de main ultra-nerveux, comme une nana qui veut chasser un insecte à aiguillon. Et l'ampoule valdingue, elle s'écrase sur le plafond, en explosion de verre fragmenté.

Et me voilà dans un noir de poix, les yeux écarquillés, le cœur qui cogne à me défoncer les côtes...

Du bruit. Là, tout près. Un bruit mou et cliquetant à la fois, un bruit gras, mouillé, clapotant et crissant...

Quelque chose s'approche, que je ne peux même pas distinguer. Quelque chose de gros, de lourd, qui ébranle le plancher par son poids. Ça grince, gratte, tressaute... Et ça se met à grogner ! Un son atroce ! C'est ni humain, ni animal, ça a pas d'équivalent. C'est l'abomination, l'horreur absolue...

Là, je vais vous dire, je suis fier de moi, quand même. Parce que je braille pas à réveiller les morts, j'essaie pas de fuir comme un cinglé, je tourne pas de l'œil, je dégueule pas mes tripes, toutes choses que je crève d'envie de faire.

J'attends. Je me bagarre contre la vague de terreur. Je la repousse à coups de « ça peut rien contre toi, ça peut rien contre toi ». Et quand j'arrive à retrouver assez de cran, je m'en vais à tâtons vers le placard où j'ai rangé ma lampe camping.

La pièce est vide, bien sûr, quand la lumière revient. Rien de rien. Pas même un poil de loup-garou, ou une écaille de dragon. Rien. Toujours la même arme de terreur.

Je vous entends. « T'es protégé, Duchnoc, tu le sais, alors nous les brise pas menu, y a pas de quoi en faire un tel plat. »

Oui ? Vous vous êtes déjà trouvé dans le noir, avec l'atrocité qui grogne, quasi dans vos oreilles ? Non ? Alors essayez, pour voir, on en reparlera après.

En traversant la pièce, j'ai dérangé les plantes de mon cercle. Je remets tout bien en place, et j'y vais.

— Je t'ordonne d'apparaître et de boire, farfadet, au nom de la Fougère !

Il y a un petit homme, dans le cercle, qui se baisse pour prendre le pot. Tout petit, la taille d'un enfant de six ans, mais c'est un homme. Velu de roux, barbu, avec un paquet emmêlé de cheveux flamboyants. Ses épaules sont carrées, ses jambes pleines de muscles. Ses organes génitaux miniatures surgissent d'une floraison de poils rouges. Le visage brun comme une noisette est sans âge. Deux pointes d'oreilles aiguës sortent de ses mèches en broussaille.

Il boit, frotte sa bouche du dos d'une petite main brune à paume large. Il sourit. Ses yeux couleur d'ambre sont prolongés d'un fin réseau de rides ironiques.

— Hum ! pas mauvais. Tu t'es bien débrouillé. Tu me libères du cercle, à présent ?

— Comment ?

— Il faut dire : « Je te donne permission de quitter le cercle, au nom de la Fougère », évidemment.

J'ouvre la bouche pour répéter la phrase, et il éclate de rire, en avançant sans attendre. Son pied velu se pose sur les plantes.

— Et voilà ! Encore une fois. Jeune idiot sans cervelle ! Et si je t'apportais le mal ?

— Mais j'ai la croix !

Et là, il se penche vers moi, et dit : « Tu es protégé, elle ne peut rien te faire » que je me répète sans arrêt, j'ai peur quand même. Rien à faire, c'est plus fort que moi.

— Et alors ? La croix n'a jamais derangé ceux de la Fougère. Tu veux que je te le prouve ?

Il s'approche, et tend la main vers moi. Ses ongles sont épais, striés, un peu jaunes. Je recule d'un pas, sans l'avoir voulu, et il rit à en avoir des larmes de joie dans les yeux.

Il glapit : « Haihaïiiiiyo ! » longuement modulé, et le rire le secoue de nouveau.

— Ah ! Il y a bien longtemps que je n'ai plus effrayé les paysans qui battaient leurs chevaux, avec ce cri. Tu as peur ?

Non. Je ne sais pas pourquoi, mais je donnerais ma tête à couper qu'il n'y a rien de mauvais en lui.

— Allons ! dit-il, il y a encore de l'espoir. Tu es peut-être moins stupide qu'on aurait pu le supposer. Mais tu en as fait de belles, jeune fou ! Nous nous demandions quand tu te déciderais à nous appeler à la rescousse.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

— Ce que tu as fait ! Et tu le demandes, en plus ! (Il lève les bras au ciel, et les laisse retomber avec un découragement feint.) Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as libéré trois Mauvais, et tu les as lâchés sans chaînes dans le monde des Incarnés. Le tien ! Voilà, ce que tu as fait !

Il ne rit plus. Les yeux d'ambre me foudroient, et je me sens tout petit garçon. Mais je ne comprends pas. Trois Mauvais ? Comment ?

— Comment, ânon ? En jouant avec la magie la plus noire sans rien y connaître ! Tu convoques un Mauvais, et tu le libères ! Tu dis : « Je te donne permission de quitter le cercle », avec les noms qu'il ne faut pas prononcer ! Simplement parce qu'il te le demande. Par la Fougère, tu mériterais le fouet ! À t'arracher la peau ! Ça ferait peut-être entrer un peu de sagesse dans ta tête stupide !

— Mais, le livre...

— Parlons-en, du livre ! Est-ce que tu y as vu quelque chose comme : « Je te donne permission de quitter le cercle » ? Est-ce que ça y figurait ? Non, n'est-ce pas ? Alors ?

— Mais elle m'a dit...

Il fait une grimace d'ironie.

— Elle t'a dit ! Imbécile ! Ils mentent, ils mentent toujours. Un Mauvais ne peut faire autre chose. Il manquait un morceau, à ta recette, le plus important. Les rites qui auraient contraint le Mauvais à garder ses chaînes, pour que tu puisses le renvoyer après l'avoir utilisé. Le manuscrit originel était très vieux, un peu rongé. L'éditeur ne s'en est pas soucié. Ah ! autrefois, vous étiez plus prudents. Mais qui aurait cru que l'un de vous allait ressusciter la magie ? Après tant de siècles ! Et tu t'y es bien pris, en plus. Tu as très bien compris que les ingrédients de base n'ont pas tant d'importance, que ce qui compte, c'est la foi. Si tu n'avais pas fait de telles sottises ensuite, je te féliciterais. Si encore tu t'étais contenté du charme pour le jeu ! Ce n'était pas bien grave. Un peu noir, évidemment, mais tu n'y aurais guère perdu de plumes. Mais tu vas convoquer un Mauvais ! Et tu en libères trois, les uns après les autres !

— Trois ?

— Evidemment, trois. Ce n'était jamais le même qui venait, bien entendu. Ils n'allaient pas rater une si belle occasion. Chaque fois que tu as prononcé les noms qu'il faut taire, tu en as libéré un. Et sans ces accidents, qui t'ont forcé à réfléchir, tu aurais continué. Ah ! le monde des Incarnés serait devenu joli ! Dès qu'ils sont libres, ils nuisent, ils nuisent sans arrêt, c'est leur raison d'être. Ne t'imagines pas que tu n'as que les accidents de Chaville sur la conscience. La liste est beaucoup plus longue, beaucoup plus !

Oh, bon Dieu ! Il avait bien besoin de me dire ça ! Il me fait des yeux sévères.

— Si, j'avais besoin de te le dire. Je sais que tu regrettes, sinon je ne serais pas venu. La magie ne contraint pas ceux de la Fougère comme les Mauvais. Nous sommes libres de passer d'un monde à l'autre. Mais il est juste que le remords te pèse. Le mal se paie, mon garçon, le mal se paie !

Bon. Il se paie. Ça doit être juste, en effet. Mais c'est pas agréable. J'ai l'impression qu'un flot de morts me dégringole dessus, avec leurs angoisses et leurs souffrances...

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Renvoyer les Mauvais au monde des Immatériels. Mais je te préviens, ça ne va pas être facile. Pas du tout. Tu t'en es tiré jusqu'à présent parce qu'ils sont incapables de coordonner leur action, mais si tu tentes de les renchaîner, ils s'uniront contre toi. Il te faudra du courage, peut-être plus que tu en as. Et si tu faiblis, la croix ne te protégera plus. Ils te tueront. Réfléchis bien !

C'est tout réfléchi, hélas. Je peux pas laisser ces saloperies libres de continuer à tuer. Je peux pas. Même si je dois y perdre ma propre peau... Qu'est-ce que vous feriez, vous ? Si vous êtes pas des dégueulasses, vous devez bien piger que je suis coincé, non ?

Le petit homme roux me sourit. Il n'y a plus de colère ou d'ironie dans ses yeux ambrés.

— Allons ! ne te tracasse pas trop. Je pense que ça ira. Tu as fait le bon choix. De toute façon, ils auraient fini par te tuer, un jour ou l'autre. Ils t'aiment et quand ils aiment ils haïssent. Ils n'auraient pas pu s'empêcher d'exercer

par le laser, un jour ou l'autre ils arrivent, ils naissent. Ils n'auraient pas pu s'emparer d'exercer leur nuisance contre toi, même si tu étais resté de leur côté.

Ça me console pas, vous savez. Et ça m'enlève pas ma belle frousse. Un jour ou l'autre, c'est pas maintenant, à la minute... Enfin, quand faut y aller, faut y aller...

— Comment je dois m'y prendre ?

— Tu vas tracer un cercle avec ton sang. Et tu les convoqueras. Avec ta volonté. Ils viendront. Tous. Et quand ils seront là, tu les contraindras à rentrer dans le cercle. Ce sera dur, ils refuseront d'obéir. Tu devras te battre. Oh ! pas avec tes mains, ni même avec une arme. Avec ton esprit, c'est tout. Si tu ne faiblis pas, tu peux les vaincre, rappelle-toi bien ça. Quand ils seront dans le cercle, je les renverrai au monde des Immatériels, mais, pour qu'ils y entrent, c'est toi que ça regarde. C'est toi qui les as fait sortir, c'est toi qui dois les faire rentrer... Là, je ne pourrai pas t'aider.

Eh bien, c'est gai ! Je vous ai déjà dit que je me sentais pas l'âme héroïque. Qu'est-ce que je donnerais, pour pouvoir me défiler ! Qu'est-ce que je donnerais...

*Allez, Jef ! Au boulot !*

J'enlève le pansement de mon pouce. La coupure ne saigne plus, ça s'est coagulé. Je la rouvre, en tirant dessus, et je trace un cercle à côté de l'autre.

Le petit homme roux me regarde, l'air tout plein encourageant. J'ai l'impression de le connaître depuis longtemps. Que c'est un ami, un de ceux sur qui on peut compter, et qui sont si rares.

Je lui demande :

— Comment tu t'appelles ?

— J'ai un nom pour ceux de la Fougère, pas pour les Incarnés. Donne-m'en un, si tu veux.

Mais je le connais, son nom, bien sûr. C'est Puck.

Il rit.

— Ah ! c'est un nom ancien. Ceux de la Fougère l'ont entendu. Il a déjà été donné. Mais c'est bien, il me plaît. Je serai Puck pour toi.

Le cercle est tracé.

Je suis pas chaud pour la suite. Vraiment pas. Mais je sais pas si vous êtes comme moi, pour la séance chez le dentiste, je traîne jamais devant la porte. Plus vite c'est fini, et mieux ça vaut.

— Comment je les appelle ?

— Pense à celle que tu nommes Mandragore, vois-la telle qu'elle est, multiple, et appelle-la. Avec ton esprit. Tu es son maître, tu lui ordonnes de venir. Sois bien ferme. Ils viendront, les trois Mauvais. Ils seront contraints de venir. Mais ne t'attends pas à les voir sous une séduisante forme féminine. Rappelle-toi le garou. Cette fois, ce sera pire.

Merde ! ça suffit ! J'ai déjà bien assez la trouille comme ça.

— La peur ne te gênera en rien, Jef, sauf si tu la laisses te dominer. Souviens-t'en ! Tiens-la ferme en laisse ! Si tu lui permets de t'envahir complètement, ils te tueront ! Il faudra te battre contre ta peur, et te battre contre eux. Mais ce n'est pas sans espoir. Tu peux gagner. Tout dépend de toi.

Bon. Si ça dépend de moi, d'être tué ou non, je vous garantis que j'ai pas envie de mourir. Ils vont pas m'avoir. Ça, non !

— Bien ! C'est ainsi qu'il faut penser. Vas-y ! Appelle-les !

Alors j'appelle Mandragore, les Mandragore, puisqu'elles sont multiples. C'est pas difficile, je la vois sous ses trois formes les plus plaisantes. Je me concentre, j'ordonne, le maître, c'est moi.

Mais, quand ça vient, parce que ça vient, c'est pas un lot de jolies moukères, je vous le dis !

Les vieilles terreurs de l'humanité, vous connaissez ? Celles qui sont tapies au fond de votre inconscient ? Peut-être que pour vous, ça serait des araignées géantes, ou des rats, ou des serpents, ou des requins... Ce que vous craignez le plus, les pires horreurs que vous puissiez imaginer. L'essence même de la peur.

C'est monstrueusement gros, clapotant, visqueux, griffu et endenté. Le talent du meilleur auteur de SF au monde n'a rien produit, comme monstruosité, qui soit comparable, ni celui du dessinateur le plus doué.

Et c'est pas figé sur le papier. Ça vit, ça remue, ça menace ! Et ça beugle ! Je vous souhaite pas des sons comme ça. Même dans vos cauchemars, vous les avez jamais entendus !

Je suis sûr que sans la présence de Puck, je ne m'en serais pas tiré. D'accord, il ne m'aide pas, mais il est là. Vous savez ce que c'est, quand il y a un témoin, vous pouvez pas canner. Forcé de tenir le coup, bessif, même si vous avez les dents qui jouent des castagnettes, les jambes qui se débloquent, et les tripes qui se liquéfient.

Je vais pas vous raconter la bagarre par le menu. Si vous êtes amateurs d'*heroic fantasy*, vous connaissez. Les autres auront qu'à s'en payer un. C'est ça, en plein ! La lutte du héros contre la Force Mauvaise, celle qui lui bouffe l'esprit l'écrase le précipite dans des abîmes d'atrocité. Un combat immobile. volonté contre volonté où l'esprit

seul attaque, frappe, est blessé et se replie, et agresse de nouveau.

Et ça dure... ça dure... des siècles.

Mais je les amène, pas à pas, rechignant, luttant, révoltés, jusque dans le cercle. Jamais j'ai fait un boulot comme ça, et jamais je pourrai le refaire. C'est pas pensable !

Ils sont entassés, serrés, horreur contre horreur, et la voix de Puck claque comme un fouet :

— Je vous ordonne de retourner à vos chaînes, dans l'immatériel ! Au nom de la Fougère !

Ils ont disparu. Instantanément.

Alors je me paie le grand luxe. Je tourne de l'œil, purement et simplement.

Quand je me réveille, Puck me tapote les joues. Il sourit.

— Bravo, Jef ! C'était du beau travail !

Vous savez quoi ? Je lui fais même pas le coup de la modestie. Je proteste pas : « C'était rien du tout », en battant des cils. Sincèrement, je pense que j'ai fait du beau boulot. Et pas facile. Oh, bon Dieu ! Pas facile ! Rien que d'y repenser, ça me gèle la moelle. Je sais que je m'en suis tiré par un miracle d'amour-propre, uniquement parce que Puck était là, à me regarder faire.

— Mais non, mon garçon. Tu as plus de ressources que tu le penses. Sinon, ceux qui ordonnent dans la Fougère ne m'auraient pas autorisé à venir. Nous sondons les reins et les cœurs.

Il est bien brave, le gus, mais moi, je sais. On peut pas se mentir à soi-même. Reins et cœurs ! Tu parles ! J'en avais plus du tout.

— Je vais te quitter, Jef, à présent. Tu n'as plus besoin de moi. Laisse dormir la magie, c'est mieux ainsi. Il y a déjà bien assez de maux dans votre monde...

Ça ! Difficile de discuter sa phrase. Des maux. On finira bien par en crever, tous. À croire que des nuées de Mauvais s'activent contre nous...

— Il y en a, dit Puck, très sérieux. Il y en a. Et qui ont pris tant de force que tu ne pourrais les renvoyer à leurs chaînes, même en combattant plus durement que tu l'as fait. Ils sont près de vous depuis si longtemps... Vous leur avez laissé puissance et pouvoir...

— Vous pourriez pas les renvoyer, vous ? Ceux de la Fougère ? Si je comprends bien, vous êtes la Force Bonne, non ?

— Nous aurions pu. Nous les combattions, autrefois, mais vous nous avez chassés.

Chassés ?

— Comment pourrions-nous vivre encore près de vous ? Vous tuez la sylvie et la faune. Comment pourrions-nous vivre sans les arbres, l'herbe et la fougère, ou sans l'écureuil et le hérisson ? Cela nous détruirait, comme cela vous détruira de les faire disparaître. Ah ! les Incarnés n'ont jamais eu de raison !

Les yeux d'ambre sont pleins d'une sagesse attristée.

— Allons ! Il faut que je te quitte, jeune Jef.

J'ai l'impression que je vais perdre un ami irremplaçable, et ça ne me rend pas gai.

— Je te reverrai jamais ?

— Jamais, c'est bien longtemps. Alors, disons cela : si un jour, tu as terriblement besoin d'aide, si tu te sens le cœur si lourd que le goût de vivre te quitte, appelle-moi, et je viendrai.

L'appeler ? Alors, je ne peux pas...

— Mais si, tu peux brûler ce livre. C'est une très bonne idée, du reste. Pour m'appeler, tu n'en as pas besoin. Les rites ne sont pas indispensables, pour ceux de la Fougère. L'indispensable, c'est de croire, et tu as prouvé que tu pouvais le faire. Pense simplement à moi, avec ton cœur, et ça suffira.

Je me sens triste, rien à faire. Je me sens triste, même en sachant qu'il viendra le jour où j'aurai besoin d'un ami...

— Et si je te laissais un petit souvenir ? Quelque chose qui t'aidera quand tu le tiendras dans ta main ?

Il tend sa paume carrée. Un objet y brille.

Je le prends, et je l'examine. C'est un pendentif, à ce qu'il me semble, avec un anneau pour l'accrocher. Ce n'est pas plus grand que la moitié de mon pouce. Un bijou, d'un exquis travail, taillé dans une pierre d'un vert lumineux. On jurerait une feuille de fougère miniature.

Je le serre dans mon poing, et, d'un coup, je me sens heureux. C'est difficile à expliquer. Heureux, pas d'une de ces joies exultantes qui vous soulèvent et vous emportent, non, heureux d'un bonheur calme, paisible...

— Oui, dit Puck. Il donne la paix du cœur. La chance, aussi. Garde-le bien. Si tu le perdais, la faveur de la Fougère partirait avec lui. Mais je sais que tu ne le perdras pas. Au revoir, Jef.

— Au revoir, Puck.

Il a disparu. La pièce est vide. Mais je ne suis pas vraiment seul. La feuille de fougère dans ma main est une présence, chaude, amicale... Oh ! on ne peut pas expliquer ce genre de truc. C'est pas dans les mots. Faut le sentir.

Voilà, mon histoire est terminée. Je n'ai plus rien à dire.

Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez savoir, encore ? La famille ? Elle va très bien. Patricia pousse comme une asperge. Man s'occupe de son nouvel appartement. Oui, ça y est, elle en a enfin trouvé un à son goût. Dans Chaville, à la limite de Vélizy. Pa s'est fait réquisitionner, et il bosse tant et plus pour installer tout ce qu'elle juge indispensable. Elle, elle cavale partout, choisir du tissu pour les rideaux, et ci, et ça, et elle veut un couvre-lit neuf, le vieux n'est plus sortable, et faudra changer la suspension, elle ira pas dans le nouveau séjour, et... Je l'ai jamais vue dépenser de si bon cœur.

La Grand ? Toujours bon pied bon œil. Elle vient d'écrire qu'elle pensait se lancer dans l'élevage des pintades. Même le vieux chameau de grand-tante prospère, et, au jour de l'an, faudra encore se taper la visite.

Moi ? Ça va bien aussi. J'ai fini d'installer mon propre domicile, et je l'habite. Bien entendu, les repas, je vais les prendre chez Man ; si je disais non, elle en ferait une maladie. Pour être libéré de ça, faudrait que je me marie. Je suis pas tenté. Pour être honnête, dans toutes les filles que je rencontre, je cherche Mandragore, mais c'est jamais ça. Jamais.

Mon fric fait des petits, bien régulier. Je suis pas Crésus, surtout quand le percepteur est passé par là, mais je suis pas fauché non plus. Je peux vivre de mes rentes, mais j'ai toujours dans l'idée de préparer cette fameuse licence, comme ça, histoire de pas mourir idiot, et puis, j'imagine que ça me plaira. On verra bien.

Le livre des *Secrets* ? Je l'ai brûlé sur la terrasse. Même que ça a fait une sacrée tache noire sur les dalles d'ardoise, et j'arrive pas à la ravoir. Il reste une trace sombre, comme un mauvais souvenir.

J'ai toujours la fougère, bien sûr. Et il suffit que je la prenne dans ma main pour me sentir content. Même les jours de cafard, quand je suis mal dans ma peau, et que mes remords me reviennent.

Ça va, maintenant, non ? J'ai assez bavassé comme ça. Ah ! si, une dernière chose. Le livre des *Secrets*, j'ai brûlé que le mien. Des exemplaires, il doit en rester, ici ou là. Peut-être que vous l'avez acheté, et qu'il dort dans votre bibliothèque. Peut-être qu'en fouillant une boîte d'occases, vous allez en dénicher un. Ou qu'un de vos copains l'a, et qu'il va vous le prêter.

Alors, un bon conseil. Si l'idée vous vient de moderniser la magie, le faites pas.

*Le faites surtout pas !*

# Nouvelles du Loup pendu

# Le Brouillard

Lorsqu'il fit tout à fait nuit, le brouillard flotta hors de la crevasse qui l'avait abrité durant le jour. Il se tint un instant immobile dans l'air calme, joli petit nuage dense, cotonneux et d'aspect innocent, puis il commença à dériver lentement, apparemment sans but, comme poussé au gré du vent, le long des courbes de la rivière.

La nuit d'été, chaude et douce, endormait la campagne et le village voisin. Le brouillard glissait dans l'ombre, musant et suivant les méandres de la berge. Une grosse grenouille, tapie dans les roseaux, coassait sa joie de vivre. Le brouillard stoppa. Un tentacule de brume surgit, enveloppa le batracien, et l'effaça. L'instant d'avant, il y avait là une grosse grenouille toute verte, l'instant d'après, plus rien. Un spectateur aurait trouvé la chose fantasmagorique, n'aurait pu en croire ses yeux. La disparition subite de cette grenouille tenait du miracle. Indifférent, le brouillard continuait sa course.

Trois nuits s'étaient écoulées depuis que la rivière, nourrie de pluies radioactives, l'avait vomi dans le noir. Trois nuits passées et revenues depuis qu'il avait conscience de sa faim. Une faim énorme, dévorante, qu'il n'arrivait pas à rassasier. Une faim que les petites proies pourchassées jusqu'à ce jour n'avaient pu apaiser. Elles sentaient la présence du brouillard, avaient peur, fuyaient et l'obligeaient à dépenser dans la poursuite une énergie qui n'était pas remplacée par leur faible volume. Ce cercle vicieux le poussait à une chasse sans fin. Lorsque revenait le soleil du matin qui, buvant sa substance, le forçait à chercher un refuge sombre, sa faim était toujours présente et ne lui laissait pas de répit.

Le brouillard continuait sa quête, s'insinuant dans de tout petits terriers où quelque animal affolé avait cherché refuge, anéantissant au passage mulots, musaraignes, grenouilles, taupes. Un chien bâtard, chassant pour son propre compte, flaira soudain une menace mortelle, imprécise, et se lança dans une fuite éperdue, la queue entre les jambes, glapissant une terreur frénétique. Arrivant sur lui à une allure de rapide, le brouillard le rattrapa dans sa course et l'enveloppa. La clameur du chien fut stoppée net.

En aval de la rivière, le vieux Latour qui relevait ses nasses entendit les hurlements de la bête et fut intrigué par cette clameur terrifiée, si soudainement tarie. Haussant les épaules, il se remit à tirer sur la nasse alourdie, supputant déjà la taille du poisson piégé.

Flottant et dérivant doucement dans l'air calme, le brouillard descendait la rivière. La proie énorme, tentante qu'il découvrit soudain au milieu de l'eau le fit s'élever d'une détente brusque, prêt à la poursuite. Mais la source d'énergie repérée ne bougea pas. Elle continuait calmement ses gestes bizarres et le brouillard, hésitant, incrédule, glissa furtivement vers la barque. Le vieux Latour, capable de deviner à l'avance l'approche du garde champêtre, fut englouti avant d'avoir pu pousser un cri et ne sut jamais ce qui lui était arrivé. Mais le brouillard, sa faim presque rassasiée, apprit à ce moment une leçon importante. Il existait des proies infiniment plus grosses que tout ce qu'il avait chassé jusqu'alors, des proies qui ne sentaient pas le danger, ne se rendaient pas compte de sa présence et qu'il pouvait attraper sans difficulté aucune. Le brouillard possédait une certaine forme d'intelligence inhumaine. Il sut à ce moment que, pour apaiser sa faim d'énergie, il lui faudrait rechercher ces proies-là.

La vieille mère Latour maugréait rageusement contre son mari. Le vieux fou ! À son âge ! Avec sa rage de poser des nasses envers et contre tout. Il avait encore dû se faire pincer par le garde champêtre et n'osait pas rentrer de peur de la dispute que déclencherait cette nouvelle. Mon Dieu, mon Dieu, encore une amende à payer ! Alors qu'ils avaient déjà si peu d'argent. Bien sûr, le poisson améliorerait leur ordinaire et était bien accueilli, mais tout de même, elle allait lui passer quelque chose quand il reviendrait. Levée avec le soleil, la vieille marmonnait furieusement tout en allumant le feu. Il n'allait pas tarder à rentrer quand même, malgré sa crainte. Elle était bien tranquille, dès qu'il commencerait à avoir faim...

À midi, la mère Latour avait terminé ses tâches fermières et ménagères, nourri les poules et le cochon, et était alors beaucoup plus inquiète que furieuse. Elle se mit en route, vieille fée Carabosse tassée dans un sarrau noir informe, pour aller voir le maire et s'enquérir de son époux.



Le soleil de midi écrasait Bergeleau. Les vieilles rues poussiéreuses étaient désertées de leur habituel contingent de poules caquetantes et grattantes. Les volets clos gardaient aux maisons basses un peu de fraîcheur.

Le maire était à table et n'aima guère être dérangé dans son repas. Il promit cependant de faire rechercher le vieux Latour dans la journée.

Vers 16 heures, tout le village savait qu'on avait retrouvé au milieu de la rivière la barque désertée de Latour et que ce dernier s'était très probablement noyé, encore qu'on ne comprît pas pourquoi ni comment. D'autant plus qu'on avait découvert, petit tas misérable au centre du bateau, tous les vêtements abandonnés du vieux et jusqu'à ses chaussures.

Le soir revint. Le brouillard s'étira hors de son abri et commença sa chasse nocturne. La nuit s'étendait partout, crissante de grillons. Errant à l'aventure, il s'éloigna de la rivière et s'approcha lentement du village endormi.

Le docteur Pierre Martin reposait à côté de sa femme, écrasé de fatigue. Pierre Martin s'était couché tôt, après une journée harassante, passée à traîner dans de mauvais petits chemins la vieille carcasse de sa voiture. Il espérait vaguement, sans trop y croire, qu'aucun maudit abruti se croyant à l'article de la mort ne viendrait le réveiller.

Le docteur et sa femme s'endormirent ensemble, presque au même moment. Leurs souffles calmes se mêlaient dans la pièce silencieuse. Dans la chambre voisine, leur fille Michèle dormait aussi. Les volets clos sur la fenêtre ouverte laissaient passer l'air de la nuit.

Le brouillard atteignit le village, la première maison, et la chambre de Michèle. Une longue écharpe de brume glissa entre les fentes des persiennes, flotta à travers la pièce et s'étendit sur la forme endormie. Dissoute en une fulgurante seconde, Michèle cessa d'exister. Déjà le brouillard ressortait et pénétrait de la même façon silencieuse dans la chambre suivante. Il découvrit là, côte à côte, deux grosses masses de nourriture. Cependant sa faim n'était plus suffisante pour qu'il pût les avaler toutes deux. Il hésita un instant, puis enveloppa doucement la plus petite de ces deux sources d'énergie. L'instant d'après, le brouillard s'éloignait dans la campagne, et Pierre Martin dormait toujours aussi profondément dans un lit d'où sa femme avait disparu.

Pierre Martin se réveilla de bonne heure, frais et dispos, et agréablement surpris de n'avoir pas été dérangé dans son sommeil par un malade. Il pensa gaiement ne pas s'être trompé en espérant pour les jours à venir un peu de repos. L'été s'installait, et les paysans ne s'offrent généralement pas le luxe d'être malades quand des tâches pressantes les attendent. La morte-saison allait commencer pour lui et il en était ravi. Il rêva un moment, envisageant de gaies parties de pêches et de baignades, d'où Anne et Michèle rentreraient dorées comme des brugnons.

L'absence de sa femme à ses côtés ne le surprit pas. Elle devait être en train de préparer le petit déjeuner. Tout au plus s'étonna-t-il un peu de ne pas entendre les habituels bruits de casseroles ou la voix joyeuse de Michèle.

Mais deux heures plus tard, Pierre Martin, hagard et affolé, parlementait avec les gendarmes. Les choses n'allaient pas toutes seules. La mortelle inquiétude et le chagrin du docteur ne le rendaient pas patient. Les gendarmes avaient d'abord parlé de départ possible. Que diable, on a vu d'autres femmes quitter leur mari en emmenant l'enfant. Le docteur, dépeigné, les yeux creux, avait répondu d'un ton rageur :

— Et elles seraient parties toutes les deux toutes nues sans doute ? Puisque je vous dis que leurs vêtements sont là, tous. J'ai même retrouvé sur les lits leurs deux chemises de nuit. Alors ?...

Le ton montait. Maintenant, les pandores, devenus soupçonneux et pour qui les miracles n'existaient pas, posaient des foules de questions, fouinaient partout.

— Et ces derniers temps, vous n'auriez pas eu de disputes avec votre femme, par hasard ?

Il était évident que dans l'esprit des gendarmes germait une théorie : le docteur avait, durant la nuit, assassiné sa femme et sa fille et s'était probablement débarrassé des corps en les jetant dans la rivière.

Ils parcouraient la maison, s'attardaient dans la salle de bains, cherchant les traces de sang qu'ils ne pouvaient manquer de trouver. S'ils n'arrêtaient pas immédiatement Pierre Martin, c'est que cette histoire de cadavres disparus les gênait un peu. Mais on les retrouverait sans doute à l'écluse, et alors... Ils partirent enfin, enjoignant au docteur de ne pas quitter Bergeleau.

Le village bourdonnait comme une ruche. Comment ! Hier, le vieux Latour qui se noie stupidement, et aujourd'hui le docteur qui assassine sa famille ! Quelle histoire ! Mais on ne croyait pas beaucoup à cet assassinat. Le docteur était généralement aimé dans Bergeleau. Il n'était certainement pas capable d'une chose pareille. Mais alors, quelle disparition mystérieuse ! Que s'était-il donc passé ? Les discussions passionnées allaient bon train. Des vieilles femmes parlaient de diables et de sorciers. On ne voyait pas d'autre explication.

Pierre Martin rôdait dans sa demeure comme une bête engagée. Son esprit tournait et retournait le problème sans entrevoir la moindre solution. Qu'était-il arrivé à Michèle et à Anne ? Qu'était-il arrivé à Michèle et à Anne ? Il en

devenait fou. Il n'avait rien entendu, rien vu. Ce n'était pas possible ! Et ces abrutis de pandores qui croyaient... Il aurait pu les tuer ! Ah, on pouvait compter sur eux pour découvrir quelque chose. Mais lui, il trouverait. Il n'aurait pas de répit avant de savoir. Et bizarrement, il sentait qu'il ne reverrait ni Anne ni Michèle vivantes. Le chagrin l'écrasait.

Brusquement, il pensa au vieux Latour. Voilà quelque chose d'étrange aussi. Ce vieux... on croyait qu'il s'était noyé. Mais il connaissait la rivière comme sa poche et nageait comme un poisson quasi depuis sa naissance. Et on avait retrouvé tous ses vêtements, juste comme Anne et Michèle. Il y avait peut-être là plus qu'une coïncidence. Il sortit. Il lui fallait voir tout de suite la mère Latour.

La nuit engloutit la campagne. La rivière coulait, noire, large et indifférente. Une petite masse de brouillard, dense, légère, surgit de la berge et s'éloigna, errante dans le vent du soir, en direction de Bergeleau.

Cette nuit-là, des chiens affolés hurlèrent soudainement. Des chats furtifs, glissant dans les herbes sous la lune, s'arquèrent tout à coup, crachant de terreur contre un danger invisible.

Dans l'étable des Bernard, un furieux tintamarre fit se lever le fermier. Les chevaux hennissaient follement, les vaches meuglaient. Le gros taureau rouge à étoile blanche eut un cri presque humain. Le père Bernard arriva comme le bruit finissait, retenant d'une main son pantalon qu'il achevait d'enfiler, brandissant de l'autre son fusil. Une vache manquait. Claudius Bernard éclata en imprécations furieuses :

— Misère de misère ! On m'a volé la Grise ! Tonnerre de Dieu ! La Grise ! Mais comment ? Comment ?

Le vieux s'étranglait. Les fils Bernard arrivaient au pas de course, sabots claquants, les yeux encore englués de sommeil.

Le lendemain, les Bernard racontaient leur malheur à qui voulait l'entendre :

— Une si belle génisse... La Grise... Et qui en promettait du lait... Et on n'avait rien vu, rien entendu, juste ce bruit dans l'étable.

Claudius Bernard, au café, renseignait les curieux :

— Je n'ai rien vu, rien de rien ! Quasiment un miracle ! Et le licou qui pendait, même pas brisé.

Les femmes se signaient. Toutes ces disparitions, le malheur du docteur, le vieux Latour. Pour sûr que le Diable était lâché dans Bergeleau.

Dans l'après-midi, Claudius Bernard, abruti de questions, finissait par dire au docteur que : Pt'ête ben, oui, il avait vu quelque chose de drôle. Quand il était arrivé à l'étable, y avait quasiment un peu de brouillard qui traînait, et pourtant, c'était pas de saison.

Du brouillard hors de saison, du brouillard hors de saison. Pierre Martin tournait la chose dans sa tête. Mais ce n'était pas ça qui pouvait expliquer ce qui était arrivé à Anne et Michèle.

La nuit suivante, un samedi, disparurent deux jeunes filles qui rentraient du bal. Deux petits tas de vêtements abandonnés furent découverts au milieu du chemin. Le lundi matin, on ne retrouvait pas le petit Jean Tigier, non plus que le gros chien de garde enchaîné dans la cour de la ferme. La chaîne et le collier de fer traînaient intacts dans la poussière. Dans la nuit du mardi, le cheval des Raivalon rentra seul à la ferme, tirant sa carriole déserte. Antoine Raivalon, parti à un marché proche acheter un cochon, manquait. Ses vêtements jonchaient le siège de la voiture. Manquait aussi le cochon qu'il aurait dû ramener.

Bergeleau entra dans la terreur. On ne sortait plus la nuit. Les paysans barricadaient leurs portes et posaient le fusil à côté de leurs lits. Les gendarmes, débordés, enquêtaient à longueur de jour. Ils avaient depuis longtemps abandonné leurs soupçons contre le docteur. Assassiner sa femme et sa fille, oui, peut-être, mais sûrement pas tout le monde. Pierre Martin enquêtait lui aussi, interrogeant sans relâche les familles éprouvées. Mais personne n'avait rien vu, rien entendu. On n'y comprenait rien.

Le maire réunit le conseil municipal pour envisager les mesures à prendre. Mais prendre des mesures contre quoi ? Les jeunes parlaient de créer un nouveau maquis et de monter la garde à tour de rôle. Le curé, dans un prêche flamboyant, expliquait à ses ouailles que la colère de Dieu s'abattait sur Bergeleau pour leurs iniquités. Les vieilles priaient.

Arriva le mercredi. Vers 21 heures, Jacqueline Vermeuil rentra à la ferme. Une belle plante de fille, solide, les pieds bien sur terre et pas bête. Interne à l'école normale de la ville voisine, elle venait passer chez ses parents une semaine de congé.

Antonin Vermeuil voulait faire de sa fille une institutrice, chose qui avait en son temps fait jaser dans le village. « Qu'est-ce qu'ils ont à tant se pousser, les Vermeuil, comme si la Jacqueline ne serait pas aussi bien à aider à la ferme. Ce n'est pas tant bon toutes ces études. Et une fille qui va à la ville, on sait ce que c'est... Les Vermeuil

terme. Ce n'est pas tant pour, toutes ces études. Et une fois qui va à la ville, on sait ce que c'est... Les Vermeuil pourraient bien se repentir quelque jour. »

Débarquée du car depuis vingt minutes, Jacqueline Vermeuil marchait vite. Une lettre reçue la veille lui avait appris les accidents survenus à Bergeleau, et, quoiqu'elle ne fût pas peureuse, une vague inquiétude lui faisait désirer rentrer rapidement.

Trouant le noir devant elle, sa lampe de poche éclairait le chemin désert. Dans le lointain, un chien hurlait à la lune. Ce sanglot morne la fit frissonner légèrement et elle pressa le pas. Brusquement, le cri du chien changea de ton. La lamentation désolée se fit frénétique, et... mais oui... le chien maintenant courait et venait vers elle. Elle vit surgir dans la coulée de lumière de sa lampe la bête, terrorisée, courant pour sa vie. Ses yeux fous étincelèrent un instant au passage. Derrière le chien, quelque chose arrivait. Une masse de brume, épaisse, ramassée. Aucun vent de tempête n'aurait pu pousser aussi vite un nuage de brouillard.

Figée sur place, glacée, Jacqueline vit la chose s'arrêter soudain dans la lumière. Le brouillard se tordit, se rétracta, comme frappé d'un mal mystérieux, puis se mit à reculer rapidement. Ça avait l'air... Oh, mon Dieu ! Ça avait l'air... vivant. Jacqueline vit disparaître la chose hors de portée du rayon de sa lampe. Alors seulement, elle se mit à hurler et à courir, sanglotante, vers sa maison.

Au matin, Jacqueline Vermeuil s'était reprise. À la lumière du jour, sa terreur de la veille lui paraissait honteuse. Enfin, avoir fait presque une crise de nerfs pour un morceau de brume qui traînait dans le noir.

Antonin Vermeuil, surpris de l'arrivée de sa fille qu'il n'attendait pas, avait dû débarrer la porte assaillie de coups frénétiques. Abasourdi, le vieux avait reçu dans ses bras une Jacqueline en larmes, s'accrochant à son père comme à la seule chose solide dans un monde de terreur. Obéissant à un vieil instinct, Vermeuil avait calmé sa fille comme il aurait calmé un cheval effrayé. Lui flattant le dos et répétant :

— Eh ben... Eh ben..., sur un ton apaisant.

Mais, lorsque Jacqueline, un peu remise et ayant bu le petit verre de marc à goût de vitriol que son père tenait pour un remède éprouvé, avait raconté son aventure, Antonin l'avait moquée gentiment :

— Allons, allons, Jacquotte, t'as eu peur du noir comme un p'tit, et avec toutes ces histoires, ça se comprend, mais c'que tu racontes, c'est du rêve.

Jacqueline réfléchissait. Du rêve ! Peut-être... Mais elle était sûre de n'avoir rien imaginé. Ce nuage de brouillard avait vraiment l'air bizarre. Pendant un moment, elle avait été persuadée que c'était vivant. Oh, Seigneur ! Jacqueline fut saisie d'un frisson. Qu'est-ce que c'était que cette chose ? On aurait dit que ça poursuivait le chien. Et toutes ces disparitions étranges ! Jacqueline se morigéna. *Allons allons, ma fille, ton père a raison, maintenant, tu rêves vraiment.*

Cependant, une heure plus tard, passait chez les Vermeuil Berthe Nandain, porteuse de nouvelles fraîches. Ce matin, le ramasseur de lait arrivant chez les Granjon n'avait trouvé personne. Les deux frères Granjon, qu'on appelait dans le village les rats blancs, vieillards tordus par l'âge, avares, d'une saleté repoussante, et qu'on accusait généralement d'être fort riches malgré leur apparent dénuement, avaient mystérieusement disparu dans la nuit. On aurait pu penser au crime d'un rôdeur, si l'on n'avait retrouvé, comme dans les autres cas, les loques crasseuses des deux frères. On devait, du reste, découvrir plus tard, lors d'une fouille approfondie effectuée par les gendarmes, des billets de banque et des pièces de monnaie, agglomérés en masse compacte, dissimulés dans une paillasse sordide.

Lorsque Berthe Nandain repartit, nantie elle aussi d'un petit verre de ce marc, orgueil d'Antonin Vermeuil, elle emportait une autre fameuse nouvelle à répandre dans Bergeleau :

« C'te drôle d'histoire arrivée à la Jacqueline. »

Pierre Martin continuait son enquête. Depuis la disparition de sa femme et de sa fille, le docteur, dévoré par un chagrin rongeur, ne vivait que pour un but : découvrir ce qui s'était passé, découvrir le coupable, quel qu'il fût. Cependant, son enquête n'avancait guère. Il avait interrogé, avec une obstination têtue, toutes les personnes touchées elles aussi par la disparition d'un être cher. Sans résultat. Aucune n'avait pu fournir le moindre renseignement utile. Mais, à l'encontre des gendarmes qui, eux, en avaient par-dessus la tête de cette enquête dans le domaine du miracle, il refusait de se laisser décourager.

Après avoir questionné toute la matinée les voisins des rats blancs, il passa dans l'après-midi chez Jacqueline Vermeuil.

En rentrant chez lui, Pierre Martin réfléchissait si profondément qu'il traversait sans les voir les vieilles rues de Bergeleau. Il croisa sur le chemin deux ou trois paysannes et ne répondit pas à leurs saluts empressés. On voulut bien ne pas lui tenir rigueur de cette bizarrerie, mise sur le compte de son chagrin. En réalité, le docteur n'avait même pas remarqué les personnes rencontrées. Il parcourait guidé par un instinct de somnambule le trajet familier la tête prise

dans un tourbillon de réflexions.

Voyons, cette petite Vermeuil n'avait pas l'air sotté et ne semblait rien avoir inventé. Jacqueline avait raconté son histoire avec des mots calmes, précis. Elle ne donnait pas l'impression d'une rêveuse ayant démesurément grossi un incident futile. Son récit avait eu un accent de vérité. Elle avait même cherché, un peu honteuse de sa frayeur, des explications logiques et plausibles à une aventure irréaliste.

Pierre Martin additionnait ses découvertes. Une foule de petits faits arrachés péniblement à des gens qui n'en voyaient pas l'importance s'ordonnaient dans son esprit. Le père Bernard, lors du pillage de son étable, avait remarqué du brouillard dans sa cour. Un autre paysan interrogé avait fait le récit suivant :

Sa maison jouxtait celle des Tigier. La nuit de la disparition du petit Jean, il avait été réveillé par les aboiements furieux de son chien. Il s'était penché à la fenêtre, en chemise, épaulant son fusil.

Une grosse lune ronde éclairait la cour dans ses moindres recoins. Elle était absolument déserte, hormis le chien qui, à ce moment, s'était tapi dans sa niche avec un gémissement peureux. Maudissant son cabot pour l'avoir réveillé, le paysan s'était recouché. Mais avant de quitter la fenêtre, il avait remarqué un peu de brouillard glissant par-dessus le portail. Il ne se serait même pas rappelé l'incident si le brouillard, en cette saison, n'avait été chose rare.

Or Jacqueline avait décrit un morceau de brume dont le curieux comportement l'avait effrayée. Bon. Maintenant, Jacqueline avait vu fuir un chien affolé et hurlant. Ce brouillard étrange semblait poursuivre la bête. Or, dans chacune des maisons marquées par une disparition, on avait pu entendre, à un moment de la nuit, un furieux tapage chez les animaux. Aboiements de chiens, hennissements de chevaux et autres.

Petit à petit, le docteur commençait à entrevoir d'atroces possibilités. Le dernier des faits enregistrés semblait vouloir amener une conclusion si effrayante que Pierre Martin sentait chavirer son esprit. Toutes, absolument toutes les disparitions avaient eu lieu la nuit. À tel point que chez les habitants de Bergeleau, la crainte ne revenait qu'avec le soir. C'était dans le noir qu'on évitait de sortir, c'était au retour de l'ombre qu'on barricadait les portes, c'était la nuit que les gens ou les bêtes disparaissaient. C'était la nuit que Jacqueline Vermeuil avait vu le brouillard. Et cette brume étrange, qui avait donné à la jeune fille une si atroce impression de vie, avait semblé blessée par la lumière, avait fui devant la lumière.

Pierre Martin saisit sa tête à deux mains. Un tourbillon vertigineux emportait ses pensées dans une ronde furieuse. Il avait l'impression de frôler la folie. Une forme de vie... Une forme de vie monstrueuse, inimaginable... Quelque chose qui rôde dans le soir, avale les humains ou les animaux. Une forme de vie silencieuse, peut-être intelligente, qui s'infiltré dans les maisons, qui glisse sous les portes ou par les fentes des persiennes, et qui se nourrit des vivants. Quelque chose de monstrueux, qui dévore la chair et abandonne là les vêtements de ses victimes. Quelque chose qui aurait la forme... qui ressemblerait à... du brouillard.

Le docteur gémit. Ce n'est pas possible, oh mon Dieu... Je deviens fou... je rêve... Anne... Anne et Michèle... mangées par un morceau de brume... ayant servi de nourriture à un monstre...

Oh, mon Dieu ! l'horreur... Ça ne peut pas être vrai... Et tous ces pauvres gens... Mais comment lutter ? Comment lutter contre une chose inhumaine ? Que faire pour protéger les autres ? Si c'est vrai, si ce que je crois est réel, cette atrocité finira par dévorer tous les habitants de Bergeleau, et d'autres villages, après. Il faut faire quelque chose, il faut détruire ce monstre, tuer ce monstre. Mais comment ? Comment ? La lumière ! Il craint la lumière ! Laisser toutes les lampes allumées. Partout. Que personne n'éteigne les ampoules le soir. Que personne ne sorte dans la nuit sans une lanterne ou une lampe de poche. C'est sa lampe de poche qui a protégé Jacqueline. Si je ne me trompe pas, cette chose n'approchera pas des maisons éclairées, les gens seront en sûreté, pour le moment. J'aurai le temps de trouver un moyen d'anéantir ce brouillard. Avertir tout le monde, tout de suite, vite.

L'avertissement du docteur donna lieu à des commentaires passionnés. On n'avait jamais vu une telle agitation dans Bergeleau. Délaissant leurs habituelles occupations, paysans et paysannes s'aggloméraient, formant dans les rues des grappes hérissées de bras gesticulants, où chacun parlait plus fort que son voisin. Il était difficile de se faire entendre tant les avis étaient partagés. Vrai ? Pas vrai ? L'esprit des habitants de Bergeleau digérait mal l'histoire plus que fantastique racontée par Pierre Martin. Cependant les disparitions tenaient elles aussi du miracle et les gens avaient peur. Il était certain qu'au soir, malgré toutes les discussions, chacun allumerait ses lampes et ne les éteindrait de la nuit.

Toutefois, il se trouva tout de même un personnage pour négliger délibérément l'avertissement. Emile Chenevier, dont l'esprit d'économie plus que poussé était bien connu dans le village, fit part de son opinion à sa famille, le soir venu, en ces termes :

— Il y va fort, le docteur, avec ses histoires à dormir debout. Laisser brûler l'électricité toute la nuit ! Oui ben ! Ça coûterait gros une affaire pareille. On voit ben que c'est pas lui qui paie... Et comme ça, y aurait du brouillard qui

mangerait les gens. Ce s'rait ben la première fois qu'on aurait vu ça... Depuis qu'il a perdu sa famille, le docteur, son chagrin lui a tapé sur la tête... Tous ces gens qui disparaissent, moi je crois qu'y a là-dessous quèque mauvaise manigance. Mais du brouillard... C'est ben des imaginations... On éteindra les lumières au coucher, comme toujours, et c'est tout.

Le père Chenevier parlait rarement en vain chez lui. Sa famille avait l'habitude de filer doux. Quelques-uns auraient bien aimé obéir au docteur et avaient peur, mais, une fois couchés, tout le monde éteignit.

Partout ailleurs, les fenêtres brillaient dans Bergeleau. On avait même accroché dans les étables des lanternes à essence qui sifflaient en donnant leur lumière blanche.

Le brouillard avait faim. Il rôdait dans Bergeleau, devinant dans chaque demeure la présence de tentante nourriture, mais contenu au-dehors par la lumière. Il errait dans l'ombre. Sa masse flottante, dense et blanche, contournait prudemment les flaques lumineuses échappées des fenêtres. Il pénétrait dans une cour, glissant par-dessus un portail, et s'éloignait vivement de l'étable où sifflaient les lanternes. Cherchant, cherchant encore, il découvrit enfin une maison toute noire, la ferme des Chenevier.

Au matin, deux des filles Chenevier avaient disparu. Les sœurs Chenevier partageaient à quatre la même chambre, deux dans un lit, deux dans l'autre. Au réveil de la maisonnée, un de ces lits était vide et sur les draps de grosse toile traînaient deux chemises de nuit.

Le père Chenevier n'en fut pas autrement frappé. Les filles ne servent pas à grand-chose, il faut les marier, et qui plus est, les doter d'une pièce de terre. Il préférait de beaucoup ses gars, durs à l'ouvrage, et qui promettaient, tout comme leur père, de veiller au grain.

Il fut toutefois très impressionné par sa femme, épouse jusqu'alors docile et résignée, qui se dressa, droite et dure, avec des yeux secs et brûlants, pour traiter son mari d'assassin et le maudire avec une voix de femme en transe.

Pierre Martin fut tordu d'une rage meurtrière en apprenant la nouvelle. Rage contre la bêtise inhumaine de ce paysan borné qui avait causé, par son entêtement imbécile, la mort de ses deux filles.

Le docteur était d'autant plus furieux qu'il pensait avoir trouvé un moyen d'anéantir le brouillard. Il avait réfléchi toute la nuit au problème, marchant de long en large, fumant à la chaîne cigarette sur cigarette, dont les mégots débordaient de multiples cendriers. En fait, ce fut en craquant une allumette qu'il trouva la solution. Le feu ! Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Si ce monstre craignait le jour et la lumière, il serait certainement détruit par les flammes. Mais la manière de s'y prendre ? Il ne fallait certes pas espérer qu'en allumant un foyer dans la campagne, ce brouillard qui fuyait la plus petite lueur viendrait obligeamment s'y rôtir. Non. Un lance-flammes ! Voilà ce qui serait nécessaire. Mais où le prendre ? Puis, Pierre Martin se rappela que le maire, au moment de la débâcle allemande, avait ramassé un important stock d'armes qui dormait encore actuellement dans une des salles de la mairie. Il tenait le moyen.

Dans l'après-midi, Pierre Martin mit le village au courant de son plan. Il enjoignait aux paysans non seulement de rester eux-mêmes à l'abri à la lumière, mais également d'enfermer dans des lieux éclairés tous les animaux. Il était nécessaire, afin que le brouillard tombât dans le piège, qu'il ne puisse se nourrir dans Bergeleau.

Tout près de la rivière qui roulait calmement ses eaux noires et lourdes, le docteur attendait. Depuis une heure déjà le soir était tombé et Pierre Martin guettait dans l'ombre. L'attente usait ses nerfs. Le battement sourd de son cœur lui martelait les côtes. Près de lui, un gros bâtard de ferme enchaîné à un pieu profondément enfoncé dans le sol formait une tache sombre dans l'herbe. Cette bête au poil bourru, mauvaise et tout en crocs, devait avertir Pierre Martin de l'approche du brouillard.

Depuis un bon moment déjà, le chien avait cessé de tirer sur sa chaîne et s'était allongé, le museau sur ses pattes. Le calme accueillant de la nuit, si semblable à toutes les nuits d'été, engourdissait la campagne. La musique stridente des grillons exaspérait le docteur. Par moments, le plouf distinct d'une grenouille dans les roseaux le faisait sursauter. Un jaune croissant de lune laquait de reflets d'huile l'eau noire de la rivière. Difficile de croire, pensait le docteur, que dans ce grand repos nocturne, quelque chose d'horrible rôdait.

Pierre Martin écarquillait tant les yeux dans le noir, afin de saisir l'approche d'une tache de brume laiteuse, que par instants, il ne voyait plus rien. Il pivotait fréquemment sur lui-même, son arme braquée, sa grande crainte étant d'être surpris de dos. Il s'étonnait de cette attente si longue et craignait par moments que l'un des paysans n'eût pas pris les précautions voulues. Si le monstre trouvait quelque pâture au village, le piège serait tendu en vain.

Après mûres réflexions, il avait décidé de prendre sa garde auprès de la rivière. La première victime, le vieux Latour, avait disparu alors qu'il relevait ses nasses et Pierre Martin supposait que le monstre avait son repaire près de l'eau.

L'attente durait. Le chien, remuant à peine, faisait cliqueter doucement les anneaux de sa chaîne. Le docteur sentait en lui, bizarrement mêlées, l'exaltation et la peur. Sa peau fourmillait de mille petits nerfs jusqu'ici inconnus.

Alors, brusquement, la peur engendrée par ce guet trop long le quitta, le laissant calme et décidé. Le chien venait de bondir soudain, tirant frénétiquement sur sa chaîne. Les poils du cou hérissés, la bête grondait sourdement, puis se mit à glapir. Le pieu oscillait sous la traction. Puis le chien, renonçant à la fuite impossible, se tapit au sol, grelottant et essaya désespérément de s'enfuir dans l'herbe.

Et Pierre Martin vit venir sur lui le monstre. Nuage de brouillard très blanc, léger dans le soir, qui approchait sans hâte de l'homme et du chien.

Une barre de flammes rugit, trouant et éclaboussant la nuit de sa rouge fureur. La lance braquée par la main crispée du docteur crachait sa mort liquide. Et là où dansait la masse blanche du monstre né de l'eau, quelques lambeaux de brume se tordaient dans les flammes.

Le docteur, tordu de haine, poursuivit chaque traînée de ce brouillard maudit. Les flammes jaillissantes effacèrent la moindre de ces petites fumées, l'une après l'autre. Puis, il n'y eut plus rien, rien que le feu crachant dans la nuit délivrée, et Pierre Martin se rendit compte que depuis un moment, il hurlait.

## Une caisse de pruneaux

Oh, écoutez, m'sieur, je commence à en avoir marre de répéter toujours la même chose. Ouais, je sais. L'Union entière veut savoir, etc. Mais je vais vous dire, vous êtes peut-être pas le premier, parce que cette foutue histoire, je l'ai racontée au moins un million de fois. Elle s'est étalée sur tous les écrans des mondes. Vous croyez vraiment qu'y a encore des mecs à pas la connaître ? Bon, bon, d'accord. C'est pour le magazine des colons, et beaucoup d'entre eux sont trop isolés dans la brousse pour avoir un écran. Moi, je veux bien. OK. Je vais vous la sortir encore une fois.

Pour bien piger, faut d'abord que je vous dise qu'oncle Jem est entêté. Voilà. Mais pas entêté comme les gens qu'ont simplement la tête dure, oh non ! Entêté que c'est à n'y pas croire. Vous pouvez pas imaginer ça ! Oncle Jem, c'est comme une tique des marais. Vous connaissez ? Elles vous enfoncent la tête sous la peau, et elles crochent. Après ça, vous pouvez toujours les couper en deux, la tête reste plantée, et elle continue à mordre. Oncle Jem est comme ça. Paraît que dans les vieux temps, sa famille s'appelait Breton. Y dit que ça explique. Pour moi, ça explique juste qu'il est testard comme une satanée bourrique, et c'est tout.

Oncle Jem possède la plus grande boutique de comestibles galactiques de la Terre. On vend de tout, là-dedans, des trucs qui viennent de tous les coins possibles et imaginables. Des poires vénusiennes, si formidables qu'on a l'impression de jamais rien pouvoir manger d'autre de sa vie, et des saloperies comme ce chemut de Gavin qui pue tellement que je voudrais même pas le renifler, mais y a des types qui s'en régalent.

Et y faut vraiment que notre boutique soit à la hauteur, parce qu'avec le caractère d'oncle Jem... Y a des clients, des fois, qui se retrouvent dehors avant d'avoir eu le temps d'ouvrir la bouche ! Quand y se fout en rogne, oncle Jem a tout de la tornade. Y fait le vide rien qu'en soufflant par les naseaux.

Ce jour-là, on avait reçu tout un lot de marchandises en provenance du Grand Chien, et j'avais trimé dessus toute la matinée. Vers 11 heures, j'avais presque fini le boulot, et voilà que je dégotte une caisse qu'était pas portée sur le bordereau. Je fouine un peu, et je m'aperçois qu'en fait, elle était portée nulle part. Pas de fiche de douane, pas de visa du contrôle alimentaire, rien du tout quoi. J'en revenais pas. C'est plutôt rare, des trucs comme ça. Y a pas de marchandise qui échappe aux tampons, cachets, choses et machins, sans compter les tonnes de papelards à vérifier.

Quand j'ai été bien sûr que cette sacrée caisse était là, toute seule, comme un bébé abandonné, j'ai appelé oncle Jem. Je m'attendais à quelque chose de chouette. Oncle Jem aime pas ce qui l'embête, et toute la paperasserie des contrôles, ça l'embête, je vous le dis. Remarquez que je le comprends. Faites une erreur là-dedans, et toute la galaxie vous dégringole sur le crâne. Y sont plus enquiquinants que permis, ces gars.

Comme de juste, il a commencé par m'engueuler un bon coup, histoire de se soulager. Mais il a bien dû se rendre à l'évidence. Pas le plus petit brin de pièce justificative.

Oncle Jem tournait autour de cette caisse comme un gros ours, soufflant et reniflant. Il défilait entre ses dents toutes les injures connues, et même d'autres, qu'il avait dû inventer tout seul. Je me défends en jurons, mais oncle Jem enterre n'importe qui. L'est capab' de jurer pendant trois heures de rang, sans jamais se répéter une seule fois.

À la fin, y s'est décidé. On allait l'ouvrir, cette bon Dieu de caisse, histoire de voir ce qu'elle avait dans le ventre. Mais là, ça a été un autre cirque !

Imaginez une grosse boîte rectangulaire, pesant bien ses trente kilos, lisse comme de l'ivoire, et comme soudée en un seul bloc. Oncle Jem essaie dessus tous les outils du magasin, sans même l'érafler une miette. Alors le voilà qui empoigne la hache, et qui se met à cogner à tour de bras. Fallait voir ça ! La caisse valsait sous les chocs, et oncle Jem la poursuivait tout autour du magasin, en tapant comme un bûcheron payé à la pièce. Quand y s'est laissé tomber sur une chaise, soufflant comme un phoque, la figure cramoisie et les yeux hors de la tête, j'ai mis à profit une petite idée qui m'était venue entre-temps. En cinq minutes, je l'avais ouverte. Y avait tout bonnement un plateau qui coulissait, mais si bien emboîté dans les rainures qu'on n'y voyait que du bleu. Oncle Jem ronchonait tout ce qu'y savait.

À mon sens, on s'était donné bien du mal pour pas grand-chose. Y avait rien d'autre, là-dedans, qu'une pelletée d'espèce de pruneaux noirs et luisants, un peu racornis, comme si on les avait laissés trop longtemps au soleil. Ça me faisait pas envie le moins du monde. J'ai jamais pu blairer les pruneaux. En plus, ça répandait une odeur sucrée,

poisseuse, qui me donnait envie de dégobiller.

Oncle Jem en prend un dans ses doigts, le tourne, le retourne.

— Tu veux pas en goûter un ? qu’y me fait.

— Sûrement pas !

— Ben alors, j’y vais y tâter.

— Touche pas à ça, que j’y lui dis. Tu sais foutre pas ce que c’est !

Y me lance un coup d’œil mauvais.

— Justement. Comment tu veux que j’y vende cette camelote, si je sais pas ce que c’est ?

— T’es pas obligé de la vendre. D’abord, t’as pas le droit d’empoisonner tes clients, t’as pas de permis pour.

Y se gonfle comme un dindon en colère.

— Empoisonner ! Empoisonner ! Je vends que d’la bonne marchandise, tu sauras. Et ce truc-là, ça sent plutôt bon.

— Ça sent bon, que je gueule ! Ça pue, oui, et bougrement. Je donnerais pas ça à un chien, si tu veux savoir, j’aurais trop peur qu’il en crève.

J’aurais bien mieux fait de me taire. Je l’avais braqué.

— Je fais c’que j’y veux, qu’y dit froidement, et y fourre le pruneau dans sa bouche.

Je le regardais mâchouiller. D’une seconde à l’autre je m’attendais à le voir tomber raide. Pas du tout. Y se lève, y ramasse la caisse, et y va la coller dans la resserre.

— Pas mauvais, qu’y dit, ça se vendra sûrement bien.

Je savais bien qu’il avait pas l’intention d’en vendre, de ces sacrés trucs, pas avant de savoir vraiment ce que c’était, en tout cas. Et je savais aussi qu’y devait être bien emmerdé d’en avoir bouffé, mais c’était un gars à crever sur place avant de l’avouer.

Je l’ai pas quitté de l’œil de la journée. J’avais décidé de l’embarquer d’urgence pour la clinique des maladies extraterrestres au premier symptôme. En l’assommant d’abord, au besoin. Un truc plus simple que de discuter avec lui. Mais rien ne s’est passé. Le soir, il a bouffé comme trois lions, sans avoir l’air de se biler une miette, et je me suis dit que tout allait bien. J’étais plutôt soulagé. J’aime bien oncle Jem, même si on s’engueule tout le temps. Dans le fond, c’est un chic type.

On s’est couchés de bonne heure, parce que c’était samedi, et le dimanche, on va toujours à la campagne. On a une petite baraque, près de la rivière. Un coin bien plaisant. Oncle Jem dit que c’est bon pour ses nerfs. Bon pour sa flemme, ouais ! Y ne fait rien d’autre que de lézarder toute la journée au bord de l’eau. Y prétend qu’y pêche, mais y risque pas de faire grand mal aux poissons. Pour ça, faudrait d’abord qu’y se réveille.

Le lendemain matin, je suis allé le secouer. Voir oncle Jem se lever tout seul, ça n’existe pas. Un tremblement de terre lui ferait même pas ouvrir un œil. L’ange du Jugement, va falloir qu’il en mette un coup, avec sa trompette, s’y veut pas qu’oncle Jem manque à l’appel.

La chambre de l’oncle était dans un drôle d’état. Le lit avait tout l’air d’avoir été ravagé par un troupeau de shamalks, et y avait au moins trois ou quatre trucs cassés, cendrier et autres.

— J’ai dû avoir un cauchemar, qu’y me dit en se frottant les yeux.

— Sûrement, je lui dis, tu bouffes trop !

Du coup, y s’est réveillé pour de bon, et y s’est mis à gueuler comme un âne rouge. Ça lui faisait du bien. À moi aussi. Rien de tel qu’une bonne petite rogne pour commencer la journée.

J’ai préparé la bouffe sur le petit fourneau de la baraque, comme d’habitude. C’est toujours moi qui me tape le boulot. Y avait du poisson frais péché, ça embaumait. L’ennui, c’est que ça avait beau embaumer, pas d’oncle Jem. Et ça, c’était plutôt pas ordinaire ! En temps normal, oncle Jem vous renifle l’odeur de la bectance à dix parsecs de distance. À peine si j’ai le temps de mettre le beurre dans la poêle, et il est déjà là, à râler parce que c’est pas encore prêt.

J’ai filé jusqu’à la rivière, voir un peu s’y avait moyen de le récupérer.

Son coin de pêche était bien paisible, sa ligne traînait dans l’eau, et son vieux chapeau de paille avait l’air tout abandonné au pied d’un arbre. Mais d’oncle Jem, pas trace. Alors là, j’ai commencé à me faire de la bile. Je me demandais s’il avait pas eu un étourdissement, ou quelque chose comme ça, et si y s’était pas foutu tout bonnement dans la flotte. J’ai commencé à fouiner partout, en braillant des « oncle Jem, oncle Jem » dans tous les azimuts.

Y avait bien un quart d’heure que je le cherchais, inquiet comme tout, lorsque j’entends un drôle de bruit dans les roseaux, comme si une grosse bête se traînait par là, et, tout d’un coup, je vois surgir la tête d’oncle Jem entre les tiges.

De saisissement, j’ai failli dégringoler sur les fesses. Y faisait une bobine, mais une bobine !



Oncle Jem est un gros type, mais ia, son corps s etait comme allonge, aminci. Les bras bien collés aux flancs, les pieds joints, il avançait sur le ventre, en se tortillant et en ondulant, laissant derrière lui un grand sillage de roseaux écrasés. Il levait un peu la tête, et ses yeux étaient à peu près aussi expressifs que des morceaux de verre. J'en avais la mâchoire qui se décrochait ! Plus moyen de la refermer.

— Mais, oncle Jem... , je bafouille.

Y me regarde, les yeux glacés, et sa tête se hausse un brin plus haut.

— Ssssssssh ! Y fait. Ssssssssh !

Et y se remet à avancer vers moi en ondulant.

J'étais cloué là comme si on m'avait pincé dans un piège à glu. Impossible de seulement agiter le petit doigt. Je pouvais même plus penser, tellement j'avais la trouille. On aurait dit que mon cerveau se liquéfiait.

Il était pas à un mètre de moi quand j'ai réussi à secouer cette espèce de transe. Je me suis mis à courir comme un dératé, hurlant de toute la force de mes poumons avec l'impression d'avoir l'enfer à mes trousses.

Une bonne demi-heure plus tard, j'étais dans la cabane, encore à claquer des dents et à pas pouvoir mettre deux idées ensemble, et voilà-t-y pas qu'oncle Jem passe la porte, sur deux jambes comme vous et moi, l'air tout naturel.

— Nom de Dieu, qu'y fait, t'as encore laissé brûler le poisson !

Ça a été un drôle de casse-graine.

J'arrivais pas à avaler une bouchée, louchant à la dérobée sur oncle Jem qui s'empiffrait, crachotant des arêtes par-ci par-là, les yeux brillants de bonne humeur. Je ne savais plus quoi penser. Y en avait sûrement un de nous deux de malade, mais lequel ? Peut-être que j'avais eu des hallucinations, après tout. Oncle Jem paraissait tout ce qu'il y a de normal.

— Ça a bien marché, ce matin ? je lui demande.

— Ouais. Le poisson mordait pas tellement, mais j'ai rudement bien dormi.

Là-dessus, y bâille un grand coup.

— J'ai encore un brin sommeil, on dirait, qu'y me dit en se levant. Je vais faire un petit sieston. À mon idée, qu'il ajoute, en regardant la vaisselle sale, tu devrais nettoyer un peu.

Eh oui, tout était correct. Comme d'habitude, oncle Jem avait envie de ronfler, et y me laissait le boulot.

Pendant qu'y roupillait, j'ai cavale jusqu'à la rivière, histoire de me faire une idée plus juste de la chose. Mais j'avais pas rêvé, je vous le dis, parce que la grande piste de roseaux écrabouillés, elle était bien là, visible comme le nez au milieu de la figure.

Je me suis allongé au bord de l'eau, et, tout en suçotant un brin d'herbe, j'ai commencé à réfléchir un grand coup. Quelque chose ne tournait pas rond, mais quoi ? J'ai ruminé ça dans tous les sens, et au bout d'un petit moment, j'avais à peu près pigé ce que je devais faire.

Je retournais à la cabane mettre à exécution mon petit plan, quand, au détour d'un buisson, je tombe sur oncle Jem. Je l'avais laissé sur son lit, bien tranquille, dormant comme un bébé, et il était là, à quatre pattes, le nez collé à terre, comme en train de renifler.

— Arrrough, y fait quand y me voit. Arrrough ! Arrrough !

Et il bondit.

Je me suis retrouvé assis à la fourche d'un chêne. Encore maintenant, je ne sais pas très bien comment je m'y étais pris pour grimper là-haut.

Oncle Jem tournait et retournait sagement autour de l'arbre, en poussant de grands « Arrrough, Arrrough ». Un vraiment sale bruit. De temps en temps, il se dressait contre le tronc, grattant et faisant voler des morceaux d'écorce. Ça aurait pu être comique, mais je vous garantis que je n'avais pas du tout envie de rigoler. Il n'arrêtait pas d'aller et venir, l'air mauvais, crachant ces espèces de cris rauques. J'en avais la chair de poule. Je commençais à me demander si j'allais rester coincé sur mon chêne jusqu'au Jugement dernier, quand oncle Jem se décide à s'allonger bien à plat, la tête entre les bras, sans cesser de me guetter. Puis ses yeux papillotent deux ou trois fois, et que je sois pendu s'il ne s'endort pas bien peinarde.

Il ronflait comme un orgue lorsque je me suis laissé glisser à terre, en douceur, et que j'ai décaré sur la pointe des pieds. J'avais dans l'idée de discuter une miette avec l'oncle, mais pour ça, il me fallait un petit outil.

Je suis revenu de la cabane, toujours en douce, l'air d'un sioux qu'aurait eu la trouille de seulement froisser un brin d'herbe. J'espérais retrouver ma belle au bois dormant sous son chêne. Mon œil ! Oncle Jem s'était encore fait la paire !

Je l'ai cherché et recherché pendant au moins deux heures. Je me faisais un sacré mouron, je vous le dis. Avec ces crises, il pouvait lui arriver n'importe quoi. Le coin était isolé, je veux bien, mais il était possible, tout de même, qu'il rencontre un chasseur, ou un pêcheur embusqué derrière sa ligne. Imaginez la tête du mec qui verrait oncle Jem lui arriver dessus en faisant « Ssssssssh » ou « Arrrough ». Un bon Dieu de sâchis, non ?

Plus le temps passait, plus je me faisais de la bile. Mes arpions n'en pouvaient plus, et j'avais la gorge en feu à force de clamer des « oncle Jem » à tous les vents. Je me suis laissé tomber à terre, la tête entre les mains. J'étais vraiment tout ce qu'il y a d'enquiquiné.

Et c'est là que j'ai entendu des « clap, clap », au-dessus de ma tête, « clap, clap » !

Je lève le nez, et je me frotte les yeux trois ou quatre fois, parce que je n'étais pas trop sûr de bien y voir. Oncle Jem planait à trois mètres du sol !

Il agitait les bras, tantôt vite, tantôt lentement, tournait, montait et descendait. Et tout en voltigeant ainsi, il happait les insectes au passage, à droite, à gauche, aussi vite qu'il le pouvait. Sa mâchoire se refermait à grands coups secs. « Clap ! Clap ! » Un sacré spectacle !

Je lui ai couru après pendant une éternité. Lui, volant à toute allure, clappant les insectes, et moi, galopant à ses trousses. Comme de juste, tous les trois mètres, je me cassais la figure, parce que je regardais en l'air, et non à mes pieds. Oh, vous pouvez vous marrer en douce, je ne trouvais pas ça rigolo, moi, je vous le jure. J'en aurais plutôt chialé. Oncle Jem se prenant pour un petit oiseau. Et ça lui réussissait, en plus. On aurait dit qu'il n'avait fait que ça toute sa vie !

La suite, vous la connaissez. Il a fini par redescendre, pour choquer un beau ver bien gras, et je lui ai collé un bon coup de matraque derrière le chignon. Puis j'ai livré à la clinique des maladies extraterrestres un oncle gentiment saucissonné, accompagné d'une pleine caisse de pruneaux racornis à odeur douceâtre.

Eh oui, les pruneaux !

On ne saura probablement jamais comment cette caisse, destinée au Centre de recherches, s'est trouvée mêlée aux marchandises d'oncle Jem. Ça a fait un bon Dieu de chambard, mais sans grand résultat. D'avoir viré une dizaine de types du Déchargement n'a pas éclairci le mystère, personne n'a voulu se reconnaître coupable.

La caisse venait d'UM 5, un petit monde qui se baguenaude du côté d'Ursa Major. Et les pruneaux, à ce qu'y paraît, c'est une espèce de parasite. Vous le bouffez, et y devient votre colocataire. Paraît aussi qu'y répandent une odeur attirante, pour certains. Moi, je veux bien, j'suis pas contrariant. Mais si je vous dis que ça puait, ça puait, croyez-moi sur parole.

Non, y n'est pas intelligent, pas vraiment. D'après ce que les toubibs m'ont expliqué, il a juste une sorte d'instinct, et y peut plus ou moins diriger son partenaire, surtout pendant le sommeil.

Seulement, vous comprenez, chez l'oncle, ce parasite y n'était guère en pays de connaissance. En fait, y pigeait rien à rien. Alors y s'est mis tout bonnement à imiter l'un après l'autre les animaux de sa planète d'origine, dans l'espoir de découvrir enfin que'que chose qui colle, probab'. Avec oncle Jem qui passe sa vie à roupiller, il l'avait belle, ce pruneau à la gomme. Ça aurait pu durer encore longtemps comme ça.

Les gars de la clinique se sont tout de suite mis au boulot pour débarrasser l'oncle de ce sale truc. Ça a pas traîné. Une petite opération de rien du tout, et on n'en parlait plus. C'est après, seulement, que ça c'est gâté.

Eh oui, oncle Jem est toujours là-bas, et je vous prie de croire que ça lui fait pas le moins du monde plaisir. Il arrête pas de brailler. Chaque fois que je vais le voir, je l'entends glapir avant même d'avoir mis le pied dans l'ascenseur. Dans ces couloirs dallés, ça résonne ! Vous pouvez pas imaginer ça ! On pourrait croire que cette foutue clinique est pleine d'oncles Jem au comble de la rogne.

Oh, y peut toujours gueuler, c'est pas encore demain qu'y va sortir, ça non !

Vous comprenez, avec son parasite, oncle Jem s'était lancé dans la fantaisie. Voler comme un petit oiseau, c'était pas dans ses habitudes, je peux vous le jurer. Or les toubibs prétendent que ce pruneau, y n'a rien pu faire faire à l'oncle que celui-ci soit pas déjà capab'd'accomplir tout seul. Vous y êtes ? Qu'un mec puisse voler, ça les intéresse, ça les intéresse même bougrement, et y z'ont pas l'intention de relâcher oncle Jem avant d'avoir pigé comment il s'y est pris.

L'ennui, c'est que l'oncle, sans son parasite, il a exactement les mêmes capacités pour la voltige qu'avant. Entre nous, à peu près celles d'un fer à repasser.

# Le Laxxi

Le tentacule de Jrll siffla de mépris.

— Est-ce que tu es réellement assez stupide pour n'avoir rien compris aux explications du commandant ? Ou plutôt, ajouta-t-il, son appendice ondulant sarcastiquement, dis-moi que, comme à l'accoutumée, tu n'étais pas réceptif et que tu n'as rien entendu.

Axxl replia légèrement son bras cylindrique. Vaguement honteux, il exprima à l'adresse de Jrll :

— Tu as raison, je n'étais pas réceptif, mais, fit-il, et les petits mouvements saccadés de son tentacule exprimaient ses regrets, je pensais à Ittl juste à ce moment.

L'appendice de Jrll ondoya :

— Nous y voilà ! Je l'aurais parié ! Tu ne fais plus que des sottises depuis que tu ne cesses de rêver à cette maudite femelle ! Je t'accorde qu'elle a l'œil le plus grand de Xrry et que son tentacule est du rose violacé le plus délicieux, mais, ajouta-t-il, son bras sinueux sifflant furieusement, tu sais bien que c'est une garce qui passe son temps à allumer les mâles pour ne jamais rien leur accorder. Mon pauvre vieux, fit-il, plus doux, tu devrais savoir que tu n'as aucune chance d'enrouler ton tentacule autour du sien. Cesse de penser à Ittl sans arrêt, ou tu vas t'attirer des ennuis. Tu as failli bousiller un transport la décade dernière et je parierais bien que c'était parce que tu rêvais à l'œil d'Ittl au lieu de regarder le terrain d'atterrissage. Le commandant a bien voulu passer dessus en supposant que tu étais surmené, mais encore un truc comme ça et tu vas te faire virer de la compagnie !

L'appendice d'Axxl se replia et vira doucement au noir-bleu, exprimant ainsi qu'il reconnaissait le bien-fondé des reproches de son camarade. Pour masquer sa gêne, il fixa l'écran transmetteur qui reflétait actuellement le vide interstellaire, piqué d'étoiles proches ou lointaines. Le transport ronflait doucement et trépidait, lancé comme un boulet à travers l'espace.

Jrll fit siffler son tentacule, tirant ainsi son coéquipier de sa méditation morose.

— Ne recommence pas à bayer aux étoiles, écoute-moi plutôt et je vais t'expliquer en quoi consiste notre mission. Est-ce que tu sais seulement que nous avons embarqué un Laxxi dans la cale ?

L'appendice d'Axxl s'agita à petits coups. Il savait.

— Bon, reprit Jrll. Tu dois savoir aussi que l'équipe de Sbbl a découvert il y a deux décades une nouvelle planète où il semble que les Laxxi puissent s'acclimater et trouver leur nourriture. Nous en avons terriblement besoin, parce que les planètes X1 et X2 où sont actuellement élevés les Laxxi ne vont bientôt plus suffire à les nourrir. Ces Laxxi sont prodigieusement gloutons !

— Oui, fit Axxl, revenant pour une fois aux choses sérieuses. Je sais que la compagnie a mis tout en œuvre ces derniers temps pour trouver une planète qui puisse convenir aux Laxxi. J'ai entendu dire que la situation devenait critique.

— Plus que critique, répondit Jrll. Les Laxxi des planètes X1 et X2 commencent à mourir à un rythme hallucinant faute de nourriture, et dis-moi un peu ce que nous mangerons si nous ne pouvons plus élever les Laxxi. C'est pourquoi notre mission est très importante. Nous allons déposer le Laxxi qui est dans la cale sur la planète que nous avons baptisée X3. Dans trois décades exactement, nous reviendrons le chercher. Si le Laxxi est en vie, où qu'il soit, il entendra l'appel et il viendra. S'il vient, cela signifiera qu'il a trouvé à se nourrir pendant les trois décades et nous pourrons alors amener les autres sur X3 à pleins transports. S'il ne vient pas, cela voudra dire qu'il est mort et partant qu'il n'a pas pu trouver de nourriture, ou que la planète, malgré nos calculs, ne lui convient pas. Auquel cas il ne restera plus à la compagnie qu'à trouver un autre X3. Mais il faut espérer que ça marchera, cette planète doit lui convenir. Il n'y a pas de raison pour que nos techniciens se soient trompés.

Filant à travers l'espace, ronflant et trépidant faiblement, le transport de Jrll et d'Axxl, emmenant dans sa cale le Laxxi, se dirigeait tout droit vers la Terre.

L'aube se levait sur la ville. Un jour trouble, diffus, s'installa dans le ciel. Une vague luminosité grise, encore maladroite, s'éclaircit peu à peu. L'est rosissait.

Dans le petit square, un oiseau dissimulé sous les feuilles d'un arbre s'éveilla. Il se secoua, s'ébroua, lissa du bec les plumes de ses ailes et, tendant le cou, lança dans le matin naissant les premières notes timides de sa chanson. Un autre répondit, un autre encore. Peu à peu, les cris d'oiseaux à plein gosier réveillèrent le silence du jardin endormi, tandis que le soleil escaladait en lueurs d'incendie les bornes de l'horizon.

Dans les rues de la ville, les balayeuses municipales circulaient encore, dans le chuintement mouillé de leurs brosses courant sur l'asphalte. Derrière leur passage, les artères lavées s'éclairaient d'une luisance bleue de dos de poisson.

Un fracas de poubelle traînée se brisa en vague sonore. On entendait par à-coups le camion des éboueurs ronfler, s'arrêter, repartir. Les poubelles résonnaient, leurs flancs métalliques cabossés de chocs. La voix d'un homme s'accrocha dans l'air immobile, décuplée par le silence frais du jour naissant. La ville s'éveillait.

Dans l'avenue qui bordait le square, une voiture démarra dans un rugissement de moteur. Sa clameur ronflante couvrit un instant les cris perçants des oiseaux et tira le Laxxi de son assoupissement. La protubérance rougeâtre qui se hérissait au centre de son dos s'agita, avec de lents mouvements bourgeonnants. Il était tapi sous l'épaisse bordure de buis qui cernait le square, et sa teinte terreuse se confondait parfaitement avec la couleur brun sale du sol. Un peu plus gros qu'une tortue de bonne taille, il en évoquait assez bien l'aspect, en admettant que la tortue eût été plus plate que nature, et ait possédé au centre de sa carapace un promontoire conique et visqueux.

Il avait atteint la ville dans la nuit, guidé par le puissant afflux vital qui en sourdait. Ses dix pattes griffues propulsant sa carapace plate et ronde à une allure vertigineuse, il avait parcouru les rues, pour se réfugier enfin sous la haie de buis touffu du square, un étrange instinct du danger lui commandant de se dissimuler.

Il remua légèrement, ses griffes raclant le sol. Une faim vague, encore imprécise, s'éveilla en lui, dissipant peu à peu les dernières brumes d'engourdissement. Sa protubérance conique pivota en tous sens, quêtant la nourriture possible.

Le Laxxi s'affola. De tous les coins de la ville, il sentait déferler vers lui une incroyable marée de fluide nourricier. Un mouvement de rame de ses dix pattes ancrées dans le sol le projeta en avant, lui faisant quitter l'abri de la haie. Le sommet de sa protubérance rougeâtre qui s'ouvrait en entonnoir dégorgea un flot de liquide visqueux. De la nourriture ! de la nourriture partout ! dans toutes les directions ! Il se tassa d'aise sur le sol, s'aplatissant et repliant ses pattes sous son ventre. Il savait, sans risque d'erreur, qu'il était le seul Laxxi dans ce lieu.

Des souvenirs vagues le traversèrent. Il eut la vision d'une planète morne, où le flux vital était rare et les Laxxi nombreux. Il se souvint d'un jeûne prolongé, de la venue des « Maîtres » dont la présence lui était bonheur et joie. Les Maîtres l'avaient gavé de nourriture, avant de le jeter dans un endroit sombre et vide où il avait dormi, dormi, assimilant béatement le fluide de vie dont il était gorgé. Il se rappela la longue route parcourue dans la nuit, guidé par l'odeur vivante qu'il sentait proche, après que les Maîtres l'eurent déposé dans ce lieu. Et maintenant la nourriture était là, si abondante qu'elle lui paraissait inépuisable, et il n'y avait ici nul autre Laxxi pour la lui disputer. Il se sentait parfaitement heureux.

Sa faim grandit, et dans le même instant, il détecta un flux nourricier qui s'approchait rapidement. Un obscur instinct de prudence lui fit regagner la haie. Il attendit.

Maugréant et ronchonnant, traînant des pieds, le jardinier traversait le square. Mal réveillé, ses petits yeux noyés d'ivrogne encore collés des mucosités jaunâtres du sommeil, il maudissait son travail, le square, la municipalité qui ne pouvait laisser un honnête homme boire tranquillement un petit coup, et les habitants de la ville en général. Il avait reçu la veille même des reproches au sujet du square qui était mal entretenu et de son penchant marqué pour la bouteille. Comme s'il restait autre chose à un vieil homme solitaire que la chaleur humaine des bistrots et le bonheur retrouvé après un certain nombre de petits verres ! Tous des salauds ! Grommelant entre ses dents, laissant fuser de temps à autre un juron bien senti, il englobait dans la même haine tout le genre humain.

Dépenaillé, sale à un point extrême, il traînait maussadement d'une main son balai de brindilles, grattant de l'autre son crâne chauve encroûté de plaques de crasse. Il atteignit la haie où se dissimulait le Laxxi, qui braqua rigidement sa protubérance conique, aspirant la vie.

Le vieil homme vit passer devant ses yeux un éblouissant soleil blanc et tomba le nez en avant, avec une mollesse abandonnée de sac de sable, parfaitement mort.

Le Laxxi s'imprégna délicieusement du fluide nourricier, et sa faim apaisée désira le repos. Il s'affaira. Les griffes aiguës de ses dix pattes creusèrent la terre molle, la rejetant sous lui à une vitesse vertigineuse. Il s'enfonçait dans le sol comme un clou chauffé dans une motte de beurre, un peu à la manière d'un crabe s'enfouissant dans le

sa mie numide a maree basse. En tres peu de temps, le Laxxi ne fut plus visible. Seule emergeait sa protuberance visqueuse, elle-même engluée de terre.

La mort du vieil ivrogne qui entretenait le square ne fit pas beaucoup de bruit. À peine un entrefilet de quelques lignes dans un journal local :

« Un cadavre dans le square Maillet.

Ce matin de bonne heure, des ouvriers se rendant à leur travail ont découvert le cadavre d'un homme âgé le long de la haie du square Maillet. La victime a été identifiée. Il s'agit d'Antoine Taberon, soixante-sept ans, jardinier. La mort a été attribuée à des causes naturelles. »

Il y eut bien peu de personnes à remarquer l'entrefilet, encore moins à s'intéresser à la mort du jardinier.

Quelques mots prononcés dans les bistrotts qu'il fréquentait habituellement. La colère d'un patron de café où Antoine Taberon avait laissé une assez belle ardoise. La municipalité fit paraître une annonce pour recruter un nouveau jardinier et ce fut tout.

Il fallut trois jours pour que la ville commence à s'émouvoir. À ce moment, on totalisait une dizaine de morts, d'âges et de sexes variés, et tous découverts dans le square. Le fait que ces décès successifs ne puissent qu'être attribués à des causes naturelles n'arrangeait pas les choses. Un journaliste local, assez fouineur, remarqua le premier cette avalanche de morts localisée en un point précis et en tira la matière d'un petit article qui mit le feu aux poudres.

Deux jours plus tard, il y avait cinq cadavres supplémentaires et les journaux de la capitale jugèrent l'affaire assez importante pour détacher vers Raincourt une brochette d'envoyés spéciaux. Les quotidiens titrèrent : « Epidémie de morts subites à Raincourt. » En fin de semaine, un hebdomadaire consacra trois pages avec photos au mystère de Raincourt sous le titre : « Le square maléfique ».

On déterra de l'oubli la mort d'Antoine Taberon, premier de cette impressionnante liste de cadavres. La photo du vieux jardinier s'étala en première page des journaux et les cafetiers qui l'avaient eu comme client firent de belles affaires avec les curieux. Le patron du bistrot où Taberon avait laissé une note impayée oublia sa colère et finit par se dire qu'après tout, ce vieux soûlaud lui avait tout de même rapporté quelque chose.

En attendant, à raison de deux ou trois par jour, les morts s'accumulaient. Un flot de savants de toutes sortes convergea vers Raincourt pour étudier les cadavres, étudier le square. Mais le square était un square honnête, sans danger apparent, et les médecins, après autopsie minutieuse des corps, ne pouvaient formuler d'autre diagnostic que : morts par arrêt du cœur, ce qui ne voulait strictement rien dire.

On formula les hypothèses les plus variées, toutes aussi invraisemblables les unes que les autres. Les mages, les voyantes, les astrologues interrogés par les journaux donnèrent libre cours à une imagination délirante. Cependant les gens mouraient toujours, et le mystère restait entier.

Dans le square, le Laxxi se gorgeait de vie. Il bougeait peu, béat, assimilant la délicieuse nourriture qui venait à lui sans qu'il eût besoin de la chercher. Il se déplaçait de temps à autre la nuit, changeant de cachette et s'enfouissant de nouveau dans le sol, à fleur de terre. Il n'avait jamais connu pareille abondance de fluide vital et sa taille s'accroissait peu à peu.

Les habitants de la ville commencèrent à avoir peur du square. Un halo de malheur semblait entourer ce petit jardin tranquille. Les mères de famille évitèrent d'y emmener jouer leurs enfants. Les amoureux de venir s'y asseoir, yeux dans les yeux. Les vieilles filles au cœur tendre d'y jeter du pain aux moineaux joueurs. Les passants se raréfièrent.

Mais il restait toujours des gens peu enclins à la superstition pour entrer dans le jardin. Le Laxxi trouvait donc une nourriture suffisante pour ne pas désirer se déplacer. Certains jeunes gens aventureux, criant bien haut qu'ils ne croyaient pas au loup-garou, parièrent de rester dans le square pendant une heure ou plus. Beaucoup en ressortirent vivants, le Laxxi s'étant nourri plus tôt. Cependant, il fallait admettre que l'on mourait beaucoup dans le square, et, mort naturelle ou non, la peur s'installait.

Environ sept jours après la venue du Laxxi, un dimanche, Jean-Claude Lallaud, douze ans, jaillit comme une balle hors de sa demeure, fermant obstinément ses oreilles aux cris de sa tante qui l'appelait encore, sans doute pour d'ultimes recommandations. Il cligna des yeux, frappé par l'éclat du soleil, et se mit à descendre rapidement la rue. Cheveux drus et très noirs, oreilles décollées, yeux gris clair et vifs comme ceux d'un furet, il était vêtu d'un blue-jean déteint et d'une chemise à carreaux un peu délavée. Il marchait d'un bon pas, heureux de cette journée de liberté, serrant sous son bras la boîte qui contenait ses chères fléchettes. Il avait bien l'intention d'aller dans le square.

Bien sûr, sa tante le lui avait formellement défendu, mais que ne lui défendait-elle pas ? Toujours tatillonne, toujours à craindre qu'il lui arrive quelque chose ! Il n'avait pas peur du square, il y jouait depuis si longtemps. Et

toujours à attendre qu'il lui arrive quelque chose : il n'avait plus peur du square, il y jouait depuis si longtemps. Là maintenant, lui défendre d'y aller, sous prétexte que des gens y étaient morts ! Jean-Claude renifla de mépris et, redressant les épaules, marcha plus vite. Les gens qui étaient morts étaient vieux, voilà tout. Il n'y avait aucune raison pour qu'il mourût, lui !

Et d'abord, s'il n'allait pas dans le jardin, où pourrait-il lancer ses fléchettes ? Pas sur les arbres de l'avenue, en tout cas. Il savait trop bien qu'il y aurait tout de suite un flic bougon, à venir grogner qu'il ne pouvait pas jouer là avec ces objets pointus, qu'il risquait de blesser un passant. Ces flics ! De la même race que sa tante, toujours à rouspéter ! Jean-Claude voulait absolument s'exercer à lancer ses fléchettes, et il devait aller dans le square, il n'y avait pas d'autre endroit. De toute façon, sa tante ne pourrait pas savoir qu'il lui avait désobéi.

Le garçon franchit le portillon de l'entrée d'un pas tout de même hésitant, un tout petit peu effrayé parce que le jardin était vide, désert, alors que d'habitude il retentissait de cris d'enfants en train de jouer. Cependant, domptant d'un sursaut cette petite vague de peur, il avança bravement à travers l'allée, faisant lever sous ses pas une envolée de moineaux piaillants. Il n'allait tout de même pas, lui, Jean-Claude, se laisser effaroucher de tout comme sa tante !

L'enfant traversa l'allée. Ses pieds chaussés de mocassins imprimaient une trace légère dans la terre poussiéreuse. Il choisit comme cible un gros arbre noueux, ouvrit sa boîte de fléchettes, et commença à les lancer en visant soigneusement. À mesure que les petites pointes aiguës se fichaient en vibrant dans l'écorce dure, il oublia sa peur naissante, tout à l'excitation du jeu.

Au pied de l'arbre, enfoui dans la terre, sa protubérance rougeâtre émergeant légèrement du sol, le Laxxi dormait. Il reprit lentement conscience, et détecta immédiatement la vie toute proche. Bougeant à peine dans son trou de terre, il retourna paresseusement à son engourdissement. Il s'était nourri dans la matinée et digérait encore.

Jean-Claude lançait ses fléchettes. Ses yeux gris clair clignant sous l'effort d'attention, il accompagnait d'un mouvement de tout le corps la petite arme dans sa course. La pointe acérée sifflait et vibrait légèrement en se fichant dans la cible. Les pieds de l'enfant se déplaçaient, vifs et rapides, soulevant un petit nuage de poussière.

Un geste maladroit échappa au garçon. Une fléchette mal lancée fila droit vers le sol, au lieu d'atteindre l'arbre visé. Sa pointe mince et aiguë se planta dans une petite bosse et transperça de part en part la protubérance conique du Laxxi, atteignant son centre vital. Le Laxxi s'agita faiblement dans son trou, raclant un peu la terre de ses griffes, et mourut, foudroyé.

Jean-Claude grogna. Avait-on idée d'être aussi maladroit ! Il vint arracher d'un geste rageur la fléchette plantée dans le sol. Il ne remarqua aucunement que la pointe mince avait traversé une masse molle, autrefois vivante, et qui dégorgea par la blessure un petit flot de bave gluante, assez semblable à celle d'un escargot.

Il se remit à lancer ses fléchettes vers l'arbre, petit garçon joyeux, tout heureux de la perspective d'un après-midi de congé loin des récriminations de sa tante. Balançant le bras d'un mouvement souple pour lancer le jouet, il sifflotait entre ses dents.

Jrrl fit danser son tentacule à saccades nerveuses. Il exprima à l'adresse d'Axxl :

— C'est foutu ! Le Laxxi ne viendra pas. Les techniciens ont dû faire une erreur quelque part. Cette planète ne leur convient pas, en définitive. La nourriture ou autre chose... En tout cas, il est certainement mort.

— Oui, fit Axxl, il va falloir que la compagnie cherche une autre planète où élever les Laxxi. Celle-ci ne va pas, c'est certain. Il ne nous reste plus qu'à repartir.

Il pensait tristement qu'il n'aurait même pas auprès d'Ittl le prestige d'une mission bien réussie. Son œil suinta. Il se sentait morose.

Le tentacule de Jrrl vira au rouge sombre sous l'effet d'une pensée désagréable. Tandis que le transport s'élevait en ronflant dans le ciel, il déclara :

— Tu vas voir que le commandant va nous rendre responsables de cet échec. Je te parie tout ce que tu veux qu'il va trouver un moyen pour faire sauter notre permission. Il va falloir qu'il passe sa rogne sur quelqu'un, et j'ai bien l'impression que nous serons tout désignés pour ça !

## Match contre Vénus

Valian enfonça sa pagaie dans l'eau couleur de goudron. Le canoë glissa dans un nouveau chenal, entre deux haies de plantes vénéneuses. Elles avaient exactement la teinte rose violacée de la viande pourrie et sécrétaient une huile urticante. Valian les considéra haineusement. Depuis deux jours, elles bornaient son horizon.

À l'avant du canoë, la petite quantité de liquide qui représentait pour Valian la différence entre la vie et la mort clapotait dans le bidon avec un bruit de mauvais augure. Deux reptiles rouge et or surgirent des plantes et traversèrent le chenal, dressant leurs têtes crêtées. Un petit sillage les suivait, coupant l'eau noire. Leurs yeux dorés étaient froids et inhumains.

Le ciel était bas et plombé. La chaleur humide enveloppait Valian. Des petits ruisseaux de sueur coulaient le long de son cou. Il lâcha sa pagaie, frotta ses mains moites sur son pantalon et sortit une fois de plus la boussole d'une poche de sa chemise. L'astroport d'Arkel et sa ville de baraquements se trouvaient au nord, mais à quelle distance ? Et combien de temps Valian mettrait-il pour y arriver ? Toute la question était là.

Sa haine de Vénus lui remonta à la gorge en une boule amère. Il avait l'impression d'avoir toujours haï la planète, sauf peut-être au moment où, jeune homme tout juste diplômé et bourré d'illusions, il apposait sa signature au bas d'un contrat le condamnant à passer cinq ans sur Vénus, comme surveillant d'une exploitation de gora. Il avait eu l'occasion de le regretter amèrement. Ces cinq années avaient été pour Valian comme un sombre cauchemar. Vénus n'était pas faite pour la vie humaine. C'était une planète d'eaux mortes, de chaleur, de marais et de fièvres de reptiles et d'insectes. La vie y grouillait avec cette frénésie propre aux climats trop chauds, vie essentiellement aquatique ou batracienne, et presque toujours hostile.

Pour Valian, la Terre en était venue à représenter mieux que le paradis. Il avait des visions de villes blanches et agréables, de campagnes vertes et paisibles. Son cœur était plein de souvenirs nostalgiques. Et alors qu'il ne restait plus que trois jours avant l'expiration de son contrat, Vénus lui avait joué un dernier mauvais tour, comme si la planète, douée d'une intelligence mauvaise, se refusait à lâcher sa proie.

Durant la nuit, le dernier peut-être des grands reptiles qui avaient autrefois hanté Vénus et que l'on considérait maintenant comme mythiques, malgré les récits de certains explorateurs demi-fous, s'était dirigé droit sur les baraquements où dormaient Valian et ses hommes, et les avait piétinés.

Valian ne pouvait même pas décrire le monstre qui les avait attaqués. Il avait été brusquement réveillé par des barrissements effrayants, et par un bruit comparable à celui d'une armée de tanks en marche. Les hommes hurlaient, les baraquements éclataient comme autant de boîtes d'allumettes, et une monstrueuse masse noire semblait boucher le ciel.

Valian, qui dormait tout habillé, avait sauté dans ses bottes et bondi sur l'appontement. Tout était bruit, clameurs et confusion. Des hommes affolés couraient en tous sens, l'appontement ployait et s'inclinait. Valian avait vivement détaché la première corde à portée de sa main, celle d'un canoë que l'on n'utilisait que rarement, et s'était éloigné en mettant toute la force de ses bras dans ses coups de pagaie.

Plus tard, il avait pu regretter de n'avoir pas pris à la place l'un des rapides canots à moteur, mais lorsqu'il était revenu au matin, s'approchant avec prudence, il ne restait rien du camp.

Il était inconcevable que toute une ville de baraques, une flottille de bateaux, une bonne trentaine d'hélicoptères et d'hélicamions, sans parler d'une cinquantaine d'hommes, aient pu disparaître aussi totalement en un temps aussi bref, mais cela était. Pour autant qu'il puisse s'en rendre compte, Valian pouvait bien être l'unique survivant. L'emplacement du camp semblait avoir été labouré par une tornade. Les petits reptiles qui fourmillaient habituellement aux abords des baraques avaient fui, et l'eau noire était recouverte d'un épais tapis de bois brisé en esquilles et de plantes écrasées. Valian s'était éloigné, plongeant sa pagaie dans les débris. Il ne lui restait plus qu'à essayer d'atteindre l'astroport.

Valian avait fait l'inventaire du canoë. Il contenait une moustiquaire pliée dans son emballage de plastique, et la caisse de secours réglementaire, avec une petite pharmacie, des vivres, une boussole et un bidon d'eau. Valian s'était

enduit le corps d'un produit anti-insectes, et s'était mis courageusement en route. Il y avait maintenant deux jours qu'il naviguait, poussant le canoë dans un éternel labyrinthe de chenaux, et le précieux bidon d'eau s'épuisait, malgré le sévère rationnement qu'il s'était imposé.

Il avait soif, soif en permanence. Ses lèvres craquelées saignaient par endroits, et son gosier lui semblait tapissé d'amadou. Valian savait que lorsqu'il aurait asséché totalement le bidon, il ne pourrait s'empêcher, au bout d'un temps plus ou moins long, de boire la mort liquide qui battait les flancs du canoë. Il avait vu mourir des hommes qui, égarés dans la jungle, avaient bu l'eau noire du marais. Ce n'était pas une mort agréable.

De nouveau, la rage le tordit. Il injuria Vénus, d'une voix basse et monocorde. La Terre lui apparut, et il vit couler dans la mousse un frais ruisseau bordé de myosotis et de menthe. Il chassa la vision, assenant avec rage un coup de pagaie sur la tête bleue d'un serpent d'eau qui nageait le long du canoë. Le ciel s'assombrissait progressivement.

Peu à peu, la nuit s'installa. La masse sombre des plantes qui bordaient le chenal restait seule distincte. Valian enfila des gants protecteurs, et amarra le canoë à l'une d'entre elles. La corde était enduite d'une mixture qui empêcherait les reptiles ou les insectes de s'en servir pour monter à bord. Il mangea quelques tablettes concentrées, et s'accorda trois gorgées d'eau. Puis il s'entortilla dans la moustiquaire et s'allongea tant bien que mal au fond du canoë. La fatigue le submergeait et tous ses os étaient douloureux. Une bosse aiguë martyrisait sa colonne vertébrale. Il remua deux ou trois fois en grognant, et plongea dans le sommeil.

Valian s'éveilla. Il faisait jour, et l'amas de nuages moins épais que d'habitude laissait apercevoir quelques morceaux de ciel d'un vert malsain. La chaleur était accablante. Valian secoua au-dessus de l'eau la moustiquaire où s'étaient agglomérés pendant la nuit un grand nombre d'insectes volants. Un essaim de petites mouches rouges et voraces bourdonnait autour de son visage. Trois d'entre elles réussirent à le piquer dans les replis du cou, là où la sueur avait délayé l'enduit protecteur. La peau de Valian se marbra de larges bouffissures violacées et douloureuses.

Il se remit en route. L'eau noire et immobile semblait laquée, à peine froissée par la coque du canoë. La pagaie plongeait sans bruit, ressortait ruisselante. Des plantes bordant le chenal surgissaient de petits reptiles qui nageaient avec aisance et disparaissaient de l'autre côté. La soif torturait Valian. Il haletait.

À l'avant du canoë surgit soudain le tentacule vert émeraude d'une pieuvre de marais. C'était un long bras sinueux qui semblait palper l'air avec grâce. Il s'épanouissait à son extrémité en une fleur verte et bleue, faite de voiles transparents. Une fleur admirable, belle comme une orchidée, et tout aussi vénéneuse.

Le bras se replia, et la fleur se colla comme une ventouse au bordage du canoë. Sous la traction, la petite embarcation s'inclina vers l'eau. Tandis que Valian saisissait son revolver, un deuxième tentacule surgit, qui vint rejoindre le premier.

Valian tira deux fois.

Les tentacules coupés qui pendaient mollement perdirent leurs coloris lumineux pour prendre une teinte grisâtre. Ils avaient l'aspect glaireux des méduses mortes. Valian les souleva du bout de sa pagaie et les rejeta avec dégoût dans l'eau. Une masse verte se tordait contre le canoë. Elle sombra lentement et disparut. Quelques bulles crevèrent à la surface du marais. Valian consulta la boussole, et tourna à droite dans un chenal un peu plus large que le précédent.

Vers la fin de l'après-midi, Valian colla sa bouche au bidon, et but les dernières gouttes d'eau. Son bras se leva pour envoyer rageusement le récipient par-dessus bord, mais il maîtrisa cette impulsion. Il restait toujours le très faible espoir d'une averse. Malheureusement, bien que le ciel de Vénus fût presque toujours couvert, Valian savait que la saison des pluies était encore distante de deux bons mois. Tête renversée, il tapota le fond du bidon pour en exprimer les dernières parcelles d'humidité, puis il le reposa soigneusement. Ses chances de survie étaient devenues pratiquement inexistantes.

Ce fut le lendemain dans la matinée, alors que Valian pagayait mollement au hasard, dévoré de soif et de fièvre, que le miracle eut lieu. Un arbre à eau, cet arbre tout aussi mythique que le grand saurien qui avait détruit les baraquements, apparut soudain devant ses yeux brouillés.

Valian crut tout d'abord à un mirage.

L'arbre se dressait, solitaire, au centre d'un petit lac d'eau plate. Ses longues branches courbes portaient comme des cierges les géantes fleurs en forme d'entonnoir. Leurs calices bleus contenaient près d'un demi-litre d'une eau très pure et légèrement sucrée.

Valian s'approcha lentement, craignant à chaque instant de voir l'arbre se dissoudre dans la brume de chaleur qui faisait trembler l'air. Ses mains se refermèrent sur une fleur qu'il écrasa contre son visage. Il tremblait et réprimait mal, en buvant, des gémissements de petit chien.

Lorsque Valian repartit vers le nord, il sifflait gaiement. Le serpent-crapaud qui l'attaqua et qu'il dut assommer



a coups de pagaie n'entamèrent pas sa bonne humeur. Le bûche plein d'eau à l'avant du canoë lui permettait d'envisager l'avenir avec plus d'optimisme.

Deux jours plus tard, Valian atteignait sain et sauf l'astroport d'Arkel.

Il traversa la rue principale en courant presque, échangeant des sourires avec quelques visages connus, mais sans prendre la peine de s'arrêter pour répondre aux exclamations. Il ne s'était ni lavé ni changé, n'avait pas perdu une seconde depuis qu'il avait amarré le canoë contre l'appontement. Il n'avait qu'une hâte : savoir quand partait la prochaine fusée à destination de la Terre. Ensuite, il aurait tout le temps de raconter son aventure, de bavarder, et de boire un verre avec les copains.

Son cœur bondissait dans sa poitrine, et il lui semblait avoir des ailes. Il avait l'impression d'avoir joué contre Vénus un match qui avait duré cinq ans, et dont l'enjeu était le retour sur la Terre. Il se mit à rire, découvrant des dents blanches dans son visage sali et gluant de sueur. Il était enfin vainqueur !

Il poussa brutalement la porte du bureau des départs, et s'arrêta, étonné. La longue rangée des comptoirs était déserte, et les tableaux aux multiples petites ampoules, éteints. Il ouvrait la bouche pour appeler lorsque la tête chauve du vieux Pop apparut derrière le comptoir où il s'était endormi. Le vieillard bâilla, découvrant une bouche édentée, et frotta ses petits yeux larmoyants.

— Salut grand-père, dit joyeusement Valian. Quand part la prochaine fusée pour la Terre ?

— La prochaine fusée pour la Terre ? La prochaine fusée pour la Terre ?

Les paupières sans cils clignotèrent, et les petits yeux malins examinèrent les vêtements tachés et déchirés de Valian et ses bottes encroûtées de boue. Le vieux s'accouda commodément au comptoir, et questionna avec sollicitude :

— D'où tu sors, mon gars ? Y a pas de radio chez toi ?

— Je viens du camp 8, dit sèchement Valian, et je ne vois pas en quoi ça t'intéresse. Je t'ai posé une question, contente-toi de me répondre, et vite.

Le vieux ricana. Il avait l'air de s'amuser prodigieusement.

— T'as envie de rentrer chez toi, hein mon gars ? T'as envie de quitter cette saloperie de planète pourrie et d'aller faire un petit tour sur la Terre, hein ?

— Grand-père, dit Valian, je vais me fâcher !

Le vieux riait tellement qu'il s'étrangla. Une quinte de toux secoua sa maigre carcasse.

— Alors comme ça, t'es pas au courant ? Hi hi hi ! Celle-là, c'est la meilleure ! T'as pas entendu parler d'une belle petite guerre atomique ? Une chouette petite guerre atomique qui s'est déclenchée par là-bas ? T'as envie de retourner sur la Terre, hein mon gars ? Ben, faudra te faire une raison. Si tu vas faire un tour à l'observatoire, tu pourras peut-être y jeter un coup d'œil ce soir, s'y a pas trop de nuages. La Terre, elle flambe comme un soleil ! (Et il ajouta rêveusement :) J'ai dans l'idée qu'on en a pour un bout de temps à rester par ici. Oui, mon garçon. Un sacré bout de temps !

## Point final

La fille interdite courait dans la Grand-Rue, bouche ouverte, ses cheveux dénoués lui battant le dos. Elle courait, trébuchant, et ses yeux fous de bête piégée hurlaient la terreur.

La peur convulsait son visage, tordant laidement la bouche qui bavait un peu aux commissures des lèvres. Une large meurtrissure noire marbrait sa pommette, et sa tempe était barrée d'une blessure saignante. Sur son passage, les gens s'écartaient, courbant la tête, et leurs yeux fuyants s'efforçaient de ne pas la voir.

Derrière elle les deux miliciens de la Sécurité du Territoire couraient aussi, leurs bottes martelant le pavé, mais ils couraient par jeu, sans véritable hâte, sachant bien que la proie serait bientôt forcée. Ils étaient jeunes, avec des visages d'enfants joufflus, et les deux lettres S.T. scintillaient aux pointes de leurs cols.

Le bruit des lourdes bottes, qui était comme le chant de la peur sur la ville, fit rentrer les passants. Ils s'égaillèrent, dos courbés, s'enfonçant dans les encoignures, disparaissant sous les porches, s'engouffrant dans les magasins. La Grand-Rue se vida.

La fille interdite tomba sur les genoux. Elle cacha son visage dans ses mains, se balançant d'avant en arrière, modulant une longue plainte dont elle n'avait pas conscience. Les miliciens ralentirent. Ils rirent, et le plus grand souffla et dit :

— La chienne ! Elle nous a fait courir !

Ils avancèrent, sans se presser, mais ils ne l'avaient pas encore atteinte lorsqu'un vieil homme surgit du porche où il s'était caché. Un vieil homme vêtu de noir, avec un brin de barbe grise au menton. Un vieil homme aux mains noueuses, au visage marqué de rides profondes.

Ses yeux sombres disaient le chagrin, la compassion. Il se pencha sur la fille, caressant la nuque courbée. Il parlait à mi-voix, comme à lui-même :

— Pauvre, pauvre enfant...

Le plus petit des deux S.T. le saisit par le col et le rejeta en arrière, comme on écarte un chiot encombrant.

— Vieux fou, dit-il, tu ne vois pas que c'est une interdite !

Le vieillard se redressa.

— Non, dit-il doucement, non. Comment le verrais-je ? Je ne vois que ma sœur, qui souffre, et son sang coule rouge, tout comme le mien, tout comme le vôtre.

Le milicien frappa le vieil homme sur la bouche, l'envoyant buter contre le mur. Il grommela, méprisant :

— Vieux dingo !

L'autre avait saisi la fille par les cheveux, tirant pour la relever, et comme le corps mou s'abandonnait, il le lâcha et cogna de la botte, rageusement.

Le vieil homme s'appuyait au mur. Un peu de sang coulait, tachant sa barbe. Il fit deux pas, redressa le dos et parut grandir.

— Vous êtes pires que la bête, dit-il, et sa voix s'enfla, courant sur la Grand-Rue. Vous êtes pires que la bête, car la bête tue pour vivre, et vous tuez pour le plaisir. La bête tue pour manger, et votre cerveau humain doué de raison invente chaque jour de nouvelles manières de torturer et d'humilier.

Un coup de poing l'atteignit, et il tomba lourdement sur le trottoir. Mais ses mains noueuses prirent appui au sol, et il parvint à se redresser encore. De nouveau, sa voix résonna :

— Maudite soit la race humaine ! Maudite soit-elle ! Puisse-t-elle disparaître à jamais, car elle est pire que lèpre et pourriture à la surface de la Terre...

Un coup de botte le toucha à la tempe, le rejetant au sol.

Alors les machines des Caraléens, qui écoutaient, observaient, notaient, enregistrèrent sa plainte, et elle vint s'ajouter aux milliards d'autres plaintes accumulées depuis que les Caraléens avaient semé sur Terre la graine humaine. Et les plaintes enregistrées atteignirent le taux limite.

Le vieil homme s'allongea et mourut, une expression de paix sur son visage fatigué. La fille interdite s'allongea

et mourut, ses longs cheveux noirs étalés. Les deux S.T. plièrent lentement les genoux, comme étonnés, et les gens qui s'étaient cachés tombèrent et moururent.

La mort courut sur la Terre, frappant les bons et les mauvais, les coupables et les innocents, frappant les vieux, les jeunes, les victimes et les bourreaux. La race humaine se coucha pour mourir.

Ainsi se termina l'expérience des Caraléens, expérience sans grande importance. Juste un essai, parmi tant d'autres.

# Le Mal du Dieu

J'atteignais ma seizième saison chaude, et je n'avais toujours pas le mal du Dieu. Ceux de la Tribu se détournèrent pour chuchoter sur mon passage, et ils cachèrent leurs yeux brillants sous leurs paupières. Alors l'homme-prêtre tira sur lui la pierre qui fermait le Temple, et il resta enfermé durant trois jours. Lorsqu'il ressortit, il frappa la plaque de l'Appel pour réunir la Tribu.

Ils se tinrent tous autour de lui, les chasseurs, les femmes, les enfants, et même les tout-petits qui ne marchaient pas encore et que les femmes portaient, et moi, qui tremblais, parce que je ne savais pas quel serait mon sort. Alors l'homme-prêtre parla. Il avait prié le Dieu de l'éclairer, et le Dieu avait répondu. J'étais maudit. Maudit du Dieu qui refusait de poser Sa Main sur moi pour me donner le mal, et même maudit depuis ma naissance, ce que la Tribu aurait dû comprendre plus tôt, à cause du signe. J'étais né différent.

Les regards de la Tribu se tournèrent vers moi. Ils pouvaient bien voir, en effet, que j'étais différent, ils l'avaient toujours vu. Et ils pouvaient bien voir aussi que malgré mon âge, le mal du Dieu n'était pas sur moi.

Je crus que j'allais mourir, et je m'efforçai de cacher ma peur, car un homme doit accepter sa mort sans crainte, et j'avais quitté l'enfance depuis deux saisons chaudes. C'est pourquoi je me tins bien droit et relevai la tête. Mais l'homme-prêtre dit alors que le Dieu ne voulait pas mon sang. Je devais être chassé, afin que la malédiction qui était sur moi ne s'étendît pas à la Tribu. Il cria :

— Pars, maudit, et que s'en aillent avec toi les ténèbres. Pars, va-t'en.

Je le regardai sans bouger, car où aurais-je pu aller ? Il n'y a place pour personne en dehors de la Tribu, il le savait bien, et si de plus j'étais maudit du Dieu, que pouvais-je faire ? Autant valait être tué de suite. Mais il se baissa pour ramasser une pierre, et il cria de nouveau :

— Chassez le maudit, mes frères, chassez-le, car je vois la malédiction flotter autour de lui comme un manteau. Prenez des pierres et chassez-le, mais ne le tuez pas, sinon le Dieu tournera vers vous sa colère.

Les pierres volèrent et me frappèrent. La Tribu était en face de moi comme une bête grondante qui montre les dents. Je vis que l'homme-père était au premier rang, et qu'il lançait les pierres les plus grosses. Et je vis l'eau couler sur les joues de la femme-mère. Elle tendait vers moi ses mains vides. Quelque chose dans ma poitrine devint tout petit et tout serré, et je me détournai pour fuir.

Je courus. Les pierres sifflaient près de ma tête. La Tribu criait derrière moi et martelait le sol de ses pieds. La voix aigre de l'homme-prêtre les entraînait. Je courus plus vite, longtemps et longtemps, et lorsque je n'entendis plus que le bruit de ma course, je m'arrêtai et me laissai tomber à terre. L'air qui entraînait en moi me brûlait comme une flamme, la bête entre mes côtes bondissait. Je regardai autour de moi et vis que j'étais seul. La Tribu ne me poursuivait plus. Alors je m'allongeai dans l'herbe et mis ma tête sur mon bras pour réfléchir, mais j'étais si fatigué que je m'endormis.

Je m'éveillai dans le noir. Je n'avais jamais dormi hors des cavernes de la Tribu, et la peur me prit si fort que mes dents bougèrent toutes seules. L'homme-prêtre parlait souvent des choses qui rôdent dans l'ombre. Lorsque vient la nuit, ceux de la Tribu bouchent les cavernes, et nous nous serrons autour du feu. Et voici que j'étais dehors, seul, et maudit, ce qui me désignait comme proie, puisque la protection du Dieu m'était retirée. Je tremblais comme la plaque de l'Appel lorsque l'homme-prêtre la frappe. J'écoutais, et mille choses glissaient près de moi, faisant bruire les herbes. J'écarquillais les yeux, et je ne voyais rien, car des nuages cachaient les lanternes du ciel. Je me fis aussi petit que possible, et l'eau déborda sur mes joues malgré moi. Alors j'eus honte. Un homme ne doit jamais avoir les yeux mouillés, et j'étais comme un bébé effrayé qui cherche sa femme-mère. Je tentai de chasser la peur, et soudain, il me vint à l'esprit que je n'avais peut-être rien à craindre des choses de l'ombre. J'étais maudit, mais elles aussi étaient maudites. J'étais rejeté du Dieu, mais les choses de l'ombre n'appartiennent pas au Dieu. Je pensai alors à demander l'Alliance. Je m'agenouillai quatre fois, vers les quatre Points, et fis la demande rituelle. Je sus tout de suite que j'avais bien agi, car la paix revint sur moi. Il n'y avait plus de bruit, et les nuages s'écartaient pour laisser passer la

lumière de la grosse face ronde. Je me recouchai et me rendormis.

Je me levai avec le soleil. J'avais faim, soif, et mon corps me faisait mal, car les pierres avaient fait couler mon sang. De nouveau, je fus secoué de frayeur. Comment pourrais-je vivre sans la Tribu ? J'étais habile chasseur, mais la Tribu chasse en groupe. Les proies sont rares. Durant les saisons froides, nous connaissons le temps de la faim. Les parts de viande séchée deviennent si petites qu'elles ne pourraient contenter un bébé, et les femmes font bouillir les herbes qui donnent l'oubli. Alors nous sacrifions au Dieu, afin qu'il nous envoie la grosse bête, celle qui a le poil épais, les dents aiguës, et qui combat debout, comme un homme. Mais j'étais seul. La grosse bête se rirait de moi si elle me voyait maintenant.

Je descendis vers la rivière. J'étais encore sur les terrains de chasse de la Tribu, et il faudrait que je m'en éloigne au plus tôt. Les chasseurs aiment tuer, et l'homme-prêtre ne les accompagne jamais. Si j'étais surpris, il n'y aurait personne pour leur rappeler que le Dieu ne demandait pas ma vie.

Je marchais vite. Le soleil donnait déjà beaucoup de chaleur. Lorsqu'il serait très haut dans le ciel, les hommes rentreraient dans les cavernes, les femmes abandonneraient leurs tâches, et ils resteraient là, à rire et bavarder, jouer au jeu des petits os ou dormir. J'aimais beaucoup ces heures de repos. Mais en avançant, je pouvais voir combien j'étais maudit, car l'herbe avait par places le mal du Dieu, un grand nombre d'arbres avaient le mal du Dieu, et la bête aux longues oreilles qui s'enfuyait en bondissant ressemblait plus à ceux de la Tribu qu'à moi.

Je bus longuement, puis je m'avançai plus avant dans l'eau pour laver mes meurtrissures. Dans les cailloux de la rive, là où l'eau est peu profonde, je vis un grand nombre de ces bêtes à carapace qui avancent si drôlement de côté. La pêche est réservée aux femmes, et un chasseur n'approche la rivière que pour boire, mais puisque j'étais déjà maudit, il n'y avait plus de loi pour moi.

J'allumai un feu sur la berge avec deux bouts de bois bien secs, et je fis cuire les bêtes à carapace. Elles étaient bonnes et apaisèrent ma faim. Je me mis alors à réfléchir. Qu'allais-je faire ? Il existait d'autres tribus, je le savais. Je pouvais demander l'Alliance, mais les hommes-prêtres verraient toujours sur moi le signe de la malédiction. Nulle part je ne serais admis. Je décidai alors de franchir les limites du monde connu. Être maudit me rendait libre, et je ne craignais plus les tabous. Peut-être trouverais-je un jour une Tribu sans homme-prêtre. En accompagnant la rivière, je pouvais être sûr d'avoir chaque jour ma nourriture. Je fabriquerais un filet de pêche. J'avais vu si souvent la femme-mère les tresser qu'il me semblait que je saurais le faire. Je n'avais même plus peur d'atteindre le trou du bout du monde, là où toutes les eaux se précipitent dans un grand abîme sans fond.

Je restai si longtemps à suivre l'eau que je perdis le compte des jours. À certains signes, je pouvais prévoir l'arrivée de la saison froide. Je marchais, je péchais, je dormais. Je ne rencontrai personne. Les Tribus vivent dans les hauteurs, car elles ont besoin des cavernes pour s'abriter, et moi, je descendais. La rivière était moins claire, des herbes hautes et très raides poussaient sur ses bords. Les arbres étaient différents de ceux que j'avais connus. Parfois ils portaient sur leurs branches des boules d'une très agréable nourriture. J'attrapais aussi des bêtes vertes et sauteuses, tout à fait bonnes à manger quand on avait pris soin d'arracher leur peau.

La Tribu ne me manquait pas et j'avais beaucoup moins peur du Dieu, car nul mal ne m'était advenu. Je commençais à penser que l'homme-prêtre n'avait pas toujours raison. Il racontait mille choses sur les horreurs du monde inconnu, et je n'avais rien vu du tout. Certes, les bêtes étaient parfois étranges, mais pas plus nombreuses ou plus agressives que celles des terrains de chasse. Et le trou du bout du monde devait être bien lointain, car je ne l'avais pas encore rencontré. Mais même ici, les arbres, les bêtes et l'herbe avaient le mal du Dieu, c'est pourquoi je ne pouvais pas vraiment rire de l'homme-prêtre.

Je suivis la rivière, encore et encore. J'avais l'impression que les jours se ressemblaient tous. Puis un matin, comme je sortais d'un épais assemblage d'arbres qui bouchait ma vue, je poussai un cri et tombai à genoux par respect et crainte, car je voyais devant moi la Cité de la légende, toute charnuée par la colère du Dieu. La grande Cité des Anciens.

J'avais entendu l'homme-prêtre crier et tempêter contre la légende, assurant qu'elle était fautive, et voici que mes yeux pouvaient attester de sa véracité. Elle se déroula dans ma tête, telle que me l'avait contée la femme-mère : autrefois, si loin dans le temps que nul n'aurait pu compter les saisons écoulées depuis, le Dieu avait été le serviteur des Anciens. Ceux-ci avaient possédé une grande sagesse. Ils savaient voler dans les airs, et transmettre leurs paroles par magie plus loin que porte la voix. Ils bâtissaient des cavernes immenses, et les montaient les unes sur les autres, si haut qu'elles semblaient menacer le ciel. Mais le Dieu était jaloux de leur puissance, et comme les Anciens qui ne le craignaient pas négligeaient de le surveiller, il avait réussi à briser ses chaînes. Alors, plein de colère contre ses maîtres, il avait détruit leur Cité. Les Anciens, pris par surprise, n'avaient pas pu résister et avaient été anéantis jusqu'au dernier. Et c'était depuis lors que nous, qui étions les enfants du Dieu, devions nous courber sous sa loi et porter sa marque.

Tout à abora, j'osai à peine bouger, tant j'étais saisi de frayeur, puis je m'enarrais jusqu'à avancer tout doucement, peu à peu, en faisant le moins de bruit possible.

Oh, la fureur du Dieu avait été terrible ! Les grandes cavernes avaient été jetées bas. L'herbe et la mousse poussaient sur leurs débris. Des arbres balançaient leurs branches entre de monstrueux blocs écrasés au sol. Quelque chose pendait sur la rivière, tout brisé et déchiqueté. Il y avait des trous profonds dans le sol, que je devais contourner avec précaution. Pour franchir un passage difficile, je m'agrippai à une chose tordue qui sortait d'entre les pierres, et j'eus peur, car mes mains en furent marquées de rouge. Je craignais beaucoup le Dieu. Sûrement, il devait régner ici, sur cette Cité détruite qui était la preuve de son triomphe. Et moi, le maudit, j'osais m'avancer sur son territoire.

Je m'arrêtai. D'un instant à l'autre, la foudre allait me frapper, j'en étais certain. J'attendis, mais les nuages noirs qui annoncent le mécontentement du Dieu ne se montrèrent pas. Alors je repris courage et recommençai à avancer.

Je m'étais beaucoup éloigné de la rivière. Je ne la voyais plus. À peine si je pouvais encore sentir l'odeur de l'eau. Et soudain, je découvris une caverne presque intacte. Elle avait été écrasée à un bout seulement. Elle montait vers le ciel, bien plus haut que les plus grands arbres. Je fus plein d'admiration pour les Anciens. J'avais écouté la légende, mais voir était une autre chose. Comment aurais-je pu imaginer des cavernes aussi énormes ? Le trou d'entrée était si grand que douze chasseurs auraient pu le franchir ensemble. Il y avait des signes gravés au-dessus et sur les côtés de cette entrée, mais ils ne ressemblaient pas à ceux que l'homme-prêtre dessine sur les murs du Temple. Même lui n'aurait peut-être pas pu les déchiffrer.

Je demandai l'Alliance, car les signes indiquaient peut-être une défense, et j'osai franchir l'ouverture. Il y avait tant de choses étranges à voir que ma tête bourdonna bientôt comme un nid de ces insectes dorés qui font du sucre et piquent si fort. La grande caverne se divisait en quantité de plus petites reliées entre elles. Je gravissais des degrés taillés dans la pierre qui devaient conduire jusqu'au sommet et menaient à d'autres et encore d'autres cavernes. Elles contenaient toutes des merveilles inexplicables. Je vis beaucoup de signes gravés sur les murs.

Je perdis l'équilibre en entrant dans une nouvelle caverne, et mes doigts s'accrochèrent à quelque chose qui bascula. Alors éclata une voix qui me parlait. Je tombai à genoux et criai que j'avais demandé l'Alliance, car j'avais grand-peur d'être tué. Je ne pouvais pas comprendre ce que disait la voix. Je ne reconnaissais que quelques mots, et ainsi mélangés aux autres, ils semblaient n'avoir pas de sens. Je tremblais. La voix parlait toujours. Au bout d'un moment, je me risquai à relever la tête, car il me semblait que la voix était sans colère, et je vis bouger les Anciens sur le mur.

Il me fallut très longtemps pour comprendre qu'ils n'étaient pas réellement présents, comme je le croyais. Je ne voyais d'eux que les dessins de leurs corps, collés sur le mur, et animés par quelque magie. Mais il me fallut bien moins longtemps pour réaliser que moi, le maudit, j'étais pareil à eux. Ils avaient, comme moi, deux bras, deux jambes, deux mains et deux pieds, un nez, deux yeux, une bouche, et un corps bien droit, et non pas des choses en moins ou des choses en plus, comme ceux de la Tribu. Et ils n'avaient pas le mal du Dieu. Ils n'avaient pas le mal du Dieu ! Exactement comme moi !

C'est ainsi que j'appris quel était mon destin. J'étais le fils des Anciens, et non celui du Dieu. Ils m'avaient pris par la main et guidé ici, afin que je sache. Le Dieu était sans pouvoir sur moi. Je pourrais peut-être l'enchaîner de nouveau, et l'obliger à me servir. Je savais ce que je devais faire. Je retournerais aux Tribus, afin de chercher une femme, et je serais le fondateur d'une race puissante. J'aurais une longue existence, puisque la légende disait que les Anciens vivaient au moins la longueur de deux vies d'homme. Et les fils de mes fils sauraient peut-être un jour déchiffrer les signes de la Cité détruite, et retrouver la science et la sagesse perdues.

Je sortis du Temple des Anciens, et là, debout dans le soleil, les bras levés, je défiai le Dieu et criai par trois fois son nom interdit : « Atome ! Atome ! Atome ! »

# Mon copain Jick

Jick et moi on était copains. Pour ça, oui. Toujours fourrés ensemble, depuis qu'on est tout mômes, à courir partout comme font les gosses. On habitait dans le même pâté de maisons et on fréquentait les mêmes salles de cours par vision. On s'asseyait toujours l'un à côté de l'autre, et on restait là, dans le noir, à regarder les cours se dérouler sur l'écran et à écouter la voix hypnotique qui ronronnait, expliquait, commentait. Dès que c'était fini, on filait. On mettait pas longtemps à sortir de la ville et à arriver près du terrain d'envol des astronefs. C'était notre passion. Y avait pas moyen de nous sortir de là ! On réussissait toujours à se faufiler dedans, malgré les gardes, et ils attrapaient des coups de sang à nous courir derrière pour nous faire sortir. On passait tout notre temps libre près de ce sacré terrain. On connaissait le nom de tous les pilotes, le numéro de tous les astronefs. On savait qui allait partir pour Vénus, qui revenait de Saturne. S'il se préparait un raid d'exploration vers les planètes non classées, on était au courant. Je ne sais pas si le commandant de la Base, il en savait autant que nous sur ce qui se passait sur son terrain. On se fourrait dans les jambes des mécaniciens, et on tâchait de se faire expliquer des trucs. Y en avait qui étaient chics, ils rigolaient et ils nous laissaient regarder en nous expliquant de temps en temps, et d'autres qui se foutaient en rogne et qui appelaient les gardes pour nous faire sortir. Mais ça ne faisait rien. Quand on nous avait foutus dehors, on dégottait toujours un moyen pour rentrer. Ce terrain, c'était notre vie. On regardait les gros vaisseaux décoller et s'enfoncer dans le ciel en ronronnant. On en bavait ! Il y avait une chanson qui disait comme ça :

*Les grands vaisseaux qui partaient  
Vers les Galaxies lointaines...*

Ça nous faisait rêver. On voulait tous les deux être pilotes quand on serait grands. On n'en parlait pas trop à la maison, les parents n'auraient pas compris. M'man aurait poussé de ces cris ! Les astronefs, ça lui foutait une trouille bleue. Elle trouvait que le monde allait trop vite. Mais Jick et moi, on n'était pas de cet avis.

Je me rappelle qu'une fois, on a bien failli avoir des ennuis. On s'était fauflés sur le terrain, et un astronef qui arrivait nous a rasés de près. Il a dû se poser plus loin que prévu à cause de nous. On a eu une de ces peurs ! On s'était jetés à plat ventre, et je tremblais encore rien que de penser à cette grosse masse qui nous avait frôlé la tête. Le pilote était dans une rage ! Il a exigé que les gardes nous conduisent au commandant de la Base et fassent un rapport. Il disait qu'il ne voulait plus voir de satanés mômes par ici, et qu'on n'était pas sur un terrain de jeu. Les gardes nous ont traînés jusqu'à la Base et ils nous ont fait attendre dans une petite pièce pendant qu'ils allaient prévenir le commandant. Jick et moi, on n'était pas fiers. On essayait de crâner, mais dans le fond on avait drôlement la frousse, parce que le commandant, il avait pas la réputation d'être commode. On se tortillait et on se jetait des coups d'œil en coin. Après, on nous a fait rentrer chez le commandant. Les gardes nous poussaient par-dérrière, parce qu'on n'avait pas trop envie d'avancer. Il était assis à son bureau. C'était un grand type maigre, avec un nez comme une arête, des cheveux rouges et des yeux gris qui vous transperçaient. Il nous a passé un de ces savons ! On pouvait tout juste baisser la tête et avaler notre salive. Puis il s'est levé et il a ramassé sur son bureau une badine souple. Il nous a dit :

— Je ne ferai pas prévenir vos parents. Je sais très bien qu'après vous avoir punis, vos mères n'auraient rien de plus pressé que de venir vous dorloter en pensant à l'affreux danger auquel vous avez échappé. Non. Je vais vous punir moi-même et on n'en parlera plus. Seulement, n'y revenez pas !

Il nous a fait pencher sur son bureau, l'un après l'autre, et il nous a administré une de ces fessées ! Misère ! On n'a pas pu s'asseoir pendant au moins huit jours. Après ça, faut dire qu'on s'est tenus plutôt tranquilles. On n'avait pas du tout envie de retourner chez le commandant. Mais on était quand même contents qu'il n'ait pas averti nos parents. Telle que je connais M'man, elle en aurait parlé pendant cent ans. Y aurait plus eu moyen d'avoir la paix.

Ça nous a tout de même pas empêchés de retourner sur le terrain. Seulement on faisait attention de ne pas se fourrer dans un trop gros pétrin. Faut dire que les gardes étaient devenus un peu moins vaches. Y pouvaient pas s'empêcher de se marrer dès qu'ils nous voyaient. Ils rigolaient tout ce qu'ils savaient et ça les mettait de meilleure humeur. Dans l'ensemble, ils nous laissaient circuler comme on voulait. Ils voyaient bien qu'on se tenait à carreau.

Puis voilà qu'une sœur à ma mère qui était établie sur Mars depuis cinq ans radine. Elle venait passer ses

vacances sur Terre. Naturellement, elle a rattrapé chez nous. Il y a eu des tas de réjouissances familiales, et j'ai pas pu voir Jick pendant trois jours. M'man était sur les dents, et dès que j'essayais de filer, elle me récupérait. Fallait rester là pour profiter de la présence de tante Ella. Moi, je m'en fichais pas mal de tante Ella. Elle m'avait même pas rapporté de Mars un de ces jaltins. Ces petits animaux à fourrure rouge qui ressemblent à des chats et qui sont fidèles et affectueux comme tout. J'aurais pourtant bien voulu en avoir un. Ceux qui avaient des parents sur les planètes colonisées recevaient toujours des tas de trucs, mais moi, j'avais beau avoir tante Ella sur Mars, je recevais rien du tout. Faut dire que le transport sur les astronefs coûtait plutôt cher, et tante Ella, c'était pas son genre d'attacher les chiens avec des saucisses. Jick, il avait pas de parents sur les colonies, ça fait qu'il recevait rien non plus. Il avait pourtant bougrement envie d'avoir un petit animal. Si j'avais reçu le jaltin, il aurait été à nous deux.

Dès que j'ai pu filer, j'ai couru chez Jick. J'ai vu tout de suite qu'il s'était passé quelque chose pendant que j'étais pas là. Jick avait l'air drôlement excité. Il me dit :

— Viens avec moi jusqu'à la cabane et je vais te montrer quelque chose.

La cabane, c'était une de ces anciennes granges en pierre comme on en construisait autrefois. Elle se trouvait un peu en dehors de la ville, pas loin du terrain d'envol des astronefs. Jick et moi on en avait fait notre quartier général. Elle était encore en bon état, sauf que le toit laissait passer l'eau quand il pleuvait. On avait traîné dedans des grosses pierres pour faire un petit foyer, et on y faisait rôtir des pommes de terre dans la cendre. Elle se trouvait en pleine campagne, dans une petite clairière bordée d'arbres. C'était désert, personne n'allait jamais là-bas, et ça faisait un petit coin à nous bien tranquille. On y entassait nos trucs de gosses, ceux qu'on ne voulait pas ramener à la maison. Je me demande pourquoi elle n'avait pas été détruite. Sans doute que personne n'y avait fait attention. On ne construit plus de trucs comme ça maintenant, et les nouvelles demeures en plastique sont tout de même bien plus jolies. Mais c'était notre maison à Jick et à moi.

On est arrivés à la cabane en un rien de temps. Tout le long du chemin j'avais pressé Jick de questions, j'étais drôlement intrigué, mais il n'avait pas voulu me répondre. Il s'en va fourgonner dans un coin et il ramène une boîte. Il me dit :

— Regarde !

Seigneur ! Il y avait un insecte dans la boîte, mais je n'en avais jamais vu comme ça. Long à peu près comme la main, et d'un bleu intense. Ce bleu que l'on voit aux ailes des papillons exotiques. Il brillait dans la pénombre comme une pierre précieuse. Il avait de longues antennes, presque aussi longues que lui, recouvertes d'un duvet imperceptible, et qui se balançaient doucement. Tout à coup, il se met à émettre un petit bourdonnement métallique. Il vivait. Il ressemblait un petit peu à un scarabée, mais beaucoup plus gros, et la couleur de ses élytres brillants faisait mal aux yeux. J'étais fasciné. Je n'avais jamais rien vu d'aussi somptueusement beau, et en même temps, je ne sais pas pourquoi, il me faisait un petit peu peur. Il était trop étrange. Je n'aurais pas aimé le toucher. Je me retourne vers Jick. Il me regardait avec un petit air triomphant. Je lui dis :

— Mince alors ! Où que t'as eu ça ?

— Je l'ai pris dans un astronef. Un astronef qui revenait d'une exploration des planètes non classées. Je suis rentré dedans et je l'ai vu par terre.

J'en étais assis ! On ne peut pas rentrer dans un astronef si l'on n'est pas enregistré à la Base. À cause du cerveau électronique. Le cerveau, c'est comme un chien de garde. Il est conditionné pour ne laisser entrer personne qu'il ne connaisse. Comme ça, il ne peut pas y avoir de sabotages ou de trucs de ce genre. Je dis à Jick :

— Mais le cerveau ? Comment t'as pu entrer ?

J'étais un peu jaloux, parce que c'était mon rêve de visiter l'intérieur d'un astronef, mais ça, fallait pas y compter. Jick me fait :

— Le cerveau était détraqué. C'est l'astronef X311. Les types étaient partis pour une exploration et ils ont eu des tas d'ennuis à cause du cerveau qui s'est déglingué presque au début du voyage. Ils ont dû rentrer plus tôt que prévu à cause de ça. C'est un des mécaniciens qui me l'a raconté. Alors tu penses que j'ai pas raté l'occasion. Je me suis planqué, et quand les types sont partis bouffer à la cantine, je me suis faufilé à l'intérieur. J'aurais rudement voulu que tu sois avec moi. De toute façon, je n'ai pas eu le temps de regarder grand-chose. J'ai presque tout de suite trouvé l'insecte, et j'ai pensé qu'il valait mieux que je file avec avant d'être pincé. Je voulais pas qu'on me le prenne. Il y a des tas de types du quartier qui ont des animaux qui viennent des colonies, et moi j'ai jamais rien eu. (Puis il me dit gentiment :) Il est à toi aussi, Buny. Tes mon copain. Il est beau non ?

Jick, c'était un chic type ! Et l'insecte était beau, oui, formidable même, mais je n'étais pas tranquille. Je lui dis :

— On peut pas le garder Jick, il vient d'une planète non classée. Il est peut-être dangereux. Tu sais que si le cerveau n'avait pas été détraqué, il n'aurait pas pu entrer dans l'astronef. Les types n'ont pas dû le voir, sans ça... On ne sait jamais ce qui peut venir des planètes non classées. Faut faire attention. Portons-le au commandant de la Base



et expliquons-lui. Peut-être qu'il nous le donnera après, quand on sera sûrs qu'il n'est pas dangereux.

La figure de Jick s'est fermée. Il s'est cramponné à la boîte et il m'a regardé avec des yeux mauvais.

— Tes louf, il me dit. Tu veux peut-être encore recevoir une déroutée comme l'autre fois. Et en plus, tu peux être tranquille qu'on nous le donnera pas. C'est un spécimen rare, unique. Ils le garderont pour le musée. Je le porterai pas ! Je le garde ! Ici ! Il est à moi !

Il me défiait. Ses mains étaient si serrées sur la boîte que je voyais blanchir ses jointures. L'insecte ronronnait métalliquement. Je me sentais tout triste. C'était la première fois que Jick et moi on n'était pas d'accord. Je lui dis :

— Te fâche pas, Jick. Je vais pas te le prendre si tu veux pas. Mais je continue à croire qu'on ferait mieux de pas le garder. Et du reste, il va sûrement crever. Tu sais même pas ce qu'il doit manger.

Il me regarde, tout content. Il s'était détendu un peu.

— Justement si, il me fait. Il mange de l'herbe. Je lui ai donné des feuilles de salade hier et il a tout bouffé. Fais donc pas l'idiot, Buny. Pour une fois qu'on a un truc bien ! Qu'est-ce que tu veux qu'il soit dangereux. C'est même pas un animal, c'est un insecte !

— Il y a des insectes qui sont venimeux, je lui fais.

Il rigole :

— Eh bien, pas celui-là. Je l'ai pris dans mes mains trente-six fois et il ne m'a jamais mordu. Regarde !

Il le sort de sa boîte et le pose sur sa paume. L'insecte ne bougeait pas. Ses longues antennes s'agitaient à peine. Il était posé là, ciselé comme un bijou, bleu et brillant. Il bourdonnait avec un petit grincement métallique. Il était extraordinairement beau, mais il n'y avait rien à faire, je n'arrivais pas à l'aimer. Il me foutait la trouille. Seulement, je ne voulais pas me fâcher avec Jick. Peut-être que dans quelque temps, il se laisserait, et que je pourrais porter l'insecte au commandant ou le tuer. Je me méfiais vachement de cette bête bleue.

J'ai quitté Jick. Il fallait que je retourne à la maison. M'man était sortie faire des courses avec tante Ella, et elle n'allait pas tarder à rentrer. Je savais que si elle me trouvait pas, ça ferait tout un drame. Avec tante Ella pour verser de l'huile sur le feu et P'pa à gueuler :

— Je t'interdis de sortir, tu m'entends !

Jick m'avait fait jurer de rien dire sur l'insecte. Il m'avait dit que je serais plus son copain si je le faisais. J'avais promis. Je pouvais tout de même pas perdre mon pote à cause de cette histoire.

Après ça, il s'est passé quelques jours et j'ai de nouveau pas pu sortir. Cette tante Ella, ce qu'elle pouvait m'empoisonner ! À cause d'elle, je ne pouvais pour ainsi dire plus mettre le nez dehors. J'enrageais ! Puis voilà qu'on apprend que la petite Cissy manque à l'appel. Elle avait disparu. C'était une gentille môme qui habitait près de chez nous. Toute douce, avec des cheveux blonds luisants. Jick et moi, on la connaissait bien. On lui racontait des tas d'histoires sur les astronefs, et elle en ouvrait des yeux tout ronds. On l'aimait bien. Je me demandais ce qui avait pu arriver à cette gosse. Ça faisait une sacrée histoire dans le quartier ! Une vraie révolution ! Les flics étaient sur les dents, on ne voyait qu'eux. À enquiquiner les gens toute la journée avec leurs questions. Ils étaient même venus chez nous, mais je n'avais rien pu leur dire. Depuis le temps que je ne pouvais pas sortir, ça faisait une éternité que j'avais pas vu Cissy. Les parents étaient déchaînés. Ils avaient la frousse qu'il arrive quelque chose à leurs gosses et du coup, il n'y avait pas que moi à ne plus sortir. Tous les mômes du quartier étaient consignés à la maison. M'man était intenable !

— Tu vois, elle me disait, ce qui arrive quand on vadrouille dehors. Cette pauvre gosse a dû se faire ramasser par un sale type. Que je ne te prenne pas à sortir !

Pas sortir ! Pas sortir ! Je n'entendais que ça. Je commençais à en avoir drôlement marre.

J'ai profité d'un après-midi où M'man et tante Ella recevaient tout un tas de bonnes femmes pour tailler. Y avait fallu que je passe au salon pour dire bonjour à toutes ces moukères, et elles étaient là à me regarder et à s'exclamer : « Mon Dieu, mâme Veltin, c'que vous avez un grand fils ! » Et : « Comme il est sage et bien élevé ! » Et : « C'est pas mon Dick qui serait comme ça, l'est toujours à vadrouiller ! » Merde ! Elles me cassaient les pieds. Quand je les ai vues bien en train de bavarder, je me suis glissé dehors et j'ai filé. Elles étaient autour de tante Ella comme des mouches après un gâteau pour savoir comment c'était la vie sur Mars, et comment ci et comment ça. J'étais bien tranquille, elles en avaient pour un sacré bout de temps à discuter. Et tant qu'elles seraient pas parties, M'man penserait pas à se demander ce que j'étais devenu.

J'ai couru chez Jick. L'était pas chez lui. Je suis tombé sur sa mère, et la voilà qui commence à m'entreprendre comme quoi Jick était pas gentil, qu'il était toujours dehors et que quand il revenait à la maison, y avait pas moyen de lui tirer une parole, et qu'il avait l'air de vivre dans les nuages, et qu'elle était bien malheureuse, et tout et tout. Elle dévidait des paroles comme un moulin et y avait plus moyen de m'en dépêtrer. À la fin, elle me dit de tâcher de trouver Jick et de lui dire de rentrer. Je me le suis pas fait répéter deux fois et j'ai trissé en vitesse. Faut dire que Jick, il était beaucoup plus libre que moi. Sa mère, elle était veuve, et Jick, y le laissait oier et y faisait ce qu'y voulait. Je

Il était beaucoup plus noir que moi. Sa mère, elle était veuve, et Jick, y a laissé cher et y voulait. Je comprends ça ! Si y avait pas eu P'pa à la maison, M'man aurait bien pu gueuler jusqu'aux étoiles, ça m'aurait pas empêché d'en faire à ma tête.

J'ai cavale jusqu'au terrain, mais personne avait vu Jick. Alors, j'ai trotté jusqu'à la cabane. Il était là. Assis par terre, en train de jouer avec l'insecte. Je l'avais presque oublié, celui-là ! Il se baladait par terre, entre les jambes de Jick. Ses longues antennes fouettaient l'air et son bourdonnement métallique ronflait terriblement fort. Il brillait d'un éclat bleu insoutenable. Dès que je suis entré, le ronronnement s'est tu. Les antennes ont cessé de siffler et se sont arrêtées progressivement. Il ne bougeait plus. Jick m'a regardé. Il avait l'air complètement abruti. Il a secoué la tête, et on aurait dit qu'il sortait d'un rêve.

— Ah ! c'est toi, Buny, il me fait.

Je me suis senti inquiet. Il avait vraiment une drôle de bobine.

— Ça va pas Jick, je lui dis, t'es malade ?

— Non non, je suis pas malade, ça va très bien. (Il allonge la main, et il prend l'insecte dans sa paume. Il commence à le caresser doucement du doigt et il me dit avec un petit sourire rêveur :) Je le garde tout le temps avec moi maintenant, tu sais, je le mets dans sa boîte et je l'emmène partout. Il aime pas rester seul.

Je rigole :

— Il aime pas rester seul ! Il te l'a dit ?

Il relève la tête et il me regarde avec des yeux froids.

— Tu l'aimes pas, toi Buny, tu l'aimes pas ! Tu voudrais lui faire du mal, je le sais ! (Il pose l'insecte dans sa boîte et il se lève.) Fous le camp, il me dit, fous le camp ! T'es plus mon copain ! Je te laisserai pas toucher à c't'insecte ! Si tu lui fais du mal, je te tuerai, tu m'entends, je te tuerai !

Il criait. Son visage était défiguré par la rage. Je suis parti tout doucement, à reculons, sans rien dire. J'en étais malade ! Si j'avais été une fille, je crois que j'aurais chialé tout mon saoul. Jick ! Mon copain ! C'était pas possible ! Tout ça à cause de cette sale bête bleue ! Je m'en étais méfié depuis le début de celle-là. Et dans le fond, Jick avait raison, j'aurais bien aimé écraser cette saloperie sous mon pied, à grands coups de talon. C'était la première fois que Jick et moi on se fâchait. Je parlais bien aux autres mômes du quartier, mais Jick, c'était mon pote, le seul. Je suis rentré à la maison. Je n'avais même plus envie de me baguenauder. M'man pouvait bien m'enfermer à double tour si ça lui faisait plaisir. Je m'en foutais pas mal.

Y s'est passé quatre, cinq jours. J'arrêtais pas de réfléchir. M'man pouvait être contente, je mettais plus le nez dehors. On était en période de vacances scolaires, et j'avais plus à suivre les cours par vision. Je bougeais pas de la maison. Je réfléchissais. À Jick, à l'insecte bleu. J'avais vachement envie d'aller trouver le commandant pour tout lui raconter. Mais je pouvais pas, j'avais promis. On avait beau être fâchés, Jick et moi, je pouvais pas faire le Judas. Ça se fait pas ! Seulement, j'étais salement inquiet. Parce que je trouvais que cet insecte, il avait rendu mon pote drôlement bizarre. J'en avais la tête qui enflait, tellement j'arrêtais pas de penser et de repenser. M'man trouvait que j'étais trop silencieux. Elle est jamais contente, celle-là. Si je fais du bruit, elle gueule, et si j'en fais pas, elle gueule aussi ! Elle arrêtais pas de me tripoter et de me regarder dans le blanc des yeux pour voir si j'étais pas malade.

Et voilà qu'un autre môme disparaît. Comme la petite Cissy. Dany, c'était. Un type du quartier que je connaissais bien aussi. Du coup, ça a été le vrai cirque ! Les flics sont revenus, trois fois plus vaches qu'avant. Y tournaient comme des totos et y emmerdaient tout le monde à longueur de jour. Les parents étaient devenus quasi dingues ! S'ils avaient pu attacher leurs mômes avec des chaînes pour les empêcher de filer, ils l'auraient fait. Le quartier bouillonnait comme de l'huile dans un chaudron. On ne parlait que de ça. Les gens pensaient qu'y avait un sadique dans le coin qui zigouillait les mômes. On regardait d'un drôle d'œil les cloches qui vadrouillaient par là, et deux ou trois se sont fait ramasser par les flics de la belle manière ! Mais ça n'arrangeait rien, parce qu'on ne trouvait pas celui qui avait fait le coup. D'autant plus qu'on savait même pas si Cissy et Dany étaient morts ou vifs. Ils avaient fondu comme du sucre dans l'eau. Pas moyen d'en trouver trace. Y en avait qui parlaient de kidnapping. Mais depuis le temps que la petite Cissy avait disparu, les kidnappeurs auraient eu drôlement de la patience pour n'avoir pas encore réclamé de rançon. Tout ça, c'était des parlotes. On savait rien de rien.

M'man me couvait de l'œil. C'est tout juste si elle me laissait aller pisser tout seul. Elle qui avait déjà tendance à avoir la trouille pour un rien, elle était à son affaire ! Avec la tante Ella, elles n'arrêtaient pas de parler de trucs atroces jusqu'à en avoir la peau qui se hérissait. De temps en temps, P'pa se foutait en rogne et leur disait de la boucler un peu. Y avait de quoi en avoir plein le dos.

Y s'est passé de nouveau quatre ou cinq jours. Puis voilà qu'un après-midi où j'étais dans ma chambre à me reposer un peu, j'entends un petit coup de sifflet sous ma fenêtre, comme quand Jick m'appelait. Je passe le nez dehors, et je vois Jick en bas, la tête levée. Il me fait signe de ne pas faire de bruit, et il me chuchote :

— Tu descends ? Je veux te narler

J'étais drôlement content. Il avait plus l'air fâché. Je me suis dit qu'on allait se rabibocher et qu'on serait de nouveau copains. Je suis descendu en douce. Y faisait vachement chaud, et M'man et tante Ella faisaient la sieste. P'pa était au boulot, comme de juste, ça fait que j'ai pu me glisser dehors sans que personne me récupère. Jick m'attendait. Il portait sa boîte à l'épaule, pendue par une courroie. Ce satané insecte devait être dedans. Enfin, ça me faisait trop rien. Puisque Jick était plus fâché, on allait pouvoir discuter tranquillement de ça. Puis je m'aperçois que Jick avait l'air bizarre. Tendue, avec la figure toute blanche, les yeux brillants et les narines qui se pinçaient.

— Qu'est-ce qui se passe ? je lui demande.

— Viens à la cabane, il me dit, je vais t'expliquer. De toute façon, il ajoute, on va pas rester fâchés, non ?

Pour ça, j'étais d'accord. On est partis vers la cabane. Il dégringolait une de ces chaleurs ! J'en étais cuit. Jick, ça avait pas l'air de l'incommoder. Y dropait tellement que j'avais du mal à le suivre. Ça devait être bougrement intéressant, ce qu'il avait à me raconter. On aurait dit qu'il avait le feu aux fesses. On a pas mis longtemps pour arriver. Il faisait bon dans la Cabane, frais. Pendant que je clignotais des yeux pour m'habituer à la pénombre, voilà mon Jick qui se met à tirer la porte et à enclencher la grosse barre rouillée qui la fermait.

— T'es pas dingue, je lui dis, tu vas pas fermer ça, on va plus rien y voir.

— Oh, il me fait, c'est pour avoir plus frais, et on y verra toujours assez avec la lucarne !

C'était vrai. Il y avait tout en haut près du toit une lucarne dont les vitres étaient cassées depuis longtemps et qui donnait un peu de jour, mais pas beaucoup.

J'étais fatigué. Je me suis affalé sur un tas de sacs qui se trouvaient là, et mes yeux ont fait machinalement le tour de la cabane. Une mince trouée lumineuse descendait de la petite fenêtre et éclairait vaguement. Et j'ai aperçu près de la porte une vieille pioche et une pelle qui reposaient contre le mur. D'habitude, elles se trouvaient tout au fond, avec un tas de saletés. Mais ce qui m'a attiré l'œil, c'est que les fers étaient brillants, nets, comme s'ils avaient été récemment nettoyés. Alors qu'ils auraient dû normalement être encrassés de rouille.

— Mince, je dis à Jick, t'as vu, on dirait que quelqu'un est venu ici et s'est servi de la pioche et de la pelle.

Il ne me répond pas. Il était en train de se débarrasser de la boîte et de la poser dans un coin. Le ronronnement métallique s'en élevait, violent, intense. Il remplissait la pièce. Ça me faisait presque mal au crâne. Jick se redresse et il se dirige vers moi. Son visage faisait une tache blanche dans l'obscurité. En même temps, il se met à parler d'une voix geignante :

— Je voulais pas le faire, Buny, je te jure que je voulais pas. C'est lui qui m'oblige, je peux pas faire autrement. Il a peur que tu le dénonces. Mais je voulais pas le faire.

Je pigeais rien. Jick me regardait avec un air malheureux comme tout.

— Faire quoi ? je lui dis. Qui ça lui ?

— L'insecte, il me répond. Il veut que je te tue !

Il sort la main de sa poche, j'entends un petit clic, et je vois jaillir la lame, longue, mince, bleue et luisante, dangereuse et meurtrière. Je me suis relevé. J'avais pas encore la frousse, pas vraiment. Plutôt, j'étais abruti, assommé. Je ne comprenais pas. Jick était là, à deux pas de moi, avec sa lame longue et menaçante tendue dans ma direction.

— Qu'est-ce qui se passe, Jick ? je lui fais. Qu'est-ce que t'as ? Tes devenu fou ? Je comprends rien, moi. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

J'entendais ma voix qui devenait couinante. Je reculais. Le bourdonnement furieux de l'insecte me remplissait le crâne.

— C'est l'insecte, il me dit. Tu comprends, il me parle. Enfin, il me parle pas vraiment, j'entends dans ma tête, je sais ce qu'il veut. Et il veut que je te tue. Il sait que tu lui es hostile, il a peur. Moi je voulais pas, Buny. Les autres, ça ne m'avait rien fait, mais toi, t'étais mon copain. Mais il m'oblige. Je dois le faire. Je regrette, Buny. Oh ! pourquoi que tu veux pas l'aimer ? Pourquoi ? J'aurais pas besoin de te tuer. Tu m'aiderais à tuer les autres et on serait de nouveau copains. Pourquoi que tu veux pas l'aimer, dis ?

Alors là, j'ai commencé à avoir la trouille, pour de bon. Mes dents claquaient. J'avais compris. L'insecte avait rendu Jick complètement fou. Cette bête bleue qui venait d'une planète non classée. Avec des pouvoirs que personne ne pouvait comprendre. Elle donnait des ordres à Jick et l'obligeait à faire ce qu'elle voulait. Elle s'était emparée de la tête de Jick. Et les autres... Ça aussi j'avais compris !

— Cissy et Dany, j'ai dit, Cissy et Dany... C'est toi Jick !

— Oui, il me répond. Tu comprends, l'insecte voulait pondre. Il a besoin d'un cadavre pour pondre. Il met ses œufs dedans et les larves mangent la chair avant de se transformer en insectes. Il a pondu dans Cissy et Dany et je les ai enterrés. Bientôt il y aura des quantités d'insectes bleus. Et ils feront tuer tous les humains comme toi qui leur veulent du mal. Mais moi, je resterai avec eux. Il m'a expliqué. Tu comprends, il y a des humains comme toi qui leur

sont hostiles, et d'autres comme moi avec qui ils peuvent s'entendre. Moi je le sers. Il m'aime bien, et moi je l'aime aussi. Mais toi, il faut que je te tue. Tu comprends Buny, il faut.

Il a fait un bond en avant. Rapide. J'ai juste eu le temps de me jeter de côté. C'est ça qui m'a sauvé, parce qu'au lieu de m'atteindre, la lame n'a fait que m'érafler le bras. J'ai senti comme une brûlure, et le sang s'est mis à couler. Je me suis rué vers la porte. Je hurlais ! Je n'avais jamais ressenti une terreur pareille. Je me débattais dans un cauchemar. Je me suis attaqué à la lourde barre, mais je n'ai pas pu la faire sauter à temps. Jick était derrière moi. J'ai fait un bond vers la gauche, et la lame s'est enfoncée dans le bois. J'ai senti quelque chose qui m'embarrassait les jambes et j'ai mis la main sur la pioche. Jick arrivait de nouveau sur moi, le couteau pointé. Il y a eu une éternité pendant laquelle mon bras se levait. J'avais l'impression de me mouvoir dans une glu épaisse. Puis la pioche s'est abattue. Jick était par terre. La pioche encore fortement enfoncée dans son crâne qui avait éclaté comme une groseille mûre. Il en coulait une gelée épaisse, rouge, mêlée de grumeaux blancs. Je haletais comme un chien. La grange tournait autour de moi dans un brouillard. Les murs basculaient.

C'est le silence qui m'a fait penser à l'insecte. On n'entendait plus cet affreux zonzonnement qui m'avait martelé la tête. J'ai cherché la boîte des yeux, et j'ai vu que le couvercle avait glissé. L'insecte se dépêchait d'en sortir. Je me suis rué en avant. Les longues antennes se sont mises à fouetter l'air furieusement et j'ai ressenti une grande douleur dans la tête. Je suis tombé à plat ventre. L'insecte était sous mon nez. Alors j'ai saisi une des pierres du foyer et je l'ai abattue sur lui. J'écrasais, j'écrasais, j'écrasais. Ma main se relevait et s'abattait de nouveau, sans arrêt. L'insecte se ratatinait, fondait. On ne voyait plus que de petits éclats d'élytres bleus. Et j'écrasais toujours. Je pleurais et je hurlais en même temps :

— Charogne ! Charogne ! Charogne !

Je ne sais pas combien de temps s'est passé avant que je reprenne plus ou moins conscience, avant que je m'arrête d'écrabouiller à coups de pierre de minuscules petits débris bleus. J'avais la figure tout inondée de larmes, j'étais malade, et mes vêtements étaient trempés de sueur.

Et maintenant, je suis là. Je grelotte, j'ai froid. Je ne peux pas me décider à m'approcher de la porte, à enjamber, pour sortir, le cadavre de mon copain qui attend, avec sa pioche dans le crâne d'où s'échappe une bouillie rouge. Mon copain que j'ai tué. Et pourtant, il faudra que j'y aille. Il faudra que j'aie trouvé le commandant, et que je lui raconte. Les cadavres de Cissy et Dany doivent être par là. Jick a dû les enterrer dans les environs. Il faut qu'on les trouve, qu'on les déterre, et qu'on tue les larves qui doivent grouiller dans leurs ventres. Il faut qu'on les détruise avant que les flots d'insectes bleus se répandent sur le monde. Il faut que je dise que j'ai tué mon pote. On m'enverra peut-être dans un centre de rééducation, comme les gosses qui font de sales coups. Mais ça m'est égal. Je sais bien que je ne pourrai jamais oublier la tête éclatée de Jick. Ils peuvent me faire ce qu'ils veulent. Je m'en fous. La seule chose que je ne peux pas faire, c'est me lever, passer à côté de Jick, ouvrir la porte, et voir le soleil inonder mon copain mort. Et pourtant, il faut que je le fasse. Il le faut. Oh, maman !

# Soyez bons pour les animaux

Il y a peu de choses à dire en faveur d'un kalgoo, si ce n'est qu'il se pare de chatoyantes couleurs. Sur sa peau écaillée s'entremêlent en délicates arabesques les bleus, les ors, les rouges et un admirable violet liquide. Pour le reste, c'est une montagne en mouvement, follement agile, carnassière, et dotée d'un caractère exécrationnel. La tête s'allonge au bout d'un col arqué qui, malgré ses proportions gigantesques, ne manque pas de grâce. La gueule aux naseaux écartés est un gouffre béant, d'où darde une langue bifide. L'échine se crête de larges écailles, et la longue queue reptilienne peut aisément, d'un revers, couper un arbre en deux. Il ne viendrait à l'idée de personne d'en faire un chouchou familial, et c'est pourtant ce qu'avait fait Vern.

Tout au long de sa vie, Vern n'avait pu approcher un animal sans le mettre immédiatement en confiance. À cause de ce don, il en était venu à professer la théorie suivante : tout animal s'apprivoise, à condition d'avoir de la patience. C'était vrai pour Vern, mais pas pour un grand nombre de gens, qui s'empresaient de réfuter ses arguments avec ardeur. C'est pourquoi, emporté par la discussion, il fit un jour le pari d'apprivoiser un kalgoo.

Apprivoiser un animal consiste à éveiller chez lui, en lui donnant des soins et en le nourrissant, une certaine affection, qui est peut-être tout bonnement une reconnaissance du ventre, mais une affection tout de même. Cela implique aussi, généralement, que vous-même prendrez la bête en amitié. Le don de Vern était sans doute son immense amour des animaux. Il apprivoisa son kalgoo, mais on peut dire aussi que le kalgoo apprivoisa Vern, qui en devint l'esclave fidèle.

On ne peut compter les ennuis que le kalgoo apporta à Vern, en échange de satisfactions que bien des gens eussent trouvées extrêmement minces. Voir la bête énorme l'accueillir avec des ronflements affectueux ; lui gratter le crâne à l'aide d'un râteau ; pouvoir impunément nettoyer les dents formidables, littéralement englouti dans la gueule ; et s'installer parfois au défaut de l'épaule, dans une position fort mal commode, tandis que l'animal galopait dans le parc.

Vern possédait une immense fortune, héritée de son père qui avait trafiqué sur toutes les planètes au cours du premier rush de colonisation, mais il était à prévoir qu'il en verrait prochainement la fin. Sans parler des sommes impressionnantes dévorées chaque jour par le kalgoo sous forme de viande bien fraîche, qui n'étaient que vétilles, Vern avait déjà dépensé une fortune pour faire ramener l'animal d'Opha, et pourvoir à son installation. De plus, il occupait à lui tout seul une firme entière d'avocats en renom, tant il était submergé de procès. Un kalgoo peut courir vite, loin, et être plus destructeur qu'une tornade. Un nombre incalculable de gens regimbaient contre ce voisinage, et Vern se voyait attaqué en justice par des personnages qu'il ne connaissait même pas de vue, et habitant à des lieux de là.

En sus, Vern avait à se débattre contre un certain nombre de représentants de jardins zoologiques divers, qui guignaient d'un œil favorable cet unique kalgoo à peu près sociable. On n'avait, jusqu'alors, jamais pu maintenir un kalgoo en captivité, à cause du caractère follement agressif de la bête. Ces représentants lui cherchaient de subtiles noises, intrigant auprès de l'Union planétaire pour lui faire retirer une autorisation achetée à prix d'or. Ils caressaient l'espoir de se faire attribuer l'animal si Vern se voyait supprimer le droit de le posséder. N'avait-il pas dû, quelque temps plus tôt, sauver *in extremis* la vie d'un insensé qui s'apprêtait à ouvrir la cage où le kalgoo était enfermé pour la nuit, dans l'espoir sans doute de voir celui-ci commettre d'importants dégâts ?

Vern avait perdu tous ses amis, car qui se soucie de rendre visite à un individu possédant dans sa demeure ce que l'on peut assimiler à une bombe à retardement, avec possibilités d'explosion inopinée. Il ne pouvait trouver le moindre domestique, car, outre que cette catégorie sociale se raréfiait et réclamait des salaires proprement faramineux, à peine franchie la grille, les postulants reniflaient une odeur marécageuse, et, entendant soudain beugler le kalgoo au fond du parc, tournaient les talons pour s'enfuir avec vélocité.

La coupe fut pleine le jour où une vieille tante que Vern aimait beaucoup, la seule parente qui lui restât, quitta son neveu après trois jours de visite, le maudissant et déclarant qu'elle ne voulait plus entendre parler de lui.

La vieille dame était venue chez Vern de bonne foi. Elle aimait réellement les bêtes, et avait confié avant son

départ à un cercle de dames émerveillées qu'après tout, un animal était un animal, et que son aspect ou sa taille ne changeait rien à l'affaire.

Malheureusement le kalgoo n'admettait personne hormis Vern, était facétieux, et possédait une étrange particularité. Il souffla sur la vieille dame un grand nuage de vapeur rougeâtre et corrosive. La tante de Vern fut couverte de boutons enflammés de la tête aux pieds, et fit ses bagages, raidie de colère.

Lorsqu'elle fut partie, Vern vint jusqu'à l'enclos du kalgoo, qui dormait sagement, son long col ployé sur les piliers de ses pattes puissantes. Il observa Vrahouw, ainsi baptisé d'après son cri rauque, qui rappelait un peu cet assemblage de syllabes. Les ennuis iraient croissant, c'était certain. Le cœur gros, Vern s'était presque décidé à la séparation, lorsque Vrahouw s'éveilla. La bête tendit le cou, ronfla, et avança une énorme patte affectueuse. La résolution de Vern fondit. Il ramassa le râteau, et, tout en grattant le crâne du kalgoo, réfléchit.

Le soir même, sa décision était prise. Puisque la civilisation refusait d'accepter Vrahouw, il fuirait la civilisation. Il ne manquait pas de planètes à peine effleurées par la colonisation, habitées par un petit nombre de gens rudes, courageux, qui ne prendraient pas ombrage d'un kalgoo somme toute apprivoisé. De plus, dans un monde neuf, encore hanté par une faune dangereuse, Vrahouw, par sa taille même et par sa force, ne pourrait que rendre des services.

Vern fit auprès de l'Union planétaire une demande de concession sur Karoléa, et l'obtint sans difficulté. Il vendit ses biens, sa propriété, et échangea son astronef personnel trop petit contre un vaisseau de taille à contenir non seulement le matériel qu'il désirait emporter, mais le kalgoo lui-même.

Lorsque Vern décolla, emportant dans une cale spécialement conçue pour lui un Vrahouw furieux mais solidement arrimé, il ne ressentait pas de tristesse, mais au contraire une exaltation joyeuse. Après tout, son père avait été un aventurier d'envergure, et il en restait chez Vern quelques traces, quoique atténuées.

Comme tous les hommes de son temps, Vern possédait une science approfondie des routes de l'espace et des astronefs, aussi se tira-t-il sans trop de mal de la tempête cosmique qui balaya son vaisseau. Mais lorsqu'il en émergea, il se trouvait fortement dérouté de sa trajectoire, et le pilotage automatique ne fonctionnait plus. Vern ne pouvait se payer le luxe de s'en passer. Il fouilla ses cartes, se repéra, et découvrit qu'il naviguait dans un secteur mal connu. Mais il était urgent de réparer. Il mit le cap sur une planète girant autour de son soleil, et qui semblait posée là juste pour lui.

Vern émergea du sas, prudemment. Il se félicitait de sa chance, car l'air respirable de cette planète allait lui permettre de laisser sortir le kalgoo, qui s'agitait dangereusement dans sa cale. Un petit tour dans la nature le calmerait et le rendrait plus docile.

Vern avait reconnu les dégâts. Quelques heures de réparation, et il pourrait reprendre son voyage. Il sourit et s'étira. L'air était tiède, et il y avait là un beau soleil chaud et doré. La région était assez semblable, somme toute, à certains coins de sa planète d'origine. L'herbe était haute, très verte, tachée de fleurs. Il admira les arbres étranges, dont les branches glissaient vers le sol au lieu de se redresser, et qui avaient en guise de feuilles de petits piquants rigides. Ses doigts cueillirent machinalement une fleur à longue tige. Son calice en entonnoir était d'un rose délicat, tigré de noir.

Il fit quelques pas, et fronça soudain les sourcils. Ce qu'il voyait là-bas, c'était manifestement un morceau de terrain cultivé.

La planète était habitée par une race intelligente !

Il s'approcha, et analysa. Intelligente, oui, mais pas très avancée en civilisation, puisqu'elle tirait encore sa subsistance de la terre. De plus le sol était à peine égratigné, et la partie travaillée fort peu étendue. Donc une race primitive, qui œuvrait manuellement, et employait des outils très rudimentaires.

Vern s'agita, ennuyé. La grande loi planétaire voulait que l'on ne molestât nulle créature intelligente, mais par ailleurs les primitifs étaient fréquemment agressifs, et généralement peu enclins à la réflexion. Il courut vers l'astronef. Il ferait sortir le kalgoo, et travaillerait le plus vite possible. Avec un peu de chance, il pourrait repartir sans ennuis.

Vern avait effectué environ la moitié de son travail lorsqu'il entendit beugler le kalgoo. Vrahouw avait l'habitude de hurler ainsi chaque fois que quelqu'un l'approchait. Vern se précipita, prévoyant la catastrophe. Il arriva pour voir la bête tendant le cou vers un indigène manifestement pétrifié de terreur. Vern sourit, soulagé. Vrahouw, bien dressé, n'avait pas l'intention de blesser le malheureux. Il jouait, tout simplement.

Vern observa l'indigène. Une race humanoïde, évidemment, avec les mains à pouces opposables indispensables à toute évolution. Quoique, songea-t-il, cette théorie était bien surfaite si l'on se rappelait les Varaisiens, qui se servaient de leurs tentacules avec tout autant de profit. Le naturel tendait les bras devant lui, comme pour repousser l'horifique vision. Il était vêtu de loques crasseuses, et avait la tête recouverte d'un chaume de cheveux grassex. Ses membres semblaient bizarrement tordus, mais Vern n'arrivait pas à savoir si c'était là chose naturelle, ou s'ils

étaient énormes par le travail.

Soudain l'indigène, sans doute poussé par un courage de désespoir, frappa du poing le mufle de Vrahouw qui poussait vers lui sa tête colossale.

Le kalgoo n'avait même pas dû sentir cette pichenette, mais son mauvais caractère prit le dessus. Il se fâcha. Il arqua le col. Son échine écrêtée se raidit. Deux longs jets tournoyants de vapeur écarlate jaillirent des naseaux. Le naturel culbuta à la renverse, se releva, et prit la fuite, agitant vertigineusement ses jambes torses. Il braillait à cris rauques et inarticulés.

Il était si comique, dans sa course trébuchante, que Vern éclata de rire. Il riait encore, secoué de tressauts, en retournant à son travail. Vrahouw s'était couché, son long col écrasé sur l'herbe.

Environ deux heures plus tard, Vern essuya d'un revers de main un peu de sueur sur son front, et rangea posément ses outils. Il avait enfin terminé. Maintenant il allait s'agir de faire regagner sa cale à Vrahouw, ce qui n'irait pas sans mal.

Vern sortit, s'étira au soleil, et sursauta violemment.

Vrahouw était dressé, tendu sur ses pattes énormes, et, du fond de la prairie, arrivait vers lui un étrange assemblage. Un autre naturel, évidemment, mais à califourchon sur une bizarre monture, dont le col s'ornait d'une espèce de chevelure raide. Vern s'amusa de voir que, toutes proportions gardées, la longue tête aux naseaux écartés de l'animal n'était pas sans analogie avec celle du kalgoo. Il avançait sur des pattes fines, dansant un peu, et semblait rechigner. Et l'indigène était, par toutes les galaxies, entortillé de métal comme une boîte de conserve ! Il brandissait devant lui un long morceau de bois, au bout duquel brillait une sorte de couteau.

*Que l'espace m'engloutisse, songea Vern, si ce fou n'a pas l'intention d'attaquer Vrahouw !*

En effet, le naturel poussait bravement sa bête récalcitrante, et brandissait son arme.

Le kalgoo avança. Sa gueule s'ouvrit, gouffre béant, dardant sa langue bifide. Il ronfla, fit claquer ses mâchoires, et souffla un torrent de brouillard rouge. La monture de l'indigène se dressa debout, battant des pattes, et le naturel dégringola dans un grand bruit de ferraille bringuebalée. Déjà sa bête fuyait follement, agitant une queue flottante. L'indigène restait sur le dos, remuant faiblement ses membres.

Vern ne s'attarda pas à constater les dégâts. D'autres naturels pouvaient arriver d'un instant à l'autre, et alors commenceraient les ennuis sérieux. Il fit réintégrer sa cale à un Vrahouw de fort mauvaise humeur, et décolla vivement.

En fonçant vers Karoléa et son nouveau destin, Vern ne pouvait se défendre d'un léger sentiment de culpabilité. Qui sait quelles perturbations sa venue intempestive pourrait causer aux habitants de cette planète ?

Au même moment, sur Terre, naissait une légende tenace, qui se transmettrait au cours des âges sous des formes variées. La légende du Dragon, et celle du Vaillant Chevalier qui lui livra combat.

# La Nuit de Martha

Keren KL, qui pilotait un navire marchand à travers la Galaxie, rapporta à sa belle-sœur Martha une pleine caisse de sable de Mars.

Martha avait beaucoup insisté pour obtenir ce sable.

Elle habitait, avec son mari Jetral et son petit garçon Jan, une gigantesque propriété conquise de haute lutte sur l'une des plus grandes forêts de Vénus. Il y avait maintenant six ans que Jetral KL avait pris la décision de quitter une Terre surpeuplée pour tenter sa chance dans la première vague de colonisation qui avait déferlé sur Vénus. Il ne l'avait jamais regretté. Passé les premières années difficiles, il possédait maintenant une exploitation en plein rendement et gagnait énormément d'argent dans l'a culture intensive du grilta. Les graines de grilta produisaient une boisson appréciée, qui avait presque supplanté sur le marché galactique la consommation du café.

Jetral avait fait bâtir pour sa famille une belle demeure moderne, de lignes nettes, pourvue de toute la gamme possible de robots domestiques. La maison s'entourait d'un immense jardin, où proliférait la végétation violente et farouche de Vénus. C'était justement pour ce jardin que Martha désirait du sable de Mars. Elle avait l'intention d'en recouvrir les allées.

Le jardin de Martha était sa joie et son orgueil. Elle déplorait, tant elle avait plaisir à en faire les honneurs à ses rares visiteurs, que le plus proche voisin se trouvât à cent cinquante kilomètres de là. Mais les colons n'étaient pas encore très nombreux sur Vénus, et les domaines généralement disséminés à grande distance les uns des autres.

C'était durant une visite à la ville voisine, Kelreg, que Martha avait pu admirer, pour la première fois, une petite quantité de sable de Mars répandu dans l'une des cages du Musée planétaire. Ce sable offrait la particularité d'être, dans le soleil, d'un rouge violent, et de virer dans l'ombre au bleu pourpré. Martha avait tout de suite vu le parti qu'elle pourrait tirer du contraste de ce rouge lumineux, presque agressif, et des verts crus qui dominaient dans son jardin. Elle décida immédiatement qu'elle voulait une caisse de ce sable, et qu'elle l'aurait.

À partir de cet instant, les visites de Keren à son frère tournèrent au cauchemar, Martha ne lui laissant plus une minute de répit. Elle tourbillonnait autour de lui avec l'insistance d'un frelon, l'assiégeant de supplications et de sourires enjôleurs, ses yeux bleus brillant d'excitation, sa longue chevelure noire volant au rythme de ses mouvements vifs.

Keren avait beaucoup d'affection pour Martha, et était ami de la paix. Il céda. Naturellement, la caisse de sable fut ramenée en fraude et de ce fait, ne passa pas par les services de désinfection. Mais Keren n'y attacha nulle importance. Mars était un monde mort, sans eau, stérile et glacé. Quelle forme de vie aurait bien pu surgir de ce sable rouge ramassé dans le désert gelé de Mars, d'où toute vie avait disparu depuis bien longtemps ?

La caisse fut entreposée sur la véranda, pendant que Martha, Jetral et Keren bavardaient dans l'immense living-room pavé de dalles bleues et translucides. Le petit Jan, quatre ans, qui avait les yeux bleus de sa mère et ses noirs cheveux bouclés s'ennuya rapidement. Les grandes personnes discutaient de sujets auxquels il ne trouvait vraiment aucun intérêt. Il s'échappa dehors. La grande caisse et son sable rouge l'attirèrent comme un aimant. Il y grimpa tant bien que mal, s'assit au beau milieu, et plongeant ses petites mains dans le poudroiement carminé, joua à faire glisser entre ses doigts les grains lumineux.

Un nuage glissant cacha un instant les rayons du soleil et l'enfant se trouva assis sur du sable qui était maintenant franchement bleu. Jan s'émerveilla et poussa des cris d'enthousiasme. Il n'avait jamais rien vu de plus joli et ne s'était jamais tant amusé.

Brusquement, une petite masse dure dans le sable lisse l'étonna. Il retira sa main, et soufflant sur les grains bleutés qui y adhéraient, examina sa trouvaille. La chose était vaguement blanchâtre, avait la taille et l'aspect d'une noix et présentait une surface dure et parcheminée.

L'enfant la tourna et la retourna, la fit rouler entre ses doigts, la lança en l'air, la rattrapa, rit, s'en désintéressa un moment parce que le soleil revenu ramenait dans la caisse la luminosité rouge, la reprit, et trouvant réellement qu'elle ressemblait à une noix racornie, la porta à sa bouche. Il fit la grimace. Cette noix avait vraiment un goût amer et



désagréable. Il se fâcha et lança la noix le plus loin possible. Elle roula un moment sur l'allée et disparut sous les larges feuilles vernissées d'un massif. Jan revint au sable et, au bout d'un moment, oublia complètement la bizarre chose blanche et ronde.

Ce fut là le début de ce qui devait aboutir à la nuit de Martha.

La noix à l'aspect racorni, dissimulée près du massif, reçut le soleil, la pluie, la chaleur presque tropicale des nuits de Vénus. Un jour, un autre jour, un jour encore. Le temps passa. Quelque chose s'éveilla à l'intérieur de la noix. Quelque chose qui bougeait, remuait, grignotait. Quelque chose qui vivait. Le grignotement s'accrut, un petit trou parut dans la noix, et quelque chose sortit. Quelque chose de blanchâtre, une chenille, ou une larve, peut-être. Quelque chose qu'il était bien difficile de décrire. Quelque chose qui ressemblait à une chenille, et qui n'était pas une chenille, qui ressemblait à une larve, et qui n'était pas une larve. Une bizarre chenille blanchâtre, grosse comme un doigt, épaisse, à l'aspect gélatineux, plutôt écœurant.

La chose commença à manger. De l'herbe, des feuilles, des petites plantes. Elle grossissait. Elle mangeait, mangeait et grossissait sans cesse. Bien cachée dans le grand jardin de Martha KL, bien cachée sous des feuilles, des branches, des buissons qu'elle grignotait au long des jours.

Le temps passa. Il lui fallait maintenant de bien gros fourrés pour se dissimuler, et elle se cachait avec soin. C'était vraiment une très grosse chenille !

Martha KL commença à se plaindre des dégâts commis dans son jardin. Elle trouvait ses arbustes, ses massifs, ses buissons totalement dévastés. Elle accusa naturellement les rongeurs.

Vénus ne possédait pas de forme de vie hostile ou dangereuse pour les humains, mais les rongeurs étaient la plaie des végétaux. Ces animaux à carapace gris sombre, qui ressemblaient un peu à des tatous, se nourrissaient exclusivement de verdure et étaient considérés par les colons comme une malédiction.

Le jardin de Martha, de même que l'exploitation de Jetral, avaient été jusqu'alors exempts de rongeurs. Jetral craignait pour ses plants de grilta, et Martha enragea à la pensée de son jardin massacré. Jetral partit pour Kelreg afin d'en ramener une série de pièges électroniques.

Ces pièges, qui rendaient d'énormes services aux colons, étaient le produit d'une civilisation hostile à toute inutile cruauté. Ils présentaient la forme d'une boîte rectangulaire, contenant le délicat mécanisme intérieur, d'où partait une large bande de plastique souple et indestructible. Un rongeur passant à proximité du piège réveillait le petit cerveau contenu dans la boîte. La bande de plastique jaillissait alors comme une lanière de fouet et capturait l'animal. Au matin, le colon relevant ses pièges libérait les rongeurs au moyen d'une clé introduite dans la boîte et les détruisait ensuite en bloc par des méthodes scientifiques et propres. Il aurait été impensable pour un colon de faire souffrir inutilement les animaux nuisibles en employant les pièges aux cruelles mâchoires en usage au xx<sup>e</sup> siècle.

Jetral ramena ses pièges et les posa.

Ce fut le second pas vers la nuit de Martha.

Parfaitement cachée dans l'éclatante floraison rose et les feuillages emmêlés d'un talinier, la grosse chenille blanche tissa un cocon.

Les ravages dans le jardin cessèrent et Martha supposa, bien qu'elle eût toujours trouvé ses pièges vides au matin, que les rongeurs effrayés avaient fui. Le cas s'était d'ailleurs déjà présenté, ces animaux possédant un sens assez subtil pour désertir les domaines piégés.

Le temps passa. À l'intérieur du cocon immobile une curieuse transformation s'effectuait. Lentement, lentement, jour après jour, ce qui se trouvait dans le cocon prenait forme.

Martha éclatait de joie de vivre, riait sans cesse, jouait avec son fils et l'embrassait, tourbillonnait autour de Jetral. Jetral surveillait ses plants de grilta et espérait une très belle récolte, se chamaillait gaiement avec Martha, et saisissant son fils au vol, le levait brusquement en l'air tandis que l'enfant éclatait de rire. Le temps passait.

La transformation à l'intérieur du cocon s'acheva. Un matin, quelque chose commença à se débattre et le cocon craqua. Une hideuse tête plate apparut, large, triangulaire, blanche. Petit à petit, peu à peu, la chose s'extirpa laborieusement du cocon. Elle se sécha au soleil.

C'était vraiment très grand, à peu près de la taille d'un chien-loup. Cela pouvait ressembler à un insecte, et ce n'était pas un insecte. Une bête ignoble, atroce, et qui semblait surgie d'un cauchemar. Toutefois, ce qui avait été le corps gélatineux de la chenille était maintenant recouvert d'une solide carapace blanche, lisse, parfaitement dure.

La chose avait faim, mais elle était encore très faible. Elle se chauffait au soleil et attendait.

Ce même matin, la récolte de Jetral fut prête. Il décida de se rendre à Kelreg afin d'y discuter des conditions de vente. Il demanda à Martha si elle désirait l'accompagner. Mais celle-ci venait justement de commencer un délicat travail de broderie qui l'absorbait toute et qu'elle désirait terminer rapidement. De plus elle savait par expérience

qu'accompagner Jetral lorsqu'il avait à discuter affaires manquait de charme. Elle refusa.

Jetral ne craignait nullement de laisser seuls dans ce domaine isolé sa femme et son enfant. Il l'avait déjà fait plus de cent fois. Leur siècle n'imaginait même plus voleurs ou assassins. Il ne pouvait absolument rien arriver à Jan et Martha. Absolument rien.

Il partit.

Il ne devait rentrer que le lendemain matin.

Et toutes les conditions furent réunies pour que la nuit de Martha pût avoir lieu.

Tout au long du jour, la chose blanche s'était séchée au soleil, exerçant peu à peu ses membres gourds et encore maladroits. La nuit venue, elle fut en pleine possession de ses moyens. Elle avait faim. Elle se mit en route vers la maison. Immédiatement, elle quitta la végétation dense pour les allées. Les allées où était répandu ce sable rouge qui était sien ; elle le savait par un instinct venu du fond des âges. Elle évita ainsi les pièges dissimulés dans la verdure et atteignit la véranda.

Martha avait couché Jan depuis une bonne heure. Assise près d'une lampe qui ombrail de rose son clair visage, elle brodait. Ses doigts légers s'activaient, faisant surgir de la toile nue le dessin précis et coloré. Dans l'éclat doux de la lumière, son aiguille scintillait par à-coups comme un petit morceau d'argent poli.

La soirée était tiède et calme. La porte-fenêtre donnant sur la véranda béait largement, ouverte sur le trou d'ombre du jardin. Autour de Martha, là où s'étendait le halo lumineux de la lampe, les dalles bleues luisaient faiblement. Il n'y avait pas de bruit dans la pièce. À peine si de temps à autre le silence était troublé par un petit soupir de Martha, ou par le froissement léger de l'étoffe qui glissait sur ses genoux.

Piquant l'aiguille dans la toile raide, Martha abandonna un instant son travail. Elle redressa son dos que la position courbée rendait douloureux, et rejeta d'un mouvement vif de la tête une boucle brune qui s'obstinait à glisser sur son front. Ce fut alors qu'elle entendit un crissement bizarre. Surprise par ce bruit insolite qui semblait venir de la véranda, la jeune femme se retourna sans hâte.

Elle fut debout dans la même seconde. Elle se tenait droite, incapable du moindre mouvement, paralysée par la terreur. L'ouvrage abandonné avait glissé à ses pieds, où il se cassait en une succession de plis raides. Un peu de sueur perla aux tempes de Martha. Sa bouche s'ouvrit sur un cri qui avorta et se réduisit à un petit hoquet pénible. Ses yeux dilatés hurlaient.

Engagée dans la porte-fenêtre, se tenait une chose, une chose atroce, innommable. Martha voyait distinctement la large tête plate, les mandibules féroces, véritables cisailles, les énormes yeux bombés, allumés d'une trouble lumière intérieure.

Les longues pattes griffues de la bête bougèrent. Elle avança.

Martha retrouva l'usage de ses membres et courut.

Un siècle s'écoula tandis qu'elle se mouvait dans un cauchemar, patinant de ses jambes cotonneuses sur les dalles glissantes, puis elle atteignit la cuisine, havre de sécurité. Claquant la porte derrière elle, elle s'affala contre le battant lisse, haletante, gémissante, pleurant de terreur.

Il y eut alors une merveilleuse seconde, seconde bénie durant laquelle Martha put s'apaiser, se pénétrer de la certitude d'être sauve, puis son esprit vacilla, plongé dans un nouveau tourbillon d'horreur.

Jan ! Jan qui dormait dans une pièce contiguë au living-room, une petite pièce dépourvue de porte et protégée par un simple rideau !

Le cerveau de Martha se vida. Oubliant sa peur pour ne plus songer qu'à son enfant, poussée en avant par cet instinct maternel qui rend tigresse la plus douce des femmes, elle saisit sur la table une lourde bouteille qui traînait et rouvrit la porte.

À un mètre à peine, droit devant elle, les cisailles monstrueuses béaient.

Martha leva un bras mou et lança vers la tête hideuse son arme improvisée. La bouteille frappa le crâne plat de plein fouet et vint s'écraser sur le sol.

Durant un instant figé, le tintement de la bouteille brisée déchira le silence en une succession de petits bruits clairs, puis la chose, un peu déséquilibrée, recula.

Martha bondit.

Écartant le rideau d'un geste sauvage, elle surgit dans la chambre de l'enfant. Son cœur cognait entre ses côtes avec une violence qui la secouait. Jan, réveillé par le choc de la bouteille fracassée, s'était assis sur son lit et regardait sa mère avec de grands yeux ronds et effarés.

La jeune femme saisit son fils comme une proie et jaillit à l'extérieur. Par un sens mystérieux, sa terreur se communiqua à l'enfant qui se mit à hurler de toute la force de ses poumons. La patte barbelée du monstre se tendit vers Martha qui fit un violent écart pour l'éviter avant de foncer vers la seule issue possible, la porte-fenêtre donnant sur le jardin.

sur le jarain.

Elle se lança dans une course éperdue.

Elle courait de toutes ses forces, ses pieds imprimant sur le sable rouge une série de traces légères. Elle courait, laissant échapper de petits cris rauques, les poumons en feu, la bouche béante. Ses bras crispés maintenaient fermement l'enfant qui lui semblait peser de plus en plus lourd. Elle perdit l'une après l'autre ses sandales, broncha, trébucha et continua sa course désespérée. Son esprit se débattait follement, luttant contre sa terreur, cherchant un refuge possible. Dans la marée d'horreur qui engloutissait son cerveau, la vision du garage lui apparut soudain avec une extraordinaire netteté. Le garage ! Construit près de la grille de l'entrée du domaine et dont les lourdes portes mues électriquement défieraient, une fois fermées, les hordes mêmes de l'enfer.

C'est alors que Martha commit une terrible erreur.

Dans l'espoir d'atteindre plus vite le refuge tant désiré, elle abandonna l'allée aux multiples méandres pour couper droit à travers la végétation.

Elle avait complètement oublié les pièges.

La lanière de plastique l'attrapa alors qu'elle tentait un dernier effort pour courir plus vite, sentant la chose ignoble sur ses talons. L'enfant dans ses bras pesait une tonne, ses pieds déchirés saignaient. L'air ne passait plus dans ses poumons brûlés et ses longs cheveux trempés de sueur s'accrochaient aux branches.

Brusquement saisie en pleine course par les chevilles, la jeune femme tomba en avant, lâchant l'enfant qui roula sur le sol et s'assomma sur une souche.

Et Martha se mit à hurler, à hurler, à hurler sans fin. Long cri de damnée qui montait, tranchant comme une lame de couteau. Cri atroce, interminable, qui sortait de Martha sans qu'elle s'en rendît compte, tandis que ses doigts en sang griffaient désespérément le sol, griffaient et griffaient pour gagner quelques centimètres, malgré la lanière qui lui maintenait les jambes, griffaient furieusement pour atteindre la chose, la chose qui, un peu plus loin, hors de sa portée, avait saisi l'enfant et le déchiquetait calmement, à petits coups de ses mandibules meurtrières.

Le jour va se lever. Jetral rentre chez lui. Il sifflote. Il est de bonne humeur. Sa récolte de grilta s'est vendue un bon prix. Il va pouvoir offrir quelque chose à Martha. Quelque chose qui lui fasse plaisir. Un petit voyage sur Terre, peut-être. Jan ne la connaît même pas. Ce sera drôle de voir les réactions de l'enfant. Et Martha sera si heureuse. Elle parle souvent de la Terre avec un peu de nostalgie. Jetral appuie sur l'accélérateur. Il est pressé d'être de retour. Il se met à chanter à pleine voix. La vie est vraiment belle.

Le jour se lève sur le jardin. Quelques heures plus tôt, le monstre qui errait parmi la broussaille a été à son tour saisi par un piège. Il a longtemps lutté contre la lanière, ses cisailles claquant méchamment. Maintenant, il a cessé de se débattre. Il attend. Il attend qu'un homme rendu fou par le chagrin fasse éclater à coups de hache son crâne plat et ses pattes barbelées. Il attend un homme qui va s'acharner, frappant sans relâche, réduisant son corps dur et lisse en une multitude de petits copeaux blanchâtres. De temps à autre, il remue un peu. Ses mandibules cliquent. Ses pattes crissent.

Le jour s'est levé. Le soleil qui monte éclaire le corps de Martha écrasé sur le sol. Le monstre ne l'a pas touchée. Il n'avait plus faim. Elle ne bouge pas, envahie d'un engourdissement miséricordieux, proche de l'évanouissement. Ses bras sont encore tendus, doigts aux ongles arrachés plantés, crispés dans l'herbe où ils ont creusé de longs sillons. Une flaque de soleil auréole sa tête. Ses cheveux sont totalement blancs.

La nuit de Martha est finie.

## Les Oiseaux de cuir

En ce temps-là, je m'appelais Varco. Maintenant, je ne sais même plus si j'ai un nom. On m'appelle « Hé toi », ou « Dis donc, mon pote ». Ça me suffit. Un nom, ce n'est même pas tellement nécessaire. Je suis un peu clochard, je suppose. Je me balade, j'erre ici ou là. Je travaille par à-coups, dans un lieu ou un autre. Cette vie me plaît.

Les gens me croient un peu cinglé. Ils ne peuvent pas comprendre. Évidemment ! Pour comprendre, il aurait fallu faire la route avec moi, or personne ne l'a faite, sauf Gab, et Gab est mort. En un sens, ils ont peut-être raison. Je suis un peu cinglé. Il m'est arrivé quelque chose qui m'a démoli. Quelque chose qui a tué en moi tout désir de mener une vie normale, régulière.

Laella pensait que cela pourrait s'atténuer, avec le temps, mais cela ne s'est pas atténué, et elle m'a quitté. Je ne lui en veux pas, c'est normal. Une femme a besoin de sécurité. Elles veulent avoir une belle maison, avec des tas de robots domestiques, et un mari bien sage, qui va à son boulot et qui en revient tout tranquille. Avec moi, ça ne pouvait plus marcher. Et pourtant, j'ai aimé Laella autant que l'on puisse aimer une femme. Maintenant, je me soucie d'elle comme d'une vieille chaussette. Curieux quand on y pense !

Oui, en ce temps-là, nous avons une bonne petite vie. La Cité était belle. Trottoirs roulants, rues climatisées, belles demeures confortables et hélicos individuels. Une belle petite vie dans un brave petit monde. À condition d'être un mouton. Or je n'étais pas un mouton. Je n'aimais pas le Premier, je n'aimais pas sa façon de gouverner, je n'aimais pas ses JD. Jusque-là, ça pouvait aller, mais je le disais, et là, j'avais tort.

Je fus dénoncé, je suppose. Par l'un ou l'autre de mes braves petits frères humains. De tout temps, les moutons ont bêlé avec les loups. Avant d'avoir pu comprendre ce qui m'arrivait, j'étais cueilli à domicile par les JD. Cette « Jeunesse de Demain » n'aimait rien tant qu'une bonne petite arrestation. Laella cria beaucoup, et reçut pas mal de gnons. J'en distribuai moi-même un certain nombre avant de recevoir un coup de matraque qui m'expédia dans un trou noir.

Et c'est ainsi que je partis pour le camp disciplinaire de Markand Raoë et les mines de kraa.

Les mines de kraa, c'était quelque chose ! On travaillait tout le jour dans une chaleur lourde, stagnante, qui collait comme de la glu, et le couteau-vibreux détachant de la muraille les plaques de kraa produisait une fine poussière qui encrassait les poumons. On ne vivait pas vieux, à Markand Raoë. Trois ans, tout au plus, avant de tousser et de cracher à mort. Il fallait admirer là toute la sagesse du Premier. Des robots spécialisés eussent travaillé plus vite et mieux que nous, mais les robots coûtaient cher. La chaleur humide de la mine les détraquait à la longue, et la poussière de kraa finissait par bloquer leurs délicats rouages. Les hommes, en revanche, étaient faciles à remplacer, et c'était là un bon et rapide moyen de se débarrasser des membres de l'opposition. On pouvait dire pas mal de choses sur le Premier, mais pas qu'il était bête.

Il y avait d'ailleurs beaucoup d'autres manières de mourir, à Markand Raoë. Résister, par exemple. Les JD qui nous gardaient adoraient se servir de leurs petits fouets. Je garde encore le dos zébré de minces cicatrices. Ces fouets coupaient comme des couteaux. J'étais jeune, à l'époque, je ne me résignais pas facilement. Gab était plus malin. Nous faisons équipe ensemble, et je lui dus beaucoup. Sans lui, je n'aurais pas survécu trois mois. J'avais beaucoup trop tendance à ruer dans les brancards. Gab ne se mettait jamais en colère. C'était sa force. Il se souciait autant des JD que de moucherons un peu gênants. Il avait derrière lui plus de deux ans de Markand Raoë, ce qui était un record, mais il approchait tout de même de sa fin. Il toussait tout le jour. Le kraa l'avait eu.

D'après lui, il avait toujours été petit et maigre, mais quand je le connus, son crâne rasé, sa peau parcheminée trop tendue sur les os et les deux trous d'ombre de ses yeux lui dessinaient une saisissante tête de mort. Malgré cela, il abattait sa besogne tranquillement, sans jamais se plaindre. Gab possédait l'art difficile d'accepter sans révolte l'inévitable, et il ne semblait pas se soucier de sa mort prochaine. Il n'avait cependant rien que ne pût guérir un an de repos passé dans un climat sain et sec, et il le savait tout comme moi. Mais le climat tropical de Markand Raoë et la poussière de kraa l'achevaient peu à peu, jour après jour. Il n'avait jamais cependant été tenté par la merveilleuse chimère qui s'offrait à nous tous, mais moi, je l'étais.

O monstrueuse ingéniosité du Premier qui offrait à nos rêves cette porte de sortie unique. Tentation perpétuellement renouvelée, flamme qui nous attirait sans trêve, pour nous y brûler. La possibilité d'être libres, enfin, totalement et parfaitement libres, mais à quel prix !

Il était impossible de s'évader de Markand Raoë, quelque ingéniosité que l'on puisse y mettre, sauf en un point, un seul ! Mieux, ce point nous était librement ouvert. Nous pouvions y descendre, si nous le voulions, à n'importe quel moment, sans que les JD fassent autre chose que nous regarder avec un maximum de curiosité. Nous savions qu'une fois franchi le passage, nous pourrions reprendre notre place dans la société, sans risque d'être inquiétés. Nous aurions gagné notre liberté !

À condition de descendre dans le cirque des oiseaux de cuir !

Mais depuis que le camp de Markand Raoë existait, nul ne pouvait se vanter d'avoir jamais réussi. Au reste, malgré l'intense désir de liberté qui rongait les prisonniers, peu d'hommes se décidaient à tenter l'aventure. Nous ne savions pas ce que recelait la jungle de Markand Raoë, mais les oiseaux de cuir, nous les connaissions bien, nous pouvions les voir chaque jour, et la première étape, c'était la descente dans le cirque. Ça donnait à réfléchir !

Le camp de Markand Raoë se trouvait sur une montagne qui dominait la jungle. Nous creusions là-dedans tout le jour, fouissant comme des taupes. Le travail était pénible, les galeries étaient basses, il fallait creuser la plupart du temps à genoux. Le bras qui tenait le couteau-vibreux s'engourdissait, devenait mortellement lourd. Les JD circulaient sur de petits chariots. La chaleur les énervait, leurs fouets claquaient pour un oui ou pour un non, sur nos dos de préférence. Nous avions chaud, nous étions épuisés, et la poussière de kraa nous assoiffait. Gab, et bien d'autres, toussaient sans trêve. La mine résonnait de ces quintes sèches et douloureuses.

À la fin de la journée, il me semblait que je ne pourrais pas tenir une seconde de plus. Invariablement, je brûlais du désir de tuer un JD.

Les couteaux-vibreurs faisaient des armes tentantes. Je devenais à moitié fou, et le cirque des oiseaux de cuir m'attirait de plus en plus. La nuit me calmait. Le jour venu, les oiseaux me terrorisaient et je reprenais le travail.

Nous avions tout de même une journée de repos hebdomadaire. Et c'est durant ces journées, à force d'observer les oiseaux, que je finis par mûrir mon projet.

Nos baraquements se trouvaient au sommet de la montagne, encerclant parfaitement le cirque. Je m'étendais tout près du bord, et je regardais. Un champ de force couvrait le cirque comme un toit, empêchant les oiseaux d'en sortir.

Le cirque était immense. Ses bords escarpés plongeaient vertigineusement, truffés de sombres cavernes où nichaient les oiseaux. Le fond apparaissait lointain, hérissé de rocs aigus, avec, çà et là, des os blancs et bien polis, crânes, cages thoraciques. Les restes de ceux qui avaient échoué.

À première vue, on ne voyait des oiseaux que les ailes et la gueule cruelle, bec ou mâchoire, on ne savait, armée de crocs en double rangée. Plus tard on remarquait le corps mince, les serres puissantes et la queue triangulaire. La tête semblait minuscule, prolongée par ce bec monstrueux, qui s'effilait vers la pointe. Les yeux ronds et sanglants avaient une atroce fixité. La peau épaisse, sans poil ni plume, d'un brun sombre presque noir, ressemblait exactement à du vieux cuir bien lubrifié. En vol, ils se mouvaient avec une aisance remarquable, ramant de leurs larges ailes, virant et plongeant avec souplesse. Au sol, ils semblaient gourds et maladroits, se dandinant lourdement d'une patte sur l'autre, et leurs ailes trop longues, repliées en une série d'épais plissements, traînaient derrière eux.

Le cirque en était plein. Il en surgissait de chaque crevasse de la muraille. Le sol grouillait de lourdes masses brun sombre. L'air était sillonné d'oiseaux en vol. Leurs ailes battantes soulevaient des remous de puanteur sucrée, visqueuse. Cette odeur reptilienne stagnait en permanence sur le camp, s'infiltrant jusqu'au fond de la mine. Toutefois, au bout de quelques jours, on ne la sentait plus. Je m'y étais très bien habitué.

On nourrissait les oiseaux chaque jour, et, lorsque j'assistais au spectacle, les vellétés d'évasion qui avaient pu germer dans ma cervelle s'évanouissaient. Les JD baissaient tout d'abord le levier qui annulait le champ de force. C'était sans danger. Les oiseaux de cuir étaient si bien habitués à cette muraille invisible qu'ils ne tentaient jamais de la franchir. Puis les JD basculaient dans la fosse d'énormes blocs de viande décongelée. Les oiseaux se ruaient. Les becs claquants happaient la viande au vol, s'arrachant l'un à l'autre les morceaux. Ils plongeaient follement, suivant les blocs dans leur chute, se redressant d'un battement d'ailes. Leurs cris aigres vrillaient les tympanes. Leur puanteur visqueuse montait en vagues lourdes qui m'étourdissaient. Les gueules féroces déchietaient la viande, et je voyais mon corps écartelé, démembré par une ruée d'oiseaux furieux. Je transpirais de peur, et le dégoût me nouait l'estomac. Je mesurais toute la folie de mon désir de fuite. Plus tard pourtant, en y songeant de nouveau, il me semblait que mon projet me laissait tout de même une faible chance de réussite.

Je n'aurais pas dû entraîner Gab dans cette affaire. Il n'était pas vieux, mais deux ans de Markand Raoë pesaient sur son corps maigre, et il n'avait plus le moindre brin de force physique. Il ne tenait plus guère que grâce à sa résistance nerveuse. Toutefois c'était mon copain, et il se mourait. J'avais de la force pour deux, et il me semblait que

je pourrais le tirer de là. Je suppose que si j'avais su ce qui nous attendait après les oiseaux de cuir, j'aurais moi-même renoncé, mais je l'ignorais.

Au reste, j'étais fou. Ma cervelle était dévorée par un rat rongeur. Si je fermais les yeux, les oiseaux de cuir volaient derrière mes paupières.

J'eus du mal à convaincre Gab. Il ne désirait pas partir. Mais je parlais et parlais encore, lui communiquant peu à peu ma fièvre, et je finis par faire lever en lui l'espoir. Il accepta.

Certains soirs de cafard, je revois le visage creusé de mon copain, et ses yeux sombres, cernés de noir, brillant d'une vie fiévreuse. Ce visage flotte devant moi, mouvant, disparaissant et renaissant, et les yeux douloureux semblent pleins de reproche. J'ai toujours beaucoup de mal à chasser cette vision.

Mon projet n'était pas mauvais, et s'il comportait quelques failles, Gab eût vite fait de les déceler. À nous deux, nous finîmes par mettre au point quelque chose qui semblait se tenir.

Pas question de descendre dans le cirque durant le jour, et pour cause ! La nuit eût mieux convenu, les oiseaux dormaient, mais les bords escarpés de la fosse promettaient une descente malaisée, et il était indispensable que nous puissions y voir. J'avais choisi le crépuscule, qui offrait plusieurs avantages. Les oiseaux se couchaient tôt. Dès la tombée du jour, ils regagnaient leurs cavernes. Durant quelques minutes, le cirque était rempli de battements d'ailes et de criailles aigres, puis ils disparaissaient dans leurs trous. À ce moment-là, le jour s'attardait encore un peu. Bien peu, hélas, mais en faisant vite, nous aurions une chance d'atteindre le sol avant l'obscurité complète.

Nous partîmes durant une journée de travail. C'était là l'idée de Gab. Il m'avait fait comprendre, en effet, que j'avais négligé de compter avec les JD et que si nous voulions réussir, il nous faudrait ruser. Il avait raison. Les JD ne pouvaient nous empêcher de partir, mais ils pouvaient fort bien nous délester de nos armes improvisées et de nos vivres, ou encore tenter de se distraire à nos dépens en réveillant les oiseaux.

Gab se fit exempter de travail dès le matin. Ce n'était pas difficile pour lui, il était perpétuellement fiévreux et toussait pire que jamais. Le médecin du camp ne put faire autrement que lui accorder un jour de repos. Il n'en était pas de même pour moi, aussi ne feignis-je un malaise qu'à la pause de midi. Je me tordis avec tant de conviction, visage convulsé, que le JD de mon secteur consentit enfin à me renvoyer au camp.

Je retrouvai Gab dans la cellule que nous partagions. Ce fut un étrange après-midi. Je passais de l'exaltation à la terreur pure, par vagues successives. Gab s'agitait vaguement, s'affairant sans raison autour de nos provisions. Jour après jour, nous avions économisé sur nos rations, afin d'emporter quelques vivres. De plus, Gab avait adroitement subtilisé deux couteaux-vibreurs et deux lampes torches à la mine. Lorsque les JD s'apercevraient de leur disparition, nous serions loin. Du moins, je l'espérais. Les couteaux-vibreurs feraient des armes appréciables, encore que pour les utiliser, il fallût combattre l'adversaire de bien près pour mon goût. C'était cependant mieux que rien. Quant aux lampes torches, elles nous seraient fort utiles pour allumer du feu ou nous éclairer.

Le crépuscule vint. Nous avions annulé le champ de force, et nous attendions que les oiseaux s'apaisent. Comme prévu, les abords du cirque étaient déserts. À cette heure, nos camarades se préparaient à quitter la mine, et les JD devaient s'affairer, fouets claquants, à réunir leur troupeau. Les cris montant du cirque semblaient moins nombreux.

L'un après l'autre, les oiseaux de cuir regagnaient leurs crevasses. Mon cœur cognait dans ma poitrine comme une bête bondissante, et, par instants, j'étais agité d'un irrépressible tremblement nerveux. Les yeux de Gab flambaient d'excitation.

Peu à peu, le calme se fit. Un silence figé et froid s'installa. Je pouvais entendre distinctement mon sang battre dans mes artères. Je me redressai, et serrai les dents. Il fallait descendre, et faire vite. Nous fîmes vite.

Je me souviendrai toute ma vie de cette descente. Gab semblait glisser sur la pierre. Petit, léger et adroit, il trouvait son chemin avec la souplesse d'un chat. Je le suivais, m'efforçant de coller à la muraille. Il nous fallait éviter soigneusement les grosses crevasses où nichaient les oiseaux, et nous zigzaguions d'une roche à l'autre. Les bêtes, mal endormies, clapotaient un peu dans leurs trous sombres. Des vagues d'odeur sucrée emplissaient mes narines. Je glissais par à-coups sur des épaisseurs de fiente accumulées au long des jours. Je m'efforçais de chasser les oiseaux de mon esprit, sans y réussir. Par instants, la peur me figeait. Il me semblait entendre derrière moi le clappement mouillé des lourdes ailes de cuir.

Par un miracle de volonté, Gab contenait les quintes de toux qui le déchiraient habituellement. La nuit s'installait progressivement, tandis qu'il me semblait vivre un cauchemar où je répétais sans cesse les mêmes gestes : un pied tâtant plus bas, se posant sur une aspérité, une main lâchant la roche où elle s'agrippait pour en accrocher une autre. Il faisait presque noir lorsque mes pieds touchèrent le fond. J'entendis Gab chuchoter d'une voix rauque. Il avait trouvé le levier commandant le champ de force qui fermait l'entrée du tunnel. Nous nous y engouffrâmes. La torche de Gab fusa, éclairant le sombre boyau. Mes doigts tremblants agrippèrent le deuxième levier. Je l'abaissai. Nous nous regardâmes. Nous avions réussi !

Une crise de folie s'empara de nous. Penlakai Gab et nous nous mêmes à tourner braillant à pleins poumons

Une crise de toux s'empara de nous. J'entraînai Gab, et nous nous mîmes à toussoter, etant à pleins poumons. Fous que nous étions, qui nous croyions saufs ! Une violente quinte de toux de Gab nous ramena à la réalité.

Je découvris que j'étais mortellement las, et Gab toussait bien plus que d'habitude. Nous décidâmes de nous reposer un peu avant de nous enfoncer plus profondément dans le tunnel. Au reste, il valait mieux affronter de jour la jungle qui nous attendait au bout.

J'eus du mal à trouver le sommeil. Je me tournais et me retournais. Des coins de roches aigus m'entraient dans le corps. Les poumons de Gab produisaient un râle sifflant, et mes oreilles percevaient des milliers de bruits furtifs. J'espérais qu'il n'y avait là rien de plus dangereux que quelques souris ou insectes.

Je fus réveillé par la toux de Gab. Nous nous restaurâmes un peu avant de nous mettre en route. Toutefois, nous avions soif, et l'eau nous manquait. Il nous fallait trouver rapidement de quoi nous désaltérer.

Nos lampes torches éclairaient les murailles scintillantes de kraa. La lumière faisait fuir devant nous des foules de petits animaux invisibles, dont nous devinions la présence au crissement de leurs pattes sur la pierre. Des sortes de chauves-souris tournoyaient au-dessus de nous, et plusieurs d'entre elles vinrent se griller sur la flamme. Le tunnel semblait interminable, et l'habituelle chaleur gluante pesait sur nous comme une chape de plomb. La soif me torturait, et ma langue était sèche comme un morceau de vieux cuir racorni.

Brusquement, après une ultime courbe, nous atteignîmes le but. J'eus un choc en découvrant la jungle. Devant moi le tunnel s'ouvrait sur le jour, et une végétation violente, colorée, s'étalait : plantes plus hautes qu'un homme, fleurs géantes, lianes enchevêtrées, balancées sous un soleil cuisant. Tout cela vibrait de vie, de cris d'animaux, de chants d'oiseaux, et je compris soudain que nous étions loin d'être tirés d'affaire. Sortir de là ne serait pas simple !

Gab eut la même pensée que moi.

— Ça va être dur, me dit-il.

Nous avons raison tous deux.

Nous nous enfonçâmes courageusement dans cette fureur verte. Le plus urgent était de trouver de l'eau, nous étions à demi morts de soif. Nous en trouvâmes. Et c'est là que nous eûmes un premier aperçu de ce qui nous attendait.

Nous avons rapidement découvert, guidés par le bruit et non loin de l'orée du tunnel, une rivière. Elle s'évasait, au milieu de la clairière où nous nous trouvions, en une sorte de large et profonde cuvette. L'eau en était très claire, et nous pouvions voir jusqu'au moindre détail de son fond parsemé de gros blocs rocheux. Une sente tassée serpentant à travers la clairière prouvait que des animaux devaient venir y boire.

Une fois notre soif apaisée, nous éprouvâmes le désir de nous laver un peu. Gab, qui ne nageait pas, barbota près du bord, mais je glissai avec délice dans cette eau claire et curieusement fraîche malgré la chaleur torride qui régnait. Il y avait longtemps que je n'avais éprouvé pareil plaisir. Gab, agenouillé sur une roche, frottait maintenant nos vêtements encore englués de la fiente des oiseaux de cuir.

Je flottais depuis un moment sur le dos, lorsque Gab se dressa soudain, hurlant et gesticulant. Je me retournai. Et là, juste sous moi, d'une large faille entre deux rochers que j'avais remarquée plus tôt, quelque chose surgissait. Deux pinces énormes, capables de me couper aisément en deux, qui semblaient tâtonner dans ma direction. La peur et la surprise me paralysèrent un instant, tandis que je voyais monter vers moi, balancé au bout d'une tige sinueuse, un œil globuleux. Gab hurlait toujours, et je retrouvai l'usage de mes membres. Je ne sais si, de ma vie, je pourrai jamais nager aussi vite que je le fis alors. Gab trouva une force insoupçonnée pour me saisir à bras-le-corps et me tirer hors de l'eau. Je me redressai, claquant des dents sans pouvoir m'en empêcher. Là-bas, au centre de la cuvette, la chose était maintenant complètement sortie de son repaire et se dandinait sur ses pattes articulées. Un être irréel, indescriptible, mi-crabe, mi-insecte, avec un corps cuirassé, d'un vert noirâtre, taché d'écarlate.

Je compris soudain pourquoi ceux qui avaient tenté l'aventure que nous venions d'entreprendre n'avaient jamais réussi. La jungle de Markand Raoë devait receler des centaines de monstres étranges, dont nous ignorions tout, et qui se dresseraient comme autant de pièges sous nos pas. Les oiseaux de cuir n'étaient sans doute rien auprès des dangers que nous rencontrerions par la suite. Je m'assis, découragé. Malgré le soleil qui séchait rapidement mon corps mouillé, j'avais froid. Gab me regardait, et ses yeux las me disaient ce que sa bouche ne voulait pas exprimer en paroles. J'eus soudain la certitude que nous n'en sortirions pas vivants !

Je me trompais quant à moi ; j'en sortis, mais pas Gab.

La suite de notre voyage dans cet enfer vert fut atroce. Comme nous l'avions prévu, nous tombions d'un piège dans un autre, luttant désespérément pour notre vie. Nous dormions la nuit dans un cercle de flammes, veillant à tour de rôle pour alimenter ce feu qui était notre seule protection. Les couteaux-vibreurs nous sauvèrent la vie à plusieurs reprises.

Gab dut m'arracher à l'étreinte d'une liane enroulée autour de mon corps, qui me tirait vers la gueule baveuse, d'un jaune soufre, d'une fleur carnivore. Nous dûmes une fois incendier une partie de la jungle, au risque d'y périr

nous-mêmes, pour échapper à une ruée de fourmis géantes dont la taille atteignait bien la longueur de mon bras.

Nous étions torturés par les insectes, corps, visages et membres enflés de piqûres. L'état de Gab semblait empirer. Il toussait, il toussait. J'ai encore ce bruit dans les oreilles. Je n'étais moi-même pas en bon état. Des accès de fièvre me secouaient, me laissant épuisé.

Nous nous traînions, torturés, harassés par la chaleur. Nos provisions étaient épuisées depuis longtemps. Nous mangions au hasard de la chasse, buvions au hasard des trous d'eau rencontrés. Nos vêtements en loques, déchiquetés par les épines et les herbes coupantes, nous couvraient à peine. Nos corps avaient pris la teinte d'une viande bien boucanée.

Nous avançons, nous avançons sans trêve, avec toujours le même horizon borné de végétation déchaînée. Nous échappions à la mort par miracle, vingt fois par jour. Des êtres étranges rôdaient parmi les plantes, tombaient des arbres sur notre passage. Comme cet animal, mi-grenouille, mi-chenille, mou, hérissé de touffes de poils, à la gueule distendue, qui faillit choir directement sur Gab et le rata de peu. Sa lenteur et son manque d'agilité nous permirent heureusement de lui échapper sans trop de difficulté.

Nous nous dirigeons au soleil, avec un minimum de risque d'erreur, et pourtant, nous avons l'impression de ne pas avancer, d'être condamnés à tourner éternellement en rond, sans jamais pouvoir échapper à l'enfer qui nous cernait.

D'après mes calculs, nous aurions dû être sortis depuis deux bons jours de cette jungle infernale, lorsque le drame arriva.

Il pouvait être 14 heures, au jugé. J'avais attrapé un peu plus tôt, à mains nues, une espèce d'oiseau imbécile et lourdaud qui n'avait même pas tenté de fuir. Nous l'avions fait cuire, et nous tâchions de le manger. Sa chair était coriace, filandreuse, et avait un curieux goût de moisissure. Je mâchais sans conviction, avec l'impression de m'acharner sur une semelle de botte particulièrement vieille. Les flammes de notre feu craquaient en mordant le bois bien sec, et la fumée montait en nappes transparentes. Nous étions assis de part et d'autre du foyer, et nous nous taisions. Les arbres nous cernaient, la jungle se refermait sur nous, et nous préférions ne pas parler de nos soucis.

Je regardais rêveusement le rideau mouvant de fumée qui dansait sur les flammes. Ma tête était vide et creuse, désertée de toute pensée. Gab s'étira paresseusement, se leva, fit quelques pas. Son pied accrocha une racine noueuse qui émergeait du magma de végétation pourrissante recouvrant le sol. Il perdit l'équilibre, vacilla, et se raccrocha d'une main au tronc vert et caoutchouteux d'un arbre.

Il hurla. Son corps se tordit, renversé en arrière, comme s'il tentait de s'arracher à quelque chose et je bondis sur mes pieds, horrifié par ce que je voyais. La main de mon pauvre compagnon était collée sur le tronc, comme aspirée, et la chair verte et élastique de l'arbre bourgeonnait lentement autour, la recouvrant progressivement. Gab gémissait :

— Ça me brûle, oh ! ça me brûle, ça me dévore tout vif !

Affolé, je saisis le bras prisonnier, et, m'arc-boutant, je tirai de toutes mes forces. Sans résultat. Les cris de mon compagnon s'intensifièrent, jusqu'à n'être plus qu'un ululement atroce. Je tentai de maîtriser l'horreur qui noyait ma cervelle. La main de Gab disparaissait presque maintenant, enfouie sous la bouche verte et vorace qui l'engloutissait. Je vis clairement, en une seconde, qu'il ne me restait qu'une seule chose à faire. Je frappai Gab au menton, aussi fort que je le pus, et quand je le sentis s'amollir contre moi, je tirai mon couteau-vibreux de ma ceinture.

Ce fut vite fait. Les couteaux-vibreux étaient conçus pour tailler dans le roc. J'emportai dans mes bras le corps inerte de Gab, le sang jaillissant par saccades de son moignon. J'avais le cœur soulevé par ce qu'il me restait à faire, mais il le fallait. Je dus me contraindre pour obliger mon corps à obéir. Ma tête tournait. Je portai Gab jusqu'au foyer et plongeai dans les flammes son moignon ruisselant. Le feu crachota rageusement et l'odeur de la chair grillée emplit mes narines. Gab se ranima. Son corps s'arqua follement, tandis qu'un hurlement de bête torturée jaillissait de sa gorge. Mais l'excès même de la douleur le fit heureusement s'évanouir de nouveau, presque instantanément.

Je tirai mon compagnon loin du feu et dus me détourner pour vomir avant de reprendre ma tâche. Je lui fabriquai un pansement improvisé, à l'aide de feuilles dont nous avons expérimenté l'action lénifiante sur nos nombreuses écorchures, puis je m'assis près de lui, épuisé. Je tremblais. Je jetai un coup d'œil furtif sur l'arbre-piège.

La main de Gab avait complètement disparu, digérée par le monstre végétal, et la chair lisse et verte avait repris son aspect inoffensif. Déjà, des insectes de toutes sortes, attirés par le sang répandu, grouillaient autour de nous. Il fallait partir. L'odeur du sang pouvait attirer autre chose que des insectes.

Gab mourut deux jours plus tard.

En quelques heures, son bras enfla jusqu'à tripler de volume et devint noir jusqu'à l'épaule. Je le tins contre moi jusqu'au bout, m'efforçant de le calmer. Il délirait, brûlant d'une fièvre infernale et marmonnait des phrases sans suite, mêlant la jungle, le travail de la mine, les oiseaux de cuir et sa vie d'autrefois. Par moments, il était pris de crises furieuses, hurlant, se débattant, arrachant son corps trop maigre à mon étreinte avec une force extraordinaire.



Je le savais perdu. Son bras noirci répandait une odeur douceâtre. Il pourrissait tout vif. Il était dévoré de soif, et je portais sans trêve à ses lèvres desséchées un peu d'eau puisée au ruisseau qui coulait près de nous. Durant ces deux jours, je ne pris aucune nourriture, ne voulant pas le quitter d'une seconde. À peine si je m'éloignais de quelques mètres pour ramasser les feuilles destinées à son pansement. Je le voyais mourir, et je me désolais de mon inutilité.

Il mourut durant la nuit. Son visage grimaçant éclairé par les flammes dansantes avait pris lui-même une teinte noirâtre. Je passai des heures à genoux, creusant à l'aide de mon couteau-vibreux une fosse bien profonde. Je ne voulais pas que mon compagnon soit dévoré par les charognards. Je devinais à des milliers de bruits que le cercle des flammes contenait à l'extérieur une horde de bêtes avides, attirées par l'odeur de la mort. Je devais être sous le coup d'un accès de fièvre, car j'étais tour à tour brûlant et glacé. Je tassai la fosse avec une minutie et une patience d'insecte, ricanant et injuriant les charognards dont j'imaginai la frustration. Puis je tombai dans une sorte de torpeur abruti, à plat ventre sur la tombe de mon copain.

Je ne repris connaissance que bien plus tard, pour voir penché sur moi un visage barbu aux yeux amicaux. J'étais allongé sur une couchette confortable, je me sentais bien, et je me trouvais dans ce qui me semblait être un petit baraquement préfabriqué.

J'appris que les yeux pleins de compassion qui me regardaient appartenaient à un nommé Ferran, entomologiste de son état. Il m'avait découvert à l'orée de la jungle lors d'une tournée de prospection, et m'avait ramené jusqu'à sa cahute. J'étais mal en point, et il ne croyait pas me voir survivre. Il me soigna avec beaucoup de dévouement, épuisant presque sa petite provision de médicaments pour me tirer de là.

C'était un chic type. Un peu bizarre, à mon avis, car il vivait là absolument seul et sans aucun lien avec la civilisation, pour son propre plaisir. Ferran aimait les insectes avec passion. Il m'expliqua qu'il abandonnait fréquemment la Cité pour plusieurs mois, amenant avec lui tout ce qui lui était nécessaire, afin de prospecter un coin ou l'autre de la jungle. Il aimait tant la solitude qu'il ne possédait pas le moindre poste de radio !

Je lui racontai mon aventure, et je vis qu'il me comprenait, car il était un des rares êtres à connaître un peu la jungle de Markand Raoë, bien qu'il ne l'ait jamais explorée très profondément. Il put même me donner le nom de l'arbre qui avait causé la mort de Gab, mais cela ne m'intéressait pas. Je ne voulais qu'une chose, oublier. Oublier tout, ne plus jamais songer à ce que j'avais vu, et retrouver Laella.

Dès que je fus capable de me mettre debout sans perdre immédiatement l'équilibre, je ne tins plus en place. J'étais libre, j'avais gagné le droit de vivre de nouveau parmi mes semblables, et je voulais revoir Laella.

Ferran me ramena jusqu'à la Cité dans son hélico. La ville semblait en effervescence, les rues bouillonnaient de gens, mais je n'y pris même pas garde. J'étais fou de joie ! Ferran me déposa sur mon toit, et je pris à peine le temps de l'inviter à passer me voir plus tard dans la soirée avant de m'engouffrer dans l'ascenseur. Lorsque ma main se posa sur la plaque qui ouvrait notre porte, il me sembla que mon cœur allait éclater.

Deux secondes plus tard, je serrais Laella contre moi. Nous nous embrassions comme des furieux, riant et pleurant à la fois, balbutiant des mots sans suite. Puis Laella se rejeta un peu en arrière, et elle me dit :

— Oh, mon chéri, c'est merveilleux ! Mais comment as-tu fait ? Comment as-tu fait pour venir si vite ?

Je la regardai, interloqué :

— Si vite ? dis-je.

— Oui, bien sûr, me dit-elle. Oh, mon chéri, je t'attendais, je t'attendais tellement, mais je ne savais pas que tu arriverais si tôt. Après tout, ce n'est qu'hier que...

— Hier quoi ? hurlai-je. Je ne comprends pas...

Elle me regarda avec inquiétude.

— Voyons mon chéri, je ne suis pas folle... Tu sais bien, tu sais bien que le Premier a été renversé... Je t'attendais, bien sûr, je savais que vous seriez tous libérés. Mais je ne comprends pas comment tu es revenu si tôt, puisque ce n'est qu'hier que nous avons su que la révolution avait réussi. C'est bien ça, n'est-ce pas, mon chéri, ils t'ont libéré, et tu t'es débrouillé pour revenir plus vite...

Je la lâchai, et je m'assis, lentement, précautionneusement, avec une raideur d'automate. Vous comprenez ? Ce voyage atroce, toute cette horreur, le cirque des oiseaux de cuir, la jungle, la mort de Gab, tout cela était inutile. Affreusement inutile. Ils s'étaient révoltés, ils avaient renversé le Premier ! Et il nous aurait suffi d'attendre bien sagement que l'on vienne nous libérer. D'attendre un peu, bien tranquilles, et nous aurions été libres !

Gab était mort, et c'était comme si je l'avais tué, puisque lui ne voulait pas partir. J'avais lutté, j'avais traversé l'enfer, et Gab était mort, et tout cela pour rien ! Pour rien ! POUR RIEN !

## Les R.A.

Paupières closes, j'aurais pu aisément passer pour un humain, mais mes yeux me trahissaient. Dorés, fendus verticalement de pupilles s'ouvrant dans l'ombre comme des fleurs nocturnes, ils me condamnaient, ces yeux félins, et attestaient mon appartenance à ce côté de l'enceinte. Je n'en avais pas de vrais regrets. Là étaient mes frères, et le monde des hommes n'était pas le mien. Leurs villes de haine, où ils s'entassaient les uns sur les autres, affolés de peur parce que leur domaine se rétrécissait de jour en jour, sournoisement, ne me tentaient pas. Mes rêves allaient ailleurs, vers la grande forêt toujours présente dans les récits de ma mère, et qu'ils disaient ne pas exister. Elle existait pourtant, réelle au creux de mes nuits, et je la voyais dans mon sommeil, telle qu'elle m'avait été décrite plus de cent fois.

Ma mère était belle, même si leurs sens humains ne savaient pas apprécier cette beauté. Couverte de la tête aux pieds d'une fourrure rase, serrée, couleur d'or, elle avait peu l'aspect d'une femme. Ses yeux si pareils aux miens et ses puissantes griffes rétractiles, dardées aux heures de colère, attiraient la foule les jours de visite.

Derrière la paroi de verre, je voyais se tordre et se gonfler comme une mauvaise pâte les visages haineux, j'entendais les cris de dérision, et la haine en moi, insidieuse, envahissante, répondait à la haine. Je crachais de fureur, pour arracher de ma bouche ce goût de bile amère. Les cris s'amplifiaient, le mur de verre indestructible résonnait sous les coups. Entre la foule et moi, un courant de haine violent comme une flamme se nouait. Ma mère me serrait contre elle. Faite depuis longtemps à l'horreur de cette exposition en cage, elle réprimait l'explosion rageuse qui l'eût jetée contre la paroi, mais ses griffes, nerveusement, s'ouvraient et se rétractaient. Un gardien passait, bonasse, engoncé dans son costume protecteur, dispersant l'attroupement. Jour de visite après jour de visite, j'apprenais qu'une colère, en moi, attisait la colère des autres ; je ne savais pas encore faire naître la paix.

Plus tard, le passage en groupe des humains curieux dans notre zoo ne me gêna plus. Couché dans un coin de la cage, genoux pliés, je feignais le sommeil, mais j'étendais autour de moi une petite zone paisible. Les hommes, femmes ou enfants qui passaient ne comprenaient pas pourquoi leur haine, toujours si vivace à notre rencontre, les quittait comme un gant dépouillé devant mon enclos. Ils ne me jetaient qu'un coup d'œil distrait, peu intéressés par mon aspect trop humain, et s'en allaient vivement reprendre plus loin leur sainte indignation, avec l'impression vague d'avoir été, un moment, frustrés de leur bon droit.

Ma mère m'avait quitté depuis longtemps lorsque ce don qui était en moi atteignit sa plénitude, et je me désolais de n'avoir jamais pu, comme je devais le faire si souvent pour mes compagnons, entrer dans son esprit écorché et blessé pour lui apporter le calme et le repos. Elle mourut jeune parce que l'alimentation exclusivement carnée qui lui était nécessaire manquait. Nos rations réduites ne comportaient que peu de viande, et il n'existait pas encore, entre elle et ses frères, cette entente de groupe qui faisait de nous tous un seul être aux corps multiples.

Nés en captivité, peu nombreux, dix-sept en tout, soudés les uns aux autres par des liens sans commune mesure avec cette affection plus ou moins de commande qui enveloppe les membres d'une même famille, nous étions les seuls survivants de notre zoo étrange, qui avait compté plus de cent hôtes.

Nos aînés nous quittèrent tôt, brisés par la perte de leur liberté et les mauvais traitements, haïssant leurs geôliers et se détestant entre eux, incapables de se rejoindre dans cette étreinte qui fit notre force. Presque tous, comme ma mère, avaient été capturés aux abords d'une ville, se cachant, pillant ou tuant pour survivre. Mais de ma mère seule nous venait le souvenir de la forêt, que les humains niaient. Elle-même n'avait fait d'ailleurs que l'entrevoir, lors d'une randonnée de chasse, n'osant s'aventurer trop loin sous les branches épaisses, moins par crainte de l'inconnu que parce qu'elle était grosse de moi, et que son accouchement proche la mettait en état d'infériorité.

Cette forêt était dans nos rêves et nos veilles. Nous en parlions, chacun de nous la décrivant telle qu'il la voyait ou telle qu'il la désirait.

Pour Denis, le plus jeune, elle cachait sous ses arbres le marais plat et bourbeux, où crèvent de petites bulles jaunes. Denis, peau verte et écailleuse, pieds et mains palmés, longs yeux verdâtres sous des paupières cornées, et qui souffrait tant du manque d'eau. Sa langue souple, élastique, faite pour happer les insectes, dardait entre ses dents pointues. Hélas, les insectes ne faisaient pas partie de notre menu, c'est pourquoi Denis, le premier, avait le droit de

choisir ce qui lui plaisait au moment des repas. Malgré cela, Denis mangeait à peine, maigrissait, et paraissait, dans son costume d'écailles ternies, aussi fragile et cassant qu'une branche sèche.

Pour Sabée, le problème était autre. Il lui fallait du sang pour vivre, notre sang, et nous le lui donnions bien volontiers. Nous avons exempté Denis de cette contribution, qui n'avait déjà pas trop pour lui de son pauvre sang vert-jaune. L'un après l'autre, nous venions offrir à Sabée notre col, ou la saignée du bras. Ce don était sans souffrance. Les canines aiguës blessaient à peine, ouvrant deux petits trous très vite refermés. Mais je savais qu'elle hésitait à prendre ainsi un peu de nos vies, et qu'elle gardait en elle une faim toujours présente.

Sur elle déferlait la plus lourde haine. Les gardes, pourtant habitués à notre différence, la regardaient avec dégoût. Aux jours de visite, sa cage attirait la foule la plus houleuse. Elle était trop loin de moi pour que je pusse éteindre cette rage démente, mon pouvoir n'allant pas au-delà d'une certaine limite. Ces heures passées, lorsque nous nous retrouvions pour la vie en commun, j'avais le plus grand mal à démêler son esprit enfiévré, noué de chagrin. Ils l'appelaient démon, sorcière, vampire ! Ne pouvaient-ils voir qu'elle était belle et douce, et si peu responsable de son étrangeté ?

Au repos, elle paraissait tout entière enveloppée d'une sorte de cape noire, luisante comme un satin, bleue à force d'être sombre. Cette cape pouvait s'ouvrir en deux larges ailes nervurées, qui la paraient d'une majesté hiératique. Pauvres ailes, brisées par les humains, et qui ne voleraient plus jamais. Déployer cette parure d'archange coûtait à Sabée une grande douleur ; elle le faisait pourtant parfois, presque malgré elle, et les ailes inutiles s'agitaient et battaient comme celles d'un oiseau prisonnier.

De ce somptueux manteau, le visage de Sabée surgissait, brillant, moiré d'un fin pelage bleu-noir. Des prunelles grises, tachées d'or, y mettaient une lumière vivante. Les cheveux très foncés casquaient la tête étroite de courtes boucles. Le corps était féminin, quoique fourré d'un velours sombre ; et les deux canines acérées ne déparaient pas le tendre sourire. Vampire, pauvre Sabée, si terriblement humaine d'âme, la seule parmi nous à souffrir d'être rejetée.

Marin, qui suivait Sabée comme un chiot, qui aurait tué pour elle et lui aurait offert d'un coup tout son sang si elle l'avait désiré, hésitait entre la bête et l'homme. De la bête, il avait le mufler prognathe, les crocs cruels et de tout petits yeux enfoncés sous de profondes arcades sourcilières. On s'étonnait de voir le torse démesuré couvert de peau humaine, et non de poils. Il avait les bras trop longs, les jambes torsées, et se servait de ses pieds à pouces préhensiles comme de ses mains.

Sa force était terrifiante. Entre ses larges paumes, il aurait cassé un crâne aussi aisément qu'une noix. Pourtant je l'avais vu bercer tendrement le petit Denis qui pleurait, et il baissait la tête et tremblait devant Sabée qui le grondait pour quelque faute vénielle.

Marin ne parlait pas ; il s'exprimait par cris variés. Pensait-il ? À peine pouvais-je reconnaître, dans son esprit, la colère ou la joie, sentiments des premiers âges du monde. Et que nous importait ? Il était Marin, notre frère, et nous l'aimions.

Nous aimions aussi Jeanne, bien que nous ne pussions pas l'atteindre.

Plus avancée que nous sur cette route qui s'éloignait de l'homme, Jeanne nous était fermée. Je me souvenais encore de la pauvre femelle étonnée de cette chose sortie d'elle, berçant pourtant entre ses bras le paquet informe, qu'elle appelait tendrement Jeanne. Jamais prénom féminin n'avait été plus mal porté. Le grand corps ocre rouge semblait de pierre, tant il était dur et poli. Les yeux sans paupières, d'un vert minéral, avaient un regard aveugle. La tête était couronnée d'une étrange aigrette de copeaux roux, cuivre par la matière autant que par le ton.

Jeanne ne partageait jamais nos repas. Certains jours, ses mains en crocs fouissaient le sol, et son dur bec corné broyait les cailloux spécialement choisis. Enfermée dans le silence de la pierre, elle était parmi nous un être à part que nous ne pouvions rejoindre. Un contact télépathique ne me donnait que des réponses incohérentes, où les sons semblaient traduits en couleurs fulgurantes qui blessaient mon cerveau. Les pensées de Jeanne n'appartenaient plus à la Terre. Au-delà de l'humain, elle était aussi au-delà de nous.

De Jeanne, pourtant, nous vint le salut.

La morne existence de captifs que nous menions dans l'enclos usait nos vies, nos rêves et nos espoirs. Je désirais, nous désirions tous, avec rage, cette liberté que les humains nous refusaient. Mais nous étions bien gardés. Une large bande électrifiée ceinturait le zoo. Cette zone de mort nous avait déjà pris deux compagnons, lors d'une maladroite tentative de fuite.

Une erreur rend prudent ; nous l'étions devenus. Trop, peut-être, car la forêt nous apparaissait maintenant comme chimérique, inaccessible, à jamais hors de notre portée. Le découragement nous rendait veules.

Ce fut Pan qui parvint à atteindre Jeanne, brisant le mur de son silence minéral. Et comment n'y avions-nous pas songé plus tôt ?

Pan ne parlait pas, il sifflait. Sa langue ronde et creuse produisait une musique légère, aérienne, un peu



La musique de Pan, pleine d'une tristesse qui se moquait d'elle-même, ne nous rendait plus courage. Le chèvrepied était pourtant mieux loti que nous. Ses sabots agiles trouvaient leur chemin avec sûreté, alors que nous trébuchions sans cesse. Je ne pouvais plus aider mes compagnons. Mon cerveau surmené se refusait à dénouer les esprits tordus par la fatigue et le découragement. La forêt perdait cette réalité en laquelle nous avions toujours eu foi. Elle nous apparaissait, pour se dissoudre dans une brume de mirage. Où était-elle ? Nous marchions vers l'ouest, éternellement, et éternellement la pierre se déroulait, veinée d'étranges signes colorés.

Les petits yeux inquiets de Marin se posaient sur Sabée, interrogatifs. Il grognait.

Les nuits ne nous apportaient plus de repos. Une chaleur torturante montait du sol recuit. Je me tournais et me retournais, rongé de soif, attrapant le sommeil par bribes. Étions-nous à jamais égarés dans ce désert de mort ?

Marin portait Sabée depuis deux jours, et j'avais moi-même pris Denis à cheval sur mon dos, lorsque nous découvrîmes les premiers brins d'herbe.

Le roc des terres mortes céda la place, par endroits, à un sol vivant orné de maigres touffes de végétation roussie.

Une vague d'espoir nous souleva. Ces pauvres signes d'une vie renaissante n'indiquaient-ils pas la proximité de notre but ? La forêt tant cherchée ne pouvait plus être loin. Les corps courbés par la fatigue se redressèrent, les yeux las brillèrent d'excitation. Nous repartîmes, pleins d'une ardeur nouvelle.

Une heure plus tard, Denis s'agitait fébrilement sur mon dos, insistant pour descendre.

Il sentait l'eau.

La flaque miroitante, étalée dans un creux du sol, que nous trouvâmes en le suivant, nous apparut comme la plus belle chose du monde. Elle nous sauvait, cette flaque étroite, bourbeuse, partagée avec délices et épuisée jusqu'à la dernière goutte.

Pour la première fois depuis de longues semaines, le repos du soir fut paisible. Les cerveaux sondés révélaient une suite de rêveries heureuses. Jeanne flambait de couleurs enchevêtrées. La nuit complice berçait nos espérances. Y avait-il jamais eu lune plus sereine ?

La forêt !

Elle était là, enfin, si proche que quelques pas à peine nous feraient franchir sa limite. Nous ne bougions plus, étreints par une joie proche de la douleur, hésitants, incrédules, presque incapables d'admettre la réalisation d'un désir si longtemps caressé.

Elle nous offrait sa beauté ardente, aimable, peu semblable à nos rêves et cependant plus parfaite qu'eux. Elle était verte, intensément vivante, prodigue de fleurs, de parfums, d'insectes, et d'une vie animale cachée. Comme nous, elle portait le signe de la différence : arbres nouveaux, poussant des rejets irréels ; plantes et fruits inconnus, tout récemment créés. Sa turbulence, son bouillonnement actif submergeaient nos âmes lassées par la morne désespérance des terres stériles. Déjà nos souvenirs amers s'effaçaient. La forêt s'ouvrait devant nous, et son total triomphe sur la mort anéantissait le passé pour ne laisser place qu'aux promesses.

Nous entrâmes lentement, précautionneusement, sans échanger une parole, unis et cependant enfermés chacun dans notre bonheur propre.

Sabée pleurait. Un flot de larmes rondes glissait silencieusement sur ses joues. Je pris dans la mienne sa petite main amaigrie.

Une mousse en étoiles, épaisse, ne gardait qu'un instant la trace de nos pas. Des lances de soleil perçaient entre les feuilles, mouchetant le sol d'ocelles clairs. Un animal proche de l'écureuil fila entre les branches, une pigne aux dents, sa queue rose en panache accrochant la lumière.

Pan rompit le silence. Il jaillit en l'air, cabriola, retomba et bondit de nouveau. Sa musique résonna, harmonie de joie pure qui nous mit au cœur un délire léger. Marin, narines dilatées, tête basse, humait le vent. Sa main simiesque se referma sur une branche ; une traction souple le hissa dans la futaie. Il disparut.

Un monde de senteurs inaccoutumées me faisait tressaillir. Le félin, en moi, s'éveillait. Denis, la mine gourmande, gobait déjà un gros scarabée rouge et or happé en plein vol. Soudain je vis son corps écailleux filer comme un trait. La mare brune étalée au cœur d'une clairière le reçut, se referma sur lui.

Je n'avais jamais compris à ce point l'appartenance de Denis au domaine de l'eau. Il glissait, fendait comme une étrave la masse entremêlée des plantes aquatiques. Il plongea d'une torsion, réapparut à l'autre extrémité de la mare, soufflant un grand jet d'eau brillante. Ses écailles reverdies luisaient comme une armure. Denis entra enfin en possession de son héritage.

L'intensité de notre joie nous enivra. Les rires, les appels, les exclamations fusaient. Nous courions en tous sens, arrachant une fleur, dévorant un fruit, sollicités par mille découvertes nouvelles. Le bleu trop éclatant des ailes d'un oiseau m'entra dans la tête. Jeanne, assise, déchirait la terre, croquant comme des noix les petites pierres découvertes.

Sabée s'était écartée ; hors de vue, elle fouillait les buissons. Son brusque hurlement nous cingla. La terreur sourdant de ce cri nous ramenait brutalement dans l'ombre d'un monde hostile. Marin dégringola d'un arbre, Denis émergea de la mare, ruisselant d'eau.

Sabée était prise dans une toile gigantesque, tendue entre deux troncs. Elle se débattait follement, engluée de longs fils élastiques. Ses ailes noires, enserrées de liens baveux, frémissaient spasmodiquement. Une petite main se tendit vers nous, crispée et suppliante.

La panique engendrée par sa lutte inutile arracha à Sabée une nouvelle clameur. Un grondement angoissé lui répondit. Marin chargeait.

Je n'eus pas le temps de le retenir. À son tour, il était prisonnier de ces rets infernaux. Il s'agitait maladroitement, battant l'air de ses grands bras, aggravant le désastre.

À les voir tous deux si monstrueusement ligotés de cordes gluantes, le désespoir me prit. Comment les libérerions-nous jamais de ce piège ? Quiconque s'en approcherait serait également encollé. Jeanne, peut-être ? Je me tournai vers Pan, seul lien entre elle et nous.

Une voix inconnue s'éleva, agacée :

— Encore une toile saccagée par des étourdis ! N'ai-je pas assez répété que cette partie du bois est réservée à la chasse ? La place vous manque-t-elle ailleurs ?

Traversant la clairière, un cauchemar s'avavançait vers nous : gros corps brun et rond, hérissé de poils, vivement propulsé par huit pattes articulées.

Un involontaire réflexe de défense me fit cracher comme un chat furieux. Marin se démenait dans son cocon de fils, crocs découverts. Puis j'eus honte de notre réaction. Mon esprit découvrait un être intelligent, dénué de malveillance, et l'araignée géante avait une face humaine, face plus très jeune, parcourue d'un réseau de rides et couronnée de cheveux gris. Qui étions-nous, pour nous effrayer de l'anormal ?

Deux yeux sombres, expressifs, nous observaient sans hostilité, plutôt perplexes.

— Ah ça mais ! D'où sortez-vous ? Vous ne faites pas partie de notre groupe.

— Nous nous sommes évadés d'un zoo, répondis-je, nous venons tout juste d'atteindre la forêt.

— Ainsi, vous étiez chez les hommes. (Il se mit à rire.) Les hommes ! Pauvres imbéciles ! Condamnés, et qui refusent de l'admettre. Enfermés dans des zones étroites qui s'étrécissent de jour en jour et continuant à crier : nous sommes les maîtres du monde ! Ils nous mettent en cage, lorsqu'ils peuvent nous attraper, je sais cela. (Son visage était chagrin. Il reprit :) Ils ne pourraient survivre ici, et encore bien moins traverser les terres mortes, comme vous avez dû le faire, mais ils espèrent toujours vaincre. Ils nous méprisent, et ils nous craignent, sans se l'avouer. Ils nous appellent les R.A. Sais-tu ce que cela veut dire ? Les R.A. Les radioactifs. C'est exact, nous le sommes, et pour cette raison, nous écrirons le futur, alors qu'ils appartiennent au passé. En nous est enfermé l'avenir de la race.

Il arrachait prestement, tout en parlant, les cordes qui emprisonnaient nos compagnons. Il poursuivit :

— Aucun d'entre nous ne verra l'aube de cette race nouvelle, mais qu'importe ? La nature est prodigue, lorsqu'elle veut créer quelque chose de neuf. Elle lance des rejets innombrables, au hasard. Une partie de ces graines mourra sans germer, d'autres ne donneront que des produits ratés ou monstrueux. Des générations passeront avant qu'apparaisse cet être meilleur, achevé, seigneur de la Terre par droit de naissance. Pour l'instant, c'est le chaos, et nous faisons partie de ce chaos. Mais déjà, nous accusons, sur l'homme, un net progrès. Nos pouvoirs sont plus étendus, nos sens plus subtils. Chaque essai révèle de l'inédit. Lorsque la perfection recherchée sera atteinte, la nature l'établira, triomphante, pour un autre règne.

Ses pattes agiles nettoyaient Sabée et Marin des derniers fils.

— Venez les enfants, dit-il, que je vous montre votre nouveau domaine.

Nous le suivîmes sous les branches.

# Répression

Bon, d'accord, on avait Priay. On le savait. Et après ? C'était pas nous qui l'avions assis sur le trône, hein ? Nous, on n'en voulait pas, de cette salope. Ses électeurs, ça se classait connards, et voilà tout.

De voir sa belle gueule à la télé, les connards, ça les faisait bander, parole ! Le regard acier blindé, le menton à la Musso, la voix enchanteresse... L'appel des sirènes, mon vieux. Les connards, quand ils entendaient « *famille... valeurs morales... remettre notre beau pays sur ses rails... intolérable désordre... en finir avec l'anarchie... saines traditions françaises... dignité... honneur...* » ils en bavochoient, ils prenaient leur pied, je te jure. Ordre, qu'il répétait l'affreux. Ordre, un beau O bien rond, la bouche en cul de poule. Ordre, il te suçait le mot comme un bonbon. Ordre, t'entendais plus que ça.

On croyait pas qu'il passerait. Jamais. Ben je t'en fous, 56 % des voix. Régulièrement élu, démocratique et tout. Qu'est-ce que tu voulais qu'on fasse ? Une manif ? On y pensait, mais les syndicats ont dit non. Pas tout de suite. Fallait attendre, et voir venir.

Ben, pour voir, on a vu ! Plein les yeux, qu'on en a pris. Et plein le cul !

Pendant quelques mois, on peut pas dire qu'il s'est passé des trucs. Ça roulait comme avant, tout doux, tout doux. On sentait rien venir, je te jure. Des discours à la télé, ça, oui. « *Bien content d'avoir gagné... comptez sur moi... tiendrai toutes mes promesses... tolérerai plus le désordre... redresserai l'économie... nation forte... France saine...* » Du bla-bla. Tu crois qu'on l'écoutait ?

Les canards bien-pensants applaudissaient. Gros titres, allégresse, et lendemains qui chantent. La presse d'opposition ne ronchonnait qu'à peine. On les trouvait bien discrets, tout d'un coup. Gueulaient beaucoup moins fort qu'ils auraient dû. On pigeait pas, rien de rien.

Ça se mitonnait en douce, la vacherie. À l'étouffée.

Oh, je veux bien. Il y a sûrement eu des décrets, par-ci par-là. Mais comme personne braillait au meurtre, on n'a pas fait gaffe. Tu te farcis le *Journal officiel*, toi ? Eh bien, nous non plus.

Le pas beau, il s'était installé à l'Élysée. Grande cérémonie, drapeaux partout, ça fleurissait mieux que les pois de senteur, Marseillaise... Le cul dans le fauteuil sacré par la voix du peuple. Suffrage universel. Connerie universelle.

Il était là, l'affreux. Fallait bien qu'on se le fasse. On se disait qu'on le culbuterait un de ces quatre, voilà tout. On pensait qu'il serait comme les autres, chiant, mais pas trop.

Ce qu'on a pu être cons ! Mais cons ! Du sang, qu'il nous a fait chier. Du beau sang bien rouge. Vif.

On vivotait comme d'habitude. Les cours, le resto, avec sa bouffe ni plus ni moins dégueu qu'avant, discussions avec les potes, cinéma, musique, études à la douce, juste ce qu'il faut... Tu vois le topo ? Ça glissait...

On avait une bombe au-dessus de la tête, une grosse bombe pleine de merde, et on la reniflait même pas.

Les bombes, ça finit toujours par tomber, hein ? On s'est retrouvé noyés dans le bran. On a nagé. Ceux qui pouvaient. Beaucoup ont coulé. Beaucoup.

Ça nous est dégringolé dessus un matin. Un de ces beaux matins de printemps comme Paris s'en paie parfois. On sortait d'un hiver dégueulasse, brouillard garanti, le masque anti-po presque tous les jours. Là, c'était doux, tiède. Ciel tendre, t'arrivais à voir du bleu dans le gris. Petits nuages duveteux, poudrés de doré. Crème fouettée. Nos marronniers crevés avaient réussi à sortir du vert. De ce vert un peu jaune, frais, neuf. Un arbre, ça met longtemps à mourir, et ça agonise en beauté.

Un petit vent folâtre jouait dans les feuilles. Tu te sentais bien, gai. T'avais l'impression que ça puait moins l'oxyde de carbone. En te forçant beaucoup, t'aurais presque deviné le goût de l'air pur. L'imagination, quoi. Te venaient des envies de te rouler dans l'herbe. Ouais, bon, d'accord, l'herbe, t'aurais toujours pu la chercher à la loupe, mais c'est pour dire.

Donc, on se pointe à la fac, et on tombe pile sur ce nouveau règlement. Tu peux pas te figurer ! On n'y a pas cru.

Trois kilomètres d'interdictions, vieux, parole ! Trois kilomètres de pas de ceci, et pas de cela !

Pas de barbes, pas de cheveux longs, pas de frusques excentriques, pas fumer, pas parler pendant les cours, pas interrompre le prof, pas de comportement relâché... Et retards interdits, absences sans motif interdites, attroupements interdits, meetings interdits, organisations interdites, syndicats interdits... interdit... interdit... interdit... *Il est interdit d'interdire*. Tu parles ! C'est tout juste si t'avais encore le droit de pisser.

Ça se terminait sur un joli petit couplet : la veine qu'on avait de pouvoir faire des études, et que si on n'était pas sages, sages, mais alors là, sages à être mis sous globe, exclusion immédiate, et hop ! direction camp de travail ! Officiel !

On n'en revenait pas, je te jure. On n'arrivait même pas à tout retenir. Ça en faisait trop. On lisait ça, la bouche ouverte, la mâchoire inférieure pendouillante... C'était pas vrai !

Ça a commencé à gueuler de partout. Qu'est-ce que t'aurais fait à notre place ? Hein ? On pouvait quand même pas avaler ça, et s'écraser. C'était la fin de tout. Le maxi rétro. La marche arrière direction Moyen Âge. Bien forcé de réagir, et illico. De faire piger à ces schizos qu'ils tournaient pas rond. Où est-ce qu'on allait ? Je te le demande ?

On a décidé la grève, aussi sec ! Avec occupation des locaux. Même pas besoin de voter. Tous d'accord, pas une fausse note. Ils se prenaient pour qui, ces dangereux maniaques ? On allait leur montrer qu'on était là, et un peu là !

Les types des syndicats disaient « non, non », à n'y pas croire ! C'était mou, bizarre, ça te parlait « attente », « action concertée », « pas d'improvisation », « pas déconner »...

Ouais ! On les a débordés, tu t'en doutes. Qu'ils aillent pondre un œuf, avec notre bénédiction ! Se faire fourrer par Priay, s'ils l'avaient tellement à la bonne ! Nous, on ne marchait plus. Fini. Terminé. On renversait la vapeur, et un bon coup.

Ils bavassent entre eux, têtes rapprochées, chuchotis, et tu me crois si tu veux, mais les voilà qui se tirent vite fait ! Ouais ! Se sont tirés, les fils de pute ! Sans même nous mettre en garde. Pas un mot. Rien. Je te jure ! Comme dégueulasses !

Le doyen s'est pointé, pour le bavassage de rigueur. Ses confidences, il les a faites à sa petite moustache balai à merde. On n'a pas entendu le moindre bout de phrase. Déjà qu'il a la voix susurrante, alors là ! On braillait ! Chouette, chouette ! Noms d'oiseaux, et autres suavités. On se défoulait à tout va. Ça faisait vachement du bien.

S'est tirée aussi, la vieille lope. Remarque, si ça se trouve, lui, il a peut-être essayé de nous prévenir. Peut-être. Et peut-être pas... Oh ! de toute façon, on l'aurait pas cru. Personne aurait pu croire ça. Personne.

Bon, on s'est un peu préparés, la zizique habituelle. Jacques a tiré des plans. Tu le connais. Toujours à prévoir ci, et prévoir ça.

On a bouché les entrées, fait péter les vitres, entassé des projectiles... On cassait un peu. Clang ! les carreaux, crac ! crac ! le bois... On a accroché nos masques à la ceinture, prêts pour l'emploi. Le flic, ça pollue toujours. Aux gaz. On s'est partagé la bâtisse, on a désigné les guetteurs, prévu l'infirmerie... La routine, quoi.

Tu connais l'atmosphère, dans ces cas-là. C'est joyeux, ça rigole, la grande fraternité. Même les gus que tu peux pas piffer, c'est devenu des potes.

Tiens, j'ai aidé Michel à démolir un truc, et on se parlait plus depuis des mois. Une engueulade plus ou moins politique. Trois fois rien, mais je l'avais classé archicon, indécrottable. Je me serais noyé, j'aurais pas tendu la main pour qu'il me récupère. C'est te dire. Là, d'un coup, je l'aimais bien. Passons.

On a poireauté longtemps. Ça, vachement longtemps. C'était calme, trop calme. On finissait par s'emmerder, parole ! L'enthousiasme battu en neige, ça retombait. Le soufflé qui prend un coup de froid.

On a déglingué un distributeur, et on s'est tapé les petites bouteilles, en sirotant.

Simon a pissé contre le mur. Les filles ont râlé. On était des cochons ! Ça allait puer ! Qu'on fasse au moins ça dans le couloir, enfin, quoi, merde !

Trois ou quatre couples se mignardaient. Ça tuait le temps. On se repassait quelques joints. Douce fumée qui dilate l'âme...

Je parlais de vacances avec Jean-Paul. Il s'était déniché un voilier. Pensait faire la Côte, avec des potes. Moi, je prévoyais le truc habituel, la chère vieille maison ancestrale, dans le Jura, avec les géniteurs. Pas marrant, mais possible.

Jean-Paul m'a proposé son voilier. Ça coûterait pas la fortune. À voir. On bavassait.

Ça a débouché sur la pollution. Le Midi-poubelle, la Méditerranée crevée, et le reste... Poissons foutus, oiseaux foutus, mazout obligatoire, air connu. *De profundis*.

C'était juste histoire de faire marcher nos langues. Cette musique-là, elle deviendrait plutôt rengaine, hein ?

Suzanne nous a fait son œil rond et pur de petit chat. Celui qu'elle a toujours quand elle va démarrer dans la



maxi-connerie. Elle nous a sorti deux ou trois énormités à propos d'eau potable.

Jean-Paul lui a caressé les cheveux en se marrant. Gentille, mais con. Qu'est-ce que tu veux y faire ? Tu peux pas lui agrandir la cervelle. La pilule d'intelligence, personne a encore trouvé.

Ça a explosé d'un coup. La grande gueulante :

— Les flics !

Les guetteurs, qui se manifestaient. Le cri a été repris partout :

— Les flics ! Les flics ! Les flics !

On s'est rués aux fenêtres.

Les cars radinaient, et se mettaient en position.

Ça dégringolait des véhicules. Un grouillement de cafards. Il y en avait ! De quoi prendre une ville d'assaut.

Casques, visières baissées, boucliers-couvercles de poubelle, épais costumes protecteurs, démarche dandinante, masque sous le heaume, armes à l'épaule. Les chevaliers de l'ordre. Monolithiques. Pur granit.

Comme d'habitude. Exactement comme d'habitude.

Comment t'aurais pu deviner que sous l'armure, c'était pas les mêmes ? Et que Priay avait réécrit la partition ? Comment ?

On n'a pas repéré l'indice. Manquait quelque chose au scénario. Pas de cameramen, pas de journalistes. Pas un seul. Ils n'étaient pas venus. On n'a pas remarqué. On s'est pas demandé pourquoi.

Je te jure, on n'a pas fait plus que brailler. Tu sais ce que c'est. Insulter le flic, c'est juste la mise en train. Le rite. Faut chauffer un peu. Un gus trouve un chouette slogan, et on le martèle en cœur, ou bien on scande les vieux classiques. Ça n'allait pas loin, tu admettras.

Ouais, on a balancé quelques projectiles. Trois fois rien. Des bouts de bois. Sur ces armures, ça ne risquait pas de faire bobo. De la caresse aile de papillon. La preuve, on n'en a pas déquillé un, de ces rocs de l'ordre. Pas un.

Et tu sais quoi ? *Ils ont tiré ! Tiré ! Tacatacatac !* Cinéma. Pas de sommations, rien. *Tiré !*

En plein dans les fenêtres.

En plein dans notre viande.

Jean-Paul était devant moi. Un morceau de sa boîte crânienne a éclaté. Il m'est tombé dessus. J'ai pris du sang et des mouchetures de cervelle plein la gueule.

Je ne comprenais pas. J'étais coincé dans la glu d'une séquence de temps. Clic ! Souriez ! Le petit oiseau va sortir. Film bloqué sur un gros plan.

Je retenais Jean-Paul à pleins bras. Sa tête était sur mon épaule. Je voyais sa cervelle. Blanche, luisante, vernie d'humidité. Toile d'araignée du réseau sanguin. Circonvolutions qui palpitent.

Sa moustache frémissait imperceptiblement. Une grosse chenille noire en train d'agoniser.

*Tacatacatac !*

Suzanne a culbuté. Étendue sur le dos. Ses paupières vibraient. L'œil rond et pur s'est élargi d'un immense étonnement.

Elle faisait des bulles. Pas avec sa bouche, avec son cou. Des petites bulles rouges, clapotantes. Ça s'enflait, ça crevait. Cloc, cloc, cloc !

*Tacatacatac !*

La séquence s'est animée d'un coup. Le film qui se remet en route. Hurllements. Basse des gars, piaulements suraigus des filles.

J'avais les cuisses mouillées. Pissé dans mon froc, sans même le sentir.

Antoine serrait son bras, qui giclait en saccades de sang. Il était blanc ! La neige fraîche et pure. Il disait :

— Oh ! Jésus ! Marie ! Sainte Vierge ! Jésus !

Sa voix était douce, claire. Il ne braillait pas. Il pensait tout haut.

J'ai lâché Jean-Paul comme un sac de patates. Je n'avais plus qu'un truc en tête : me tailler ! me tailler ! me tailler ! Et me terrer dans un trou. Un tout petit trou. Un tout petit trou. Juste pour moi.

Et tout le monde avait la même idée fixe. Tout le monde. En même temps.

On s'est empêtrés dans la porte. On se battait. Les nanas griffaient. Hystériques ! Michel sanglotait. La bouche ouverte. Bavante. Jacques a hurlé :

— Arrêtez ! Bandes de cons ! Arrêtez ça ! Du calme ! On peut encore se tirer. Par la ruelle. Vos gueules, bon Dieu ! Suivez-moi !

Tu le connais. Il a de l'autorité. Enfin, je veux dire, il en avait.

Il était plutôt verdâtre, mais il tenait le coup. Visible.

On l'a suivi. Dans ces cas-là, pouvoir se raccrocher à un chef, ça aide, je te jure. J'avais moins peur. On pouvait

sûrement se tirer par la ruelle. Jamais ils n'y penseraient, les tarés. Un passage de rien entre des grands murs, peut-être deux mètres.

On est descendus au premier. Les ascenseurs ne marchaient plus. Jus coupé.

Ça hurlait de partout. Un chaudron d'enfer. Bouillonnant. L'escalier encombré à mort. Ça discutait, ça braillait. Crises de nerf. Gueulantes. Frénésie. La maxi-dinguerie.

On s'est frayé un passage. On enjambait des blessés affalés sur les marches.

Une nénette s'est accrochée à ma manche. Je l'ai envoyée dinguer contre le mur. Sa tête a sonné dessus. Chacun pour soi, et même pas Dieu pour tous. On était une petite bande, peut-être dix, douze, Jacques en tête. Et on voulait personne d'autre, ça, je te le promets. Nous, on pourrait peut-être se tirer par la ruelle, mais sûrement pas toute la terre.

On trotta derrière Jacques, et on jouait des épaules quand il le fallait.

La fenêtre donnant sur la ruelle n'avait pas été prévue pour s'ouvrir. Jacques l'a défoncée avec un extincteur. En faisant gaffe de bien écraser toutes les pointes, rasibus. Travail méthodique.

Ça nous faisait dans les trois mètres à sauter, et encore. Pas Alpha du Centaure à atteindre. Envisageable.

Jacques a dit :

— Je passe le premier. Je vous aiderai d'en bas. Gilbert, tu sors le dernier. Tu retiens par les poignets ceux qui ne pourront pas y arriver seuls. Ils mettront les pieds sur mes épaules. Ça devrait gazer.

Il me faisait bien de l'honneur, le Jacques. Gilbert-ma pomme, il n'avait pas la moindre envie de passer le dernier, mais alors là, pas la moindre. Plus vite je serais à des parsecs de cet asile, mieux ça vaudrait.

Mais j'ai pas râlé. J'aurais eu l'air mignon, à vouloir foncer avant les autres, hein ? On était tous potes. J'en remballé ma belle trouille. Bien au frais au fond du ventre. Mais elle était là, bon Dieu, et un peu là !

Jacques a passé ses jambes par la fenêtre. Il s'est assis sur le rebord.

On l'a pas repéré, l'ordure ! la salope ! l'immonde ! Il était bien planqué dans le porche de la chaufferie. Rien ne dépassait.

*Tacatacatac !*

Jacques a ouvert tout grands les bras. Bénédiction finale. Ailes qui s'étendent pour le dernier envol. Il s'est plié. Il a plongé.

Ça a fait un petit tas, par terre. Bien à plat, les membres en croix de Saint-André. Un petit tas écrasé. Qui saignait.

Simone s'était ramassé une balle dans la joue. On voyait des esquilles de mâchoire. Elle faisait un petit bruit : « Houhouhouhouhouhou »... Pas fort. La hulotte dans le grenier.

Panique ! La débandade !

On a couru. Au hasard. Plus de chef, plus d'issue, plus rien. Des rongeurs coincés par l'équipe de dératisation. On aurait bien grimpé aux murs. Pour aller où ?

Ils nous ont fait sortir un par un, les mains sur la nuque. À mesure, ils nous fouillaient, et ils nous bouclaient les poignets avec des menottes. Dans le dos. De belles menottes, bien serrées. Mes mains ont gonflé tout de suite.

Et hop ! dans le panier à salade. Bonshommes et nanas. La grande égalité des sexes. Menottées comme nous, les jolies. Et le coup de matraque sur les fesses pour aider à grimper dans le véhicule itou. Légalité, je te dis. Certaines chialaient. Mais faut pas être phallocrate. Pas mal de gus chialaient aussi.

Je ne chialais pas, j'étais pétrifié. Le robot. Les membres sans articulations, le ventre en rouages cliquetants. La trouille, mon vieux. La trouille énorme, géante, monstrueuse...

J'avais encore rien vu ! Tout juste les hors-d'œuvre. Et même pas tellement épicés.

J'étais serré entre deux gus. Un châtain maigriot à nez pointu, et un blond coiffé afro, l'explosion de tifs crêpelés. Des têtes entraperçues, mais pas des potes. Je connaissais pas leurs noms.

Coiffure Afro se mordait la lèvre. Rythmiquement. À se la déchiqueter. Ça saignait déjà.

Nez Pointu chuchotait. Un bruit faiblard, régulier et monotone. J'ai mis un moment à piger qu'il faisait ses prières. Authentique ! Encore un croyant, comme Antoine et ses Jésus, Marie. Il dévidait ses foutus patenôtres, sans arrêt. Peut-être que ça l'aidait. Je sais pas.

Moi, rien ne m'aidait. J'aurais bien voulu. J'étais paumé, mais paumé ! Envie de se réfugier dans les bras de maman, et tout ça.

Le panier à salade s'était mis en route. Ça roulait, avec des à-coups. Le moteur ronflait méchamment. Trépidations.

Destination quoi ? Le camp de la mort ? J'y croyais presque. Tout était devenu possible, tu sais. Absolument

tout. J'avais plongé dans un cauchemar d'ultraréalité.

Tu comprends ? Tu te prépares pour la guéguerre. Ça va brailler, tu te taperas du lacrymo, les filtres anti-po, ça en laisse toujours passer un peu, hein ? Si t'es pas verni, et que les flics te chopent, tu dégusteras de la matraque, mais ça, t'espères toujours que c'est les autres qui vont se le farcir.

Bon. Mettons au pire : une dégelée, et quelques heures de commissariat.

Après, à toi la victoire. Ils vont céder, hein ? Ils cèdent toujours. Et qu'est-ce qui t'arrive ? On te tire dessus ! Et on t'embarque avec les honneurs dus à l'ennemi public numéro 1.

Le monde a basculé, mon vieux. Tu sais plus où t'en es. Pendu par les pieds, probable. Et tu te dis qu'au bout du compte, tu risques bien d'en crever.

Alors t'as peur. Peur. *Peur.*

On a roulé, roulé et roulé. Vers où ? Va savoir. Dachau ? Mauthausen ? L'enfer ?

Quand même, tu sais, j'y croyais pas totalement. L'espoir, c'est un truc que tu peux pas tuer. Tant que t'es vivant, tu espères. Je me disais : *C'est pas possible ! Ils oseront jamais ! Ils nous ont tiré dessus, mais c'est sûrement une erreur. Un schizo, quelque part, qui a piqué une crise. Quand ça se saura, la Terre entière va gueuler. Tous les étudiants se révolteront.*

Ouais. Faudrait encore qu'ils soient au courant, tu ne crois pas ? T'as vu quelque chose, dans un canard, sur le massacre de la fac ? Ou entendu le moindre truc à la télé ? Priay tient l'information dans sa grosse patte. Bien serrée, bien au chaud. Quand une nouvelle sortira, c'est qu'il aura donné le feu vert.

Raconter ? Je fais que ça, mon vieux. Et je vais t'en dire une bien bonne : les trois quarts des gens ne me croient pas. Pensent que je suis siphonné, ou mythomane. La télé en a pas parlé, hein ? C'était pas dans les canards, hein ? Alors c'est pas vrai. Voilà tout. C'est ça, leur grande force. Tant qu'elle leur remplit pas la bouche et les narines, les gens veulent pas croire à la merde.

Tu me crois, toi ? Bon, bon, ça va, proteste pas si fort. Espérons que tu me croiras jusqu'au bout...

Remarque, même après les *tacatacatat*, j'y ai pas réellement cru non plus. Jusqu'au fer à repasser, j'y ai pas tout à fait cru...

On a débarqué dans du béton. Je ne sais où. Quelque part en banlieue, probable. Du béton tout neuf. Barrières électrifiées autour, et gardes armés partout.

Ça n'a pas arrangé ma belle trouille. Mais ce sacré espoir demeurait. Enraciné, accroché, intuable. *Ils peuvent pas ! Impossible !*

Là, j'ai bien repéré que c'était pas les mêmes. Pas du flic. Du militaire, savais pas quoi. De l'uniforme jamais vu. Un gris de métal foncé. Pas acier, plutôt fer. Manches retroussées sur bras musclés, plus ou moins velus. Visages jeunes, gueules granitiques. Chemises ouvertes sur poitrines viriles.

On faisait connaissance avec les prétoriens de Priay. P.P. Pépées. Sacrées pépées, oui !

Ils nous ont installés en rangées dans la cour. Debout. Bien droits. Garde-à-vous ! Pas broncher ! Que tu bouges, et t'avais droit à un bon coup de nerf de bœuf.

Je te promets que j'ai pas remué un cheveu. Pas un.

Ça a duré le monde, des heures, je ne sais pas. Je suis de fatigue, j'en tremblais. Une fille a piqué une crise de nerfs. Vite soignée, je te le dis !

Ils nous faisaient rentrer dans une grande bâtisse par petits paquets. Quatre cinq à la fois.

Mon tour est venu.

Je me suis tapé la maxi-séance d'anthropométrie. Identité, adresse, photo face profil, empreintes digitales, fouille doigt dans le cul, tout le bastringue. Fiché, le Gilbert, mis en carte.

Ensuite, ils m'ont poussé dans un bureau.

Le gus installé là avait la plus sale gueule que j'aie jamais vue. Pas moche, comprends-moi, plutôt beau gosse, au contraire. Roux clair, les traits réguliers. L'ennui, c'était ses yeux. *Les fenêtres de l'âme.* Là, c'était les fenêtres du vide. Pas un atome d'humanité. Pas un embryon de sentiment. Le néant.

Il a posé des chiées de questions. Ma famille ? Mon origine ? Et ceci ? Et cela ?

Voix sèche, même pas froide, indifférente, plutôt. Ça s'est durci pour demander qui avait organisé la grève à la fac. Qu'est-ce que tu voulais que je réponde, à part la vérité. Organisé ? C'était pas dans nos mœurs. On l'avait tous décidée en même temps, et voilà.

Je te jure que j'ai été poli. Vraiment poli. J'avais bien trop peur pour faire autre chose, parole !

Mais je lui revenais pas. Va savoir pourquoi ? Ma gueule, probable. J'ai pas le type bel aryen blond, ça donnerait plutôt levantin huileux, hein ? Sûrement pour ça. Je vois pas d'autre raison.

Il m'a sélectionné.

Ils ne pouvaient pas nous garder tous, tu vois. Trop nombreux.

Alors Fenêtres du Vide trait. Les veinards, ceux qui pourraient se tailler en frétilant, et les autres, les malchanceux, ceux qui allaient, je cite : « recevoir une petite leçon d'obéissance » prime, exclusion de la fac, et camp de travail. On voulait pas étudier gentiment, hein ? Très bien. On serait punis, et on travaillerait !

Oui, oui, j'ai mon bulletin de route. Je dois me pointer dans trois jours au centre de regroupement d'Issy. Qu'est-ce qu'ils nous feront faire ? Dieu sait quoi. Vider les poubelles, goudronner les routes, tripoter des produits chimiques mortels... Enterrer les morts, peut-être. Va y avoir un bel avenir dans le métier de fossoyeur, tu peux me croire sur parole, c'est drôlement bien parti pour ça.

Probable qu'ils nous raseront le crâne, et qu'ils nous colleront le pyjama à rayures sur le dos. Peut-être un boulet à la patte. Pourquoi pas ?

Prendre le maquis ? Où ? Tu connais un coin où ils ne sont pas ? Tu connais ? Et les frontières bouclées. Pour sortir de France, à présent, il faut un visa.

Autre problème : si je me taille, ils prennent mon jeune frère à ma place. Fenêtres du Vide m'a bien prévenu.

Je l'aime bien, moi, le petit frangin. Même pas seize ans. Tu crois qu'il est mûr pour ingurgiter l'horreur ? Oh ! d'accord, je suis pas mûr non plus. Seulement, faudrait que je sois un beau salaud pour lui refiler le sac de merde, non ?

Oh si ! j'ai peur. Peur à en crever. La « petite leçon », je l'ai comprise, figure-toi.

Je me suis retrouvé dans une grande pièce, avec une dizaine de gars et de nénettes. Tous à poil, et tous verts de trouille. Unanimité.

Oh ! tu l'aurais été aussi. Question de décor. Dégueulasse ! Le film d'horreur ! Horreur moderne. Meubles : une table d'acier avec des menottes aux quatre coins ; un fauteuil de dentiste, sangles de cuir prévues pour le patient ; une grande armoire métallique, anodine celle-là, genre bureau, du moins tant qu'elle restait fermée.

Pas de fenêtres. Des murs aveugles, peints en beige. Un éclairage violent, flamboyant, et des projecteurs. Je ne sais combien de milliers de watts.

Deux chaînes dégringolaient du plafond. Un crochet pendait au bout de chaque.

Dans les murs, des menottes scellées. Avec d'abominables marques à hauteur. L'enduit tout neuf était parti. Raclé, fouillé, creusé, jusqu'au béton nu.

Faut que je te parle des taches ?

Oh ! bon Dieu ! bon Dieu de bon Dieu ! Ça faisait décor, je te jure. Cinéma en plein. Et ces sales gueules en uniforme. Fenêtres du vide sur toute la ligne. Seulement t'avais vraiment pas envie de rigoler. Vraiment pas. Parce que ce cinéma-là, t'étais en plein dedans. Acteur. Et tu pouvais pas rendre le rôle.

Le fer à repasser, ils l'ont sorti de ce placard, ce grand placard banal. Le musée des supplices, ça te dit quelque chose ? Il y avait de tout, là-dedans. Du classique, et du moderne avec de l'inspiration style Arts ménagers.

On était alignés contre un mur. Nez Pointu et Coiffure Afro n'avaient pas été plus vernis que moi. Sélectionnés aussi. On tremblait tous. La grande vibration en commun.

Coiffure Afro, sa lèvre, il la bouffait. Littéralement. Nez Pointu dévidait *ses Ave Maria*. Pire que jamais.

Moi ? Comment je me sentais ? Je vais te dire, mon pote. La vérité vraie. J'espérais plus qu'un truc : pas chier sur mes cuisses. Au moins pas chier... avant. De la pisse, j'en avais plus à sortir.

Une terreur comme ça, faut y être passé pour comprendre. Tu peux pas t'imaginer. Impossible. Toutes tes cellules hurlent au secours ! Ta chair, tes os, ton sang. Ça hurle à l'aide ! à l'aide ! T'es plus que de la peur. L'univers entier est devenu épouvante. Elle te rentre sous la peau, elle fait vibrer tes dents, elle chante dans ton squelette, elle puise avec ton sang, elle bat avec ton cœur...

Tu voudrais te creuser un trou dans les murs, un trou dans le plancher, un trou n'importe où. Et te tapir dedans. Jusqu'à la fin du monde.

Seulement voilà, tu peux rien faire d'autre qu'attendre. Attendre que l'horreur vienne jusqu'à toi. Attendre ton tour...

La fille était jolie, tu sais, très jolie. Blonde, les cheveux courts, casque doré et petites mèches qui se rebroussent. Une perfection de seins, de ventre, des jambes... Des comme ça, tu n'en rencontres pas tellement. Des yeux gris pailletés de miel, un étang au soleil. Un petit nez exquis, une bouche merveilleuse... Jolie, je te dis.

Ils l'ont violée. À six ou sept. Bon, elle braillait beaucoup, et c'était salement moche, mais elle aurait survécu,

quoi. Trop bourrée du bas, je veux bien, dégueulasse, je veux bien, mais elle aurait peut-être pu oublier. Tandis que le reste...

C'est après qu'ils ont sorti le fer à repasser.

Bon. Un des tarés le branche, hein ? Et il patiente, paisible comme tout, en attendant que ça chauffe.

C'était ça le pire, tu sais. Va pas t'imaginer qu'ils se régalaient, les immondes. Mais non, même pas. Ils exécutaient un boulot. Un boulot comme un autre. Ils s'en foutaient. Ils auraient vissé des boulons, creusé un fossé, labouré un champ, avec le même détachement calme.

Ils posaient quelques questions, une surtout : « Qui a organisé la grève ? », mais c'était de la routine. La réponse ça ne les passionnait pas. Ils s'en tapaient...

Quand le fer a été à point, bien chaud, l'ignoble l'a collé sur le ventre de la fille. En appuyant un bon coup. *Il repassait.*

Elle avait gueulé, tu sais, pendant qu'ils la défonçaient, mais rien de comparable. Jamais t'as entendu des cris comme ça ! Jamais ! Et je te souhaite pas de les entendre, même pas dans un cauchemar. Moi, j'en ai. Et je les entends encore.

« Aaaaa-aaaaargh ! Aaaaa-aaaaargh ! »

Ça montait vers l'aigu. Une frénésie de décibels. Ça redescendait dans la basse.

*Aaaaaaaaaaah*, aigu, aigu, ça te rentrait une mèche de perceuse dans les tympans. *Rrgh !* Profond, profond, l'abîme. Dents de scie. *Aaaaaaaaaaah*, les sommets. *Rrgh !* Abrupt, tu dégringolais de l'Everest. *Aaaaa-aaaaargh !*

Elle a tourné de l'œil trois fois, et ils l'ont ranimée trois fois, avant de débrancher ce fer. Trois fois. Tu croirais jamais qu'un corps humain, c'est aussi résistant. Oh ! bon Dieu, résistant !

Je priais pour qu'elle meure. Je priais pour que la Terre explose. Je te jure, je priais. Je ne sais qui, et je ne sais quoi. Jésus, Allah, Bouddha, Jéhovah, Modesty Biase, Guy l'Éclair, Mandrake et Superman. J'enviais Nez Pointu. Je l'enviais, mais je l'enviais ! Moi, je priais sans foi, en sachant bien que nul sauveur n'interviendrait. Je priais parce qu'il n'y avait pas autre chose à faire.

Le ventre de la fille ! Oh, mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Nez Pointu, il a eu son tour après.

Ils l'ont épinglé sur cette table d'acier. À plat dos, écartelé, bien tendu entre les menottes.

Il criait :

— Jésus aide-moi ! Jésus aide-moi ! Jésus aide-moi !

Il a gueulé Jésus comme ça tout le temps.

« Jésus ! Jésus ! Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

Ils lui tapaient sur les couilles avec une petite baguette d'acier. Tapaient, tapaient et tapaient. Pas très fort. Des petits coups, comme ça. Une pluie de petits coups. Longtemps. Ils se relayaient.

Les joyeuses de Nez Pointu, elles ont tourné ballon de foot.

Et il a pas arrêté de gueuler « Jésus, Jésus, Jésus ». Je te jure, c'est un nom que je veux plus entendre. Jamais ! Ça répondait pas, là-haut. Même pas les abonnés absents. Fermé pour cause de faillite. Définitivement fermé.

Compte pas sur moi pour te raconter ce qu'ils ont fait à Coiffure Afro. Avec quoi ils l'ont enculé. Compte pas sur moi.

Tu comprends, il les avait agacés. En refusant de s'agenouiller pour embrasser leurs bottes. Le héros ! Le pauvre héros tremblant, qui ne voulait pas renoncer à sa dignité humaine.

Il a dit non !

Et moi, je le suppliais intérieurement : *Fais-Le, je t'en prie, fais-le, fais-le !*

Mais c'était non ! Non avec la voix couinante, mais non décidé. *Non !*

Quand ils ont sorti l'instrument, des bouts d'intestin sont venus avec.

Troisième fois que je dégueulais mes tripes. Des hoquets à sec. Je me retournais comme une peau d'anguille écorchée. J'avais plus rien dans l'estomac. Forcément, ça avait commencé avec l'odeur de barbecue qui montait du ventre de la fille.

Coiffure Afro, ça n'a pas duré. Le cœur faible, ou je ne sais quoi de ce genre. Claqué net ! Les yeux exorbités, larges ouverts. La bouche encore hurlante, silencieusement. Toutes les dents dehors. Hennissement de cheval.

Sa lèvre inférieure, il l'avait traversée.

Je suis passé dans les derniers. Le vrai coup de bol, tu sais. Ils se fatiguaient. Ils avaient moins d'imagination.

Ils m'ont accroché à une de ces chaînes qui pendaient du plafond. Accroché par mes menottes, les bras remontés dans le dos. Tout ton poids dessus. Tes épaules se déboîtent, vrai.

Ils m'ont cogné avec un nerf de bœuf. Du classique.

Oh ! ne t'en fais pas. J'ai gueulé à faire crouler les murailles. Trompettes de Jéricho. Mais les murs sont restés debout. Rien à faire. Quelque chose qui a changé, avec le monde moderne. Tu ne réussis plus rien de ce genre.

Une douleur pareille, tu peux pas te l'imaginer. Ça irradie jusqu'au bout de tes ongles, jusqu'à la pointe de tes cheveux. Ça te fait mal dans les racines de tes dents, le fond de tes yeux, partout. Chacun de tes nerfs, même le plus infime, envoie des messages frénétiques. Tu es balayé par un maelström de souffrance. Tu t'y noies. Tu souhaites la mort.

Tu penses que ce n'est pas vrai. Que ce n'est pas à toi que ça arrive. Que ça ne peut pas durer comme ça. Monter, monter, monter, toujours plus haut. Croître jusqu'à la suffocation, jusqu'à ce que tes cris ne sortent même plus, jusqu'à ce que tu sois tout juste capable de geindre, et encore.

Quand tu pars dans les pommes, c'est la merveille, le paradis, le doux noir velours... Tu le sens approcher, le puits d'apaisement, tiède, moelleux... Tu bascules dedans avec une infinie reconnaissance...

Mais ça ne dure pas. Ils te réveillent.

Et tu retrouves l'Enfer. Démons et cornes. Images d'Épinal. Jérôme Bosch, si tu préfères. C'est mieux rendu.

Je te jure, tu les vois comme ça. Le mal. Le Mal. Avec une majuscule. La noirceur absolue. Le négatif. Le Mal, tu peux me croire.

Tu sais ce qu'il m'a dit, ce mec, quand je me suis retrouvé à l'hosto ? Un infirmier. Un vieux, plus de quarante. Il avait des mains douces, de la crème. Des yeux de chien fidèle. Bruns, chauds. Compassion et amitié.

Des abîmés comme moi, il avait déjà commencé à en voir. Mais il ne s'habituaient pas. Il n'acceptait pas. Et il n'accepterait jamais.

De regarder ces yeux-là, des fenêtres d'âme, hein, ça te reconfortait. Le Mal était parti. Écarté.

Et peut-être que s'il existe, le Bien doit exister aussi, non ? Ça m'arrangerait d'y croire, tu sais. Rien qu'un tout petit peu. Ça m'arrangerait.

Il m'a dit :

— Le désordre, ça engendre l'ordre. Toujours. L'ordre dur, la muraille où l'on s'arrache les ongles. La chair qui saigne, et le cœur qui saigne. Inévitablement, l'anarchie débouche sur la dictature. Quand le pouvoir traîne dans la rue, bon à prendre, les réalistes arrivent. Ceux qui sont persuadés qu'on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs, ceux qui croient fermement que la fin justifie toujours les moyens. Les broyeurs de chair, les écraseurs, les sans-pitié. Ce n'est pas la Société, qui est pourrie, c'est l'Homme. Profondément, irrémédiablement.

Il me tripotait doucement. Il nettoyait mes belles striures. J'ai demandé :

— Vous ne pourriez pas me donner quelque chose ? Je vous en prie... J'ai trop mal...

— Je te ferai une piqûre dans un instant. Tu dormiras. D'après le nouveau règlement, je n'en ai pas le droit. Rien sans l'ordre exprès du médecin-chef, et celui-là... Mais je vais te la faire. Ils ne vont pas m'empêcher de penser. Pas encore.

— Qu'est-ce qu'on va faire, dites ? Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Il va falloir se battre. Pour avoir au moins le droit de respirer. Au moins ça. Se battre. Très durement. Vraiment. Ceux qui le pourront.

Tu sais quoi, vieux ? Je ne suis pas sûr d'être de ceux qui se battront. Pas sûr du tout. Parce que maintenant, je sais de quoi ils sont capables.

S'il ne s'agissait que de mourir, j'y arriverais peut-être. Tu peux craindre une balle, et affronter le fusil quand même. Mais il ne s'agit pas de mourir, il s'agit de crever. Lentement. Salement. Horriblement. Et le premier test, je l'ai fait. Mon vieux, je ne tiendrai jamais le coup. Jamais.

Tu sais, je les ai embrassés, leurs bottes, et j'ai crié « Vive Priay », quand ils l'ont exigé. Sauf Coiffure Afro, et il était mort, on l'a tous crié. Tous. Et je te jure que tu l'aurais fait aussi.

N'importe quoi, pour que ça s'arrête. N'importe quoi...

*Vive le pape ! Vive le roi ! Vive l'empereur ! Vive Gengis Khan ! Vive Torquemada ! Vive Staline ! Vive Hitler !  
Vive Duvalier ! Vive Amin Dada ! Vive Pinochet ! Vive les Bleus ! les Verts ! les rouges et les jaunes ! les Carrés !  
les Ronds ! les Pointus ! les Ovaes !...*

*Vive la merde !*

*Vive Priay !*

## Les Rois détrônés

Ivvi et Harald arrivèrent à Chartres vers 17 heures, à bord d'un camion qu'ils avaient stoppé sur la route dans la matinée. Primitivement, ils avaient eu l'intention de pousser jusqu'à Paris, mais le camionneur, après avoir fait preuve toute la journée d'une évidente mauvaise volonté, leur joua un sale tour. Il arrêta son véhicule sur le parking de la place des Épars, disparut sous le prétexte d'une caisse à livrer et ne revint tout bonnement pas.

Ivvi et Harald attendirent environ une demi-heure, puis, leur courte patience à bout, décidèrent de coucher sur place et de ne reprendre leur voyage que le lendemain. Harald avait bien suggéré de confisquer le camion, mais Ivvi se déclara trop fatiguée pour conduire, et lui-même n'aimait piloter que les voitures de sport.

Avant d'abandonner le gros véhicule laqué de rouge, il taillada un peu les coussins, et Ivvi tenta de démolir le pare-brise en cognant dessus avec la caisse à pharmacie, mais elle ne réussit qu'à l'étoiler, et persévérer aurait vraiment demandé un trop gros effort. Au reste, ils n'étaient pas tellement en colère contre le routier, celui-ci s'en tirait à bon compte.

Main dans la main, ils descendirent l'avenue de cette démarche balancée et nonchalante qui était comme le symbole de leur triomphante jeunesse.

Ivvi avait seize ans, Harald dix-huit.

Ils s'étaient rencontrés à La Rochelle, vivaient ensemble depuis environ une semaine, et s'entendaient bien. Avec un peu de chance, leur association durerait au-delà de l'été. Ils portaient tous deux les combinaisons de toile, sorte de combiné blouson pantalon, qui étaient l'uniforme de leur époque, sanglées de gros ceinturons. Le vêtement de Harald était bleu, celui d'Ivvi noir. À sa ceinture, elle avait accroché une petite trousse contenant des produits de beauté ; à celle d'Harald pendait un couteau dans sa gaine.

Ivvi était maquillée avec outrance, le visage laqué d'une sorte de vernis ocre, et les yeux cerclés de larges traits noirs se prolongeant jusqu'aux tempes, ce qui lui dessinait un profil de Néfertiti. Sa tête avait été rasée, très soigneusement, puis on avait permis aux cheveux de repousser d'environ un centimètre, la casquant ainsi d'une courte fourrure noire et brillante. Comme Ivvi avait un crâne élégant, le résultat n'était pas laid. Elle portait au-dessus du genou un anneau de cuivre orné de grelots qui tintaient à chaque pas.

Harald avait ses cheveux longs noués très serrés au sommet de la tête, et une épaisse mèche blonde, entremêlée de chaînettes émaillées, lui balayait les épaules. Il portait au cou un collier d'acier bleui, très large et très ajusté, qui l'obligeait à dresser haut la tête et lui donnait un air d'arrogance. Il était plutôt beau garçon, avec des yeux très bleus et une bouche bien dessinée.

Ivvi, elle, était réellement belle, et même son épaisse couche de fard n'arrivait pas à l'enlaidir.

\* \* \*

Les deux enfants qui s'en vont dans les rues de la ville, insoucians, ignorent qu'ils se trouvent à un moment crucial de leur existence. Ivvi fait tinter ses grelots, Harald secoue les chaînettes de sa chevelure. Ils sont rois dans leur royaume, et le vaste monde tout entier leur appartient. Jamais les jeunes n'ont été plus fêtés, plus choyés, plus libres.

Lorsque les hommes ont cessé de croire à cette survie de l'âme que leur promettaient les religions, la peur de mourir, de s'anéantir sans laisser de trace les a poussés à déifier ce bien précieux entre tous, cet espoir de la race que représente la jeunesse.

Petit à petit, l'enfance, l'adolescence ont vu s'accroître démesurément leurs prérogatives. Jusqu'à vingt ans, ils ne relèvent d'aucune autorité. S'ils décident d'étudier, les plus larges facilités leur sont offertes, mais s'ils choisissent le farniente, nul ne les contraint au travail. Ils vont et viennent, à leur gré, utilisant gratuitement tous les moyens de transport. S'ils n'ont pas encore réussi à se faire admettre dans les fusées en partance pour la Lune, Mars ou Vénus, c'est que l'espace semble, pour le moment, réservé aux savants et aux militaires.

Dans chaque ville, chaque bourgade, une maison des jeunes édifiée à leur intention leur offre, tout aussi

gratuitement, dortoir, restaurant, vestiaire, ainsi qu'un choix varié de distractions.

Donc, Ivvi et Harald sont les princes d'un système qui leur accorde toutes les libertés, mais il semble, depuis quelque temps, que ce royaume soit menacé. Comme les aristocrates français de 1789, ils sont nés dans un berceau doré, mais à un très mauvais moment.

Pendant longtemps, les adultes ont dit, devant les frasques de la jeunesse, en haussant les épaules avec indulgence : « Bah, ce sont des jeunes ! » Ils disent maintenant, avec une certaine hargne : « Quoi, encore des jeunes ! » On entend, assez couramment : « Tout de même, ils exagèrent ! »

Il semble que l'idée soit dans l'air : restreindre les privilèges accordés à cette jeunesse insolente, qui en fait si mauvais usage. Or, s'il est exact que certains de ces adolescents, n'ayant d'autre frein que leur bon plaisir, exagèrent en effet, cela n'est nullement nouveau. Ce qui est nouveau, c'est que les adultes semblent en avoir soudain une conscience aiguë. Faut-il rapprocher cette révolte encore embryonnaire de la découverte, faite il y a un an environ, d'une drogue appelée, improprement d'ailleurs, « drogue d'immortalité » ?

Certes, la mort n'est nullement vaincue, et ce composé chimique ne saurait rendre à un vieillard ses vingt ans jolis, mais il est indéniable qu'il freine considérablement la sénescence et qu'un organisme jeune pourra, en l'utilisant, rester jeune durant longtemps.

Pour Ivvi et Harald, tout cela n'a pas de sens. Pour eux comme pour la plupart des moins de vingt ans, demain n'existe pas. À quoi bon une drogue antisénescence, si la vieillesse est une vue de l'esprit et la mort un croquemitaine qu'il suffit d'ignorer.

De même n'ont-ils nullement conscience d'être désapprouvés ou moins aimés, le comportement des adultes leur demeurant généralement tout à fait incompréhensible. Au reste, ce comportement ne les intéresse pas. Deux races se partagent la planète, qui n'ont ni les mêmes mœurs ni le même langage. Toutefois, si la race aînée fait généralement un effort en vue de communiquer, la race cadette demeure obstinément fermée. Pour la jeunesse, les adultes n'existent que dans la mesure où ils sont utilisables. S'ils leur concèdent le droit de respirer, c'est qu'ils ne voient pas très bien de quelle manière ils pourraient les en empêcher.

Ivi et Harald ont eu des parents qui les ont tendrement chéris et ont guidé avec amour leurs premiers pas, mais les deux enfants les ont si bien oubliés que ces géniteurs, enfouis dans une brume de passé, n'ont pas plus de réalité que des ombres. Les jeunes gens ne sont pas particulièrement dépourvus de cœur, ils vivent avec leur époque et à la manière de leur époque, sans plus.

Ils ont quitté le domicile familial l'un à douze, l'autre à treize ans, et depuis, errent au gré des chemins. Ivvi a passé deux ans en Russie et se débrouille assez bien en russe, Harald, qui est resté un an aux USA et une autre année en Amérique latine, est brillant en anglais et assez bon en espagnol. À part cela, ils sont ignares. S'ils savent tous deux à peu près lire et écrire, c'est de manière fort médiocre. Ils feuilletent les magazines, un article un peu long ne tardant pas à les rebuter, et seraient incapables d'aligner deux phrases grammaticalement correctes.

Harald joue très bien du pipeau, l'instrument à la mode, et Ivvi, accompagnée d'un tam-tam, peut faire vibrer toute une salle avec sa danse. Ils sont fous de musique, de théâtre improvisé et adulent Abdelaziz, le diseur de poèmes. Ils boivent peu, mais mâchent volontiers la rapa, cette algue des grandes profondeurs qui, perturbant et intervertissant les sens, donne à ceux qui l'ingèrent l'impression d'accéder à une dimension supplémentaire. Sous l'influence de la rapa, Harald a un jour composé une mélodie pour pipeau qui a été jouée dans le monde entier. Il n'a jamais, par la suite, été capable de rééditer son exploit.

Tous deux, avec leur jargon, leurs modes, leur manière de penser, sont extrêmement représentatifs de leur génération.

\* \* \*

En remontant vers la cathédrale, Harald lorgna la devanture d'une boulangerie.

— Merde, j'ai faim, on n'a rien bouffé depuis ce matin !

— Attends, dit Ivvi.

Elle entra dans le magasin et fit un beau sourire à la patronne :

— M'ame, mon nice, il a la dent et on n'a plus de fraîche. Pourriez pas nous refiler un petit pain ?

La boulangère bougonna :

— Vous avez la maison des jeunes, non ?

— M'ame, c'est loin et mon nice, il a faim tout de suite.

Le ton était suppliant. Ivvi refit un sourire. Mi-attendrie, mi-grognon, la boulangère rafla deux pains au chocolat et les mit dans les mains tendues. Ivvi s'envola avec son butin.

THE END OF HARALD'S ADVENTURE. THE END OF THE END OF THE END.



— Les iorucne, dit Harald, apprécialeur. Ils arrivent toujours à les faire cracner !

Ils baguenaudèrent dans les rues de la ville, au hasard, s'attardant aux vitrines et examinant les comptoirs, mais il n'y avait rien de bien intéressant à faucher et le seul magasin à prix unique du coin semblait on ne peut mieux surveillé par des cerbères qui devaient avoir la main prompte à la claque. Ivvi essaya de mendigoter une nouvelle fois pour un paquet de cigarettes, mais se fit proprement éjecter, à grand renfort de hurlements, par un propriétaire cramoyisé de fureur.

Un peu plus tard, Harald avisa trois adolescents qui bavardaient dans une encoignure de porte et les tapa de quelques cigarettes, qui lui furent données d'assez bonne grâce. Il en partagea une avec Ivvi et rangea précieusement les autres dans sa poche de poitrine. Ils pourraient peut-être s'en procurer à la maison des jeunes, mais ce n'était pas du tout certain. L'État, si libéral dans la plupart des domaines, rechignait un peu à leur fournir du tabac.

Il avait fait beau et chaud toute la journée, mais le ciel noircissant annonçait un orage lorsqu'ils arrivèrent sur la place de la cathédrale. Petit à petit, la chaleur empoignait la ville et semblait sourdre des pavés. Ivvi demeura le nez levé, à contempler la merveille de pierre qui dressait sur le ciel soufré ses flèches orgueilleuses. Intacte et inchangée, bâtie par des hommes à la foi intransigeante pour la plus grande gloire de leur Dieu, elle défiait le temps de sa beauté sereine.

— Ça serait mieux en plastibat, dit Ivvi, ce gris, ça fait triste.

— Tu pourrais pas faire tous ces trucs en plastibat, répondit Harald, pratique.

— Ben si, sûrement, comment qu'on les a faits, ces machins-là, c'est moulé, non ?

— T'es idiote, c'est pas moulé, c'est sculpté, ça. Les nices, dans ce temps-là, c'étaient de drôles de durs, y bossaient comme des zinzins.

— Ben mince, dit Ivvi, admirative.

» Quand même, ça s'rait plus soual en couleur, ajouta-t-elle.

— Sais pas, dit Harald, p't-être.

Il n'avait pas d'opinion.

Il bâilla largement, découvrant dans une mâchoire carnassière sa dent peinte, qui jeta un éclair bleu. Quelqu'un lui ayant appris un jour qu'un roi de jadis, prénommé comme lui, avait porté, accolé à son patronyme, le qualificatif d'« à la dent bleue », Harald fit laquer une de ses canines de bleu vif. Il n'était pas peu fier de voir les copains, au hasard des rencontres, copier à l'occasion cette mode.

Ivvi voulut voir l'intérieur de la cathédrale et resta bouche bée devant les vitraux.

— Ça, c'est soual, admit-elle.

De temps à autre, Ivvi peignait. Des tableaux précieux qui ressemblaient à des enluminures et ne plaisaient pas du tout. Certains adultes auraient probablement trouvé ces toiles étonnantes et dignes d'éloge, mais, pour Ivvi qui ne recherchait que l'approbation de ses pairs, cela n'aurait rien significé.

Il y eut, dans le lointain, un petit roulement de tonnerre, très assourdi. L'orage, lent à monter, arrivait avec le soir.

Harald, qui avait l'appétit de ses dix-huit ans, grogna et se plaignit d'avoir faim. Ils s'enquirent de la maison des jeunes qui, en fait, se trouvait à peine à deux rues de là. Sise dans un très vieux quartier, elle se dressait parmi les anciennes demeures au charme désuet et élégant, et y était aussi choquante qu'un collier de clinquant au cou d'une vieille dame distinguée. Dans un autre cadre, mieux adapté et plus moderne, on aurait pu la trouver belle. Érigée en plastibat d'un bleu verdissant, elle évoquait des profondeurs marines et ses lignes étaient harmonieuses. Elle abritait dans ses murs un dortoir, un restaurant, une salle de théâtre et de cinéma, une discothèque-bibliothèque et une infirmerie. Au sous-sol se trouvaient un garage et un gymnase, et sur son toit-terrasse une piscine. Dans ce fief réservé, nul plus de vingt ans n'aurait jamais accès, et les quelques employés logés à demeure étaient tous des adolescents.

Ivvi et Harald s'engouffrèrent sous le porche, et, une demi-heure plus tard, douchés et vêtus de propre, ils entraient dans le réfectoire. Ivvi avait opté pour une combinaison d'un rose intense qui lui faisait des yeux de diamant noir et orné ses oreilles de deux petits scorpions naturalisés et plastifiés. Pendus aux lobes par le crochet à venin, ils se balançaient contre son cou et donnaient l'impression de vivre et de bouger à chacun de ses mouvements. Coulé dans du vert sombre, Harald était très beau, très blond, et son lourd collier d'acier l'obligeait à relever le menton. Tous deux avaient quitté leurs espadrilles et marchaient pieds nus sur les dalles fraîches, ainsi que le voulait la coutume.

Comme des chats prudents, ils s'arrêtèrent à l'entrée de la pièce, examinant la dizaine de garçons et de filles qui occupait présentement la maison des jeunes chartraine. L'uniforme rituel les habillait, variable cependant de couleur. Dans l'ensemble, les garçons paraissaient plus coquets que les filles. Plusieurs étaient fortement maquillés, et tous portaient une profusion de colifichets, colliers, bagues, bracelets de cuivre ou d'acier, alors que ces demoiselles se contentaient généralement d'arborer un anneau de cheville ou des boucles d'oreilles. Un gros garçon prénommé Michel, doté d'un effroyable accent marseillais et d'une paire de petits yeux porcins, semblait faire figure de chef et

Marcher, doté d'un incroyable accent marseillais et d'une paire de petits yeux perçants, semblait faire figure de chef et s'avança pour les accueillir.

Les nouveaux venus furent immédiatement absorbés par la cellule et s'y intégrèrent sans difficulté. Il y avait là des enfants venus de plusieurs parties du monde, et qui se sentaient à leur place en n'importe quel lieu. Les maisons des jeunes faisaient la chaîne, et se ressemblaient exactement.

Natara venait des Indes, avait d'exquises manières, un teint de bronze et des yeux de biche craintive. Paracha était née à Moscou, Ingrid à Copenhague ; toutes deux conversaient habituellement en anglais, leur français s'étant révélé des plus affligeants. Tobo arrivait des États africains. Deux cicatrices rituelles entaillaient ses joues noires et ses incisives avaient été limées, ce qui rendait son sourire assez effrayant. Ce génie en mathématiques étudiait par à-coups, au gré de sa fantaisie, et s'était arrêté à Chartres pour échafauder une série de calculs terriblement complexes ayant la cathédrale pour base. Le groupe se complétait de trois Anglais, une Brésilienne, une Bordelaise et un Lyonnais, ainsi que d'un Savoyard, skieur renommé, qui avait remporté plusieurs courses l'hiver précédent.

Vers 21 heures, la bande, grossie des Chartrains venus participer aux distractions communes, se réunit dans la salle de théâtre. La chaleur n'avait cessé de monter et l'orage, qui grondait toujours sourdement, ne se décidait pas à éclater. Suivant l'usage, les nouveaux venus furent sommés de montrer leur talent. Harald joua du pipeau et fut très applaudi, puis Ivvi se mit nue et dansa.

Elle avait un corps très bien dessiné, aux cuisses longues, aux fesses pommées, à la taille étroite, et des seins très ronds, incroyables de volume sur son torse mince. Elle se tordait et se balançait, au son d'une musique lancinante et obsédante, tam-tam et pipeau associés. Elle s'arquait, se redressait. Plusieurs couples avaient commencé à mâcher la rapa. La danse finie, les spectateurs lui firent une véritable ovation.

Le gros Michel ne l'avait pas quittée des yeux. Tandis qu'elle se rhabillait, il se passa à plusieurs reprises la langue sur les lèvres et se tourna vers Harald :

— Tu me prêtes ta nissa ?

Harald regarda Ivvi, qui secoua négativement la tête. En temps ordinaire, Ivvi couchait volontiers, la chose n'aurait pas tiré à conséquence, mais Michel lui déplaisait, elle n'aimait pas les obèses. Fait plus grave, il déplaisait également à Harald, qui éprouvait envers lui une antipathie tout à fait irraisonnée. Il répondit non.

Michel se leva, les yeux rétrécis par la rage et la déception :

— Tu me la prêtes ou je te la prends !

Harald se leva à son tour, sans hâte excessive.

— Tu la prends si tu peux !

Le défi était lancé.

Avec l'aisance que donne une longue habitude, la bande enferma les deux adversaires dans un cercle où ils se trouvèrent face à face, le couteau à la main. Ivvi avait les yeux brillants ; être l'enjeu d'une bataille donnait de l'importance.

Les deux garçons s'observèrent, puis esquissèrent quelques passes, attaques, feintes, esquives. Ils avançaient, se frôlaient, reculaient, en un jeu précis et compliqué. Michel était bon, adroit et rapide, mais il s'essouffait vite. Harald était plus grand et avait plus d'allonge. Après quelques essais sans importance, destinés plus à tester l'adversaire qu'à combattre vraiment, Harald s'offrit à l'attaque, esquiva le couteau qui menaçait son ventre et se fendit.

Il avait eu l'intention de frapper au cou, mais le gros bougea et son épaule reçut le choc. La lame entra comme dans du beurre dans la chair grasse. Michel couina. Harald recula de deux pas. Le combat était terminé.

Tandis que le gros, vexé et furieux, se rendait à l'infirmerie faire panser sa blessure, Tobo demanda à Harald :

— Tu veux rester ?

On lui offrait le fief du vaincu. Harald secoua sa mèche blonde. Il n'avait nullement l'intention de demeurer à Chartres alors que Paris l'attendait.

— Non, je reste pas.

Tout était dit. Demain, ou un autre jour, le groupe se choisirait un nouveau chef.

Le temps orageux, la danse d'Ivvi, la bagarre, tout cela avait surexcité la bande, qui éprouva le besoin de se donner de l'air. Ils foncèrent au garage, enfourchèrent les puces et se ruèrent dans la rue comme un raz de marée rugissant.

Tout d'abord, ils décidèrent d'effectuer un raid punitif chez le commerçant qui avait refusé à Ivvi un paquet de cigarettes. Le bonhomme, les yeux clignotants de sommeil, se préparait à baisser son rideau de fer et à aller se coucher. Il vit tout soudain sa boutique envahie d'une horde hurlante qui brisa sa vitrine, fit choir livres et journaux et les piétina, rafla un stock de tabac et disparut dans la nuit avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Après cela, ils rôdèrent, à l'affût d'un mauvais tour à jouer, ne trouvèrent qu'une fille seule à déshabiller, ce qui n'était pas tellement drôle, et, déclarant que le coin ne valait rien pour les distractions, proposèrent d'aller danser à

Gallardon, où une boîte venait de s'ouvrir.

Ivvi et Harald étaient fatigués. Au reste, ils avaient l'intention de repartir très tôt le lendemain. Gallardon ne les tentait pas du tout. Ils annoncèrent qu'ils allaient se coucher.

— Faudra qu'vous alliez à pinces, dit Tobo, les puces, y en a pas des masses.

De fait, la plupart des véhicules portaient deux passagers. Sur une longue distance, les puces s'essouffleraient.

— Fait rien, dit Harald, on marchera.

L'orage, maintenant, arrivait sur la ville. Le tonnerre était plus proche, ses saccades plus violentes, et le ciel se déchirait sur des entrailles terriblement bleues.

\* \* \*

Dans un café de la place des Épars, une vingtaine de spectateurs pestaient contre l'orage qui avait perturbé à plaisir la retransmission d'un match de rugby. L'écran géant, qui occupait tout un mur de la salle, semblait lui aussi se déchirer sous les éclairs, ce qui n'avait guère permis de suivre de bout en bout le jeu des sportifs. Maintenant, la partie terminée, on commentait avec de grands éclats de voix.

La chaleur orageuse avait poussé les hommes présents à boire plus que de coutume, et si personne ne semblait ivre au sens propre du terme, les esprits n'en étaient pas moins fortement échauffés. Se trouvaient là des ouvriers d'usine, des employés de bureau, des vendeurs de magasins, et, parmi quelques routiers de passage, le camionneur qui avait convoyé Ivvi et Harald dans la journée.

En retrouvant ses coussins lacérés et son pare-brise hors d'usage, le routier avait piqué une colère épouvantable. À cause de ce pare-brise, qu'un garagiste avait refusé de lui remplacer avant le lendemain, il n'avait pu reprendre sa route, ce qui n'améliorait pas son humeur. Toute la soirée, il s'était efforcé de noyer sa rage dans le vin rouge, sans y réussir le moins du monde, et chaque fois qu'il pensait à ses jeunes passagers, la fureur le tordait.

Sur l'écran géant, un présentateur avait maintenant remplacé les joueurs et dévidait des nouvelles. Il mentionna un crime récent, que l'on attribuait à un gang de moins de vingt ans. Quelqu'un dit avec hargne :

— Nom de Dieu ! Encore ces petits salauds !

— Commence à y en avoir marre, de ces jeunots, grogna une autre voix.

Le camionneur explosa :

— Deux de ces charognes, y m'ont bousillé mon camion aujourd'hui ! J'les charge sur la route, et v'ia comment qu'y me remercient. Mon bahut tout esquiné !

Tous les hommes présents avaient eu, à un moment quelconque, des raisons de se plaindre du comportement d'un adolescent. Pour les routiers, la détérioration volontaire d'un outil de travail représentait le crime capital. La chaleur orageuse et l'alcool ingéré aidant, le ton monta très vite :

— Faudrait un peu leur apprendre...

— Leur faire voir...

— Y a bien trop longtemps qu'y nous font la loi...

— C'est tout putes et bandits, cette sale graine...

— Tous des pourris...

— Y en a pas un pour racheter l'autre...

— Veulent du fric sans rien foutre...

— Vous fraient la peau pour trois ronds...

— Y nous emmerdent à la fin...

— Que j'en chope un, y va comprendre, moi j'vous l'dis...

— On s'pointe à la maison des jeunes...

— On en coince deux ou trois...

— Ouais, faudrait y aller...

— Ouais, on y va...

— Leur foutre une bonne rouste...

— Leur flanquer la trouille...

— Leur faire c'qui font aux autres...

— Allez, on y va !

En un instant, la salle se vida, une troupe enragée fonça dans la rue, emportée par une colère démente qui obscurcissait les esprits, ne laissant place qu'à un besoin irrépressible de déchirer, de blesser, de tuer.

Le patron, éberlué, contemplait ses tables vides. La vague de rage le laissait échoué, avec cette unique idée dans

la tête, comme un grelot : les consommations restées impayées.

\* \* \*

Ivvi et Harald s'engageaient dans la rue de la Pie. Ivvi traînait la patte, elle dormait à moitié. Harald la remorquait, un bras passé autour de sa taille. Brusquement éclatèrent des cris, des invectives :

— En v'là deux, en v'là deux !

— Nom de Dieu, c'est juste les miens !

— Les laissez pas filer, surtout !

— Attendez un peu, mes salauds !

La masse furieuse les encercla, se referma, les engloutit.

Harald a eu la meilleure part. Il a tout de suite tiré son couteau, a fait face et a même réussi à blesser son premier adversaire. Une barre de fer s'est abattue, lui brisant le bras, puis la trique a sonné sur son crâne, avec une violence telle qu'il était bien inutile de continuer à frapper à coups redoublés. Harald était mort au premier choc.

Ivvi qui mordait, ruait, griffait a été prise sans grande difficulté.

Ils l'ont clouée par les paumes à une porte, les bras en croix, comme une chauve-souris épinglée sur le vantail d'une grange.

Ivvi hurle... hurle... Par instants, le tonnerre couvre ses clameurs.

Quelque part, un photographe cosmique fixe la scène pour l'éternité, dans une lumière intensément bleue. Le ciel s'allume, s'éteint, se rallume encore.

Deux hommes fouillent la resserre qui leur a déjà livré les outils et commencent à casser un cageot à légumes. Ils ont l'intention d'allumer un feu sous les pieds de la crucifiée. Mais, durant une accalmie de l'orage, les clameurs d'Ivvi deviennent si aiguës, si blessantes, enfoncées comme des flèches vibrantes dans les tympanes qu'un des participants s'affole. Il s'avance et lui porte un coup de couteau entre les côtes. Par hasard, la lame touche le cœur. C'est fini pour Ivvi, elle se tait.

L'orage cogne avec démenche, le ciel se fend, éclate, se déchire. Brutalement des cataractes d'eau s'abattent. Noyés sous ce déluge, abasourdis, dégrisés, les hommes se débandent, courent, disparaissent dans la rue noire.

Demain, ils renieront leurs souvenirs. Demain ils diront : « Ce n'est pas moi... Je n'ai pas fait cela... » Demain le camionneur demandera qu'on l'affecte à un autre parcours, mais il reverra la ville en rêve, il sera hanté par une petite fille aux yeux noirs que l'on cloue à une porte, et il sentira tressauter dans sa main le mince poignet.

La pluie déferle sur la ville, violente. Des ruisseaux coulent le long du corps de Harald. L'eau lave le maquillage d'Ivvi, pendue au vantail, et qui est une morte bien laide : la bouche béante sur un cri ultime, les yeux exorbités et les muscles tordus, noués. La terreur et la souffrance ont posé sur son visage un masque de damnée.

La pluie a lavé le sang répandu. Elle frappe sur les pavés. Elle est indifférente, éternelle, elle sait tout et ne sait rien. Pour Ivvi et Harald, les rois détrônés, elle récite le *De profundis*.

# La Fenêtre

L'ascenseur cracha Martin au sixième étage. Le liftier, un garçon boutonneux au regard sournois, marmonna quelques mots incompréhensibles, et fit claquer la grille. L'ascenseur ronfla et disparut, aspiré.

Martin s'engagea dans un long couloir beige, éclairé au néon, où régnait un silence figé, dû probablement à l'insonorisation. Il se rendit vite compte que le bureau 612 serait difficile à trouver. L'immeuble était neuf, très récemment loué, et la plupart des hautes portes vernies encore dépourvues de numéro.

Il tourna à droite, au hasard, scrutant les rares plaques de cuivre indicatrices de raisons sociales. Une épaisse moquette ouatait le bruit de ses pas, et le couloir s'allongeait, désert, avec sa succession de portes toutes semblables. Il se dégageait de toute la bâtisse une impression de trop neuf, d'inhabité, impression accentuée par une odeur de peinture et de bois. Le silence aussi était désagréable, et il manquait à cet immeuble à usage commercial l'habituel crépitement des machines à écrire.

Martin franchit un nouvel angle, et s'enfonça dans un petit embranchement qui se terminait en cul-de-sac. La dernière porte du couloir, en face de lui, portait le numéro 600. Malheureusement, les autres portes étaient vierges de toute indication. Après un coup d'œil énervé à sa montre – l'heure de son rendez-vous était passée depuis cinq minutes – Martin se décida à frapper à la porte 600. Peut-être pourrait-on le renseigner sur la position de cet introuvable 612. Il n'y eut pas de réponse au son clair du bois heurté, et la porte demeura obstinément close.

Pourquoi Martin, à cet instant, eut-il la sensation qu'une présence hostile, quelque part, l'épiait avec malignité ? Pourquoi surtout, au lieu de battre en retraite et d'aller frapper ailleurs, tourna-t-il, sans pouvoir s'en empêcher, le luisant bouton de cuivre ? La porte s'ouvrit largement, sans bruit, et Martin pénétra dans la pièce à pas prudents. Un courant d'air venu on ne sait d'où claqua le battant derrière lui, et il crut entendre résonner l'écho lointain d'un rire cruel et ironique.

La pièce était vide, et n'avait manifestement jamais été occupée. Toutefois Martin ne prêta nulle attention aux murs fraîchement peints, au plancher de bois blanc couvert de copeaux. Il ne voyait que la fenêtre, la fenêtre qui aurait dû s'ouvrir sur un horizon de baies, de balcons et de murailles, avec, six étages plus bas, la rue grise et sa coulée de voitures, et qui béait, en fait, sur une invraisemblable prairie directement accessible, si bien que la barre de protection devenait ridiculement inutile.

Il y avait de la curiosité et de la stupéfaction chez Martin, mais aussi une curieuse acceptation de ce qui lui arrivait, comme si, de tout temps, il avait été destiné à cette étrange aventure. Il se dédoublait, abandonnait comme une vieille peau l'ancien Martin, un homme rangé, dont la vie régulière excluait l'imprévu, et qui avait un important rendez-vous d'affaires au bureau 612. Toute une existence sage se dissolvait en fumée tandis que naissait un nouveau Martin, prêt à toutes les audaces. Et ce fut sans hésiter, sans même réfléchir, qu'il s'assit sur la balustrade et bascula ses jambes de l'autre côté. De nouveau il crut entendre, lointain et assourdi, un éclat de rire moqueur.

Tout de suite, il fut enveloppé de chaleur et de lumière. Dans un très beau ciel vert pâle brûlait un énorme soleil blanc. L'herbe courte et drue de la prairie était d'un orange violent, agressif, qui blessait ses yeux sensibles. Elle dégageait un parfum frais et acide. Ça et là, des squelettes d'arbres, d'un noir intense, dressaient des silhouettes de suppliciés.

Le soleil mordait Martin qui se débarrassa de son veston, et, renversant la tête en arrière, ferma ses lourdes paupières sur ses yeux dorés de batracien. Un peu de vent tiède courut sur son visage. Il gonfla ses poumons, s'étira. Existait-il, quelque part, une ville grise où des gens las couraient sans cesse ? Il l'avait oublié. Le paysage offrait sa beauté insolite, si totalement étrangère à l'humain que les mots tels qu'argent, affaires, papiers, perdaient toute signification. Les seules réalités n'étaient-elles pas ce pré orange, ces arbres noirs, et, dans le ciel pâle, ce soleil de métal chauffé ? C'était si vrai que lorsque Martin fit un pas en avant, il abandonna son veston là où il était tombé, comme une chose désormais sans usage.

Il se retourna vers la fenêtre, un instant, avant de s'éloigner. Elle se découpait sur le vide, solitaire, avec un

surréalisme de dessin d'enfant, et en se penchant un peu, Martin pouvait apercevoir un morceau de plancher et un pan de mur. Il n'eut pas la curiosité de la contourner, tant il était certain que, de l'autre côté, elle cessait d'exister pour rendre tous ses droits à un horizon de collines rondes.

Il marchait, balançant les bras. Il écrasait à chaque pas l'herbe grasse, se tachant de jus orange, et l'odeur exaltée de la prairie, acide et fraîche, lui communiquait une griserie légère. Le soleil blanc chauffait.

Le vent rebroussa l'herbe orange, gonfla la chemise ouverte de Martin et sécha sur sa lèvre des perles de transpiration. Il se laissa glisser au pied d'un arbre noir, s'y adossa. Le tronc tordu et bosselé avait le poli d'une laque chinoise, et un aspect beaucoup plus minéral que végétal. Martin caressa la surface glissante, qui lui parut exquisément douce et fraîche au toucher. Il eut un soupir béat, et ferma ses gros yeux saillants.

Il était pénétré d'un bonheur calme, d'une plénitude de satisfaction, jamais connue, faite d'une jouissance totale de la minute présente. Martin était neuf, sans souvenirs comme sans espoirs, sans passé comme sans avenir. Ses doigts triturèrent un brin d'herbe rond comme une tige, en décuplaient la fragrance acidulée.

Plus tard ses yeux coururent sur l'horizon, où se gonflaient des collines belles comme des seins de femme, et il répondit à leur appel muet.

D'un creux sous la roche grise sourdait une eau très bleue, sans transparence, qui s'était creusé un lit étroit. Martin en avait bu, et lui avait trouvé un arrière-goût de menthe. Il était las d'une bonne fatigue heureuse, et bien qu'il eût l'impression d'avoir marché longtemps, le soleil blanc avait à peine bougé dans le ciel vert. Ici le paysage changeait un peu. Plus d'arbres noirs, mais en revanche une abondance de rocs gris fer, moussus de rose. L'herbe se raréfiait, dénudant un sol saumon.

Martin prit soudain conscience d'une absence, dans cet univers, de rudesse ou de rugosité. Tout ce qui l'entourait était doux, velouté, dépourvu d'aspérités. La pierre était polie comme de l'ivoire, l'herbe souple et soyeuse, la mousse rose crevette duveteuse à souhait, et le sol lui-même avait, au toucher, une consistance de gomme à crayon. L'eau aussi était molle, épaisse, et évoquait, au contact, un bain de savon.

Il se retourna paresseusement, écrasant sa joue sur son bras plié. Il était étendu à l'ombre d'une roche, tout proche du ruisseau bleu. Il appréciait pleinement la qualité du silence, due, il s'en rendait compte, à l'absence totale d'insectes. Pas de bourdonnements, de crissements, ou de zonzonnements aigres. Le vent chantait à peine en passant dans les herbes. Martin se demanda s'il y avait ici d'autre vie que la sienne. Il ne le croyait pas. Pourtant, comme il s'engourdisait involontairement, sa mémoire fonctionna durant une fugitive seconde, et rendit clairement le souvenir d'un son entendu : l'écho lointain d'un rire plein d'ironie. Mais le rire assourdi disparut, balayé par une fatigue intolérable, et Martin glissa dans le sommeil.

Avait-il dormi si longtemps ? Il n'en avait pas conscience. Lorsqu'il se réveilla, le soleil se couchait. Il était suspendu au-dessus de la ligne d'horizon, énorme disque à l'extrême limite du blanc lumineux. Le paysage orange flambait. Dans le ciel vert coulaient des traînées émeraude, violettes, indigo. Martin restait assis, contemplant sans bouger cette furie de lumière et de couleurs, et il avait l'air, avec ses yeux bombés humides et sa bouche entrouverte, d'un enfant extasié.

Et comme un enfant, il eut soudain peur. Il y avait là une perfection dans la beauté qui n'était pas, il s'en rendait compte, destinée à des yeux humains. La conscience aiguë de sa culpabilité s'inscrivit sur le visage rond de Martin, mais il s'y mêlait une excitation trouble, analogue à celle qui s'empare des gens qui n'ont de leur vie traversé en dehors des clous, et qui commettent tout à coup un délit grave. Mais comme ceux-ci encore, il refusa d'envisager la possibilité même du châtement. Chassant la crainte de son esprit, il se remit à sa contemplation béate.

Trois lunes rosées versaient sur la colline que gravissait Martin une lumière transparente. Sur un fond vert bouteille, une folie d'étoiles dessinait des constellations inconnues. Martin possédait de nouveau son bonheur paisible, et avait oublié toute trace de peur. Des bouffées tièdes montaient du sol recuit de soleil, et le vent était chaud et parfumé. Martin était attiré par une clarté étrange, une sorte de jour qui semblait exister sur l'autre versant, et qui auréolait le sommet du mamelon.

Il atteignit le faite, soufflant un peu, et s'immobilisa. Un sourire ravi, inconscient, étirait les coins de sa bouche. Devant lui, au bas de la pente, naissait une forêt irréaliste. Elle baignait dans un jour glauque, étroitement délimité par les arbres. Martin ne pouvait deviner la source de cette clarté verte, analogue à celle des fonds sous-marins. Il tendit les bras, le cœur gonflé d'une douceur intolérable, et se mit à descendre à pas précautionneux d'aveugle, les yeux pleins de l'extraordinaire vision. Cela ressemblait, pensa-t-il, à un aquarium. Un aquarium de dimensions colossales, lumineux dans un monde noir, où les souples arbres bleu-vert frémissaient comme des algues géantes.

De nouveau il fut envahi d'un sentiment de crainte et d'exaltation mêlées, né de sa certitude de transgresser des lois inconnues. La notion de « défendu », d'« interdit » flottait autour de la forêt océane comme une barrière palpable.

Une rariale de terreur torait son esprit, si rapidement évanouie qu'il put la reruser, et nier l'avoir jamais ressentue. Pouvait-il nier aussi le son étouffé qui s'associait à cette peur ? L'écho d'un rire empli de cruauté.

Il franchit la muraille de lumière dressée à l'orée du bois, et fut immédiatement ligoté par un air solide, élastique, qui rendait la marche pénible sinon impossible. Son corps englué se mouvait sans aisance. Il fit deux pas extrêmement maladroits avant de s'apercevoir que ses pieds avaient quitté le sol fourré d'une mousse épaisse. Il s'effraya, agita convulsivement les jambes, et fila vers la cime des arbres. L'air compact qui emplissait la forêt portait comme de l'eau.

Martin, qui n'avait jamais su nager, découvrait les joies d'une première baignade, libéré qu'il était de la crainte de se noyer qui paralyse les débutants. Il flottait à la surface d'une mer lumineuse, où affleuraient les pointes ramifiées des branches bleu-vert. Le ciel était sur lui comme un couvercle d'ombre, et les étoiles plus grosses et plus proches qu'il avait eu coutume de les voir. Les disques nacrés des trois lunes roses brillaient d'une clarté sereine. Il se retourna, enfonçant dans l'air vert et doré, mais ne sut trouver la torsion du corps qui l'eût fait plonger. Il dut suivre, pour descendre, le tronc d'un des arbres, se halant d'une main sur l'autre.

Il découvrait combien son vocabulaire humain manquait de mots capables de s'appliquer à ce qui l'entourait. Le mot arbre, par exemple, était inexact. Algue eût peut-être mieux convenu, et ne pouvait pourtant désigner les plantes géantes, branchues mais sans feuilles, qui composaient l'essentiel de la forêt. Forêt aussi était inadéquat, mais existait-il un autre terme ? Ce n'était pas de la mousse évidemment, que cette végétation courte et touffue, d'un vert tout neuf de bourgeon frais éclos, qui tapissait le sol. Et comment qualifier les coquillages luisants, de couleurs très variées, qui s'épanouissaient comme des fleurs au bout de tiges sinueuses ?

Martin s'essaya à des battements de pieds qui lui permirent, après quelques maladroites, de glisser comme un poisson entre les troncs. L'air élastique épousait étroitement son corps. Il goûtait une satisfaction autant tactile que visuelle, caressant au passage la chair un peu molle, à texture caoutchouteuse, des algues géantes. Il s'arrêta pour cueillir un coquillage, dut l'arracher car il n'en pouvait rompre la tige, et eut entre les mains une très belle fleur minérale, aux contours arrondis. La corolle violet clair, vide d'occupant, dégageait, à peine perceptible, l'odeur douce-amère du lilas.

Comme la prairie orange, la forêt océane semblait dépourvue de toute vie animale, et Martin ne savait s'il devait s'en réjouir ou s'en affliger. Il eût aimé, croyait-il, voir palpiter dans ce jour sous-marin qui verdissait un peu sa peau, de souples formes mouvantes. Mais peut-être eût-il craint, alors, une agression qu'il n'avait pas, présentement, à redouter.

Il glissait, entraînant derrière lui des remous d'air. Un peu d'or transparissait dans la clarté verte, comme s'il avait existé, plus haut, un soleil tamisé par des épaisseurs d'eau. Ça et là, entre deux troncs bleu-vert, pendaient en voile des sortes de toiles d'araignées couleur d'argent, que Martin traversait sans mal, et dont il aimait la caresse flottante. Un coup de talon donné dans le sol moussu l'envoyait percer la surface de l'air lumineux, et il retrouvait la nuit ruisselante d'étoiles et l'haleine chaude du vent. Puis il plongeait de nouveau dans la luminosité verte.

Ce fut la faim qui tira Martin de sa béatitude. Depuis combien d'heures errait-il dans la forêt océane ? Il n'aurait su le dire. La montre qu'il portait au poignet avait cessé bien plus tôt son grignotement obstiné, mais il ne s'en était pas soucié. Il avait réussi à se libérer des chaînes du temps, à oublier toute notion de durée, et voici qu'une sensation de vide mordant au creux de l'estomac le ramenait à sa condition d'homme.

Il se rappela qu'il n'y avait pas, dans cet univers, de vie animale, que les végétaux ne donnaient pas de fruits, et l'inquiétude balaya la joie. Où trouver de la nourriture ? Il avait soif aussi, et il désira avec passion la proximité du ruisseau d'eau bleue.

Il monta vers la cime des arbres.

C'était toujours la même nuit, et l'océan de lumière rejoignait à l'horizon les bords du ciel vert bouteille. Martin comprit combien faibles étaient ses chances de retrouver la prairie par où il était venu. Il se vit soudain promis à une mort extrêmement pénible, et l'angoisse assécha sa bouche. Était-ce cela, la promesse contenue dans le rire cruel ? Pour la première fois, la fenêtre ouverte sur son propre monde lui apparut comme un havre de grâce.

Il flottait au hasard, montant et descendant. La prairie orange pouvait être aussi bien à gauche qu'à droite, au nord qu'au sud. Il n'y avait pas de direction à choisir, et Martin ne pouvait que s'en remettre à sa chance. Le ciel était sombre et paisible, la forêt océane sans hostilité, mais si cruellement indifférente ! Martin comprenait à quel point sa mort troublerait peu la sérénité de ce monde. Au bout d'un peu de temps, bien peu, son squelette s'intégrerait sans difficulté dans le décor, et ses os seraient tout aussi polis que le tronc glissant des arbres noirs.

La peur lui tenait compagnie, sournoise, insidieuse, annonçant la laide panique...

La caverne s'ouvrit si soudainement devant lui qu'elle semblait surgir du néant. Avait-elle réellement existé avant qu'il l'atteigne ? Son porche s'incurvait doucement sur une ombre bleue, extrêmement apaisante, qui agit

avoir qu'il réussisse : son père s'écroula doucement sur une chaise bleue, extrêmement apaisante, qui agit comme une drogue calmante sur le cerveau enfiévré de Martin. Il oublia qu'il avait eu peur de mourir et qu'il cherchait désespérément une issue à la forêt océane. Il oublia qu'il avait eu faim, soif, et qu'il avait follement désiré atteindre la fenêtre. Fasciné, l'esprit vide, il franchit la ronde ouverture de la grotte.

Elle baignait dans une pénombre bleue, brumeuse, qui ne permettait pas à Martin d'y voir à plus de quelques mètres. Les murailles et la voûte couleur de saphir pâle sombraient, dans les creux, de taches outremer. Il n'avait pas eu l'impression d'avancer beaucoup, et déjà l'entrée, derrière lui, avait disparu, étouffée sous un matelas de brume bleutée.

La clarté semblait plus forte au niveau du sol, couvert de cailloux ronds qu'il eut la curiosité de balayer de la main. Ils s'amoncelaient épaissement, entassés sans doute sur plus d'un mètre, mais à mesure que Martin creusait plus avant, enragé maintenant à découvrir ce qu'ils dissimulaient, ils libéraient une clarté bleue, violente comme un soleil, qui flambait tout au fond du trou.

Martin fermait à demi ses yeux de batracien blessés par la lumière, et ses mains qui creusaient avec passion tremblaient un peu. Il se sentait au bord d'une surhumaine découverte.

Il atteignait presque le but lorsqu'un remous d'air l'arracha à la cavité qu'il fouillait.

Il fut roulé, boulé, entraîné par un courant sauvage qui le ballottait comme un bouchon.

La peur serrait la gorge de Martin qui écarquillait les yeux dans une opacité bleu-noir. Il glissait vertigineusement entre les murailles d'un étroit boyau, emporté par le torrent d'air. Son corps secoué se crispait d'appréhension, une sueur subite poissait ses paumes, et l'angoisse vernissait d'un glacis luisant ses yeux bombés. Son cœur battait douloureusement, à petits coups irréguliers.

Durant quelques secondes, la course du courant sembla s'accélérer, puis, tout aussi soudainement qu'elle était née, l'étreinte du torrent d'air se desserra. Un dernier remous abandonna Martin aplati sur le sol comme une grosse méduse échouée par la marée.

L'air qui portait comme de l'eau n'existait plus.

Le tunnel de roc bleu nuit enserrait Martin si étroitement qu'il dut ramper pour atteindre la lumière se devinant derrière une courbe. Il ahanait, douloureusement conscient du poids de son corps, se halant sur les coudes et les genoux. La soif avait racorni sa langue, et desséché ses lèvres. Un dernier effort l'amena au-delà du tournant, et sa bouche s'arrondit sur un cri de surprise et de joie.

La lumière du jour éclairait la fin du boyau, et, par la faille qui sabrait le roc, Martin pouvait apercevoir un tapis d'herbe orange.

Il insinua avec peine son corps rondet dans la fente, poussa, tira. Un moment, il put croire qu'il resterait coincé par la taille, et il se débattit avec rage, gros insecte cloué par une épingle, puis il se retrouva à genoux sur l'herbe orange, haletant et trempé de sueur.

Le vent passait sur lui, frais comme une eau, et le parfum acide de la prairie était dans ses narines.

Il cligna des yeux, ébloui. Le soleil blanc brûlait.

Il y avait là quelque chose de tout à fait insolite, puisqu'il n'avait pas, il le savait bien, passé assez de temps dans la caverne pour permettre au soleil de monter si haut dans le ciel vert pâle, mais il refusa de s'y arrêter. Et lorsqu'il découvrit, silhouettée sur l'horizon, la fenêtre ouverte sur son monde à lui, il accepta comme son dû de se trouver justement sur cette prairie, et n'admit pas d'y voir autre chose qu'une heureuse coïncidence.

Il se releva, frottant ses genoux douloureux, et passa la langue sur ses lèvres parcheminées.

Le vent ébouriffait la prairie, les arbres étaient noirs, figés, et leurs branches dépouillées dessinaient sur le ciel des signes indéchiffrables. Mais Martin ne voyait que la fenêtre, qui l'appelait irrésistiblement.

Il tendait la main vers la barre d'appui et pouvait presque sentir l'odeur de bois du plancher fraîchement raboté lorsque la présence mauvaise qui avait guetté, épié, et joué de lui comme d'un pion ferma soudain la porte ouverte entre deux mondes.

Le décor glissa, effaçant la prairie orange, et rendit sa place à la rue qui déroulait, six étages plus bas, sa chaussée et ses trottoirs.

Et Martin put entendre, avant de plonger, hurlant, vers le trottoir où les passants s'éparpillaient, sonner haut et clair un rire de triomphe cruel.



# Le Cube

Il tomba des pluies violentes, inlassables. Jour après jour, le vent brassait dans le ciel des océans de nuages. La rivière enfla. Elle roulait des eaux jaunes, épaisses, et frémissait de toute sa peau, comme une bête.

Les gens sortirent de chez eux, inquiets, et observèrent la lente montée des eaux qui dévoraient les berges. De gros blocs argileux se détachaient, tombaient avec un bruit gras. La rivière tourbillonnait, creusée d'entonnoirs, et traînait des branches arrachées. Les gens qui regardaient frissonnaient sous l'averse, mal à l'aise, avec la même crainte au fond des yeux. Déjà des infiltrations emplissaient d'eau bourbeuse les prés en contrebas. Le ciel était noir, bouché, et il pleuvait.

Il plut encore, sans relâche.

Les gens écoutaient la pluie crépiter sur la rivière, crépiter sur leurs toits, la nuit. Le temps était mou, sans froid véritable, mais les murs ruisselaient d'humidité. La rivière se gonflait, se vautrait, et s'étalait hors de son lit.

Les gens plantaient des repères, de petites baguettes que l'eau grignotait sournoisement, avec des clappements de langue de chien. La route qui surplombait les champs était assiégée de deux côtés, et ressemblait à une jetée courant sur l'eau. De laids insectes souterrains, chassés de leurs refuges, rampaient maladroitement sur le macadam.

La pluie, toujours.

Les petites maisons du bord de la rivière se remplirent d'eau jusqu'au toit. Dans celles qui étaient un peu plus éloignées, les gens accostaient en barque aux fenêtres, et gagnaient les escaliers par des chemins de planches posées sur les meubles.

Maintenant le regard portait sur une étendue plate, grise, parcourue d'invisibles courants. Les deux zones d'eau s'étaient rejointes sur la route qui n'émergeait plus. Les brochets cruels chassaient dans les champs.

En une nuit, l'eau monta sauvagement, et la crue atteignit sa plus grande ampleur.

Des hélicoptères vinrent, et aussi de larges barques, qui évacuèrent les gens juchés sur leurs toits. Des gens las, transis, qui regardaient d'un œil morne leurs vaches flotter, ventre en l'air, et dériver sur l'eau grise. Des gens mouillés, épuisés, qui serraient dans leurs doigts bleuis de froid les maigres possessions arrachées à la montée de l'eau. La pluie tombait, obstinée.

L'eau roula sur le pays, affleurant les toits de tuiles. Elle charriait des troncs d'arbres, de larges portes d'étables, et des cadavres d'animaux. Le ciel était bas, gris fer, et il pleuvait toujours.

Un vent violent se leva, qui gonfla l'eau en vagues bordées d'écume baveuse. Dans le ciel couraient des nuages renflés et sombres. Il plut violemment, avec rage, une pluie couchée qui flagellait, et qui cessa soudain, comme tarie. Les nuages s'éclaircirent, s'effilochèrent, et laissèrent apparaître quelques taches bleues, à peine grandes comme la paume d'une main. Le vent rugissait, creusant l'eau.

À la nuit le vent tomba, les vagues s'apaisèrent. De larges plaques d'écume sale tourbillonnaient dans les remous de l'eau. Il faisait doux, calme, et les étoiles au ciel étaient comme une promesse.

Les eaux régressèrent. Elles abandonnèrent sur toutes choses un limon noirâtre et fluide, lent à sécher. Les arbres encore debout étaient imbibés d'eau, et perdaient des lambeaux d'écorce. Les champs fumaient au soleil. L'eau clapotait par les fenêtres des maisons qui émergeaient peu à peu. Le bois gonflé des portes se crevassait en séchant.

La rivière regagna son lit, lentement, comme à regret. Des poissons, carpes ou brochets abandonnés par la décrue sautaient dans les flaques au milieu des prés. Sur les ruines, pans de murs écroulés, demeures culbutées, le limon séchait en croûte grise. Les toits rouges des maisons debout brillaient gaiement.

Les gens revinrent chez eux, courageux et têtus.

Parmi ceux qui rentrèrent se trouvaient les Cernay.

Les Cernay avaient peu souffert de l'inondation. Ils avaient quitté la région au moment où la crue devenait menaçante, et leur maison, une ancienne ferme modernisée et aménagée, avait résisté aux assauts de l'eau. C'était une bâtisse trapue, courtaude, de proportions maladroites, mais qui avait eu un certain charme, dû à la patine des ans et à la vigne vierge qui courait sur ses murs. Maintenant elle offrait un aspect désolé et plutôt sinistre. La vigne arrachée,

déchiquetée, n'existait plus, et les murailles grises se marbraient de traînées lépreuses. Il ne restait rien du garage, et le jardin saccagé n'était plus qu'un bournier fangeux. Il fallut forcer la porte principale, dont le bois gonflé ne jouait plus.

Marguerite Cernay se désola devant l'aspect de sa demeure. Les meubles amoureusement entretenus avaient perdu leur vernis, et la plupart, bringuebalés et cognés par l'eau, gisaient sur le flanc. La peinture des murs s'écaillait, et vingt centimètres de vase à odeur marécageuse tapissaient le sol.

Le premier instant de stupeur passé, elle mit son monde au travail avec une autorité dont elle n'était pas coutumière. C'était une femme placide et grasse, pas très intelligente, qui avait été belle mais ne se souciait pas de ne plus l'être. Le corps jadis potelé s'était alourdi, et s'empâtait de chairs flasques. Les jambes étaient fortes, avec des chevilles qui gonflaient facilement. Les cheveux châtains grisonnaient. Il lui restait de son ancienne beauté des yeux bruns liquides, bien fendus sous des paupières à peine alourdies, et un certain arrondi du visage qui n'était pas encore détruit par l'empatement.

Le limon enlevé, Antoine Cernay entreprit de remettre en état portes, fenêtres et volets. Ses belles mains, longues et étroites, savaient tout faire. Il sciait, coupait, rabotait, courbant sur sa tâche son grand corps maigre. Il était chauve, avec, dans un visage creusé, un long nez osseux coupant comme une arête. Ses doux yeux bleus de myope clignotaient derrière des lunettes cerclées de métal. C'était un idéaliste, meurtri au cours des ans par les réalités, et qui s'était refermé sur une vie intérieure peuplée de rêves chatoyants. Il aimait occuper ses doigts à de patients bricolages, l'esprit fuyant en songeries.

Il fallut un mois environ pour rendre la demeure à peu près habitable. Mois qui réclama, de la part des Cernay, une somme de travail considérable. Louise travailla avec acharnement, abattant plus que sa part de la besogne, mais pas Marie.

Louise était l'aînée, une longue fille de dix-huit ans, un peu trop mince. Elle avait hérité des yeux bleus de son père, doux et brumeux, avec des cils et des sourcils si clairs qu'ils paraissaient inexistantes. Elle avait des cheveux blonds peu abondants, légers et fins comme un duvet de bébé, et qui volaient au moindre souffle. C'était une rêveuse, une imaginative, vite blessée, avec des sentiments à fleur de peau. Louise aimait sa mère, adorait son père, et ne leur avait jamais causé le moindre chagrin, mais c'était à Marie, qui n'aimait personne, qu'allait toute leur affection.

Il était difficile de concevoir quelque chose de plus joli que Marie Cernay. À seize ans, elle avait un corps de jeune animal, avec des jambes longues et une poitrine haute, ronde et dure. La courbure des joues était exquise, le nez parfait, le teint crémeux, la bouche tendre et renflée. Elle avait une chevelure sauvage, bouclée, qui se tordait en serpents jusqu'aux reins, et dont la couleur acajou accentuait l'éclat de sa peau laiteuse. Ses yeux bleu gentiane, légèrement obliques, étaient barrés de cils sombres, et la courbe des noirs sourcils fuyait vers les tempes.

On aurait bien surpris les Cernay, qui adoraient Marie, en leur disant qu'il y avait en elle quelque chose de mauvais, soigneusement dissimulé sous des dehors charmants et capricieux. Elle était foncièrement égoïste, aussi amoral qu'une chatte, et ils croyaient voir encore en elle une fillette, alors qu'elle était déjà femme, et avait une conscience aiguë de sa beauté. Elle était rusée, calculatrice, incapable d'élans vrais et n'admettrait jamais que quiconque se mît en travers de la réalisation de ses désirs. Rien ne comptait pour Marie, en dehors d'elle-même.

Les travaux de réfection étaient presque terminés, et les Cernay s'affairaient dans la cave, qui était encore humide, gluante de vase, et avait grand besoin d'être nettoyée.

Il était vain d'espérer obtenir de Marie un travail suivi, Marguerite Cernay le savait, aussi haussa-t-elle les épaules avec indulgence lorsqu'elle la vit se diriger à pas furtifs vers l'escalier.

Marie émergea à l'air libre, fronçant son petit nez offensé par une odeur persistante de marais.

Il faisait beau et doux, avec un vent tiède qui sentait le printemps. Des petits nuages ronds, gonflés, brillants comme un duvet d'oie, dérivait dans un ciel d'aquarelle. Le jardin était sec, l'herbe réapparaissait, et les vieux pommiers nouveaux ayant survécu à la crue poussaient hors de leurs bourgeons les langues vertes des feuilles nouvelles.

Marie traversa le jardin à pas nonchalants, et s'arrêta, intriguée, près d'un amas de limon sec et croûteux. Quelque chose en émergeait. Elle se redressa, tenant le cube dans sa main aux jolis ongles ovales et roses. Il était lisse et froid, d'un noir mat, et avait à peu près la taille d'un cube de jeu de construction. Louise aurait pu rêver longuement, imaginant le chemin parcouru par le cube, songeant à l'eau qui l'avait roulé, brassé, et déposé enfin dans le jardin comme un cadeau, mais Marie en était incapable. Elle le fit sauter distraitement dans sa main, le caressa, et, parce qu'elle en aimait le froid contact, le glissa dans sa poche où elle l'oublia.

Bien plus tard Marguerite Cernay, qui fouillait le placard de Marie pour préparer sa lessive, retrouva le cube dans la poche du petit tablier, et le déposa machinalement dans un tiroir où s'entassait déjà un certain nombre d'objets hétéroclites. Marie n'aimait pas se séparer de ses possessions.

L'été vint.

Les gens avaient réparé les dégâts causés par l'eau, et oublié la crue et ses catastrophiques séquelles. Les estivants retrouvèrent leurs demeures remises à neuf, et ne songèrent plus à l'argent dépensé en réparations. Les auberges ouvrirent leurs portes, firent fumer les bassines de friture où grésillaient les goujons, et débitèrent à pleins verres un petit vin léger et frais. Les pick-up lâchaient leurs valse, et les grosses lampes attiraient le soir un fou tournoiement de phalènes.

La région s'emplit d'un flot de gens peu vêtus, inégalement bronzés, où dominaient les peaux trop blanches couleur de navet, et les dos douloureux, rouges et vilainement pelés.

La rivière était lente, paresseuse, toute scintillante de soleil. Elle se piquait de barques immobiles, où les pêcheurs transpiraient sous des chapeaux de papier journal, et les criques étaient pleines de baigneurs s'éclaboussant avec des rires sonores.

Louise et Marie Cernay faisaient partie d'une troupe de jeunes gens en vacances. Une bande joyeuse, aimant les farces, qui vivait tout le jour en maillot et dont le plus âgé s'enorgueillissait de ses vingt ans. Ils sillonnaient la rivière de leurs périssoires et canoës, criant, riant, affolant les placides mères de famille assises sur la berge, et fréquentaient régulièrement, le samedi soir, les bals d'un bourg voisin. Avec l'insolente sottise de la jeunesse, ils perturbaient à plaisir ces réjouissances campagnardes, excitant la colère des farauds de village.

Il y eut deux ou trois bagarres sans gravité, auxquelles Marie assista, yeux luisants, passant sur ses lèvres une langue pointue.

Marie était la reine du groupe. Contrairement à Louise dont la peau délicate virait de suite à l'écarlate, le teint pourtant clair de Marie dorait aisément. Son joli corps souple avait la couleur rousse d'une croûte de pain, et sentait bon le soleil. Ses yeux, sous leurs longs cils courbes, brillaient, bleus comme un lac de montagne.

Jamais Marie n'avait été plus jolie. Elle était perpétuellement entourée d'une cour de garçons attentifs à ses moindres désirs, et jouissait de son pouvoir. Elle préparait minutieusement des farces assez méchantes, riait, découvrant des petites dents tranchantes, et secouait son torrent de cheveux acajou. Louise se tenait à l'écart, ses doux yeux bleus fixant sa sœur avec reproche, souffrant pour la victime.

Marie Cernay retrouva le cube dans les derniers jours de juillet, alors qu'elle fouillait son tiroir à la recherche d'un collier égaré. Il traîna environ une semaine sur un meuble, petit bloc noir d'aspect insignifiant, avant qu'elle en découvrit l'étrange propriété.

Le cube exauçait les souhaits.

Il n'aurait pu tomber en de plus mauvaises mains, car il donna soudain à Marie un pouvoir illimité. Elle eut l'intelligence de taire sa découverte, cachant le cube dans une poche ou dans un sac, ne s'en séparant jamais. Au cours des semaines à venir, ce qu'il y avait en Marie de méchant, d'inconsciemment cruel allait s'épanouir, car elle ne serait plus jugulée par la crainte d'être prise à commettre un acte défendu. Le cube agirait à sa place.

Parce qu'elle était femme et jeune, sa chambre s'emplit de très beaux bijoux soigneusement dissimulés dans de petites cachettes, mais elle eut la sagesse de ne jamais les porter en public.

Elle avait pris un petit air d'assurance, et considérait les gens avec ironie. Une mère plus fine ou plus intuitive que Marguerite Cernay eût vite réalisé que l'indocilité naturelle de Marie prenait des proportions effarantes, mais Marguerite s'abstenait de réfléchir ou d'analyser. Antoine Cernay, plongé dans ses rêves et occupé d'éternels bricolages, ne voyait rien. Seule Louise s'aperçut, sans en comprendre la raison, que le vernis de civilité de Marie s'écaillait, laissant apparaître quelque chose de laid et d'assez inquiétant.

Elle n'avait jamais eu tout à fait, pour sa jeune sœur, l'indulgence affectueuse des Cernay, peut-être parce qu'elle se sentait moins aimée. Elle s'accusait d'ailleurs parfois de jalousie, et n'aurait, pour cette raison, osé parler contre Marie. Elle s'affola de ressentir tout à coup envers sa sœur une vague répugnance mêlée de crainte, et se traita de monstre. La sensibilité de Louise la rendait souvent extrêmement malheureuse.

Marie Cernay se lassa vite de souhaiter des objets qu'elle n'osait montrer ou utiliser. Elle désira obtenir du cube d'autres satisfactions, sans savoir très bien lesquelles car elle manquait d'imagination. Elle aurait voulu que chacun pût reconnaître sa puissance, l'admirât, et se rendait cependant compte qu'elle ne pouvait parler du cube sans danger. Elle s'énervait, hésitante, ouvrait vingt fois la bouche et la refermait sans rien dire. Elle régnait toujours sur la bande, mais ce règne-là ne lui suffisait plus. Un incident advint, qui ouvrit à Marie d'autres horizons.

C'était un bel été, chaud et sec. Jour après jour, le soleil brûlait dans un ciel net de nuages. Les routes étaient blanches, poudreuses, et les prés jaunissaient un peu. Les arbres du bord de l'eau bruissaient dans le vent. La rivière était verte, fraîche, allumée de miroitements dorés. Les auberges avaient fait leur plein, et refusaient orgueilleusement de nouveaux clients.

La bande sévissait en un lieu pompeusement dénommé « la Plage », et qui n'était en fait qu'un pré descendant en pente vers la rivière. C'était un endroit très fréquenté, car ici le sol s'abaissait progressivement dans l'eau et offrait

en pente vers la rivière. C'était un chariot des fréquents, qui sur le sol s'abaissait progressivement dans l'eau et offrait donc toutes garanties de sécurité pour les nageurs novices. Les innombrables pas des baigneurs avaient plus ou moins pelé le sol de son herbe.

Dès 16 heures, la plage grouillait d'enfants criards, de jeunesse bruyante et d'adultes. Des corps allongés, luisants d'huile, doraien au soleil et la rivière se piquait de têtes flottantes, semblables, dans leurs bonnets de caoutchouc de couleurs vives, à des ballons d'enfants.

Marie courait, sa folle chevelure dansant sur ses épaules, pourchassée par un garçon de la bande. Elle se retournait pour rire à son poursuivant lorsqu'elle buta sur un corps étendu, et tomba lourdement, avec un petit cri effrayé.

Elle se releva, maussade, frottant ses genoux meurtris, et lança un coup d'œil méchant à l'obstacle qui l'avait fait trébucher, et qu'elle rendait pleinement responsable de sa chute. C'était une grande femme à chair dure, bâtie comme un grenadier, qui s'était redressée sur un coude, et considérait Marie sans aménité. Ses yeux étaient froids, et sa bouche aux lèvres minces se pinçait fortement. Manifestement, elle attendait de Marie des excuses, qui ne vinrent pas.

La jeune Cernay toisa son adversaire, marmonna entre ses dents : « Oh, cette espèce de gros tas ! », et tourna les talons, le menton haut.

La femme éclata en imprécations.

Elle avait une voix forte, qui portait, et ses commentaires mordants blessèrent si fortement Marie que celle-ci rougit jusqu'aux oreilles. Les gens sur la plage écoutaient, amusés, et çà et là naquirent des sourires ironiques. La femme s'était dressée, campée sur ses jambes massives, et sa voix poursuivait Marie qui fuyait honteusement, avec l'impression d'être écorchée vive, mâchant une sauvage rancune.

La bande l'entoura, prodigua sa sympathie, vouant la grande femme aux gémonies et promettant de lui faire regretter sous peu ses paroles.

Marie n'avait pas besoin d'eux pour ça.

Elle haussa les épaules, rit trop haut, affecta de négliger l'incident et parla d'autre chose. Elle réussit à donner parfaitement le change, et la bande oublia rapidement la scène. Louise qui souffrait, écorchée plus encore que sa sœur par la honte, se sentit soulagée. Ses doux yeux bleus chagrinés et inquiets reprirent leur expression paisible. Mais Marie n'oubliait rien. La colère bouillonnait sous son calme apparent, ses mains fouillaient distraitement son sac de plage, et ses yeux, sous les cils baissés, épiaient.

Une heure plus tard, environ, la grande femme qui s'était recouchée, se tournant et se retournant au soleil, se leva et descendit vers l'eau, frottant ses cheveux sous un bonnet de bain rouge vif. Elle entra dans la rivière d'un bloc. Elle nageait bien, une brasse coulée puissante, et sa tête coiffée de rouge s'enfonçait et se soulevait rythmiquement à la surface de l'eau.

Marie riait et bavardait, apparemment indifférente, mais son regard, coulé sous les paupières, ne quittait pas la tache écarlate du bonnet.

En peu de temps, la femme fut bien loin des autres nageurs, au cœur de la rivière, dérivant à peine dans le courant paresseux. Marie referma sa main sur le cube, le serrant si fort que les arêtes blessèrent sa paume et s'y imprimèrent. Elle souhaita que la grande femme se noyât. Ce fut subit. Le ballon rouge qui flottait disparut sous l'eau, sans que personne s'en aperçût.

La main de Marie ressortit du sac, vide. Des traces roses barraient sa paume. Elle souriait, un petit sourire mystérieux et cruel qui troussait le coin de ses jolies lèvres. Il y avait dans ses yeux une lueur nouvelle, faite de jubilation méchante.

Louise surprit l'expression de sa sœur, et, durant une seconde, eut si peur qu'elle faillit pleurer sans savoir pourquoi. Elle frissonna, bossant le dos, serrant ses bras minces sur son torse. Elle croyait sa bizarre réaction dictée par une folie de l'esprit, et des larmes mal contenues embuaient ses yeux.

La mort de la grande femme passa inaperçue. Existe-t-il des étés sans baigneurs imprudents, et sans que la rivière crache un certain nombre de noyés sur ses berges ?

En exerçant sa vengeance, Marie Cernay avait découvert une nouvelle source de satisfactions : son pouvoir sur les êtres. Elle l'utilisa, sans cesser toutefois d'être extrêmement prudente. Elle n'obligeait jamais les gens à des actes par trop étranges, de crainte de leurs réactions après coup. Ses victimes de prédilection étaient les enfants, car ce qu'ils racontent n'est écouté que d'une oreille distraite par les adultes, et fréquemment taxé de mensonge.

En une semaine, Marie tua quatre fois, et provoqua une dizaine d'accidents, tous choisis pour être plausibles. Cette avalanche de catastrophes limitée à une même région fit déguerpir un certain nombre d'estivants effarouchés ou superstitieux, mais d'autres arrivaient.

On entra dans la deuxième quinzaine d'août lorsque la bande s'enrichit de trois nouveaux membres : les frères Karr.

Maxime Karr fit immédiatement figure de chef. Une jeune brute de dix-huit ans, sans âme, mauvais, cruel et bien digne de Marie, mais c'est Louise qui en devint amoureuse.

C'était un beau garçon au corps de jeune fauve, dur et musclé. Les cheveux étaient blond paille, les yeux étroits, d'un vert rare. Il avait les pommettes à peine saillantes, et de belles dents très blanches, larges et bien plantées. Les hommes remarquaient tout de suite que les yeux étaient trop petits et le menton mou, mais les femmes ne voyaient que le séduisant sourire, et les prunelles vert de mer. Il fascinait.

Les jumeaux Karr, quinze ans, ne ressemblaient pas à leur frère. C'était deux adolescents aux membres osseux et sans grâce, avec des cheveux châtain plantés trop bas sur le front, les yeux noisette, et de fortes mâchoires. Il était impossible de distinguer Roger de René, René de Roger. Ils agissaient ensemble, à la même seconde, et ne se quittaient jamais. Ils étaient taciturnes, parlant peu et riant rarement, et ne formaient à deux qu'un seul être aux mêmes réactions. Dès l'enfance ils avaient pris l'habitude de suivre Maxime comme des chiots, lui obéissant aveuglément en tout.

Il était inévitable que les personnalités, toutes deux violentes et dominatrices, de Maxime Karr et de Marie Cernay se heurtassent. Il y eut cependant une période de calme, durant laquelle Maxime, qui avait pris la tête de la bande, fit à Marie une place privilégiée à ses côtés. Au bout d'une semaine environ, une dispute éclata entre eux.

Maxime n'admettait pas la résistance, et affectait de traiter les femmes avec mépris. Il gifla Marie à deux reprises, si durement qu'elle saigna de la bouche. La bande assistait à la scène, très intéressée. Marie Cernay manquait de courage. Elle courba la tête et fila doux, mais sous ses paupières baissées filtrait une colère rancunière.

Tout l'après-midi, elle rumina sa vengeance, et, le soir venu, proposa à Maxime, en aparté, un rendez-vous. Elle avait, disait-elle, une expédition à lui proposer, et voulait discuter du plan avec lui seul avant d'en parler à la bande. Maxime croyait avoir dompté Marie. Il accepta. S'il avait été plus observateur, il aurait pu voir, dans les yeux bleu gentiane, luire une flamme dangereuse.

Louise Cernay avait un cœur neuf et naïf. Elle avait été prise, sans presque s'en rendre compte, au charme de Maxime. Depuis que les Karr faisaient partie de la bande, elle ressentait envers sa jeune sœur une jalousie torturante, parfaitement réelle, dont elle ne pouvait se défendre. Elle passait par une dure période de sa vie, car elle commençait, comme son père plus tôt, à se heurter durement aux réalités. Ses yeux dessillés étaient bien obligés de voir en Maxime, qui avait amené la bande à commettre un certain nombre de méfaits assez graves, une jeune canaille, mais elle ne pouvait commander à ses sentiments, et en souffrait. Toutefois elle n'avait pas encore découvert totalement la véritable nature de Marie, qui dissimulait, alors que Maxime ne se donnait que rarement la peine de feindre.

Louise dormait mal, passant des heures à pleurer silencieusement. De petites larmes rondes dévalaient du coin des paupières, coulant en ruisseau ininterrompu. Elle avait maigri, et baignait le matin d'eau fraîche des yeux rouges et gonflés.

Minuit approchait lorsqu'elle entendit Marie quitter furtivement sa chambre, et descendre avec précaution l'escalier aux marches grinçantes. Elle sut, immédiatement, que sa sœur allait rejoindre Maxime. Elle se leva, enfila vivement une robe, et suivit Marie.

Marguerite Cernay dormait, sa chair grasse étalée, une main pendant hors du lit, paume offerte. Antoine avait le visage enfoui dans l'oreiller, qui débordait contre sa joue. Ni l'un ni l'autre n'entendirent crier le vieux bois de l'escalier, ni la porte s'ouvrir et se refermer deux fois.

Marie suivait une sente qui bordait la rivière. La nuit était claire et calme. L'eau coulait, moirée de lune. Marie marchait, balançant sa jupe. Ses doigts jouaient avec le cube, qu'elle tournait et retournait au fond de sa poche. Elle souriait. Il faisait doux, paisible. Un saule ployé sur la berge abandonnait dans l'eau ses branches d'ombre. Sous les pas de Marie, les grenouilles coassantes se taisaient, et plongeaient dans les roseaux.

Elle atteignit un petit bois, et entra sous le sombre des arbres. Maxime Karr qui attendait, assis contre un tronc, siffla le signal habituel de la bande.

À deux ans, Maxime avait été cruellement mordu par un dogue. Il en avait gardé au bras une cicatrice blanche, et la phobie des chiens. La vue du moindre bichon le figeait, sueur aux tempes. La bande s'en était rapidement aperçue, et il avait fallu toute la violence et la brutalité de Maxime pour empêcher un assaut de plaisanteries faciles.

L'après-midi même, alors qu'elle remâchait sa colère, Marie s'était souvenue de cette particularité.

Elle s'adressa à Maxime d'une voix très douce, qui chantait comme celle d'une fillette moqueuse.

— Tu m'as giflée, Max, tu t'en souviens ? Je n'aime pas être giflée. Mais je vais faire quelque chose pour toi. Regarde ! Un chien !

À deux pas de Maxime Karr, un chien naquit de la nuit.

C'était une bête monstrueuse, un chien comme il n'en avait jamais existé sur terre. Un animal de cauchemar, aux yeux allumés de flammes rouges, qui atteignait bien un mètre au garrot. La gueule baveuse se hérissait de crocs

démesurés. Il grondait sourdement, échine raidie. Les oreilles droites pointaient.

La peur courut sur le garçon comme une eau froide. Il s'immobilisa, jambes molles, la bouche ouverte sur un cri qui ne sortait pas. Son visage livide faisait une tache blanche dans l'obscurité.

Marie l'observait. À un léger mouvement de Maxime, elle vit qu'il allait s'enfuir, courir follement. Elle chuchota :

— Ne cours pas, Max, ne cours pas. Si tu cours, il va te poursuivre. Là ! Reste tranquille, bien tranquille. Si tu es bien sage, si tu regrettes bien de m'avoir battue... Regarde !

Le chien disparut.

Le garçon passa une main lente sur son front mouillé.

— Regarde !

Le chien était de nouveau là, immense. Sa gueule soufflait une haleine chaude.

Maxime gémit. Il supplia :

— Enlève-le, Marie... Oh, enlève-le...

Marie souriait. Il y avait dans sa voix une douceur affolante :

— Oh non, pas si facilement. Demande encore !

— Je t'en prie Marie ! Je t'en supplie...

Des larmes coulaient sur le visage de Maxime. Les mots passaient, hachés, hors de ses lèvres raidies.

Marie fronça les sourcils, sembla réfléchir, puis secoua la tête :

— Non !

Elle observa un moment le garçon qui tremblait, et dont les yeux dilatés étaient deux fenêtres de terreur. Sa main ramena le cube, qu'elle présenta à plat sur sa paume.

— Regarde, dit-elle, c'est ça qui va te tuer ! (Et elle ajouta rêveusement :) Ça n'a pas d'importance que je te le dise, puisque tu ne pourras jamais le répéter.

Marie referma la paume sur le cube, et souhaita l'attaque du chien.

Il y eut un bond, un choc sourd, un bref sanglot étranglé.

Un geste de Marie anéantit le chien qui grondait s'acharnant.

Maxime Karr gisait, tête tordue sur la plaie béante de son cou.

Marie s'en fut, indifférente. Elle frottait amoureusement le cube contre sa joue. Elle passa sans la voir à deux pas de Louise, affalée au pied d'un arbre, demi-évanouie.

Louise se traîna jusqu'à la maison. Elle grelottait. Ses dents s'entrechoquaient, avec un bruit pénible. Son univers stable venait de basculer dans un abîme d'horreur.

Lorsque Louise pénétra lentement dans la chambre de sa sœur, Marie dormait paisiblement, dans un éparpillement de cheveux sombres. Son souffle régulier soulevait le drap sur sa poitrine ronde.

Louise ne pouvait détacher ses yeux du gracieux visage, où les cils abaissés mettaient une ombre douce. Le dégoût et la répulsion lui noyaient la cervelle. Elle mordit sa lèvre, inconsciente de la douleur, ne sachant que faire. Son regard tomba sur le cube, qui reposait innocemment sur la table de chevet. Un frisson la secoua. Elle n'en comprenait pas vraiment le pouvoir, mais le considérait comme un objet de maléfice, étroitement lié au crime de Marie.

Soudain il lui apparut que rien n'était plus urgent que de détruire cette obscure menace. Elle avança. Sa main plana, hésitante, puis se referma avec résolution sur les dures arêtes.

En quittant à reculons la chambre de Marie, sa main serrée sur le cube, Louise n'avait pas conscience de souhaiter violemment la mort de sa sœur, et elle ne savait pas qu'elle était exaucée lorsque le cube lancé avec force s'enfonça dans l'eau noire au cœur de la rivière.

# Les Crabes

Et alors dites, monsieur, vous croyez que ce sont des crabes ? En un sens, vous avez raison, ce sont des crabes. Vous les mettez dans un sac, et vous les entendez faire ce bruit de galets frottés. Mais vienne la nuit, et alors tout change. Cela gratte et crisse contre la toile, gratte et crisse. Pas du tout un bruit de crabes, monsieur, et le sac semble plein de choses souples qui cherchent à sortir.

Oh ! je sais, vous pensez que je raconte des histoires, et que j'ai peut-être trop bu de cette eau-de-vie, mais je les ai vues, monsieur, je les ai vues se faufiler partout, et j'ai vu leurs traces dans le sable au matin, avant que la vague vienne tout effacer. Des petites traces bien nettes, bien rondes, un peu de biais, comme marchent les crabes, justement, mais pas des traces de crabes, ça non.

Non monsieur, je ne peux pas vous les montrer comme ça. Il faudrait la nuit, monsieur, et beaucoup de patience, parce qu'elles sont malignes. À peine si vous avez eu le temps de voir quelque chose de blanc qui trotte, du coin de l'œil, et quand vous tournez la tête, c'est juste un gros crabe dans un trou de rocher. Vous ne pourriez pas attendre assez longtemps, monsieur, et comme vous ne voudriez pas y croire... Et puis, c'est peut-être dangereux. Il me semble qu'elles sont après moi depuis quelque temps, oui, j'en vois courir beaucoup, et l'autre jour, il en est grimpé une le long de ma jambe. Bien sûr, ce que j'ai écrasé sous mon pied, après, c'était juste une carapace de crabe, mais moi, je sais.

Vous vous demandez comment ça peut se faire, des choses comme ça, mais avez-vous jamais songé aux noyés ? Tous ces péris en mer, monsieur, pris par la tempête, descendus si profond qu'on ne les voit jamais remonter, descendus là où les poissons n'ont plus d'yeux, et promènent des lumières comme nous dans le noir. Pensez un peu à ceux-là, monsieur, pensez-y.

Le corps, c'est une chose bête, et la tête, avec le cerveau qui commande, c'est une chose bête aussi. Tout de suite pleine d'eau, noyée, étouffée. Le corps et la tête se remplissent d'eau comme des cruches par tous les orifices, et le cerveau gonflé comme une éponge cesse de commander. Tout cela meurt et s'arrête. Mais les mains, monsieur, ces mains qui vous servent sans cesse, ces merveilleux outils de toutes les heures, celles-là ne veulent pas mourir. Elles repoussent la mort, elles la refusent. Elles bougent, agitent les doigts, profitent de chaque remous d'eau pour remuer. Vous comprenez, monsieur, si elles étaient dans des boîtes de bois, avec toute cette terre sur elles, comme les mains des morts qu'on met au cimetière, elles auraient beau faire, et gratter tant qu'elles voudraient, il faudrait bien qu'elles restent là où elles sont. Mais dans l'eau... Au bout de quelque temps, le corps s'amollit, les mains qui luttent toujours se détachent des poignets, et hop, les voilà parties. Elles vont vivre leur vie à elles.

Il y en a plein les mers, monsieur, plein les mers et sur toutes les grèves du monde. Elles se cachent, car elles savent bien qu'elles ont fait le mal. Ce qui est mort doit rester mort, monsieur, c'est ainsi. Elles se cachent, et avec les secrets pris à la mer, elles font semblant d'être des crabes.

Si vous saviez le temps qu'il m'a fallu pour les surprendre. Au début, j'étais comme vous, monsieur, je n'y croyais pas. Une vieille m'en avait parlé, une fois. Une vieille de chez nous. Elle est morte pas bien longtemps après, tombée de son échelle en montant au grenier. Non, je ne voulais pas y croire. Mais je les ai vues, une nuit, vues de mes yeux. Que la Sainte Vierge me confonde si je mens. Toutes ces petites choses blanches qui couraient sur le sable, avec la lune par là-dessus. Ça m'a fait peur, monsieur, je peux bien vous le dire, oui, peur. Et depuis, il me semble que j'en vois trop souvent. Elles viennent jusque dans ma maison. Je n'aime pas tellement ça, vous savez, ce n'est guère joli à regarder, tous ces doigts qui trottent comme des petites pattes, et si vite.

Non monsieur, merci, pas d'autre petit verre. Je vois bien que vous ne voulez pas me croire, mais je vais vous dire quelque chose. Regardez autour de vous, si vous vous promenez de nuit sur la plage.

Regardez simplement, regardez bien, et, qui sait, peut-être que vous verrez. Non monsieur, vraiment, merci. Il faut que je rentre maintenant. Au revoir monsieur, au plaisir.

On a trouvé le vieux pêcheur mort sur la grève au matin. La mer léchait déjà son corps. On pouvait voir distinctement sur son cou l’empreinte bleue des doigts qui l’avaient étranglé.



## Le Bûcher de la sorcière

Maintenant, ils savent. Maintenant, ils ont peur de moi. Je les regarde, et je vois la peur dans leurs yeux. Je les ai entendus aussi. Il y a si longtemps que j'ai l'habitude de glisser dans les couloirs, d'écouter derrière les portes.

Ils disent :

— Je te jure que c'est Henrietta ! Elle porte malheur : c'est une sorcière...

Sorcière ! Il y a bien des années, ils m'auraient brûlée sur le bûcher. Mais ils ne peuvent rien contre moi. Rien !

Je les hais ! Oh, comme je les hais ! Aussi loin que je regarde derrière moi, je me revois portant ma haine comme une bête familière. Eux, pleins de rires et de joie, tous beaux, forts et droits ; et moi, Henrietta le monstre, la difforme, la tordue, ratatinée sur moi-même comme un arbre trop vieux, avec ce poids, cette bosse énorme qui me courbe vers le sol !

Henrietta, bonne à tout pour leur service !

« Henrietta, voudrais-tu m'apporter ?... » « Henrietta, veux-tu voir si ?... » « Tante Henrietta, je voudrais que... »

Et je sais qu'ils riaient de moi, qu'ils se moquaient du « monstre ». Et je sentais ma haine se gonfler en moi, devenir un poids plus lourd que ma bosse, plus lourd que ma laideur : une haine inutile, qui m'empoisonnait.

Mais maintenant, elle sert. Maintenant, j'ai pris ma revanche. Je suis délivrée.

Parce que je sais, à présent, quel est le pouvoir de ma haine.

Ai-je donc toujours porté en moi cette puissance ? Sans la connaître, sans savoir m'en servir ? Ou ma haine accumulée pendant tant d'années l'a-t-elle fabriquée petit à petit, colère après colère, pour cette explosion qui l'a libérée ?

Je me souviens de la première fois où j'ai su enfin comment les atteindre, où j'ai été enfin heureuse, tout à fait heureuse.

J'étais sortie dans le parc, pour être seule, pour ne plus les voir autour de moi ; seule avec ma haine. Pendant le repas, elle n'avait cessé de croître, de se gonfler et de se tordre en moi, parce que je les entendais rire et parler de leurs futilités, parce que j'en avais la tête toute grondante, et parce que Marthe avait jugé utile de me faire grimper quatre fois les étages, sous les prétextes les plus divers.

Je n'avais pu manger, tant mon gosier était serré par la rage. Puis je me suis glissée jusqu'à la véranda pour les entendre, parce que j'étais sûre, je savais qu'ils parlaient de moi.

Je n'ai pas fait de bruit : je sais être très silencieuse. Les buissons de seringas me dissimulaient. Ils ne m'ont pas vue. Ils bavardaient, de tout et de rien, sucrant leur café, puis le buvant à petites gorgées. Éric a dit :

— Vous avez vu l'horreur de la famille, aujourd'hui ? Elle était folle de rage... Prends garde, maman : je l'ai vue te lancer des coups d'œil meurtriers, avec son allure de sorcière ! Elle pourrait bien te jeter un sort.

Il riait. Marthe riait aussi. Et elle a répondu :

— Cette pauvre Henrietta !... Elle devient de jour en jour plus hargneuse.

J'étais paralysée, pétrifiée, et ma haine me rongait en dedans comme une bête cherchant à se frayer un passage. Ma tête était martelée par un battant de cloche. Je ne voyais plus clair. J'aurais voulu les voir morts, tous, à l'instant.

Je ne sais plus très bien ce qui s'est passé. Je crois que j'ai couru. J'étais toute griffée par les branches. Je me suis cachée dans le parc, tout au fond, dans les fourrés, et j'ai pleuré longtemps.

Je pensais et pensais sans arrêt. Je ne pouvais cesser de désirer les voir accablés de chagrins et de peines, surtout Éric et Marthe. Éric avec ses cheveux trop blonds, son dos bien droit, sa jeunesse insolente. Et Marthe, ma sœur, qui avait tout eu, tout ce qui m'était à jamais refusé, depuis toujours : un homme, un mari, un compagnon, et un fils qu'elle adorait.

Du temps a passé, beaucoup de temps, et j'ai entendu des cris, des rires, des bruits de sabots. J'étais toute proche de l'allée cavalière, derrière un gros chêne. Je les ai vus arriver du fond du parc, tous les jeunes, lançant leurs chevaux. Ils venaient vers moi, Eric le premier, cravachant sa bête.

J'étais si débordante de haine que ça n'était plus possible. Il fallait que ça sorte ! J'étouffais, je suffoquais, j'étais secouée de nausées, prise dans une sorte de vertige.

Je voulais qu'il tombe... qu'il tombe... qu'il tombe !...

Éric a crié. Il était par terre, le cheval lui écrasant les jambes. Les autres couraient en tous sens, affolés, parfaitement inutiles. Ils ont fini par envoyer Alain vers la maison pour chercher du secours.

Je regardais. Je me sentais curieusement calme et remplie d'une joie triomphante. Était-il possible que ce fût moi ? Éric est-il vraiment tombé parce que je l'avais voulu ? Ou alors... une coïncidence ? Mais déjà, je savais, j'en avais la certitude : cet accident, il était arrivé à cause de moi, parce que je l'avais souhaité de toutes mes forces. J'en étais l'auteur. Mais, alors, je pouvais donc les blesser, leur faire mal quand je le voudrais, et me sentir bénie de leurs souffrances.

Je débordais d'exaltation joyeuse.

Il leur a fallu longtemps pour délivrer Éric, l'emporter sur une civière improvisée. Ils ne pouvaient arriver à le dégager du cheval qui l'écrasait. Blessée aussi, la pauvre bête ! Ils ont dû l'abattre. Ça m'a gênée un peu : je n'avais pas voulu la douleur de ce malheureux cheval. Il était innocent, lui, et j'aime bien les animaux.

Pendant tout le temps qu'ils ont mis à libérer Éric, il n'a cessé de geindre et de crier. Je m'en remplissais les oreilles comme d'une musique céleste. Si je n'avais eu peur d'être entendue et surprise, j'aurais ri à en perdre le souffle. Moi qui n'avais jamais su rire, qui n'avais jamais connu une pauvre minute de bonheur, je me sentais comblée !

Je suis rentrée bien plus tard, et j'ai su prendre une mine de circonstance, faussement apitoyée, pour apprendre la triste nouvelle. J'ai pu me délecter du visage ravagé de Marthe, des yeux lourds de chagrin de mon beau-frère Ambroise, et les inonder de paroles de consolation. Un peu perfides, je dois le dire !

Éric ne marche plus. Éric ne marchera plus jamais. Promené dans une petite chaise à roulettes, le bel Éric si fier de sa force, de son corps athlétique et de ses prouesses sportives : pour la vie, il est condamné à une belle, une magnifique chaise roulante, Éric à l'avenir si plein de promesses !

Était-il possible que cette vie en laquelle je ne voulais plus croire me réservât de si délirantes joies ?

En a-t-il défilé, des sommités médicales, avec quelque chose d'un peu apitoyé sur le visage et qui condamnaient sans appel. Et déjà, Marthe et Ambroise, qui attendaient avec tant de fébrile impatience, savaient que c'était sans espoir, qu'il n'y aurait jamais d'espoir.

Comme elle avait vieilli, Marthe, que j'ai vue tassée sur une chaise, répétant sans pouvoir s'arrêter, avec une voix de lamentation :

— Oh mon Dieu non, pas Éric !... Oh, Seigneur ! je vous en prie, pas ça, pas à mon fils, Seigneur !... Oh, je vous en supplie, mon Dieu !

L'idiote ! Comme si je ne savais pas depuis longtemps que leur Dieu n'entend jamais rien ; qu'il est tout à fait sourd, leur Seigneur !

Maintenant, Marthe apprenait ce que sont les tourments du cœur, et Ambroise avait courbé un peu ses épaules si larges. On voyait bien qu'elles ne se redresseraient jamais plus, ces épaules.

Mon œuvre, tout ça ! Vraiment, je n'avais rien à désirer. Un bonheur total, sans mélange. Ah ! je la prenais, ma vengeance.

Les mois ont coulé. Mais, de croiser Éric dans sa chaise, ça ne me suffisait plus. D'ailleurs, il recommençait à rire, celui-là. Alors, il n'a fallu qu'un petit incident, et j'ai recommencé...

Marie-Jeanne, ma plus jeune belle-sœur : toute rondeurs, blondeur, douceur, et qui affectait envers moi une pitié gluante – ce que je déteste le plus. Elle tricotait dans le petit salon. À ses pieds, son fils, le petit Jean-Charles, jouait avec Finette, la chatte des métayers. Un si ravissant petit garçon ! Tout rose et potelé, avec des yeux de faïence bleue. Cinq ans.

Je hais les enfants, bien plus encore que les adultes. Ils ont toujours envers moi un recul qui vient du fond de l'être et qui me rejette à jamais de l'autre côté de la barrière : avec les monstres, pas avec les humains.

Je suis entrée dans le petit salon juste pour entendre Finette miauler avec indignation. Le doux petit Jean-Charles lui tirait vigoureusement les poils.

J'aime bien Finette, c'est mon amie. Pour elle, il importe peu que je sois bossue, tordue, laide à effrayer. Elle vient dans ma chambre, parfois, quand elle le veut bien, telle une princesse qui rend visite à sa sujette, daigne se laisser caresser et ronronne comme un petit moteur dans ses bons jours, mais ne supporte pas la contrainte. Elle

accepte la soucoupe de lait que je lui garde, mais sait fort bien se faire ouvrir la porte lorsqu'elle est rangée de ma compagnie. Je la laisse entièrement libre, et nous nous entendons parfaitement.

Finette miaulait plus fort. Marie-Jeanne laissait faire son ange, bien sûr. Qu'il s'amuse, ce petit !

J'ai arraché Finette des mains de l'enfant, et il s'est mis à pleurnicher.

Marie-Jeanne a levé la tête :

— Vraiment, Henrietta, ne peux-tu laisser jouer cet enfant sans le faire pleurer ? Tu as bien mauvais caractère, ma pauvre !

Mauvais caractère ! N'est-ce pas ? Attends un peu, ma belle, que je m'occupe de toi et de ton cher petit !

Je suis sortie, et j'ai patienté. Pas trop longtemps ! Le petit Jean-Charles a quitté l'aile maternelle pour venir jouer dans la cour. À cet âge, ça ne supporte pas d'être enfermé longtemps. Et un enfant est toujours attiré par les sottises à faire, comme de grimper sur la grille de l'entrée, par exemple.

Petit à petit, maladroitement, le gamin s'est hissé jusqu'aux grandes piques du sommet. Et Marie-Jeanne, la sotte, qui oubliait de le surveiller !...

Alors, dans mon esprit, j'ai poussé très fort. Et voilà le petit Jean-Charles embroché comme un poulet sur le fer de lance de la grille ! Avec du sang partout, qui brillait dans le soleil. Il avait poussé un cri, tout de suite éteint.

Marie-Jeanne a surgi comme une furie, et elle a vu. Alors, elle s'est mise à hurler, à hurler ; un cri interminable qui montait dans l'air calme, avec une amplitude croissante, qui résonnait, vrillait les oreilles, emplissait le crâne d'un martèlement continu. Un cri dément, qui n'aurait plus de fin, qui continuerait à hurler en Marie-Jeanne bien après qu'on aurait cessé de l'entendre.

Ce bruit me plaisait. Je sentais monter en moi quelque chose de farouche, une joie violente, attisée par tout ce sang répandu, d'un rouge lumineux, et par la clameur sauvage de Marie-Jeanne. Quelque chose que je n'avais jamais connu. J'aurais voulu pouvoir immobiliser ces minutes étincelantes.

Après, il y a eu l'enterrement. Une atmosphère noire, pleine de larmes et de deuil. Mon frère Paul avait-il l'air assez hébété, entre son fils mort et sa femme folle à lier ! Car elle était tout à fait démente, la ronde et douce Marie-Jeanne. Et des exclamations : « Quelle chose terrible... » « Un si beau petit garçon ! » « Pauvre Paul... » « Pauvre, pauvre Marie-Jeanne !... » « Un accident tout à fait inexplicable ! »

Inexplicable. Oh, oui ! Les imbéciles ! Mais comment auraient-ils pu se douter ? Marie-Jeanne était bien incapable de raconter la scène ayant précédé l'accident. Et d'ailleurs, aurait-on seulement fait le rapprochement ?

Moi, j'écoutais, je regardais, je nageais dans une béatitude soigneusement dissimulée. Je me sentais pleine de force, seule à connaître le secret.

Il a fallu le troisième accident pour qu'ils commencent à se douter de quelque chose. C'était pourtant la seule fois où j'avais agi sans provocation aucune. Comme ça ; pour le plaisir ! À cause de l'occasion propice, parce que j'avais été incapable de résister au désir subit de faire tomber Isabelle dans le vivier, qu'on avait cessé d'utiliser depuis longtemps. Tout envasé, envahi et débordant de plantes aquatiques, il avait grand besoin d'être dragué. Pas moyen de nager là-dedans, bien sûr. Et cette stupide Isabelle qui regardait jouer les perches-soleil dans une fente d'eau claire. Impossible, vraiment, de ne pas désirer qu'elle glisse sur les vieilles dalles gluantes de mousse !

Elle avait été tout de suite ligotée par les herbes. J'ai vu des yeux fous, une tête noyée de lentilles d'eau. Elle s'est beaucoup débattue, avec des masses d'éclaboussures, comme un gros poisson accroché à la ligne.

Je n'aimais pas du tout Isabelle, la plus jolie fille de la famille – du moins, ils le disaient.

Peut-être que j'aurais pu être belle aussi, peut-être que...

Mais ils ont cru que je l'avais poussée, parce qu'ils m'avaient vue seule avec elle près du vivier. Je l'avais poussée, oui, mais pas avec mes mains, pas comme ils l'entendaient.

Ils auraient pu me livrer lorsqu'on est venu pour l'enquête, mais ils ont dit : « Un accident... »

Je fais partie de la famille, malgré tout ; et, pour ceux du dehors, la famille doit être sans tache. Pas de scandale ! Jamais !

Puis, ils ont commencé à réfléchir, à penser aux autres accidents. Au début, ils disaient : « Mais non, ce n'est pas possible ! Comment aurait-elle pu ? » Mais ils commençaient à le croire, et ils avaient peur. Peur de moi, peur d'Henrietta ! Quel triomphe ! Et comme je riais de leur voir des yeux affolés de bêtes prises au piège...

Maintenant, la peur les a submergés. Ils s'écartent de moi, ils me fuient. Lorsque j'entre dans une pièce, ils se taisent, figés, et me regardent avec des yeux vernis de crainte. Ils restent groupés, s'écartent peu les uns des autres, tas de moutons tremblants qui ont senti le loup. Les enfants ne jouent plus. Il n'y a plus personne à rire, sauf moi.

L'autre jour, j'ai croisé Andrée seule dans le couloir. Elle a porté une main à sa bouche, sur un cri étouffé, puis elle a tourné les talons et s'est mise à courir. C'était trop drôle !

me à tourner les talons et s'est mise à courir. C'était trop drôle !

Moi, je joue avec leur terreur. Je guette. Attention ! Peut-être que je vais frapper, et peut-être pas. Peut-être toi ou peut-être un autre. Je suis le chat dans un nid de souris. Je n'ai jamais été aussi gaie.

Il y a déjà longtemps que ça dure. Trop longtemps, je crois. Il va falloir que je change mes plans. Il me semble qu'ils sont moins apeurés, qu'ils relèvent un peu la tête. S'ils commencent à oublier leurs craintes, s'ils décident d'essayer de se défendre, ils pourraient devenir dangereux. Et alors, ils parviendraient peut-être à se débarrasser de moi...

Je les ai surpris deux ou trois fois à chuchoter avec des mines de conspirateurs, mais je n'ai rien pu entendre. Faut-il qu'ils soient stupides pour croire que je vais leur laisser le temps d'agir ! Je frapperai la première. Ce soir. Je vais me débarrasser deux, d'un seul coup. Tous à la fois ! Je les ai assez vus. Ils me fatiguent. Ce n'est même plus très drôle, depuis qu'ils sont moins terrifiés par mon pouvoir de « sorcière »...

Je suis dans ma chambre, et j'attends que la nuit soit très avancée, j'attends qu'ils dorment profondément. Et je vais faire jaillir les flammes des quatre coins de la maison. Je crois que je vais aimer ça. Un bel incendie pour moi toute seule !

Il faut que je pense à laisser libre l'escalier, pour pouvoir sortir. Je serai dehors, dans le noir, à regarder le feu éclabousser la nuit ; à les regarder griller tout vifs, comme des rats dans leur tanière. Ils ne sortiront pas : j'y veillerai ! Même s'ils se rendaient compte, même s'ils se réveillaient, je ferais surgir les flammes devant les issues, et ils seraient rejetés vers l'intérieur.

C'est fait ! Dans chaque pièce du rez-de-chaussée, des petites langues rouges commencent à lécher les meubles et les tentures. Il est temps que je sorte.

Mais, que se passe-t-il ? Ma porte est bloquée. Je ne peux pas l'ouvrir. Qu'est-ce qu'il y a ? La serrure... Oh, les monstres, les bêtes fauves ! Ils m'ont enfermée...

Mais le feu ! Il faut que je sorte ; il le faut. Pourquoi ne puis-je rien contre cette porte maudite, moi qui peux tout ? Ma haine ne peut-elle pas m'aider à ouvrir cette porte ? Je dois, je veux sortir !

— Au secours ! Au feu ! Ouvrez-moi ! Laissez-moi sortir ! Laissez-moi sortir ! Ouvrez ! Au secours ! Au secours !...

Dans sa chambre, Henrietta court misérablement en rond, heurte aux murs son corps de cauchemar, martèle la porte de ses poings et appelle, appelle, appelle... Dans la nuit, la famille, réveillée par ses cris, agglomérée en tas tremblant, regarde les flammes escalader et détruire la demeure, anéantir la peur, et la haine. Brûler la sorcière.

# Si belles et si froides

## 1

Il entendait son sang lui marteler les tempes. *Baoum, baoum*, chantait son sang dans ses veines, *baoum, baoum*. Il avait trop attendu, il le savait bien, beaucoup trop attendu. Maintenant, il commençait à être tard. Elles avaient peur, quand il était tard, surtout depuis que les journaux faisaient ce ridicule tapage. Et les flics allaient se mettre à grouiller dans tous les coins. Ce serait bougrement difficile d'en trouver une.

Ç'aurait été tellement simple, un peu plus tôt, quand il y avait encore toutes ces lumières, ces cafés éclairés, ces gens déambulant dans les rues. D'habitude, il n'y avait aucune difficulté. Il leur plaisait bien, elles ne se méfiaient pas. Un beau garçon, bien habillé, avec une belle voiture. Elles avaient tout de suite envie de faire un tour dans cette voiture. Aussi simple que cela. Ou bien il s'asseyait à la terrasse d'un café, proposait de prendre un verre. Il avait un si joli sourire, sympathique, de belles dents. Il paraissait correct et bien élevé. Il n'y avait pas de raison pour qu'elles n'acceptent pas, après avoir fait quelques manières, pour la forme. Elles étaient tellement stupides !

Ça l'agaçait, cette première partie du travail, leur parler, être aimable. Elles racontaient de telles âneries ! Il n'avait pas envie de les entendre. Il n'avait pas envie de les avoir à côté de lui, chaudes, vivantes, remuantes, jacassant sans arrêt. Il voulait les avoir chez lui, comme les autres, belles, froides, et silencieuses. Ça, c'était le bonheur, le paradis retrouvé.

Il commençait à en avoir une belle collection, une dizaine peut-être, mais il lui en fallait toujours une autre. Une nouvelle à ajouter. Les préparer d'abord, le travail bien fait, calmement. Et puis après, les avoir couchées, là, dans leurs longues robes blanches. Si belles, si belles et si froides. Il pouvait rester là des heures, à les regarder. De temps en temps, il allongeait la main, et il les touchait, timidement. Et toujours c'était le même choc merveilleux, la même sensation profonde. Ce froid glacé qui le pénétrait, l'envahissait, le faisait trembler tout entier. Comme la première fois, exactement comme la première fois.

Quand on pense combien il avait été bête, au début, quand son père voulait lui faire apprendre le métier. Il en avait peur, mais oui, peur ! Il ne voulait pas les approcher. Peut-on imaginer ! Quelle stupidité ! Et cette odeur ! Maintenant elle le remplissait de délices.

Il se souvenait encore des scènes qu'il faisait à l'époque, quand son père voulait l'emmenner. Il pleurait, criait, suppliait. Il ne voulait pas. Ah, son père avait eu bien du mal.

Il se revoyait encore, petite bête crispée, terrorisée, quand son père l'avait poussé dans la pièce, criant qu'il ne sortirait pas avant d'être calmé, avant d'avoir compris que c'était là le métier qu'il apprendrait, qu'il ferait toute sa vie, et qu'il fallait qu'il s'habitue.

Il était resté là, il avait entendu la clé tourner dans la serrure, tellement affolé qu'il n'avait même plus la force de pleurer. Et puis il l'avait vue. Et il avait compris qu'il n'avait pas besoin d'avoir peur, elle ne pouvait pas lui faire de mal, et elle était si belle ! Il s'était calmé, progressivement. Puis il s'était rapproché, peu à peu. Elle le fascinait. Il avait fini par tirer une chaise, pour s'asseoir près d'elle, pour la contempler tout à son aise. Elle était noyée dans les fleurs, couchée dans sa longue robe blanche. Et ce beau visage blanc, comme taillé dans le marbre, avec un flot de cheveux noirs coulant le long des joues !

C'est alors qu'il avait eu envie de la toucher, une envie irrésistible. Sentir contre ses doigts le contact de cette peau lisse, couleur de camélia. Il avait avancé la main, doucement, doucement. Et c'était arrivé ! Ce froid qui le gagnait, le paralysait. Une sensation qu'il avait voulu retrouver par la suite, toujours.

Il avait appris le métier, et avec quel plaisir ! Son père n'en revenait pas. Comment aurait-il pu comprendre ? Quand le vieil homme était mort, le bon renom de la firme s'était maintenu. Qui mieux que lui aurait pu travailler, veiller à tout avec tant d'amour ? Ses employés marchaient droit. Le patron était capable de relever la plus petite

faute, la plus petite erreur. Ils le craignaient un peu.

Il avait été heureux pendant longtemps, avant de se rendre compte d'une chose. On les lui enlevait ! Elles ne lui appartenaient pas ! Il les préparait avec soin, avec minutie, et lorsqu'elles étaient prêtes, on les lui enlevait. Et il ne pouvait presque jamais être tranquille avec elles. Il y avait toujours des tas de gens à traîner dans la pièce, des gens qui pleurnichaient la plupart du temps. Comment pouvait-on pleurer, quand elles étaient si jolies ? Il ne pouvait pas supporter tous ces gens autour d'elles. Et il pouvait encore moins supporter qu'on les lui prenne. Voyons ! Elles étaient à lui ! Comment pouvait-il admettre qu'on les emporte ?

Il avait failli devenir malade, avant d'avoir l'idée. Mais après, tout avait très bien marché. Il avait acheté la maison, bien isolée, et il l'avait fait aménager. Personne ne s'était étonné. Après tout, c'était son droit de vouloir faire construire une annexe. Et comme les gens n'aimaient pas son métier, les imbéciles, on le laissait bien tranquille. Il avait la paix. Il pouvait faire tout ce qui lui plaisait. Personne ne venait jamais rôder autour de chez lui. Et c'était tant mieux, car il arrivait qu'elles se mettent à crier, quand elles se rendaient compte. Ça l'énervait toujours, quand elles commençaient à hurler. Les pauvres idiots ! Il ne voulait pas leur faire de mal, pas vraiment. Elles auraient dû essayer de comprendre. Elles étaient tellement mieux après. Blanches comme la cire, et si froides !

Il s'énervait de plus en plus. Son sang cognait. Il devait absolument en trouver une ce soir. Une nouvelle. Et les rues étaient maintenant tout à fait désertes. Il poussait sa voiture dans les voies étroites et solitaires, cherchant une passante attardée. De temps en temps, il croisait une voiture de police, et durant une seconde, la peur le figeait. Puis il reprenait son assurance. Il n'avait absolument rien à craindre. Personne ne pouvait le soupçonner. Son sang se remettait à chanter. *Baoum... Baoum...* Il cherchait. Il lui en fallait absolument une, et une qui soit jolie. C'est pour ça qu'il avait attendu jusqu'à maintenant. Il n'arrivait pas à en trouver une qui soit vraiment belle. Et qu'elle soit belle, ça, c'était vraiment indispensable !

## 2

Elle s'était trop attardée. Elle le savait. *Attardée, attardée*, chantaient ses pas sur l'asphalte. *Attardée, attardée*, cliquetaient les talons pointus. Elle avait peur. Toutes ces histoires de filles disparues ! Et les rues étaient si désertes ! Elle se dépêchait. Elle voulait rentrer, atteindre la sécurité, le havre. Fermer la porte sur les rues noires, trouées de maigres lumières. La faible lueur des réverbères faisait sortir de l'ombre, par à-coups, un casque de cheveux noirs, un profil au petit nez droit et une peau claire et satinée. Son ombre s'allongeait devant elle, solitaire et bizarrement étirée. Elle marchait plus vite. Ses yeux épiaient, apeurés, le trou noir des encoignures de porches. Elle haletait un peu. Encore dix rues, encore huit rues, et elle serait presque arrivée, presque sauvée.

Elle sursauta parce qu'un bruit de roues arrivait derrière elle, reconnut une voiture de police, et faillit les arrêter pour leur demander de la reconduire. Elle renonça. Voyons, on ne dérangeait pas les agents comme ça, pour rien. C'était sot d'avoir pareillement peur. La voiture de police disparut, et elle se sentit encore plus solitaire qu'avant. Ses talons sonnaient clairs dans la rue silencieuse.

Et puis, là-bas, loin derrière elle, un bruit de pas. Elle se gourmanda, accusa son imagination, écouta, tendue.

Les pas se précisaient. Rapides, pressés, lourds. Elle se retourna brusquement, affolée, et vit tout au fond de la rue une silhouette noire, indistincte, dont le bras levé s'agitait vers elle en un signe vague. La peur la submergea, marée montante qui lui laissa la bouche sèche et les jambes tremblantes. Elle vit autour d'elle la rue hostile et vide, et cette silhouette, au loin, qui gesticulait, grandissant peu à peu. Elle cria, petit cri bref d'enfant terrorisé, et se mit à courir.

Elle haletait, gémissant comme un petit chien perdu, trébuchant sur les pavés inégaux. Derrière elle les pas sonnaient plus fort. On courait aussi. Des pas lourds, des pas d'homme qui résonnaient dans la rue vide, l'affolant totalement, la rendant incapable d'autre chose que courir, la bouche ouverte et cherchant son souffle, sans songer à appeler à l'aide.

Et, brusquement, le salut ! Une voiture, une voiture qui arrivait, roulant lentement dans la rue étroite.

Elle eut un petit sanglot de joie, et, agitant les bras, se rua sur la chaussée, épinglée comme un insecte dans la lumière crue des phares. La voiture, la bienheureuse voiture s'arrêtait. Elle vit venir vers elle le conducteur, beau visage souriant aux dents très blanches, et balbutia, tentant vainement de reprendre haleine :

— Quelqu'un... Quelqu'un, derrière moi... Oh, aidez-moi, je vous en prie...

— Bien sûr, dit une voix aimable et apaisante, bien sûr.

— Mon vieux, dit l'agent 5436 à son collègue l'agent 4312, on a enfin pincé ce salaud !

— Quel salaud ? dit 4312. Celui qui barbotait les filles ?

— Ouais mon pote ! Et tu n'imagines pas ce qu'il en faisait. On ne peut pas croire ! Des mecs comme ça, moi je dis qu'on devrait les zigouiller tout de suite. Mais tu vas voir que ce cochon-là va s'en tirer. Je connais ça ! Va se ramener tout un tas de zigotos pour raconter comme quoi le gars il est pas responsable, et tout et tout. Et on va te l'embarquer au frais dans un petit coin peinard. Si c'est pas malheureux ! À quoi ça sert, tu veux me dire, d'essayer de guérir un miroton pareil ? Je t'en donnerais, moi, des maladies mentales !

— C'était un dingue ? demanda 4312, intéressé.

— Un dingue ! Pire que ça mon pauv'vieux. Complètement siphonné, tu veux dire ! Toutes ces pauvres petites mômes, allongées dans une pièce, avec des robes blanches et des fleurs ! Z'en étaient malades, les gars qui l'ont coincé. Z'en sont pas encore revenus. On peut pas se figurer des trucs pareils !

— Ben raconte, nom de Dieu ! fit 4312, tu me fais languir avec tes histoires. Qu'est-ce que c'était, ces robes blanches, et comment qu'ils l'ont coincé ?

— Ça mon pote, tu vas en être baba ! Un coup de pot comme on n'en voit pas souvent. Y z'auraient peut-être jamais mis la main dessus sans ça. Comment soupçonner un bidule de ce genre ? Les gars croyaient que ces disparitions, c'était une histoire de traite des blanches. Rien que des filles jeunes et jolies, ça donnait à penser. Traite des blanches ! Ouais ! Tu parles !

— Alors, t'accouches, bon sang, fit 4312, énervé et avide de détails. C'que t'as la langue bien pendue ! T'aurais dû te mettre camelot, t'aurais sûrement fait une belle carrière !

— Bon bon, ça va, fit 5436, un peu vexé, mais bon enfant. Ben voilà. Figure-toi un mec qui rentre se coucher sur les une heure du matin. Pas un chat dans les rues, et le gars pressé parce que bobonne va lui en chanter une petite si y se grouille pas pour radiner. Et voilà qu'il voit devant lui une petite môme du quartier, qu'il connaît vaguement parce qu'elle habite à deux pas de chez lui. Cette petite mouquère, elle se dépêche, et le gars pige bien qu'elle doit avoir la trouille, parce qu'il est tard et qu'on parle tellement de filles disparues dans la ville. Alors mon bonhomme se dit qu'il va faire sa bonne action quotidienne, et raccompagner la môme chez elle saine et sauve. Tu me suis ? Il presse le pas pour la rattraper, la gosse se retourne, il lui fait signe, mais elle se met à courir. Le mec se rend pas compte que c'est peut-être lui qui lui fait peur, et il cavale derrière elle. Bon. Puis voilà qu'une bagnole se radine, la môme fonce dessus, et la tire s'arrête. Le gars se dit que ça doit être un jules à la gosse, et il s'arrête aussi. Et c'est là que le cirque commence.

Il voit de loin la mouquère parlementer avec le type, puis l'affaire qui se gâte, la môme qui veut se débîner, et qui reçoit un joli petit gnon qui l'endort pour le compte. Le gars se dit que c'est tout de même bizarre, et que même si c'est son jules, y a pas de raison pour qu'il lui colle une pêche, alors il se rapproche. Juste pour voir le miroton embarquer la môme qu'est dans les pommes et filer comme un dard. Le type, ça lui paraît tellement drôle qu'il a l'idée de relever le numéro de la bagnole, et puis d'aller faire un tour à la brigade pour raconter sa petite histoire.

— Ouais, fit 4312, haletant, et après ?

— Ben, l'inspecteur qu'entend le mec, y se dit que c'est peut-être son jour de veine, et qu'y va sûrement avoir de l'avancement s'il est bien tombé, comme il l'espère, sur la fameuse histoire de traite des blanches. Ça fait qu'il se renseigne, et qu'il apprend que la tire elle appartient à un zigue qu'a une entreprise de pompes funèbres. Ça, ça le refroidit un peu, parce qu'y suppose que c'est pas le genre de mec qui convient. Seulement, il apprend aussi que le type s'est installé depuis que'que temps dans une baraque isolée en pleine cambrousse, et que c'était juste à l'époque des premières disparitions. Alors il pense que dans le fond, n'importe quel commerce peut toujours camoufler un racket, et il fonce avec une équipe chez les gars.

— Ça alors ! fit 4312. La suite...

— Ben mon vieux, y sont arrivés juste à temps pour sauver la peau de la petite môme. Celle-là, elle peut dire qu'elle revient de loin ! Y avait pas plus de traite des blanches que chez un évêque, mais c'était tout de même bien le gars qui barbotait les gonzesses. Et pour quoi en faire ? Je te le donne en mille ! Il était dans les pompes funèbres, le mec, hein ? Eh ben, il les zigouillait, et il les embaumait. Y en avait au moins dix, toutes celles qu'avaient disparu. Dans une grande pièce genre morgue, avec toutes des longues robes blanches, des fleurs partout, et aussi mortes

qu'un bout de viande congelée ! Dix, couchées là, toutes belles et toutes froides ! Le gars, son job, ça lui suffisait plus, y faisait ça pour son plaisir ! L'inspecteur qu'a dégotté ce truc-là, y va peut-être avoir de l'avancement, mais pour le moment, il en est tout retourné. Non mais, tu te rends compte ! Dix belles mômes qu'il avait mignardées et attifées, et qu'il gardait là pour se distraire, toutes mortes ! Et la onzième, qu'il avait ramassée, et qu'il se préparait à envoyer rejoindre les autres. L'aurait pu continuer comme ça jusqu'au Jugement dernier.

— Mince alors, fit 4312, j'en reviens pas ! Comment ça peut exister, des trucs pareils ? Qu'est-ce qui peut bien leur passer par la tête, à ces cinglés ? Mais nom de Dieu ! qu'est-ce qu'y peuvent bien avoir dans le ciboulot ?

— Ça mon vieux, fit 5436, j'en sais rien. Allez viens, je te paie un pot. Ça m'a donné soif, toute cette histoire.

La porte d'un bistrot, accueillant, chaud, plein de vie et de lumière, se referma sur eux.



## Rue du Loup-Pendu

Alors que je me préparais pour un déménagement plus tellement lointain, je pensais encore habiter cette rue dont le nom me ravissait. Les fantaisies d'un architecte passionné de lumière font que mes fenêtres regardent un méchant terrain vague, pompeusement baptisé square, qui porte le nom d'un savant atomiste. Je n'ai rien contre ce dernier, mais la rue du Loup-Pendu parlait mieux à mon cœur. Elle évoquait pour moi le temps où, sur ces lieux aujourd'hui plantés de laides bâtisses de béton, régnait la forêt épaisse, hantée par les seigneurs aux oreilles pointues.

Mon village de banlieue, gardien des sortilèges en sa partie ancienne, abonde en vieux lieux-dits. Las ! Une municipalité peu soucieuse des charmes du passé débaptise à tour de bras. L'allée des Chênes a perdu ses arbres et son nom. La rue de l'Écoute-S'il-Pleut n'existe plus que sur une plaque rongée de rouille qui disparaîtra bientôt. Et pourtant ! Dans cette voie étroite qui coupe deux très beaux parcs, l'un public et l'autre privé, l'imagination parle. Une rafale de vent mouillé passe, et la pluie fait des ronds sur l'eau brune d'un étang tapissé de feuilles mortes. Je connais aussi une place ronde, ancienne cour de château, dont le vieux banc de pierre moussue est grand conteur d'histoires pour qui sait écouter.

Je pris possession de mes nouveaux pénates comme l'hiver s'installait dans sa bauge mouillée. La rue du Loup-Pendu était alors un méchant chemin campagnard, boueux, creusé d'ornières, et totalement dépourvu d'éclairage. Le brouillard y jouait à sa fantaisie. Un peu de clarté nous venait des fenêtres de quelques immeubles, faisant surgir de l'ombre les bras de sorcières des arbres morts. Impossible de ne pas songer aux vieux temps de froidure. Le feu mâche son bois dans l'âtre. Le vent secoue le lourd vantail et rabat dans la pièce une écharpe de fumée. De vieux visages recuits, découpés par la flamme, se penchent sur la table. La soupe fume dans les écuelles de bois. Dehors, un loup aux yeux de faim gratte à la porte de l'étable. On entend pleurer un enfant. Le loup gémit entre ses crocs qui rongent le vent. Quel crime oublié as-tu commis, loup qui fut condamné à un supplice d'homme ?

La rue du Loup-Pendu me devint familière, et l'habitude émoussa mes rêveries. Le gel apparut, mordant le sol. Un peu de neige pétrifiée par le froid collait à la terre. Je rentrais un soir chez moi, pressée, mains dans les poches et le nez enfoui dans le col relevé de mon manteau, quand je fus surprise par un bruit insolite. Un cliquetis bizarre, léger, sonnait à peine sur la neige durcie. Je me retournai plusieurs fois, sans rien découvrir. Il était malaisé de voir à plus de quelques mètres dans cette rue mangée de brume. Je repartis, haussant les épaules. Le vent, peut-être, traînant une brindille de bois mort ?

Par la suite, je devais entendre très souvent ce petit bruit curieux. Il se manifestait dès la nuit, accompagnant mes passages dans la rue du Loup-Pendu. J'en étais intriguée, agacée. De longues recherches qui me laissaient transie, les yeux pleurant, les doigts gourds, ne purent me faire découvrir l'origine de ce grattement.

Vers janvier, le froid s'intensifia, et je vis le chien pour la première fois. Une grande bête grise et maigre aux oreilles aiguës. Son poil brillait, comme lustré d'humidité. Brusquement surgi de l'ombre, à ma droite, il me fixait de ses yeux pleins de misère. Je crus à quelque animal perdu et tendis la main vers le museau gris. Il recula, et ses babines retroussées découvrirent de longs crocs jaunâtres. Quelques secondes plus tard, il avait disparu.

Je le revis plusieurs fois. Les soirs de grand froid, lorsque la brume était plus épaisse que de coutume, il apparaissait soudain, comme né du brouillard. Il trottait sur mes talons, à quelque distance, et ses ongles grattant le sol gelé produisaient ce bruit qui m'avait tant intriguée. J'étais pleine de pitié pour cette bête à la fois attirée et terrorisée par les hommes. Je tentai l'offrande d'un morceau de pain qui fut flairé et dédaigné. Un geste brusque de ma part, une tentative d'approche provoquaient un grondement bas, un recul du corps gris qui se ramassait. Je l'entendis se plaindre un soir, museau pointé. Son long hurlement monotone chantait l'hiver et la faim.

Fin janvier, un enfant qui revenait de l'école se jeta hoquetant, pleurant, suffoqué, dans les bras de sa mère. Les sanglots et cris apaisés, nous eûmes l'explication du drame. Alors qu'il traversait la rue du Loup-Pendu, un grand chien gris l'avait attaqué. Saisi par un pan de son manteau, l'enfant, fou de peur, n'avait pu fuir qu'en l'abandonnant aux crocs de la bête. Le vêtement fut retrouvé sous un buisson, troué, mâché, luisant de bave.

Mon village entra en révolution. Les mères couvaient leur progéniture, ramenant les gamins de l'école en troupe

serrée et bien encadrée. Les gendarmes patrouillèrent, soufflant leur haleine dans la nuit froide, sans jamais découvrir l'auteur du crime impardonnable. Je revis deux fois le grand chien gris, et me gardai bien de le trahir. Une secrète complicité nous liait.

Un mois passa sans nouvel incident, et une équipe d'ouvriers prit possession de la rue du Loup-Pendu. Un fracas de fin du monde assassina le silence. La troupe s'affairait, creusant, goudronnant, asphaltant, érigeant toute une série de modernes lampadaires. Les habitants applaudirent bruyamment ce triomphe de la civilisation. La ville monstre avançait jusqu'à nous, digérant une nouvelle proie.

La rue du Loup-Pendu a perdu son mystère. Dompté, apprivoisé, le vieux chemin sauvage ne garde que le charme d'un nom du temps jadis. Je n'ai jamais revu le grand chien aux yeux hallucinés, parti sans doute au-delà des limites d'une campagne qui recule sans cesse.

Domage.

Car j'aimais le fantôme gris du loup supplicié.

# ANNEXES

# La Voix au téléphone, qui me parlait du futur

*Par Serge Brussolo*

Un éditeur m'a dit un jour : « Pourquoi écrire des préfaces ? Personne ne les lit, quant aux postfaces, n'en parlons pas. » Ces lignes s'adressent moins au lecteur – qui a probablement déjà refermé ce volume – qu'à Julia Verlanger, en manière d'affectueux coup de chapeau.

La voix de Julia reste pour moi indissociable du début des années 1980 ; années d'angoisse et de menace nucléaire, de bruit de bottes aux confins des territoires. L'intervention de l'URSS en Afghanistan avait installé dans les esprits la certitude que nous vivions un avant-guerre atomique. D'un seul coup, les auteurs de science-fiction, hébétés, prenaient conscience que les horreurs qu'ils se plaisaient à prophétiser depuis des décennies étaient sur le point de se concrétiser. Un vent de panique soufflait sur les collections dont le fonds de commerce consistait en l'annonce d'apocalypses futures. *On ne rigolait plus*. J'ai un souvenir très net de la bobine de nos chers écrivains de SF, hagards. Mazette ! voilà que tout était sur le point de péter ! Et on n'avait même pas encore eu le temps de devenir célèbre ! C'était pas de bol. Je les rassurais en faisant valoir que peut-être, à titre posthume, une fois le dernier champignon atomique évaporé...

En relisant le début des *Ratés*, j'ai retrouvé le climat de ces années où tout commençait à foutre le camp. Menaces de guerre, chômage, SIDA... Julia, qui avait été jeune à l'époque des Trente Glorieuses, y lisait les signes récurrents d'une nouvelle montée des périls.

J'ai toujours sa voix dans l'oreille. Elle me téléphonait longuement, au cours de l'après-midi. Je décrochais, elle disait : « C'est Julia... » S'ensuivaient alors des conversations qui pouvaient durer deux ou trois heures. Elle était triste, inquiète. Elle avait été adolescente durant la Seconde Guerre mondiale. La bombe à neutrons, les SS 20, les missiles Pershing, lui remettaient en mémoire de funestes souvenirs. Au téléphone, elle abandonnait le masque trop jovial qu'elle affichait en société ; elle laissait voir ses blessures. D'un seul coup elle laissait au vestiaire ce déguisement bien connu de grande gueule rigolarde auquel on l'a trop souvent réduite.

Elle se relevait d'un gros pépin de santé ayant nécessité une opération au cerveau qui lui avait laissé des séquelles physiques. Elle s'en désespérait. Jusqu'alors grande dévoreuse de romans, elle ne pouvait plus lire qu'une demi-heure par jour si elle ne voulait pas être la proie de migraines insoutenables. Même chose en ce qui concernait l'écriture, elle ne parvenait plus à se concentrer suffisamment pour rédiger un roman. « Je peux encore faire des petites choses... des nouvelles. Mais le reste, non... ça m'épuise. »

Elle me disait des choses tristes : « J'ai été jolie autrefois, maintenant je ne suis plus qu'une vieille femme. Tu ne peux pas te rendre compte, toi tu es jeune. »

Elle disait encore qu'elle allait bientôt mourir et qu'elle me plaignait d'avoir à affronter le futur atroce qui se préparait.

J'étais alors un débutant. Naïf, j'avais espéré que les éditeurs m'initieraient aux arcanes du monde littéraire. Il n'en avait rien été. Chacun pour soi, c'était la règle. Julia, elle, entreprit de me mettre en garde. « Quand ils ont pressé le citron, ils te jettent à la poubelle », me répétait-elle. Elle contribua à m'ouvrir les yeux. Elle me fit voir le côté sombre de l'édition, à un âge où l'on a fâcheusement tendance à s'éblouir du sourire préfabriqué des directeurs de collection et de leurs compliments passe-partout. Autour de moi les idoles rapetissèrent à vue d'œil, ce fut salutaire. Grâce à elle, le benêt sentit des crocs lui pousser. C'était décidé, il ne se laisserait pas manger tout cru.

Rassurez-vous, je ne ferai pas ici d'analyses littéraires, je ne suis plus assez jeune et pas encore assez vieux pour croire encore qu'on peut intéresser quelqu'un avec des cuistreries de thésard.

Mais revenons au début, quand et pourquoi avais-je commencé à lire du Gilles Thomas (puisque c'était alors le

nouveau pseudonyme adopté par Julia dans ses publications au Fleuve Noir) ?

Par hasard, en fait. Je me trouvais dans une situation très proche de celle de Julien Méry, le héros des *Ratés*. Je survivais en équilibre sur un fil, et j'avais même envisagé, un temps, comme Julien, de devenir cobaye volontaire pour des essais de médicaments n'ayant pas encore reçu l'autorisation d'être commercialisés. (Eh oui, cela existe ! Récemment des publicités de ce genre fleurissaient encore dans le métro parisien.) Un copain m'avait refilé une adresse, c'était assez bien payé, mais j'hésitais. N'ayant plus rien à lire, j'écumais les bacs de bouquins en solde de la librairie Gibert, au Quartier latin. C'est ainsi que je mis la main sur les *Ratés*. Les similitudes entre ma vie d'alors et celle du héros me frappèrent, et dès lors, je me mis à chercher systématiquement les autres romans de Julia. Ce n'était pas facile car on ne rééditait plus ses anciens titres. Et cela la désolait. Elle avait l'impression qu'un pan entier de sa vie allait s'effacer. L'éditeur faisait dans l'éphémère. « Un clou chasse l'autre » me déclara-t-il plus tard.

Ce que j'aimais dans les romans de Gilles Thomas ? Une petite musique qui me rappelait *Les Yeux sans visage* de Georges Franju. Et encore des films d'anticipation comme *Planète interdite*, *La Mouche* (le premier !), *La Machine à explorer le temps...* sans oublier le fabuleux *These are the damned* de Joseph Losey[1], qui traite un thème analogue à celui des *Ratés*.

Il y avait dans ses textes un aspect Douanier Rousseau qui me ravissait. Cela commençait comme un bouquin de la Bibliothèque Verte, avant de tourner au cauchemar. C'était d'une perversité exquise. Enid Blyton sous acide. Elle n'appartenait pas à cette meute d'auteurs de SF qui, à force de vouloir « faire sérieux », n'aboutit qu'à mettre en fuite le lecteur. Travers qui se généralisa bientôt et aboutit à la dégringolade de collections prestigieuses... mais que personne n'achetait !

Julia, elle, pratiquait le *sense of wonder*, elle privilégiait le rêve et l'émotion immédiate. J'ai souvent vu en elle une sorte de Pierre Véry de la science-fiction. Ce qui, chez moi, est un compliment. Elle apportait de pleines brassées d'émotion dans un genre qui, la plupart du temps, est à peu près aussi sentimental qu'une équation mathématique. À force de trop s'astiquer les idées, on se dessèche de partout ailleurs, c'est bien connu.

Les littératures masculines, comme le polar, la SF, la Fantasy, m'ont toujours paru imprégnées d'un trop-plein de testostérone, Julia Verlanger, elle, suivait une autre voie, privilégiant les atmosphères, les rapports entre les personnes, l'humour et les relations affectives. Ses histoires mûrissent lentement dans une intimité faussement rassurante qui, bientôt, tourne à l'épouvante.

Je lui disais : « Chez toi, c'est *Le Club des cinq* chez les morts-vivants », ça la faisait rire.

Au cours des dernières années, Julia avait acquis une conscience aiguë du déclin français. Elle sentait que la SF était sur le point de s'engager dans une impasse, de céder aux vertiges de l'abstraction. Elle me disait : « Ils vont droit dans le mur ! » et elle avait raison. Au Fleuve Noir, elle avait joué le jeu avec franchise, en y mettant tout son cœur. Elle ne venait pas seulement là pour mettre du beurre dans les épinards. Julia ne faisait pas dans le bricolage ricanant, genre : « Je vau beaucoup mieux que ça, c'est juste pour payer mes factures. » Elle aimait écrire pour un public populaire, le distraire, le faire rêver. Elle n'avait pas honte d'être lue par un autre lectorat que celui des agrégés de Normale sup ou des intellos parisiens qui prennent facilement racine dans n'importe quel cocktail pourvu que le whisky coule à flot. Elle s'inscrivait dans le courant des grands feuilletonistes de jadis, comme Gustave Le Rouge, qui, à mon sens, domine tous les autres. Elle était loyale avec le lecteur, elle lui disait : « J'ai écrit ce livre pour te faire passer un bon moment, pas plus, pas moins. » *Enjoy it*, comme disent les Anglais. C'est cela que j'admirais chez elle, ce souci de faire plaisir qui allait peu à peu disparaître de la SF.

Car dans les années qui suivirent on se soucia fort peu du lecteur, ce qui comptait, c'était d'être apprécié par les trente « maîtres à penser » du fandom. Les autres ? *Quels autres ?*

Parler de Julia Verlanger, c'est inévitablement faire le bilan de la grande époque de la littérature populaire née au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Le Fleuve Noir, qui jusque-là avait régné de façon impériale sur les rayonnages des supermarchés, entra en agonie. Il avait eu ses maîtres : B.R. Bruss, Maurice Limat, Max-André Rayjean... La collection « Angoisse », hélas éphémère, avait produit de véritables petits chefs-d'œuvre, comme l'effrayant *De mon sarcophage*[2], qui me terrifia lorsque j'avais treize ans. Cette époque dorée touchait à sa fin. Le gros du public découvrait la vidéo et se détournait de la lecture. Toutes les collections de SF prenaient l'eau, même si personne ne voulait encore l'avouer. On vivait en plein déni de réalité.

Encore une fois, en tant que débutant moins que trentenaire, je ne m'en rendais pas compte. Julia, elle, savait de quoi elle parlait. Elle me disait : « C'est fini, c'est foutu. » Elle me citait à l'appui les chiffres de vente astronomiques des années 1950 et 1960 auprès desquels nos best-sellers actuels font figure de tirages confidentiels. Tout virait à l'aigre. Les relations éditeur-auteur devenaient tendues.

Elle me disait : « Ils ont perdu le contact avec le public. Ils n'ont plus que le mot marketing à la bouche. » Hélas, le marketing, comme les formules magiques d'Harry Potter, ça ne fonctionne qu'au cinéma.

le marketing, comme les romans magiques de Harry Potter, ça ne fonctionne guère qu'au cinéma.

Julia était désenchantée. Elle me parlait de ses livres massacrés, parfois réécrits en dépit du bon sens par des correcteurs désinvoltes, des couvertures hideuses, des textes coupés car « trop longs ».

J'allais connaître tout cela, moi aussi, mais je ne le savais pas encore. Elle était mon prophète, ma pythie du téléphone.

À la différence des éditeurs, elle ne pratiquait pas la langue de bois. « Vous n'allez pas rigoler ! me répétait-elle. Heureusement, je ne serai plus là pour le voir. »

Après sa mort, j'ai entendu des gens dont elle détestait les romans se réclamer de son influence, cela l'aurait amusée. Et nullement surprise.

À la fin des années 1970, le Fleuve Noir était pour moi une sorte d'Olympe où trônaient deux dieux. Ou plutôt un dieu et une déesse. G-J Arnaud et Julia Verlanger. Je ne me doutais pas alors que je deviendrais l'éditeur du premier et que la seconde me téléphonerait presque tous les jours. Je me souviendrai toujours de son premier coup de fil, hésitant, presque timide : « Je m'appelle Julia Verlanger, je ne sais pas si vous me connaissez... » Elle était adorable.

Nous nous tenions, elle et moi, et pour des raisons diverses, au seuil d'un monde qui allait finir. Elle pensait à la mort, je pensais à cette guerre qu'on nous annonçait inévitable.

Très vite, cependant, je constatais chez les « critiques » une curieuse obstination à négliger sa présence, mais il est vrai que son CV était maculé d'une tache ineffaçable : elle écrivait au Fleuve Noir ! Même chose chez certains éditeurs lorsque j'émettais l'idée que Julia pourrait peut-être faire incursion dans « leur » collection. Alors le sourcil se levait, incrédule. *Allons, je plaisantais sûrement, non ?*

Julia, elle, ne nourrissait aucune illusion.

Elle me le disait : « Ils ne te pardonneront jamais d'avoir publié au Fleuve. J'en sais quelque chose ! » Elle voyait juste, nous pataugions dans un snobisme intello d'une bêtise crasse qui faisait préférer des choses comme « la SF est de gauche et le fantastique de droite... ».

Mais il y aurait tant à dire sur le sujet que mieux vaut se tenir la bride courte et tirer un trait sur ces temps d'obscurantisme revendiqué.

Je me suis souvent demandé au cours des trente dernières années si, en fait, Julia Verlanger et son grand ami Stefan Wul n'avaient pas trouvé d'emblée le ton adéquat, la recette magique : c'est-à-dire pratiquer une science-fiction naïve dans le style de Georges Méliès. Et si ce n'était pas là, justement, le ton qu'il convenait de prendre ? Autrement dit, est-ce que la SF reste par essence indissociable d'une atmosphère de naïveté propre aux contes pour (grands) enfants. N'est-ce pas ce que le public attend de ce type de narration ? Nous sommes-nous trompés en voulant à toute force faire « grandir » la SF et en voulant lui donner un ton adulte ? En agissant ainsi, ne l'avons-nous pas coupée du public ? J'en veux pour preuve que tous les gros succès du genre, à l'écran, sont des histoires profondément naïves, comme *Star wars* ou les *X-Files*.

Pour conclure, je dirai que la grande force de Julia a été d'assumer à fond cette naïveté, de ne jamais avoir voulu jouer les militants démodés sitôt que publiés, et cela l'a sauvée des méfaits du temps, contrairement à beaucoup de ses collègues. Elle reste aujourd'hui intacte. Elle a su donner à ses textes la densité des contes de jadis, intemporels et compréhensibles par tous, les enfants comme les adultes. Il y a chez elle ce côté « il était une fois » qui fait le charme du *Petit Chaperon rouge*. Elle a su se préserver des débats à court terme, des indignations éphémères, des modes politiques. Elle est au-delà d'une actualité périssable. La preuve en est que ses romans enchantent *tout le monde*, alors que la SF ennuie 99 % des lecteurs non spécialisés. C'est un score dont peu d'auteurs peuvent se vanter. Elle a été une enchantresse, et non une prophétesse de café du commerce. S'appuyant sur cela, avec un peu de chance, et la bonne volonté des éditeurs, Julia, morte trop jeune, pourrait bien devenir éternelle.

# Hommage à Julia Verlanger

*Par Stefan Wul*

Nous en avons parlé Julia nous avons dit  
Tous les décors qu'on imagine  
Sont réels dans l'espace immense on les devine  
En pillant le Cosmos qui nous en fait crédit  
Nos romans les plus fous sont vrais à l'origine  
Notre imagination n'est qu'un simple médium  
Une agile part de nous-mêmes  
Qui s'en va faire un tour dans le continuum  
Pour moissonner de quoi faire intrigue ou poème

Et ces propos étaient presque des prophéties  
Car si l'imaginaire existe quelque part  
Au fond des mille galaxies  
C'est pour là-bas Julia que tu pris le départ  
Loin de nos pesanteurs et de nos asphyxies  
De nos rêves payant tribut au quotidien  
De nos piteux envols englués à la Terre  
Après avoir tranché d'un coup le nœud gordien

Tu planes comme un ange aux ailes de lumière  
Les écrivains ont la vie dure  
Julia  
Et lorsque le destin trop brutal te délia  
Des vœux qui t'attachaient à la littérature  
C'était pour te lancer dans plus haute aventure  
Et pour t'offrir enfin l'extrême volupté  
D'explorer l'univers que tu as... inventé  
Avec ses soleils fous et ses mondes multiples  
Ses héros de légende aux charmes inquiétants  
Ses possibles illimités

Mais ne nous oublie pas Julia dans tes périples  
Reviens de temps en temps  
Reviens vers tes amis pour leur dire à l'oreille  
Que c'est en s'évadant de la chair qu'on s'éveille  
Au cœur de l'Existence... et que tu nous attends.

FIN INTÉGRALE V

---

[1] Film de 1963, sorti en France deux ans plus tard sous le titre Les Damnés. (NdÉ)

[2] Roman de Jean Murelli de 1960.

